UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00652364 1

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/desanfranciscoau00hureuoft

JULES HURET

EN AMÉRIQUE

DE SAN FRANCISCO AU CANADA

QUATORZIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1908

ARNOLDO MOLEN Y HNO
CALLE FLORIDA 323
BS. AIRES
NUEVA LIBRERIA EUROPEA

EN AMÉRIQUE

DE SAN FRANCISCO

AU CANADA

OUVRAGES DE JULES HURET

Enquête sur l'Évolution littéraire (Fasquelle). . . . 1 vol.

Enquête sur la Question sociale en Europe (Préfaces de M. Jean JAURÈS et de M. Paul DESCHANEL) (Perrin). . . . . 1 vol.

Sarah Bernhardt (Préface de M. Edmond ROSTAND) (Juven) . . . . . 1 vol.

Loges et Coulisses (Fasquelle). . . . . 1 vol.

Les Grèves (Préface de M. MILLERAND) (Fasquelle). . 1 vol.

Tout yeux, tout oreilles (Préface de M. Octave MIRBEAU) (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De New-York à La Nouvelle-Orléans** (Fasquelle) . . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De San Francisco au Canada** (Fasquelle) . . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **Rhin et Westphalie** (Fasquelle) . . . 1 vol.

7715. — Imp. MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

JULES HURET

EN AMÉRIQUE

DE SAN FRANCISCO AU CANADA

(AVEC UN INDEX ANALYTIQUE DE L'OUVRAGE)

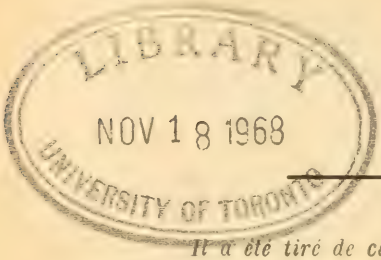
QUATORZIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits réservés.

E
168
H962



Il a été tiré de cet ouvrage

10 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

EN AMÉRIQUE

DE SAN FRANCISCO AU CANADA

A TRAVERS LE TEXAS ET L'ARIZONA

Le voyageur quitte la Louisiane. — Tristesse du départ. — Le train vogue sur l'eau. — Les bayous et les serpents. — La savane. — Un pays sans routes. — Le Texas. — Le prêtre boxeur. — Différence entre l'esprit du clergé américain et l'esprit du clergé français. — Le prêtre vit de l'autel. — Liberté. — Saumons tués à coups de fusil. — 220 kilomètres de papier imprimé à l'heure. — El Paso. — La frontière du Mexique. — En plein désert. — Paysages maudits. — Les Mexicains ont horreur de la photographie. — L'Arizona. — Coucher de soleil. — Mirage.

Je quittai avec regret les terres du Sud où j'avais retrouvé le soleil, la verdure et les fleurs [1]. Tout départ est une petite mort, et, en laissant derrière moi la Louisiane, j'avais la sensation comme de délicats déchirements où j'abandonnais un peu de moi-même, sympathies, émotions, produits spontanés et charmants qui n'eurent pas le temps de mûrir, mais qui avaient vite fleuri sous le soleil méridional.

1. Voir le volume précédent : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*. — Fasquelle, éditeur.

La plupart de ces chapitres, ainsi que tous ceux qui composent le volume précédent, ont été publiés dans le *Figaro*.

On met trois jours d'express pour aller de La Nouvelle-Orléans à San Francisco.

Pendant des lieues, le train traverse des forêts inondées, jonchées d'arbres brisés ou seulement inclinés, se soutenant les uns les autres comme des hommes ivres; des milliers de palmiers nains sabrent l'eau jaunâtre de leurs éventails aigus; on arrive à des carrefours d'où s'échappent des avenues, dont la perspective s'étend à l'infini des arbres jusqu'au bleu du ciel.

Un peu plus loin, il faut franchir une vaste étendue d'eau. Un pont en cet endroit était une entreprise impossible. Comment ont fait les Américains? Ils ont installé un immense bateau mû par des machines puissantes et y ont posé plusieurs rangées de rails avec des aiguilles. Quand notre train arrive à l'extrémité de la terre ferme, il trouve devant lui le bateau dont les rails viennent prolonger les rails de la voie, et nous voilà transportés séance tenante en pleine eau dans nos wagons. Si le train est trop long, on le dédouble : la locomotive transporte la moitié du train, revient chercher l'autre et l'emmène; et tout cela se fait si vite, si exactement, que l'on est déjà en route avant d'avoir eu le temps de comprendre les manœuvres.

Quand ma curiosité manquait d'aliment à l'intérieur des wagons, je n'avais qu'à regarder par la portière.

Des marécages, des forêts noyées, des rizières, des champs de cannes à sucre encore à germer sous la terre brune, mais dont les pousses commencent à poindre.

Sur les pentes des fossés remplis d'eau on voit des

serpents à la tête fine et plate, grimper en ondulant. ou bien, allongés sur le sable des rives, guetter, immobiles, les insectes qui passent.

Puis des champs, des prairies où paissent des troupeaux de vaches et de moutons, la savane! Et, nulle part, on n'aperçoit de routes. Dans beaucoup d'États, le seul chemin que puisse suivre le piéton c'est le chemin de fer. Souvent on voit des hommes et même des femmes qui, à l'approche du train, se jettent rapidement hors de la voie, sur le talus qui dévale, et qui, le train passé, reprennent leur promenade interrompue. Aussi les accidents sont-ils nombreux. Le marcheur distrait n'entend pas le train qui approche, ou bien, la nuit, se laisse surprendre à un croisement entre deux trains qui vont en sens inverse.

Partis le matin de la Nouvelle-Orléans, nous entrons dans le Texas à sept heures du soir le même jour. Il fait déjà plus froid. L'altitude avait changé. Quelles solitudes! D'immenses plaines à perte de vue avec, de-ci de-là, des arbustes sans feuilles; des chevaux mexicains, de petits chevaux courts et trapus, qui paissent en liberté parmi des troupeaux de bœufs; des cactus en abondance. Toutes les demi-heures ou toutes les heures, on distingue des cabanes de bois espacées dans la savane : sans doute les gîtes des cow-boys qui surveillent les troupeaux.

De loin en loin, la plaine s'anime d'un attelage de mules qui tirent une charrue. Dans le ciel triste, quelques vautours et des buses planent, leurs grandes ailes étendues. Le soir tombe.

Dans le train, un prêtre catholique irlandais, très liant, très en dehors, m'ayant reconnu pour un Français, était venu à moi spontanément. Sa conversation m'intéressait beaucoup. J'avais rarement entendu parler avec tant de liberté des mœurs et des idées modernes. Son caractère aussi m'amusait. Un jour qu'il se trouvait en France, à Lyon, un jeune homme avait crié sur son passage je ne sais quelle injure, qui s'adressait à son caractère ecclésiastique; allant à lui, il l'avait sommé de lui faire des excuses, et comme l'autre s'y refusait, il lui avait appliqué sur la mâchoire un coup de poing qui l'étourdit. La foule, amassée, donna raison au prêtre. Le soir, à l'archevêché, son histoire fit beaucoup rire.

Il me parla des tendances libérales du clergé américain, de l'indépendance des prêtres vis-à-vis du gouvernement et des sectes concurrentes, indépendance qui s'explique par la manière dont ils sont rétribués. Ce sont les fidèles qui entretiennent le culte. Le prêtre en partage les revenus avec ses supérieurs, dans des proportions convenues, et ainsi il ne dépend de personne. Cette situation crée même souvent une émulation de charité « bien agréable ». Ainsi, ce voyage qu'il faisait là lui était offert par des paroissiens cotisés dans ce but. Le trouvant un peu souffrant, le médecin lui conseillait la Californie et le Colorado; mais comme il ne disposait pas des 3,000 francs nécessaires, il n'aurait jamais pu, sans leur zèle affectueux, obéir aux prescriptions de la Faculté.

Il m'enchanta pendant trois jours par son humeur

joviale. Il parlait à tous les voyageurs du train, j'entendais son rire éclatant dans tous les coins. C'était sa façon à lui de faire du prosélytisme, et je vis bien qu'il y réussissait. Il s'entretenait avec les uns et les autres de leurs affaires, parlait sucre et droits protecteurs avec un planteur, mécanique avec un industriel, théâtre avec une troupe de jeunes danseurs et danseuses allant à San Francisco.

— Vous voyez comme nous sommes ici! s'exclamait-il. Nous connaissons les affaires américaines comme les spécialistes eux-mêmes. Nous nous intéressons à tout ce qui intéresse les autres hommes, et la seule influence que nous ayons nous vient de là. Il faut prendre les hommes par leur faible. Le faible, je veux dire le fort des Américains, ce sont les affaires...

Il y avait là un marchand de conserves de poisson :

— N'est-ce pas, lui dit-il, qu'en Californie on tue les saumons à coups de fusil?

L'autre, très heureux de pouvoir parler de sa compétence, nous expliqua qu'en effet les saumons étaient si nombreux, si compacts à l'embouchure des rivières, qu'on pouvait les canarder à bout portant.

Puis, s'adressant à un ingénieur qui voyageait pour le placement des machines :

— Quelle est la machine la plus extraordinaire que vous ayez vue? lui demanda-t-il.

— C'est la machine Robert Hoe, répondit l'homme interpellé. Elle imprime 220 kilomètres de papier à l'heure.

220 kilomètres à l'heure! La distance de Paris au Havre!

Le deuxième jour, au matin, on se réveille à San

Antonio, c'est-à-dire à moitié chemin d'El Paso, qui se trouve lui-même à moitié chemin de San Francisco. De temps en temps le train longe des prairies avec des fleurs jaunes et des arbres, de beaux chênes aux amples ramures moussues. Au loin, bordant la plaine, les lignes bleues de collines basses. Nous sommes dans le voisinage du Mexique : les laboureurs portent de hauts chapeaux de paille coniques. C'est vers Del Rio qu'apparaissent les maisons d'*adobé*, c'est-à-dire bâties en terre sèche, avec des toits de chaume ou de bois.

Après des prairies grasses et fleuries, la végétation s'appauvrit, la terre devient sablonneuse. Les collines de pierre blanche et crayeuse se rapprochent. Le rio coule au bas, très étroit en cette partie de son cours. Aux stations se montrent à présent des familles mexicaines. Les peaux sont brunes comme celles des Peaux-Rouges, les cheveux très noirs, collés sur la tête; dans leurs pommettes et leurs yeux on distingue quelque chose de la race mongolique.

Puis, c'est la désolation générale de la nature, des plaines de rochers et de cailloux; dans les lits desséchés des rivières, quelques touffes de verdure; rien de vivant, à part les courtes lances des palmiers nains et les cactus qui poussent dans le sable, hauts comme des arbres avec des branches sans feuilles, qu'on appelle cactus-cierges. Des heures passent à regarder des champs de pierres en désordre jusqu'à l'horizon, ou les murailles chaotiques des collines quand elles se rapprochent. Des heures encore, mornes, s'écoulent. Bien heureux quand on voit quelques vaches qui paissent une herbe rare; il n'y a pas de ferme aux alentours, ni de gardiens. Je

m'informe auprès de mon ami le prêtre irlandais :

— On ne craint donc pas les voleurs?

— Oh non! On a peur du lynchage! Dans ces pays où la propriété est très difficile à défendre, on est plus dur pour les vols de bestiaux que pour les vols d'argent. Et cela se comprend. Si l'on n'était pas sévère jusqu'à la cruauté, il n'y aurait aucune sécurité. Il faut des principes solides.

Deux heures encore. Rien que des terres désolées, sans végétation, sans culture. Plus de chevaux, pas une vache, pas une masure, jusqu'à l'horizon désert; des sables, des dunes, des vallonnements pierreux, pelés, un paysage de malheur.

Aux stations, au lieu de ville, une baraque en bois : la gare, une guérite : le Post Office, deux ou trois autres masures en planches, une ou deux vaches broutant de vagues verdures le long d'un talus, et c'est tout. Quelquefois, de longs trains arrêtés, d'énormes wagons couverts qui sont des réfrigérateurs et des wagons cylindriques à pétrole, portant vers la côte les fruits et l'huile du Far West. Au delà, le désert, du sable, des pierres toujours, à l'infini.

Le matin du troisième jour, nous sommes encore dans le Texas! A lui seul, le Texas est plus grand que l'Autriche et la Hongrie réunies!

El Paso. Nous retardons notre montre de deux heures. Cela fait une différence de huit heures avec Paris. Il est 9 heures du matin ici, — il est 5 heures après midi là-bas où la vie du boulevard bat son plein. Comme c'est loin!

Je n'ai qu'un pont à traverser pour entrer dans le Mexique, et j'en ai bien envie. Mais le train n'a qu'une demi-heure d'arrêt et je crains de le voir

partir sans moi. Je me contente de regarder, du quai de la gare, les maisons blanches, des Mexicains réfugiés sous un hangar de terre, enveloppés jusqu'aux yeux, les uns de châles noirs, d'autres de couvertures multicolores, la figure triste, coiffés de chapeaux en forme de tromblon. Un jeune touriste les poursuit en braquant sur eux son kodak; ils l'évitent, se détournent avec un air menaçant.

Nous repartons. Depuis hier la locomotive marche au pétrole, qui ne coûte rien ici. La fumée qu'il produit n'est pas si noire que celle du charbon, mais elle est plus lente à tomber et à s'éparpiller. L'avantage du pétrole, outre son bon marché, c'est qu'il ne donne pas de poussière et qu'on voyage ainsi plus proprement.

Nous traversons l'Arizona et le désert du Yuma. De grandes plaines inondées, sans trace de vie, sans culture, sans rien. De temps en temps, des joncs, qui ressemblent à des dagues espagnoles, sortent de terre, et je les regarde, je m'y attache comme à des verdures d'oasis.

Et recommencent sans cesse les spectacles de pierres informes, les découpures bizarres dans le flanc des collines. Par instants je crois découvrir les débris d'un château fort gigantesque aux donjons délabrés, ou des colosses de basalte, ou des bas-reliefs brisés, des frises dévastées, des frontons de palais babéliques écroulés, des débâcles de maçonneries grandioses détruites par quelque fléau depuis des millions d'années ou maudites par les prophètes au temps d'Assur! Tout autour, sur des plateaux situés à douze ou quinze cents mètres d'altitude, la terre vénéneuse ne produit rien, pas même des joncs ou des yuccas.

Quand on a longtemps regardé ces mornes paysages, d'une tristesse inconsolable, on éprouve le besoin de se rapprocher des hommes, comme après l'hébétude d'un trop long chagrin. C'est facile, car tout le monde s'ennuie, et chacun est ravi de pouvoir causer. Les gens viennent de préférence dans l'*observation-car*, — le wagon de queue du train, — entièrement vitré, d'où l'on peut voir le paysage qui fuit, au fond, à droite et à gauche, comme dans une voiture découverte. Une plate-forme, avec des pliants, ouvre sur ce compartiment; les voyageurs s'y installent quand il ne pleut pas.

Le soir du troisième jour j'assistai à un spectacle de toute beauté qui me paya de ces soixante heures de désert.

Dans ces contrées, le soleil se couche très vite. On n'y connaît pas le crépuscule. Il avait plu ce jour-là depuis le matin, et nous roulions sur un haut plateau noyé de pluie. Soudain une éclaircie se produisit. Le soleil déchira les nuages gris et noirs qui pendaient à l'ossature des monts. Les cimes de l'Ouest s'enveloppèrent d'une lumière bleue. Des bandes d'azur superposées créaient dans le ciel une perspective illusoire de vastes horizons marins en pleine lumière. Les vallées maudites de l'Arizona, peuplées de pierres blanches et de rocs nus éclatant sous la pluie des rayons, semblaient des villes arabes bâties le long d'une côte de paradis. Au-dessus des sommets bleus et des pentes dorées, s'écroulaient des torrents d'argent bouillant et de fins ruisseaux d'émeraudes. Le soleil se coucha comme une escarboucle géante dans un lit de perles; une admirable chimie se fit au ciel : des Loïe Fullers en fusion; des cristaux d'azur

nageant dans des Niagaras d'opales, des mauves fiévreux se mariant à des jaunes dorés comme des chairs de pamplemousses. Et, du ciel, le miracle avait l'air de descendre sur la terre! Evidemment il y descend, et nous nous en approchons! Il doit y avoir là-bas une mer ou un fleuve où le ciel se mire. Le train vole, nous allons le contempler et en jouir mieux de plus près. Le rouge, le rose, le jaune doré embu de violet se reflètent dans l'eau. Une bande de bleu chaste subsiste dans le soir approchant. Au-dessous, se dessinent des anses de lumière, des lacs éblouissants et purs. Je m'entêtais à rester sur la plate-forme, la tête penchée vers cette féerie. Le soir s'appesantissait, j'aurais voulu en retarder la venue... Mais plus le train avançait vers l'étang sanglant, plus vite s'effaçait le mirage.

Le soir tomba tout à fait, le cirque infini des montagnes redevint affreux. Le vent fraîchit. Il fallut rentrer dans le pullmann.

LOS ANGELÈS

Changement à vue. — La Californie du Sud. — Après le désert. — Vergers en fleurs. — L'angélus de bienvenue. — Une jolie ville. — Los Angelès. — Le *boom*. — Voies de tramways ambulantes. — Le paradis terrestre. — Végétation semi-tropicale. — Les villas. — Architecture charmante. — Jour de pluie. — Les bateaux-tramways. — Sauvetage des voyageurs. — Les conducteurs galants. — Poitrinaires au repos. — Pasadena, station d'hiver. — Richesse. — Dans l'océan Pacifique. — Catalina Island. — Les bateaux de verre. — Végétation sous-marine. — Hollywood. — Les champs d'orangers, de fraisiers, de pêchers. — *Hands up!* — Tramway assailli. — Voyageur tué.

Quand nous nous réveillâmes le matin du quatrième jour, nous étions sortis des plateaux déserts du Texas et de l'Arizona. De nouveaux conducteurs de train portaient des casquettes de paille et des vestons de toile bise. Des deux côtés de la route, s'étendaient de vastes champs de pêchers, de pruniers, d'abricotiers alignés géométriquement. Dans le ciel, d'une douceur nuptiale, des nuages d'argent voguaient lentement; les rayons du soleil matinal tombaient sur les fleurs blanches et roses des arbustes et allumaient dans leur verdure sombre les oranges d'or. De petites

maisons de bois, gaies et claires, bordaient les champs; sur la lisière des chemins, il y avait de grands poivriers au feuillage délicat, aux longues grappes tombantes de baies couleur d'hyacinthe, et des cactus. Sur le fond du paysage, des montagnes découpaient leurs crêtes bleues et les pics rayonnants des glaciers. Une odeur d'herbe, de verdure fraîche accompagnait le train. San Gabriel, vieille mission espagnole bâtie près de la ligne du chemin de fer, étalait ses murs vieux de plus d'un siècle et cuits par le soleil; quand nous passons, de jolies petites cloches, abritées sous des arceaux découpés à jour, se mettent à sonner gaiement l'angélus comme une bienvenue.

Le train s'arrête peu après, à Los Angelès. On m'avait dit que c'était une ville charmante et un centre d'excursions pittoresques. Et vraiment les jolies villes sont trop rares aux États-Unis pour que l'on ne s'empresse pas de jouir de celles qu'on trouve sur sa route. Je descendis donc du train, et le laissai repartir sans moi.

Je ne le regrettai pas. Le sud de la Californie, région ravissante, d'un climat et d'une richesse sans pareils, est peuplé de plages et stations d'hiver et d'été situées le plus heureusement du monde. Les hôtels, où l'on vit pour un prix fort élevé, sont confortables, d'une organisation matérielle de premier ordre, à part la cuisine qui est atroce, comme, d'ailleurs, dans toute l'Amérique.

Los Angelès est une ville toute moderne. Cinquante ans avant, elle ne possédait que deux mille habitants, elle en a à présent près de cent mille. Cette prospérité colossale n'alla pas sans reflux. Il y a quelques

années, un *boom* terrible éclata parmi les spéculateurs de terrains. Des sociétés avaient acheté des quartiers entiers non bâtis de la ville et remis en vente par morceaux. Pour faire croire à l'accroissement rapide du prix des terrains, elles bâtissaient des lignes de tramways dans un certain nombre de rues. Puis, une fois les terrains vendus, elles transportaient les rails dans un autre quartier, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des lots! Le krach arriva. Des immeubles conçus sur des plans énormes restèrent inachevés à leur premier étage. Et aujourd'hui encore on peut voir, dans la principale rue de Los Angelès, à côté de maisons très hautes, des masures sans étage dont le rez-de-chaussée seul est occupé par des magasins. Cela n'empêche rien. La prospérité va sans cesse croissant, et c'est à présent la deuxième ville de la Californie.

Mais, quand on s'éloigne du centre de la ville, vers le quartier des résidences, quel enchantement! Je n'oublierai jamais la sensation joyeuse, l'émerveillement — c'est le mot — que j'éprouvai quand le tramway électrique nous eut conduits, mon ami le prêtre irlandais et moi, dans les rues et les avenues de l'ouest, aux larges trottoirs de ciment bordés d'oliviers de Chine, de poivriers qui ont l'air de hauts groseillers rouges avec des branches pleureuses comme des saules, de lataniers aux larges éventails vernis, de camphriers odorants, de yuccas chevelus et d'eucalyptus; des pelouses propres, nettes comme des plats d'épinards, entourent des villas de bois et briques, élevées d'un ou deux étages, peintes des couleurs les plus gaies, roses, bleues, vert pâle, saumon, jaunes, rouges, les mieux assorties à la lumière du ciel,

à l'atmosphère claire, et entourées, assaillies, ceinturées de verdure et de fleurs. C'est la première fois qu'en Amérique je rencontre des architectures originales. Et non seulement elles ne ressemblent pas à celles que j'ai vues jusqu'ici, mais elles sont d'un goût adorable, ingénieuses et variées comme cette nature elle-même, gracieuses, élégantes, soignées, intimes et engageantes. Beaucoup sont d'un style Renaissance espagnole — « style-mission », — avec des toits presque plats de tuiles rouges, de petites tours rondes surmontées d'un dôme hispano-mauresque, des galeries aux arceaux de plein cintre, comme les cloîtres des Franciscains du dernier siècle; d'autres mélangent le style colonial avec le style mexicain, imitant les constructions grossières d'*adobé*, et toutes sont *personnelles* et jolies!

Par les fenêtres des cottages on aperçoit des plis de rideaux coquets, des vases d'une forme choisie, des fleurs encore. Sans nul doute, les gens qui habitent là doivent penser à orner leur vie. Ce ne sont pas seulement des faiseurs d'affaires et des producteurs de richesse; il y a là, à coup sûr, des artistes, — et s'ils ne le sont pas, soyez certains qu'ils le deviendront bientôt... La nature les y aidera. Car il doit être difficile, pour des êtres déjà civilisés, de vivre indifféremment au sein d'une telle beauté.

Et quelle nature!

Des palmiers hauts de dix mètres, amples, touffus; des yuccas colossaux, échevelés comme des têtes d'Euménides; toutes les plantes grimpantes, rosiers, géraniums, volubilis, glycines, clématites, capucines, enlaçant les troncs des dattiers, des cyprès, des cocotiers, escaladant les branches et se hissant jus-

qu'au sommet des caoutchoucs, des saules, des aloès énormes, aigus comme des épées. Et l'air, embaumé des émanations des citronniers, des orangers, des camphriers aux feuilles d'émail rose, des mimosas en fleurs, des jacinthes plantées entre les écailles des dattiers, et de toutes les fleurs éparses dans les parterres, lis, œillets, iris, daturas, héliotropes, et surtout des roses! Cette profusion de plantes aromatiques et de parfums vous donne une impression de richesse luxuriante et magnifique et d'intarissable fécondité.

C'est ici que les meurtris de la lutte américaine viennent se refaire. On y entend beaucoup tousser. Des gens pâles se promènent lentement dans les rues bruyantes — ce qu'on ne voit nulle part ailleurs. S'ils sont forcés de travailler et que leur profession soit trop dure, ils se font garçons de restaurant ou conducteurs de tramways, pour ne pas quitter ce climat béni.

Il paraît qu'il ne pleut pas souvent à Los Angelès; mais quand il pleut, c'est pour de bon! J'ai assisté à une journée de pluie, car il faut bien tout voir! Dans les rues, les avenues transformées en véritables ruisseaux opalisés par les traces de pétrole, qui sourd à chaque pas du sol en ce pays, les tramways seuls pouvaient encore — mais à grand peine — circuler. Leurs chasse-pierres fendaient l'eau comme des proues de bateau. Les trottoirs sont heureusement assez élevés au-dessus de la chaussée; sans eux, les maisons seraient inondées. A chaque coin de rue, des gens se déchaussaient et relevaient leur pantalon pour descendre des cars. D'autres, plus indifférents, pataugeaient flegmatiquement avec leurs bottines dans l'eau jaunâtre où ils

trempaient jusqu'au mollet et quelquefois jusqu'au genou. Les chiens n'avaient pas besoin de se baisser pour boire. Quand une dame voulait traverser, soit pour monter, soit pour descendre, il lui fallait faire quelquefois des kilomètres pour trouver un gué. Mais il arrivait que, selon l'humeur du conducteur ou le minois de la voyageuse, celui-ci s'élançait bravement dans le fleuve en la portant dans ses bras. Il revenait de son expédition trempé jusqu'aux jarrets. Et tout cela tranquillement, froidement, sans rires et sans cris.

Pasadena (prononcez : Paçadîna). C'est le nom d'une station d'hiver, à une heure de tramway de Los Angelès. Pays de résidences riches. La nature y paraît plus luxuriante encore qu'à Los Angelès. J'ai vu là des vergers miraculeux. C'étaient, autour de villas somptueuses et parmi d'autres arbres et d'autres fleurs, des pamplemousses et des orangers qui offraient à la fois leurs fleurs blanches et leurs fruits d'or. Près des orangers, étaient plantés des buissons de roses roses et de roses blanches, tout en fleurs. Ces milliers de roses grimpées très haut, atteignaient le sommet des orangers, et redescendaient en cascades parmi la verdure et les fruits.

Les rues de Pasadena, bordées de trottoirs de ciment, d'une propreté idéale, de pelouses et de parterres verdoyants et couverts de fleurs, plantées de camphriers, de lataniers et de poivriers, ressemblent à nos plus belles promenades des villes de la Côte d'Azur. Mais on sent ici une terre plus forte et plus

neuve, une sève plus abondante, plus de vraie richesse, moins d'élégance et de recherche. Quelquefois des automobilistes passent à toute vitesse. Que sont venus faire ici ces fous ? Il me semble qu'on ne devrait y recevoir que des gens paisibles, qui aiment à contempler et à vivre en paix. Le spectacle de ces villas est tellement adorable ! Les fenêtres sont grandes ouvertes. Devant les façades, dévorées par les roses et les géraniums, ou couvertes par des haies de fuchsias ou des rideaux d'églantines, de clématites et d'autres belles fleurs inconnues, s'étalent des parterres d'œillets, de verveines, de primevères, d'héliotropes ; sur le gazon, des averses d'oranges sont tombées ; les troncs des palmiers ont l'air de sortir de grands vases de roses, de jacinthes, de géraniums rouges et roses et de capucines. On a devant soi un horizon de montagnes bleues et de sommets neigeux ; des oiseaux chantent dans la chaleur du jour ; l'air est embaumé du parfum des fleurs, des orangers et des citronniers ; sur la route, des jeunes filles coiffées d'un béret rouge, à califourchon sur de petits chevaux mexicains, galopent à côté de voitures légères aux roues étroites traînées par des chevaux à peine harnachés, presque nus, que des femmes conduisent. Sensation de richesse opprimante, d'abondance presque exagérée, de beauté presque trop parfaite, de douceur tyrannique ; on n'a pas envie de faire un mouvement, un geste, de travailler, ni d'agir.

⁂

De Los Angelès, on va à Catalina Island : c'est une île située en plein océan Pacifique, à trois heures de

bateau. On y consacre généralement une journée à se promener par les sentiers abrupts, remplis d'une végétation abondante et rare, et à regarder sur le panorama immense du Pacifique passer les grands bateaux qui vont à San Francisco. Sur la plage, de petites barques, dont le fond est de cristal, vous emmènent à quelque distance dans le golfe tranquille pour admirer les végétations sous-marines. A travers l'eau verte et bleue défilent les paysages aquatiques. Le batelier nomme les plantes, les poissons, indique les profondeurs. On s'étonne, on interroge, on s'écrie. Voici des rocs incrustés de coquillages, des poissons rouges, des poissons verts, des poissons d'argent, qui zigzaguent lentement à travers les fougères mouvantes, les algues gracieusement balancées par le flot; sur des fonds lointains de gravier, la mer s'opalise de reflets changeants; voici de vrais arbres aux longues branches qui semblent agités par un vent d'orage; de gros poissons de toutes formes apparaissent comme à travers les vitres d'un aquarium : il y a des poulpes géants, des madrépores, des étoiles de mer accrochées aux flancs des rochers; puis, des feuillages encore, des rubans couleur d'arsenic avec des grappes de fruits semblables à l'olive. On a l'illusion de champs fertiles submergés par une tempête. Penchés sur le verre transparent, les gens admirent et s'extasient.

Je suis allé aussi à Hollywood, à une dizaine de kilomètres de Los Angelès. Le long de la route, de tous côtés, des ranches d'orangers, de citronniers, de

pêchers et de fraises, s'étendant aussi loin que l'œil peut voir, jusqu'aux collines qui ondulent gracieusement à l'horizon. On vient là pour respirer des parfums, je suppose, et l'atmosphère est, en effet, suave. Le regard, d'abord ravi de ces milliers d'arbustes qu'on dirait illuminés pour des Noëls en plein air, se fatigue vite des alignements géométriques et de la monotonie des verdures.

Sur le bord de la route, se trouvent un hôtel, quelques cottages et une banque!

C'est sur cette route, dans un encaissement, que, deux jours avant mon excursion, le tramway électrique de Santa Monica avait été arrêté par deux ou trois bandits qui, faisant irruption dans le car, tentèrent de dévaliser les voyageurs. Vous savez comment ils procèdent. Ils crient : *Hands up!* (Les mains en l'air!). Si on tient à la vie, il faut leur obéir. Un revolver à la main, ils obligent les gens à vider toutes leurs poches devant eux, s'emparent de l'argent et des bijoux, et s'en vont. Malheur à qui résiste! Au moindre geste de défense, ils n'hésitent pas à tirer. Généralement, on ne résiste pas. Ce jour-là, par hasard, un jeune homme qui se trouvait dans le tramway avec sa mère voulut se défendre. Il reçut une balle dans la poitrine, et mourut quelques heures après. Mais les bandits n'insistèrent pas, et s'enfuirent. Les journaux de Los Angelès racontaient l'histoire le jour de mon arrivée comme un fait-divers ordinaire. Dans ces contrées bénies la tradition calabraise s'est transmise très pure.

PLAGES DE MILLIARDAIRES

La côte du Pacifique. — Plages à la mode. — Monterey, San Diégo, Santa Barbara. — Les cloîtres des vieilles missions espagnoles. — L'Américain n'aime pas le repos. — Vision de rêve : MM. Rockefeller père et fils. — Un pétrole qui éclaire. — 4 milliards de fortune. — Courte biographie. — Un homme que même ses amis craignent. — Légende à rectifier. — Rockefeller mange de tout. — Sa santé. — Médecin de parade. — Quelques multi-millionnaires. — Marshall Field. — Frick. — Lincoln. — Portraits. — Mrs Rockefeller. — Une milliardaire mal habillée. — Son fils. — Philosophie d'une servante. — Rockefeller ne donne pas de pourboires, mais il fait des cadeaux de 30 millions. — Ses habitudes. — Dix heures sonnent. — Paysages. — Pays sans routes. — Dressage de chevaux mexicains.

A Los Angelès tout le monde m'a dit : « Vous ne pouvez pas quitter la Californie sans avoir vu Santa Barbara, Coronado Beach, Monterey, San Diego, Riverside. Ce sont les plages de l'Ouest à la mode, et si vous retournez en Europe sans avoir vu cela, vous ne pourrez pas dire que vous connaissez l'Amérique ».

Or, si je ne tiens pas à dire que je connais l'Amérique après l'avoir pourtant arpentée du haut en bas et de long en large avec des zigzags pendant huit longs mois, je tiens au moins à ne pas quitter ce sol lointain avec le remords de m'être sciemment désintéressé, soit d'un beau spectacle à ma portée, soit d'une institution typique.

Je suis donc allé visiter les plages sud-californiennes. Elles se ressemblent à peu près toutes par la chaleur du climat, la douceur du flot, la végétation luxuriante, par l'abondance des fleurs, par la cherté de la vie d'hôtel et aussi par les gens qu'on y voit. A Riverside, près d'une immense avenue de magnolias, il y a de fantastiques cactus-cierges plus grands que des arbres, et dont les troncs sans feuilles, hauts de dix mètres, sont cannelés comme des colonnes ioniques qui auraient des arêtes vives armées d'aiguilles et de dents de scies. A San Diégo[1], j'ai vu des palmiers de près de vingt mètres qui furent plantés en 1769; près de Santa Monica, on montre une avenue d'eucalyptus de 16 kilomètres de long. Partout, non loin des grèves, s'élèvent de ravissantes missions espagnoles, exposées dans des coins abrités, au pied des monts, loin du bruit, au centre de vergers édéniques où abondent les figues, les oranges, les pêches et les fleurs. Quelques Pères franciscains vivent là, sous les arceaux de cloîtres blancs et frais couverts de tuiles roses; une vieille fontaine coule au milieu de la cour dans une vasque de pierre moussue; des roses et des géraniums grimpent le long

1. C'est aussi à San Diégo que j'ai vu des femmes-pilotes, en jupe courte et casquette galonnée.

des piliers de briques qui s'effritent. Ils y mènent la vie que devaient mener là, il y a un siècle, les fondateurs des missions espagnoles et portugaises qui furent en même temps des colons. On va visiter ces lieux comme les seuls vestiges du passé du nouveau monde. Et les Américains ont, naïvement, devant ces murs sans histoire et sans architecture, à peine séculaires, la même curiosité, le même respect que nous ressentons devant nos cathédrales du moyen âge ou les ruines des Parthénons.

Une réclame énorme en affiches, en brochures, en prospectus, en annonces de journaux, essaye d'attirer dans l'Ouest les Américains qui veulent se reposer. Mais, c'est dur... L'Américain veut travailler, les journées sont courtes, et la Californie est à quatre ou cinq jours de l'Est. Aussi, y voit-on relativement peu de monde, et un monde spécial : hommes entre cinquante et soixante ans, femmes entre deux âges, peu ou pas de jeunes filles.

A l'hôtel de Santa Barbara, le soir, dans les allées et venues de l'avant-dîner, parmi la foule animée des habits noirs et des toilettes de femmes, dans le grand hall de l'hôtel étincelant de lumière, on me montre M. Rockefeller, le père !

Vous connaissez le nom de cet homme, le plus riche des milliardaires américains, c'est-à-dire, à coup sûr, le plus riche de tout l'univers. Dans ce pays où l'effort individuel trouve le plus facilement à se déployer, et où seul il compte, M. John D. Rockefeller est évidem-

ment le plus extraordinaire des hommes. On estime à plus de 4 milliards de francs sa fortune totale. Mais personne n'a compté avec lui, et il n'a jamais fait de confidences à personne. On sait seulement qu'il y a neuf ou dix ans, lorsqu'on a procédé au recensement des bons du trésor des États-Unis, il y en avait pour 400 millions de dollars 4 p. 100 à son nom. On sait aussi que le *Standard Oil*, sa grosse affaire, c'est-à-dire le trust du pétrole, lui rapporte par an 100 millions de francs. Enfin, son nom figure parmi les plus gros propriétaires des plus fortes compagnies de chemins de fer américains.

Or, il y a quarante ans, en 1864, il n'avait pas 1,000 dollars en poche. C'était un pauvre garçon de librairie à Cleveland, dans l'Ohio. Il se mit à étudier les affaires d'huile de pétrole, entra comme employé aux Docks, et commença par quelques petites spéculations heureuses, qui, depuis, ont prospéré sans cesse. Aujourd'hui, il est le maître absolu du pétrole, on peut dire du monde entier; chaque coup de balancier des puits à huile l'enrichit, et s'il lui plaît un matin en se levant de faire un cadeau de quelques millions à son ami Harper, président de l'Université de Chicago, il n'a, d'un trait de plume, qu'à augmenter d'un sou le cours du jour.

Voilà donc un homme puissant. Et c'est aussi un homme que l'on craint. A New-York, à Pittsburg, à Chicago, j'ai rencontré de ses amis, ou du moins des gens de son intimité, car John D. Rockefeller n'a pas d'amis. Ces gens, riches eux-mêmes de plusieurs centaines de millions, à la tête des plus grosses affaires de banque, d'industrie et de chemins de fer des États-Unis, voulurent bien me renseigner sur eux,

sur leurs intérêts, et me recevoir chez eux; mais aussitôt que je prononçais le nom de Rockefeller, une ombre passait sur leurs visages, le ton de la conversation changeait, et, si je leur demandais de me présenter à leur « ami », je voyais à leur embarras et à leur silence, que je serais mal venu à insister.

Et voilà qu'un soir, à Santa Barbara, au moment d'aller nous mettre à table, mon ami le prêtre irlandais (nous ne nous sommes pas quittés!) me montra le potentat.

Comme on écrit l'histoire !

J'avais lu, en France, avant de partir, que M. Rockefeller, cadavre ambulant, blême et penché sur un bâton de cheminéau, n'avait pas mangé depuis six ans, qu'on ne réussissait à le faire vivre qu'au moyen d'une nourriture artificielle. Je me souviens, j'avais lu : « Il meurt, entendez-vous, il meurt de faim, comme un gueux... »

Hélas! Shakspeare! Eschyle! Il faut en rabattre. John D. Rockefeller est un homme de haute taille, à l'ossature puissante. Ses épaules sont à peine voûtées, et il marche sans bâton, d'un pas alerte et sûr. Il n'a, d'ailleurs, que soixante-quatre ans. Certes, il n'est pas beau! Vous ne trouveriez pas un poil ni sur le sommet, ni sur l'arrière, ni sur la face de cette tête maigre et osseuse, aux maxillaires proéminents, mais dont la peau est rouge, sanguine, comme échaudée. Face de Pierrot sérieux et volontaire, à peau de poulet rose soigneusement plumé. Son nez long s'avance entre deux petits yeux ronds, noirs, au regard droit et dur. Des lèvres très minces, presque invisibles, s'aplatissent au-dessus d'un menton pointu et saillant. A le regarder attentivement, il donne une impression

de force et de volonté rigide, sans éclat, mais inflexible; sous un capuchon de bure, il semblerait un vieux moine de l'Inquisition, comme on en voit dans les musées espagnols; drapé dans les plis d'une toge ce serait un intègre Romain de la bonne époque.

Sept heures sonnèrent, et tout le monde se rendit à la salle à manger. Je ne perdais pas de vue le magnat. Il salua en passant M. Frick, de Pittsburg, l'associé de Carnegie, le plus fort des deux, paraît-il, celui qui eut les idées et les réalisa; il salua M. Lincoln, fils du grand Lincoln, M. Marshall Field, le Chauchard de Chicago, un Chauchard riche de 500 millions, et il prit place à une table toute voisine de la mienne.

J'étais favorisé par le hasard, et j'allais donc voir mourir de faim le Roi du Pétrole!

Il était assis au milieu des siens, devant une grande table ronde entre sa femme, une petite créature maigre, à cheveux gris, laide, en toilette rose; son fils, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, entièrement rasé, un binocle d'or sur le nez, des cheveux pommadés séparés par une raie, tête de jeune clergyman; sa belle-fille, avec un long nez et un menton en galoche; une de ses filles, brune, de haute taille, insignifiante, très mal habillée (il paraît qu'il n'entend lui donner que 15 millions de dollars de dot), et le médecin de la famille, un grand homme fort aux favoris courts en pattes de lapin, haut en couleur, l'air réjoui, tout à fait le type des bons parrains dans les comédies de Scribe et d'Augier.

M. John D. Rockefeller ne mourut pas ce soir-là, ayant mangé de tous les plats qu'on nous ser-

vit. Et pourtant, Dieu sait si la cuisine était mauvaise!

Quand mon milliardaire de voisin eut quitté sa table, j'interrogeai la bonne attachée à son service. Il m'avait bien paru manger de tout, mais je voulais en être sûr. La fille me dit :

— Non seulement il mange de tout, mais il a un rude appétit! Pourtant il boit du lait et mange des crackers au lieu de pain (les crackers sont des espèces de biscottes sèches qu'on trouve sur toutes les tables américaines, de même que du beurre et de l'eau glacée).

Celle qui me parlait était une grande fille solide, aux joues rebondies, à l'œil brillant.

— Voilà un homme qui doit être généreux? fis-je.

Elle se mit à rire :

— Il vient de Pasadena, me dit-elle, et les journaux de Los Angelès ont raconté qu'il avait quitté l'hôtel Green sans donner un sou de pourboire aux domestiques. Il ne leur a laissé que leurs yeux pour pleurer!

— Voudriez-vous être à sa place?

Elle s'écria :

— Ah! non! Ah! non!... Si encore il avait des cheveux!

Et voilà la vie, monsieur Rockefeller! Une pauvre fille de salle, quoi que vous en pensiez peut-être, ne vous envie pas!

Tout le monde alla s'asseoir dans les rocking-chairs du grand hall. Je causai un instant avec M. Frick. Celui-ci, non plus, n'est pas un homme ordinaire. Agé de cinquante-quatre ans, Suisse d'origine, arrivé sans le sou en Amérique, il est riche aujourd'hui de

50 millions de dollars, soit à peu près 250 millions de francs. Il possède 23,000 hectares de terrain houiller, comprenant 83 mines de charbon, où 11,000 mineurs travaillent à son compte pour alimenter ses 2,000 fours à coke de Cornelsville. Il me racontait qu'il a produit, en une seule année, 330,000 wagons de coke qui, mis bout à bout, couvriraient la distance entre Londres et la Perse!

M. Frick causait tout à l'heure, sur un canapé, avec Rockefeller. Près d'eux se tenaient debout M. Lincoln et M. Marshall Field. C'était un assez joli bouquet de capitalistes! Frick, court et trapu, ressemble au roi Edouard VII, avec ses gros yeux bleus et sa barbe grisonnante; Lincoln, grand, barbe roussâtre en pointe, cheveux en désordre, l'air « artiste »; Marshall Field, mélange d'un Galliffet qui aurait les cheveux longs et d'un Lockroy caporalisé, mais rouge, nerveux, agité; Rockefeller, en confesseur de Philippe II, et son fils, Eliacin de l'église baptiste, le dauphin du Pétrole, se recueillant pour les trusts futurs, composaient un tableau précieux à transmettre aux descendants de ces preux. Que restera-t-il de ces fondateurs de dynastie, dans cent ans? L'Américain n'a pas encore le sens de l'histoire. Il pense trop au présent. Il regrettera plus tard de n'être pas mieux documenté sur ces pionniers de sa richesse et de sa gloire. Car, chose curieuse, aujourd'hui ces héros des futures légendes n'excitent pas de fièvre autour d'eux. Est-ce affectation? Est-ce indifférence? Est-ce simple distraction? On ne regarde pas exagérément ce Rockefeller, qui aurait presque pu payer de sa seule bourse nos 5 milliards d'indemnité à la Prusse! Il va à présent, les mains dans les poches, saluer de vieilles dames à

bonnet de dentelle blanche sans brides; mais c'est à peine si elles font attention à lui. Et je suis sûrement le seul à remarquer ses grosses chaussures, sa chemise plate, son col droit, sa cravate blanche sous son smoking, et son fin sourire de vieux Pierrot. Quand il me tourne le dos, je vois, derrière sa tête, complètement dénudée, de chaque côté de l'occiput, à l'ombre de ses oreilles très séparées du crâne, deux excroissances énormes, monstrueuses, dont je demande la signification aux phrénologues.

Une sauterie s'organise dans un petit salon. Rockefeller, dans l'embrasure de la porte, regarde la danse. Sans perdre mon homme de vue, je fais causer sur lui un de ses amis qui vient de le quitter. Et voici l'ordre de ses confidences :

— Rockefeller doit valoir aujourd'hui 750 millions de dollars (4 milliards 37 millions). Le *Standard Oil* (trust du pétrole) lui rapporte à peu près 25 millions de dollars par an. *He is very able, very quick* (il est très habile, très rapide). C'est un homme d'habitudes régulières. Il ira se coucher tout à l'heure, à dix heures sonnant. Chaque année, le troisième jeudi de mai, il part de New-York pour Cleveland, toujours par le même train. Il y demeure jusqu'en septembre, revient à New-York, part pour Lakewood, puis vient par ici, dans l'Ouest.

« Très solide, très résistant, adorant le golf et tous les jeux de plein air où il se montre infatigable, il a très bon appétit, mange de tout, et boit du lait parce qu'il l'aime. Il ne s'intéresse pas du tout aux bâtisses, mais achète des quantités de terrains en droite ligne, d'un seul tenant. Il aime les vues, les sites. C'est un passionné de l'art des jardins, de l'ar-

rangement des arbres, des pelouses, des parterres, des fleurs...

— On le dit avare?

— Avare? Il a donné 30 millions à l'Université de Chicago, entre autres. Mais il se refuse aux pourboires, parce qu'il ne trouve pas que ce soit juste. Il paye ce qu'il doit payer, et c'est tout. Il n'aime pas gâcher l'argent, mettant la même réflexion à une dépense de 100 francs qu'à une dépense de 10 millions. Il ne s'occupe presque plus d'affaires. Il a entraîné son fils, qui est très fin (*very keen*) et qui fera, lui aussi, un « business-man » de première classe.

— On le dit impitoyable en affaires?

— Il est *exact*. Ce qui est dû est dû. Il suit son idée, la réalise par tous les moyens. S'il est devenu si riche, c'est un peu la faute des autres. En formant ses trusts, il a toujours offert de ses actions à ceux avec qui il traitait. Eux n'ont pas voulu, préférant de l'argent. Lui seul avait confiance. Il est payé... »

Dix heures sonnaient dans le grand hall. Je vis Rockefeller vérifier l'heure à sa montre, faire un signe à sa femme, et se diriger vers l'ascenseur.

Le lendemain, je pris un cocher pour aller visiter un rancho à Monte Cito. Chemin faisant, il me raconta qu'il avait conduit l'autre dimanche M. John Rockefeller en voiture à l'église, et ramené le soir. Il espérait pour sa journée un fort pourboire. Et son étonnement ne tarissait pas de n'avoir touché qu'*a quarter* (25 cents : 1 fr. 25).

Quel joli pays cela fera plus tard ! quand les routes seront tracées, les villas construites parmi les fleurs bleues des sauges, les manguiers, les goyaviers, les fuchsias, les glycines, les mimosas, les araucarias où grimpent des géraniums, et d'autres arbres inconnus.

Un Français qui habite là et qui est en train de s'enrichir en achetant et en vendant des terrains, M. Dreyfus, me montre un petit musée qu'il a entrepris : pots de terre cuite, colliers de pierres rouges, jaunes, bleues, vases, flèches, et même un rein d'Indien, où le fer rouillé d'une flèche est encore inséré. On a découvert tout cela dans des fouilles.

Sur la plage immense, où viennent mourir les végétations luxuriantes, de jeunes Mexicains dressent pour les jeunes filles américaines de petits chevaux rapides et comme enragés de galop. Au-dessus de l'eau des vols de canards qui s'abattent par groupe parmi les algues roses et lie-de-vin. On me dit que les pélicans fréquentent ces parages.

De l'autre côté de la plage, vers la ville, des enfants jouent, des ânes gris broutent les joncs. Contre de hauts rochers, comme ceux de Biarritz, la mer vient gémir.

De Santa Barbara à Monterey — situé dans une baie abritée et chaude, — c'est une succession de criques arrondies où les pentes des collines et les flots viennent mourir et se joindre. Ou bien des falaises abruptes qui ont laissé choir dans l'eau d'énormes blocs de rochers noirs. Des vaches paissent sur des plateaux. Vues du train, elles ont l'air de brouter la

mer. Sur les voies travaillent des terrassiers chinois habillés à l'européenne, la queue de cheveux enroulée sous un chapeau de feutre. On côtoie sans fin l'océan Pacifique. Puis on traverse une petite Suisse aux monts raisonnables, aux vallées vertes peuplées de cochons noirs. Il n'y a pas de routes praticables, excepté sur le parcours du chemin de fer, dont les bicyclistes peuvent longer les abords. Tout le monde va à cheval. D'un village à un autre on peut se risquer dans de petites voitures légères, aux roues très étroites de bois très dur, qui affrontent aisément les ornières.

SAN FRANCISCO

7,000 kilomètres en chemin de fer. — San Francisco. — La montre du voyageur retarde de huit heures sur Paris. — La rade — Le Presidio. — Le Cliff House. — Les phoques en liberté. — La *Marseillaise* dans le Far-West. — Pas d'ombrelles ni d'éventails. — La cuisine française. — On se retrouve ! — Mœurs plus libres. — Beauté des femmes. — Un boulevardier : le prince André Poniatowski. — Les clubs. — La colonie française. — Courte histoire de San Francisco. — Un chapeau de 350 francs. — Un oignon de 5 francs. — Le trust des bouteilles vides. — Cinquante navires pourrissent dans la baie. — La folie de l'or. — On gagne plus qu'à voler. — Et l'on n'a pas si peur. — Accaparement des chats. — Les salons de jeu. — Les pépites et la poudre d'or sur les tables de jeu. — Blanchissage hors de prix. — Le notaire cireur de bottes. — Une poupée de 1,600 francs. — Une pépite de 20,000 francs trouvée par un Français. — On manque de femmes !

Me voici enfin au point extrême de mon voyage. Depuis New-York, j'ai parcouru, par la Nouvelle-Orléans, 6,730 kilomètres en chemin de fer. A présent, je n'ai plus qu'à revenir. Mais si vous n'avez jamais fait de longs voyages, vous doutez-vous de ce que

c'est que 6,730 kilomètres? Ma montre retarde de huit heures sur Paris. En arrivant ici cette nuit, à 2 heures, dans la ville endormie, je pensais qu'il était 10 heures du matin aux horloges pneumatiques; je me suis représenté le mouvement des rues et du boulevard, et j'ai éprouvé comme la sensation d'avoir la tête en bas...

Je savais que San Francisco datait de cinquante ans, je voulus en avoir une impression vivante et d'ensemble.

Quelle pouvait bien être la physionomie d'une ville si jeune dans ce Far-West romanesque et légendaire? J'en fis le tour en un jour. Je vis la rade immense, entourée de montagnes, belle à la fois comme un grand lac suisse et comme nos golfes méridionaux; le Park de la Porte d'Or, rempli d'arbres de toutes les essences, avec des prairies où paissent des buffles sauvages, — les derniers, que l'on conserve précieusement en souvenir du temps où ils encombraient les voies de chemins de fer par troupeaux de 20,000; un « Kindergarten » où sont réunis tous les jeux d'enfants. Je parcourus les avenues du Presidio, réserve de l'État, domaine militaire qui abrite les forts de défense de la rade, avec leurs gros canons menaçants braqués sur toutes les passes et sur la pleine mer; je traversai des rues droites pareilles à celles qu'on trouve dans l'Est, d'autres rues bâties sur des collines, montant et descendant à pic comme une succession de montagnes russes qu'escaladent et dégringolent avec agilité des tramways funiculaires. Les maisons me paraissent assez jolies, je parle des maisons de résidence, car celles de la ville commerçante sont toutes de colossales bâtisses

à quinze et vingt étages. On me montra, en passant, l'hôtel de ville qui a coûté 20 millions à bâtir, on me conduisit au Cliff House, pour y voir les phoques. A cent ou deux cents mètres de la falaise, sur des rocs bas, plusieurs centaines de lions marins s'ébattent au soleil en poussant une sorte d'aboiement sauvage. Ils se traînent maladroitement sur les rochers, comme de grandes limaces visqueuses, se collent en tas les uns contre les autres en remuant leurs têtes dans un va-et-vient continuel, puis ils redescendent en boitant et plongent avec grâce dans l'écume. Des oiseaux voltigent autour d'eux dans la poussière d'eau, se posent sur le sommet des rocs, les considèrent et s'envolent.

A côté du Cliff House, un vieil aveugle jouait sur l'orgue de barbarie *la Marseillaise!* Je fus, ma foi, ravi de cette coïncidence, et je revins sur mes pas pour faire au vieux mendiant une aumône compatriotique.

On me mena dans les restaurants français, chez Marchand d'abord, et au *Poodle-Dog*, où la cuisine française s'est conservée pure, comme en deux ou trois maisons de New-York. Les cabinets particuliers abondent, avec un luxe de confortable inconnu ailleurs, même dans la mère patrie. Dans les États de l'Est, à New-York par exemple, il n'y a pas de cabinets particuliers, car la pruderie de la loi les y interdit. Si vous désirez recevoir quelques amis dans l'intimité, on consent à vous donner une salle spéciale, mais dont la porte doit rester constamment grande ouverte — ce qui est, ne trouvez-vous pas? d'un cocasse achevé. Les Espagnols et les Français ont apporté ici des mœurs plus libérales, au grand

scandale des puritains qui leur préfèrent la mode hypocrite.

Les gens de l'Ouest paraissent plus affables, plus simples, plus liants, plus vifs aussi, que ceux du Nord et de l'Est. La différence est tout à fait sensible dans les rues, où les visages souriants ne sont pas rares, où l'on rencontre des flâneurs, catégorie inconnue de l'autre côté du pays.

Les femmes sont grandes, avec un teint magnifique de camélia rose; beaucoup sont brunes. Fait assez original : dans ce pays de soleil, pas une ombrelle dans les rues, pas un éventail au théâtre. Hommes et femmes ont, en majorité, des types méridionaux où les espagnols et les français abondent, car la colonie française est assez nombreuse. On me dit qu'elle se compose de 8,000 âmes. Comme San Francisco est peut-être la seule ville d'Amérique à la naissance de laquelle des Français encore vivants assistèrent, je vais pouvoir me documenter auprès d'eux.

J'ai trouvé, en effet, parmi eux des hommes charmants, en tête desquels je dois nommer le prince Poniatowski, bien connu des Parisiens. Le boulevardier intelligent est devenu ici un homme d'affaires avisé, et sa situation à San Francisco est tout à fait hors de pair. J'ai pu m'en rendre compte souvent durant les trois semaines de mon séjour. Il fait partie du conseil des premières banques de Californie, et il a créé lui-même, sur un point stratégique important de la Sierra Nevada, un petit chemin de fer d'une centaine de kilomètres qui représente aujourd'hui quelques indiscutables millions. De plus, il est allié à l'une des plus riches, sinon la plus riche famille de San Francisco, la famille Crocker,

dont les millions de dollars ne se comptent plus. Il vit tranquillement, en sage cultivé, entre une femme charmante et d'adorables enfants, dans un château des environs, à Burlingame, situé au milieu d'une nature sauvage et fertile, parmi des précipices, d'où l'on voit la baie de San Francisco et l'océan Pacifique. Sort enviable! Il m'explique qu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui le *Crocker Building* — en plein centre des affaires, — il y avait, vers 1865, une montagne de sable que la mer venait battre. On retira le sable de la montagne et on le mit dans l'eau : la mer recula, et on fut débarrassé de la montagne. Le père Crocker — comme on l'appelle à San Francisco, — se plaisait à raconter qu'il avait mis sept mois pour faire à pied le voyage de Kansas City, et qu'après avoir construit le chemin de fer, il fit le même trajet en sept jours.

Il me présenta au club « Pacific Union », le plus riche de la cité, où il me montra les vieux pionniers qui la fondèrent, parmi lesquels M. Mill, septuagénaire, l'un des hommes les plus riches des États-Unis. C'est lui qui a créé à New-York cet asile de nuit dont je vous ai parlé, les « Mill's Hotels », en disant : « Ce n'est pas de la philanthropie, c'est une bonne affaire, puisque mon argent me rapporte 6 p. 100. » L'élément jeune et vivant de la ville s'est réfugié au « Bohemian Club », où je fus introduit par M. Edgar Peixotto, un jeune et déjà célèbre avocat, neveu du directeur de l'Equitable de Paris. J'ai rencontré là des Français qui tiennent des situations très en vue dans les affaires, MM. Raphaël et Sylvain Weill, M. Le Gallet et plusieurs autres dont j'ai, à mon grand regret, oublié les noms. Ils ont fondé plusieurs œuvres

françaises en pleine prospérité, et, parmi elles, l'hôpital français, que j'irai visiter en détail.

Un de nos aimables confrères de San Francisco, directeur du premier journal français de la ville, M. Lusenchi, m'a communiqué un livre de M. Daniel Lévy, bien curieux et bien intéressant, sur l'histoire de la Californie et sur les premiers colons français qui y arrivèrent après la découverte de la première pépite d'or en 1848. C'est passionnant à lire comme un roman. D'autre part, le consul général de France, M. Dallemagne, m'a lu un récit de souvenirs du plus vieux résident français à San Francisco, le père Donais, qui fourmille de détails typiques. Je ne résiste pas au plaisir de vous les résumer.

En 1848, San Francisco était une bourgade de cinquante-sept maisons bâties en terre séchée et en bois, abritant à peu près 800 habitants. Aujourd'hui la ville en compte plus de 400,000 ! C'est un Mormon du nom de Marshall qui découvrit, par hasard, le premier placer en desséchant le lit d'un ruisseau. Quand la nouvelle arriva avec le spécimen d'or, les maisons, les magasins, même les journaux fermèrent (car il y avait déjà deux journaux !); ouvriers, journalistes, typographes, commerçants se ruèrent avec des pioches vers le village de Colorna. Les alcades des communes voisines abandonnèrent l'administration, les garnisons désertèrent, emportant leurs baïonnettes pour creuser le lit des rivières. Les marins qui arrivaient dans les ports firent comme les soldats.

Depuis le 30 novembre 1849 jusqu'au 18 juin 1850, — c'est-à-dire en pleine fièvre, — 35 navires français avaient amené 2,100 passagers; et depuis le mois d'août 1850 jusqu'au mois d'avril 1851, il était arrivé

directement de France à San Francisco 1,855 hommes et 161 femmes. Total : 4,116 individus des deux sexes, amenés par des navires à voiles. On ne compte pas dans ce chiffre les immigrants français venus par steamers, ni les 91 bâtiments dont les équipages et les états-majors avaient déserté en débarquant à San Francisco. Cinquante-deux navires pourrissaient dans la baie.

Certains d'entre ceux qui, faute d'argent, ne pouvaient aller aux mines, trouvaient à s'employer comme domestiques à San Francisco moyennant 500 francs par mois, ou dans les fermes des environs pour 20 francs par jour.

Et comme on ne produisait plus rien, les objets de première nécessité montèrent à des prix insensés; l'argent lui-même devenant rare, on paya avec de la poudre d'or. Le boisseau de fèves coûtait 50 francs; un oignon, 5 francs. Les charretiers demandaient 100 francs pour une course de 30 kilomètres. Un chapeau de feutre se vendit 70 dollars (350 francs !). Des bouteilles vides valaient 25 francs. On y enfermait l'or en grains.

On assassinait tous les jours. Les troupes qu'envoyait le gouvernement fédéral pour rétablir l'ordre désertaient pour aller aux mines.

La Californie comptait à peine 13,000 âmes en 1848. A la fin de 1849, la population s'élevait à 100,000. Et l'on bivouaquait sous la tente en attendant les maisons.

En 1852, on exporta pour 230 millions d'or. San Francisco, à la fin de cette année 1852, avait 36,000 habitants. La Californie entière en comptait 326,000, dont 204,000 Américains, 30,000 Alle-

mands, 28,000 Français, 20,000 Hispano-Américains, 17,000 Chinois, 20,000 Indiens et 2,000 nègres. Sur ces 326,000 individus, près du tiers étaient aux mines.

Les autres travaillaient à la construction des maisons et dans diverses industries. En 1853, on payait 50 et 60 francs par jour les maçons, tailleurs de pierre, charpentiers de navire; les menuisiers, les forgerons : 40 francs; les ferblantiers, les chapeliers : 35 francs; les tailleurs : 25 francs; les cordonniers : 500 francs par mois.

On ne mangeait qu'au restaurant : un œuf frais valait 5 francs; des pommes de terre grosses comme des noix coûtaient 1 fr. 25 la pièce.

Les rats infestaient la ville, et il n'y avait pas de chats. Un nègre eut l'idée d'aller à Los Angelès pour y faire le trust des chats vivants, et vint les revendre de 250 à 500 francs pièce. Il fit une fortune qu'il perdit au jeu.

Car on jouait énormément à San Francisco. Les *saloons* étaient abrités sous des hangars de planches grossièrement décorés qui ouvraient sur la rue. Pour enjeux les prospecteurs apportaient des pépites qu'on pesait dans des balances; et même il arrivait que des mineurs jetaient sur la table leur sacoche gonflée de poudre d'or ou leurs bouteilles, et perdaient là en une heure la fortune qu'ils avaient faite en un mois. Des femmes mexicaines, des Chiliennes, des négresses, entouraient les tables et couvaient de l'œil les gagnants, ainsi que cela se passe encore en d'autres temples mieux administrés. Les Américains jouaient le *pharaon*, les Mexicains le *monte*, les Français la *roulette*, le *lansquenet* et le *trente et quarante*.

Beaucoup de fortunes eurent des origines presque incroyables.

Un avocat français arrivé en 1849 sans argent, ne sachant que faire, s'avise de ramasser dans la rue les chemises sales qu'on y jetait, car il coûtait plus cher de les blanchir que d'en faire venir de neuves. Le blanchissage d'une chemise se payait en effet 2 dollars (10 francs). Il lave les chemises, les repasse tant bien que mal et les revend. Il gagne rapidement quelques milliers de dollars, installe ensuite une blanchisserie, achète des terrains, spécule et devient très riche.

Un autre homme de loi français débarque d'un bateau venu du Havre. Il n'avait pas encore mis le pied sur la grève qu'on venait lui offrir une once d'or par jour (90 francs) pour faire la cuisine. On disait : « Un Français sait toujours faire la cuisine. »

Les premiers typographes qui arrivèrent furent payés 10 francs par 1,000 lettres, travail qu'on payait à l'époque 50 centimes à Paris et à Lyon. Ou bien ils exigeaient 3 dollars 1/2 par heure de présence (17 fr. 50), travaillant ou non. Tous ceux qui ne savaient que faire s'improvisaient typographes.

Un de nos compatriotes gagna, en cinq ans, plus de 100,000 francs à ramasser de vieilles bouteilles et à les revendre dans les placers.

Un notaire qui avait quitté la France, pour des motifs connus de lui seul, se fit cireur de bottes. Il recueillit une vieille caisse à vin, se servit de brosses qu'il avait emportées avec lui, et s'installa au coin d'une rue, près des salons de jeu. Le premier mineur qu'il décrotta lui demanda ce qu'il devait; il répondit : « Ce que vous voudrez »; l'autre lui donna 50 cents

(2 fr. 50). Ce fut le prix qu'il adopta. Il gagna rapidement d'assez fortes sommes. Mais il eut bientôt des imitateurs et des concurrents à meilleur marché. Pour les battre, il s'avisa de se faire fabriquer un couteau d'or avec lequel il grattait la boue des chaussures des mineurs. Sa clientèle augmenta et il put maintenir son prix.

Une jeune fille débarque de France avec une poupée qu'elle apportait pour offrir en cadeau. Le directeur de la douane, qui la voit dans sa malle, offre de la lui acheter pour sa propre fille; elle refuse, mais il insiste tant qu'il finit par la lui arracher pour 320 dollars (1,600 francs)!

Avant la découverte de l'or, il se trouvait déjà quelques Français en Californie. Mais d'autres séjournaient aussi au Mexique, au Chili, au Pérou, aux îles Sandwich et à Tahiti, qui, dès la grande nouvelle, accoururent. Le premier Français arrivé en droite ligne de France, dès 1848, fut M. Eugène Sabatié, qui avait pris place dans un chargement de farine.

Il faut vous dire qu'en ce temps-là, on mettait 75 jours de mer pour aller du Havre à New-York et 35 jours de New-York à San Francisco par Colon, à dos de mules. Les voiliers naviguaient six mois pour venir directement à San Francisco par le détroit de Magellan.

D'après M. Daniel Lévy, le premier groupe important de Français, parti du Havre, arriva le 14 septembre 1849, à bord d'un petit voilier appelé *Meuse*. Ils étaient au nombre de 36 à 40. Non seulement nos compatriotes figuraient parmi les premiers arrivants d'Europe, mais ils formaient peut-être l'élément le plus important et le plus remarquable de cette

immigration. Nulle part, en effet, les magnifiques trouvailles faites en Californie n'avaient produit une sensation aussi vive qu'en France et, particulièrement, qu'à Paris. Les uns partirent à leurs frais. D'autres se firent transporter par des compagnies organisées dans ce but. Un très grand nombre apportaient des capitaux et des marchandises.

San Francisco, qui au mois de février 1849 ne comptait encore qu'une douzaine de nos nationaux, généralement pauvres, vit, dans l'espace d'une année, s'ouvrir des maisons importantes fondées par nos entreprenants compatriotes. C'étaient des bureaux d'importation de liquides, des maisons de nouveautés, de banque, de coiffure. On y faisait payer 2 dollars la coupe de cheveux et un dollar la barbe.

Deux ans après, la Californie renfermait 20,000 Français.

Les mineurs français envoyèrent à leurs familles, de 1850 à 1851, plus de 4 millions de francs, rien que par l'intermédiaire du consulat de France. D'autres sommes considérables étaient envoyées par d'autres voies. Vers la fin de l'année 1850, on exposa à San Francisco une pépite d'or, du poids de douze livres et valant près de 4,000 dollars. Elle avait été trouvée avec plusieurs autres dans les mines du Sud par trois Français qui, en quinze jours, purent réaliser chacun une petite fortune.

Mais on manquait de femmes, comme dans toute l'Amérique. Le maire de San Francisco écrivit à ce moment au gouvernement français qu'il serait heureux de voir venir de France de jeunes paysannes, afin de cimenter par des mariages mixtes l'union des

deux grands éléments dont se composait la population californienne : les Américains et les Français. On comprendra mieux l'insistance du maire de San Francisco quand on saura que la Californie comptait à cette époque *deux cent mille hommes* et seulement *quinze cents femmes!*

SAN FRANCISCO

(SUITE)

Visite des établissements. — Le phonographe au tribunal. — Crachoirs partout. — Époux en divorce. — La femme tyrannisée qui mâche de la gomme. — Flegme des plaideurs. — Cas de divorce. — Le Trésor municipal. — Le biceps du voyageur ne peut porter 20,000 dollars en cr. — La Bibliothèque. — Catalogue ingénieux. — Les Écoles mixtes. — Chinois et Japonais. — Fausse alarme. — La discipline du sang-froid. — Le traitement des institutrices primaires en Californie. — Trente-trois Clubs de femmes. — Le boycottage. — Un restaurateur qui sourit. — Le restaurateur ne sourit plus. — Un héros de la guerre de Chine. — M. Chamot. — Souvenirs splendides du pillage. — Mgr Favier a donc pillé? — Le sceau impérial. — Mille six cent cinquante perles sur un bonnet. — Un tarif à lire. — Pauvres malades! — Un consul général dans la misère!

J'ai visité le City Hall et les autres monuments de la ville, les écoles, la bibliothèque, la prison, les clubs, les universités, les *settlements* (œuvres charitables), etc.

De la plupart, rien de particulier à retenir.

Au Tribunal civil, est installé un ascenseur; les juges n'ont pas à s'essouffler pour arriver à leurs sièges. Les débats des audiences y sont recueillis d'une façon assez originale et qui étonnera un peu la basoche française. Les sténographes prennent à tour de rôle les réquisitoires, dépositions, plaidoiries, jugements, etc., et, toutes les cinq ou dix minutes, s'en vont, l'un après l'autre, réciter leurs notes à un phonographe qui les répète ensuite devant un employé à la machine à écrire qui les enregistre alors définitivement.

Les jugements, les actes privés, tous les documents devant être conservés au Tribunal sont reproduits *sur des registres* à la machine à écrire; ces machines sont très compliquées, puisqu'il faut les adapter à tous les formats et à toutes les épaisseurs de registres; mais elles fonctionnent admirablement. J'ai compté une vingtaine d'hommes et de femmes occupés à tapoter sur les touches des appareils, devant les gros registres officiels.

Je suis entré dans plusieurs Chambres. Les planchers couverts d'un caoutchouc très épais éteignent complètement le bruit des pas. Dans tous les prétoires se trouvent un filtre à eau glacée et un verre à la disposition de tout le monde, et d'énormes crachoirs de 50 centimètres carrés. Souvent on ne voit assis au Tribunal qu'un seul juge, habillé comme vous et moi. Il écoute les avocats en veston qui lui parlent les deux mains dans les poches, sur le ton de la conversation, sans éclats de voix, sans déclamation ni emphase.

Dans l'une des Chambres on jugeait les divorces. J'ai assisté à un débat. La femme plaidait contre le

mari. C'était une grande femme, mince, assez élégante et assez jolie; assise en face de son époux, elle mâchait sans cesse de la gomme. On la questionnait sur ses doléances : elle répondait que son mari l'avait battue plusieurs fois, qu'il lui refusait souvent de l'argent et rentrait ivre chez lui à trois reprises. Elle disait tout cela froidement, en mâchonnant. Lui, un grand diable maigre, rose, blond, l'œil pas très bon, l'écoutait assis et, les mains dans les poches, il répondait de temps en temps du bout des lèvres, expliquant qu'elle l'avait exaspéré par sa mauvaise humeur, ses reproches et ses injures. La femme, alors, ripostait à peine, sans colère non plus, ne le regardant pas, comme s'il s'agissait de tout autre homme que lui. Les avocats essayaient naturellement de rejeter les torts de l'un sur l'autre. Ici, le juge ne parle pas, ou à peine; ce sont les avocats qui interrogent les témoins. Le divorce fut prononcé contre le mari, comme il arrive les trois quarts du temps. Car en Amérique, paradis des femmes, elles ont toutes les prérogatives et toutes les faveurs : de deux affirmations contraires, d'un homme et d'une femme, le juge croira toujours celle de la femme. Le divorce s'obtient assez facilement en Californie, car alors que dans l'État de New-York, par exemple, il n'existe qu'un seul cas de divorce, l'adultère, en Californie, la loi prévoit six cas, qui sont : 1° l'adultère; 2° le refus de subsides de la part du mari; 3° l'abandon de la femme pendant un an; 4° l'ivrognerie habituelle de l'un des deux époux; 5° la condamnation pour un crime; 6° l' « extrême cruauté », y compris la « cruauté mentale » — *mental cruelty*. On entend par « extrême cruauté » les coups et sévices, et par

« cruauté mentale » — cas le plus souvent invoqué, car c'est le plus vague — les injures et le mépris.

⁂

On m'a montré, en passant, le trésor municipal, un énorme coffre-fort muni de toutes les mécaniques possibles, d'une horloge de sûreté avec fils électriques, etc., qui renfermait 15 millions en or. Les portes en étaient ouvertes, et j'ai pu voir, d'un œil sec, des piles infinies de pièces de 20 dollars. On m'a même fait soupeser une plaque de cuivre où reposaient 100,000 francs en or. J'ai essayé de la mettre à bout de bras, — en vain.

Le catalogue de la Bibliothèque publique est très ingénieux, conçu d'après une méthode que j'avais déjà vu employer, d'ailleurs, dans d'autres villes américaines : ce sont des bandes de parchemin enroulées sur des bobines qu'on fait tourner avec une manivelle. Les noms des auteurs y sont inscrits par ordre alphabétique, avec l'indication du numéro des rayons où l'on peut les trouver. Il y a une bobine pour chaque lettre de l'alphabet. C'est d'une simplicité et d'une rapidité admirables. Quand je pense qu'il faut, en moyenne, une heure et demie pour obtenir un livre à la Bibliothèque nationale!

⁂

En Californie, les écoles primaires s'appellent des écoles de grammaire. Les garçons et les filles y sont mêlés. J'ai assisté aux leçons d'une matinée dans presque toutes les classes. Cela ressemble tout à fait

aux écoles de chez nous. La seule différence à noter, c'est le sérieux des figures d'enfants. Aucune gaminerie dans les yeux. Les filles, la plupart jolies, semblent même plus sérieuses que les garçons. Quelques-unes, malgré leur jeune âge, ont des hanches et des poitrines presque formées; une propreté absolue dans les vêtements : ce sont pourtant des enfants d'ouvriers. Je vis parmi eux deux grands garçons japonais habillés à l'européenne. Mais on ne reçoit pas les Chinois, sous le prétexte qu'ils ne s'habillent pas comme tout le monde.

Ce qui m'a le plus frappé dans l'enseignement, c'est l'importance extrême donnée aux moindres faits de l'histoire, cependant si simple et si courte, des États-Unis. Des noms de généraux complètement inconnus, des dates d'événements médiocres s'enflent dans les livres et dans la bouche des maîtresses, comme les noms de César, d'Attila ou de Napoléon, et comme la date de l'avènement de Cromwell ou celle de la Révolution française. J'ai senti là des efforts passionnés pour créer dans cette population si mélangée et si neuve un sentiment patriotique qui n'aura certes pas grand'peine à se former.

J'ai demandé à la directrice si elle n'avait jamais perçu le moindre inconvénient à la coéducation des sexes? Elle parut surprise de ma question, comme si même elle n'y avait jamais pensé. Et en effet, à regarder attentivement garçons et filles, on se prend à s'étonner soi-même de ces craintes.

Mais quel souci de dresser les enfants au calme, à la présence d'esprit et à la discipline! La directrice me dit :

— Je vais donner le signal d'alarme en cas d'in-

cendie, et vous verrez comment l'école se videra, et en combien de temps.

Nous nous trouvions dans l'escalier. Elle siffla longuement dans un sifflet à roulette. Quelques secondes après, un garçon sortit d'une classe, vint se placer à côté d'elle sans dire un mot. Il était là, à sa disposition, pour courir où elle lui dirait d'aller, transmettre, au besoin, ses ordres. En même temps, d'autres garçons, cinq ou six, désignés d'avance pour cela, ouvraient toutes les fenêtres des classes, regardaient dans la rue, essayaient, en se penchant, de voir où était le feu, grimpaient les escaliers, cherchant le foyer de l'incendie. Et simultanément, de tous les étages, les élèves, précédés des maîtresses, évacuaient les chambres au pas, descendaient les escaliers dans le plus grand ordre, arrivaient dans la rue et allaient se poster sur le trottoir d'en face, toujours au pas. Puis, sur un signe de la directrice, tous rentraient dans l'école, au son du tambour. Le tout avait duré moins de cinq minutes.

— Et, comme personne ne sait s'il y a le feu vraiment ou non, en cas d'incendie réel les choses se passeraient exactement de même, me dit la directrice.

J'ai noté les prix des traitements des institutrices, — car ce sont des femmes qui tiennent ces écoles, les hommes se refusant à enseigner pour si peu. La directrice touche 150 dollars par mois (750 francs). Les sous-maîtresses débutent à 60 dollars (300 francs); elles arrivent rapidement à 75 et 80 dollars (400 francs). Dans les écoles maternelles elles sont les plus payées : 100 dollars (500 francs) comme traitement mensuel de début.

⁂

On compte, à San Francisco, 33 clubs de femmes!

Tous les clubs féminins de l'Etat sont fédérés. Leur action est réelle et efficace. Ce sont eux qui obtinrent du Parlement, entre autres réformes, que les enfants criminels fussent jugés à part, et relégués dans des familles sous le contrôle de fonctionnaires spéciaux. Les clubs de Californie avaient envoyé des déléguées à Sacramento pour plaider en faveur de cette réforme.

⁂

J'ai vu de mes yeux ce qu'est le boycottage.

Je passais un soir dans Market Street, la principale rue de la ville. Devant un restaurant, à l'enseigne du « Restaurant Puritain », un homme-sandwich allait et venait en prononçant tout haut les paroles inscrites en grosses lettres sur ses deux affiches : « Travailleurs, n'allez pas au restaurant Puritain, c'est l'ennemi des Unions ouvrières!... » Le restaurateur se tenait sur le pas de sa porte, en souriant d'un air gêné. Il paraissait très ennuyé, et il devait l'être, en effet, car sa clientèle semblait mince. Les deux hommes se regardaient avec malveillance. Je m'informai de la raison de ce boycottage. On me dit que le patron employait sans doute des aides de cuisine au-dessous du tarif fixé par les syndicats, et qu'il faisait travailler en dehors des heures convenues. Alors l'Union avait délégué un de ses membres —

l'homme-sandwich —, pour avertir les unionnistes et les empêcher de donner leur clientèle à cet ennemi. Or, ici, presque tous les ouvriers font partie des unions. Une telle interdiction produit des effets réels.

Pendant plusieurs jours, je revis l'homme-sandwich à sa faction. En rentrant le soir, à minuit, il s'y trouvait encore, lui ou un suppléant. Le restaurant se vidait. Le restaurateur ne souriait plus. Un beau jour, l'homme-sandwich avait disparu : le patron vaincu avait souscrit aux tarifs des syndicats.

J'ai rencontré ici un homme bien curieux et bien sympathique : c'est l'ancien propriétaire de l'Hôtel de Paris, à Pékin, qui fit tant parler de lui pendant la dernière guerre de Chine et grâce à qui les Européens assiégés purent se nourrir et se défendre pendant si longtemps. Il s'appelle M. Chamot. Quand on le met sur son sujet favori, il ne se fait pas prier et vous raconte des choses palpitantes d'intérêt, qu'il ferait bien d'écrire.

Il est marié à une charmante femme américaine, jolie et distinguée, qui fit là-bas, à ses côtés, des prodiges d'adresse au revolver et au fusil d'ordonnance ! Quand elle tirait, elle ne manquait jamais son Chinois, pas plus que son mari d'ailleurs, Suisse d'origine et lauréat, comme sa femme, du Grand Concours fédéral.

J'ai visité ces aimables gens si hospitaliers à tous les Français de passage à San Francisco. M. Chamot

vit de ses rentes et fait bâtir. La famille de sa femme est elle-même très riche, et lui, pour avoir eu son hôtel et sa fabrique de porcelaines bombardés, a touché de belles indemnités des différents gouvernements, sans compter les spéculations heureuses qu'il a pu faire pendant le séjour des troupes alliées.

Mais il a rapporté, de plus, quelques souvenirs assez coquets des palais impériaux. Il m'a montré son petit « musée du pillage » qui n'est pas sans intérêt. Des coupes d'agate, des colliers d'ambre, des bracelets de jade, un sceptre d'or, un magnifique vase de cristal de roche; le général Frey lui a donné, en souvenir et en récompense de ses services, des vases d'ambre de toute beauté; de Mgr Favier il a un brûle-parfum d'un travail inouï et d'un poids colossal. Il a aussi des coffres, des timbres de cuivre, des bouddhas, des éventails ornés de rubis et de vieilles peintures hollandaises du XVIIIe siècle venues à Pékin on ne sait comment, une armure du fameux prince Li, avec son casque et son porte-flèches damasquinés.

Mais ses deux morceaux principaux sont le sceau impérial et la coiffure de l'Impératrice. Le sceau est un bloc d'or jaune de 10 kilogrammes, vraiment peu commode à manier. M. Chamot l'a acheté à Mgr Favier. Ce cachet représente donc une trentaine de mille francs de métal. Mais l'acquéreur a fait une bonne affaire! Quant à la coiffure de l'Impératrice mère, c'est une sorte de kakoschnick comme en portent les femmes russes, un haut bonnet pointu dont la trame est tout en cheveux tressés, et dont les ornements sont de pierres précieuses, de plumes d'oiseaux-mouches et de colibris, de chimères et de dragons de soies multicolores, incrustés de rubis, de

jade, d'ambre et de perles. M. Chamot et sa femme ont compté les perles du bonnet : il y en a 1,650 !

Il a l'intention de l'offrir au Louvre. C'est d'un bon cœur.

J'ai donné plus haut un aperçu des prix fantastiques payés il y a cinquante ans aux ouvriers les plus ordinaires de l'industrie. Aujourd'hui, ces prix ont un peu baissé : les maçons-poseurs de briques ne gagnent plus guère que de 25 à 35 francs par jour ; les manœuvres, 15 francs ; les plombiers et les charpentiers, 28 francs ; les conducteurs de tramways, 15 francs par jour ; les sergents de ville, 500 francs par mois. Et le reste à l'avenant. Mais une autre catégorie de praticiens a maintenu des prix bien faits pour étonner les malades d'Europe : ce sont les médecins.

Lisez ce tarif :

La première visite d'un médecin à un malade se paye 50 fr.; les autres, 25 fr.; la nuit, c'est toujours 50 fr. Un certificat quelconque de médecin, 100 fr.; vérification de la mort, 250 fr. Si la visite a trait à une question légale, 2,500 fr.; opération à la tête et point de suture, etc., 750 fr.; fracture ou luxation d'un os, 2,500 fr.; ligatures d'artères, 2,500 fr.; opération d'une tumeur, d'un œil, trépan, hernie étranglée, fistule, 2,500 fr.; coup de bistouri dans un abcès, 250 fr.; point de suture à une plaie récente, 250 fr.; réduction d'une petite fracture ou d'une luxation des doigts, 250 fr.; enlèvement d'un corps étranger dans l'oreille, 150 fr., etc., etc.

Ces prix sont fixés par le Syndicat des médecins de San Francisco. Je les ai copiés dans un recueil officiel de la corporation, le dernier paru.

⁂

Un petit fait bien significatif qu'on cite à San Francisco :

Le consul général français n'a pas le téléphone !

Mais il se plaint du traitement que la France lui sert, et il se lamente sur les prix exorbitants de tout ce qui est nécessaire à la vie. J'écris sur mon carnet les chiffres et les faits que voici :

Impossible d'acheter moins de dix sous de lait.

Les œufs coûtent de 3 francs à 3 fr. 50 la douzaine.

Le beurre de table, 3 fr. 75 la livre.

Un domestique demande au minimum 35 dollars par mois (180 francs). Certains vont jusqu'à 40 et 50 dollars. Ils exigent absolument un tapis dans leur chambre, acceptent difficilement une natte.

Le gaz coûte 2 dollars 50 (12 fr. 50) les 1,000 pieds cubes (un peu moins de 4 mètres cubes). En France nous payons le gaz quatre sous le mètre cube[1].

Un abonnement à l'eau coûte 5 dollars par mois (25 francs).

Pour poser un tuyau de poêle, 3 dollars et demi : 17 fr. 50.

Coupe de cheveux : 2 fr. 50.

1. Il y a là un fait tout à fait particulier à l'Ouest américain qui est jusqu'à présent complètement dépourvu de charbon, et qui en reçoit d'Angleterre, sur des bateaux français.

Raser : 1 fr. 25.

Cirer les bottines : 0 fr. 50.

Une chambre meublée très ordinaire : minimum 130 francs.

Au total, la vie coûte le double qu'à Chicago, par exemple.

Avis aux amateurs !

SAN FRANCISCO

UN CLUB D'ENFANTS

Le Boy's Club. — Enfants de douze à seize ans. — Une famille de braves gens. — Les Peixotto. — Election du Club. — Discours d'un président et d'un secrétaire de quatorze ans. — Une charmante soirée. — Ce qu'on fait au Club. — Plus de petits vagabonds. — Excursions d'été. — La vallée du Yosémite. — On couche à la belle étoile. — Six semaines d'exploration. — Les sports des petits pauvres. — Le journal du Club. — Réclames pratiques. — Jeux d'enfants. — Le plus jeune fabricant des Etats-Unis. — Raymond Davis, à onze ans, gagne 250 francs par mois.

J'ai passé une soirée comme invité dans un club d'enfants, le « Boy's Club ». Parfaitement! Les plus jeunes membres ont douze ans; les plus grands, seize. Je n'avais pas idée qu'une telle institution fût sérieuse et durable, et je ne suis pas encore revenu, d'ailleurs, de mon étonnement.

Le président de ce club, celui qui l'a créé il y a six ans et qui le fait vivre, est M. Peixotto, un homme

d'une quarantaine d'années, au vaste front, aux cheveux blonds frisés, à la figure jeune, aux traits doux d'apôtre, qui consacre exclusivement sa vie à son œuvre. Il a, en effet, quitté ses propres affaires, mis de côté toute ambition et tous rêves d'avenir. Et il est sans fortune!

Voilà ceux qui sauveront l'Amérique des dangers d'un réalisme trop étroit, — des êtres comme celui-ci, qui ne pullulent certes pas, mais qui ne sont pas si rares qu'on pourrait le craindre, qui n'ont souci des intérêts vulgaires, qui mettent tout le bonheur de leur vie dans le dévouement à leurs semblables.

La sœur de M. Peixotto m'avait conduit à lui, miss Jessie Peixotto, l'Américaine la plus intelligente, je crois, que j'aie rencontrée aux Etats-Unis. C'est une jeune fille jolie, élégante, avec toute la grâce et le charme de son sexe, et qui sans quitter le sourire charmant de ses yeux bleus et de sa bouche spirituelle, mène, elle aussi, une vie d'apostolat. Non seulement elle fait partie de toutes les œuvres féminines de San Francisco, mais encore elle est en relation avec toutes les organisations philanthropiques du pays, en connaît le fonctionnement et s'intéresse à leur prospérité. Pourvue de tous les titres universitaires possibles, elle continue à suivre certains cours pour y apprendre des choses qu'elle ignore, mais qu'elle croit utile d'enseigner aux femmes et aux enfants des ouvriers! Où verrions-nous cela, en France?

En son aimable compagnie je visitai les œuvres d'éducation et les œuvres charitables de la ville. Nous allâmes un soir au Boy's Club. C'était une modeste maison dans un quartier ouvrier. Il n'y avait pas

de tapis, et il n'y faisait pas exagérément clair. Mais dès le seuil on se trouvait dans une chaude atmosphère, vivace, animée, cordiale. Des enfants d'ouvriers, l'œil éveillé, l'air heureux, de manières polies, passaient en riant dans les couloirs, grimpaient et descendaient lestement les escaliers.

Il y avait justement, ce soir-là, séance d'élection pour le renouvellement du bureau. Une trentaine de jeunes garçons vinrent s'asseoir sur les gradins d'une petite salle. L'ancien bureau se tenait au bas des gradins, devant une table. Chacun écrivit sur des bouts de papier les noms de ses candidats. On dépouilla tout haut le scrutin, et les noms du président, du secrétaire et du trésorier furent proclamés.

Le nouveau président (il avait bien quatorze ans), qui jusqu'alors mâchonnait de la gomme, se leva, mit sa main gauche dans sa poche, appuya l'autre sur la table, et, l'œil franchement ouvert sur son public, remercia ses camarades de l'avoir élu, les assura qu'il ferait tout son possible pour mériter leur confiance et poussa trois hourras pour le club. Puis il reprit, quelque part, sa gomme un instant abandonnée et se remit à mastiquer.

Le drapeau du club fut apporté, on l'agita plusieurs fois de droite à gauche aux cris de tous les membres, comme on fait dans les universités pour acclamer les couleurs de l'école. Puis, le secrétaire se leva à son tour, remercia à peu près dans les mêmes termes que le président, promettant, en plus, qu'il tiendrait bien soigneusement le livre des séances du club.

Tout cela eut lieu le plus sérieusement et le plus simplement du monde. Les élus se levaient et parlaient

sans aucune sorte de gêne. Leurs camarades les écoutaient d'un air d'approbation. Les membres de l'ancien bureau, qui venaient d'être battus, n'en montraient aucun dépit et applaudissaient comme les autres.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était le sérieux naturel de ces « gosses » ; c'était aussi l'absence absolue de toute moquerie, de toute ironie même lointaine. Ils disaient : « Mister président » avec la même gravité qu'au Congrès de Washington. Quand les voix s'élevaient, le président frappait la table avec un petit marteau, et le silence se faisait aussitôt.

Je me disais, en les regardant, qu'en France les enfants de cet âge se seraient moqués les uns des autres ; je devinais l'air embarrassé et rougissant des élus qui n'auraient jamais pu ni même osé parler. Je ne dis rien des grandes personnes, qui eussent été les premières sans doute à en sourire et à en plaisanter.

Pendant ce temps, M. Peixotto, assis sur un gradin parmi les enfants, les couvait d'un œil paterne et heureux, n'intervenant jamais, les laissant libres de diriger leurs opérations à leur guise. Il applaudissait avec eux, criait avec eux, comme un grand camarade.

Puis il y eut un petit concert. L'un des membres se mit au piano, joua un morceau; le président chanta un air avec une jolie voix de soprano, sentimentale et nuancée, sans aucune affectation ni gêne, les mains derrière le dos; d'autres chantèrent aussi avec des voix d'enfants qui commençaient à muer, d'autres récitèrent des histoires, et on leur faisait fête.

Enfin, on joua une petite pièce comique, de leur composition, dont ils avaient écrit seulement le scé-

nario. Les personnages improvisaient leurs rôles chacun à sa façon. Affublés d'étoffes impossibles et de chapeaux usés où l'intrigue voulait qu'on versât de l'eau, pour faire rire, ils remplirent parfaitement leur programme. C'était puéril et gentil. M. Peixotto avait son rôle. Il ne jouait ni plus mal, ni mieux qu'eux, avec une conviction, un sérieux égaux aux leurs.

Et, comme il était dix heures et demie, chacun s'en alla se coucher. Mais, avant de partir, les membres du club vinrent serrer la main de M. Peixotto, d'un air si cordial, si affectueux, si filial, qu'on s'en sentait tout attendri.

On me fit ensuite visiter les différentes chambres du club, et on m'en expliqua le fonctionnement.

Le club est ouvert à tous les enfants du quartier présentés par leurs parents. Mais, comme la maison serait trop petite pour les recevoir tous le même jour, M. Peixotto a créé plusieurs clubs et y a réparti les enfants. De sorte que chaque club dispose d'un jour, ou plutôt d'une soirée. Ils arborent un nom différent et leur autonomie est parfaite. Le dimanche, tous les clubistes peuvent venir. Ils se répandent alors dans les différentes chambres de la maison, la bibliothèque, la salle de jeux (échecs, dominos, dames, etc.), le gymnase pourvu d'une salle de douches. M. Peixotto ou l'un de ses amis leur raconte des histoires de voyages ou des anecdotes drôles. Aux plus grands, on fait un cours d'économie politique et d'histoire contemporaine. Des conférenciers bénévoles leur enseignent les différentes Constitutions du monde civilisé et les interrogent. Comme ils doivent avoir lu les journaux de la semaine, ils disent ce qui s'est passé dans le pays qui fait le sujet

de la leçon en cours. Ainsi, ils apprennent à s'intéresser aux choses de la politique générale et à les connaître.

Ils ont une fanfare! Ceux qui savent un peu de musique apprennent à jouer d'un instrument de cuivre et, de temps en temps, ils donnent une audition à leurs invités. Ces jours-là sont jours de grande fête. On en profite pour organiser des concerts plus sérieux, avec Schumann, Schubert, Rubinstein, au programme. Ils chantent aussi des chœurs et vont les faire entendre dans des tournées à travers l'Etat de Californie.

L'été, M. Peixotto les emmène en excursion dans la célèbre vallée du Yosémite, qui se trouve à quarante-quatre heures de San Francisco, dans la Sierra Nevada. C'est une contrée réputée dans toute l'Amérique par l'excessivité de sa végétation et le pittoresque de sa nature : une Suisse tropicale plus énorme et plus variée que la nôtre, où les cascades et les gorges sauvages abondent. Leur grand ami les emmène là avec des chariots remplis de provisions et de tentes, et ils campent sur la dure pendant six semaines d'été, visitant tout. Ils y voient les plus vieux et les plus grands arbres du monde, le *Séquoia*, qui a 29 mètres de circonférence, 9 m. 40 de diamètre et 82 mètres de hauteur. Sa branche principale, disent les guides, est à 60 mètres du sol, et elle a une épaisseur de 2 mètres. On passe en voiture sous un tunnel de 3 mètres de haut et de 3 mètres de large percé dans le tronc de l'un de ces arbres.

On pense si leur joie est grande de ces promenades! M. Peixotto profite de ces six semaines pour leur enseigner tout ce qu'il peut sur la faune et la flore du

pays. Ceux qui apprennent un métier trouvent le moyen d'utiliser leur savoir-faire.

Car il y a aussi, au club, des cours manuels. L'espace est si restreint qu'on ne peut y installer de grands ateliers. Mais, dans de petites chambres, à force d'ingéniosité, M. Peixotto réussit à créer des cours de vannerie, de dessin industriel, de brosserie, d'ouvrages au canif sur du bois léger, d'imprimerie même. Des gens de bonne volonté viennent y enseigner, ou bien d'anciens membres du club entrés dans l'industrie. Les enfants qui vont encore à l'école arrivent au club à la sortie des classes; ceux qui travaillent déjà n'y arrivent que dans la soirée.

Le sport non plus n'est pas négligé.

Outre la salle de gymnastique que renferme le club et à laquelle un instructeur est attaché, le club prend part à des matches de foot-ball, de base-ball, de courses à pied, de saut, contre d'autres équipes; les exercices ont lieu le samedi après midi. On se rend sur le champ du match aux sons de la fanfare, et on y défend ardemment le drapeau du club.

Ce n'est pas tout.

Le club a sa revue : *les Heures enfantines* (le *Boy's Hour*), rédigée et imprimée par M. Peixotto et par les élèves qui désignent eux-mêmes le Conseil de rédaction.

C'est une brochure d'une vingtaine de pages in-4°, qui a même des annonces. L'une d'elles dit ceci : « Garçons, n'achetez plus vos bonbons que chez X. Ils sont faits par une femme, fabriqués de pure crème et de sucre naturel, et vous pouvez en manger autant que vous voulez, sans être malades ! »

La revue contient des récits d'aventures et de

voyages, brefs et vivants; elle dit ce que font les enfants chez eux, dans les magasins, les bureaux, les écoles; elle cite ceux qui arrivent à la renommée par une action extraordinaire ou quelque talent particulier; elle publie des comptes rendus des séances de foot-ball et autres sports; elle parle des jeux nouveaux, enseigne comment il faut les jouer, raconte des plaisanteries, reproduit des images amusantes, et mille autres choses semblables.

Le Conseil de rédaction invite les enfants à envoyer des lettres sur leurs excursions et leurs expériences personnelles. Il est recommandé de n'écrire que des lettres courtes et d'aborder tout de suite le sujet.

Excellente école de journalisme!

On les convie aussi à poser des questions auxquelles on leur promet de répondre du mieux possible.

J'ai lu en entier un numéro du *Boy's Hour*. Je voudrais vous le résumer brièvement pour vous montrer comment écrivent les jeunes Américains, ce qui frappe le plus leur esprit et ce qui les amuse davantage.

Dans un article sur le base-ball, j'apprends que San Francisco possède actuellement plus de soixante-dix équipes de base-ball! Le rédacteur ajoute :

« Ce jeu, en quelques minutes, permet de gagner bon appétit. Mais, avant tout, c'est le sport masculin par excellence. Il vous apprend à devenir vif et développe la promptitude et la rapidité de l'esprit. Certains joueurs sont devenus si adroits à ce jeu qu'ils en ont fait leur métier. Joe Corbett, le phénoménal lanceur de balles, reçoit un dollar par chaque balle qu'il lance. »

Dans un chapitre sur les « Choses difficiles à faire », je lis :

« Vous ne pouvez demeurer cinq minutes immobile, si vous avez les yeux bandés.

« Vous ne pouvez vous tenir debout contre le mur d'une chambre, les deux pieds touchant le lambris de toute leur longueur.

« Vous ne pouvez écraser un œuf de poule en le serrant de toutes vos forces, quand il est placé entre vos mains dans le sens de la longueur.

« Vous ne pouvez vous lever d'une chaise sans pencher le corps en avant ou sans mettre vos pieds dessous. A la condition, naturellement, d'être assis d'aplomb sur la chaise, et non pas sur le bord.

« Vous ne pouvez rompre une allumette de bois ordinaire, placée sur l'ongle du médius, en appuyant sur ses extrémités avec les deux doigts voisins, bien que cela paraisse facile à première vue. »

La Revue donne ensuite, comme modèle à suivre, l'initiative de trois jeunes membres du club.

Le premier est un jeune gamin de treize ans qui, depuis quatre ans et demi, fait partie du Boy's Club, et qui occupe maintenant le rang de « sergent en second ». Il déclare qu'il aime les exercices plus que tout le reste. Il possède une sorte de génie de la mécanique et a construit déjà plusieurs machines et moteurs qui fonctionnent dans la perfection. C'est un des plus vieux choristes du chœur des jeunes garçons. Il s'intéresse à la musique. Son ambition en fera probablement un musicien.

Le second est un jeune garçon imprimeur, Walter Downing, âgé de treize ans, qui va encore à l'école et qui s'occupe déjà personnellement d'affaires d'impri-

merie. Il possède en propre une presse de six sur neuf, et plusieurs manufactures et maisons de commerce lui commandent des cartes de visite, des imprimés et même des petites affiches. Tout son travail est fait en dehors des heures de classe.

Le troisième est un jeune fabricant, Raymond Davis, de Portland. C'est probablement, dit le rédacteur, le plus jeune fabricant des États-Unis. Il a juste onze ans et s'occupe d'affaires qui, certains mois, lui rapportent 50 dollars (250 fr.). Il fabrique une espèce de poudre odorante qu'il vend à ses camarades de classe et aux gens de son voisinage. « Ce produit doit avoir quelque mérite, car ces personnes en achètent de plus en plus. »

Et ainsi du reste!

J'oublie sans doute bien des détails sur l'organisation de cette œuvre enfantine. Ce que je tiens à répéter, c'est qu'une œuvre comme celle-là, sa création, son existence et sa durée sont dues entièrement à l'initiative d'un seul homme.

Un jour qu'il voyait, en passant, des enfants se battre dans la rue, il se dit qu'il vaudrait mieux les faire entrer dans une maison où on leur enseignerait à se respecter et à se solidariser, pour en faire plus tard des hommes dignes et respectables. Une vieille dame riche, à qui il parla de son projet, lui donna une maison qu'elle possédait entre autres. Il alla voir chez eux les parents des enfants de son quartier, qui d'abord le renvoyèrent sans politesse; mais l'apôtre ne se rebuta pas : il revint; peu à peu, les parents cédèrent, et à présent la maison devient trop petite.

Et c'est ainsi qu'en Amérique on fonde les œuvres sociales.

SAN FRANCISCO

QUELQUES INSTITUTIONS

Universités californiennes. — Berkeley. — Chapeaux historiques. — Déchirures glorieuses. — Stanford. — Une université riche de 150 millions. — Ostentation des donateurs. — Un musée ridicule. — La première bavette et la dernière pipe. — Les *settlements*. — Le Club des Mères. — Œuvres intelligentes et utiles. — Écoles d'orateurs populaires. — Charité pratique. — Le trust de la bienfaisance. — L'élément français à San Francisco. — Sociétés charitables. — Hôpital modèle. — Un budget idéal.

Il y a deux universités célèbres dans le Far-West : Berkeley, université d'État, et Stanford, université privée.

Berkeley est bâtie au milieu d'un site charmant, au pied d'une colline, parmi des pelouses et des allées plantées de chênes centenaires, en face de la baie de San Francisco, avec une vue splendide de la Porte d'Or qui ouvre sur l'infini de l'océan Pacifique. Au

soleil couchant on ne peut rien rêver de plus magnifique. A part cette situation probablement unique au monde, l'université de Berkeley ressemble, pour un profane comme moi, à toutes celles qu'on voit aux États-Unis; les bâtiments, les classes sont les mêmes. Il y a ici, pourtant, une différence : jeunes gens et jeunes filles sont mêlés. De plus, les modes extérieures varient un peu... Les chapeaux de feutre mou sont noirs pour les *seniors* et gris pour les *juniors*. Les plus vieux, les plus sordides, passent pour les plus chics. On en rencontre avec des peintures abracadabrantes. Mais plus ils ont de trous, de déchirures, de taches, de bosses, plus ils s'en vont en loques, plus glorieux ils sont. J'en ai vu de plus cabossés, de plus fripés, de plus piétinés que ceux du Capitaine Fracasse, et les feutres des cadets de Gascogne au siège d'Arras reluisent d'ostentation à côté d'eux. Leurs coutures, leurs balafres ont, paraît-il, une histoire. Et il faut voir l'air de fausse simplicité, d'orgueilleuse indifférence, qu'arborent les étudiants sous ces coiffures d'émeute ! Gentille et puérile réaction de l'Ouest indépendant contre la correction un peu gourmée de l'Est puritain.

A part cela, ce que j'ai retenu de plus typique de ma visite à Berkeley, c'est un amphithéâtre naturel où se donnent des représentations et des conférences. Figurez-vous un vaste cirque en entonnoir, entouré de pins. Sur son flanc circulaire disposé en escaliers, l'architecte n'a eu presque rien à faire pour installer des gradins. La voix porte comme sous une cloche de verre. Quand j'y suis passé, des ouvriers se hâtaient de bâtir une scène où M. Roosevelt en tournée a dû, depuis, faire son dicours.

Vous avez entendu parler de Berkeley. C'est à cette université qu'une richissime dame américaine, Mme Hearst, mère du directeur du *New-York Journal*, a donné 500,000 francs destinés aux seuls frais d'un concours architectural pour l'achèvement de l'université. J'ai vu les différents projets soumis au jury. Le plus original, le plus ingénieux, le plus artiste, était sans contredit celui d'un jeune architecte français, débordant d'idées et de talent, installé à Boston, M. Despradelles, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, très estimé à Paris de tous ses confrères. Mais c'était trop joli.

L'autre université, libre celle-là, fut créée par la veuve d'un financier qui avait, paraît-il, à se faire pardonner une fortune colossale, trop facilement acquise, M. Stanford. L'université Stanford est dotée d'un capital de 150 millions de francs, et ses propriétés ont une superficie de 3,360 hectares ! huit fois celle du bois de Boulogne ! Elle est dédiée à la mémoire du jeune Stanford, mort prématurément. Les immenses bâtiments aux murs de grès rouge, aux toits de tuiles rouges, les cours, les frontons des portes, tout a subi l'empreinte et le souvenir des « modestes fondateurs ». On n'a jamais vu cela nulle part au monde. Il existe, entre autres, un arc de triomphe avec une Mme Stanford *à cheval sur la frise*, de toute beauté ! Il y a aussi, au milieu d'une cour pavée d'une affreuse mosaïque, un socle immense surmonté de toute la famille Stanford, Monsieur, Madame et Bébé,

en bronze, d'une naïveté, d'une inconscience, d'un manque de goût idéaux !

Une église tout entière est dédiée à la mémoire du père, avec des vitraux qu'il faut voir, ainsi qu'un musée spécial des souvenirs du jeune Stanford. Ce musée, tout en marbre, a de massives portes de bronze. De chaque côté du péristyle de marbre, où s'érige un fronton grec, s'élèvent deux statues de marbre de Florence. On peut y admirer sa première montre, ses habits d'enfant, sa première bavette, ses guêtres, ses jouets, fouets, canons, chevaux, locomotives, boggies, cars; puis les fleurs qu'il eut sur sa table pendant sa maladie, et ses livres, ses dessins, des oiseaux empaillés qu'il tua lui-même, des glanes quelconques de ses voyages en Europe, que sais-je encore !

Certes, je trouve très respectable ce sentiment d'une mère qui lui fait conserver jusqu'aux moindres reliques de l'enfant unique qu'elle aima. Mais elle les enfermerait chez elle que son culte ne perdrait rien de sa tendresse. Mme Stanford, au contraire, étale son reliquaire aux yeux indifférents des badauds. A quoi cela correspond-il ? Veut-elle nous imposer seulement sa religion pour Stanford junior ? Ce n'est pas suffisant, puisqu'à côté des souvenirs de l'enfant, voici les pipes dans lesquelles fuma M. Stanford senior; voici ses blagues, voici les peignes dont Mme Stanford — encore vivante — consentit à se démunir, voici, sous verre, la robe qu'elle revêtit elle-même pour poser devant M. Bonnat, celle qu'elle portait à White-House, etc., etc. !

On dit la fondatrice un peu faible du cerveau. Les gens qui veulent la frapper à la bourse commencent

par la frapper à la tête... Ils vont à elle et l'assurent que son fils mort ne désapprouverait pas le don qu'ils sollicitent. Elle leur demande toujours vingt-quatre heures pour consulter son fils. Et, suivant l'inspiration du mort, elle donne ou ne donne pas...

Aussi doit-on excuser cet étalage un peu extravagant. Mais personne ne sourit ni du musée filial, ni de la garde-robe maternelle, ni des « fumeries » paternelles, ni des statues de bronze de toute la famille. Comme tout cela est enfermé entre des murs de marbre, que des millions par dizaines ont été dépensés, et que, surtout, le sens du ridicule et de l'ironie est presque inconnu ici, on admire de confiance, comme on admire, à Boston, le Musée historique des États-Unis.

Heureusement toutes les œuvres philanthropiques n'ont pas ce caractère d'une vanité si naïve.

Les *settlements* sont des institutions admirables. Ceux et celles qui s'en occupent ne sont pas précisément des gens riches, au contraire. Ils donnent leur temps, leur dévouement, avec une modestie mille fois plus attrayante et plus respectable que l'encombrante ostentation de Stanford. Ces *settlements* n'ont pas de but bien défini. Leurs attributions varient suivant la forme d'imagination ou d'activité spéciale des organisateurs, suivant les besoins ou les occasions aussi. Généralement quelques dames, quelques jeunes filles louent de leurs deniers, dans un quartier ouvrier, une

maison quelconque aussi vaste que leurs moyens le permettent.

Puis elles se rendent à domicile, invitent les hommes et les femmes à y venir. Ici, par exemple, dans celui où me conduit miss Jessie Peixotto, et dont elle s'occupe avec un dévouement simple et charmant, les dames ont fondé le « Club des Mères ». Les femmes des ouvriers du faubourg et leurs filles y apportent leurs affaires à raccommoder; on leur enseigne à coudre (car la plupart dans ce pays ne le savent pas), à repasser, à couper des patrons, à faire la cuisine. Ce jour-là, on leur montrait dix façons de faire cuire dix sous de viande.

Les hommes aussi sont reçus. Ils s'y occupent de tout ce qui les intéresse. Tout ce qu'ils doivent savoir pour s'améliorer, se défendre dans la vie, s'enrichir, lutter, trouve ici sa place. Il s'y fait des conférences sur l'utilité des *Trade Unions*. Car l'Amérique s'augmente chaque année de sept à huit cent mille individus nouveaux, qui n'ont jamais fait partie d'aucune association syndicale et qui s'y montrent réfractaires. Ils s'initient aux résultats de l'association, apprennent quels sont leurs droits, lisent des chapitres de la Constitution, de la législation de l'État californien, on les encourage à voter, à se soucier des projets de lois à imposer à leurs mandataires, sur le travail des enfants, sur les logements insalubres, que sais-je encore? Au bout de quelque temps, ils savent comment diriger un débat, apprennent à parler eux-mêmes. En un mot, à tous ces gens venus des quatre coins du monde, ignorants pour la plupart, isolés et exposés aux mille dangers de la solitude, on crée une vie sociale, un foyer, des préoccupations qui élargissent leur horizon

de labeur maniaque, et on améliore leur vie matérielle.

Les enfants aussi ont leur place dans les *settlements*. Ils y trouvent une salle de gymnastique, une bibliothèque, des jeux. Parfois, il arrive qu'une quinzaine de jeunes gens du quartier se groupent et viennent demander un local pour fonder un club. Il leur est accordé. Ils y sont les maîtres absolus.

La charité est vraiment abondante en ce pays prospère. Elle est même souvent exploitée, comme partout, par des professionnels. Mais le génie pratique de la race se défend contre les abus. Et le trust de la bienfaisance a fait son apparition à San Francisco, trust utile celui-là. Il s'appelle le « Comité des dotations charitables ». Institué non seulement pour protéger la société contre les fraudes, mais aussi contre les entreprises inutiles, il renseigne toutes les sociétés de charité qui ont recours à lui, distribue des cartes aux gens de bonne volonté et honnêtes qui seuls ont qualité désormais pour recevoir les offrandes et les dons.

Le trust applique les méthodes d'affaires à la bienfaisance. Ainsi, il se refuse à organiser lui-même des concerts et autres attractions semblables et en donne le monopole à des entrepreneurs spéciaux. Les gens charitables placent alors les billets ; l'organisateur paye les frais, prélève 50 p. 100 sur la recette et verse le reste à l'œuvre. Ainsi, le trust ne court aucun risque.

Pour la répartition des secours, l'organisation est la même. Le trust a des agents dévoués dans le personnel des *settlements*, qui vont eux-mêmes au domicile des malheureux, s'enquièrent et dressent un dossier complet qui sera soigneusement classé dans ses archives.

Il s'occupe du placement des enfants, emploie à cet effet des agents salariés qui n'ont aucun intérêt dans ce placement, organise des orphelinats, des crèches, des œuvres de soins aux malades, etc.

Et tout cela en dehors de l'État, sans subvention officielle, sans contrôle politique, sans entrave, par la seule force de l'initiative privée, par la seule vertu de l'individu.

Les Français qui habitent la Californie ont fini par prendre à l'Amérique son génie d'organisation et ses qualités d'entreprise.

La Société française de bienfaisance mutuelle de San Francisco, fondée en 1851, se trouve aujourd'hui dans une prospérité fantastique. Elle a trop d'argent en caisse. Elle ne sait qu'en faire! L'un des membres de la Société me disait en plaisantant :

— Si le gouvernement français a besoin de quelques centaines de mille francs, nous les tenons à sa disposition!

Nos compatriotes ont fondé ici un hôpital merveilleux qui ferait honte à la plupart des hôpitaux de Paris. J'ai parcouru les salles d'opérations pourvues des appareils du dernier modèle, les chambres de malades, toutes les dépendances : on chercherait en vain un grain de poussière sur les murs de faïence, aux angles arrondis; tout ce que la science moderne a inventé pour l'antisepsie, pour l'aération, pour le confort de ceux qui souffrent, est appliqué ici avec

une munificence, une abondance vraiment enviables. Quand j'y passai, on venait d'installer des ascenseurs et des galeries vitrées, exposées au midi, pour la promenade et le repos des convalescents. Les traits essentiels de cette organisation sont la séparation absolue des malades (puisqu'ils ont chacun leur chambre) et l'isolement des maladies contagieuses dans des pavillons séparés.

L'hôpital comprend quatorze corps de bâtiment, un pavillon d'opérations, un pavillon pour les tuberculeux, un pavillon pour les autres maladies contagieuses, un pour les convalescents. Sans compter les fours de désinfection, la morgue, les cuisines, les salles de consultations, les pavillons de bains, — bains naturels, médicinaux, sulfureux, salés, bains de vapeur, bains turcs, douches, massages. Deux services séparés pour les deux sexes.

La force est produite par des machines spéciales à l'hôpital, deux chaudières de 60 chevaux, pompe hydraulique, buanderie avec appareils modernes, fabrique de savon, élévateurs pour tous les services.

La lumière vient du plafond et de larges fenêtres. L'air est renouvelé toutes les dix minutes dans les salles d'opérations, toutes les quinze minutes dans les chambres des malades, toutes les vingt minutes dans le reste des bâtiments, au moyen d'appareils de ventilation qui font mouvoir l'air à raison de 5 à 10 pieds par seconde.

La Société compte 4,900 sociétaires qui payent chacun 60 francs de cotisation annuelle, et sans jamais y manquer ! Elle encaisse annuellement 126,284 dollars de recettes, soit près de 650,000 francs, ce qui

donne un excédent des recettes sur les dépenses de 135,000 francs. Le total de son avoir en 1903 est de 2 millions et demi !

Exemple frappant de ce que peut accomplir une agglomération de Français abandonnés à eux-mêmes dans un pays libre ! Leçon donnée par ces pionniers hardis à nos vieilles sociétés qui ne peuvent faire un pas sans la béquille de l'État.

SAN FRANCISCO

LA VILLE CHINOISE

La China-Town. — 25,000 Fils du Ciel émigrés en Californie. Concurrence redoutable. — Lois d'interdiction. — Aspect de la ville chinoise en plein jour. — Étalages peu appétissants. — Le soir. — Marchand de cancrelats. — Une soirée au théâtre. — Les hommes-femmes. — Mise en scène shakspearienne. — Les suceurs de canne à sucre. — Loges d'artistes. — Taudis nauséabonds. — Les fumeurs d'opium. — Un musicien. — Un diseur de bonne aventure. — Le squelette qui fume. — Un chat fumeur d'opium. — Pour chasser les démons. — Humanité dégradée.

On m'avait montré le quartier chinois de New-York, et je ne l'avais pas trouvé assez intéressant ni assez typique pour en parler. Le rêve que j'avais fait de porcelaine bleue, de cormorans, de gros mandarins souriants et de jonques laquées, ne se situait pas sous le ciel gris de la Nouvelle-Angleterre, dans cette boue glacée, dans ce vacarme infernal et cette fièvre d'agitation. Je savais, d'ailleurs, que je verrais

la China-Town de San Francisco. C'est ici, en effet, qu'il faut venir si on veut se faire une idée de la vie chinoise sans aller en Chine. Tout un quartier de San Francisco est occupé par les Célestes, non loin de la baie, en plein centre américain, le long et en travers des rues en pente, entre Market Street, la grande voie commerçante, et Pacific Avenue, quartier des résidences riches. C'est M. Chamot, dont je vous ai déjà parlé, le héros du siège de Pékin, qui a rapporté de si curieux souvenirs des palais impériaux, qui m'a servi de guide, en compagnie de sa charmante femme, de M. Lusenchi, directeur du journal français de la ville; de M. Clerh, ingénieur français, qui est en train d'installer ici des industries françaises, et d'un détective colossal, choisi par M. Chamot. Car nul n'oserait s'aventurer seul, la nuit, dans ce quartier mal éclairé.

Ces 25,000 Chinois, abrités à l'ombre des collines qui forment la baie, ont l'air d'avoir été apportés là un jour de tempête par un gros flot venu du large!

C'est pourtant autrement qu'ils y vinrent. En 1848, ils n'étaient que trois, deux hommes et une femme. Au 1er janvier 1850, on comptait 789 hommes et 2 femmes. L'année suivante, le chiffre s'élevait à 4,018 hommes et 7 femmes. Et au mois de mai 1852, les immigrants chinois formaient un total de près de 12,000 hommes et de 8 femmes. A l'heure qu'il est, sur les 25,000 Chinois qui habitent San Francisco, on trouve à peine une centaine de femmes.

Devant cette invasion toujours croissante, l'Américain pratique a pris des mesures sérieuses. Les syndicats ouvriers, qui voyaient dans le Chinois un

concurrent redoutable, puisqu'il se contentait d'un salaire dérisoire, ont eu vite fait d'obtenir du Congrès des lois contre l'immigration chinoise. Et à présent, il n'entre plus de Célestes dans les ports des Etats-Unis, où la surveillance est étroite. Ceux qui réussissent à y pénétrer viennent du Canada ou du Mexique, par des coins de frontière mal gardés. Car la Chine est là, en face, de l'autre côté du Pacifique; on la devine derrière la Porte d'Or, à quinze jours de bateau, presque voisine pourtant, la Chine pullulante et abrutie.

Le jour, de chaque côté des rues en pente, c'est la reproduction des imageries connues, des cartes postales illustrées, façades multicolores, toits retroussés, dorures, étalages sordides de mangeailles innomables, entrailles verdâtres de bêtes, carcasses séchées de volailles, corbeilles de fruits poussiéreux, légumes fanés, épiceries mystérieuses, devantures d'apothicaires aux herbes grillées, à travers lesquelles on voit des pharmaciens, avec un éternel sourire sur les lèvres, hacher du bois de réglisse en petits morceaux, ou rouler des pilules entre les extrémités de leurs longs doigts sales aux ongles recourbés; ou bien, derrière les vitres, on aperçoit des écrivains publics dessiner à petits coups rapides, avec leurs roseaux trempés de sépia, des lignes d'écriture perpendiculaire sur des planches ou des parchemins; ou bien encore des perruquiers qui rasent méticuleusement les crânes de leurs clients. Des hommes, des femmes, des enfants, en toilette, la longue tresse noire battant les mollets,

les cheveux huilés, plaqués, lisses sur le crâne, le buste couvert de blouses de lustrine noire, brillante et raide, les jambes dans de larges pantalons courts, et les pieds chaussés de souliers pointus aux épaisses semelles élastiques.

Le soir, dans les rues éclairées de lampes électriques, le mouvement est plus animé encore. Sans cesse, des Chinois pressés et fiévreux entrent dans les maisons de thé et les clubs de jeux. Les portes folles de bois peint à deux vantaux battent les unes contre les autres dans un claquement continu.

Il faut vivre ce soir la vie chinoise.

Suivons les hommes dans une maison de thé. C'est une grande salle aux boiseries laquées et dorées; des sièges d'ébène incrusté de nacre sont placés le long des murs et autour des tables, des bancs de marbre, des canapés couverts de petits coussins. Une odeur fade de fumée froide flotte dans l'air. Ici, un peu plus tard, les Chinois viendront boire leur thé et fumer leur opium.

Nous passons chez un épicier. Des paquets de canne à sucre encombrent la boutique, cela se vend au détail pour sucer et aussi pour faire infuser dans l'eau bouillante. Sur les murs, grimpent ou sommeillent d'énormes cancrelats, bêtes noires, horribles, repoussantes, que le Chinois adore, engraisse et cultive pour le régal de ses clients et le sien.

Puis nous allons au théâtre. On a souvent décrit ces salles nues, mal éclairées, remplies d'une foule attentive et silencieuse d'hommes aux petits yeux noirs, aux pommettes saillantes, coiffés de chapeaux de feutre mou d'où pendent de longues tresses. Hommes et femmes sont séparés, les hommes en bas,

les femmes autour d'une galerie au premier étage. Mais aucun de ces costumes mirobolants qu'on voit sur les potiches et les assiettes, pas de soieries ni de dorures, des casaques noires de lustrine. Ce qui est curieux, c'est la naïveté de ces têtes mimant docilement sur leurs traits le jeu des acteurs, de ces bouches ouvertes qui montrent les dents avariées, le puits noir dont les lèvres sont la margelle.

Sur la scène, où l'on nous fait asseoir à la droite des artistes, le décor est représenté par deux bambous et une vieille natte de paille, un petit rideau de serge verte, large d'un mètre cinquante et enfin deux chaises de bois. L'orchestre, si on peut appeler ainsi cet affreux mélange de biniou criard, de gong, de viole rouillée et de cymbales, sans rythme perceptible à nos oreilles, accompagne la parole des acteurs. Pas de femme parmi les artistes, comme on sait; les rôles féminins sont tenus par des hommes douteux, rasés de près, à la voix grêle, nasillarde et chevrotante.

Le sujet de la pièce, que m'expliqua M. Chamot, était tout à fait enfantin, et les péripéties plus naïves encore : une jeune fille que son père ne veut pas laisser marier, et qui boude, qui raisonne et déraisonne avec des mines et des grimaces comme on en voit dans les vieilles peintures primitives.

Dans la salle, au lieu de marchand d'oranges, de bonbons, caramels, sucre d'orge, se promène un bonhomme chargé de morceaux de canne à sucre qu'il vend, ma foi, en abondance.

Pendant un entr'acte, nous fûmes admis au foyer des artistes, cahute sale et puante, encombrée de boîtes de couleurs, de godets de carmin, de vert, de

bleu, de blanc, de noir et de pinceaux, comme les boîtes des peintres. Un miroir de dix centimètres, cassé et collé au mur, servait à toute la troupe

Nous quittâmes ce trou d'asphyxie, en descendant des escaliers de bois, en traversant des sous-sols aux corridors étroits, des cuisines sans issue, sans air, un dédale effrayant de couloirs bordés de soupentes infâmes, obscures, grillagées, par où s'apercevaient des apparences de lits superposés, comme dans les cabines de steamers; des Chinois dormaient tout habillés, roulés en boule dans des couvertures, la tête tournée vers le mur sale où pendaient des loques sans nom autour desquelles et sur lesquelles erraient des cancrelats et des punaises : c'était une maison de la ville chinoise.

Ailleurs, les Chinois, tout en fumant, jouaient aux cartes avec leurs longs ongles, dans des pièces de deux mètres carrés, éclairées par un mauvais bec de gaz. Leur figure était jaune comme de la cire, les traits tirés; ils faisaient un minimum de gestes et ne parlaient pas. A la porte de ces réduits s'élevait un petit bouddha doré éclairé par une chandelle.

Cinq cents personnes vivent dans cette cave sans air, avec des enfants, misérables mioches aux pauvres yeux boursouflés et au teint de laque jaune.

Nous étouffions littéralement, presque asphyxiés par l'air épais et les odeurs stagnantes. Nous sortîmes. En mettant le pied dans la rue nous poussâmes de longs soupirs, comme des gens qu'on vient de ramener à la vie. La lune se promenait dans le ciel pur.

Mais, comme le pêcheur de perles qui, une fois

revenu à la surface, ne pense qu'à replonger dans la mer, je demandai à voir encore.

Nous entrâmes dans une autre maison. Nous vîmes un musicien chinois qui jouait d'une sorte de cithare, très plate; il frappait avec des pellicules de bambou de minces fils de cuivre, et le son qui en sortait n'avait aucun charme pour nos oreilles; il en fut de même pour une mandoline et pour une flûte de roseau d'où il tirait de petites plaintes inoffensives dont le sens nous échappa complètement.

Puis nous entrâmes dans le taudis d'un diseur de bonne aventure. Il écrivit notre destinée sur des feuilles de papier rouge. Et ce fut aussi vague que les prédictions de nos célèbres chiromanciennes.

Le détective nous demanda si nous voulions voir de près de vrais fumeurs d'opium. Et sur notre réponse affirmative, il frappa à une porte près de laquelle nous nous trouvions, au bout d'un couloir étroit, bas et sale; il entra, et nous le suivîmes. Dans un chenil immonde, cinq ou six grabats s'étendaient et se superposaient; il n'y faisait presque pas clair. Tous les lits étaient occupés, mais les gens dormaient, nous tournant le dos.

Il réveilla l'un des dormeurs, et se mit à lui parler. Le Chinois prit une sorte de gros bambou creusé à son milieu d'un petit fourneau crasseux, enleva d'une boîte un peu de pâte brune avec un bâtonnet, la bourra dans le fourneau et l'alluma à une bougie. Il avait sans doute déjà beaucoup fumé ce soir, car sa physionomie était déjà noyée dans l'extase. Il lui fallait ouvrir la bouche toute grande pour aspirer la fumée de sa grosse pipe, et il était affreux à voir. Sa peau jaune collée sur ses os luisait comme un vieil ivoire

qu'on aurait huilé; sa bouche, qui bavait une salive incessante, avait un sourire d'idiot. Il nous montra son bras : littéralement, c'était un os, sans chair, et qui paraissait presque sans peau, tant elle y adhérait. Au bout de quelques minutes, il avait fini sa pipe et s'allongeait en fermant ses yeux morts.

J'étais écœuré, mais je regardais intensément ce malheureux squelette à la tête de vieille femme C'était bien l'alcoolique des maisons de fous, sans délire violent, aussi abruti, aussi maniaque, aussi inconscient que l'ivrogne de nos latitudes.

Le détective lui donna de notre part quelque monnaie, car il faut bien alimenter ces monstres pour la clientèle!

Il frappa à une porte voisine et le même spectacle s'offrit à nous. D'autres misérables, couchés sur d'affreuses litières puantes, dormaient dans l'ivresse. L'un d'eux, réveillé, expliqua qu'il avait rendu son chat fumeur comme lui. En effet, dès qu'il alluma sa pipe, un pauvre animal se leva d'un creux du lit, s'approcha gravement du Chinois et le regarda. Alors celui-ci aspira une large bouée de fumée, saisit la tête du chat et lui insuffla la fumée dans la gueule. Il se laissa faire docilement, ferma doucement ses yeux striés d'or, mais presque voilés, et regagna son trou à pas lents.

— Si je ne lui en donne pas, nous explique-t-il, il devient malade. C'est tout à fait comme moi...

C'en était assez pour ce soir...

Nous sortîmes enfin. Un vaste écœurement m'avait pris de ces horreurs.

Nous nous promenâmes dans les rues pleines d'animation. La rue des Clubs grouillait des allées et venues des joueurs. Les grosses lampes électriques

éclairaient les façades de planches dorées, de bois vert et rouge grillagé, les balcons découpés.

Il était minuit. Les Chinois travaillaient encore dans les échopes. Sur le bord des trottoirs, des femmes chinoises brûlaient des faisceaux de petites bougies multicolores et des tas de papiers pour chasser les démons du seuil de leurs demeures.

Où était mon rêve de porcelaines bleues, de vases cloisonnés, de soieries brodées de dragons d'or et de cormorans d'azur ! Il n'en restait que des bouddhas de pacotille allemande aux devantures des magasins, les affreuses « Joss Houses » en toc, et l'odeur nauséabonde de l'opium flottant autour de ces descendants corrompus du Fils du Ciel.

LA CALIFORNIE

Un pays de grand avenir. — L'œil américain ouvert sur le Pacifique. — La bataille de demain. — Une proie facile. — Conflits à prévoir avec l'Europe. — La contrée des fruits. — Un verger colossal. — Statistique des exportations. — Les prunes d'Agen. — Fruits falsifiés. — Vins californiens et vins français. — Guerre à mort. — Infériorité des vins du cru. — Incompétence des palais américains. — Le trust du raisin. — Un comble. — Navires français alimentés de vins étrangers. — Le pétrole. — Sources inépuisables. — L'huile en pleine mer. — La mer en feu. — Le charbon anglais et les voiliers français. — Multiples emplois du pétrole. — Usines. — Chemins de fer, bateaux, fourneaux de cuisine. — La fin de l'or. — Deux villes nouvelles : Seattle et Tacoma. — Pas de navires français. — A quoi pensent nos armateurs?

Je ne puis quitter cette contrée sans vous donner une idée de ses étonnantes richesses et de l'avenir qui lui est réservé. L'un des sols les plus fertiles de l'univers, un climat toujours égal, joints à la situation idéale de ses côtes en feront à n'en pas douter, avant peu d'années, un des États les plus riches des États-Unis.

C'est par la Golden Gate (Porte d'Or) qui s'ouvre toute grande sur le Pacifique que l'Américain guette la Chine. C'est par là que passeront les énormes cuirassés des chantiers de l'*Union Iron Works*, que l'Europe et le Japon trouveront dans vingt ans, devant les leurs, du Pacifique à l'océan Indien. Je ne parle pas de ceux de New-York et de Cramps à Philadelphie qui se promèneront dans l'Atlantique et sur les rives de la Colombie. Car, une fois le canal percé et entre les mains des États-Unis, ne pourront-ils pas faire, et cette fois efficacement, le trust universel de l'eau salée?

Vous le savez, l'Amérique se prépare à la grande lutte économique qui doit un jour ou l'autre éclater entre l'ancien et le nouveau continent. Elle se dit que dans vingt ans sa force industrielle aura décuplé, qu'elle aura déjà inondé l'Europe de ses produits et qu'alors il faudra leur trouver de nouveaux débouchés. Où? Évidemment vers cette Asie grouillante de 400 millions d'êtres qui s'offre comme le déversoir naturel de son expansion. Mais l'Europe l'y aura devancée. Qu'arrivera-t-il? Et l'Amérique s'arme, construit des cuirassés, en construira encore, sans fin. En effet, le Yankee n'est pas homme à se soucier d'un obstacle. Pour lui comme pour l'Anglais, il n'y a que la force qui vaille. Et l'on assistera alors au plus formidable duel qu'ait jamais vu la terre. Car la planète a des bornes. L'Afrique n'étant pour ainsi dire pas peuplée, il ne restera aux puissances conquérantes que l'Asie à s'assimiler. La position de San Francisco, à quinze jours de mer de Yokohama et à vingt jours de Pékin, donne aux Etats-Unis une avance énorme sur l'Europe. Et quand l'Atlantique d'un côté et le

Pacifique de l'autre seront devenus des lacs américains sillonnés de steamers bourrés de marchandises bon marché et de navires de guerre gavés d'obus, que deviendra l'Europe désunie devant cet ogre réaliste?

En attendant, la Californie reste un paradis fait de vergers immenses qu'exploite le génie organisateur de l'Américain.

Il n'y a nulle part au monde autant de fruits que dans ce coin du Far-West. Je vous ai parlé des champs infinis d'orangers, de citronniers et de fraisiers qui entourent Los Angelès. Je suis allé aussi me promener près d'ici, dans la vallée de Santa Clara, à San José. C'était justement la saison où les pruniers, les cerisiers et les abricotiers fleurissent. Jamais je n'avais vu de jardins aussi blancs, aussi roses! A l'infini une neige lumineuse s'étendait à deux mètres du sol, et semblait, par la perspective, continue. Le vert du gazon lui-même disparaissait sous le rideau des arbustes candides.

Ce sont ces fruits qu'on exporte dans toute l'Europe, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, en France même. Voulez-vous connaître quelques-uns des chiffres fabuleux de ces exportations?

L'État de la Californie a exporté 6,900,000 caisses d'oranges dans l'année 1901-1902, à raison de 50 oranges par caisse.

Plus :

1,478	wagons de	12 tonnes	de prunes,
222	—	—	d'abricots,
1,777	—	—	de pêches,
1,033	—	—	de raisins,
708	—	—	de noix,
233	—	—	d'amandes.

Voilà pour les fruits frais[1].

Les fruits conservés donnent des chiffres plus fantastiques encore.

On a exporté la même année :

24	millions	de livres	de pêches,
12	—	—	d'abricots,
6	—	—	de pommes,
5	—	—	de poires,
96	—	—	de raisins secs,
150	—	—	de pruneaux.

La France était jusqu'à présent le grand fournisseur des fruits méridionaux. Faut-il avouer qu'une des années passées, la récolte ayant été mauvaise dans notre Midi, une grande partie des pruneaux d'Agen venait d'ici?

On pense bien que, dans un tel monopole, tout ne va pas sans quelque abus? Les prunes qu'on envoie de Californie en Suisse et en Italie, et que nous rachetons ensuite, sont le plus souvent trempées dans un bain d'alun, de glycérine et de fuchsine qui leur donne plus de poids, mais qui en durcit la peau. Et c'est ce qui fait que l'on mâchonne quelquefois si péniblement certains pruneaux de conserve. Quant aux pêches et aux abricots, on les passe deux fois au soufre pour leur conserver bonne apparence. Mais il se forme à la surface un résidu d'acide sulfurique, qui devient très dangereux pour les estomacs. C'est

1. Dans les ranchos de la Californie, ce sont les Chinois et les Japonais qui font la cueillette des fruits pour 1 dollar par jour. Les Américains veulent gagner 2 dollars au minimum et, à ce taux, les fruits reviendraient trop cher.

pour cette raison que les Allemands ont interdit chez eux l'entrée des fruits de Californie.

Les autres denrées d'exportation sont le houblon, le miel, la betterave à sucre, les haricots et les citrons. Inutile de vous en citer les chiffres qui se rapprochent proportionnellement de ceux ci-dessus.

Les vins californiens font une concurrence effrayante aux vins français. C'est une guerre sans merci. Les journaux de la région racontent, dans des éditions spéciales que j'ai sous les yeux, que « les vins français sont faits avec des vins californiens », et que ce sont ces vins qui reviennent de France avec une étiquette française qu'on fait boire aux Américains comme vins de Bordeaux. La vérité est exactement le contraire : les vignerons de Californie ont donné le nom de nos plus grands crus du Médoc à des boissons innomables. Le public ignorant et crédule croit, avale pourtant toutes ces bourdes, et, peu à peu, comme il n'y a pas de riposte, notre marque s'efface et disparaît. Dieu sait pourtant si ces vins sont mauvais, durs, désagréables à boire, à part quelques vins blancs vraiment remarquables, peut-être un peu chargés d'alcool.

D'ailleurs, ici, le vigneron ne fabrique plus son vin lui-même. Il vend son raisin aux trusts à raison de 150 francs la tonne, et les trusts en tirent jusqu'à quatre vendanges successives, selon la force colorante du raisin.

Et c'est ce vin qu'on distribue aux navires français en station à Tahiti, à tous les bâtiments de l'escadre

et à la garnison, alors que les 85 voiliers français qui viennent ici sur lest pourraient si facilement en apporter de France! C'est le même aussi qu'on vend par quantités dans l'Alaska à raison de 4 francs le litre.

Vous savez qu'en France on a reconstitué les vignobles méridionaux avec ce qu'on appelle les plants américains. Ici, les vignes qui produisent le meilleur vin sont des plants français, entre autres le Rupestris-Saint-Georges, de l'Hérault, très fort, très résistant, qui produit beaucoup.

La consommation des vins aux États-Unis est de 12 millions de gallons par an, à peine 50 millions de litres, c'est-à-dire un peu plus d'un demi-litre par tête d'habitant et par an. Par contre, la consommation du whisky y est de 6 litres par tête d'habitant et par an!

Le pétrole, depuis quinze ans, est devenu l'une des richesses les plus considérables du pays. Il est venu remplacer, dans la spéculation, les mines d'or qui sont à peu près épuisées. On a tiré des puits de pétrole, en 1902, 13 millions de barriques de 42 gallons, soit, à raison de 4 litres 1/2 le gallon, 24 millions 1/2 d'hectolitres de pétrole.

Ces chiffres paraissent invraisemblables. Mais on les comprend mieux après avoir parcouru la contrée, où l'on rencontre presque à chaque pas des puits en travail. Il n'existe presque pas de ville ni de village un peu important où, en creusant un peu, on ne touche le pétrole. Les jours de pluie, l'eau qui coule dans

les rues s'irise de la pellicule violette de l'huile; sur le rivage de la mer, en pleine eau, en arrivant à Santa Barbara, des centaines d'appareils vont chercher le pétrole; on voit les balanciers infatigables qui, de leurs mouvements lents, automatiques, aspirent dans les tuyaux innombrables le précieux liquide. A cet endroit, il y a des jours où la mer est en feu. Il suffit de jeter une allumette brûlante dans l'océan Pacifique pour se payer le luxe de ce spectacle néronien!

Mais on ne se contente pas de découvrir et d'exploiter les puits à pétrole. On cherche à utiliser la matière et à en répandre l'emploi. Comme le charbon que l'on consomme dans l'extrême Ouest vient d'Angleterre, amené par des bateaux français, il revient, naturellement, un peu cher. J'ai appris le fait avec une certaine stupéfaction. Oui, la houille consommée en Californie est de la houille de Newcastle et d'Écosse que des voiliers français apportent ici à raison d'un prix de fret de 6 schillings la tonne. Et elle revient encore à meilleur marché que si on l'amenait de Pennsylvanie par voie de fer. Aussi, la plupart des bateaux à vapeur se servent-ils à présent du pétrole. Dans l'industrie, le pétrole remplace, d'ailleurs, à peu près partout, la houille; les restaurants eux-mêmes ont des fourneaux à huile minérale, les chemins de fer s'y sont mis également. Et chacun y a son avantage, puisque l'économie du calorique est de 40 p. 100. De plus, la propreté est plus grande, la manutention plus facile, la production de la vapeur plus rapide, les chaudières s'usant moins vite. Sur les navires, le nombre des chauffeurs peut être réduit des deux tiers, l'espace occupé par le charbon peut être économisé pour le fret et les munitions.

Voici un exemple et un calcul qui feront comprendre l'économie de cette substitution. Pour aller de San Francisco à Manille, le courrier de Tahiti, le *Mariposa*, consommait 80 tonnes de charbon par jour à 8 dollars 50 la tonne. Le trajet aller et retour demande 60 jours, soit 4,800 tonnes, soit 40,800 dollars (204,000 francs). Depuis qu'il se sert d'huile de pétrole, il en consomme pour faire le même trajet dans le même temps 2,955 tonnes à 4 dollars, soit une économie de 28,980 dollars (144,900 francs!) De plus, l'usage du charbon exigeait un équipage de 36 hommes, l'usage de l'huile permet d'en réduire le nombre à 16.

Donc, grâce à cette nouvelle richesse, la Californie qui était jusqu'à présent un pays agricole et minier, va devenir un pays d'industrie. On y fera de tout : du fer, du verre, tous les produits industriels qui demeuraient jusqu'à présent le monopole des États de l'Est.

Et cette prospérité générale, cette croissance incontrôlable que l'on constate partout à travers ce pays fantastique, paraissent ne devoir pas avoir de bornes. Les richesses qui s'éteignent, — comme celles des mines d'or — sont remplacées, ainsi qu'on vient de le voir, par d'autres richesses; quand le pétrole sera épuisé, il restera à exploiter des centaines de kilomètres de terrain saturé d'huile de naphte; des villes comme San Francisco, qui se sont peuplées de 400,000 habitants en cinquante ans, se voient à leur tour concurrencées par des cités fondées d'hier et qui menacent de les dépasser encore, puisque voilà qu'au nord de la Californie, à 200 kilomètres au sud de Vancouver, à dix jours de mer de l'Alaska, deux grandes villes sont en train de se former dont on par-

lait à peine il y a dix ans et dont la prospérité rapide tient du vertige : elles s'appellent Seattle et Tacoma. Seattle avait 1,107 habitants en 1871, 80,000 en 1900, et elle atteint aujourd'hui 135,000 habitants !

Le commerce du port de Seattle suit la même progression.

Alors qu'en 1896, ses importations n'étaient que de 395,000 dollars, six ans après en 1902, elles s'élevaient à 8 millions 1/2 de dollars ! Les exportations, qui montaient à 1 million 816,000 dollars en 1896, atteignent, en 1902, 11 millions de dollars. Au lieu d'aller à San Francisco, 656 vapeurs et 163 voiliers sont venus à Seattle en un an. 650 vapeurs et 143 voiliers de différents tonnages sont partis de Seattle chargés pour l'Orient, les colonies, même pour l'Allemagne.

Et pas de navires français ! La moitié sont des anglais. Nos bateaux, entretenus par les primes à la marine marchande, pourraient pourtant lutter contre leurs concurrents. Mais il paraît qu'à part les charbonniers chargés de houille anglaise, ils font la traversée colossale de France à l'Ouest américain *sur lest*, c'est-à-dire sans aucune marchandise à bord. Ils pourraient, au moins, apporter du ciment, des engrais, même des vieux pavés. Mais comme l'État français leur paie une prime par chaque mille parcouru, ils n'ont qu'à se promener à travers les océans, à faire enregistrer leur passage dans les ports par les consuls, et les armateurs s'enrichissent... Je n'ose trop m'aventurer sur ce terrain, car je ne peux croire à une telle folie. Pourtant, des gens dignes de foi, des Français importants, me l'affirment en gémissant.

NOTES ET CROQUIS

Un pays où les sous sont inconnus. — Les allumettes gratuites. — Prospérité. — Abondance. — Ce que pensent les Français d'Amérique. — Ignorance et orgueil. — Le parvenu yankee et les fermiers généraux. — Louis XIV n'était-il qu'un Yankee plus majestueux? — Fragonard et Jean Veber. — Architecture expéditive. — Les constructions américaines sont-elles solides? — Une enseigne modeste. — Etiquettes révélatrices. — Simplification de la vie. — Plus de *home*. — Comment les Américains battent le commerce allemand. — Au pays des maxillaires. — Le mécanicien lit son journal entre deux stations. — Dédain d'un joueur de golf pour le Vieux Monde. — Besoin de considération. — Le sport est un calmant. — Vieux et jeunes Américains.

Dans le Nord et l'Est, l'unité de monnaie est le sou (le *cent*) puisqu'il n'existe même pas de timbre d'un centime. Comme dans toute l'Amérique, d'ailleurs, le timbre le meilleur marché est celui de cinq centimes.

Mais à partir d'à présent, dans tout l'Ouest, l'unité de la dépense est cinq sous. On ne trouve plus de pièce d'un sou, de deux sous, comme dans les villes de l'Est où les journaux coûtent deux et trois sous.

Ici, tous les journaux se paient cinq sous. Comme je voulais acheter un timbre de deux sous, le marchand n'avait pas de monnaie à me rendre et je fus forcé d'en prendre plusieurs. Si j'insiste sur ces détails si minimes, c'est que je sais bien qu'ils intéressent beaucoup notre âme nationale et économe. Je me figure un paysan beauceron ou une bourgeoise française quelconque aux prises avec ces mœurs de gâchage, et j'entends leurs réflexions révoltées. Et je me solidarise avec leur indignation. Je me rappelle par exemple, en en riant moi-même, le temps que j'ai perdu à la Nouvelle-Orléans en m'entêtant à vouloir acheter *une seule* boîte d'allumettes. Je vous ai déjà raconté, je crois, cette histoire; mais, né au pays du monopole, je ne l'ai pas encore digérée. C'est ici l'usage : dans tous les halls des hôtels, il se trouve de vastes coupes remplies d'allumettes de bois. Chacun y va puiser à poignées. Au débit de tabac du Waldorf, c'est mieux : le premier passant venu entre et demande des allumettes, on lui remet une élégante petite boîte de fer-blanc qui contient une vingtaine d'allumettes-bougies. Je l'ai expérimenté moi-même dix fois.

A noter : le contentement un peu fier des gens qui ont du sang français. Même observation pour les Anglais d'origine, pour les Italiens, pour les Espagnols, pour les Allemands!

Mais de là à regretter leur patrie il y a loin!

Je demandais à l'un d'eux installé ici depuis des

années s'il regrettait la France et s'il comptait y revenir.

— Non, me répondit-il. Si j'y retourne un jour ce sera pour m'y reposer, rentes gagnées. Mais à l'heure qu'il est, tout m'y paraît étroit, mesquin, pauvre, vieillot, retardataire, mais pauvre surtout! Je m'y ennuie vite. Aussi, y aller recommencer la lutte pour la vie, me paraît tout à fait impossible. C'est qu'ici, on gagne si aisément sa vie, si largement. Aisément, parce qu'il suffit d'aimer le travail pour en trouver; largement, parce que tout effort se paie sans marchandage. On trouve dans ce pays des professeurs de français, sans capacité, de simples bacheliers, ou même sans brevet, qui en France ne gagnaient pas 1,800 francs, et qui, ici, se font 10,000, 15,000 francs par an. Il faut les entendre! Ils sont fiers de cela! Ils gagnent le double des professeurs des Facultés françaises. Et notez pourtant qu'ils n'ont pas d'aptitudes spéciales : ils sont actifs, il est vrai, mais à leur place un Américain fonderait une école et voudrait gagner dix fois autant. En attendant ils se font payer leurs leçons 2 dollars l'heure.

Je me souviens avoir été aimablement guidé à travers la salle du Capitole, à Washington, par le secrétaire d'un des sénateurs les plus connus et les plus éloquents du Congrès. Cet homme, qui avait à coup sûr reçu la meilleure éducation qu'on puisse donner dans les grandes Universités d'Amérique, me surprit par des réflexions qui dénotaient une ignorance totale.

En me montrant les fresques qui décoraient les murs d'une salle d'attente, il me dit : « Il n'y a pas de salle au monde où il y ait plus de décorations, ni de plus belles. Toutes les surfaces, murailles, plafonds, sont peintes. Vous ne verrez cela nulle part ailleurs au monde... » Et il me l'affirmait tranquillement, comme quelque chose que je devais nécessairement apprendre avant de quitter Washington. Or, ces peintures étaient d'une pauvreté attendrissante. Je souriais en demandant à mon guide s'il avait visité les salles du Vatican ? Il me répondit, très légèrement, comme à une question sans intérêt : « Non. » Il me conduisit ensuite à la porte principale du palais, et s'arrêtant devant une monumentale et massive porte de bronze qu'il ne me laissa pas le temps de regarder, il me dit encore : « Cette porte de bronze est la plus chère du monde. Elle pèse tant de milliers de kilogrammes. »

Les Américains qui voyagent en Europe n'ont pas de ces vanités ni de ces ignorances. Ils seront les premiers à reconnaître la véracité de ces anecdotes et à en rire, car ils se rendent compte que la valeur de leur pays vient d'autre chose. Les Américains qui connaissent bien cette valeur, n'en ont pas de vanité; ils en prennent de l'orgueil, et c'est bien différent. Mais ils sont les moins nombreux dans leur patrie. Pour quelques milliers d'entre eux qui traversent annuellement l'Océan, il en est des dizaines de millions ignorant tout du Vieux Monde ou qui n'en ont connu que les couches inférieures, et qui le méprisent en pro-

portion qu'ils s'admirent eux-mêmes. Leur vanité ne vient que de leur ignorance. Pour eux, et ceci est absolu, ce qui coûte le plus cher est le plus beau.

Mais n'était-ce pas, en somme, l'esthétique de Louis XIV qui voulait avoir à Versailles le palais le plus grand ou le plus coûteux de l'univers? Et n'est-ce pas sa faute si, sur ce programme d'orgueil barbare, les artistes de son temps ont vainement essayé de faire une œuvre d'art?

Tout bien pesé, les marchands américains ne valent-ils pas, en mentalité, les grands seigneurs des siècles passés, Mécènes de la Renaissance et fermiers généraux du XVIIIe siècle, qui donnaient à Boucher et à Fragonard le sens imbécile des tableaux qu'ils rêvaient, et que les grands artistes réalisaient en chefs-d'œuvre? Ce qui manque donc aux États-Unis pour faire fleurir des chefs-d'œuvre, c'est seulement des artistes de génie....

— Au moins, me disait un intelligent artiste français, M. Jean Veber, ces parvenus américains usent de façons plus plaisantes que les parvenus d'Europe. Ils ont de l'argent plein leur poche, et ils traitent les artistes comme s'ils en avaient autant qu'eux. Ils n'affichent pas de ces airs prétentieux de Mécènes connaisseurs qui font peine. Dans les pays latins, en France surtout, les bourgeois riches, — des misérables, en somme, à côté de leurs frères yankees, — considèrent les artistes comme des domestiques, en tous cas comme des gens bien inférieurs à eux, ce en quoi, d'ailleurs, ils se trompent seulement du tout au tout.

Je demande à un entrepreneur rencontré à San Francisco, comment il s'y prend pour bâtir en quelques mois des maisons de vingt étages :

— C'est bien simple, me dit-il, les maisons sont pour ainsi dire bâties d'avance. Des usines de fer produisent toute l'année des charpentes métalliques; quand le plan est dressé, il suffit de commander le nombre de mètres de charpentes dont on a besoin pour les murs, les plafonds et les planchers. On est servi aussitôt. Notre besogne consiste donc à faire envoyer chaque jour sur les chantiers les pièces de la bâtisse dans l'ordre où elles doivent être employées. En quelques semaines le squelette est dressé. Il ne reste qu'à remplir ces vides avec des briques. Cela va très vite ainsi.

— Croyez-vous que de telles constructions soient durables ?

— On ne sait pas encore... Le temps nous l'apprendra. Nous n'avons pas de maisons vieilles de cent ans comme chez vous ! On démolit trop souvent, en Amérique, pour pouvoir faire des expériences de durée.

J'arrive à table dans un hôtel du Sud. (C'est la première ville en descendant vers le Sud où l'on est servi par des nègres.) Trois domestiques se précipitent vers moi : l'un me présente une chaise, le second m'offre le menu pendant que le troisième déplie ma serviette.

Sensation bizarre, ressentie au bout de quelques semaines de séjour ici : quand je suis assis et que devant moi des choses remuent : trains, tramways, voitures, j'ai l'illusion que c'est moi qui bouge, tellement le mouvement est devenu mon état normal.

La réclame d'un nègre cireur de bottes, lue sur une pancarte collée dans un hôtel :

Le professeur Billy Nimmey,
le célèbre artiste cireur
dont la réputation s'étend de l'Atlantique au Pacifique
et du golfe du Mexique au Pôle nord,
Est en ce moment en exercice dans le sous-sol
de l'Hôtel Central.
Prix d'admission : 50 *centimes seulement.*

La vie d'intérieur est pour ainsi dire nulle. Non seulement tout le monde va dîner au restaurant, mais les femmes elles-mêmes s'invitent entre elles à déjeuner dans les hôtels. J'ai cent fois vu des « parties » de femmes à New-York, à Boston, à Philadelphie, etc., etc. Dans cette dernière ville, la femme du plus grand commerçant, Mme Wanamacker, je crois, la Mme Boucicaut de l'endroit, déjeunait tous les matins à l'hôtel avec une tablée d'amies.

La sensation du provisoire, du hâtif, vous poursuit partout : dans les rues au pavé défoncé, ou sans pavage; en cherchant en vain, huit fois sur dix, à l'angle des voies publiques les plaques indicatrices des rues; dans les maisons où l'on écrase sur les tapis les étiquettes encore cousues, avec leur prix. Chez un grand financier qui me faisait admirer un vase de Chine fort rare, le prix y était encore collé, à dessein ou par mégarde? Je ne sais. Mais je pus lire: 12,500 francs.

Des gens m'avouent qu'ils habitent toute l'année dans les hôtels ou dans des boardings-houses. L'avantage est de n'avoir pas le souci du ménage et des domestiques, et de pouvoir changer très facilement de résidence.

Ils m'expliquent que les affaires peuvent les appeler pendant plusieurs mois dans l'Est ou le Sud, et qu'ainsi rien ne les attache à un lieu fixe; des dames ont des amies à Philadelphie, à Boston, en Floride, à Los Angelès. Elles vont plus facilement les voir que si tout un train de maison les retenait chez elles.

Mais je crois que ce sont là des prétextes, la vraie raison c'est l'habitude du provisoire, le goût du mouvement et du changement de natures trépidantes pour qui la vie intérieure n'existe pas ou existe peu.

Je viens de lire une série d'articles dans un journal américain qui expliquent les raisons pour lesquelles

les maisons de commerce allemandes sont battues depuis quelque temps par les maisons américaines, au Brésil, dans l'Argentine, au Mexique, au Venezuela et en Australie, où les échanges se chiffrent par centaines de millions.

Les raisons données par les correspondants de tous ces pays sont les mêmes : les maisons allemandes refusent de garantir à leurs représentants un salaire fixe et d'établir des dépôts de marchandises. Les Américains font le contraire, et, de plus, ils installent partout des agences où les clients peuvent voir leurs produits avant de les acheter. Et il arrive que les agents allemands abandonnent presque tous les intérêts de leur métropole pour entrer au service des Américains, en raison des bénéfices beaucoup plus grands qu'ils y trouvent.

Et c'est ainsi que, dans peu d'années, tous les marchés du monde seront conquis par les Yankees.

Quant aux négociants français, plus timides encore que les Allemands, plus avares, moins entreprenants, il n'en est pas question. Ces conditions de la concurrence, ces raisons de primauté dans les affaires, nous ne voulons pas les connaître. Nous préférons rendre le Gouvernement responsable de notre infériorité.

Aux stations, pendant les arrêts, les mécaniciens du train achètent la dernière édition d'un journal (prix : cinq sous), la parcourent d'un œil rapide sur leur locomotive et la rejettent à terre avant de repartir.

⁂

Doutez un peu de la véracité des gens qui vous parleront de l'éducation classique des Américains, de leur goût de la littérature du Vieux Monde, et en particulier de la littérature française. C'est qu'ils n'ont pas regardé les choses de bien près, qu'ils considèrent l'exception rare comme la règle, ou qu'ils se paient de mots.

⁂

J'ai rencontré sur le quai de la gare de San Francisco un jeune et « brillant » élève de l'Université de Californie, champion américain du jeu de golf, c'est-à-dire, cela va de soi, champion du monde. On me le montrait avec orgueil. Il partait pour l'Algérie où il devait prendre part à un match.

Je causai un instant avec lui.

C'était son premier voyage en Europe.

— Vous arrêterez-vous en Égypte ? lui demandai-je. Irez-vous en Grèce ?

— Oh non !

Son itinéraire était fait. Il allait, il vainquait, il revenait. Et il ajouta :

— Le reste ne m'intéresse pas.

Et il avait l'air de dire tellement la vérité !

⁂

J'ai causé avec beaucoup d'Américains, je veux dire avec quelques centaines d'hommes de tous âges et de toutes les positions, je peux même dire de toutes les intelligences.

Voici le genre de conversation que j'ai eue vingt fois :

— Vous ne vous reposez donc jamais ?

— On ne peut pas. Si on se repose, les autres travaillent et vous dépassent.

— Eh bien ?...

— Il ne faut pas. Il faut être respecté. Et si vous n'êtes rien, vous n'êtes pas respecté.

Si les Américains, en général, ne sont pas activement bons, trop pris encore par la conquête personnelle et les besoins égoïstes de force pour vaincre, ils ne sont pas méchants. Ce qui domine en eux, c'est un certain esprit de justice beaucoup plus général, beaucoup plus réel que chez nous.

Dans les parcs publics, sur les pelouses des squares, dans les *yards* des Universités, on voit courir et bondir des écureuils en liberté. Ils grimpent aux arbres, se promènent parmi les branches, et, le dimanche, la distraction est de leur jeter des noisettes à grignoter.

Et jamais personne n'y touche.

Pratiqués comme ils le sont ici, les sports deviennent un besoin, et sont peut-être une garantie de la

vertu. Une jeune fille me disait, à Smith College, qu'elle était nerveuse, inquiète, mal équilibrée, quand elle avait passé un jour sans faire d'exercices.

De même qu'il y a deux partis bien distincts en Amérique, il y a deux grandes classes d'hommes qui ne dégagent pas aux yeux de l'Européen la même sympathie. Je veux parler du vieil Américain, et du jeune Américain. Le « vieil Américain » est le Yankee intelligent, prudent, raisonneur, descendant des premiers pionniers venus en Amérique avec un idéal de liberté et de progrès, et qui songent à faire de leur peuple non seulement un peuple riche et prospère, mais encore une nation grande et noble. L'autre, que j'appellerai le « jeune Américain » pour marquer seulement la différence, arrivé bien après le premier, n'a en vue que les affaires, l'agrandissement matériel, les conquêtes... Il n'est resté religieux que juste assez pour ne pas se faire honnir, il n'a aucune autre idée générale que celles de l'enrichissement sans fin et de la conquête du monde.

LE LAC SALÉ

LES MORMONS

Le voyageur revient vers l'Est. — Après les fleurs, le désert. La Névada. — La vachère en blouse de soie. — Les hauts plateaux. — La neige. — Cinquième changement de climat. — Le Désert Salé. — Le voyageur s'arrête chez les Mormons polygames. — Salt-Lake-City. — Promenade en ville. — Il cause avec un Mormon. — Tous les Mormons ne sont pas polygames. — Déception. — Une secte prospère. — Les Saints des derniers jours et les Gentils. — Le temple. — Le baptême des morts. — Le tabernacle. — Une salle de 12,000 places. — Une acoustique extraordinaire. — L'épingle qui tombe.

Trente-six heures de chemin de fer séparent San Francisco de la ville du lac Salé où je vais voir les Mormons.

Je ne me cache pas que c'est un des buts les plus curieux de mon voyage. Voir des Mormons! Des hommes et des femmes qui se sont fait des lois pour eux seuls, une morale pour eux seuls, et qui ne se sont inclinés que devant la persécution et l'exil. Que

peuvent bien être ces polygames têtus? De quelle doctrine se réclament ces chrétiens d'instincts mahométans? Longtemps j'ai cru que c'étaient des sauvages, des débris de tribus indiennes qui s'éteignaient peu à peu dans les solitudes du Far-West. Mais non. Il paraît que ce sont des Américains comme les autres, et qu'on en trouve encore autour du lac Salé, cachant leur culte et leurs mœurs comme les premiers chrétiens.

Mais je me suis rendu compte combien il fallait faire peu de fonds en ce pays sur les renseignements qu'on y recueille d'un peu loin. Chaque homme est si pressé d'agir pour son propre compte, il met tant de rectitude et de précision dans ses affaires personnelles qu'il est d'un vague effrayant pour le reste des choses humaines. Complètement indifférent aux affaires des autres, il les ignore même parfaitement. Aussi j'ai hâte de voir de mes yeux ces Mormons légendaires, ces polygames chimériques dont les idées sur l'amour hantaient déjà mes rêves adolescents.

Et je trouvais — les gens curieux me comprendront — que le train ne roulait pas assez vite.

Après la Californie qui n'est qu'une succession de vallées riantes plantées de vergers fleuris entre des collines, on entre dans la Névada. Voici la première vachère que je vois; elle se tient debout au bord d'une route, une baguette à la main; ses vaches paissent l'herbe d'un fossé. Elle est vêtue d'une blouse de soie rouge et coiffée d'un chapeau de paille à rubans comme ceux des élégantes citadines.

Ici, les arbres n'ont plus de fleurs; ce sont des sapins et des chênes. La terre est rouge. D'étroits

torrents d'une eau rouge comme la terre ont été canalisés par endroits, dans un but industriel, je suppose, et coulent rapides sur un plancher de bois bordé de murs étayés par d'épais madriers. On traverse des cirques immenses, déserts, plantés de bouquets de sapins ou complètement stériles, avec des pierres et des rocs d'une jolie désolation, qui me rappelle mes impressions du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona.

Neuf heures après avoir quitté San Francisco et les jardins californiens, la neige se mit à tomber. Nous étions sur un haut plateau de la Névada. Pour lutter contre les bourrasques de neige qui empêcheraient toute circulation sur la ligne, la Compagnie a construit, sur une longueur de 60 kilomètres, des charpentes en bois formant galerie, qui obstruent le passage de la lumière, mais aussi celui de la neige.

C'est la cinquième fois que je change de climat depuis mon arrivée aux États-Unis : l'hiver âpre et dur dans l'Est et le Nord, le plein été méridional en Louisiane, de nouveau le froid sur les plateaux du Texas, un printemps suave en Californie, et voici encore l'hiver glacé qui va m'accompagner jusqu'au lac Salé. Et tout cela en six mois de temps.

Plus nous avançons vers l'Utah, plus le paysage se fait morne. A l'aurore et au crépuscule, ce sont de vastes solitudes bleues et roses semées d'ajoncs. Durant des heures et des heures encore, la plaine s'étend entre des chaînes de montagnes de neige qui s'éloignent et se rapprochent de chaque côté, et ce mouvement alternatif est la seule distraction du regard pendant la plus grande partie du jour. Bientôt le sol se couvre d'une sorte de givre luisant qu'on prendrait

pour des traces de neige mal fondue. A un arrêt, je descends du train, je frotte mon doigt sur le sol blanc et je goûte : c'est de l'alcali. Nous sommes aux confins du désert Salé. Rien n'y pousse que des touffes d'armoise. Pas un arbre. Une fois, ô surprise ! on aperçut du train un troupeau de vaches et de chevaux que galopaient des cow-boys en bras de chemise. Que pouvaient bien manger ces pauvres bêtes penchées sur la terre grise et nue, au-dessus de ces vieilles perruques de jonc poussiéreuses?

Pas une grande ville sur la route. Aux stations, quelques cabanes de planches couvertes d'un toit de terre. Des linges, des couvertures sèchent sur une balustrade de sapin non raboté. C'est tout. En voilà pour une ou deux ou trois heures encore. La solitude reprend, les rails seuls et les poteaux télégraphiques témoignent du passage de l'homme Le ciel est vide d'oiseaux, la terre est nue. Deux fois je vis le soleil se coucher sur cette uniforme désolation.

L'impression est curieuse. On se figure tout le temps que cela va finir, qu'un autre paysage, une autre végétation, des couleurs nouvelles, quelque chose de différent, enfin, va apparaître. Rien. Seul le dessin des montagnes varie un peu l'horizon.

Le dernier jour, le soleil, en se couchant derrière les monts violets, jeta des perles en fusion dans les eaux du lac Salé. Nous arrivions ! Un rose d'églantine flottait sur la nappe d'argent immobile dont les bords se découpaient en franges d'or vif. Une grandeur morne et mélancolique émanait de l'agonie du jour sur le désert. La plaine immense qui nous séparait du lac, tout à l'heure grise et sale, s'habilla d'un rose délicat que l'incendie du ciel projetait sur les

cristaux blancs de l'alcali dont le sol est couvert.

J'étais dans l'État des Mormons.

Ma première surprise, ce fut la ville. Quand, dès le lendemain de mon arrivée, je la parcourus, je fus frappé tout de suite de l'ordre qui y régnait et de la tenue générale. Je croyais tomber au milieu d'une tribu de rêveurs, de réfractaires honteux, campant dans une anse du lac Salé. Et, à ma sincère stupéfaction, je me trouvais dans une grande ville américaine, plus propre, plus jolie, que la plupart de celles que j'avais jusqu'à présent visitées.

Les rues de Salt Lake City sont droites, bâties en damier, comme dans le reste de l'Amérique; elles ont toutes 40 mètres de largeur! Des arbres sont plantés le long des trottoirs, — ce que je n'ai vu nulle part ailleurs. Des tramways électriques les sillonnent du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Le guide qui me renseigne me fait remarquer que le terrain a deux légères pentes dans ces directions, ce qui facilite l'écoulement des eaux et des égouts dans le lac par le Jourdain, une petite rivière de 20 mètres de largeur qui s'y jette.

Dans la partie commerciale de la ville, les bâtiments se touchent et beaucoup ont sept ou huit étages, tandis que dans le quartier des résidences ce sont des cottages d'un ou deux étages, garnis de vérandas et entourés de jardins. Au Nord et à l'Est, la ville s'encadre d'une ceinture de collines et de hautes montagnes; au Sud, la vallée s'étend sur une largeur de 32 kilomètres, tandis qu'à l'Ouest elle est bornée, à 25 kilomètres, par le lac Salé, dix fois plus grand que le lac de Genève, puisqu'il a 144 kilomètres de longueur sur 64 kilomètres de largeur. Il est situé à

une hauteur de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, la ville elle-même ayant 1,600 mètres d'altitude.

— Mais, finis-je par déclarer à mon guide, je voudrais bien voir des Mormons!

Il me regarda, étonné :

— La plupart de ces hommes et de ces femmes que vous croisez en sont, me dit-il. Moi-même j'en suis un. Vous pouvez me regarder.

Il souriait à présent derrière ses lunettes. C'était un petit homme barbu, à l'air tranquille et rêveur, de mise très simple. Il m'expliqua qu'il était Suisse d'origine et que, converti dans son canton par un missionnaire mormon, il avait cru préférable pour son salut de se rapprocher de l'Église mère.

— C'est pourquoi je suis venu en Amérique. Je ne le regrette pas. Je suis marié, j'ai plusieurs enfants, je suis employé à la « Sion Cooperative mercantile Institution » fondée par l'apôtre Brigham Young (c'est une sorte de Magasin du Louvre où l'on trouve de tout, depuis une tonne de fer jusqu'à un piano à queue), et je vis heureux. De plus, j'ai un grade dans la prêtrise des Saints des Derniers Jours... Oui, ajouta-t-il en voyant mon air interrogateur, c'est le nom des adeptes de l'Église mormonne.

— Naturellement, vous êtes polygame? interrogeai-je.

— Non pas.

J'étais déçu.

— Tous les Mormons ne sont pas polygames, m'expliqua-t-il. Pour l'être, il faut de la fortune, car une vingtaine d'enfants coûtent cher à élever... D'ailleurs, ajouta-t-il, la polygamie est à présent défendue

par les lois, et il n'y a plus, officiellement, de polygames.

— Et il y a beaucoup de Mormons?

— D'après les statistiques de 1902, l'Église des Saints des Derniers Jours compte 3 présidents, 12 apôtres, 200 patriarches, 6,800 grands-prêtres, 2,700 septants, 20,000 aînés, soit 36,745 prêtres de Melchissédech. Le nombre des prêtres d'Aaron, évêques, prédicateurs et diacres, s'élève à 25,700; le total à 62,445. Ajoutez-y les organisations auxiliaires dont les membres sont au nombre de 264,150, et vous aurez une idée de la force d'expansion de notre doctrine, qui est à peine vieille de trois quarts de siècle.

— Alors, il y a près de 330,000 Mormons?

— Oui, monsieur, la plupart résidant dans l'Utah, les autres dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, l'Arizona, etc.

— On m'avait dit que vous étiez en train de disparaître.

Il sourit d'un air moqueur et dit :

— En 1848, quand les Mormons arrivèrent dans l'Utah — jusqu'alors complètement désert, — ils étaient 2,090, et amenaient avec eux 649 chariots, 164 chevaux, 2,468 bœufs, 993 vaches, 358 moutons et 716 poules. Rien de plus. En 1860, nous étions 40,273; en 1880, 143,000 et, en 1900, le recensement prouve que l'Utah renferme 276,749 habitants. Sur ce chiffre, vous pouvez compter quatre cinquièmes de Mormons. Dans les villes, les Gentils sont assez nombreux. Mais, dans les campagnes, il n'y a que des Saints des Derniers Jours.

Cette conversation se passait dans les rues, et je

prenais tout en marchant ces notes que mon guide tirait d'une petite brochure.

Sur la hauteur de la ville, une église de pierre bleuâtre s'élevait avec six flèches pointues d'un très beau style.

— C'est le chef-d'œuvre de l'Utah, me dit le prêtre mormon, c'est le temple mormon. La plus haute flèche a 66 mètres de haut. Sa largeur est de 29 mètres, sa longueur de 56 mètres. La statue qui le domine, c'est celle de l'ange Moroni soufflant dans une trompette et proclamant l'Évangile mormon à toutes les nations de la terre, selon la prédiction de saint Jean (chapitre XIV, verset 6 de l'Apocalypse). On a mis quarante ans à construire ce temple (de 1853 à 1893), et il a coûté près de 3 millions et demi de dollars (près de 17 millions de francs). Il n'est ouvert qu'aux Saints des Derniers Jours.

— Je voudrais pourtant bien y entrer...

— Impossible. D'ailleurs, vous n'y verrez rien de particulier, à part une vaste piscine de marbre qui sert aux baptêmes des vivants et des morts...

— Des morts?

— Oui. Comme la parole de Mormon n'est connue que depuis soixante-quinze ans, il faudrait admettre que tous les Américains qui vécurent avant sont damnés... Ce qui serait souverainement injuste. Et Dieu parlant à Mormon lui a fait savoir que les descendants peuvent sauver l'âme des ascendants par un baptême spécial qu'ils reçoivent pour eux à cet effet.

— Bon. Et cette immense carapace de pierre, à côté de l'église, qu'est-ce?

— C'est le tabernacle. Nous pouvons le voir si vous le désirez.

Nous entrons dans une vaste salle elliptique, dont la toiture imite la ruche d'abeilles, et dont la forme est celle d'une carapace de tortue ou d'un énorme ballon encore couché et qu'on commence à gonfler. Elle mesure 75 mètres de long et 45 mètres de large. Une estrade et un orgue s'élèvent à son extrémité.

Il n'y a pas un pilier sous la voûte, on se demande par quel miracle d'équilibre cette cloche elliptique peut tenir debout. Le plafond est soutenu à la périphérie par quarante-quatre piliers de pierre de taille.

— C'est là que le dimanche ont lieu les services religieux. On y tient douze mille personnes. Souvent nous y donnons des concerts sacrés. Mme Patti et d'autres artistes qui y ont chanté déclarent qu'il n'y a nulle part au monde d'acoustique aussi parfaite. On y entend le plus léger bruit d'une extrémité de la salle à l'autre, même celui d'une épingle qui tombe. Essayons si vous voulez.

Mon guide s'éloigna, et, arrivé au fond de la salle, c'est-à-dire à 75 mètres de moi, il laissa tomber une épingle sur le bois d'un fauteuil. J'en perçus, en effet, distinctement le bruit.

— Et vous voyez l'orgue, me dit mon guide. Il a 14 mètres de haut et 9 mètres de large, et 2,648 tuyaux. Il n'en existe qu'un plus grand dans tous les États-Unis. Tous les dimanches, il accompagne un chœur de quatre cents voix d'amateurs sans salaire.

— Ces chiffres sont très intéressants, dis-je à mon interlocuteur, mais je voudrais, à présent, connaître un peu vos doctrines. Est-ce possible? Ou bien êtes-vous jaloux de vos mystères?

— Vous saurez tout, me répondit paisiblement l'homme. Et même vous pourrez en causer avec le Chef des Apôtres, si vous voulez. Il est très occupé par les affaires de sa banque, et lui parler est une faveur. Mais votre qualité d'étranger si lointain facilitera votre entrevue...

HISTOIRE ET DOCTRINES DU MORMONISME

Qu'est-ce que le mormonisme? — Son histoire rétrospective. — Le fils du fermier se fait prophète. — Le fondateur Joseph Smith. — Conversation avec Dieu lui-même. — Propos familiers. — Présentation du Fils par le Père. — Où le Christ avait caché son Évangile. — Les plaques d'or. — Les pierres de Moïse. — Urim et Thummim. — D'où viennent les Peaux-Rouges. — Articles de foi. — Plagiat de la Bible. — La dîme. — Persécution des Mormons. — Leur exode. — Brigham Young, successeur. — Fuite du prophète. — Pillage. — Les Mormons et la politique. — Programme électoral. — Polygamie. — Exil ou massacre. — Vers le lac Salé. — Le record de l'exode. — 2,400 kilomètres à pied. — Brigham Young et Moïse.

Qu'est-ce donc que le mormonisme?

Je vais tâcher de vous le résumer le plus clairement et le plus brièvement possible.

En 1820, il y avait un jeune homme de quinze ans, nommé Joseph Smith, fils d'un petit fermier qui habitait l'État de New-York, à Sharon, Windsor County. Déjà à cette époque un grand nombre de

sectes religieuses se disputaient la clientèle des croyants. Joseph Smith, frappé de ces divergences, cherchait une orientation nouvelle à sa foi.

C'est dans cette disposition d'esprit que le jeune méthodiste lut un jour le premier chapitre de l'Épître de saint Jean : « Si quelqu'un désire la sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous libéralement et qui ne la refuse jamais, et elle lui sera donnée. » Il se rendit donc dans les bois, et seul, à genoux, après d'ardentes prières, attendit la manifestation de la lumière divine.

Voici ses paroles : « A peine eus-je fait cela, qu'immédiatement un pouvoir s'empara de moi, me tint subjugué, et fit sur moi un effet si extraordinaire que ma langue fut liée sans que je puisse parler. D'épaisses ténèbres m'enveloppaient comme un voile, et il me sembla un instant que j'allais périr tout d'un coup. Mais comme je m'efforçais de crier à Dieu qu'il me délivrât de la puissance de cet ennemi qui s'était emparé de moi, et au moment même où j'allais désespérer, m'abandonnant non à une perdition imaginaire, mais entre les mains d'un être réel du monde invisible, qui avait une force telle que je n'en avais jamais sentie de semblable chez aucun individu, dans ce moment même de grande détresse, je vis, droit au-dessus de ma tête, une colonne de lumière, dont l'éclat surpassait celui du soleil, et qui descendit jusqu'à moi. A cette apparition je me trouvai subitement délivré de l'ennemi qui me tenait lié. Tandis que la lumière reposait sur moi, je vis deux personnages dont la splendeur et la gloire étaient au-dessus de tout ce qu'on peut décrire; ils se tenaient debout dans l'air au-dessus de moi. L'un

d'eux me parla, m'appelant par mon nom, et me dit en montrant l'autre : « Voici mon Fils bien-aimé, écoute-le. »

Alors Joseph lui demanda laquelle des sectes était la meilleure. Et Jésus lui déclara qu'il ne fallait se joindre à aucune d'elles, parce que toutes étaient mauvaises, mais qu'un jour viendrait où l'Eglise véritable serait rétablie.

Trois ans plus tard, en 1823, Joseph Smith eut une nouvelle vision. Cette fois ce fut un ange qui lui apparut : l'ange Moroni.

Écoutez-le en parler lui-même :

« Pendant que j'étais ainsi occupé à prier Dieu, je vis apparaître dans la chambre une lumière qui continua à s'accroître jusqu'à ce que la chambre fût plus éclairée qu'en plein midi, et un personnage apparut subitement à côté de mon lit, se tenant debout dans l'air. Il était revêtu d'une robe flottante de la plus parfaite blancheur. Non seulement sa robe était parfaitement blanche, mais toute sa personne était glorieuse au delà de toute expression et son visage resplendissait comme un éclair. Au premier moment que je le regardai, j'eus peur; mais bientôt, la crainte me quitta. Il m'appela par mon nom, et me dit qu'il était un messager envoyé par Dieu, et que son nom était Moroni; que Dieu avait une œuvre à accomplir par moi, et que mon nom serait tenu pour bon et pour mauvais parmi toutes les nations, tribus, langues, et qu'on parlerait de moi en bien comme en mal chez tous les peuples. Il dit qu'il y avait, déposé dans un certain lieu, un livret écrit sur des plaques d'or, contenant l'histoire des anciens habitants de ce continent (l'Amérique) et leur origine.

Il me dit aussi que la plénitude de l'Évangile éternel y était contenue, ainsi qu il avait été donné par le Sauveur à ces anciens habitants. De plus, qu'il y avait, déposées avec les plaques deux pierres dans une arche d'argent, composant ce qui est appelé l'*Urim* et le *Thummim*, ainsi qu'un pectoral auquel se fixait cet instrument; et que la possession et l'usage de ces pierres était ce qui constituait les voyants dans les temps anciens, et que Dieu les avait préparées pour servir à la traduction du livre. »

Cet ange Moroni lui dit être le fils d'un certain Mormon, général et prophète qui vivait en Amérique 600 ans avant Jésus-Christ.

Il s'agissait donc de déterrer le livre de Mormon. Où était-il? L'ange le lui dit : il le trouverait enfoui dans une grotte sur la colline de Cumorah, non loin de sa demeure. Joseph Smith s'y rendit, il creusa le roc et trouva en effet, dans une boîte de marbre, un tas de plaques d'or sur lesquelles étaient gravées des caractères inconnus. Grâce aux pierres Urim et Thummim — les mêmes dont Moïse s'était servi autrefois, — il arriva, par le concours d'un homme plus instruit que lui, Olivier Cowdery, à déchiffrer les hiéroglyphes : c'était en effet l'histoire sacrée d'un ancien peuple d'Amérique, le pendant de la Bible qui raconte l'histoire du peuple d'Israël.

J'ai parcouru le Livre de Mormon. Écrit exactement dans le même style que la Bible, c'est un plagiat grossier jusqu'à l'insolence.

Ces deux livres, dit la théologie mormonne, contiennent la parole de Dieu, avec cette différence que le Livre de Mormon ayant été traduit directement de l'original par le don et le pouvoir de Dieu, est

plus clair et plus facile à comprendre que la Bible, traduite selon la sagesse des hommes, d'après des manuscrits imparfaits et non d'après le manuscrit original qui s'est perdu.

Le Livre de Mormon raconte qu'aux temps de la confusion des langues à la tour de Babel, Jared et son frère obtinrent du Seigneur qu'il ne confondît point leur langage; ces deux hommes avec leurs familles et quelques-uns de leurs amis et leurs familles furent conduits par le pouvoir divin à travers l'Asie jusqu'au bord de l'Océan : ayant construit des vaisseaux d'une forme particulière, ils s'embarquèrent et, poussés par un vent puissant, ils arrivèrent en Amérique. Ils devinrent nombreux dans leur nouvelle patrie; mais ayant méprisé les commandements de Dieu, ils furent détruits par des guerres civiles, environ 1600 ans après leur arrivée ou 600 avant Christ.

A la même époque, pour repeupler l'Amérique devenue désolée, Dieu y conduisait une autre famille, celle de Léhi, qui vivait à Jérusalem durant le règne de Sédécias. Traversant l'Arabie, Léhi et les siens arrivèrent au bord de la mer Rouge et s'embarquant furent poussés par les vents vers les rivages du Chili dans l'Amérique du Sud. Ici ses enfants se divisèrent en deux peuples : les Néphites, qui servaient Dieu et qui, en retour, jouissaient des dons de l'Évangile, prophéties, etc.; et les Lamanites qui, préférant suivre les désirs de leur nature sauvage, tombèrent dans l'idolâtrie et la barbarie. Aussi Dieu, pour empêcher que la race supérieure, en se mêlant avec la race inférieure, ne devînt dégradée comme elle, donna une peau brune à cette dernière; tandis qu'il

suscita des prophètes parmi les Néphites pour appeler les deux peuples à la repentance et leur proclamer la venue du Rédempteur.

Et voilà l'origine des Peaux-Rouges!

A l'époque de la naissance du Christ en Palestine, de grands signes apparurent en Amérique; il y eut deux jours et une nuit de lumière continuelle et une nouvelle étoile parut; de nombreuses conversions eurent lieu et beaucoup se préparèrent à recevoir le Sauveur dont la venue leur avait été annoncée.

Une tempête formidable s'éleva à sa crucifixion, détruisant des cités entières. Après sa résurrection, Jésus-Christ leur apparut et leur enseigna l'Évangile, établissant son Église parmi eux avec douze apôtres comme à Jérusalem.

Pendant près de 400 ans, le peuple jouit des bénédictions divines et d'une paix continuelle; mais ayant ensuite rejeté et foulé aux pieds l'Évangile du Christ et s'étant de nouveau divisés en deux peuples, ils se firent une guerre acharnée qui finit par la destruction complète des Néphites.

Les survivants, les Lamanites, sont les Indiens d'aujourd'hui!

Le Livre de Mormon leur prophétise que le temps viendra où ils retourneront au culte du Sauveur et qu'après quelques générations ils deviendront un peuple civilisé. Alors la malédiction qui pèse sur leur race disparaîtra. Les théologiens mormons prétendent que les ruines de palais, de temples, de forteresses, de villes qu'on découvre continuellement en Amérique prouvent en faveur de l'authenticité du Livre de Mormon qui, ainsi, donne seul la clef du mystère des races anéanties!

Vous voyez comme il est simple, de fonder une religion en Amérique!

Et si vous objectez à un Mormon :

— Ce Joseph Smith paraît être un joli farceur! Qu'a-t-il donc fait de ses plaques d'or et de ses talismans?

Il vous répond :

— C'était un dépôt. Il les a rendus à l'ange après les avoir traduites. Et pourquoi serait-il plus farceur que Moïse, Isaïe, Jean, Mathieu et Luc qui ne donnent d'autre preuve de leur véracité que leurs affirmations?

Je passe sur l'ordination et le baptême de Joseph Smith et de son acolyte Olivier Cowdery, se baptisant l'un l'autre, par immersion complète, s'accordant les grandes prêtrises, sur l'ordre de Jean-Baptiste qui leur apparaît aussi.

Toujours est il que voilà la religion fondée. Et l'on s'empresse d'en formuler les dogmes.

Les voici :

ARTICLES DE FOI

de l'Église des Saints des Derniers Jours.

1. Nous croyons en Dieu, le Père Éternel, et en son Fils, Jésus-Christ, et au Saint-Esprit.

2. Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés, et non pour la transgression d'Adam.

3. Nous croyons que, par le sacrifice expiatoire de Christ, tout le genre humain peut être sauvé, en obéissant aux lois et aux ordonnances de l'Évangile.

4. Nous croyons que ces ordonnances sont : 1° La Foi au Seigneur Jésus-Christ; 2° La Repentance; 3° Le Baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4° L'Imposition des mains pour le don du Saint-Esprit.

5. Nous croyons que, pour prêcher l'Évangile et en administrer les ordonnances, un homme doit être appelé de Dieu par « révélation et par l'imposition des mains », par ceux qui sont en autorité.

6. Nous croyons à la même organisation qui existait dans l'Eglise primitive, savoir : Apôtres, prophètes, pasteurs, prédicateurs, évangélistes, etc.

7. Nous croyons au don des langues, de prophétie, de révélation, de vision, de guérison, d'interprétation des langues, etc.

8. Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu, autant qu'elle est traduite correctement; nous croyons aussi que le Livre de Mormon est la parole de Dieu.

9. Nous croyons tout ce que Dieu a révélé, tout ce qu'il révèle maintenant, et nous croyons qu'il révèlera encore beaucoup de grandes et importantes choses touchant le royaume de Dieu.

10. Nous croyons au rassemblement littéral d'Israël et à la restauration des Dix Tribus. Nous croyons que Sion sera bâtie sur ce continent (l'Amérique); que Jésus-Christ régnera en personne sur la terre et que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire du paradis.

11. Nous réclamons le privilège d'adorer le Dieu tout-puissant selon les inspirations de notre conscience et nous concédons à tous les hommes le même privilège qu'ils adorent comme ils veulent, où ils veulent ou ce qu'ils veulent.

12. Nous croyons que nous devons nous soumettre aux rois, aux présidents, aux gouverneurs et aux magistrats, obéir aux lois, les honorer et les soutenir.

13. Nous croyons que nous devons être honnêtes, fidèles, chastes, bienfaisants et vertueux et faire du bien à tous les hommes; en effet, nous pouvons dire que nous suivons l'exhortation de Paul : « Nous croyons tout, nous espérons tout »; nous avons enduré beaucoup de choses et nous espérons être capables d'endurer toutes choses. Nous aspirons à tout ce qui est vertueux, aimable ou de bonne réputation ou digne de louanges.

Mais ces Mormons croient aussi que Dieu est un être parfait ayant un corps de chair et d'os, car Jésus-Christ a dit qu'il était l'image de son père.

Ils croient que la femme a droit aux mêmes droits et privilèges que l'homme, « sa sphère étant aussi noble que celle de l'homme ».

Ils croient que toute personne apte au mariage devrait se marier, et que tout homme qui évite les obligations du mariage est un élément dangereux pour la société.

Enfin, on n'est un bon Mormon que si l'on paye à l'Église la *dîme*, c'est-à-dire la dixième partie de ses revenus.

Les Mormons se vantent d'avoir subi pour leur foi autant de persécutions que les religions passées et ils comparent le martyre de leur prophète à celui des grands fondateurs d'Eglises. Ils racontent qu'à peine formée leur Église fut en butte à la haine des sectes rivales, celle des méthodistes surtout, qui dominait déjà dans la Nouvelle-Angleterre. Le jour même de sa fondation, le 6 avril 1830, à Fayette, dans l'État de New-York, son prophète Joseph Smith fut traité d'imposteur venu pour troubler la paix du monde. Toujours traqué, il se réfugia en Pennsylvanie avec sa femme. Là, son beau-père se mit à la tête des méthodistes qui le poursuivaient impitoyablement. Accompagné de quelques centaines de fidèles disciples, il s'en alla vers l'Ouest, dans l'Ohio, où il espérait trouver enfin la Nouvelle Jérusalem que Dieu lui avait promise dans une révélation.

Ils arrivèrent dans le comté de Jackson, achetèrent des fermes, des terrains et se soumirent tous à la loi parfaite du Seigneur, laquelle ordonnait à chaque individu d'abandonner la totalité de ses biens à l'évêque et de renoncer complètement à toute propriété. L'Église faisait de lui une sorte d'intendant de

ses biens, et échappait ainsi aux dangers du communisme des premiers chrétiens.

Mais cette prospérité fut de courte durée. De nouveau, les persécutions reprirent. Impuissants à lutter contre leurs adversaires, les Mormons assistèrent à l'incendie de trois cents fermes; ils virent leurs granges et leurs étables pillées, leurs chefs fouettés; quelques-uns plongés dans du goudron, puis roulés dans la plume, étaient ensuite livrés aux moqueries et aux injures de la foule; ils furent accusés de blasphèmes, de sorcellerie, de prétentions aux miracles, à la guérison des malades. « Il faut que les Mormons partent! » devint bientôt le cri général. La contrée entière se mit en armes, les Mormons furent battus. Douze à quinze cents personnes furent expulsées; la plupart des exilés trouvèrent refuge dans le comté de Clay, dans l'Ohio, où ils vécurent tranquilles de 1833 à 1836.

Pendant trois ans, ils prospérèrent. Mais bientôt on leur reprocha leurs manières, leurs mœurs. Cette fois les Mormons quittèrent d'eux-mêmes Clay pour aller s'installer plus au nord, dans la région de Shoal Creek. D'autres se dirigèrent vers les comtés de Caldwell et de Daviess, pays encore peu habités où ils comptaient pouvoir enfin vivre en paix. Mais en 1838, un ordre d'extermination du gouverneur Boggs permit au banditisme organisé de voler, d'assassiner, d'incendier impunément. En dépit des actes qui garantissaient leur propriété, douze à quinze mille Mormons furent chassés de leurs demeures.

Hommes, femmes, enfants, poursuivis par des oppresseurs sans pitié, s'enfuirent vers le Missouri. Ils traversèrent les glaces du Mississipi et arrivèrent,

dépouillés de tout, sur les bords hospitaliers de l'Illinois. Les habitants se cotisèrent pour leur donner un millier de dollars, des vêtements et des provisions. Les Mormons achetèrent des terres à Kiokuk, à Iowa, à Nashville, à Montrose, et, sous la direction de Joseph Smith, fondèrent sur les bords du fleuve un petit village de six maisons qu'ils baptisèrent du nom de Nauvoo. La population du village s'éleva bien vite à 3,000 puis à 20,000 habitants. Les missions étaient prospères. Alors les Mormons commencèrent à s'intéresser aux affaires politiques. Cette idée ne leur réussit pas. Leurs votes furent d'abord recherchés par les politiciens. C'est ainsi qu'ils aidèrent à l'élection de William Henry Harrison, le candidat whig à la présidence contre Martin Van Buren, non pour défendre des principes whigs, mais parce que Van Buren était leur ennemi.

Le spectre de la persécution se leva de nouveau devant eux. Arrêté et emprisonné à plusieurs reprises pour satisfaire la rancune de ses ennemis, Joseph Smith avait réussi jusque-là à se disculper. Trente-neuf fois il comparut devant les tribunaux et trente-neuf fois il fut acquitté. « Si les lois ne peuvent l'atteindre, déclarèrent alors ses adversaires, la poudre et les balles s'en chargeront. » Et dès lors, ce fut contre le chef de l'Église que les plus odieuses accusations s'amassèrent. La guerre acharnée que lui faisaient les apostats de son parti aggravait d'autre part sa situation.

Ceux-ci fondèrent une nouvelle église sous la direction de William Law et déclarèrent que Joseph était un prophète déchu.

La doctrine de la pluralité des femmes et de

l'éternité du mariage, établie en juin 1843, n'était pratiquée que par les chefs de l'Église, et tenue encore secrète. William Law, un renégat, en profita pour faire arrêter Joseph Smith comme polygame. Le prophète, son frère Hyrum et seize autres de ses amis furent conduits le 24 juin à Carthage, ville des environs, et livrés à la fureur d'une foule de deux cents personnes qui les tua.

Il n'y avait plus, pour les Mormons, d'autre alternative que l'exil ou le massacre. Le 8 août 1844, Brigham Young avait été élu à la présidence de l'Église. C'était un des douze Apôtres mormons, celui qui avait le plus ardemment secondé le prophète Smith dans sa lutte contre les apostats et tous les ennemis de sa foi. Son habileté et son énergie faisaient de lui un conducteur de peuple. On décida que les terres seraient vendues ou échangées pour des animaux ou des chariots. Des centaines de fermes, 2,000 maisons furent mises en vente; à la fin, pressés par leurs ennemis, les Saints se réunirent en grand nombre au bord de la rivière, et le 4 février 1846, ils commençaient leur exode vers l'Ouest. Le sol était couvert de neige, le vent âpre et froid, ils dormaient sous des tentes, dans des chariots, n'ayant d'autres perspectives, au milieu de l'hiver, que la neige, les tempêtes, les attaques des sauvages, et la solitude inexplorée. Équipe par équipe, ils quittèrent Nauvoo, laissant derrière eux les invalides et les malades incapables de supporter les fatigues d'une marche périlleuse à travers le désert. Ils avaient obtenu de leurs ennemis qu'on laissât tranquilles les vieillards et les infirmes. Mais, traîtres à leur promesse, les baptistes assiégèrent la ville, la bombardèrent, exigèrent le départ de ces

malheureux qui presque tous moururent. En même temps, les Mormons étaient obligés de fournir un bataillon de 500 hommes au gouvernement des États-Unis, alors en guerre avec le Mexique. L'enrôlement de ce bataillon les priva de l'élite de leur troupe et mit fin à leur exode pour cette année (1844). Alors Brigham Young s'arrêta dans le désert, au milieu d'Indiens sauvages qu'il se concilia par son humanité. Il avait pour maxime : « Il coûte moins de nourrir les Indiens que de les combattre ». Il établit ses quartiers d'hiver à Florence (Nébraska) pour permettre aux membres épars de son troupeau de se réunir et se préparer à la marche finale. Brigham Young était un guide aussi sagace que résolu. Avant de commencer cette marche périlleuse, prévoyant les désespoirs et les misères, il s'était procuré des instruments de musique et chaque soir, après leur marche fatigante, une gaie fanfare invitait les pauvres pèlerins à la danse, aux jeux, à d'innocentes distractions. Le camp fut organisé, des rues percées, des magasins, des boutiques établis. L'Église continuait à prospérer, les meetings religieux subsistaient, des écoles étaient créées et des missionnaires envoyés au loin. Ainsi organisés, les Mormons suivirent la rive nord du Platte. Affaiblis par la faim, les privations, les maladies, beaucoup d'entre eux moururent prématurément. D'autres, plus robustes, soutenus par leur foi et les exhortations des chefs, traversèrent le grand désert américain et arrivèrent après tant d'épreuves dans la Vallée du Lac Salé. Durant leur exode, les Israélites avaient fait une marche de 750 kilomètres environ. Les Mormons avaient parcouru dans leur exil plus de 2,400 kilomètres; toute la distance de

Nauvoo, sur le Mississipi, d'où ils partirent en février 1846, jusqu'à l'Utah où ils arrivèrent le 24 juillet 1847. Sans perdre de temps, les Mormons explorèrent le pays, labourèrent le sol, construisirent des « adobés » pour les frères qui allaient venir. Attirés par la découverte des mines d'or en Californie, quelques-uns s'enfuirent de ce désert inhospitalier. En vain ils conseillèrent aux Mormons d'abandonner leur projet, leur répétant que le sol aride de l'Utah, resté sans culture pendant des siècles, brûlé durant l'été par une chaleur torride, couvert de neige durant l'hiver, était incapable de rien produire. Brigham Young répondit à ces sollicitations en conseillant à son peuple de rester en Utah, de cultiver le sol, lui promettant qu'à la fin il serait plus riche que les chercheurs d'or. « Ici, dit-il, ici nous allons bâtir le temple de notre Dieu. » Et il bâtit ce temple.

Un demi-siècle suffit, en effet, pour transformer le désert aride en une région fertile, l'une des plus prospères de l'Union. Le désert se peupla par l'émigration des États de l'Est, grâce à l'établissement du chemin de fer de New-York à San Francisco.

Le pays fut irrigué, des puits artésiens creusés dans toute l'étendue du territoire, les mines d'or et d'argent exploitées.

Malgré ces efforts, les Mormons restaient en hostilité avec le reste des habitants de l'Union. On les accusait faussement d'être étrangers, de refuser le serment de fidélité au gouvernement des États-Unis. D'horribles serments et de terribles pénalités les forçaient, disait-on, à reconnaître la seule autorité de Brigham Young, et à considérer le « gouvernement dont il était le chef comme supérieur à celui

des États-Unis dans les affaires civiles et religieuses ». On les accusait également de s'allier avec les tribus indiennes et d'organiser des bandes qui, sous le nom de Danites ou « Anges destructeurs », appliquaient un système de vol et de meurtre. De nombreux fonctionnaires des États-Unis dans le territoire de l'Utah racontèrent un jour que les Mormons avaient détruit toutes les archives des tribunaux, menacé les fonctionnaires des États et que le territoire était en rébellion. Le gouvernement de Washington envoya une division dans l'Utah, sous la conduite du général Johnston pour apaiser la révolte qui n'existait que dans l'imagination des anti-Mormons. Brigham Young eut le courage d'interdire l'entrée de l'armée dans le territoire et en envoya une pour la recevoir. Puis il prépara de nouveau son peuple à la nécessité de l'exil. Mais une « Commission de Paix » déléguée par le gouvernement des États-Unis, reconnut l'inexactitude de ces accusations, et désormais la polygamie demeura le seul grief officiel contre le mormonisme.

Il nous reste donc à étudier la question de la polygamie.

LES MORMONS

LA POLYGAMIE

La polygamie défendue par la loi, pratiquée en fait. — La logique des polygames. — L'Européen, polygame hypocrite. — Vertu, chasteté des femmes mormonnes. — Enfants sains. — Obéissance à la loi du Christ. — Exemple des patriarches. — Saint Augustin et la polygamie. — Opinion de Luther et des réformateurs protestants. — Autre dogme : éternité du mariage. — Jalousie des voisins. — Nouvelles persécutions contre les Mormons. — Amende et prison. — Les registres cachés. — Comment faire la preuve ? — Les Mormons transigent. — Ils abandonnent la cohabitation collective. — Chaque femme chez elle. — Nouvelle loi. — Certificats de mariage exigés. — Treize cents polygames emprisonnés. — Les Mormons capitulent. — Que cache encore cette capitulation ?

J'ai fait parler longuement les sectaires du mormonisme sur cet intéressant chapitre. Et j'ai acquis la conviction que s'il ne se pratique plus, officiellement et au grand jour, de mariages polygames, tous les anciens Mormons ont conservé leur double, leur triple et même leur quintuple ménage, de même

qu'en dehors des mariages monogames prévus par la loi, il se fait des « unions d'âmes » polygames.

— Quel mal y a-t-il à cela? se demandent les Mormons. Que l'on poursuive la bigamie et même le concubinage des nations civilisées, et même l'adultère, cela se comprend. Le bigame trompe son épouse; il l'abandonne pour une autre femme qu'il trompe aussi en lui laissant ignorer son premier mariage.

« Mais dans le mariage patriarcal des Saints des Derniers Jours, il n'y a personne de dupé. Les épouses sont au courant des autres unions de leur mari, elles les trouvent légitimes et les approuvent. Elles possèdent légalement leur propre maison, y règnent suprêmement. Ce sont les plus vertueuses des femmes. Leurs maris n'ont accepté la polygamie que par un sentiment exalté de leurs devoirs. S'ils avaient cru que le célibat répondait à la volonté du ciel, les deux sexes l'eussent, dans bien des cas, adopté avec beaucoup plus de satisfaction. Mais, convaincus que le Seigneur avait révélé à Joseph Smith le principe du mariage patriarcal pour le salut de la race humaine et pour la rédemption du mal social, ils mirent de côté leurs préjugés et s'efforcèrent, à force de piété et de vertu, de démontrer la pureté de leurs intentions.

« Réfléchissez-y bien. Si le sensualisme était la raison de notre polygamie, nous aurions bien des moyens de le satisfaire à l'abri des lois et sans ameuter contre nous le puritanisme de l'Amérique de l'Est. Un fait est à noter : c'est que, tant que les Mormons demeurèrent les maîtres absolus dans l'Utah, ils n'y tolérèrent ni cabaret, ni prostitution. Mais nos lois municipales furent attaquées et invalidées par les tribunaux fédéraux, et, depuis ce temps, ces maux ont

reparu, quoique moins gravement que dans les autres États de l'Union.

« D'ailleurs, voyez les familles des Mormons polygames. Il n'y a nulle part d'enfants plus sains, à mine plus intelligente et plus ouverte. Je connais une famille mormonne de dix-sept enfants — c'est la moyenne courante des ménages polygames, — ils sont tous les dix-sept superbes de santé. « A leurs fruits vous les reconnaîtrez », a dit le Sauveur. A la vérité, un homme qui ne craint pas de se charger d'une telle responsabilité fait preuve de plus de désintéressement et de plus d'énergie que la plupart de ceux qui le combattent et le blâment.

— C'est donc par esprit de devoir que les Mormons sont polygames? Comment expliquez-vous cela?

— Dieu ne bénit-il pas les nombreuses familles? Le Christ n'a-t-il pas ordonné à ses apôtres de croître, de multiplier et de peupler la terre? Les patriarches, depuis Abraham et Jacob, n'étaient-ils pas polygames? Et enfin les Pères de l'Église, Théodoret, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome n'eurent-ils pas les mêmes vues que nous à cet égard? Saint Augustin dit : On objecte à Jacob qu'il avait quatre femmes. Ceci n'est pas un crime quand c'est de coutume. » Grotius, de même. Luther, après une consultation avec Mélanchthon, Zwingle et d'autres réformateurs, décida qu'il n'était pas contraire à la loi divine d'avoir deux femmes à la fois; et, s'appuyant sur cette autorité, Philippe, landgrave de Hesse, épousa une seconde femme du vivant de la première.

« Allons, croyez-moi, il viendra un jour où les nations du monde, dépeuplées par les guerres homi-

cides, seront bien heureuses de recourir à la polygamie pour continuer l'humanité...

— Mais comment s'y est-on pris pour lutter contre la polygamie?

— Je vais vous le dire...

Et mon guide me raconte que, depuis la fondation de l'Église mormonne, les apôtres, les évêques et les anciens pratiquaient le mariage plural, mais sans l'avoir proclamé comme un dogme. Ce ne fut que le 29 août 1852, dans une réunion générale de l'Église, à Salt Lake City, que l'aveu public en fut fait. Le dogme de l'éternité du mariage était proclamé depuis 1843, et les Mormons y tiennent comme à une nouveauté admirable. D'après leur doctrine, les hommes et les femmes unis par le mariage sur terre restent réellement mariés dans le ciel pour l'éternité. Réunis au moment de la résurrection, ils goûteront le bonheur de l'amour sans fin, tandis que — selon eux — dans les autres religions chrétiennes, le mariage finit avec la vie. Les âmes se retrouvent au ciel, c'est vrai, mais les âmes seulement. Eux se voient, paradant au milieu de leur harem céleste, entourés de leur lignée innombrable, dans une gloire princière. Car ils seront princes, et leur pouvoir glorieux rayonnera d'autant plus loin que leur descendance se sera multipliée[1].

Dès sa proclamation officielle, la polygamie devint

1. La croyance au mariage, chez les Mormons, est très compliquée. Ils ont trois sortes de mariages :

Le mariage dans le temps,

Le mariage pour l'éternité,

Le mariage dans le temps et pour l'éternité.

Ce dernier est le plus répandu. Il unit l'homme à la femme pour la vie terrestre et pour la vie céleste. Le mariage civil n'est valable que sur terre. Au contraire, le mariage, selon la foi mormonne,

un objet de contestations continuelles entre les officiers du gouvernement central et les Mormons. Les prêtres mormons faisaient, en effet, fonctions civiles et religieuses. Ils détenaient par conséquent les registres de l'état civil et mariaient comme ils le voulaient, et qui ils voulaient.

Or, pour eux, le mariage plural était un dogme religieux. Ils invoquaient la Constitution fédérale des États-Unis, qui garantit à chacun le libre exercice de sa religion, et qui ne reconnaît aucune religion officielle. Ils citaient les paroles mêmes de Jefferson, de Madison, et des autres fondateurs de la République américaine, qui avaient promis de donner la liberté la plus complète « au juif et au gentil, au chrétien et au mahométan, à l'Hindou, et aux *infidèles* de toutes dénominations », selon leur langage même.

Pendant dix ans, de 1852 à 1862, le gouvernement central toléra donc le mariage plural dans l'Utah.

Mais les plaintes des adversaires des Mormons — de leurs concurrents méthodistes surtout — finirent

permet à la femme de s'asseoir dans le ciel, près de l'époux bien-aimé, en compagnie d'autres épouses.

Cependant, les cérémonies du mariage sont quelquefois accomplies soit pour le monde terrestre, soit pour l'éternité.

Par exemple : Si une femme devient veuve après s'être mariée pour ce monde et pour l'éternité, elle peut se remarier de nouveau, mais pour ce monde seulement. Elle vit sur terre avec son nouveau mari, lui donne des enfants, mais de l'autre côté de la Rivière de la Mort elle doit le quitter et rejoindre son premier mari. Si son deuxième mari n'a pas eu sur terre d'autre femme, il faut qu'il se résigne à être tout seul dans l'éternité.

Il existe une autre forme de mariage appelé le mariage céleste. Cette curieuse cérémonie unit l'homme à la femme pour la vie future seulement. La femme peut être sur terre l'épouse d'un homme et, dans l'éternité, l'épouse d'un autre. En mourant, elle change tout simplement d'époux.

par remuer l'opinion et par scandaliser sérieusement les puritains, tout-puissants à Washington. Et le 2 juillet 1862, le président Abraham Lincoln, qui allait décider l'année suivante l'affranchissement des nègres, signait un décret pour punir et empêcher la pratique de la polygamie sur les territoires des États-Unis, et annuler certains actes du Parlement de l'Utah. Les polygames étaient menacés d'une amende de 2,500 francs et de cinq ans de prison. La loi avait un effet rétroactif de trois ans. C'est ce qui la rendit inapplicable. Comment prouver aux polygames mormons que leur mariage datait de trois ans? Les mariages se faisaient entre eux, les registres leur appartenaient. Ils pouvaient toujours soutenir que leur mariage remontait plus loin. Et ils ne s'en privaient pas.

On s'y prit autrement. Le 22 mars 1882, vingt ans après la première loi prohibitive, une nouvelle loi fut votée. Désormais, la cohabitation avec plus d'une femme était punie d'un emprisonnement de six mois, les adeptes du mariage plural déclarés incapables de faire partie d'un jury, exclus des emplois civils et privés du droit de vote.

Les Mormons protestèrent alors avec ardeur. Ils envoyèrent des délégations au président de la République qui plaidèrent leur cause.

Ils firent valoir la régularité, la sobriété de leurs mœurs, leur probité, la prospérité et la moralité générales de l'Utah; ils invoquèrent l'exemple des patriarches bibliques; ils démasquèrent la source des plaintes qui leur valaient ces persécutions, la jalousie, la convoitise des voisins du lac Salé qui végétaient dans la misère à cause de leur incapacité

et de leur ivrognerie, à côté d'eux qui s'enrichissaient et prospéraient de jour en jour davantage.

Enfin, ils abordèrent de front la question de l'immoralité qu'on leur reprochait.

— Si c'est le vice que vous voulez poursuivre en nous qui sommes, grâce à Dieu, hommes et femmes, des modèles de vertu domestique et sociale, dites-le sincèrement et soyez logiques. Poursuivez en même temps que nous l'immoralité qui s'étale du sud au nord et de l'est à l'ouest du continent, poursuivez le concubinage et l'adultère hypocrites, châtiez les désordres et les vices des grandes villes...

M. Cleveland leur promit d'appliquer la loi dans l'esprit de la justice la plus stricte et la plus impartiale... Mais elle fut maintenue, naturellement.

Le recensement — sans doute incomplet — révéla, pour une population de 180,000 âmes, l'existence de trois mille hommes et probablement — car ce compte fut plus difficile à établir — de neuf mille femmes polygames. Soit une moyenne de trois femmes pour un Mormon.

Afin d'encourager les femmes de polygames à quitter leurs maris, le gouvernement bâtit un vaste refuge (Industrial House) dans la ville du Lac-Salé, s'attendant à le voir trop petit quelques jours après. Mais il resta complètement vide.

Les Mormons essayèrent pourtant encore d'échapper à la loi. Leurs femmes ne demeurèrent plus ensemble comme autrefois. Le harem mormon se scinda en autant d'habitations qu'il comptait de sujets. De sorte que pour visiter sa famille, un Saint des Derniers Jours, marié seulement à une dizaine

de femmes, n'avait pas trop de sa journée. Mais que ne ferait-on pas pour sa foi[1] ?

Ce truc fut déjoué comme les autres.

En 1887, une loi additionnelle, promulguée sous le nom de loi Edmund-Tucker, augmentait la puissance des pouvoirs civils, exigeait que les certificats de tous les mariages fussent enregistrés à la Cour de l'Enregistrement, dont les juges dépendent du pouvoir central. La loi ordonnait en outre à la Cour suprême de prendre possession des biens qui seraient confisqués aux Mormons.

Une véritable persécution commença. On poursuivit les trois principaux chefs. Ils s'enfuirent. On emprisonna tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre à la loi. Une simple promesse d'obéir aux lois contre la polygamie suffisait pour éviter tous ces désagréments; mais bien peu acceptèrent les offres des juges fédéraux, et plus de treize cents hommes préférèrent la prison et l'amende plutôt que de sacrifier ce qu'ils appelaient un principe sacré.

J'interrompis ici mon narrateur.

— Pourquoi appelez-vous cela un principe sacré ?

— Parce qu'il est bienfaisant pour l'humanité, car si la polygamie était générale, il n'y aurait plus de prostitution possible.

— Vous voulez dire que la polygamie remplace la prostitution ?

— Je veux dire qu'elle l'empêcherait.

1. Les Mormons distribuent leurs faveurs à leur gré : certains vont pendant une semaine chez l'une de leurs femmes et la semaine suivante chez une autre. Certains maris préfèrent changer chaque jour de ménage.

— Et comment tout cela a-t-il fini ?

Il m'expliqua qu'en 1890 les Mormons avaient appelé de toutes ces lois à la Cour suprême, lui demandant de les casser au nom du principe de la liberté religieuse, le mariage étant un sacrement religieux. La Cour suprême décida que le gouvernement avait le droit de légiférer sur le mariage et que toutes les lois faites contre le mariage plural étaient constitutionnelles.

Ils n'avaient plus qu'à s'incliner. Car on menaçait tout Mormon (polygame ou non) de la confiscation de ses biens et d'emprisonnement à long terme. On avait fini de rire.

Aux yeux des croyants, il fallut pourtant trouver un moyen décent d'en sortir. Car les 300,000 Saints des Derniers Jours demanderaient une explication au chef des apôtres.

Le président des apôtres, Woodruff, alla au-devant de ces justes soucis. Il interrogea le Seigneur des Mormons, et le Seigneur des Mormons lui répondit qu'il pouvait aviser les Saints de sa part que le mariage plural était désormais défendu de Dieu.

« Le peuple avait fait son devoir en obéissant à Dieu. Mais les Mormons avaient assez souffert. Il les autorisait maintenant à transgresser sa doctrine. »

Comme c'est simple !

Un manifeste parut à cet effet le 24 septembre 1891 et fut accepté le 6 octobre par l'assemblée générale des Saints.

Désormais, la pluralité des épouses *dans le mariage* n'est donc plus pratiquée chez les Mormons, ou du moins connue ?

Cela veut-il dire que la polygamie soit complètement éteinte dans l'Utah?

Je ne le crois pas.

En tous cas, il en reste assez de traces vivantes pour pouvoir se rendre compte de l'état d'esprit qui présidait à ces mœurs. C'est ce que j'ai fait.

Et j'ai passé quelques heures charmantes avec un évêque polygame, avec le Chef des apôtres, petits-fils du fondateur du mormonisme et avec sept femmes mormonnes du plus haut rang. Je voudrais vous raconter cela.

LE CHEF DES APOTRES MORMONS

L'évêque mormon Cutler et ses dix-neuf enfants. — D'où venait Adam? — Les premiers Mormons. — Le Pape mormon est chef de banque. — Le sens pratique des Mormons. — Une école commerciale modèle. — Entrevue avec le chef des Mormons. — Nous sommes riches! — Prospérité agricole. — Le plus beau blé du monde dans le désert Salé. — L'avenir de l'Utah. — Richesses minérales. — Le sucre, le blé, les usines de fer. — Tous propriétaires. — 1,500 missionnaires mormons répandus dans le monde. — Les écoles. — La culture générale. — L'assistance. — Égalité de droits civils et politiques des hommes et des femmes. — Cause des persécutions : l'envie. — Moralité de la religion mormonne. — La polygamie devient discrète. — Elle va disparaître. — Un sénateur mormon chassé du Sénat. — Marié six fois. — Les quarante-deux enfants du Pape mormon.

Il me semblait, je ne sais pourquoi, que les prêtres de cette étrange religion devaient être vêtus de flanelles blanches ou violettes, et coiffés de bonnets bizarres; je me les figurais moitié flamines et moitié bonzes. Aussi, quand on m'introduisit dans le bureau de M. Cutler, l'un des évêques les plus importants de Salt Lake City, j'eus un instant de sur-

prise. C'était un petit bureau d'affaires, meublé d'une table, de quelques chaises, de quelques cartons et d'un téléphone. Et je me trouvais en face d'un des plus gros fabricants de sucre de l'Utah.

L'homme que j'avais devant moi était un Américain un peu différent des autres, avec sa barbe en pointe, grisonnante, son œil pénétrant et son sourire aimable et réservé. On pouvait lire sur cette physionomie autre chose que les préoccupations ordinaires de l'homme d'affaires. De plus, élégant dans sa jaquette noire bien ajustée, et poli comme on ne l'est pas couramment dans ces lointaines régions. Naturellement, il ne parlait qu'anglais.

Mon évêque, entre ses affaires sucrières, s'occupait de toutes sortes d'autres spéculations, de banque, d'industrie et de commerce. C'était même là, il faut bien le supposer, sa fonction principale. Son titre d'évêque, purement honorifique, lui donnait une autorité dans la hiérarchie; mais, comme il n'y a pas de culte dans le mormonisme, ni de confession, ni de communion, ni d'autre cérémonie que les conférences dominicales, les baptêmes et les mariages, qui sont du ressort des prêtres secondaires, son sacerdoce se réduisait à peu de chose.

Je lui dis le but de mon voyage, et aussitôt il se mit à ma disposition, en répondant sans hésiter à mes questions.

Je sus donc bien vite qu'il avait ou avait eu cinq femmes et dix-neuf enfants, dont quinze étaient vivants et s'occupaient d'affaires aux quatre coins du monde, en Australie, en Chine, aux Indes, en Europe.

— Tous bons Mormons, me dit-il.

Il me fit le récit des anciennes persécutions diri-

gées contre les Mormons. Et nous en vînmes à parler de sa religion même.

D'après lui, Adam était un saint homme qui avait fait son devoir sur une autre planète et que Dieu amena sur la terre pour devenir prince de la lignée humaine en récompense de ses vertus.

Pour devenir un bon Mormon, il faut commencer par croire à la doctrine de la révélation, à savoir que Dieu a parlé à Joseph Smith, et que le Livre des Mormons, ou Bible occidentale, a la même authenticité que la Bible orientale.

— Est-il vrai, lui demandai-je, que tous les Mormons payent à l'église la dixième partie de leurs revenus?

— C'est très vrai, me répondit-il.

Et il ajouta :

— Et n'est-ce pas très juste? Le peuple croyant doit nourrir celui qui lui prêche la parole de Dieu. Ainsi, dans l'humanité future, la collectivité humaine travaillera, non pour servir des intérêts à des capitaux fainéants, mais pour nourrir son élite intellectuelle qui pensera, qui chantera pour elle et qui embellira la vie.

Il m'apprit que les premiers Mormons, les plus zélés, les plus fervents, furent des Danois et des Suédois. Depuis, l'Église a continué à s'alimenter de Scandinaves. Il y eut même, paraît-il, des Français, attirés (lui dis-je) par la polygamie, mais la majorité des croyants est d'élément germanique.

Je lui demandai si je pourrais voir le chef des Apôtres, président de l'Église mormonne. Il s'offrit spontanément à me conduire à lui :

— Le président F. Smith est aussi président de la

« Sion Cooperative Mercantile Association » et de plusieurs autres banques, me dit-il; c'est un homme très occupé, mais nous le verrons un moment, j'espère. Vous savez peut-être que c'est un propre parent de Joseph Smith?

Nous sortîmes. Il faisait très froid. Une neige épaisse couvrait le sol. Comme nous passions devant le temple de granit bleu, qui dresse ses six flèches vers le ciel, l'évêque me dit :

— En arrivant ici, Brigham Young, successeur du prophète, avait déclaré : « C'est là que nous bâtirons le Temple ». Et ainsi fut fait.

La rue qui longe le temple est peuplée de banques et de sociétés de trusts.

Presque toutes ces banques sont mormonnes. La plus grande partie du commerce et de l'industrie de la contrée est entre les mains des Mormons.

Je commence à comprendre que j'ai affaire à des *business-men* merveilleux[1].

Je remarque une petite maison à portique grec,

1. J'ai visité une école mormonne : le *Business-College*, où le côté pratique de l'enseignement devient saisissant. On y fait une classe de banque et on y enseigne les affaires. Mais, au lieu de cours arides de comptabilité et de tenue de livres, il y a de vrais guichets tout autour de la classe. Les élèves se tiennent derrière; ils ont de vraies caisses, de vrais livres de chèques et des billets de banque imités des vrais. Toutes les opérations s'y font *en réalité*, et sur des registres et des imprimés semblables à ceux des banques et des maisons de commerce. On y paie, on y encaisse, on y reçoit des ordres de vente et d'achat, au cours du jour. De sorte qu'en sortant de là, les élèves peuvent, du jour au lendemain, entrer dans n'importe quel bureau et y prendre n'importe quelle place, sans stage et sans apprentissage.

Dans des salles voisines, j'ai vu des classes de dactylographie, de sténographie, de langues étrangères parlées et écrites.

entourée d'un jardinet, et dont le toit est surmonté d'un lion.

— Voici le Lion House, la demeure de Brigham Young. Il y vivait avec toutes ses femmes, et en eut vingt et une. C'était un homme très grand, très fort, admirable.

Quand nous arrivâmes à la banque du chef des Apôtres, il allait sortir. Il s'arrêta en voyant l'évêque Cutler qui m'accompagnait. Celui-ci lui murmura quelques mots à voix basse, et le président Smith s'avança vers moi.

De forte taille, avec une longue barbe grisonnante, et de longs cheveux rejetés en arrière, il présentait une figure bienveillante, vivace et ouverte. Mais derrière ses lunettes d'or, son œil, comme celui de l'évêque, essayait de lire dans vos yeux, et cette préoccupation visible, qu'on sentait habituelle, mettait entre lui et son interlocuteur je ne sais quelle barrière de méfiance, éveillait en vous cette sensation qu'on a devant des gens dont le métier est de tromper ou qui veulent paraître malins comme, par exemple, les diplomates.

Il était vêtu d'une longue redingote noire, sous laquelle apparaissait une cravate blanche (les douze Apôtres portent la cravate blanche).

Je ne lui cachai pas la curiosité qui m'amenait au Lac Salé. Ses lèvres sourirent.

J'entamai le chapitre de la richesse des Mormons.

— Il est vrai que nous sommes riches, me répondit-il. Mais c'est notre économie, notre sobriété et surtout notre travail qui nous ont donné la richesse. Smith a dit : « Bâtissez votre maison ! » Belle vérité, monsieur !

« Et, surtout, nous avons la foi ! Quand les Mormons arrivèrent ici, en juillet 1847, ils se trouvèrent au milieu d'un immense désert, seuls, loin de tout secours humain, sans provisions autres que des racines sauvages, sans habits de rechange. Un autre peuple avec une autre foi se fût abandonné au désespoir et serait devenu la proie des Indiens et des bêtes féroces, ou fût tombé dans la dégradation et l'anarchie. Un des leurs, Samuel Brennan, tout juste de retour de Californie, s'efforça de persuader Brigham Young de quitter cette région inhospitalière, peignant des plus attrayantes couleurs les beautés et les richesses de la côte du Pacifique. Ce fut en vain. Brigham Young et ses compagnons étaient de ces héros dont les persécutions et l'adversité ne font que mieux tremper le caractère. « Ici, dit Brigham Young, « en plantant sa canne dans le sol, ici nous allons bâtir « le Temple de notre Dieu ! » Et il bâtit ce temple que vous avez vu.

« Une autre histoire.

« Un trappeur, James Bridger, qui avait visité le lac Salé et connaissait l'Utah, conseilla aux Mormons, lorsqu'il les rencontra en 1847, d'abandonner leur projet. Et, comme il les voyait s'entêter, il leur offrait mille dollars pour le premier boisseau de blé récolté dans cette région ! Et, en effet, l'Utah serait toujours un désert, si les Mormons n'avaient employé l'irrigation et le drainage — selon les méthodes des Espagnols et des Égyptiens — qui, entre leurs mains, sont devenus le salut et la richesse de toute la région aride des Montagnes Rocheuses. Aujourd'hui, tous les ruisseaux qui descendent des montagnes sont utilisés dans ce but, ainsi que de

nombreux puits artésiens que nous avons creusés.

« Et savez-vous qu'aujourd'hui il existe peu de sols aussi productifs que celui de l'Utah ? En voulez-vous la preuve ? En 1889, un des principaux journaux d'agriculture des Etats-Unis, *l'Agronome americain*, offrit une prime pour la plus forte récolte de blé par acre dans quelque partie que ce fût des États-Unis. Or, la prime fut accordée à un fermier de la ville du Lac Salé, qui récolta 80 boisseaux de blé par acre (le boisseau pèse 60 livres, 2 boisseaux 8 égalent 1 hectolitre, et l'hectare égale 2 acres 47).

« Ce n'est pas tout, monsieur. En même temps que nous faisions de l'Utah un pays agricole, nous construisions des routes, des ponts, des manufactures de toutes sortes, nous creusions des mines d'asphalte, des carrières de marbre, d'onyx, de grès, de houille, de fer, et nous produisions 150,000 tonnes de sel par an. Avant peu d'années nous aurons d'immenses hauts fourneaux et des fonderies, et les chemins de fer de l'Est seront faits des rails de l'Utah, car nous avons, près de Cedar City — sans compter les autres, — la Montagne de Fer (Iron Mountain), qui contient à elle seule plus de 50 millions de tonnes de minerai de fer.

« Ce n'est pas tout encore, monsieur. Nous sommes très riches en mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb. Le produit total de nos mines — encore incomplètement exploitées — se montait en 1900 à 234,703,580 dollars, soit 1 milliard 174 millions. Nos dividendes payés en 1901 furent de 22 millions de francs.

— On m'avait dit, interrompis-je, que votre religion vous empêchait d'exploiter les mines ?

Les deux augures se regardèrent et sourirent, comme il convient à des augures :

— Non, me dit le chef des Apôtres en continuant à sourire, rien ne nous défend d'exploiter les mines, ni même d'en posséder.

« J'ai moi-même des actions de plusieurs mines.

« De plus, continue le Pape des Mormons, nous avons dans l'Utah 40 compagnies de pétrole.

« Je vous ai parlé du sucre et du blé, mais je ne vous ai rien dit des manufactures de laine, des usines électriques et des fonderies qui existent déjà.

« Le sucre, l'évêque pourrait vous en parler... Nous en avons produit 16 millions de kilogrammes en 1901-1902.

« L'activité de notre peuple et son sens des réalités pratiques se sont montrés en toute occasion. En 1869, lors de la confection du chemin de fer de l'Union Pacific, Brigham Young, avec sa grande sagacité, prévit que son peuple pourrait se trouver à la merci des spéculateurs étrangers; il convoqua les principaux marchands de la ville, leur expliqua ses vues et les amena à établir une institution mercantile coopérative (Sion Cooperative Mercantile Institution), avec un capital de 6 millions de francs; cette institution, qui vend de tout, depuis une épingle jusqu'à une barre de fer et une pièce de dentelles jusqu'à un wagon de sucre, transacte annuellement de 4 à 5 millions de dollars, débourse annuellement 200,000 dollars (ou 1 million de francs) pour salaires, et, jusqu'en 1893, payait chaque mois un dividende de 1 p. 100 à ses actionnaires, soit 12 p. 100 par année; depuis la crise de 1893, ce dividende a été réduit à 8 p. 100.

« Un fait remarquable et caractéristique, d'ailleurs,

c'est que nulle part chez nous vous ne trouverez de mendiants, ni en ville, ni à la campagne; sur les 250,000 habitants de l'Utah, plus de 75 p. 100 possèdent leur propre demeure; la possession du sol éloigne du socialisme. Tous ne sont pas riches, mais la plupart vivent dans l'aisance, et les pauvres sont entretenus par l'Église, chaque membre y contribuant de ses moyens.

— A propos, fis-je, comment est organisée votre Église?

— Tout le territoire occupé par les Mormons, me répondit le Pape mormon, c'est-à-dire non seulement l'Utah, mais aussi une partie de l'Idaho, du Wyoming et de l'Arizona, est divisé en districts ecclésiastiques avec un évêque présidant chaque district; l'évêque, avec ses deux conseillers, a pour charge la prospérité temporelle et spirituelle de son troupeau; il juge les difficultés et les troubles qui s'élèvent entre les membres de sa confrérie; il reçoit et administre la dîme et les offrandes, pourvoit aux besoins des pauvres sans recevoir aucun salaire fixe, rétribué seulement selon ses propres besoins et selon le temps qu'il consacre à l'Eglise. En passant, je vous dirai que l'Église envoie chaque année un certain nombre de missionnaires dans toutes les parties du monde (ils sont au nombre de quinze cents environ, actuellement) pour prêcher l'Évangile, sans salaire; cette mission dure de deux à trois ans, après quoi d'autres vont les remplacer.

— Comment les recrutez-vous?

— La plupart de ces missionnaires sont des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, sans expérience du monde, sans éducation universitaire, mais semblables

aux anciens disciples du Christ, remplis du Saint-Esprit, prêchant l'Évangile primitif dans toute sa pureté.

« Et nos écoles sont pleines : cherchez un petit vagabond dans tout l'Utah, vous ne le trouverez pas. Nos instituteurs et institutrices, au nombre de 270 environ, touchent un salaire moyen de 515 dollars (2,600 fr.) pour 40 semaines de classe.

« Les Mormons ont un système d'écoles du dimanche qui, sans doute, n'est surpassé nulle part; le nombre de ces écoles dans toute l'Église monte au delà de 500, avec près de 100,000 écoliers et instituteurs et institutrices, et 23,541 volumes dans leurs bibliothèques; 15,000 dollars sont dépensés annuellement pour l'achat et la publication de livres et de brochures religieux. Il y a, en outre, des associations de jeunes gens pour la culture mentale et physique; des sociétés de dames pour le secours des pauvres. Les vieillards ne sont pas oubliés; chaque année on organise une grande excursion pour toutes les personnes au-dessus de soixante-dix ans. L'année dernière, 1,700 vieillards des deux sexes, de toutes religions et de toutes races furent transportés et entretenus gratuitement à Ogden, la deuxième ville de l'Utah.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que non seulement le suffrage universel existe dans l'Utah comme dans le reste des États-Unis; mais, en outre, les femmes votent et jouissent des mêmes droits civils que les hommes.

— Si vous avez rendu tant de services à votre pays, réalisé tant de progrès, comment expliquez-vous donc les persécutions qu'on exerça contre vous?

— Par l'envie. Quand, en 1849, on découvrit dans

l'Ouest les premières mines d'or, nous étions propriétaires, de par la loi, de tout le désert Salé. Et, lorsque l'or fut signalé dans le désert, ce fut une folie de haine contre nous.

— Ce n'est donc pas votre religion qu'on poursuivait?

— Non. Notre religion est très morale, sévère même. Les vieux Mormons et les bons Mormons d'aujourd'hui ne prennent jamais d'alcool ni d'excitant d'aucune sorte, ce qui est très beau dans une région aussi dure. Cela ne nous empêche pas d'aimer le plaisir, le théâtre et la danse, mais à la condition de ne jamais sortir de la décence.

— Je sais, dis-je, que les Mormons mariés avant 1890 ont conservé leurs femmes. Mais à présent que la loi défend le mariage plural, n'y a-t-il plus de trace de polygamie.

Le chef des Apôtres, les yeux fixés à terre, me dit :

— Les Saints des Derniers Jours peuvent avoir plusieurs sœurs spirituelles qui les ont choisis pour époux...

Il s'arrêta de parler. Et je vis que je ne devais pas insister.

La question de la polygamie s'est posée dernièrement, et, depuis mon passage au Lac Salé, devant le Sénat des États-Unis : il s'agissait de savoir si l'Apôtre mormon Reed Smoot pouvait siéger dans le Sénat de ce pays. Ceux qui s'opposaient à son élection ne le déclaraient pas coupable de polygamie, mais démontraient que l'Église, dont il est un Apôtre, pratique

les mêmes idées que Brigham Young, en ce qui concerne l'état de mariage.

Voici le résumé des accusations portées au Sénat américain par les adversaires du sénateur Mormon et du Chef de l'Église Mormonne.

Reed Smoot était protégé par le président Joseph F. Smith, « prophète, voyant et révélateur » de l'Église de Jésus-Christ et des Saints des Derniers Jours, qui a déclaré le connaître comme le mari de cinq femmes, avec lesquelles il avait continuellement vécu, même après le fameux manifeste Woodruff interdisant la pratique de la polygamie et la cohabitation.

Le président Smith a reconnu devant le Comité du Sénat qu'il s'était lui-même marié six fois. Très jeune, il s'unit à sa cousine Levira A. Smith. Ils furent heureux jusqu'à ce que Joseph Smith lui annonça son intention d'épouser une autre femme, afin de suivre la doctrine promulguée par Brigham Young. Levira Smith refusa de partager l'affection de J. Smith et le quitta. Le président Smith prit alors deux épouses, les sœurs Edna et Julina Lamson. Plus tard il épousa une veuve, Alice Kimball Rich. Mary Schwartz, tante de l'Apôtre John W. Taylor, fut une autre épouse, et la cinquième est E. Richards Smith. Toutes sont vivantes, de même que leurs quarante-deux enfants, et défendent avec énergie le mariage plural.

« Je suis fière d'être la femme d'un polygame, disait Mrs Edna Lamson Smith. Je crois en la polygamie. Je suis heureuse, je l'ai toujours été. Nous sommes toutes heureuses, et le Sénat n'a pas besoin de s'occuper de nos affaires privées ».

Ces cinq épouses habitent Salt Lake City où J. Smith leur a fait construire des habitations. Trois d'entre

elles sont situées dans North Second West Street. Ce sont les maisons d'Alice, Sarah et Edna. Celle de Mary qui actuellement est, dit-on, la favorite, est la « résidence officielle ». Au n° 333 de West-First North Street se trouve la maison de Julina que Smith considère comme son épouse légale; elle lui a donné onze enfants.

Pour subvenir aux besoins de ses femmes et de sa progéniture, M. Smith a des revenus considérablement plus élevés que ceux du président des États-Unis. Il est le président d'affaires commerciales telles que l'Utah Light and Power C°, la Zion's Saving Bank and Trust C°, the State Bank of Utah, the Inland Crystal Salt C°, the Utah Sugar C°, the Consolited Wagon and Machine C° et la Zion Cooperative Mercantile Institution.

D'après le recensement de 1890, les 23 p. 100 de la population aptes à la polygamie étaient polygames à cette époque. Le président Smith a déclaré que les lois empêchaient le mariage plural, mais n'exigeait pas le renvoi des femmes actuellement mariées. Il accorda que chacune de ses cinq femmes avaient donné le jour à des enfants depuis 1890. Il affirma aussi que les Apôtres mormons Taylor, Merrill, Grant, Smith, Cowlett, Lyman sont polygames, mais il déclara que personne depuis 1890 n'avait contracté de mariage plural. M. Merrill, l'époux de huit femmes, a quarante-cinq enfants et cent cinquante petits-enfants.

CONVERSATION AVEC SEPT FEMMES MORMONNES

Le voyageur affronte sept femmes mormonnes en séance privée. — Un five o'clock original. — Mrs Wells. — Brigham Young avait vingt et une femmes. — Je cause avec une de ses quarante-six filles. — L'Européen-Papou. — Franche explication. — Le partage du mâle. — Les semblables s'attirent. — Discussion sur l'amour concentré et sur l'amour éparpillé. — Théorie mormonne des haras sélectionnés. — Vérité discutable : Il y a plus de femmes supérieures que d'hommes supérieurs. — Jalousie inconnue. — Sachons cacher nos souffrances. — Têtes de feu, corps de glace. — Raison mystique du mariage plural : la gloire céleste. — Dieu a ordonné la polygamie. — Les patriarches. — Les enfants. — Les parents de Brigham Young. — Les douze mères de la petite fille. — Le bonheur des femmes de polygames. — Leur supériorité sur les femmes d'Europe. — Un raisonnement assez juste. — Une poétesse mormonne. — Sourions donc!

J'avais exprimé le désir de rencontrer quelques femmes mormonnes, de celles qui faisaient partie d'une famille polygame. J'étais extrêmement curieux de les voir d'abord, de causer avec elles, de les interroger, de me rendre compte de leur état d'esprit. On arrangea pour moi un five o'clock tea, et un soir,

à six heures, je me trouvai dans un petit salon vieillot, chez Mrs Wells, une respectable dame à cheveux blancs, à la physionomie fine et distinguée, jolie encore malgré ses soixante ans sonnés. Une douceur ferme se peignait dans ses traits réguliers et nobles.

Elle m'expliqua qu'elle avait convoqué chez elle plusieurs de ses amies, choisies parmi les femmes les plus remarquables de la secte; l'une était même fille du célèbre Brigham Young, l'homme extraordinaire qui avait succédé à Joseph Smith dans la présidence de l'Église et qui avait dirigé l'exode des Mormons depuis le Mississipi jusqu'au lac Salé, à travers les Montagnes Rocheuses, en plein hiver, sous la menace permanente des Indiens. Elle me dit l'impression laissée par Brigham Young dans l'esprit de tous ceux qui le connurent.

— Il était grand, il était fort, il était beau, il était puissant; tout le monde lui obéissait comme à un roi, comme à un dieu. Il avait vingt et une femmes.

Les dames mormonnes arrivèrent bientôt, s'excusant d'être de quelques minutes en retard. Elles sortaient toutes de leur club ou d'une œuvre quelconque.

Elles étaient au nombre de sept.

Je les dévisageai le plus discrètement que je pus, mais avec une intense curiosité intérieure.

Au premier abord, rien ne les distinguait des autres femmes de tous les pays, sinon une certaine simplicité de mise qui n'allait pas d'ailleurs sans quelque plume au chapeau et sans quelque ruban : la tenue de petites bourgeoises anglaises protestantes. Mais en les observant davantage, surtout quand elles parlaient, il était facile de remarquer une intense exaltation de pensée, une sorte de mysticisme ardent, une foi énergique

qu'aucune objection ne devait pouvoir ébranler.

Quand je commençai à expliquer le motif de ma curiosité, je vis bien que c'était moi qui devenais, à mon tour, le phénomène. Elles me regardaient curieusement, en souriant avec bienveillance, comme des gens étonnés de l'étonnement des autres, comme nous regarderions la surprise de Papous devant notre civilisation.

J'avouai mon ignorance de la religion mormonne et de leurs mœurs, et je m'excusai d'avance de l'indiscrétion, de la naïveté et peut-être de la brutalité de mes questions.

Ces dames sourirent de l'air condescendant que je vous ai dit, et Mrs Wells m'assura que je ne devais pas me gêner. J'en fus ravi.

J'expliquai alors la difficulté qu'auraient les Européennes à comprendre et surtout à admettre que des femmes, qui ne sont pas des Orientales, acceptent de partager un homme qu'elles aimeraient avec un nombre indéfini de rivales.

— Mais d'abord, me répondit Mrs Wells, ce ne sont pas des rivales. Toutes les femmes d'un Mormon doivent s'aimer entre elles. Rien de plus naturel pour la race humaine que de se sentir attiré vers ceux qui ont les mêmes goûts que nous. Au contraire, donc, de votre pensée, deux femmes qui aiment le même homme doivent, en principe, sympathiser.

— Soit, accordai-je; mais vous dites : *en principe*. En fait, cette sympathie ne cesse-t-elle pas dès que l'une prend à l'autre l'amour de l'homme à laquelle elle croit avoir droit?

— Non, si l'homme sait distribuer son amour avec équité. C'est une question de puissance et de tact.

Et c'est ce qui fait que tous les hommes ne sont pas dignes du mariage plural.

— Pourtant, insistai-je, vous prétendez que l'homme et la femme sont, sinon égaux, au moins équivalents. Or, voici une femme qui fait à un homme le don complet d'elle-même, sans réserve et sans partage : n'est-elle pas portée naturellement à exiger l'équivalent de ce qu'elle donne? Et y a-t-il équivalence si l'homme s'en va distribuer par morceaux, d'autant plus petits que les parts sont plus nombreuses, la totalité de l'amour qu'elle croit mériter?

Cette objection parut faire hésiter un instant Mrs Wells. Mais l'une de mes autres interlocutrices prit la parole :

— Moi, je préfère être la dixième femme d'un homme supérieur que la femme unique d'un homme inférieur.

— Je vous comprends, madame, fis-je, surpris du ton de passion énergique qu'elle avait mis dans sa réplique; mais ne préféreriez-vous pas être la femme unique d'un homme supérieur? Voilà ce que je voudrais savoir.

Elle répondit :

— Certainement. Mais c'est un fait que dans une famille de vingt enfants, — par exemple, dix garcons et dix filles — les filles sont en général supérieures aux garçons. Or, puisqu'il y a plus de femmes supérieures que d'hommes supérieurs, il faut bien que les femmes se contentent de partager les hommes supérieurs.

Je ne m'attendais pas à cette sortie et l'argument, que je ne pouvais vérifier, me laissa coi...

— Il faudrait peut-être prouver, dis-je pourtant, que votre calcul est exact.

Elles s'écrièrent toutes à la fois :

— C'est un fait, c'est un fait !

— N'importe, repris-je, ce fait ne vous dispenserait pas de souffrir, si vous étiez très aimante et très sensible, de voir l'objet de votre amour dilapider le sien... En France, une femme qui supporterait cela avec indifférence n'aimerait pas son mari...

Mrs Wells, qui réfléchissait, répéta :

— Il faut que l'homme sache partager également son amour...

— Il faut donc, insistai-je, que vous ignoriez totalement le sentiment de la jalousie?...

L'une des dames, qui n'avait pas encore parlé, s'y décida timidement :

— Si on souffre, on ne le montre pas. *Il ne faut pas le montrer.*

— Mais comment faire, si la souffrance est violente... C'est une question de sensibilité...

Elle riposta :

— C'est une question de discipline.

Je hochai la tête. Ces femmes avaient beau dire. Si elles aimaient autrement qu'avec leurs têtes exaltées à froid, leurs imaginations mystiques, elles auraient dans le regard autre chose que cette lueur glaciale qui est le signe de leur vertu et aussi le secret de leur facile résignation. J'ai envie de le leur dire, mais je sens que je ne saurais pas me faire comprendre de ces créatures assez naïves pour s'être laissé hypnotiser par cette fable enfantine qu'est la religion mormonne, si disciplinées et si froides que la notion même de la

jalousie paraît étrangère à la plupart d'entre elles.

Et je passai à un autre ordre d'idées.

Je savais qu'elles acceptaient le mariage plural. Comment étaient-elles arrivées, avec leur éducation monogame, à le comprendre et à l'admettre? On conçoit cela chez les femmes d'Orient, opprimées depuis des siècles par les mœurs du harem. Mais elles, d'origine anglaise, scandinave ou germanique, élevées dans l'austérité du protestantisme, par quel chemin ont donc passé leurs préjugés pour accepter cet incroyable renversement de leurs mœurs originelles?

Je le leur demande. Et très sérieusement, si sérieusement que je me figurai qu'elle se moquait de moi, Mrs Wells me répondit :

— La polygamie est utile aux Mormons, hommes et femmes, pour que leur gloire soit plus grande dans le ciel. Oui, tous les hommes vertueux seront glorieux dans le ciel. Mais plus leur descendance sera nombreuse, plus éclatante et plus imposante sera leur gloire. Ils régneront sur leur famille innombrable dans les siècles des siècles. Pensez à la tristesse d'un homme vertueux qui n'aurait pas de descendance! La première femme du chef actuel des Apôtres, le président Smith, était stérile. Qu'eût-il souffert, si la polygamie n'avait pas fait partie de notre foi?

Je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Et c'est cette idée-là qui vous a amenées à accepter le partage?

— N'est-ce pas suffisant? répondit-elle d'un ton de simple douceur. La gloire dans la vie éternelle ne vaut-elle pas ce petit service, en admettant que c'en soit un. Que compte la vie terrestre en face du bon-

heur glorieux que l'obéissance à la loi de Dieu nous promet?

— Alors, c'est Dieu qui a ordonné la polygamie aux Mormons?

— Mais oui! fit-elle étonnée. Ne savez-vous pas que Joseph Smith a reçu de Dieu lui-même la révélation de la bonté du mariage plural? D'ailleurs, ne savez-vous pas aussi que les anciens patriarches...

— Oui, oui, je sais, interrompis-je stupéfait d'une telle crédulité et aussi de l'étonnant pouvoir qu'avaient pris sur ces esprits simples les prophètes-hommes d'affaires du mormonisme.

Je continuai mes interrogations.

— Quelle était la vie des ménages mormons pendant le temps où la polygamie était autorisée? Comment les cinq ou six femmes d'un même homme s'entendaient-elles, pratiquement, et que devenaient les enfants dans ce capharnaüm?

Une jeune et jolie femme brune, aux yeux noirs, de trente ou trente-cinq ans, prit la parole :

— Je puis vous le dire très bien. Je suis l'une des quarante-six filles de Brigham Young. J'avais perdu ma mère à trois ans, et toutes mes autres mères m'aimaient beaucoup, presque autant, dirai-je, que ma mère naturelle. Au temps où j'étais à la maison — je suis née au *Lion House*, que vous pouvez voir près d'ici, — nous étions dix-huit sœurs, et les douze femmes de mon père habitaient avec nous. Il n'y eut jamais de querelle d'aucune sorte, ni même de malentendu. Mon père venait tous les soirs à la maison, à six heures. Il disait les prières, embrassait tous ses enfants, prenait son dîner avec mes mères, et je ne le voyais plus jusqu'au lendemain six heures. Mes mères

vivaient ensemble comme des amies; elles s'accordaient pour admirer le génie de mon père, sa force, son intelligence et sa bonté. Leurs conversations roulaient sur notre éducation et sur la religion mormonne. Mon père a eu vingt et une femmes en tout.

J'écoutais ces choses nouvelles pour moi avec une curiosité grandissante.

— Notez encore, me dit Mrs Wells, qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'infirmes, ni d'enfants mal venus chez les polygames. Ceci est très important.

— Finalement, concluai-je, vous n'enviez pas le sort des femmes d'Europe?

Elle me fit cette réponse que je trouvai assez topique :

— Elles ne sont pas enviables. Leurs maris les trompent; elles l'ignorent, et le mensonge de leur vie est très malsain; ou bien elles le savent, et elles en souffrent. Pourquoi ne pas convenir que l'homme est polygame? Si c'était convenu, comme chez nous, elles n'en souffriraient pas, ou, du moins, pas autant.

L'une d'elles me dit aussi :

— Les femmes des polygames sont bien plus heureuses que les autres. Elles leur deviennent même rapidement supérieures. Car, n'ayant pas à s'occuper sans cesse de leur mari, elles ont plus de loisir pour se cultiver. La mauvaise humeur de l'homme s'éparpillant sur plusieurs femmes, aucune n'a à en souffrir beaucoup. Et, enfin, comme forcément on se voit moins, qu'on n'est pas toujours en tête à tête, l'amour ne se banalise pas, et la joie d'aimer reste plus intense et en même temps plus pure...

J'avais épuisé ma curiosité. L'entretien prit fin.

Avant mon départ, Mrs Wells me remit un numéro du journal qu'elle dirige, un journal de revendications féminines, et un exemplaire d'un recueil de poésies qu'elle a écrites en langue anglaise, *Rêveries et souvenirs*. Son portrait gravé sert de frontispice à son œuvre. Sa fine figure angélique et grave éclaire de sympathie ces pages candides. Car je les ai lues, depuis. C'est d'un mysticisme à la fois exalté et puéril. Cantiques d'actions de grâces, requiems lents et doux, psaumes et mélodies où reviennent sans cesse les noms d'Éternel et de Très-Haut. Les métaphores les plus fatiguées se pressent dans ces vers avec une gentille ingénuité; la « voix du rossignol et du martin-pêcheur », les rayons de « la lune argentée », le « souffle du zéphyr », « l'éclat des marguerites qui brillent dans le gazon comme des étoiles au ciel », sont pour elle des messagers divins qui chantent un hosanna à la gloire du Créateur. Dieu est partout, et elle ne cesse de le chanter, dans les prairies, les vallons, les roses et les lis, les parfums printaniers, les rayons d'or du soleil, que sais-je encore? Écoutez-la, ces chants n'ont rien de mormon :

Les champs de lis me disaient de tendres choses.
J'aime écouter leurs prières silencieuses;
Ils me font penser aux paroles du Sauveur,
A sa soumission aux ordres du Très-Haut.
Ils me disent que Dieu, sûrement, est près de nous
Pour guider nos pas dans les sentiers de chaque jour.
. . . . . .

Écoutez tout près ce zéphyr.
Doucement il dit : Dieu est ici.
Et le murmure qui lui répond
Est la douce voix des anges.

Elle envoie des messages d'espérance aux missionnaires qui prêchent par le monde la bonne parole mormonne.

Ses louanges vont aussi aux hardis pionniers qui supportèrent tant de misères pour la gloire de Dieu et par qui « le Désert s'épanouit comme une rose ».

Puis elle voit dans le « Jardin de ses rêves » des perspectives de paix et d'union féconde entre les peuples. C'est vers la femme, vers les enfants, que vont toutes ses espérances et ses conseils :

Petit enfant, aime le Sauveur, — Apprends à te soumettre à sa volonté sainte ; — Il te conseillera toujours — De nobles et belles actions. — Jésus dit : « Aimez-vous les uns les autres — Et pardonnez-vous. — Marche dans les sentiers du Sauveur — Et tu auras la sagesse.

Étrange mélange de religiosité vague, de juvéniles transports, de banalité, de crédulité, qui fait que l'on hésite à plaindre, admirer ou sourire.

Finalement, il faut bien sourire.

NOTES ET CROQUIS

Spectacle des hôtels le samedi. — Des gens qui se cachent pour boire. — Politesse discutable. — La dame qui fait la révérence au garçon de restaurant. — Le rôle du chapeau dans la politesse américaine. — Les Américains se moquent de la nôtre. — Alphonse, Gaston et Léon. — En voyage. — Voisins sans gêne. — Au théâtre. — Américains qui ont voyagé. — Distinguons. — Une manie nationale. — Le cirage des chaussures. — Un sénateur qui s'évente les pieds. — *How do you do?* — Individualisme. — Respect du sommeil du voyageur. — La légende de la liberté américaine. — Le voleur en liberté et la victime sous les verrous. — Les doigts dans le nez. — Comment on bâille. — Comment on se mouche. — Manières sans élégance. — Le camelot-gentleman. — Distinguons toujours. — Défense de boire de la bière, du vin, des alcools. — Chinoiseries hypocrites. — Défense de fumer. — Les Américains ne savent pas manger. Douze assiettes à la fois. — Les coiffeurs américains. — Un tarif compliqué. — Du cireur à la manucure.

Mœurs et Habitudes générales.

Le spectacle des hôtels est fort curieux le samedi. A l'heure du déjeuner, entre midi et une heure, toutes les salles de tous les restaurants sont littéralement envahies. On fait la queue. A Boston, hôtel Touraine,

des cordes étaient tendues à l'entrée de la grande salle du restaurant. Il fallait attendre quelquefois une demi-heure pour avoir sa table. C'était une gaîté, une animation extraordinaires. Des orchestres jouaient des airs de danse.

Les bureaux étant fermés ce jour-là à midi, les hommes prennent avec leurs femmes leur déjeuner. Des environs de la ville, les gens y affluent pour les matinées, les conférences ou les visites. Des jeunes filles, seules ou plus souvent par groupes, viennent aussi au restaurant. Tout le monde est en toilette. Et l'élégance n'a rien à envier à celle des grandes villes d'Europe. Quelquefois pourtant les couleurs ne sont pas très bien assorties, ou bien on voit trop de plumes sur un chapeau. S'il y a une faute de goût, c'est toujours par exagération.

Je me suis promené par curiosité à travers ces salles du samedi. Sur cent ou deux cents personnes je n'en vis pas trois qui bussent du vin ou même de la bière; je n'apercevais que carafes d'eau et soucoupes remplies de glace. On se demande comment il se fait que dans un pays où l'alcoolisme sévit si terriblement, autant sinon plus que dans tout autre pays d'Europe, on ne voit jamais boire que de l'eau? C'est donc qu'on se cache pour boire. Et cette hypocrisie ne serait-elle pas un commencement de vertu?

Un correctif pourtant à ces mœurs un peu sournoises : avant le repas, on voit couramment les femmes et les jeunes filles — comme les hommes — avaler, d'un trait, le *martini cocktail* à la mode, avec le petit morceau d'écorce d'orange flottant à la surface de la coupe.

Nous avons en Europe, en France comme ailleurs, le préjugé de la toilette : un homme en habit en impose plus ou moins aux gens simples. Ici, ce préjugé disparaît vite. C'est qu'on voit tant de gentlemen chiquer la *chewing gum* et cracher partout ! tant de doigts dans le nez au-dessus de plastrons luisants comme de la porcelaine ! C'est vrai, hommes et femmes se mettent ici le doigt dans le nez avec une désinvolture déconcertante. Et si on les regarde pendant qu'ils se livrent à cette opération, cela leur est complètement égal !

Pas une personne sur cent ne s'abrite la bouche de la main en bâillant.

Dans le Colorado, j'ai vu un patron d'hôtel et un clergymann se moucher avec leurs doigts. Je pourrais citer leurs noms. Et ce n'était pas qu'ils manquassent de mouchoir, puisqu'ils sortirent chacun le leur, — ensuite.

Dans des hôtels de haut rang, dont les prix varient de 50 à 100 francs par jour — mais pas un sou de moins — ceci peut donner une idée de la position sociale des gens qui les fréquentent, — des hommes et des femmes se tiennent à table en dépit de toutes nos conventions de politesse. Les hommes jettent leurs chapeaux sur les tables voisines, viennent prendre les chaises à côté de la vôtre, sans même vous regarder, oublient à chaque instant qu'ils ont des fourchettes, mettent les coudes sur les tables, se livrent à mille inconvenances de cette sorte qui passent complètement inaperçues, et que vous-même, à la longue, ne remarquez plus. En revenant à New-York, j'ai pourtant vu

des gens, chez Cherry, le restaurant le plus *chic* de la ville, s'essuyer la bouche et les doigts avec la nappe.

Je sais bien que tout cela a peu d'importance, au fond, et que dans cinquante ans ces manières auront changé.

A côté de cela, vous voyez des marchands de journaux qui sont des gentlemen en pardessus dernier style, en chapeau de feutre, en bottines luisant comme des mares au couchant, corrects et polis.

Les Américains cultivent la satire avec succès. Il y en a une en ce moment qui paraît chaque samedi, dans le supplément illustré du *New-York Journal*, qui a un succès fou. On la répand dans les salons et dans les théâtres, et c'est nous qui en faisons les frais, nous ou plutôt la politesse française. Il s'agit, en effet, de trois Français, Alphonse, Gaston et Léon, qui passent leur vie à se faire des politesses, dans les rues, dans les endroits publics, partout : « Après vous, mon cher Alphonse! — Je n'en ferai rien, mon cher Gaston! » Sur ce, une voiture arrive qui les écrabouille, ou quelqu'un ou quelque chose qui les trouble dans leurs démonstrations courtoises et les ridiculise. C'est une satire, pas bien méchante, il faut l'avouer, de nos manières. Mais son succès, qui est colossal, peut servir à expliquer l'une des tournures de l'esprit américain. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on m'a servi abondamment cette plaisanterie depuis mon arrivée ici, et que j'y ai même ajouté des variantes.

En effet, on ne perd pas son temps en vaines for-

mules ni en gestes inutiles. L'Américain vous surprend par une sorte de dédain presque absolu, des « façons ».

En chemin de fer, par exemple, vous sentirez le velours de votre dossier piétiné par les bottines de votre voisin de derrière, ou bien votre voisin d'à côté passera son bras derrière votre tête pour s'étendre à son aise. Si, au théâtre, vous n'avez pas remarqué qu'au vestiaire on se met à la file pour retirer son pardessus, un coup de coude brutal dans la poitrine vous l'apprendra, au lieu d'un avis verbal complaisant. Si vous offrez votre place dans un tramway à une dame, il arrivera toujours qu'elle l'acceptera, mais souvent sans même vous dire merci ni vous regarder, ce qui, peu à peu, vous dégoûtera de la galanterie qui n'est, en somme, qu'une convention discutable. Les hommes ne se découvrent pas dans un bureau public quelconque, même s'il s'y trouve des femmes, même si ce sont des femmes qui y sont employées, et je trouve cela naturel. Mais ils se découvrent dans tous les ascenseurs dès qu'une femme y entre, même si c'est une domestique. Le même homme qui ôte son chapeau en montant dans l'ascenseur avec sa propre femme, passera tout à l'heure devant elle; il s'assiéra au restaurant en face d'elle, sortira un journal de sa poche, et le lira durant tout le repas.

J'ai vu tout cela de mes propres yeux, pas une fois, mais dix, mais vingt fois.

Et, sur les remarques que j'en faisais à des Américains intelligents, il me fut répondu par cette distinction tout à fait juste et qu'il est possible d'admettre sans discussion :

— Il faut distinguer entre l'Américain bien élevé

et qui a voyagé, et l'Américain qui n'était il y a dix ans qu'un ouvrier, qui s'est vite enrichi et qui aujourd'hui peut dépenser de l'argent en habit noir.

⁂

On a, dans ce pays, la manie de se faire cirer deux et même trois fois par jour. Le prix est uniforme dans tous les États-Unis : c'est 50 centimes.

J'ai vu des ouvriers, sortant sans doute du travail, en bourgeron sale, la poitrine débraillée, s'installer sur les hautes chaises qu'on trouve dans toutes les rues, et donner leurs dix sous pour voir luire leurs grossières chaussures.

Ils rendaient là hommage à la propreté, au besoin de netteté, de frottage, qui est la passion des peuples du Nord.

⁂

Un de mes confrères du *New-York Herald* m'a raconté le cas de ce sénateur de l'Ouest qui, pendant une session d'été au Congrès de Washington, estimant qu'il avait trop chaud aux pieds, se déchaussa et se les éventa tranquillement avec une brochure. Le Président du Sénat lui envoya un messager pour lui dire de remettre ses bottines *ou* de cesser de s'éventer.

J'ai bien du mal à croire à cette histoire. Et vous ? Pourtant, on me la certifie.

⁂

Mon étonnement, la première fois que j'entrai dans un magasin, et que j'entendis la dame du comptoir me dire :

— *How do you do ?*

Je crus quelques secondes que je rencontrai là une connaissance. Mais je compris vite que c'était de la sympathie spontanée.

J'ai déjà parlé de la douce fraternité qui unit voyageurs et employés de chemin de fer. Elle est réelle. L'employé fait son métier, mais sans pontificat. Il n'est ni fier, ni exigeant. Il ne demande pas aux voyageurs plus d'égards qu'il ne leur en rend lui-même. Un voyageur veut somnoler dans son fauteuil. Que fait-il pour ne pas être réveillé par le contrôleur qui va passer tout à l'heure? Il plante son billet contre le ruban de son chapeau. Le contrôleur passe, voit le billet, le retire doucement, le perfore et le remet où il l'a trouvé.

Et il fait cela naturellement, sans avoir l'air de s'en vanter, sans même sourire.

Manières.

L'Américain qui n'a pas voyagé est complètement dépourvu de ce qu'on appelle chez nous « les bonnes manières ». Des exemples, d'apparence puérile, donnent pourtant une idée de la moyenne de l'éducation.

Dans des hôtels comme le Waldorf, à dîner le soir, un gentleman en habit lit son journal en mangeant, devant sa femme en toilette de soirée. Et ce ne sont pas des gens qui se boudent : car toutes les

cinq minutes elle lui dit un mot ou deux auxquels il répond par un oui ou un non tranquille.

Dans ces grands caravansérails, j'assiste souvent à des présentations et j'observe. On présente un gentleman correct à une dame. Le gentleman secoue légèrement la tête vers la dame et reste les deux mains dans les poches, tout en prononçant, d'ailleurs, des paroles de politesse courante.

A San Francisco, une dame sort d'une salle de restaurant, et, en passant devant le garçon qui tient la porte ouverte, lui fait une petite révérence en lui disant : *good bye*.

Les Américains ôtent bien leurs chapeaux en entrant dans une salle de restaurant, mais ils les mettent sur toutes les tables.

Ils les ôtent aussi pour traverser les couloirs des hôtels exposés à tous les vents, dans les ascenseurs où, à chaque étage, la cage de l'ascenseur faisant cheminée, on risque d'attrapper une pneumonie; mais aux portes, ils ne se gênent pas pour passer devant les femmes; ils ne vous remercient pas si vous leur donnez un renseignement. Il est vrai de dire qu'ils n'exigent pas de vous plus d'égards qu'ils ne vous en montrent.

L'individualisme.

Les frères, les sœurs, ont des amis complètement inconnus les uns des autres. L'usage est courant même pour un jeune homme d'être reçu par une jeune fille, chez elle, sans avoir été présenté à ses parents. Si, par hasard, ils se trouvent là, leur fille le leur présentent; après quoi la mère quitte fort bien le salon, laisse les jeunes gens seuls. Ils sortent ensemble, vont dîner au restaurant, entre amis.

Des formes que prend la Liberté en Amérique.

Dans le Maine, la Pennsylvanie, le Massachusetts, et quelques autres Etats de l'Est, il est interdit, par la loi, de servir, à cent mètres des écoles ou des églises, ni bière, ni alcool, ni vin.

Et encore, si vous êtes dans les limites permises par la loi, on ne vous servira de boisson que si vous écrivez votre commande sur un papier imprimé qu'on vous présente quand vous vous mettez à table, que vous remplissez et signez, et si vous payez votre commande d'avance. Alors, le garçon de l'hôtel qui vous sert n'est plus garçon d'hôtel, il devient votre propre domestique, et a le droit d'aller acheter votre breuvage en votre nom. Voilà la chinoiserie à peine croyable à laquelle il faut vous plier.

Le propriétaire d'un hôtel placé à moins de cent

mètres d'un temple s'est vu forcé, pour pouvoir vendre à boire à ses clients, de creuser un sous-sol à quelques mètres au delà des cent mètres interdits, et c'est là que les garçons sont censés aller s'approvisionner de vin, de bière et de whisky.

Des gens veulent boire une bouteille de champagne dans un restaurant, on la leur refuse. Ils commandent six huîtres — ils sont trois — on les leur sert et aussi le champagne. Mais s'ils demandent une autre bouteille, on la refuse à moins qu'ils ne commandent six autres huîtres. Et ceci de par la loi.

Après onze heures du soir, on ne sert rien, dans les endroits publics. Et la surveillance est rigoureuse.

A une femme, si elle est seule, il ne sera servi d'autre boisson que de l'eau.

Un dimanche d'hiver, vous vous promenez en traîneau aux environs de New-York, sur la River-Side; il fait froid; vous descendez à un restaurant placé sur votre route et vous demandez un grog ou un verre de whisky. On vous l'apporte, avec un plat de gâteaux, — qu'il vous faut payer, même si vous n'y touchez pas. Des commerçants ingénieux ont même inventé des assiettes en cartonnage imitant à s'y méprendre biscuits et gâteaux.

En Pennsylvanie, c'est mieux encore : le dimanche ou les jours d'élections (et les élections sont nombreuses!), impossible de se faire servir, à l'*hôtel*, à table, le moindre verre de bière ou de vin, ou de spiritueux quelconque. Et je vous assure que par des froids de 20° le besoin s'en fait quelquefois sentir!

Avant d'entrer dans l'Etat du Texas, en chemin de fer, si vous désirez boire à vos repas, pendant les deux jours que vous allez mettre à le traverser, soit

de la bière, soit du vin, il faut que vous ayez pris soin d'en faire d'*avance* la commande par écrit au garçon du Pullmann! Si vous l'avez oublié, vous risquez de ne boire que de l'eau pendant ces deux jours.

Au buffet de Pueblo vous mangez debout devant un comptoir. Ni chaises, ni tables. Si vous voulez boire, il vous faut aller chercher votre boisson vous-même dans une salle voisine. C'est qu'on a accordé une licence au patron de la buvette, et que le patron du buffet n'en a pas. Alors, chacun, son repas fini, s'en va boire à la buvette. Et personne ne se plaint, — sauf les Européens grincheux comme moi, qui ne sont pas encore dressés aux mœurs de la liberté.

Mais, encore une fois, comment fait-on pour se griser, dans ce pays d'intolérance?

Il est défendu de fumer sur tous les tramways de l'Est, même sur les plates-formes; défendu de fumer dans les salles des gares et sur les quais.

Dans l'Ouest seulement on peut fumer dans les tramways découverts, si l'on est assis sur les quatre dernières rangées de bancs à l'arrière.

Un gentleman anglais, l'excellent écrivain John H. Bridge, qui fut secrétaire de Spencer et de Carnegie, et que j'avais rencontré à Pittsburg et à New-York, me raconta ceci, devant un Américain qui ne put le contredire :

En Amérique, on peut être arrêté comme victime

et comme témoin. Par exemple, on me volema montre, je fais arrêter le voleur. Il verse une « caution » et on le relâche. Mais moi, si, moins riche que lui, je ne puis fournir caution et si l'on a le moindre soupçon que je vais quitter la ville (que ce soit pour affaires provisoires ou pour toujours), on me met sous les verroux ! Combien de temps? Tout le temps qui plaira au voleur, si son avocat sait obtenir des remises successives du procès. On a vu des témoins, des victimes, retenus des mois en prison pendant que les coupables se promenaient en liberté sous caution !

Croyez cela si vous pouvez. Mais c'est un fait.

Les Américains ne savent pas manger[1].

Voici ce qu'on peut voir tous les jours, dans les restaurants des hôtels :

Un domestique apporte sur un immense plat de métal une douzaine de petites assiettes où sont servis, par exemple (je l'ai noté) : des anchois, une omelette, du poisson, du veau à l'oseille, des haricots verts, de la salade, de la compote. Et il s'en va. Le client saupoudre abondamment le tout de sel et de poivre, prend sa fourchette, la pique successivement dans *tous* les plats dont il mange à la ronde.

Les Américains mangent exactement ce qu'on leur sert, et *jamais*, durant huit mois de vie d'hôtel, je n'ai

1. Il va de soi, je ne saurais trop le répéter, qu'il ne s'agit pas des Américains européanisés par les voyages et le séjour à l'étranger.

entendu un client se plaindre qu'un plat fût mauvais, ni même faire une réflexion à propos de ce qu'on lui servait. Et Dieu sait si quelquefois, souvent...

Le confort.

Dans les hôtels, les chaises sont des rocking-chairs. On ne peut rien mettre dessus, tout glisse à terre.

Vous êtes descendu dans un hôtel de plan américain, c'est-à-dire à prix fixe. Vous arrivez à 8 h. 5 pour dîner, on vous dit qu'il est trop tard, et l'on ne vous servira pas un morceau de pain.

A Paris un coiffeur se croirait déshonoré s'il portait des lunettes ou même un binocle; et, d'ailleurs, les patrons refusent de conserver les ouvriers dont la vue baisse. Partout, ici, vous êtes rasé par des hommes à lunettes, qui vous savonnent la figure avec leurs doigts, et qui essuient leurs rasoirs sur des bouts de journaux. On se met coiffeur comme on se met cireur de bottes, sans apprentissage. A Brooklyn, pourtant, il y a un magasin de coiffure populaire où sont reçus les débutants. On ne les paie pas, ce qui les autorise à balafrer les joues des ouvriers pendant une quinzaine. Après quoi, s'intitulant coiffeurs, ils vont gagner deux et trois dollars dans les « salons » de la grande ville. Vous imaginez les coupes de cheveux qui peuvent sortir de leurs ciseaux! Aussi la mode est-elle des cheveux coupés courts, au ras de la nuque, comme les moujicks et les frères ignorantins.

Les coiffeurs font d'ailleurs, ce qu'ils veulent de leurs clients. Un jour, je me suis laissé faire exprès,

pour voir... Et voici ce que j'ai supporté, et le prix de chaque manipulation :

Coupe de cheveux	Fr.	1 25
Rasé		1 25
Serviette imbibée d'eau brûlante enveloppant toute la face. Suffocation		*gratis*
Shampooing : 2 jaunes d'œuf et alcool		2 50
Friction au Bay-rum		1 25
Massage de la face à l'électricité Enduit gras sur la face et serviettes chaudes		2 50
Brûlage de la pointe des cheveux au fer rouge		1 75
Séchage des cheveux par la ventilation à l'électricité		*gratis*
Coup de peigne		*gratis*
Poudre, brillantine, etc		*gratis*
Total	Fr.	10 50

Pendant ce temps, un nègre me cirait les bottines et une manucure faisait la toilette de mes ongles. Avec le pourboire, j'avais déboursé 15 francs, et perdu six quarts d'heure. Et on dit que les Américains sont des gens pressés.

UNE ÉCOLE DE PEAUX-ROUGES

Les Peaux-Rouges sont réfractaires à la civilisation. — On les repousse vers l'Ouest. — Les « réserves ». — Peuple chasseur. — Œil-de-Faucon se plaint. — Mélancolie des autochtones. — L'école de Grand Junction. — Le programme. — Les classes. — Parenté des Indiens et des Mongols. — L'auteur a du mal à distinguer les garçons des filles. — L'épine dorsale des Apaches. — Un râble de 20 kilos. — Apaches disciplinés. — Nègres et Peaux-Rouges. — De la peinture mal employée. — On parle de Paris aux Papagoës. — Leur ignorance. — Qu'est-ce que la France? — Un directeur gêné. — Don d'imitation. — L'amour des jeux physiques. — La peur du ridicule. — Pédagogie pour Peaux-Rouges. — La bonne sauvagerie.

Une nuit de chemin de fer, et nous sortions de l'Utah pour entrer dans le Colorado. Nous avons quitté les hauts plateaux et nous sommes à présent à 1,200 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Il ne fait pas chaud pourtant, quoique nous soyons déjà à la fin d'avril, quand à 6 heures du matin le train s'arrête à Grand Junction, où je dois descendre pour me rendre aux mines d'or et d'argent d'Ouray.

Que faire à cette heure-là, dans ce pays perdu, en attendant le train qui ne part qu'à 10 heures? Je déjeune de *grape-fruit*, de lard frit, d'œufs sur le plat, et de succulents beignets de sarrasin au sirop d'érable. C'est la formule de déjeuner que je vous conseille si vous allez un jour en Amérique.

Je m'informe de ce que je pourrais bien voir autour de cette station déserte, et j'apprends qu'il se trouve à 3 kilomètres de là une école pour jeunes Indiens, sous la surveillance de l'État. Me voilà donc servi à souhait! Je vais pouvoir me rendre compte de la façon dont les Américains traitent leurs vaincus.

Je fais atteler une méchante carriole et me voilà parti.

Nous nous demandons en Europe : Que font donc les Américains des Indiens indigènes?

En vérité, ils n'en font pas grand'chose. Est-ce parce qu'il n'y a pas grand'chose à en faire, en effet? Ou bien est-ce parce qu'ils ne savent comment prendre cette race vraiment sauvage, demeurée si fermée après deux siècles d'efforts et d'évangélisation? Les Américains seraient-ils de mauvais psychologues? Toujours est-il qu'ils n'ont pas su jusqu'à présent tirer parti des Indiens vaincus. Après les avoir combattus, ils les repoussent chaque année davantage vers les déserts de l'Ouest. Les terrains qu'ils leur donnent sont de plus en plus mauvais. Dès qu'ils prennent une certaine valeur par leur position, on les force à les quitter. Ces terrains sont ce qu'on appelle : *reservation*, la « réserve » que le gouvernement fédéral a conservée dans presque tous les Etats, soit pour ses besoins personnels, soit pour être distribués plus tard. Avec toujours plus de mauvaise humeur, les Indiens

obéissent, mais ils se plaignent amèrement. Ce n'est pas ainsi qu'on arrivera à rendre agriculteur ce peuple essentiellement chasseur. Et il ne faudrait pas s'étonner si des troubles éclataient un jour ou l'autre de ce côté. Il y a encore 200,000 Indiens en Amérique qu'on dissémine assez habilement d'ailleurs. Mais Œil-de-Faucon n'a pas de rival pour suivre la piste de guerre...

En attendant qu'ils se fâchent, ils ne sont pas gais! Je ne connais pas de plus saisissante mélancolie que celle d'une tribu d'Apaches ou d'Iroquois rencontrée en Amérique ou au Canada. Leurs yeux sont secs, mais ils ont l'air de gémir intérieurement sur des malheurs profonds et irrémédiables.

Ces hommes et ces femmes, qui sont, en effet, bien chez eux — Christophe Colomb lui-même ne me démentirait pas, — ont le même air dépaysé et étranger qu'ils avaient à Paris quand le cow-boy Cody les y amena. Excepté quand ils galopent ardemment leurs petits chevaux à travers la plaine, leur air d'abandon et d'étrangeté, la façon dont ils vous regardent, de leur regard noir si sévère et si dur, et l'expression de mélancolie écrite sur leur face orangée sont un reproche vivant et inquiétant qui me frappe beaucoup. Ils paraissent penser : « Ce continent est le nôtre depuis des milliers de siècles, depuis toujours; vous êtes là depuis dix ans, depuis cent ans, et c'est vous qui nous regardez comme des intrus !... »

Ce sont ces réflexions assez mélancoliques que je faisais pour eux, sur le chemin de leur école. Peut-être n'en font-ils pas du tout de semblables et ne pensent-ils à rien, comme il est d'usage dans les bois. Mais je devais ce tribut au sachem Chactas, qui parlait

comme Socrate, dans un si bon français. Maintenant, allons les voir tels qu'ils sont.

L'école des Indiens est bâtie au milieu d'une plaine dénudée, morne, entourée au loin par les ondulations des montagnes Rocheuses. On ne voit rien de vivant que l'école et ses dépendances. Oh! rien de bien extraordinaire. Une dizaine de constructions légères, bon marché, en bois et briques. Pas d'arbres, pas de rivières. Des champs d'alfa jusqu'à l'horizon. C'est triste comme tout.

Pourtant, le directeur qui gère la chose est un homme bien jovial : il rit volontiers, ce qui est rare en Amérique. Celui-ci, le captain Théodore G. Lemmon, se vante d'être le directeur qui soit resté le plus longtemps dans un même poste.

— Treize ans, monsieur! me dit-il avec l'accent d'orgueil d'un croisé.

Je lui dis que je connais des instituteurs en France qui sont restés plus de cinquante ans dans la même école. Il croit que je plaisante, et en riant il dit :

— Alors, ils étaient en ruines, tous les deux, le maître et le bâtiment, n'étaient-ils pas?

Quand une chose a duré cinquante ans ici, elle est historique, et on la met sous verre. Un instituteur qui pourrait se vanter d'un tel passé mourrait dans une vitrine.

Le captain est un homme de haute taille, à la longue barbe blonde grisonnante.

Il m'explique d'abord qu'il y a cent soixante élèves

en tout à l'école : cent vingt garçons et quarante filles.

— Et qu'est-ce que vous leur apprenez?

— Tout. Ou du moins nous essayons... L'anglais, l'abord, la lecture, l'écriture, tous les cours jusqu'au septième degré, puis l'agriculture, l'irrigation, la charpenterie, la cordonnerie, la plomberie, la boulangerie, l'habillement, la sellerie, la peinture en bâtiments. Aux filles nous enseignons les sciences domestiques, la cuisine, la couture, les ouvrages de perles, le raccommodage, le blanchissage, la vannerie, les travaux de la laiterie et la tenue générale de la maison.

Il me fit visiter les classes. C'étaient des classes primaires, enfantines même : on le voyait par les caractères tracés sur les tableaux noirs et par la nature des choses enseignées, premiers éléments de langue anglaise, d'arithmétique ou de géographie. Les garçons avaient une physionomie extrêmement sérieuse et même sauvage. Leurs regards fixes et droits, tous leurs mouvements de tête, du buste, si rapides, si imprévus, si souples, étaient ceux de jeunes bêtes mal apprivoisées. Leurs cheveux, d'un noir d'encre, séparés par une raie centrale, étaient collés sur le crâne et luisaient sous la graisse ou l'huile; leurs figures osseuses, aux pommettes débordantes, leurs yeux bridés, leur teint d'ambre en font, à coup sûr, des descendants ou des frères des Mongols. J'ai vu dans la ville chinoise de San Francisco des parents de ces enfants-là. Il n'y a pas de doute possible. Ceux-ci sont restés certainement plus sauvages, et d'ailleurs, à défaut du type, leur histoire en témoigne. Je ne sais ce qu'en pense la science ethnographique, mais si

elle ne rapproche pas les Peaux-Rouges des Mexicains et tous deux des Chinois, elle a tort. Car, à les voir, il n'y a rien de plus sûr que cette parenté.

Les filles ont des airs moins féroces. Elles rient plus volontiers. Mais ici encore comme en Chine, il est quelquefois difficile à un œil non exercé de différencier les sexes sur la simple physionomie. Quelque chose de viril et de fort les rapproche. Heureusement qu'ici le costume diffère.

— Voyez aussi, me fait remarquer le directeur, quelle différence dans l'ossature !

Les garçons, en effet, qui ont de douze à dix-sept ans environ, ont des épaules et des torses de jeunes hommes de vingt ans.

— Un jeune Apache qui pèse 50 kilos a une épine dorsale qui en pèse 20. Toute leur force est là.

Et il me passait la main le long de la colonne vertébrale.

— Alors, c'est une bande de vrais Apaches que j'ai devant les yeux ? lui demandai-je.

— Mais oui, me répondit-il, surpris de ma question, certainement ! Vous croyez qu'ils sont faux ? Mais nous avons aussi des Moki, des Papagoes, des Navajo et des Utes.

— Quelle différence y a-t-il entre eux ?

— Pas très grande. Les Apaches sont les plus disciplinables et les plus intelligents ; du moins, ce sont ceux qui comprennent le plus vite. Après vient le Moki. Les autres montrent plus de dispositions pour les arts mécaniques.

Mais tout cela est très relatif. Car, au fond, dans les ateliers comme dans les classes que nous visitons,

les jeunes Indiens ont un tel air d'ennui, si morne, si lointain et si résigné, qu'on les prendrait plutôt pour des prisonniers que pour des élèves libres. Quelle différence avec les nègres de Tuskegee! Je me souvins du zèle, de l'application, du plaisir, de l'intelligence aussi qui se lisaient sur toutes ces faces noires devant les établis manuels ou les tables de dessin de l'institut de Booker T. Washington.

Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer au captain Lemmon.

— Je crois qu'ils aimeraient tout de même mieux, lui dis-je, aller chasser l'ours, ou le caribou dans les forêts du Nord?

— *So would I!* (Et moi aussi!) s'écria-t-il en riant à gorge déployée...

Dehors, des élèves, grimpés sur des échelles, badigeonnaient les boiseries de la façade de couleurs éclatantes.

En pensant au peinturlurage dont les Peaux-Rouges ornent leurs têtes aux jours de cérémonie, je fis tout haut cette remarque :

— Ils doivent se dire que cette peinture serait bien mieux employée sur leurs figures que sur ces planches!

Le captain Lemmon voulut bien rire de nouveau avec bonhomie, de ce rire flamand qui le rend si sympathique.

Nous rentrâmes dans une classe, car le directeur tenait à me donner un échantillon de son enseignement.

— Ils apprennent la géographie, me dit-il. Vous allez voir.

Et s'adressant à toute la classe, il dit, en me désignant, d'un air entendu et confiant :

— Monsieur vient de Paris. Où est-ce?

Personne ne répondit.

Il répéta sa question, la retourna :

— Paris, où est-ce, Paris?

En vain.

Alors, s'y prenant autrement, il interrogea :

— Quelle est la capitale de la France?

Pas de réponse. Il insista plus violemment :

— La France, savez-vous ce que c'est que la France?

Le silence de la classe devenait gênant pour le directeur, et moi-même j'en étais gêné pour lui. Mais, très simplement, haussant un peu les épaules, il me dit en m'entraînant :

— Ils n'ont aucune mémoire...

Et cela paraissait évident.

Il me conduisit à travers les cuisines, les dortoirs, les autres dépendances. Tout était fort bien tenu, les lits éclataient de blancheur, et l'ordre était partout irréprochable.

— Comment recrutez-vous vos élèves?

— Ah! ça n'est pas facile, dit-il du ton d'un homme à qui on rappelle qu'il a eu du fil à retordre.

Il m'expliqua qu'il était forcé d'aller les chercher lui-même, très loin, dans la *reservation*, partout où il pouvait. On leur paye tout : le voyage, les habillements, la nourriture, et le séjour, et l'enseignement, et le retour. Tout enfin.

— Et encore, ajouta-t-il, on a bien du mal à en trouver.

— Comment cela?

— Mais... parce qu'ils ne veulent pas quitter leurs

forêts, qu'ils préfèrent continuer la vie abrutie qu'ils mènent...

Il se mettait un peu en colère. Mais le fond de sa nature prit le dessus, et il rit :

— Ils veulent rester au-dessous du nègre ; tant pis pour eux !

— Vous ne croyez donc pas les Peaux-Rouges supérieurs aux nègres ?

Alors, du ton de celui qui sait ce qu'il dit :

— Ah non ! ah non ! Le nègre est bien plus avancé et bien plus susceptible de développement.

— Quelles sont donc les qualités de ceux-ci ?

— Une force d'application énorme pour l'imitation des choses matérielles, une patience que rien sur terre ne peut dépasser. Oui, une espèce d'idée fixe remplace chez eux la volonté, ou plutôt ne fait plus qu'un avec elle sitôt qu'on a réussi à faire entrer quelque chose dans leur cervelle. Mais c'est cela qui est dur...

— N'est-ce pas la preuve d'une forte personnalité ? fis-je, pour voir.

— Si vous voulez, dit le captain, mais une personnalité lente à s'ouvrir, pauvre de cervelle tout de même. Oh ! le jeu, ça, ils s'y mettent vite : le basket-ball, le base-ball, voilà leur affaire. Ils sont quelquefois fatigués pour labourer, mais jamais pour jouer à la balle.

— Et puis, un carquois, des flèches ?

— Non, non, ils préfèrent le fusil dès qu'ils le connaissent et l'ont expérimenté. Mais il ne faut pas laisser les Papagoes jouer avec ces choses...

— Pour la discipline, qu'est-ce qui vous gêne le plus dans vos rapports avec eux

Le captain réfléchit un instant :

— C'est leur peur du ridicule, fit-il enfin. Si on ne pense pas à cela toujours, il est impossible de rien faire d'eux. Ils se feraient tuer plutôt que de consentir d'eux-mêmes à rester une minute ridicules

— Et les filles ?

— Les filles sont plus souples, beaucoup plus souples. Et, par la coquetterie, on les prend très bien. Voyez celles-ci...

Une demi-douzaine de jeunes Indiennes passaient devant nous, se rendant à la laiterie. Elles nous regardaient de leurs yeux noirs, très durs. Dans leurs cheveux noirs comme du cirage, des rubans roses étaient noués, traversés de grosses épingles de cuivre doré.

— Avec ces épingles-là et ces rubans, on peut leur faire faire tout ce qu'on veut, en classe.

— Et pour les punir ?

— C'est assez simple. Quand ils ont fait mal une fois, c'est à vous de leur faire bien comprendre que c'est mal. Et quand vous avez décidé une chose et qu'ils savent que vous ne revenez jamais sur votre parole, ils vous obéissent, ayant trop de bon sens pour se heurter, de leur propre volonté, à l'inévitable.

Et voilà, je crois, de bonne sauvagerie.

LES CHERCHEURS D'OR

Dans le Colorado. — Les prospecteurs. — Comment on devient chercheur d'or. — Ouray. — La brique incrustée d'or. — L'obsession de l'or. — Les cailloux et les chimistes. — Le *claim*. — La veine. — Celui qui découvre. — Celui qui travaille. — Celui qui s'enrichit. — Une mine d'argent. — Un mineur français. — L'inventaire d'un chercheur d'or.

Je ne pouvais pas décemment traverser le Colorado sans visiter quelques mines d'or et d'argent. En Europe, où les monuments historiques et les chefs-d'œuvre d'architecture abondent, ces sortes de cryptes sont assez rares, et nous n'avons pas l'occasion de nous blaser sur elles. Leur seul nom conserve un prestige sans égal, et quel est l'anachorète désintéressé qui ne dresserait l'oreille en apprenant qu'un de ses oncles, prospecteur dans l'Ouest américain, vient de lui laisser en mourant un *claim* de douze cents pieds près de Cripple Creek ou du Camp Bird!

Par ici, dans les villes, dans les hôtels, dans les gares, dans les trains, on ne parle que de cela : pros-

pecter. Tout le monde y pense. C'est une hantise. Des garçons d'hôtel français de Los Angelès m'en entretinrent, comme d'un projet qu'ils allaient bientôt réaliser. Ils se mettraient deux. Avec leurs économies, ils achèteraient un cheva., une tente, des conserves, chacun une pioche et un marteau, et prendraient la montagne au printemps prochain. Ils rentreraient à la ville vers la fin de l'été, et, s'ils n'avaient pas réussi, ils recommenceraient dans deux ans.

La petite ville d'Ouray, où je me suis arrêté, est le type des centres miniers américains : une rue principale, en pente, sans pavage, des trottoirs de bois, de petits magasins à un étage, des *saloons* où l'on danse, où l'on joue à la roulette et où les filles viennent manger l'argent des mineurs. De la neige partout, car nous sommes à 2,500 mètres d'altitude. Le reste de la ville est bâti dans une étroite cuvette resserrée entre deux monts couverts de neige. Cela ressemble à un petit village suisse. Aux vitrines, on voit des échantillons de tous les minerais du Colorado, avec des morceaux d'or, d'argent et de cuivre *natifs*, c'est-à-dire trouvés dans la mine sans mélange. Un particulier s'est même amusé à amalgamer des minerais de différentes sortes et à en faire des briques qu'on voit, encastrées dans un mur de pignon. L'une de ces briques renferme d'assez gros morceaux d'or vierge.

J'ai rencontré là le frère de mon ami Ferrari, qui est le curé catholique d'Ouray et dessert en même temps, dans la montagne, plusieurs paroisses situées à deux heures de chemin de fer de la cure. C'est un excellent homme, ancien Père jésuite, évangélisant à sa façon, se contentant d'une toute petite église de bois qu'il partage avec un prêtre irlandais, le P. Bea-

ton, auquel il me présenta et qui voulut bien, très gentiment, m'accompagner dans mes excursions aux mines des environs.

Le P. Beaton est très intelligent; comme tous les prêtres de ce pays, il aime et sait discuter. Et tout en nous faisant conduire dans la montagne, vers une mine d'argent, *Bachelor Mine*, nous essayâmes, réciproquement, de nous convertir à nos idées, en vain, comme toujours. Mais, en revanche, le P. Beaton, qui est un observateur intelligent, me fournit abondamment de renseignements sur les mœurs des chercheurs d'or. Il les connaît bien, puisqu'il vit au milieu d'eux, et qu'il entend chaque jour raconter de nouvelles histoires, les mécomptes cruels et les hasards fortunés de la vie du prospecteur!

Il n'y a pas un ouvrier mineur, venu du fond de la Croatie ou de la Calabre pour travailler dans les mines, qui n'ait dans la tête l'obsession maladive de découvrir le filon précieux sur un coin de roc resté libre. Il travaille pendant des mois, des années même, dans les mines en exploitation, se prive de tout, et quand il a mis de côté quelques centaines de dollars, le voilà parti la pioche sur l'épaule, avec un camarade, ou, souvent, solitaire, explorer les monts les plus élevés, frapper de son pic la pierre nue, en détacher un morceau, regarder attentivement le grain, et ainsi durant des semaines, jusqu'à ce que, fatigué, découragé, il se décide à revenir à la ville prochaine. A moins qu'au contraire il ne rapporte dans sa besace quelques échantillons du caillou convoité! Il n'est pas très sûr de la valeur de ses cailloux; aussi les a-t-il soigneusement numérotés et repérés. En revenant de la montagne, il les porte chez l'*essayeur*, un chimiste comme

on en trouve dans tous les centres miniers, qui, moyennant un ou deux dollars, lui indique la composition de ses minéraux : si c'est du plomb, du cuivre, de l'argent ou de l'or.

Si c'est de l'argent ou de l'or, — ô veine! — le premier moment de joie passé, les difficultés commencent. Il va au chef-lieu du district et demande un *claim*, c'est-à-dire l'attribution officielle à son nom de l'emplacement où il a découvert l'or. Le claim est, en général, de 300 pieds (90 mètres) sur 1,500 pieds (450 mètres).

A partir de ce moment, il en est propriétaire. Sa seule obligation vis-à-vis de l'État — comme chez nous les concessionnaires de mines quelconques — c'est de justifier pendant cinq ans, sur son terrain, d'un travail annuel de la valeur de 100 dollars.

Que va-t-il faire alors?

Va-t-il exploiter lui-même? C'est le rêve... Avoir découvert *seul* le minerai, la direction du filon, et extraire, *pour soi tout seul*, l'infinie richesse du sol!

Mais il faut pour cela un travail colossal. Par conséquent, des capitaux. Chaque pied de tunnel coûte à creuser de 30 à 40 dollars. Comment faire? L'heureux propriétaire a bien quelques centaines de dollars. Mais qu'est-ce que cela? Va-t-il chercher un acquéreur à qui il vendra en totalité ou en partie son droit d'exploitation? C'est à quoi il se résout la plupart du temps. Et c'est ce qui explique que les mines d'or n'enrichissent presque jamais ceux qui les découvrent, mais le capitaliste et l'intermédiaire qui ont su traiter « intelligemment » l'affaire avec le prospecteur naïf.

C'est que, d'ailleurs, il y a des mines d'or qui, au lieu d'enrichir ceux qui les exploitent, les ruinent.

Voici comment.

L'or affleure sur le roc. Mais, pour l'extraire économiquement, il faut non pas creuser un puits de haut en bas, ce qui paraîtrait le plus simple, mais de bas en haut, ce qui permet de se servir beaucoup plus utilement de la dynamite et d'installer le service du charroi du minerai avec plus de commodité et de rapidité.

Car il arrive souvent que la veine — qui se comporte sous la terre comme par-dessus, — est capricieuse. Elle déroute les calculs les plus ingénieux et les plus sagaces. Au lieu de suivre sa courbe habituelle, elle s'égare, ou bien elle s'interrompt. C'est l'intermittence!

Et alors, une fois sur une fausse direction, on peut, à creuser des galeries souterraines à la recherche du filon, dépenser, pour rien, une fortune. C'est ce que font valoir les brasseurs d'affaires de mines au pauvre prospecteur qui vient à eux, rempli d'enthousiasme et de foi. Pour lui, le filon est là, visible, à quelques pieds sous terre. Il n'y a qu'à creuser à 40 mètres plus bas, dans telle direction, et on retrouvera la veine. Ah! s'il avait de l'argent! Mais il n'en a pas. Il est riche, pourtant! Mais sa fortune est enfouie sous des centaines, des milliers, peut-être, de mètres cubes de pierre.

C'est alors que le capitaliste lui dit :

— Découvrir de l'or, ce n'est rien, ou presque rien. Il faut savoir d'abord quelle quantité de métal renferme le minerai, si le filon est profond et étendu, si nous le trouverons! Pour cela, il faut faire des son-

dages, creuser des galeries, dépenser des sommes importantes. Les avez-vous?

— Non.

— Les aurez-vous d'ici cinq ans?

— Non.

— Alors, entendons-nous. Je vous offre tant de votre *claim*. (Le plus souvent quelques milliers de dollars.)

— Aurai-je un intérêt sur le rendement de la mine? demande anxieusement le mineur.

— Non, mon bonhomme. Ou alors vous trouverez le filon vous-même, et nous discuterons ensuite sur les conditions de l'exploitation.

Le prospecteur n'a pas les moyens de creuser le tunnel et de retrouver ainsi sa veine à 50 ou 100 mètres au-dessous de l'affleurement de l'or, ce qui faciliterait immédiatement l'évaluation de la valeur de la mine. Il cède donc toujours, comme un joueur heureux qui a foi dans sa chance et qui spécule déjà sur les autres découvertes que son gain va lui permettre de faire.

Et, en effet, il touche le prix de la vente. Il s'arrête quelquefois dans un de ces *saloons* qu'on voit à proximité des mines, baraques en planches, où l'on vend à boire et à manger, où l'on trouve tous les jeux de hasard, et quelques femmes venues de la ville. Il arrive que le malheureux mineur sort de ces *saloons* complètement ruiné par le jeu et par les femmes. Mais s'il est de bonne race volontaire, il ne s'attarde pas. Il reprend bientôt la montagne, plante sa tente sur un haut plateau, se fixe un rayonnement d'un kilomètre ou deux, et pendant tout le printemps, son marteau ne cesse de frapper le roc.

Le P. Beaton me donnait tous ces détails avec

abondance. Nous approchions de la Bachelor Mine. Nous croisions, le long du sentier escarpé et à peine tracé que nous suivions, des gens à cheval.

— Ce sont des mineurs, remarque le P. Beaton. Ici, beaucoup d'ouvriers ont leur cheval. C'est nécessaire, quand on demeure en ville.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque étroit, où s'élevaient quelques baraques de sapin.

— Nous y sommes, me dit mon compagnon en sautant de voiture.

La neige couvrait les pentes. Un torrent coulait au bas. Le long du dévalement qui descendait au torrent, je vis un amas énorme de boîtes de conserves multicolores, mélangées à des os, à des détritus de mangeailles. On eût dit qu'une armée avait campé là.

L'une des baraques abritait un restaurant avec des tables et des bancs de bois brut; une autre, le bureau du contremaître, garni d'un téléphone et de nombreux échantillons de minerai d'argent. Quelques autres masures appartenaient à des mineurs mariés et qui avaient des enfants.

Mais nous ne vîmes personne dans le bureau, ni aux alentours. Un silence inquiétant planait sur nous, car le bruit du torrent s'entendait à peine comme un bruit de feuilles remuées.

Un ouvrier traînant une brouette chargée de minerai passe devant nous, s'arrête et nous salue :

— Tiens! c'est un Français, me dit le P. Beaton, et un catholique. Je le connais. Nous allons être renseignés.

Nous allâmes vers lui, et à l'entendre s'exprimer en français, j'eus un moment de plaisir. Mais sa conversation était courte, et ses idées bien vagues. J'appris

tout de même qu'il gagnait trois dollars par jour à porter ainsi du minerai de la mine au moulin.

Il nous indiqua où nous trouverions le contremaître, et nous nous engageâmes sous les voûtes d'une galerie dont les parois et le plafond sécrétaient une eau abondante.

A un carrefour, je vis une affiche manuscrite collée au mur. C'était un ouvrier qui s'adressait à ses camarades en ces termes :

« *Je n'ai plus de travail.*
« *Je dois m'en aller.*
« *Je veux vendre :*
« 1 lit de fer à ressorts,
« 1 bureau à secret faisant un bon coffre-fort,
« 1 jaquette de laine tricotée,
« 2 chandeliers,
« 1 enclume,
« 1 étau,
« 1 seau,
« 1 marteau pour casser le roc,
« 3 pics de prospecteur,
« 1 tondeuse pour les cheveux. »

— Vous avez là l'inventaire complet d'un chercheur d'or, me dit le P. Beaton.

Nous visitâmes ensuite la mine en détail. Mais, comme demain je vais voir une mine d'or, la plus importante du Colorado, et que l'installation minière pour l'or et pour l'argent est pareille, je ne vous parlerai que de la mine d'or, ce qui est bien plus coloré.

UNE MINE D'OR DANS LE COLORADO

En route pour la mine. — A 4,000 metres d'altitude. — Le Camp Bird. — Le moulin. — Les concasseurs. — La purée d'or. — Le voyageur dans une benne suspendue à 100 mètres en l'air. — Vers les cimes. — La neige. — L'ingénieur et le Moulin-Rouge. — Courte histoire d'une grande fortune. — Les mineurs cardiaques. — L'or en wagons. — Le minerai plus riche qu'au Transvaal. — Imagination déçue. — Le pudding d'or. — 25,000 francs par jour. — L'escorte armée.

C'est toujours au sommet des monts que l'or se trouve. De sorte que l'accès en est très difficile, dans ce pays surtout où il n'y a pas de chemins. Nous avons mis trois heures en voiture pour arriver d'Ouray au Camp Bird. Quel froid! Pas autre chose que de la neige autour de nous, à part les tristes sapins qui dressent leurs branches symétriques alourdies du poids de la neige accumulée. Nous côtoyons depuis longtemps un précipice d'une grande profondeur; le chemin, qui tourne sans cesse, borde une pente dangereuse qui dévale à des centaines de mètres au-

dessous de nous, vers un torrent bruissant. Pendant trois heures, nous montons ainsi, sans rencontrer ni une maison ni un être humain. Vers l'or! c'est vers l'or que nous allons! C'est à travers cette désolation solitaire, l'horreur attristante de cette nature, sur le bord d'un gouffre, qu'il faut chercher le métal précieux par qui doit nous venir le bonheur... ô facile symbole!

Le froid augmente sans cesse. A Ouray, nous étions à 2,250 mètres, nous voici à 3,200. 1,000 mètres de plus, et nous arriverons au Camp Bird. L'air devient plus vif encore... Comment font les ouvriers mineurs pour habiter toute l'année ces montagnes de neige?

A peine arrivés, nous visitons ce qu'on appelle le moulin. La mine proprement dite se trouve plus haut et bien plus loin, à 1,000 mètres au-dessus! Le minerai est extrait là-bas, mis dans des bennes et apporté ici sur des fils de fer aériens, au-dessus des monts et des vallées couverts de neige. On en voit qui arrivent là-bas de très haut, sur les fils imperceptibles; les bennes ont l'air de minuscules boîtes de poupées suspendues sur l'abîme. Elles grossissent peu à peu, et les voici bientôt qui viennent se renverser devant nous dans les bocards. Les bocards sont des concasseurs. Le minerai y est jeté et aussitôt écrasé, broyé en poussière par un système mécanique de gros pilons groupés qui frappent avec force, sans cesse, d'un mouvement rapide, les cailloux qu'on leur livre. De l'eau se mélange à cette poussière, et une sorte de boue grise sort du concasseur et s'épand sur toute la largeur d'une plaque métallique en pente. Une fine poussière d'or étoile cette boue liquide : c'est l'or

dont il s'agit ! Voici la richesse cotée dans les Bourses des deux mondes.

On m'explique que, sur ces larges plaques métalliques, on applique chaque jour une couche de mercure qui a la propriété d'attirer l'or à lui. L'affreuse sauce qui sort des concasseurs et coule lentement sur ces plaques se trouve allégée, au passage, des particules d'or qu'elle renferme. Le reste de la bouillie s'en va dans une rigole où on la recueille soigneusement dans des seaux, car le mercure laisse passer, malgré tout, des parcelles de métal, et naturellement on ne les laisse pas perdre !

A la fin de la journée, un ouvrier passe devant chaque concasseur — il y en a une douzaine environ, sur une même ligne, — gratte religieusement le magma de mercure d'or, et l'emporte au fourneau.

Ce sirop d'or est déposé dans des alambics ou des cornues spéciaux, soumis à une forte température qui fait s'évaporer le mercure — que l'on recueille, — et l'or demeure seul au fond de l'alambic.

Voilà toute l'opération.

Cela vu, il restait toute ma curiosité à satisfaire : je voulais contempler la mine d'or elle-même !

On me dit qu'il n'y avait rien à voir, et l'on s'étonna de ma curiosité. Ces gens pratiques ne comprennent pas qu'on puisse prendre du plaisir à se rendre compte « qu'il n'y a rien à voir ». Très gentiment on se prêta pourtant à ma fantaisie, et l'ordre fut donné d'arrêter au passage une benne à minerai qui nous servira de voiture.

Par-dessus mes habits je passe un accoutrement de mineur, car ces boîtes sont sales.

J'irai avec le directeur du moulin, jeune homme

d'une trentaine d'années, à la fine moustache blonde, aux yeux bleus, carré d'épaules, actif et remuant.

Je lui demande si ce système de transport est bien solide?

— Oh oui! me répond-il. Je m'en sers souvent moi-même. Il n'y a pas de danger.

Nous nous accroupissons l'un en face de l'autre, comme nous pouvons, dans la tasse de fer; on touche un bouton et nous voilà partis. Mon compagnon de route, le charmant P. Beaton, me dit bon voyage, agite son mouchoir longtemps sur le seuil du moulin.

Nous montons d'abord très à pic, et la sensation est bizarrement désagréable. Ainsi suspendu à une très grande hauteur sur un fil mince, par un crochet de fer, on se sent complètement livré au hasard d'une force inconnue.

Un instant, je regarde en bas : la tête me tourne, j'ai le vertige. Je vois sous moi des arbres couverts de neige, grands comme des plantes d'appartement; les poteaux télégraphiques ressemblent à des allumettes plantées en terre. Devant nous, les hauteurs qu'il s'agit de franchir, et, de chaque côté, les montagnes qui encadrent la vallée. Il n'y a que du blanc autour de nous, le soleil frappe sur la neige, et mes yeux se ferment en pleurant, tant la lumière est vive.

— Vous n'avez pas peur? me demande en riant le jeune Yankee.

— Non, lui dis-je. Et si j'avais peur, vous ne le verriez pas.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, il n'y a jamais eu d'accidents ici; tandis qu'à la mine voisine, au contraire, les accidents ne sont pas rares. Le mois dernier, le fil

a cassé et deux hommes ont été tués raide en tombant.

— Comme je les comprends ! fis-je pour plaisanter. Il me semble que, si nous tombions, nous ferions comme eux !

— Sûr, fit-il.

Je demande à ce jeune directeur de trente ans :

— Connaissez-vous Paris ?

Il me répondit :

— Non. Mais je voudrais bien le connaître.

Puis il ajouta ce simple mot, avec un sourire et cet accent que je voudrais vous rendre :

— Moulin-Rouge !

Nous planions.

De temps en temps, sur la voie aérienne de retour, nous croisions des bennes remplies de minerai. Quand nous passions sous les roues des supports, à chaque poteau, il fallait baisser la tête pour ne pas nous la faire écraser, une secousse agitait notre benne, puis, de nouveau, la sensation du plongeon dans le vide.

Après l'avoir admirée, la blancheur de la neige m'opprimait de sa monotonie. Pour reposer mes yeux, je cherchais au loin la tache noire de sapins que la neige ne couvrait pas entièrement. Ainsi les âmes trop parfaites doivent-elles à la longue fatiguer l'admiration des pécheurs. On demande une tare ! Physiquement, j'éprouvais ce besoin devant la pureté rigide des monts, l'herminisme inviolé de la vallée. Un air pur et sec entrait dans mes poumons ; le sang me montait à la tête. Et nous nous élevions toujours. Devant nous une haute montagne se dressait.

— Est-ce là ? demandai-je.

— Oh ! non, il faut passer par-dessus, franchir une

autre vallée, et encore un autre pic et une autre vallée.

Nous traversâmes un poste intermédiaire situé sur le flanc de la montagne prochaine. C'était un vaste hangar de planches où travaillaient quelques ouvriers. A notre passage, au ras de terre, le chef du poste, chargé de donner la direction à notre benne, nous demanda :

— *How do you feel, gentlemen ?* (Comment vous sentez-vous, messieurs ?).

Et, en nous relançant dans le vide, il nous dit :

— Bon voyage !

Une autre montagne se dressait devant nous, énorme. Était-il possible que nous escaladassions ce géant ?

— De l'autre côté se trouve la mine, me dit mon compagnon. Dans un quart d'heure nous y serons.

Bientôt, en effet, les constructions rouges du Camp Bird apparurent. Et notre descente vers l'usine fut vertigineuse.

On nous retira de la soupière à grand'peine et nous secouâmes notre ankylose.

Où étions-nous donc, mon Dieu ? Un paysage de fin du monde et de misère affreuse. Dans une cuvette resserrée encadrée de mamelons déserts, la neige s'étendait uniforme. Au creux de l'étroite vallée quelques hangars peints en rouge s'élevaient. C'était la machinerie, les bureaux, les dortoirs et les cuisines des mineurs. Dehors, étendus sur les névés candides, des chaussettes, des blouses, des linges de couleur gelaient. Et rien d'autre. Aucune animation. Le silence, pas d'horizon, le froid. Qui avait bien pu venir jusqu'à ce cirque désolé, si loin de tout, chercher

de l'or? Le pauvre homme! Je me fais raconter son histoire. Ce ne fut pas lui qui en profita. Il n'avait pu atteindre la veine et, après de vains efforts ruineux, l'avait abandonnée. Une société s'était ensuite formée pour reprendre les recherches; elle y renonça aussi. C'est alors qu'un troisième larron, profitant des travaux des autres, avait creusé le tunnel quelques pieds plus loin et découvert le filon convoité. Sa fortune fut prompte et colossale. C'est pour lui qu'aujourd'hui 225 mineurs creusent le roc huit heures par jour et que 75 ouvriers travaillent au moulin.

Je me sentais mal à l'aise. Ma tête bourdonnait, et l'air que je respirais me paraissait rester dans mes poumons aussi froid qu'il y était entré. Je demandai à quelle hauteur nous nous trouvions?

— 14,000 pieds, me dit le directeur (4,200 mètres). C'est bien haut. Aussi la plupart des mineurs sont malades, presque tous cardiaques. Il faut souvent changer d'ouvriers, car au bout de peu d'années ils ne peuvent plus supporter l'altitude.

En effet, toutes les figures que je regardais étaient creuses et ternes, les yeux brillaient, et quand les gens parlaient les voix étaient voilées.

— Gagnent-ils de l'argent, au moins?

— Non, peu. Trois dollars ou trois dollars et demi. Mais ce qui les attire, c'est l'idée de découvrir d'autres mines d'or dans le voisinage et de les revendre.

Mes tempes battaient. Je me dis que je ferais un mauvais prospecteur. Je ne suis pas l'homme des cimes, comme disait l'autre imbécile.

Pourtant, je voulais voir la veine en personne. On n'a pas tous les jours une occasion pareille! Et j'étais venu pour cela.

Le superintendant vint au-devant de nous et nous guida vers la mine. C'était un petit homme trapu, vulgaire, aux mâchoires solides, au teint terreux, à la voix sombrée, qui crachait tout le temps du jus de tabac. Nous traversâmes les chambres des machines où tournaient des roues colossales, puis les dortoirs des mineurs, la chambre à sécher (*dry room*) où des vêtements lamentables pendaient, des loques mouillées, terreuses, des feutres défoncés, salis, couverts de larmes de bougie. C'est là qu'en sortant du travail, les mineurs venaient se changer; puis nous vîmes les cuisines, où des porcs entiers se balançaient au bout des crochets; et nous entrâmes sous une galerie humide, sillonnée de rails. L'eau coulait de partout, nous pataugions dans des flaques. Nous tenions à la main chacun une chandelle. Chemin faisant, nous causâmes.

— Voyez-vous, me disait le superintendant en prenant une chique, quand on a « prospecté » une fois, on recommence toujours. Moi-même j'ai trouvé plusieurs mines, mais je les ai toujours mangées avec d'autres plus coûteuses, comme cela est arrivé ici.

A un tournant de la galerie, nous vîmes arriver à toute vitesse un train de minerai que poussait une mignonne machine électrique. Nous eûmes à peine le temps de nous coller contre le roc pour laisser passer le train et ses vingt wagonnets de minerai d'or.

Nous pataugeâmes un quart d'heure encore dans l'eau, la boue et l'obscurité. Arrivés à un carrefour, notre guide me dit :

— Voici la veine.

Je regardai, je tâtai, je ne vis rien qu'un roc grisâtre, avec des taches de quartz, et, de-ci de-là, une

petite particule d'or, grosse à peine comme la tête d'une épingle.

— Alors, voici l'or en question ?

— Oui, la veine a 2 m. 10 de large, et nous sommes à 300 pieds de profondeur (90 mètres). Plus loin, nous arrivons à 1,200 pieds de profondeur (360 mètres).

— Et quelle quantité d'or contient le minerai ?

— De 30 à 50 dollars (150 à 250 francs) la tonne. C'est très riche. Au Transvaal, ils ne retirent que de 6 à 10 dollars par tonne (30 à 50 francs).

Je ne pus me défendre d'une désillusion. Mon imagination d'adolescent, — comme on nous élève mal ! — s'était autrefois figuré des galeries souterraines, profondes, cachées, qui conduisaient à l'endroit mystérieux où l'or gisait... Mais une fois là, ce devait être un éblouissement, une féerie opulente et tentatrice. Les murs étaient sûrement d'or vierge, et leur éclat, aux lueurs de la lampe, souriait aux yeux charmés. Un coup de pic sur les murs détachait un lingot qui tombait en chantant, et ces murs s'enfonçaient à des profondeurs infinies... Il y avait là des richesses éternelles, et on pouvait y mener des amis pour y puiser à volonté.

Voilà ce que devait être une mine d'or.

Au lieu de cette caverne d'Ali-Baba en or pâle, en or jaune, en or citron, aux reflets brûlants, au lieu de charrois ensoleillés et sonores que des ouvriers, sans cesse tentés de voler, menaient fondre joyeusement pour les amalgames, au lieu d'amas de métaux radieux qui étaient l'image et le moyen de la vie heureuse, voilà des tas de grès sale, comme les cailloux des routes, et il faut une voiture de ce macadam pour

en tirer un louis. Cela n'en vaut vraiment pas la peine, et — encore un symbole facile — décidément, la richesse ne fait pas le bonheur. En tous cas, elle n'est pas belle à voir de près.

Trois quarts d'heure après, nous étions de retour au moulin.

Il me manquait quelque chose : si j'avais vu le visqueux margouillis des bocards et le banal minerai de la mine, il me restait à voir de l'or, du véritable or solide!

— Justement, me dit le jeune directeur du moulin, je vais vous montrer le produit de la journée d'hier, qu'on va porter à la ville.

En effet, sur une table du laboratoire s'étalait une sorte d'obus aplati et magnifique, une orgueilleuse motte jaune d'un beurre de Flandre rayonnant, un gâteau splendide d'or pur ! Je le soupesai. Je l'estimai à 10 kilogrammes.

— Pas autant, me dit le chimiste, il vaut seulement 25,000 francs. Et 10 kilogrammes en vaudraient 34,000.

C'était une bonne journée tout de même.

A la porte, deux hommes à cheval, armés de fusils et de revolvers, attendaient. C'étaient eux qui allaient porter à Ouray l'impérial pudding.

LES CAÑONS — DENVER

Le grand cañon de l'Arkansas. — Ce que sont les cañons. — Le Black Cañon. — Le Marshall Pass. — Denver. — Le nationalisme européen. — Le Français et l'homme de Manchester fraternisent. — Histoires de fortunes rapides. — Le garçon de café, la blanchisseuse, le garçon de cuisine. — Le Beef Trust et son adversaire. — Une association de deux milliards et demi.

Nous voici dans le grand cañon de l'Arkansas.

Imaginez, à travers les montagnes Rocheuses, de colossales fissures qui s'étendent quelquefois sur des kilomètres. Des torrents rapides, souvent même des rivières assez larges, courent entre ces murs énormes, et un étroit chemin, généralement tracé par les compagnies de chemins de fer américaines. On attribue l'origine de ces cañons à l'action des eaux torrentielles.

Nous ne connaissons en France que les merveilleuses gorges du Tarn qui puissent être comparées, comme formation, aux cañons des Etats-Unis. Disons-

le sans vanité, les gorges du Tarn, pour être moins colossales, sont plus pittoresques et plus jolies. En Suisse, les cañons n'existent pas. De temps en temps vous rencontrez bien dans les Alpes une gorge étroite où de l'eau coule, ou un rocher fendu comme à Ragatz, mais jamais de ces kilomètres de couloirs resserrés entre des parois de granit ou de marbre vert et rouge, de toutes formes.

Nous traversons le Black Cañon, le Marshall Pass, noms célèbres dans le pays. Pendant plusieurs heures, se déroule ce singulier paysage composé d'un torrent et de deux hautes murailles de pierres rouges. Mais ces pierres changent si curieusement de formes qu'on ne se lasse pas de les regarder. Les tranchées atteignent des hauteurs considérables. Et sur ses pentes s'étagent des tours si chimériques, des donjons si réguliers, à côté de cascades de pierres, de déchirures sinistres, de dégringolades de blocs lisses où la neige ne saurait tenir, des amas gigantesques de pierres ridées comme des peaux d'éléphants, de découpages, de cassures, de déchiquetages si imprévus, que l'œil ne s'en rassasie pas. Des arbres poussent là-dessus, on ne sait comment, et j'y vois des traces d'incendie, des squelettes d'arbres brûlés.

La neige s'attache aux rocs, remplit les crevasses; elle habille d'hermine de grands fantômes sérieux qui ont l'air des gardiens de la passe; elle dessine des orfèvreries argentines, des fleurs brillantes sur des flèches gothiques; les colonnes géantes sont ouvrées de filigranes de glace, et ces murailles de douze cents mètres font penser aux avenues gelées où s'érigent les palais fantastiques des mythologies polaires.

A un endroit, je vis une masse de pierre d'un seul

tenant, mais si haute, si droite, si régulière, que je pensai à plusieurs colisées superposés dont les ouvertures auraient été bouchées.

Dans la Gorge Royale (Royal Gorge, naturellement) une tempête de neige nous assaillit. Un vent terrible chassait des tourbillons contre le train ; je mis le nez un instant sur la plate-forme arrière et je fus aussitôt couvert de neige. Je revenais à mes plus mauvais jours de décembre et de janvier dans la Nouvelle-Angleterre ; le vent sifflait furieusement et tristement, et comme le soir tombait, je retournai à mon coin et tâchai de penser à des choses moins tristes.

La neige nous accompagna jusqu'à Denver. Tout le long du chemin ce ne sont que monts et plaines arides.

Je ne languis pas à Denver où il n'y a pas grand'-chose à voir. La ville, qui ressemble à toutes celles que je vous ai décrites, me parut très propre et très active. Elle se développe avec une rapidité phénoménale. Sa fondation remonte à 1858, et elle renferme aujourd'hui près de 250,000 habitants !

Mais c'est tout de même vrai qu'on est moins poli dans l'Ouest que dans l'Est.

Il n'y a pas à dire : l'Ouest est la province de l'Est (je mets à part les restaurants de San Francisco), et New-York est bien la grande capitale du continent.

A l'hôtel, en me mettant un soir à table, le garçon qui me servait, avant que j'eusse prononcé un mot, me dit dans l'anglais le plus pur :

— Ah ! monsieur, je suis content de voir un Européen ! Moi, je suis Anglais, de Manchester, et je n'aime pas ce pays du tout. La vie y est trop rude,

trop brutale. Aussi, quand je vois un Européen, mais c'est très rare, je suis content pour plusieurs jours.

Je me solidarisai spontanément avec ce garçon de table anglais. Je le compris comme un frère. Et je me disais qu'à mille lieues de leur patrie un Anglais et un Français qui, en Europe, ne sentiraient que leurs antagonismes, se découvraient des affinités assez fortes pour sympathiser sans se connaître.

C'est là un sentiment réel qu'ont dû éprouver tous ceux qui ont résidé quelque temps dans ce pays. L'Européen à la première génération, et qui n'a pas pris le parti de devenir Américain, y souffre de besoins d'âme qu'il lui est impossible de satisfaire. Un Français en Allemagne ou en Angleterre, ou inversement un Allemand ou un Anglais en France, se sentent relativement dépaysés et sont heureux de rencontrer un compatriote en qui ils peuvent épancher leur nostalgie. Mais faites rencontrer le Français, l'Allemand et l'Anglais de passage à New-York, à Pittsburg ou à Denver, et vous les verrez s'amalgamer comme des gouttes de mercure. Cela prouve que la civilisation européenne n'existe pas seulement à l'encontre de la barbarie asiatique ou africaine, mais aussi au regard de la civilisation américaine. L'Amérique est une vigne nouvelle et abondante dont on ne connaît pas encore le fruit. Il faut en mettre le vin en bouteilles pendant quelques années avant de décider à quelle classe il appartient. Si on le boit maintenant, il est un peu rêche et suret.

Les connaissances des Américains en histoire universelle sont courtes. A l'étalage d'un grand magasin

je vis des armes, des têtes de momies mexicaines, des bijoux, avec cette inscription : « D'après l'avis d'un illustre professeur, ces objets sont vieux de plus de mille ans. Ils rivalisent de vieillesse avec les Pyramides d'Égypte. » L'illustre professeur ignorait que Chéops vivait dans les 4,000 ans avant Jésus-Christ.

Je me suis promené dans Denver avec l'agent consulaire français. A chaque coin de rue, il m'arrêtait pour me raconter une histoire dans ce genre :

— Voyez-vous cette maison de dix étages? Elle appartient à un ancien garçon de café. Et celle-ci, et celle-là aussi. Elles valent aujourd'hui 3 millions... Ce building appartient à un ancien charpentier dont la femme était blanchisseuse. Les gens qui ne lui payaient pas leur linge lui donnaient des bouts de terrain qui valaient à ce moment-là — je vous parle de trente ans — 50 ou 100 dollars. Aujourd'hui, ils représentent une grosse fortune.

Et ainsi de suite! Il me nomme les gens les plus riches de Denver. La plupart sont d'anciens ouvriers mineurs ou des gardiens de bestiaux devenus marchands eux-mêmes, et dont beaucoup ne sauraient même pas signer leur nom. Aujourd'hui, ils ont chevaux et voitures et domestiques, mais ils s'ennuient, car ils ne savent pas comment dépenser leur argent.

Le soir, nous allâmes passer quelques heures chez un vieil Italien de soixante-dix ans, riche de trois ou quatre millions.

— Vous verrez, me dit-il, c'est le type des gens riches de l'Ouest.

Le vieux demeurait à l'extrémité de la ville, dans une rue déserte. Au coup de sonnette, une première porte s'ouvrit et laissa paraître, derrière un grillage, la silhouette d'un vieillard. Quand mon compagnon se fut nommé, la grille s'ouvrit aussi et nous entrâmes, sous l'œil encore méfiant de l'homme et de sa femme qui l'était venue rejoindre.

Lui était un homme resté solide, habillé comme un ouvrier; il parlait encore à peu près français; elle, femme très vulgaire, d'origine alsacienne, ne parlait que l'anglais et quel anglais!

Le salon était l'intérieur banal des petits bourgeois de ce pays. Aucun luxe, à peine du confortable. On y sentait l'avarice héréditaire du montagnard. Il nous raconta sa vie avec de longs détours insignifiants. Né dans un petit village du Piémont où il était domestique, il partit à vingt ans en Amérique, avec quelques sous d'économie, sur un bateau qui lui donna le passage gratuit à condition qu'il y ferait la cuisine. Arrivé à New-York, il y avait fait un peu de tout. Quand il eut mis de côté quelque argent, il fonda un petit hôtel, qui brûla. Il établit alors un bar, regagna quelques milliers de dollars et refonda un hôtel.

Puis il vint à Denver au moment de la création de la ville. Il y avait encore trouvé des Peaux-Rouges, avec qui les colons faisaient bon ménage. Si, au lieu d'être un prudent gagne-petit, il avait eu le moins du monde l'esprit spéculateur et de la hardiesse, il pourrait être aujourd'hui l'homme le plus riche de la ville. Mais il s'est contenté de quelques millions gagnés sans risque, et, pour ainsi dire, par

la force des choses ! Il n'en sait que faire, d'ailleurs.

Le mal qu'il s'est donné en émigrant, ses cinquante ans de travail acharné dans un pays rude, n'ont même pas pour excuse un appétit quelconque. Il vit chichement, n'a pas d'enfants, n'a aucun besoin et ne goûte à aucune jouissance. Il végète. Le soir, quelquefois, il fait une partie de jucker avec mon guide, et une jeune fille, une nièce, je crois, qui vient le voir de temps en temps. C'est tout.

Voilà le genre des gros bourgeois millionnaires. A quelques nuances près — si j'en crois les gens qui les connaissent bien — ils se ressemblent tous. Du moins ont-ils tous, ou à peu près, la même origine, la même culture, la même histoire et la même incapacité de jouir.

On m'avait parlé d'un homme intéressant à voir, l'adversaire du Beef Trust, c'est-à-dire celui qui avait osé se dresser devant le trust de la viande de Chicago! Il s'appelle M. Springer, et il est le président de l'Association nationale des marchands de bestiaux (National Live Stock Association). Je suis allé le voir à son bureau. C'est un homme de quarante-cinq ans, d'un blond roux, énergique et calme, qui paraît jouir d'une belle santé. Il est assis sur le coin de son pupitre, et me parle :

— Oui, monsieur, j'ai battu le Beef Trust. Et j'en suis fier. M. Morgan, avec M. Armour et M. Swift, et tous les autres de Chicago, avaient projeté de monopoliser tout le commerce de la viande des Etats-Unis, de décider les cours, etc. etc. C'était un peu gour-

mand, ne trouvez-vous pas? Nous n'avons pas voulu nous laisser manger comme les animaux du Trust.

« Nous avons dit que le jour où le *Beef Trust* serait constitué à la Bourse de New-York, nous le tuerions comme un porc.

« Pour cela nous avons décidé de former un capital de 25 millions de dollars (100 millions de francs) entre nous pour créer une coopérative. Nous pouvons faire cela facilement, puisque le capital actif représenté par l'ensemble des marchands de bestiaux de notre Union s'élève à 500 millions de dollars (2 milliards et demi!) Avec notre cotisation nous bâtirons, et nous avons déjà bâti des abattoirs partout, ici à Denver, à Kansas-City, à Omaha, à Salt Lake City, à Saint-Joseph, qui sont les grands centres de l'élevage dans l'Ouest, et même à Chicago!

— Et quel est votre but, après avoir tué le *Beef Trust?*

— C'est d'unir entre eux tous les éleveurs de l'Est et de l'Ouest, de fixer les cours des bêtes vivantes et de la viande prête à être consommée. Ce sera la ruine des éleveurs étrangers à l'Association.

— C'est-à-dire que vous voulez remplacer un trust par un autre? Quel avantage le public a-t-il à cela?

— Le public, je ne sais pas, me répond-il froidement. Mais l'Association nationale des marchands de bestiaux a un très grand avantage!

PUEBLO — KANSAS-CITY — SAINT-LOUIS

La poussière d'or et d'argent. — Familiarité des employés des chemins de fer dans l'Ouest. — Le conducteur et le mécanicien. — Mœurs démocratiques. — Pueblo. — Prospérité grandissante et rapide. — L'homme qui guette la fortune. — San Francisco est un paradis. — Ce que c'est que le *good time*. — Un type américain. — Le désert d'alcali. — Kansas-City. — La visite de M. Roosevelt. — Pénurie de chevaux. — Les morts qui attendent. — Arrivée à Saint-Louis. — Le voyageur rencontre des Parisiens et des Parisiennes. — Soulagement.

Sur la plate-forme du train qui nous emmène vers Saint-Louis, en quittant Denver, les autres voyageurs et moi constatons que nous sommes couverts d'une poussière d'or et d'argent! Nos vêtements en sont constellés et la peau de nos faces rayonne comme d'une sueur magnifique. Ce pays est vraiment extraordinaire... Comment essayer de nier une prospérité qui se dilapide ainsi? Dans les trains d'Europe, on essuie les traces de poussière et de charbon; ici, on

pourrait presque, en se brossant, payer le prix de son voyage!

Des Américains, me dit-on, m'ont reproché d'avoir parlé avec exagération de la familiarité des employés de chemins de fer. Je suis obligé de douter qu'ils aient beaucoup voyagé dans leur pays, au delà de la Pennsylvanie. Il n'est pas besoin, pour se rendre compte de ce genre de choses, d'être né en Amérique, et il n'y a rien là à comprendre ni à interpréter. S'ils ne sont pas de mon avis, c'est qu'ils trouvent naturels les gestes, charmants, je le veux bien, du conducteur qui vous tape affectueusement dans le dos et vient s'asseoir sur le rebord de votre fauteuil, ou bien c'est que, blasés, ils ne les voient plus.

A la station de Pueblo, le train étant en retard, un ouvrier vint s'asseoir à côté de moi, dans l'observation-car, sur un fauteuil d'osier brun capitonné de velours rouge. J'aime, pour ma part, les vêtements de l'ouvrier, je les trouve plus commodes, et, en somme, plus sympathiques que les autres; mais la veste et les pantalons de celui-ci, en toile bleue, étaient noirs de graisse et d'huile. Je compris que c'était le chauffeur du train. Prélassé dans son fauteuil de velours, fumant une cigarette, il faisait la causette avec un élégant voyageur vêtu d'un irréprochable complet de drap bleuâtre, haut col raide, cravate de soie à l'épingle d'or, chapeau de feutre, et qui paraissait rempli de familiarité bienveillante pour lui. Ce ne fut qu'au bout d'un instant, quand le voyageur remplaça son chapeau par une casquette galonnée qui le transforma soudain en conducteur de train, que je m'expliquai l'intimité des deux employés de la Compagnie.

C'est dans l'Ouest, à partir de Saint-Louis et de Chicago — en venant de New-York, — que ces façons s'accentuent. Ce n'est pas que l'on soit très poli dans l'Est, mais on y est plus froid. Par ici, le voyageur dit très bien au conducteur qui l'appelle « gentleman » :

— Appelez-moi *homme* seulement. Je ne suis qu'un homme, pas un gentilhomme.

En attendant le train, j'avais eu le temps de faire une promenade rapide dans Pueblo.

Je me fis confirmer qu'on venait de découvrir dans un faubourg de la ville de nouvelles mines de charbon et de fer à fleur de terre! Déjà des compagnies de traction s'étaient formées pour amener le minerai et la houille à l'intérieur de la cité, et des fonderies, des aciéries, des fabriques d'outils nouvelles s'organisaient. Pueblo devient l'une des plus puissantes concurrences du trust de l'acier. La ville s'augmente et prospère de jour en jour. Il y a dix ans, Pueblo comptait 24,000 habitants. Dans dix ans, il y en aura 100,000. Vous devinez le nombre de fortunes qui se seront édifiées par la seule force des choses dans cette simple ville de l'Ouest.

Un détail amusant : Pueblo est située au confluent de l'Arkansas et d'un ruisseau qu'on appelle, avec quel accent, vous le devinez : *The Fontaine qui bouille Creek!*

En route, je m'entretins avec mon élégant conducteur. C'était un Alsacien. Son père, né à Strasbourg, avait émigré en Amérique, et lui était né à Saint-Louis. J'essayai de lui parler de l'Alsace, de la France. Mais cela ne l'intéressait pas du tout : il était devenu complètement Américain. Il ne parlait, d'ailleurs,

pas un mot de français. Il m'entretint de son passé et de ses rêves d'avenir.

— J'avais mis de l'argent de côté, comme gérant d'hôtel, et j'allais devenir patron moi-même, mais j'ai perdu ce que j'avais dans une mauvaise affaire. Alors, je me suis engagé ici, où j'ai l'occasion de rencontrer beaucoup de gens. *I am waiting for a chance, do you see!* (J'attends une occasion, voyez-vous.) Oh! je suis tranquille, elle viendra.

Je remarquai son air décidé, actif, son œil bien ouvert, ses gestes nerveux et prompts, une sorte de trépidation générale, si commune aux gens de ce pays, et qu'il n'y avait, en effet, plus rien en lui de la placidité légendaire de ses ancêtres. Que restait-il de son origine tout au fond de son être? Je n'en sais rien. Mais dans ses préoccupations d'affaires qu'on sentait exclusives de toutes autres, dans ses gestes et son accent, c'était bien l'Américain moyen que je rencontrais chaque jour.

Il parlait volontiers. Il m'expliqua avec un air d'envie qu'à San Francisco, où il avait habité, tout le monde se donnait du bon temps.

— *Every body has a good time!* Tout le monde va au Cliff House, au théâtre, au restaurant. On sait s'amuser là, au moins! Ce n'est pas comme dans l'Est, où l'on ne pense qu'à gagner de l'argent, pour ne jamais en jouir.

Cette expression de *good time* (bon temps) est bien américaine. On ne peut en donner une traduction tout à fait exacte, car « bon temps » ne dit pas assez. C'est à la fois synonyme de bonheur calme, de repos et de « faire la noce ». C'est, suivant les appétits, entrer dans le Paradis de Mahomet, s'accorder la flemme espa-

gnole et pratiquer le menfichisme français. L'homme de l'Est en parle plutôt avec un accent de reproche, comme d'une chose qui lui est inconnue et qu'il ne doit pas connaître, et qu'en tout cas il ne faut pas envier. Le nègre, au contraire, en parle comme du rêve de sa vie. Dans le Sud et dans l'Ouest, mais surtout en Californie, en Louisiane et dans le Kentucky, le *good time* est une récompense due, légitime, enviable.

La jeune fille, avant son mariage, a du *good time :* après, ce seront les soucis et les servitudes du ménage. Des jeunes gens me racontèrent avoir eu du « good time » après s'être largement pochardés de whisky; venir à Paris, par exemple, c'est du « good time » assuré. Les ouvriers qui gagnent vingt francs par jour — et ils sont très communs — ne s'imposent pas le travail toute l'année, comme chez nous. L'été ils vont aux eaux, à la mer, à la montagne; ils louent un cheval qu'ils attellent à une voiture qui leur appartient et, pendant un mois ou deux, ils prennent du *good time.*

— Je comprends cela, me disait mon ex-compatriote, et quand je serai riche, je ferai comme eux.

— Il faut le devenir ! lui-dis-je.

— Je sais bien. Mais il me manque un peu d'argent pour commencer. Je l'aurai bientôt.

— Empruntez-le. Il paraît que les banques prêtent facilement aux gens entreprenants qui ont une bonne idée.

— Oui. Mais on ne trouve pas d'argent à moins de 8 0/0 en Amérique. Ne savez-vous pas que la propriété rapporte 10 0/0 ?

Comparez l'allure et le langage de cet homme avec celui de son collègue français. L'un, qui ne se sent là que provisoirement, en attendant *l'opportunity* de se lancer dans les affaires et de faire fortune; l'autre, content de son sort, ou du moins résigné, et dont le seul rêve est d'atteindre le moment de la retraite, une retraite misérable !

Multipliez cet échantillon par des millions de cas pareils, et vous aurez le type général de l'Américain.

De Pueblo à Kansas-City, c'est le désert qui continue, un désert d'alcali, sans une maison à travers les immenses plaines, sans un arbre, sans une herbe. L'État de Kansas a voté des sommes colossales pour amener l'eau des rivières dans ces régions désolées et les fertiliser, comme ont fait les Mormons dans l'Utah.

On m'avait prévenu que je ne verrais rien à Kansas-City. Mais ma curiosité est inguérissable. Avoir visité déjà trente villes américaines, constaté qu'en effet elles se ressemblent toutes, et quand même, m'entêter à le vérifier encore par souci de ne rien dire que d'exact, voilà mon cas. Je n'ai, en effet, rien vu à Kansas-City, rien autre que des tramways sans nombre, des maisons comme partout, avec cette différence qu'on y entend, dès neuf heures du matin, par les fenêtres ouvertes, jouer du piano mécanique; une foule plus « ordinaire » que dans les grandes villes d'égale importance de l'Est, une foule plus paysanne et, pour dire le mot, plus vulgaire.

J'ai cherché en vain des monuments dignes d'être regardés, et je me suis finalement contenté d'un étalage de tailleur. Vous ai-je déjà dit que les étalages offraient à l'étranger l'une de ses rares distractions? Celui-là était assez amusant. Des guirlandes de feuilles vertes artificielles couraient d'un complet à l'autre, s'enroulaient autour des cannes, contournaient les chapeaux, s'étendaient sur les plastrons de chemises. Les complets affichés au prix de 15 dollars, arboraient à leurs boutonnières des camélias rouges en papier. J'admirai, sur les têtes de cire des mannequins, des mâchoires de bouledogue. Et voilà qui est caractéristique : on ne conçoit pas dans ce pays une tête humaine, homme ou femme d'ailleurs, qui n'ait des maxillaires de carnassier et un menton de Spartiate.

Je vis encore à un étalage de bijoutier une photographie du président Roosevelt au bas de laquelle on lisait :

« Cette photographie est évaluée à 2,000 dollars ».

Le bijoutier avait piqué sur la cravate de M. Roosevelt un énorme diamant monté en épingle.

A partir de Denver les nègres réapparaissent; on en voit très peu dans le Far West. Nous approchons de la région des grands fleuves, et voici, de nouveau, de la verdure, des arbres, des champs de maïs, des pommiers en fleur. Je rejoins le printemps que j'avais laissé dans la molle Louisiane, abandonné dans les

déserts du Texas, retrouvé dans les jardins neufs de la Californie et reperdu au désert Salé.

En arrivant à Saint-Louis, j'appris que tous les chevaux avaient été monopolisés pendant trois jours pour les fêtes données en l'honneur de M. Roosevelt. Pendant ces trois jours, il n'y avait pas eu d'enterrements, et on comptait quatre-vingts ou cent morts qui attendaient dans la glace que les chevaux fussent prêts à les conduire à leur dernière demeure.

Pourtant, je descendis du train avec plaisir. Je savais que la ville avait été fondée par les Français, et je vous ai déjà parlé de ma nostalgie. Je ne me dis pas que cette fondation remontait à 1764 et que mes compatriotes n'y établirent qu'une factorerie; ni qu'en 1804, au moment où Napoléon céda la Louisiane aux États-Unis, Saint-Louis ne comptait qu'un millier d'habitants; je me plus à oublier tout cela pour me figurer que j'arrivais dans une ville française, et que j'allais distraire un peu ma mélancolie.

Je ne me trompais pas! J'y rencontrai, en effet, des Parisiens, de vrais, des contemporains, avec leurs femmes, de vraies Parisiennes, et ce n'était pas banal, je vous assure. Je nomme :

M. Le Cœur[1], un grand entrepreneur de travaux, chargé de la construction du pavillon national français, et Mme Le Cœur, une petite femme blonde et ronde, rieuse et spirituelle, qui se moquait de tout; M. Roger Bouvard, architecte du gouvernement, auteur du plan du pavillon français, très exquise restitution du Petit Trianon, et Mme Bouvard, une jolie et

1. Ce sympathique Parisien est mort depuis, en pleine jeunesse et en pleine activité, regretté de tous.

élégante jeune femme brune, d'une indolence pleine de charme, un peu créole; M. Saglio, commissaire du gouvernement pour les beaux-arts, critique remarquable, d'un goût et d'une érudition très sûrs, M. de Montarnal, architecte des exposants, philosophe tout rond et photographe habile.

J'ai passé une huitaine de jours avec quelques-uns de ces êtres charmants, et je vous assure qu'on a complètement oublié de s'ennuyer. Eux et l'ombre de nos ancêtres suffirent à créer dans Saint-Louis une atmosphère française et parisienne que je respirai comme un étranger que j'étais devenu.

SAINT-LOUIS

Le voyageur observe des Parisiens déracinés. — Singulier effet. — Compatriotes matés par le flegme américain. — Visite aux travaux de l'Exposition. — Superficie colossale. — Cinq fois plus grande que celle de Paris. — Le bluff. — Comment les Américains attirent les exposants. — La participation de l'Allemagne. — Un commissaire modèle. — Clou de l'Exposition. — Particularités du travail de construction. — A quoi nous perdons notre temps. — Comment les Américains économisent le leur. — Le service d'incendie. — Comment on arrête un voleur. — Une tantasia de Peaux-Rouges. — Cordonnerie modèle : 7,000 paires de chaussures par jour. — La plus grande brasserie du monde.

Le plaisir de rencontrer des Parisiens là, tout à coup, n'est pas seulement sentimental, il s'avive de curiosité et d'observation. A les voir exubérants, parleurs, rieurs, étonnés par des usages inconnus et des mœurs différentes, embarrassés par la langue qu'ils ne comprennent pas, un peu ahuris de cette soudaine transplantation et se l'avouant gaiement, c'est vraiment mon pays que je retrouve!

Habitués à pouvoir partout imposer nos goûts et nos habitudes, à mettre tout en mouvement autour de nous, à nous plaindre, à critiquer, à exiger des égards, des prévenances même, de la part des gens à qui nous faisons l'honneur de notre clientèle ou de notre voisinage, nous sommes stupéfaits de trouver dans les hôtels et les restaurants d'ici un flegme inaltérable auquel se butent nos colères indignées, nos prières et même notre familiarité bon enfant. Et je m'amuse beaucoup à observer nos Parisiens qui, après avoir bien crié, bien répété aux gérants et aux domestiques qu'on est mal chez eux et qu'on ne reviendra plus, — comme si on devait jamais revenir ! — essayent finalement des procédés familiers aux gens qui ont faim : la douceur, la flatterie et la bonne humeur !

Mais ce qui dépasse en drôlerie tout ce qu'on peut imaginer, c'est leur intarissable gaîté quand, après avoir attendu une demi-heure leurs œufs sur le plat, on leur apporte sur un grand plateau non seulement leurs œufs, mais aussi poisson, côtelettes, légumes, salade, entremets et fromage ! Comme nous sommes une demi-douzaine autour d'une table et que nous commandons chacun les plats qui nous plaisent, il y a là, devant nous, au minimum une vingtaine de petits plats et de minuscules soucoupes où refroidissent les viandes et les sauces.

Les deux ou trois premiers jours ils protestaient avec l'indignation que je vous ai dite. Mais à partir du quatrième jour, les forces de protestation étant épuisées, les plats ne furent plus accueillis que par des réflexions drôles : les Parisiens étaient matés.

Naturellement, ce qu'on va voir à Saint-Louis, ce sont les travaux de l'Exposition.

Le Français qui passe ici ne peut faire autrement que de rendre visite à l'architecte-chef des dessins de l'Exposition, qui se trouve être un Français d'origine, installé depuis vingt ans à New-York, M. Masqueray, homme charmant, intelligent et distingué, qui fut la Providence de la délégation française et qui rendit à la section française des services qu'on n'a pas le droit d'oublier. Le plus flatteur pour M. Masqueray et, par conséquent, pour notre École d'architecture, c'est qu'il fut appelé à ce poste par le vote unanime de ses confrères américains.

L'Exposition est installée à quelques kilomètres de la ville. On y va en une demi-heure de tramway rapide.

C'est une immense plaine de près de 500 hectares, où une forêt s'élevait il y a deux ans à peine! Qu'on se représente ces 500 hectares bornés à l'horizon par une colline en pente douce qu'on utilisera pour une merveilleuse descente de cascades et de bassins. Déjà, des palais éblouissants de blancheur s'élèvent de tous côtés. Sept mille ouvriers travaillent sur les chantiers et dans les bâtiments.

L'idéal de l'Américain, ce n'est pas seulement de faire mieux qu'on a fait avant lui, mais surtout de faire plus grand.

Voici les premiers chiffres qu'on vous sert en arrivant :

L'Exposition de Paris, en 1900, occupait 130 hectares;

Celle de Chicago, 220 hectares;

Celle de Saint-Louis occupe exactement 485 hectares[1] !

On y a bâti quatorze palais, dont la plupart ont la taille de la galerie des Machines.

Que sont ces palais au point de vue architectural? L'Amérique n'a pas d'architecture à elle. Elle a des écoles où l'on apprend à copier, à imiter, à adapter très intelligemment. Mais nous sommes encore loin de la création artistique. Vous trouverez, sur les façades, des décalques du casino de Monte-Carlo, mais vous verrez quelquefois des pilastres qui ne soutiennent rien. Ils sont là pour la décoration, et dès que vous vous en êtes rendu compte, votre œil en souffre et ne voit plus qu'eux.

1. Notre ami Émile Berr est allé voir M. Picard, commissaire général de France à l'Exposition de Saint-Louis, à son retour à Paris. Voici ce qu'il rapporte de son entretien avec l'éminent administrateur :

« L'exposition de Saint-Louis ne semble guère avoir laissé à M. Alfred Picard d'autre impression que celle d'une improvisation colossale, moins intéressante par la nouveauté des choses mêmes qui y furent montrées que par l'énormité de l'effort accompli.

« Encore, ne doit-on pas exagérer l'importance matérielle de l'œuvre. En se vantant d'avoir édifié à Saint-Louis une exposition trois ou quatre fois plus vaste que la nôtre, nos amis de l'Ouest ont fortement *bluffé*. Il est très vrai que les palissades de clôture de l'Exposition « enveloppaient » un territoire de 485 hectares; mais il n'est pas vrai que l'Exposition « couvrît » cette superficie-là. D'immenses espaces inutiles séparaient les unes des autres les constructions de la *World's Fair*, et M. Picard exprime la conviction que si l'on considère seulement dans les deux pays les surfaces *utilisées*, l'Exposition de Paris, avec son annexe de Vincennes, égala en étendue celle de Saint-Louis.

« On a dit avec raison qu'une exposition où les constructions s'éparpillaient sur un aussi vaste territoire était condamnée à tou-

Et quelle différence y aura-t-il entre cette Exposition et la nôtre?

Car voilà ce qui m'intéressait.

Il y en aura deux principales, paraît-il, et qui sont importantes : d'abord les exposants ne payent pas l'emplacement de leur exhibition; ensuite, on leur fournit la force motrice et la lumière gratuitement. C'est une notable économie pour les fabricants de machines. On est même allé plus loin. Pour s'assurer une exposition complète des machines du monde entier, les organisateurs écrivirent aux plus grands constructeurs, — à la maison Delaunay-Belleville, en France, par exemple, dont le jeune et intelligent patron me raconte le fait, — pour leur dire : « Mettez à notre disposition une chaudière, un générateur, ce que vous voudrez, *nous le ferons prendre*

jours sembler vide, si énorme qu'y fût l'affluence des visiteurs. La vérité est que cette affluence ne fut pas très considérable. Il n'y aura pas eu à Saint-Louis plus de douze millions d'entrées. Ce n'est pas le quart du chiffre qui fut réalisé chez nous, il y a quatre ans. Or le gouvernement et l'État de Missouri ont affecté à la construction de cette Exposition de fabuleuses sommes : plus de 250 millions de francs. Quel qu'ait pu être le produit des « concessions » qui encombraient certains palais et cet énorme emplacement du *Pike* où se trouvaient assemblées les principales attractions de la *World's Fair*, on prévoit que financièrement l'Exposition de Saint-Louis sera un désastre.

« Il fallait s'y attendre. Saint-Louis ne pouvait compter sur la clientèle des Américains de l'Est, qu'irrite son admirable esser, et qui ont mis une sorte de coquetterie méchante à ignorer son Exposition. Un savant économiste, M. Georges Blondel, revenu lui aussi d'Amérique, racontait qu'au mois d'août plusieurs richissimes habitants de New-York, Boston et Washington, venus à Saint-Louis à l'occasion d'une course d'automobiles, affectèrent, durant leur séjour, de ne pas se montrer à l'Exposition. Un seul y vint, mais en cachette, et l'on dit qu'il fit demander aux journaux de n'y point mentionner sa présence. »

chez vous, et nous vous le renverrons, à nos frais, sans que vous ayez à vous occuper de rien autre chose que du montage et du démontage » N'est-ce pas étonnant?

Une seule condition est imposée dans ce cas : c'est que la machine marche pendant toute la durée de l'Exposition. Mais, comme la force motrice est fournie gratuitement, le fabricant n'a qu'à en faire surveiller le fonctionnement par un ouvrier.

C'est par de tels moyens que les Américains, lorsqu'ils s'en mêlent, entendent lutter contre la vieille Europe.

D'ailleurs, ils n'ont pas eu tant d'efforts à faire en Europe pour s'assurer le succès. La France accepta, d'emblée, l'invitation de la ville de Saint-Louis, ce qui toucha beaucoup, paraît-il, le Comité organisateur; et le nombre des exposants français est une fois et demi supérieur au nombre de ceux qui exposèrent à Chicago. L'Allemagne, de son côté, s'est précipitée sur l'Exposition de Saint-Louis avec une ardeur sans pareille. L'élément allemand domine à Saint-Louis. Sur 650,000 habitants, la ville compte 200,000 Allemands. Et le grand brasseur allemand, M. Busch, a coutume de dire ce mot qu'on cite : « Saint-Louis est à la porte de mon usine. »

L'Empereur s'est occupé lui-même de la participation de l'Allemagne à l'Exposition. Il a entendu qu'il en sorte un triomphe pour l'industrie allemande. Il choisit lui-même, comme commissaire général, un homme qui a toute sa confiance et qui fut commissaire adjoint à Paris, en 1900, M. Lewal. Ce fonctionnaire prit sa mission très au sérieux. Il s'installa à Saint-Louis et y passa un an. Je l'ai rencontré tous les jours dans les bureaux de l'Expo-

sition. C'est ainsi qu'il obtint pour le pavillon national allemand une place d'honneur, sur le haut de la colline, en plein « clou » et une foule d'autres avantages.

Je me suis enquis du *clou* de l'Exposition.

Or, le *clou* est situé sur la hauteur de la colline dont j'ai parlé et que domine le palais des Beaux-Arts. Devant ce palais se trouve une très belle colonnade en demi-lune qui sera le palais des États et dont le centre est formé par la salle des Fêtes surmontée d'un dôme. Ce sera le dôme le plus grand du monde! Il aura lui-même 60 mètres de haut, et la colline sur laquelle il s'élève, 30 mètres d'élévation, ce qui porte la hauteur totale à 90 mètres. Plus haut que Saint-Pierre de Rome!

La colonnade est ornée des quatorze statues de marbre des États du Centre et par des lampes de bronze monumentales, supportées par l'Ours du Missouri. Aux deux extrémités de la colonnade s'élèvent deux pavillons de trois étages, où seront installés des restaurants d'où l'on dominera toute l'Exposition. Une distance de plus de deux kilomètres sépare ces deux pavillons! D'immenses pelouses s'étendent du haut en bas de la colline. Devant le dôme et devant les deux pavillons, des cascades s'écouleront dans un immense bassin de 200 mètres de large (le double de la largeur de la Seine) à travers des jets d'eau de 100 pieds de haut et des statues. Du bassin, l'eau descendra dans de larges canaux contournant tous les palais, qui se trouveront ainsi entourés d'eau et de pelouses vertes. Des gondoles pourront circuler à l'aise dans le bassin et les canaux! L'eau est amenée du Mississipi par des pompes, qui

fournissent 300,000 litres à la minute. Elle est filtrée au passage.

La ligne centrale, depuis le palais des Beaux-Arts jusqu'au bas du bassin, a 3,000 pieds de long.

Cette jolie conception architecturale est due à M. Masqueray.

J'ai visité les chantiers avec M. Le Cœur, l'entrepreneur général du Pavillon français et des pavillons impériaux de Russie et d'Autriche, voulant connaître son avis technique sur la façon de construire des Américains.

Il admire beaucoup la méthode de travail des constructeurs. Comme il est lui-même à la tête d'une des plus importantes entreprises de travaux de Paris, j'écoutai ses réflexions et ses remarques avec le plus vif intérêt. Je vis qu'il admirait surtout les procédés de terrassement et de couvrage des toits. Ce sont des charrues à vapeur qui nivellent les terrains, tracent les rues; derrière les charrues, passent des gratteuses qui, à l'aide de pelles rondes actionnées par une vis sans fin, enlèvent mécaniquement du sol la terre soulevée par les charrues, et la versent dans des tombereaux qui suivent, traînés par des mules. Tout cela se fait avec une incroyable rapidité, sans mal et sans douleur, comme tout devrait se faire sur cette terre ingrate. La collaboration de l'homme est à peine visible, et en tout cas, son effort musculaire se trouve ici totalement supprimé.

Quant aux toitures, elles sont construites avec une sorte de papier feutré qui a subi un apprêt d'imperméabilisation. Des rouleaux de ce papier sont montés sur le faîte de la bâtisse, on les déroule sur la charpente, on y plante quelques clous pour les assujettir,

et c'est fini. Vous devinez ce qu'on peut dérouler de centaines de mètres de ce papier dans une journée! En France, on bâtit comme si les hangars d'Expositions devaient durer des siècles. En 1900, à Paris, toutes les charpentes étaient en fer et, naturellement, coûtaient des prix fous. Ici, comme le trust de l'acier exigeait que les commandes fussent faites deux ans d'avance, tant la consommation du métal est grande en ce moment, on a tout établi en bois. Le prix est considérablement réduit, et vous obtenez ainsi des façades d'une extraordinaire légèreté. Peut-être, au point de vue de la solidité, y aurait-il quelque chose à dire. Mais, dans quinze ou dix-huit mois, qui s'en plaindra?

En France, nous conservons une foule de choses inutiles : des tenons et des mortaises, par exemple, qui prennent un temps considérable à la main-d'œuvre; pour les assemblages, ici, on remplace tenons et mortaises par un simple boulon. Quelle économie de travail et par conséquent de temps!

Dans la construction des ponts, les Américains se montrent également rationnels et pratiques. Leurs garde-fous font partie de la charpente du pont et, par conséquent, travaillent, comme disent les constructeurs, ce qui oblige à augmenter la section des fers. Chez nous, au contraire, les garde-fous sont des poids morts qui chargent les ponts inutilement.

Tout en nous promenant à travers les chantiers, M. Le Cœur me raconte ce qui l'a le plus étonné depuis son arrivée en Amérique, à part le mouvement des tramways, la beauté solide des femmes et le service déplorable des hôtels.

— J'ai assisté, me dit-il, à un incendie violent. En

un clin d'œil apparurent sur les lieux des pompes à vapeur, des voitures d'échelles, *automobiles*. La rapidité de l'organisation des secours m'a paru vertigineuse. En cinq minutes, j'ai pu compter vingt-cinq pompes! L'incendie, qui était considérable et menaçait le voisinage, fut éteint en vingt minutes. Et pas de gardiens de la paix pour éloigner la foule! La foule fait ce qu'elle veut, elle circule à son gré, libre à elle de se faire écraser, arroser ou brûler. *No matter!*

« Un voleur est arrêté devant moi, me dit encore M. Le Cœur. Le policeman le conduit à cinquante mètres de là, devant une borne où il sonne. Bon badaud parisien, j'attends pour voir ce qui va se passer. Cinq minutes après arrive une voiture attelée de deux chevaux galopants et conduite par un policeman. Cette voiture est une cage de fer semblable aux cages à fauves des ménageries. Le policeman y fait monter poliment son prisonnier, prend place à côté de lui et la voiture repart au galop devant la foule qui est restée impassible et silencieuse. »

Il faut avoir tout vu.

Une fabrique d'où il sort chaque jour 7,000 paires de chaussures mérite qu'on se déplace. Nous y sommes allés en bande, le regretté Le Cœur et Mme Le Cœur, Saglio, Delaunay-Belleville fils.

1,600 ouvriers, ouvrières et apprentis. Des salaires qui s'élèvent à environ 18,000 dollars par semaine.

C'est ici le triomphe de la machine-outil. L'ouvrier cordonnier n'existe pas. Chacun a son petit morceau de cuir à coudre, à clouer, à percer à la machine. Mais,

visiblement, aucun ne serait capable de se confectionner une paire de bottines.

Machines à découper les semelles, les empeignes, par piles, machines à coudre, machines à clouer, machines à faire les œillets, machines à cambrer, et tout cela si parfait, si juste, si admirablement adapté, qu'on a à peine le temps de voir l'ouvrier opérer. Chacun de ses gestes mathématiques produit un résultat, jamais il ne tâtonne et jamais il ne s'arrête. Il n'a même pas la curiosité de regarder ces visiteurs importuns : c'est une machine vivante, automatique. Les machines à clouer sont les plus fantastiques : on met dans une sorte d'entonnoir une poignée de pointes d'acier, la machine est déclenchée et en dix secondes une cinquantaine de clous sont entrés dans la semelle, à leur place.

Les semelles sont faites de cuir et d'une couche de ciment et de liège.

En une dizaine de minutes une bottine est finie. Elle a passé par une vingtaine de mains.

L'usine fabrique elle-même la plupart des matériaux dont elle a besoin : les œillets, les clous, les pointes, par exemple, sortent de machines spéciales manœuvrées devant nous, par des enfants, automatiquement.

Après la plus grande cordonnerie, la plus vaste brasserie : le fameux Anheuser-Busch. C'est un Allemand qui l'a fondée en 1865. Sa statue colossale s'élève dans le vestibule de l'usine : spectacle qu'on ne peut s'empêcher de trouver un peu ridicule. Cette statue, disent les patriotes de Saint-Louis, s'explique

pourtant par l'invraisemblable prospérité de la brasserie, célèbre, en effet, dans toute l'Amérique.

La première année (1865) on brassa 8,000 barils.
En 1875, 35,000 barils.
En 1885, 318,000 —
En 1895, 738,000 —
En 1902, 1 million 109,000 barils.

Chaque jour, on fabrique donc ici 800,000 bouteilles de bière !

Ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer en visitant cette somptueuse cathédrale, c'est sa propreté méticuleuse. On n'y voit que marbre et que cuivre reluisant. Les immenses cuves où bouillent le malt et le houblon sont aussi nettes, aussi éclatantes que les batteries de cuisine flamandes. Le sol est sablé comme en Flandre. Tout fonctionne en silence : machines et ascenseurs.

5,000 ouvriers sont employés à cette fabrication gigantesque, à la mise en bouteilles, à l'étiquetage, à la mise en caisses. Les machines à vapeur ont un pouvoir de 7,750 chevaux.

Il faut ajouter — ceci n'est que juste, — que la bière y est délicieuse. Nous en avons bu, car tous les visiteurs peuvent en boire autant qu'ils veulent, et le cri de notre petite colonie française fut unanime : il n'en est pas de meilleure.

J'ai assisté à une grande fantasia d'Indiens et de cowboys, à laquelle on avait invité les délégués des puissances à l'ouverture de l'Exposition.

Il s'agissait d'initier les étrangers aux travaux et aux jeux de la prairie.

Dans une vaste plaine herbue, des Peaux-Rouges et des cow-boys, montés sur de petits chevaux rapides, lançaient le lasso vers des taureaux qui fuyaient à toute vitesse. Ce sport, consistant à capturer et à ligoter la bête dans le plus court espace de temps possible, comprend trois phases : la poursuite du taureau, le lancement du lasso, le renversement de la bête sur le pré en l'entourant vivement de la corde et en lui faisant perdre l'équilibre, et enfin le ligotage des pattes qui la maintient immobile dans l'herbe.

Je n'avais jamais vu réunis autant d'Indiens en costume de fête. Je me suis promené au milieu d'eux, très curieux de distinguer, au costume ou aux traits, les hommes des femmes. Cette distinction est très difficile à faire. C'est que leurs figures sont peintes et maquillées sauvagement. Ils teignent leurs paupières d'un enduit jaune, bleu ou rouge, et leurs joues et leur front sont creusés de dessins et de rides de même couleur. Leurs cheveux noirs sont séparés au milieu du crâne par une raie qu'ils teignent en rouge ou en bleu, et leurs quatre tresses leur pendent dans le dos, enfermées dans des gaines de fourrure. Des plumes de perroquet disposées en palmes ornent leur front; leurs épaules et leur dos sont couverts d'un long châle rouge, et un foulard de soie multicolore entoure leur cou. Leur costume se compose, en outre, d'une sorte de veste brodée, d'un pantalon mexicain, très large et ouvert du bas, de couleur vive, jaune, vert, ou rouge, et de bottes de cuir brut. Les femmes portent des bracelets d'argent aux poi-

gnets et les hommes accrochent à une boutonnière des médaillons avec le portrait de M. Roosevelt.

Il faut donc pour ce sport être un cavalier indémontable et un lanceur adroit et agile.

Les cow-boys sont des espèces de paysans coiffés d'un chapeau de feutre mou, aux larges bords, vêtus d'une veste courte de drap rouge et de culottes de peau collantes. Je me souviens de la physionomie de l'un d'eux, inoubliable. C'était un petit monstre roux, affreusement laid, aux yeux ronds et chassieux, la peau maculée de taches de rousseur, la bouche dégarnie laissant voir les gencives sanglantes; il était monté sur un cheval sauvage qui ne pouvait supporter le cavalier et qui, pendant cinq minutes, rua, bondit, sursauta, plongea, essaya de se rouler sur la pelouse. Et plus l'animal bondissait, plus fort l'affreux centaure le cinglait de coups de lasso. Ce fut une lutte épique où l'animal, finalement vaincu, s'apaisa aux applaudissements frénétiques des 40,000 personnes rassemblées.. Quand il descendit de cheval, une jeune femme jolie, prit son bras amoureusement, et le monstre grêlé rayonnait de plaisir.

L'organisateur de ce spectacle, éleveur très riche, avait amené ses deux filles pour y participer, deux jeunes filles très brunes, minces et nerveuses, aux cheveux crépus, à la physionomie sauvage. L'une d'elles, vêtue à la mexicaine, coiffée d'un large chapeau de feutre gris, jupe bleue, veste rouge brodée et dorée, mit 1 minute 44 secondes pour rejoindre le taureau, le tomber, sauter de cheval et le ficeler! Le père poussa des cris de joie terribles, brandit son chapeau et fila au galop vers elle. Elle avait réalisé le record de la journée!

NOTES ET CROQUIS

Raisons de l'abondance des écoles. — Petites serviettes et grands crachoirs. — Pays sans vieillards. — Dédain de l'Américain pour la vieille Europe. — J'aime tant Paris ! — Respect pour le bas de laine français. — Ici on ne parle pas français. — Gens pressés. — Une pensée de Franklin. — Le lit invisible. — Trafics de cimetières. — Une défense expressive. — Pas de salons où l'on cause. — Nettoyage à la machine. — Les chemins de fer américains. — Le pochard endommagé. — Supériorité effective de la philanthropie américaine. — Américanisation des enfants. — Un pont de fer fabriqué en huit jours. — La machine qui ne « paye pas ». — Prêtres chasseurs et boxeurs. — Brutalité évangélique. — Adoration de la richesse et de la force. — Écrasé par l'argent. — Location de bureaux au pied carré. — Consuls français. — L'Américain a peu de haine. — Pas de priseurs. — Abondance de « chiqueurs ». — L'Américain s'ennuie. — Le snobisme. — Simplicité des manières. — Comparaison avec nos poseurs nationaux. — Les compliments obligatoires.

Ce besoin de créer des écoles pour tout, des écoles où l'on enseigne aux femmes jusqu'à la façon de recevoir, de mettre la table, de faire le ménage, aux hommes, les éléments de leurs droits politiques, ne révèle-t-il pas l'instinct puissant qui les pousse à la rééducation de leur sociabilité? Tous ces Européens pauvres, de condition inférieure, ignorants, qui ont rompu les traditions des ancêtres, venus ici avec leurs familles, enrichis en quelques années, ont à pré-

sent une maison à tenir, des amis à recevoir, des domestiques à surveiller. Et ils ne savent pas... Trop vite parvenus à l'aisance ou à la richesse dans un pays sans passé et sans tradition, entraînés par les mœurs au confortable et au luxe, ils s'aperçoivent vite de tous leurs manques. Ils veulent qu'au moins leurs enfants soient éduqués et instruits, qu'ils sachent tout ce qu'eux-mêmes ignorent.

De là ces programmes extraordinaires, le psittacisme général des universités, de là ces écoles sans nombre où s'apprend, avec le reste, le snobisme.

Mais les Américains sont aussi poussés à multiplier les écoles par leur nature portée à la discipline, par une activité tyrannique à satisfaire et un goût réel d'apprendre. Leur absence de rêve et de méditation les éloigne de la période où l'on pense plutôt à se cultiver soi-même. Ils en sont encore à s'assimiler rapidement les choses. Et leur naïveté s'ajoutant à leur orgueil, s'ils ont besoin d'un artiste, ils font venir celui qui coûte le plus cher. Ils achètent à prix d'or des savants à l'Europe. Ils convoquent les maître-queux des paquebots français pour, entre deux voyages, enseigner aux filles du Massachusetts à gâcher les sauces, et ils appellent des palefreniers d'Epsom pour mettre de l'élégance dans leurs écuries.

Remarque :

En Amérique il n'y a qu'une chose de petite : ce sont les serviettes.

En revanche, les crachoirs sont des plages démesurées.

On ne rencontre presque pas de vieillards en Amérique. Je pourrais, je crois, compter ceux que j'ai vus en huit mois, de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Sud. Et ceux qui ont atteint à soixante ou à soixante-dix ans ne montrent pas cette belle sérénité des vieillards de notre pays. Trop rouges de teint, agités, presque aussi actifs que les jeunes gens, on les sent plus énervés que vieillis, et l'on devine qu'ils ne mourront pas couchés...

Le mépris affiché par les hommes américains pour l'Europe fait qu'on ne se leurre pas sur les déclarations d'amour des femmes et des jeunes filles à l'adresse de Paris. Elles aiment Paris même sans l'avoir vu. Mais que notre fatuité nationale — si naïve ! — ne se figure pas qu'il y ait là le moindre amour pour la France. Pour elles, la France c'est Paris, et Paris c'est la France. Elles ignorent tout de notre histoire, de notre tempérament, de nos mœurs et de nos sentiments : elles ne peuvent donc nous aimer. Mais ce que Paris représente pour elles les affole. Une grande et jolie jeune fille me disait qu'étant au collège, elle écrivait sur ses livres son nom, suivi de l'adresse : Paris! Et elle n'y était jamais venue. La maîtresse lui demandant si elle connaissait Paris, elle faisait ce gros mensonge : oui ! Mais, à présent, les noms des boulevards, des rues, dont elle se souvient la font vibrer de plaisir :

— J'aime tout à Paris, tout, les rues, les restau-

rants, les magasins, les maisons, les arbres, les voitures, les cochers! oui, les cochers, ils sont si aimables! J'ai passé seulement trois semaines à Paris en octobre. Il pleuvait tout le temps, ça ne fait rien, c'était très beau.

Quant à l'homme américain, en principe, il se désintéresse complètement de ce qui n'est pas son pays Il nous ressemble en cela. Quelques milliers d'entre eux viennent tous les ans en Europe, et tous s'arrêtent à Paris, parce que la ville est gaie et qu'on s'y amuse, et que tout de même ils se laissent influencer par le prestige historique, par la « réclame » séculaire faite autour de la Ville-Lumière. Mais, de retour chez eux, le sentiment nationaliste reprend le dessus, nous redevenons à leurs yeux « un petit peuple de la Vieille Europe ».

Une chose pourtant frappe les hommes d'affaires d'ici : c'est la richesse inépuisable de notre bas de laine national. Mais, dès qu'ils ont appris que c'est l'économie de la race, l'avarice, pour dire le mot, qui l'alimente, et non notre activité, ni notre initiative, il ne reste plus que les financiers pour s'y intéresser encore.

Il est amusant de suivre le travail des nègres dans les restaurants. En général, ils sont lents et flânent volontiers. Mais qu'un orchestre se mette à jouer un

air vif, voilà leur allure et leurs mouvements qui se précipitent aussitôt. Leurs longues jambes tricotent au rythme de la musique !

Personne ne parle le français, ni dans les magasins, ni dans les pullmans, ni dans les hôtels, excepté, bien entendu, à la Nouvelle-Orléans, dans les restaurants de New-York, de San Francisco, de Chicago, où les garçons et les maîtres d'hôtel sont souvent français.

Les hommes d'affaires américains rient quand il leur arrive des lettres soigneusement calligraphiées de leurs correspondants d'Europe. Ils ne comprennent pas qu'on perde ainsi son temps.

Ils auront bientôt perdu l'habitude de lire ces écritures.

J'en ai vu qui n'ont pas écrit une lettre *depuis dix ans*, et qui n'ont touché un porte-plume que pour signer.

Toute lenteur leur est vraiment insupportable.

Une phrase que les Américains pourraient écrire sur tous les monuments, leurs usines, et même leurs

maisons, et que j'ai copiée sur la couverture de l'Annuaire des téléphones de San Francisco :

« Le temps est l'étoffe dont est faite la vie. » FRANKLIN.

Mais comment est-il sage de l'employer? La question reste entière.

J'entre dans un hôtel. On me conduit dans une chambre. Je cherche le lit. Il n'y en a pas. Je regarde encore, me croyant distrait. Mon œil alors questionne le valet qui a l'air de jouir de mon étonnement. Enfin, en souriant, il va vers une grande armoire à glace collée au mur, saisit une poignée posée au fronton du meuble, la tire à lui, et je vois apparaître un large lit tout préparé, qui s'abat sur le plancher, et dont il détache les sangles. Je n'ai qu'à me coucher.

Une spéculation assez macabre est en pleine prospérité en ce moment aux États-Unis. C'est celle des terrains des cimetières. Comme dans la plupart des États il est permis de le faire, des sociétés de capitalistes se forment pour acheter tous les terrains d'inhumation et les revendre ensuite au tarif qu'il leur plaît de fixer.

L'argent placé dans ces sociétés rapporte actuellement 30 dollars pour 1, soit 150 francs pour 5 francs!

Les Vanderbilt sont l'âme vivante de ces trafics de mort.

⁂

Formules :

Lu dans un tramway :

Les passagers sont priés de ne pas mettre leurs pieds sur les banquettes.

Avis copié dans une gare de l'Alabama :

Ne crachez pas du jus de tabac sur mon poêle, mon plancher, ni derrière les bancs de ma salle d'attente.

⁂

On devine, à quelques exemples, qu'il existe en Amérique une sorte d'élite très distinguée, intelligente même et délicate, d'esprit large et cultivé. Mais elle est très éparpillée, puisqu'il n'y a pas de vrai salon ni de vie mondaine, et c'est comme si elle n'existait pas, puisque son influence est nulle, n'étant pas groupée. Les Américains n'ont jusqu'ici centralisé que leurs forces industrielles et financières, les trusts de l'intellectualité ne sont pas encore formés.

⁂

Nettoyage à la machine :

Ce sont les nègres qui font la plupart des travaux de propreté en Amérique, nettoyage des vitres dans les maisons particulières (à Boston, par exemple, tous les domestiques blancs s'y refusent), nettoyage des parquets, des corridors, des trottoirs, etc., etc. !

Dans les gares, ce sont eux aussi qui nettoient,

la nuit, les halls de stuc. Quand on débarque tard dans une ville, on les voit, sur deux rangs, à quelques mètres les uns des autres, promener sur le sol leur lavette de chanvre lentement, rythmiquement, sans se baisser, les yeux fixés sur les traces humides qu'ils épongent, en chantant des airs languissants à trois voix. A côté de chacun d'eux est posé un seau sur le bord duquel s'adapte, à la hauteur de leur main, une sorte de pressoir à manche horizontal. Quand leur lavette est bien imprégnée de l'eau sale du carrelage, ils l'insèrent sans se baisser entre les mâchoires du pressoir et en expriment toute l'eau. Comparez ce système qui n'exige qu'un minimum d'efforts et de mouvements, à celui employé chez nous pour les besognes analogues, et vous aurez une idée de la tendance générale dans ce pays à supprimer l'effort, à remplacer partout où cela est possible l'action de l'homme par la commodité des instruments et par la mécanique.

Il existe présentement, en Amérique, 358,150 kilomètres de chemins de fer en pleine exploitation, et on en construit sans cesse.

Comme point de comparaison, souvenons-nous que la France compte à peine 45,000 kilomètres de voies ferrées, et que ce chiffre n'est dépassé en longueur, dans toute l'Europe, que par le réseau allemand.

Brutalité :

Le samedi après midi, on trouve presque toujours un ouvrier gris dans les trains de banlieue. Et, comme

il n'y a qu'une classe sur les chemins de fer, on est exposé à des voisinages assez dégoûtants. Mais le public s'amuse énormément de l'ivresse, il en rit avec bienveillance. Un ivrogne ne voulant pas payer sa place, répondait par des plaisanteries aux sommations du conducteur. A une station celui-ci appela ses camarades qui empoignèrent le pochard, l'arrachèrent de la banquette et le poussèrent vers la porte avec une violence terrible. La tête du malheureux alla heurter contre l'angle de la porte ouverte, puis contre l'embrasure. Le crâne fendu, la figure ruisselant de sang, il fut jeté sur le quai où il demeura assis, hébété, sans avoir dit un mot. Dans le compartiment les gens riaient de l'air abruti du misérable. Cela avait duré une minute à peine.

Des différences qui existent entre les façons de pratiquer la philanthropie.

En France, les gens riches étant tous ou presque tous conservateurs, le budget de la charité s'en va vers le clergé et les œuvres cléricales. Ou bien un parvenu vaniteux et d'ailleurs avare, comme M. Chauchard qui a cent cinquante millions de fortune, distribue publiquement tous les ans l'aumône d'une centaine de mille francs, par bribes, on peut dire sou par sou, à des œuvres diverses qui surent le flatter. Il y a encore les Rothschild qui cherchent à se faire pardonner leur fortune par des moyens tout de même plus intelligents et moins mesquins.

Ici, il n'est pas rare de voir donner spontanément de un million à dix millions d'un coup à des œuvres d'intérêt public par des milliardaires. Rockefeller a bien donné trente millions à l'Université de Chicago.

D'où vient cette munificence? N'est-ce pas du besoin d'être royaux puisqu'ils sont rois? de créer grand parce qu'ils sont orgueilleux? et en même temps d'*organiser*, parce qu'ils ont l'instinct et le génie organisateurs?

Mais, en tous cas, quel bel exemple à suivre! Et quelle tristesse et quelle honte de voir de nobles esprits portés à dévouer leurs forces, leur intelligence et leur bonté au profit de leurs semblables, se débattre péniblement devant l'indifférence et l'égoïsme de nos millionnaires-gagne-petit!

De la force absorbante du pays américain.

En Louisiane, des gens d'origine française me confiaient leur douleur de voir leurs fils, des bambins de douze ans, qui n'entendaient pourtant parler que français chez eux, refuser d'apprendre et de parler la langue paternelle. J'entendis l'un d'eux, un jour qu'on le sermonnait vertement devant moi, répondre :

— Je serais honteux d'être Français! Je veux être Américain!

C'est à l'école, me disaient ses parents, que ses camarades et ses professeurs arrivent à un tel résultat. On se moque de lui, on le dénigre, et, à la fin, devant la force de l'ambiance, le voilà complètement trans-

formé. Il comprend tout ce que nous lui disons en français, mais *il ne veut pas répondre* en français. Et il n'y a rien à faire contre cela, quoiqu'on en dise.

⁂

Rencontré un ingénieur allemand attaché aux *Keystone Bridge Works* de Pittsburg, englobés dans le trust de l'acier. Il me raconte que toute l'année, que l'usine ait ou non des commandes, on fabrique sans cesse des charpentes de ponts sur les mêmes modèles, ce qui permet de les produire à des prix très bas.

Je lui demande combien il faudrait de temps à sa compagnie pour fournir les matériaux d'un pont de trois cents mètres?

— Si vous n'exigez pas de dessins particuliers, un mois.

⁂

Je demandais au chef puissant d'une grande industrie du fer si, dans les sacrifices qu'il faisait pour le perfectionnement de son outillage, il était guidé par le souci d'économiser la force humaine?

— Oui, me répondit-il, quand il y a bénéfice dans la fabrication. Mais il existe des machines qu'on n'emploie pas parce que le travail des ouvriers est moins coûteux. Ainsi, pour faire des tiges de fer rond, de petit diamètre, on a inventé un laminoir très pratique au point de vue mécanique, mais il « ne paierait pas ». Et nous continuons à laminer à bras d'hommes.

Types :

Je visite le faubourg d'une grande ville industrielle. Un consul hongrois me conduit chez un de ses compatriotes, un jeune prêtre catholique qui n'habitait le pays que depuis quelques années. Nous trouvons près de lui un autre jeune prêtre irlandais. Ce dernier est très brun, l'autre très blond, tous deux rasés. Assis devant une table, ils boivent du vin, des liqueurs, et fument.

Des fusils pendent au mur parmi des trophées de chasse.

— Vous chassez donc?

L'œil bleu du prêtre s'allume d'une petite flamme féroce. Et à ma réflexion — de pure forme — que Dieu n'a pas créé les bêtes pour être tuées, il riposte :

— De quoi se nourrirait l'homme, alors?

— Soit, fis-je, mais chacun sa profession... Il y a des bouchers, et le préjugé européen voit dans les prêtres des ministres de douceur et de paix...

Il me fait alors cette réponse absurde :

— Dieu a créé la nature. J'ai le devoir de la connaître, et si je ne chasse pas, je ne connais pas les bêtes... D'ailleurs, si elles ne fuyaient pas devant moi je ne les tuerais pas.

Je lui dis qu'il existe, pour étudier l'histoire naturelle, des livres et des muséums. Alors, sentant qu'il raisonne mal, il se met en colère; son collègue irlandais l'appuie :

« Que nous font les préjugés de l'Europe? L'Amé-

« rique est le plus grand pays du monde, à tous les « points de vue. A l'heure qu'il est, déjà, si l'Amé- « rique le veut, elle peut dicter ses lois à l'Europe, la « battre et la mettre sous ses pieds. » Et l'Irlandais, dont les yeux noirs brasillent, fait des gestes de boxeur, pendant que l'Autrichien semble piétiner rageusement un invisible vaincu.

Et ces deux énergumènes n'ont quitté leurs pays que depuis quatre ou cinq ans seulement.

⁂

Avez-vous éprouvé à Monte-Carlo cette sensation étrange que l'argent y a perdu sa valeur courante? On a exactement la même dans toutes les grandes villes américaines.

⁂

Un signe extérieur de prospérité :

Dans beaucoup de villes, les théâtres ont des matinées *tous les jours*, et les salles sont combles. On n'y voit que des femmes et des enfants, naturellement, les hommes étant occupés à gagner le prix de ces plaisirs.

⁂

Dans les grands *Buildings* de vingt étages, les bureaux d'affaires se louent au pied carré, généralement de deux à trois dollars, soit 10 à 15 francs pour 10 décimètres carrés.

⁂

Parlez à un Français de ses rapports à l'étranger avec nos consuls.

— Savez-vous la phrase type de ces gens qui sont là pour vous aider et vous encourager :

« Croyez-moi, prenez le bateau, allez-vous-en, il n'y a rien à faire ici ! »

A rapprocher de ce précepte américain :

— N'acceptez jamais *non* comme une réponse (*Never take no for an answer.*)

L'Américain a peu de haine. Il ne s'embarrasse pas de cette chose inutile. Il a des adversaires, il les bat ou il en est battu. Mais la haine, comme les fleurs, est un luxe d'oisif. N'est-ce pas le cas dans tous les centres très laborieux et très peuplés? Dans nos provinces françaises les haines sont bien plus vivaces qu'à Paris. C'est que les gens n'ont presque pas d'autre occupation... A Paris, où les gens sont plus occupés et voient plus de monde, on se déteste déjà moins, et la haine n'est pas stable, ni efficace. On va de l'une à l'autre.

Je me souviens du mot naïf d'un jeune multi-millionnaire, pourtant très puissant, me parlant d'un petit professeur qui écrivait dans un journal de l'Est, et qu'il aurait peut-être pu vaincre en le combattant :

— Je le flatte parce qu'il est méchant.

Si les chiqueurs et « chiqueuses » de gomme pullulent dans toutes les parties de l'Amérique, je n'ai jamais vu priser.

D'où vient cet amour maladif du changement qui est général aux Etats-Unis? Est-ce, comme ils disent, la recherche du mieux, qui les pousse à déménager chaque année, à démolir les maisons tous les dix ou quinze ans, et qui fait qu'un hôtel, un restaurant, un théâtre, un magasin, a si vite fini de plaire?

N'est-ce pas plutôt le signe qu'ils s'ennuient? qu'ils demandent à l'extérieur des choses des occasions de se distraire? N'est-ce pas beaucoup de snobisme aussi? Car le snobisme est une tendance à la discipline et au changement. On vous signale une nouveauté qu'on dit supérieure, vous y courez et vous l'acceptez, le snobisme pouvant se définir : l'adaptation à soi d'un goût qu'on n'a pas.

Quand vous entrez dans un salon, un endroit public, une salle de théâtre, un bar, un restaurant, un compartiment de chemin de fer, si timide que vous soyez, vous pouvez être tranquille. Si l'on vous regarde — ce qui est rare, — c'est avec la plus complète indifférence, l'absence totale de curiosité. Fussiez-vous le plus excentrique des cockneys, ou le plus élégant des snobs, le plus beau ou le plus laid, personne n'a l'air de se soucier de vous, ni de se moquer, ni de faire de réflexion à votre endroit : vous n'existez pas.

Cela supprime à la longue tout embarras, toute gêne, toute timidité chez le peuple américain. De là vient sans doute cette simplicité si agréable des

hommes, cette désinvolture naturelle, cette grâce aisée des femmes qui, sachant qu'elles n'ont pas de galerie, ne songent qu'à être elles-mêmes.

Des gens prétendent pourtant qu'à la longue, on découvrirait peut-être qu'ici, comme en Angleterre, la pose existe dans une certaine affectation de calme et de flegme. En tout cas, cette forme d'affectation nous choque moins, étant d'ailleurs négative, et nous nous en laisserions volontiers imposer par elle. Néanmoins, elle est plus supportable, n'opprimant pas le voisin.

Par contre, on éprouve un peu de honte à rencontrer ici un de ces compatriotes ostentatoires, apprêté et fat, parlant haut pour attirer l'attention, ne faisant pas un geste qui ne soit destiné à la galerie. Vous voyez le type : monocle à l'œil, moustache frisée, d'une élégance exagérée, croisant les jambes et lançant des œillades à toute l'assistance. Le malheur pour lui, c'est que la galerie ne le regarde pas. C'est très amusant à observer. Et la honte qu'on ressent vient de cette constatation que tous ces gens sans éducation et sans culture pour la plupart, sont pourtant en réalité bien plus « distingués » par leur simplicité, que cette fleur absurde de notre vanité nationale.

Chez nous, un tel être, tout ridicule qu'il soit pour des esprits clairvoyants, en impose à la plupart des gens. Ici, comme chacun ne pense qu'à soi, il en est pour ses frais. Et c'est ce qui fait, je crois, que les immigrants changent si vite, se modèlent si rapide-

ment sur les autres, qu'en un an de séjour ils sont devenus Américains et en ont l'air

Nuances :

Un professeur de l'Université de Harvard présentant un conférencier étranger à son public, clôt la séance par ces mots :

« Les personnes qui voudraient complimenter le conférencier et lui serrer la main, sont priées de passer dans le petit salon, *comme d'habitude* ».

Et ceci se passe dans la capitale intellectuelle des États-Unis, dans l'Athènes du Nord.

Le conférencier se dit qu'on n'accepterait pas chez lui cette façon, un peu grossière, de forcer les compliments. Puis il ajouta : « Si tout le monde me félicite, personne ne me félicite; si on félicite tout le monde, que m'importent les félicitations ? »

CHICAGO

Deux villes rivales : Chicago et New-York. — Préjugés injustes contre Chicago. — Allez voir la 12e rue. — Le lac Michigan. — Une rue de 35 kilomètres. — Plus de vraie politesse à Chicago qu'à New-York. — Un gentleman : M. James Deering, de la maison Deering, Mac Cormick and Ce. — L'Université de Chicago. — Un président habile. — Ce que vaut l'amitié de M. Rockefeller. — Conversation avec M. Harper. — La coéducation. — La chasteté. — 70 p. 100 de coquebins. — L'esprit militariste aux États-Unis. — L'influence allemande dans les études est en baisse. — L'influence française en hausse. — Usines de machines agricoles. — Catalogues en vingt-cinq langues. — Les *Trade Unions*. — La tentative de M. Crane. — Le testament d'un patron. — L'Armée du Salut. — Ce qu'on fait des matériaux de démolition. — Nausicaa et Démos. — Souvenir au pacha de Fez.

New-York et Chicago sont deux villes rivales, et ce sont les New-Yorkais qui ont transmis à l'Europe leurs préjugés contre les Chicagolais, de façon qu'à Paris, lorsqu'on veut parler d'un être un peu fruste, sans manières et sans éducation, on dit : « C'est un marchand de porcs de Chicago ».

De plus, ils nous présentent Chicago comme une ville affreuse, le type de la cité inhabitable.

Je trouve que les adversaires et les concurrents de Chicago exagèrent un peu, et qu'en tout cas, ce n'est pas aux habitants des tristes villes de l'Est de se montrer si sévères.

On ne peut pas dire que les rues de Chicago soient propres ni bien pavées, ni que les quartiers ouvriers aient l'attrait des cités idéales. Mais je n'ai pas été frappé non plus par la perfection du pavage à New-York, ni par l'hygiène des faubourgs populaires des grands centres de l'Est. Pourtant, ici, il faut le dire, certains quartiers, sur les bords de la rivière, paraissent bien, en effet, des faubourgs de l'enfer; des rues coupées de ponts métalliques jetés sur des chantiers de construction et d'usines[1] (Je vous recommande la 12e rue); vingt, trente, soixante lignes de chemin de fer, où courent des trains incessants de wagons innombrables, sillonnent le sol au-dessous de vous. On ne voit pas à trente mètres devant soi. Des vapeurs opaques comme des brouillards bouillonnent au-dessus de cheminées monumentales, descendent dans les rues en nappes épaisses, s'y mêlent à d'autres vapeurs et à la poussière ; des tramways passent comme des éclairs à vos côtés, de lourds camions circulent lentement, les cloches des locomotives se répondent dans le brouillard comme en un matin de Pâques. Le pont que vous foulez tourne sur lui-même ; d'autres ponts, au lointain, s'élèvent comme des ponts-levis. Je n'ai encore constaté

1. On compte quatre-vingts ponts de fer jetés sur la rivière et le canal. Sous le lit de la rivière, trois tunnels sont creusés pour le passage des tramways d'une rive à l'autre.

nulle part, au milieu d'une ville, une pareille intensité de mouvement et de bruit parmi tant de fumée. Mais nulle part non plus l'impression de prospérité incommensurable, grandiose, ne s'impose comme ici.

A deux pas de cet enfer, Chicago a le lac Michigan! Les principaux hôtels, l'Auditorium et son annexe, sont bâtis devant le lac. On appelle cela un lac : c'est une étendue d'eau de 580 kilomètres de long — la distance de Paris à Bordeaux — et de 175 kilomètres de large — de Paris à Châlons-sur-Marne — et sa profondeur atteint souvent 275 mètres : il s'y passe des tempêtes comme en pleine mer. Une large avenue court le long de la rive, et de beaux parcs y sont plantés. Promenade exquise, car il y fait toujours frais, et la vue de l'eau sans bornes et des gros navires à l'horizon y ajoute la magnificence de la mer. On me montre des hôtels privés, dont quelques-uns fort jolis, comme celui de M. Mac Cormick, qui a épousé une fille de M. Rockefeller (une dot de trois millions de dollars seulement) ; celui de Mme Potter-Palmer, dont la nièce devint, il y a quelques années, la princesse Cantacuzène-Spéranski ; celui de M. Armour fils (des Abattoirs); celui d'un archimillionnaire, M. Higinlotham, avec sa façade à l'envers, bâti en trois styles différents, d'un incohérence inimaginable. Je me demande quel est le toqué qui a pu imaginer un tel défi au bon sens et au goût. Des clubs sont installés sur le bord de l'eau. On y va canoter et, le soir, flirter au clair de la lune, au clapotement de l'eau sur la rive. Les jeunes couples n'y manquent pas d'ailleurs, car nous sommes, ici, loin de la Nouvelle-Angleterre.

Chicago ne se trouve sans doute pas encore assez grand, car la municipalité prend du terrain au lac! Peu à peu, au moyen des remblais qu'on y jette, l'eau du lac est refoulée et l'avenue qui le borde s'élargit. C'est une idée assez pratique. Dans quelques années, il s'élèvera un nouveau quartier sur les emprises ainsi faites.

Chicago a quatre ou cinq fois l'étendue de New-York. Sa population monte à 2 millions 250,000 habitants, et je ne crois pas qu'il y ait ailleurs une voie de 22 milles (plus de 35 kilomètres) de long. Cette voie s'appelle Western Avenue; elle traverse la ville de bout en bout. Une ligne de tramways électriques la parcourt. Mais, si l'on tient compte des arrêts, il faut presque une journée de tramway pour faire une course d'une extrémité à l'autre, et revenir!

Je pense que Chicago détient là un record qui n'est pas banal.

En arrivant à Chicago — il faut bien une demi-heure d'express pour franchir la distance qui sépare les faubourgs extrêmes de la gare centrale — j'ai noté un fait qui m'a amusé : la voie du chemin de fer comme partout, d'ailleurs, traverse des rues sans barrière ni garde-fous d'aucune sorte; cinq ou six lignes se croisent à deux ou trois mètres de la devanture des magasins. Aux petites stations, comme il n'y a pas de quai pour chaque ligne, la voie est couverte de gens qui attendent leurs trains. Mais il en arrive de tous côtés, sans cesse, et il faut qu'ils se rangent et passent d'une voie sur l'autre pour ne pas être écrasés. Tout se fait sans cris et sans réclamations. On est là pour prendre son train, et non pour se plaindre ou protester. J'ai même vu un

bicycliste, qui longeait la rue parallèle à la voie, et qui voulant la traverser sans descendre de sa machine, arriva devant notre locomotive, fit, pour nous éviter, quelques évolutions savantes, mais comme un autre convoi s'approchait à toute vitesse en sens inverse, le voilà bien forcé de descendre et de se garer. Ce ne fut pas sans peine, car il tenait absolument à passer, tout de suite et sans se déranger! Personne ne lui adressa la moindre observation.

Quant aux mœurs, aux manières, à l'élégance et à la richesse, je ne pense pas non plus que Chicago soit très au-dessous de sa grande rivale. Je sais bien qu'il est convenu que c'est à New-York que les millionnaires de l'Ouest vont manger leurs rentes, et je reconnais que New-York est vraiment la capitale des États-Unis.

Mais, dans cette ville de Chicago qu'on nous propose comme exclusivement peuplée de gens vulgaires, j'ai rencontré plus d'hommes aimables, plus d'attentions charmantes, et plus de vraie politesse qu'à New-York. Et même, j'ai découvert chez l'un des plus gros brasseurs de millions de cette capitale écrasante du « business », une fleur exquise d'urbanité et de sensibilité. Je ne crois pas qu'on puisse trouver, dans les aristocraties d'Europe, une nature plus réellement distinguée, plus discrète, plus généreuse que celle de M. James Deering, le copropriétaire de la fameuse manufacture de machines agricoles Deering, Mac Cormick and C°, la plus importante du monde entier. Je lui demande pardon de le lui dire ainsi publiquement et brutalement. Mais je suis fier de ma découverte, qui me permet de corriger les opinions trop absolues décrétées

sur le caractère américain. Qu'un homme poli et sensible comme celui-ci puisse exister dans le terrible monde des affaires, cela console de bien des manques et doit rassurer sur la possibilité d'une civilisation moins âpre, moins brutale, plus délicate et plus fine.

Je suis allé visiter ses usines. Je ne vous les décrirai pas, manquant de la compétence technique nécessaire pour tirer de ma visite des renseignements utiles.

Pourtant, au cours d'une promenade sans arrêt qui dura des heures de marche rapide, j'ai noté des détails intéressants à retenir. Par exemple, la ventilation perfectionnée des ateliers où travaillent 7,000 ouvriers, le confort des installations, d'admirables cabinets de toilette, aussi propres, aussi bien entretenus que ceux des plus grands hôtels; un pianola dans un atelier de femmes, etc., etc.

Pour donner une idée de la division du travail en ce pays, sachez qu'on fabrique chez Mac Cormick et Deering 40,000 pièces de fer différentes! *Quarante mille pièces* qui entrent dans la construction de plusieurs centaines de types de machines agricoles. Nulle part au monde on n'en fabrique davantage. Les agriculteurs de ce pays n'ont plus besoin de se fatiguer pour cultiver la terre et récolter ses produits. La machine travaille toute seule. L'homme n'a qu'à la surveiller, en la touchant à peine, pour qu'elle produise cent fois plus, mille fois plus qu'il n'en pourrait faire lui-même. J'ai vu un enfant de quatorze ans qui conduisait sans peine cinq machines à lier des bottes de paille.

L'atelier de peinturage des machines m'a laissé

dans l'œil une ineffaçable vision de rouge au minium et de vert. Je n'en avais jamais vu et à coup sûr je n'en verrai jamais autant de ma vie. Dans d'immenses salles nues, on a pratiqué des sortes de larges puits remplis de peinture. Les machines, les roues sont amenées là sur des tringles et maintenues en l'air par des cordes. Quand elles arrivent au-dessus des puits, un ouvrier les plonge dans la peinture une fois, deux fois de suite, et les retire pour faire place à d'autres, indéfiniment. Et c'est tout. Il y avait là des milliers et des milliers de roues, de socs, de herses, de moissonneuses, de rabatteuses, de noueuses, de lieuses, de coupe-épis, de porte-gerbes, de rouleaux décortiqueurs, de coupe-ficelles, de faneuses, etc., etc.! de quoi travailler toute la terre de France.

Douze bâtiments de cinq étages composent les usines Deering et Mac Cormik. Le plus long hall a 300 mètres de long sur 20 de large.

Ce jour-là, on avait fondu 118 tonnes de fer.

Dans plusieurs salles immenses se fabrique la ficelle nécessaire aux appareils. Cette seule fabrication se chiffre par millions!

Le catalogue de la maison est imprimé en vingt-cinq langues, car les machines Mac Cormick et Deering vont aux quatre coins du monde.

— Comment fait-on, demandai-je, pour pouvoir les vendre en France, en Angleterre et même en Russie, malgré les frais de transport et les droits de douane?

La réponse fut la même que partout :

— C'est la quantité énorme de notre production qui nous permet de supporter ces charges et de vendre encore meilleur marché que tous nos concurrents des

autres pays. Et c'est, en effet, assez simple à comprendre; un écrou, une simple vis, ou une pièce d'une forme compliquée, coûte cher à produire pour celui qui n'a l'emploi que d'un petit nombre. Mais si nous avons à produire des milliers, des dizaines et des centaines de milliers de pièces pareilles, nous bâtissons une machine spéciale qui finit par la produire pour rien, matière à part. La main-d'œuvre se trouve pour ainsi dire supprimée. Un seul boy devant la machine suffit à une production infinie.

Quelques jours après mon arrivée à Chicago, les usines Deering se mirent en grève. Et je pus voir comment se comporte un patron américain devant un événement si grave pour lui. Sept mille ouvriers avaient déserté les ateliers sur l'ordre de l'Union. Or, pendant tout le temps que dura la grève, je vis M. Deering chaque jour. J'aurais voulu ne pas l'importuner, mais il exigea que le programme qu'il avait dressé de ma visite à Chicago fût en tous points suivi. Il consistait à me faire rencontrer à déjeuner avec des hommes considérables dans les affaires, l'enseignement, ou l'administration, à visiter le matin et l'après-midi toutes les choses pouvant m'intéresser, et le soir, à dîner en compagnie des dames les plus charmantes de la ville et d'artistes comme Julia Marlowe, à la fois jolie comme Marcelle Lender et belle comme Jane Hading.

Or, au cours de ces réunions, jamais mon hôte ne consentit à laisser parler devant lui de la grève. On était chez lui pour se distraire et causer. Les affaires se traitaient ailleurs. Souriant, attentionné pour chacun de ses invités, d'une très fine galanterie avec

les femmes, il était impossible de découvrir la moindre trace d'inquiétude dans ses façons et dans son air. Il retenait, dans la journée, des places au théâtre pour le soir, organisait des promenades en voiture après souper sur les bords du lac Michigan, des parties de golf pour le samedi et le dimanche à Weaton, avec une imperturbable simplicité, une sérénité toute romaine. J'avais déjà vu en France des patrons sous le coup d'une grève. Les uns sont apoplectiques ou colériques, d'autres blêmes et nerveux, sombres ou morfondus, mais jamais je n'en avais vu comme celui-là. Pourtant, M. Deering est un être étonnamment sensible. Comment ne pas admirer l'énergie interne dépensée par un tel homme pour conserver son sang-froid et toute sa liberté d'esprit au milieu d'une agitation mondaine totalement étrangère à ses soucis? Car les femmes américaines ne se font pas prier pour se désintéresser des affaires des hommes. Elles y sont véritablement indifférentes. Et cela, à un point incompréhensible pour nous.

Si les patrons américains diffèrent des patrons français par le flegme et le *self-control*, les théories des uns et des autres se ressemblent devant la crise.

Un jour, avant le dîner, je m'efforçai de faire parler M. Deering sur la grève. Il fallut lui arracher les mots. Il dit, cependant :

— Il nous faudrait en Amérique une armée assez forte pour maintenir la liberté du travail. La meilleure grève que j'aie vue, c'était à Paris, en 1898, la grève des terrassiers et des maçons, avant l'Exposition.

Et, sortant un peu de son flegme, il ajouta avec un

accent où il y avait de l'admiration et de l'envie :

— Toute l'armée dehors pour protéger les ouvriers qui voulaient travailler ! C'était admirable !

Je lui demandai ce qu'il pensait des trade unions.

— Elles vont nous ruiner comme elles ont ruiné l'Angleterre. Et c'est l'ouvrier qui payera.

Il m'apprit qu'il y avait 252 sortes d'unions ouvrières aux États-Unis. Tout le monde fait partie des unions. Les *bell-boys*, ces jeunes garçons de treize ans qui servent dans les hôtels à porter les lettres, à faire les courses, se sont mis en syndicat. Les femmes qui nettoient la nuit, les balayeuses, les laveuses ont aussi leur *Union*.

— Comment les patrons entendent-ils lutter contre les syndicats ? N'a-t-on pas essayé de la participation aux bénéfices ?

— Oui, on a essayé, me répond M. James Deering ; M. Crane, le grand constructeur de Chicago, a pris le premier l'initiative de ce dérivatif : il n'est pas satisfait du résultat. Cela n'empêche pas les grèves. Les ouvriers à qui on sert leur dividende à la fin de l'année disent : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Quelque chose qu'on nous a volé pendant l'année !... »

L'indignation de M. Deering devant l'obstacle organisé des trade unions n'affecte en rien ses sentiments envers les ouvriers qu'il aime d'une tendresse profonde. Je vous ai dit que j'avais trouvé en lui une âme fine et sensible sous ses dehors stoïques. En voici une preuve frappante. Ce célibataire, à peine âgé de quarante ans et riche de quelques dizaines de millions, a déjà fait son testament par lequel il lègue les deux tiers de sa fortune à une œuvre qui sera chargée de donner à manger et à boire

tout de suite, sans délai, sans enquête et sans condition d'aucune sorte, à ceux qui auront faim et soif et le feront savoir!

— Voilà l'important, me disait-il : *manger tout de suite* quand on a faim.

Si l'on s'est trop laissé prendre aux jugements et aux ironies des gens de l'Est, on s'attend à ne rencontrer à Chicago que des filles de bouchers et de charcutiers. De sorte que, vers dix heures et demie du matin, heure de la sortie des cours, c'est une surprise charmante qu'une promenade sur les trottoirs de Michigan Avenue. Parmi les arbres et les pelouses vertes, des centaines de jeunes filles en élégants costumes clairs, jupes courtes, chapeaux de fleurs, ou même tête nue, se promènent en riant, balançant au bout du bras quelques livres liés par une courroie de cuir. Un tel air de santé et de joie de vivre émane de leurs joues roses et de leurs yeux rieurs qu'on ne peut s'empêcher de se retourner pour les voir encore. Mais les hommes, les jeunes gens qui les croisent, ne les regardent pas, ou à peine. Comment ces jolies fleurs roses peuvent-elles fleurir dans la poussière?

— C'est l'air du Michigan, me répond-on.

Je suis allé visiter l'Université de Chicago, que préside avec autorité M. Harper, actuellement prési-

dent de la Fédération de l'Alliance française aux États-Unis.

Vous avez dû entendre parler de M. Harper. C'est un ancien pasteur baptiste, grand ami de M. Rockefeller, qui appartient à la même secte que lui. Avec une habileté sans égale, il a obtenu du célèbre milliardaire quelque chose comme une trentaine de millions, grâce auxquels l'Université de Chicago est une des plus riches des Etats-Unis. Lui-même touche des appointements de 75,000 francs, plus 10,000 francs de frais de voyage, ce qui lui permet d'être très souvent en route. Et il n'y manque pas.

Je voulus causer avec lui de quelques-unes des questions qui agitent aujourd'hui l'opinion américaine.

En l'attendant, j'ai visité, sous la conduite d'un intelligent professeur de littérature française de l'université, M. Maxime Ingres, les différents bâtiments espacés dans le yard : ils ressemblent à ceux de toutes les universités que je vous ai déjà décrites. C'est riche, confortable et pratique.

Mais quelques détails m'ont frappé au cours de ma promenade. Au rez-de-chaussée d'un bâtiment de classes, s'ouvrent des guichets au-dessus desquels est écrit : *Informations — Documents officiels — Objets perdus ou trouvés — Transport de bagages — Émission de mandats-poste — Distribution de lettres — Bureau de banque — Coffre-fort.*

Et tout à côté, au-dessus d'une haute porte : *Chapelle.* Je regarde par la vitre et je vois dans une chaire, devant une table, un professeur en toge rouge, noire et verte, qui parle ; derrière lui, comme fond, le drapeau américain constellé d'étoiles.

M. Ingres me conduit ensuite chez le président Harper.

C'est un homme de taille moyenne, entièrement rasé, haut en couleur, à la face ronde et pleine, les yeux pétillant de roublardise, abrités derrière des lunettes d'or. Il n'a pas du tout l'aspect d'un pasteur puritain de la Nouvelle-Angleterre. Sa figure plutôt joviale rayonne du plaisir de vivre.

A Chicago, la coéducation des sexes est appliquée dans toute sa rigueur. Je veux savoir si M. Harper n'a pas d'objection à y faire.

Il m'explique qu'en principe, il ne voit, au contraire, que des raisons d'approuver la coéducation. Les raisons qu'il m'en donne sont connues : adoucissement des manières des hommes; émulation pour la femme; attitude plus naturelle entre garçons et filles. Mais il ajoute — l'expérience le lui a démontré — qu'il valait mieux attendre que les jeunes filles arrivant de la campagne, et qui ne sont pas habituées à cette promiscuité, aient passé deux années à l'université avant de les mélanger avec les jeunes gens.

J'aborde ensuite un sujet de même genre. J'avais lu que M. Roosevelt, président de la République, et M. Elliot, président de l'Université de Harvard, venaient de prononcer de grands discours où ils prêchaient la chasteté absolue pour les jeunes hommes des universités.

M. Harper donne entièrement raison à ces théoriciens austères, et il ajoute :

— Je suis même convaincu que 90 p. 100 des étudiants de nos universités demeurent chastes jusqu'au mariage.

Mais il réfléchit, se reprend, et rectifie :

— Je veux dire 70 p. 100. Et j'affirmerai même que ce chiffre est vrai, non seulement pour les étudiants, mais pour tous les jeunes gens américains. Ces 30 p. 100 d'exceptions se trouvent dans la classe des gens de loisir, si petite chez nous.

Je l'interroge sur le mouvement militariste, qui coïncide avec le progrès de l'impérialisme. Le peuple américain, qui fut autrefois pacifique, va-t-il donc devenir guerrier à son tour ?

— Non, me répond M. Harper. On augmente, il est vrai, l'enseignement militaire dans les universités, mais c'est parce que la discipline est bonne. Et puis, c'est une petite satisfaction que nous nous accordons. Rien n'est plus beau qu'un déploiement de forces militaires et navales. C'est un plaisir pour l'œil et un excitant pour l'énergie.

— Oui, dis-je, mais si vous développez outre mesure ce genre de distraction, ne craignez-vous pas d'être un jour entraînés à chercher des querelles au monde pour augmenter votre plaisir ?

— Non. L'Amérique n'a pas à craindre l'excès. Nous aimons la guerre, mais pour la bonne cause seulement. Nous l'avons prouvé à Cuba et aux Philippines. Après la guerre des Philippines, notre expansion sera terminée.

— Pourtant, fis-je, il restera le Canada et le Mexique à vous annexer...

Il répondit :

— Le Canada viendra à nous de lui-même. C'est en somme le même peuple que le nôtre, il a les mêmes religions, le même commerce, les mêmes intérêts, c'est forcé. Quant au Mexique, il est, en effet, d'une

autre race et d'une autre langue. Je n'ai pas étudié la question.

Nous parlâmes ensuite des relations franco-américaines.

Le président Harper m'expliqua que l'influence allemande avait fait son œuvre en Amérique, une œuvre utile et bonne.

— Elle a développé le goût de la forte science et du travail méthodique, me dit-il. Mais nous nous sommes assimilé ces qualités du tempérament germanique. Nous devons à présent cultiver chez nous le goût de l'esthétique et de l'*expression*. C'est l'influence française qui nous le donnera.

⁂

L'Armée du Salut se répand en Amérique avec une rapidité prodigieuse.

Elle a déjà 756 corps ou bataillons et avant-postes, chargés de répandre la bonne parole dans les rues au moyen de cymbales et de la grosse caisse ; 18 « maisons pour femmes tombées », 3 maisons de maternité, 6 refuges pour « épaves humaines », 74 abris pour gens sans place, 24 dépôts de nourriture, 40 dépôts de charbon bon marché pour les pauvres, 3 fermes, 25 ateliers industriels pour les hommes, 7 chantiers à bois, 4 bureaux pour emplois permanents ou temporaires, 2 bureaux d'hommes de loi pour consultations gratuites aux pauvres, 22 agences pour retrouver les adresses perdues des amis et des parents, 1 club ouvrier, 1 *boarding-house* pour femmes seules.

Rien qu'à Chicago, les salutistes ont 12 corps d'ora-

teurs anglais, 6 corps suédois, 2 corps norvégiens, 1 corps allemand, 6 hôtels pour ouvriers, 1 hôtel pour ouvrières, 1 maison pour filles tombées, 1 hôpital de maternité, 5 magasins de subsistances, 1 crèche, 1 bureau de renseignements, 2 écoles.

L'imagination et l'initiative des organisateurs de ces institutions clérico-industrielles sont inépuisables. On peut et même on doit réprouver le pharisaïsme grossier qu'ils appellent religion. Mais avec l'argent qui leur reste quand ils ont alimenté leurs cohortes de parasites mâles et femelles, ils font des choses, imaginent des œuvres que notre charité imiterait avec profit.

C'est ainsi que, la veille du dernier Noël, les soldats et les soldates se rendirent dans les quartiers pauvres de Chicago et donnèrent à deux mille familles préalablement choisies un panier de victuailles complet pour cinq personnes. Chaque panier contenait de la viande, du pain, des conserves, des gâteaux et des fruits.

L'hiver précédent, l'Armée du Salut avait fourni du charbon à 20,000 pauvres.

Je sais qu'en France les œuvres de charité sont nombreuses et que de grosses sommes se dépensent chaque hiver pour soulager la misère, mais je me demande s'il existe des organisations de cette sorte, qui permettent à jour fixe, et sans se tromper, de frapper aux portes des vrais malheureux.

J'ai vu démolir des maisons à Chicago, car on ne cesse de démolir et de rebâtir. Des gens pauvres

venaient sur les chantiers ramasser tout le bois des démolitions, ils prenaient ce qu'ils voulaient dans une charrette à bras ou le chargaient sur leurs épaules. C'est la coutume ici. Le bois ne sert jamais deux fois. Et comme pour s'en débarrasser, il faudrait payer des frais de charroi, si les pauvres ne l'emportent pas très vite, on le brûle sur les lieux mêmes.

Vous voyez ainsi, de place en place, sur les chantiers des maisons en construction, des bûchers énormes qui ne chauffent rien, ni personne. Cette fumée, qui se perd dans l'air de la grande ville, symbolise bien l'universel gâchage de ce pays trop prospère, — où pourtant il y a des pauvres...

Dans les faubourgs les plus sordides, parmi des inscriptions en hébreu et des enseignes allemandes — qui sont les plus nombreuses, — je vois sur des devantures de marchands grecs ces noms inattendus : *Nausicaa*, *Démos*. Cette évocation soudaine de la fille du magnanime Alcinoüs et du peuple hellène, de l'Agora et des îles fortunées de l'Hellade me rendit plus épaisses la fumée des usines et la poussière des élévateurs, et la frénésie des tramways m'apparut plus démente. « Pourquoi allez-vous si vite en Europe ? me demandait un jour le pacha de Fez; n'arrive-t-on pas toujours à la mort ? »

LES ABATTOIRS DE CHICAGO

Swift et Armour. — Course à l'étranger. — Les Stock Yards. — Coup d'œil général. — Le chemin de la mort. — La tuerie des porcs. — La besogne des égorgeurs. — La toilette des victimes. — Les deux colosses. — Saucisses à la mécanique. — Les magasins de réserves. — Les saurisseries. — Où se font les jambons de Mayence et d'York. — Les bureaux. — Arrivages journaliers. — Psychologie de l'égorgeur. — La philanthropie du marchand de porcs. — Le testament de Swift. La tuerie des bœufs. — Les boxes d'assommage. — Un coup suffit. — La haine du voyageur pour les porcs. — Sa pitié pour les bœufs. — Que de sang ! — Symphonie en rouge. — Les métaphores d'un poète qui se trouve mal. — Chirurgiens et tueurs. — Les glacières. — Les moutons. — Toilette mystique. — Les wagons frigoriques. — En route.

Avant de les voir, je m'étais promis de ne pas redécrire les tueries de Chicago. Ce travail a été si souvent fait — et fort bien fait — qu'il me paraissait superflu d'y revenir. Mais les deux journées que j'y ai passées ont laissé en moi de telles traces et mis dans mes yeux de telles couleurs, que je ne résiste pas au besoin out physique d'en chasser l'obsession en l'analysant.

Le lendemain de mon arrivée à Chicago, on me passa la carte de la maison Swift : c'était un envoyé du concurrent d'Armour qui venait m'offrir de visiter les Stock Yards, c'est-à-dire les Abattoirs et leurs dépendances. Une sorte de coach tout rouge et très élégant, attelé de deux chevaux magnifiques, nous attendait à la porte. A peine un quart d'heure après arrivait l'envoyé de la maison Armour, chargé de me faire la même proposition de la part de ses patrons. Je dus naturellement décliner cette seconde invitation et promettre tout de même ma visite pour un jour suivant. Les deux employés se connaissaient fort bien, et l'employé de Swift, malgré son apparente placidité, ne pouvait dissimuler son contentement d'avoir davancé son concurrent.

Je note ce fait comme un signe frappant de l'activité et du sens pratique des commerçants de ce pays, qui connaissent la valeur de la publicité et ne dédaignent aucune occasion d'en profiter.

Le plus curieux, c'est que j'appris ensuite que ces deux maisons, autrefois concurrentes, s'étaient unies pour une partie de leurs opérations. Mais elles conservaient leurs propres enseignes et tenaient à honneur de ne pas se laisser absorber l'une par l'autre.

Les Stock Yards se trouvent aux portes de Chicago. Sur un immense terrain plat sont installés les parcs à bestiaux : ce sont des rues composées d'une infinité de rectangles séparés par des barrières de planches où les courtiers, les commissionnaires ou les éleveurs amènent leurs bêtes. Il y a là place pour 100,000 têtes de bétail. Des lignes de chemins de fer sillonnent cette immense garderie. Sans cesse, des trains très longs arrivent chargés de bestiaux qu'on débarque

aussitôt sur les quais de bois qui entourent les parcs. Les wagons sont vidés en un clin d'œil, et repartent pour faire place à d'autres trains qui attendent. On vide 1,500 wagons en une heure et demie. Quelquefois des bêtes meurent en route. Je vois deux vaches rousses allongées au soleil, et trois porcs noirs les pattes en l'air, qu'on vient chercher pour les examiner avant de les enfouir.

De place en place s'élèvent, à quelques mètres du sol, des galeries de bois couvertes, où les bêtes accèdent par des pentes douces : c'est leur dernier chemin. Une fois engagées dans ces galeries tumultueuses, leurs minutes sont comptées. Et c'est une incessante procession de victimes beuglantes, bêlantes, grognantes dont on voit les cornes, les petites queues tirebouchonnées et les toisons à travers les planches des palissades. Ces troupeaux sans bergers qui vont ainsi à la mort dans une immense rumeur de vie, communiquent au visiteur un peu de la mélancolie du départ des armées.

De hauts bâtiments se dressent aux extrémités de l'espace occupé par les parcs : ce sont les abattoirs, les réfrigérateurs et les usines pour la préparation des viandes de conserve.

Devant le bâtiment central occupé par les bureaux, une foule de gens se promènent, courtiers, paysans armés de grands bâtons, le nez chaussé de lunettes d'or! Des chevaux sellés sont attachés à des bornes. Ce sont ceux des fermiers qui viennent de la prairie. Tous ces gens sont vêtus, comme les citadins, de complets de drap, et coiffés de chapeaux de feutre.

Les bâtiments de la maison Swift occupent 16 hectares; avec la superficie des étages, 28 hectares. Le

capital social s'élève à 125 millions de francs. Elle a des succursales dans six villes d'Amérique : Kansas-City, Omaha, Saint-Louis, Saint-Joseph et Saint-Paul. En un an (1902) elle a acheté 9 millions 340,000 têtes de bétail. Pendant la même période, le total de ses ventes s'est élevé à 200 millions de dollars (1 milliard de francs !). Ces marchandises ont rempli 97,067 wagons. *Dans une seule journée* on a massacré dans les différents abattoirs de la maison Swift 11,500 bœufs, 16,000 moutons, 34,000 porcs et 63,000 poulets.

Le total des employés est de 22,607. Dans un an elle a produit 150 millions de kilogrammes de lard, 3 millions 1/2 de kilogrammes de laine, 4 millions de kilogrammes de colle forte, 19 millions de kilogrammes de graisse et de suif, 26 millions de kilogrammes d'huile et de stéarine, 52 millions de kilogrammes de cuir, 77 millions de kilogrammes d'engrais, 20 millions de kilogrammes de savon.

Ces chiffres n'ont pas d'autre intérêt que de vous donner une idée de l'importance de ces sortes d'organisations, qui n'ont d'équivalent nulle autre part au monde.

Et, à côté de Swift, il y a Armour, plus colossal encore, assure-t-on, et d'autres !

Les statistiques qui précèdent sont celles de toutes les succursales de Swift. Mais, dans le seul établissement de Chicago que je suis venu visiter, on tue en un an 1,250,000 bœufs dont le poids peut être estimé à 1 milliard de livres, de quoi servir un bon repas à tous les habitants de la terre ! Plus de 2,650,000 moutons et agneaux, plus 4 millions de cochons, ce qui représente 8 millions de jambons; plus 13 millions

de kilogrammes de saucisses qui, mises bout à bout, couvriraient la route de New-York à Londres et feraient en plus une ceinture à Paris !

Voilà pour la production annuelle.

Les chiffres journaliers sont peut-être plus saisissants encore.

On tue, chez le Swift de Chicago, 7,500 porcs quotidiennement, soit 1,000 à l'heure, d'un poids moyen de 150 kilogrammes. Il s'en trouve de 250 à 300 kilogrammes. Le record est, jusqu'à présent, tenu par un cochon qui pesait 1,275 kilogrammes. Les machines à hacher la viande produisent journellement 35 tonnes de chair à saucisse.

Dans les seuls bureaux de Chicago, on renvoie et on reçoit 25,000 lettres par jour; on dépense 325,000 francs de timbres-poste par an. L'usine a sa fabrique de glace, sa fabrique d'électricité qui alimente 10,000 lampes incandescentes et 150 lampes à arc.

Munis de ces renseignement généraux, nous pouvons maintenant entrer dans ces tueries et voir comment se fait ce travail inouï.

Je commence par la tuerie des porcs. Ayant suivi les routes de bois dont j'ai parlé, ils arrivent par groupes de quinze dans l'antichambre de la mort. Là tourne lentement une grande roue pleine, munie sur ses deux faces de crochets. L'ouvrier qui se trouve enfermé avec les porcs dans l'antichambre leur saisit vivement une patte de derrière, l'attache à une chaîne et accroche cette chaîne à l'un des crochets de la roue. L'animal, qui pousse des cris affreux, se trouve enlevé de terre par l'essor du cylindre et porté au sommet de son évolution. Là, par un mécanisme

ingénieux, la chaîne attachée à la patte du porc se décroche automatiquement, glisse le long d'une tringle de fer, et la victime, qui hurle épouvantablement, vient s'arrêter devant le tueur, la gorge juste à hauteur de son couteau qu'il enfonce aussitôt d'un geste machinal et tranquille dans les cris soudain calmés.

Une cascatelle de sang bondit par la plaie ouverte. L'homme, les pieds dans les caillots, comme sur un épais tapis rouge, le corps tout entier éclaboussé de pourpre comme un vendangeur, repousse le corps gigotant encore, le crochet glisse sur la tringle jusqu'à un autre ouvrier qui décroche la bête et la fait disparaître dans un tunnel noir qui aboutit à une première chambre où sa toilette funèbre commence. Toutes les dix secondes un porc se présente ainsi devant l'égorgeur qui recommence son geste inexorable. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du jour. Un bon bourreau peut immoler sans trop de peine ses cinq cents victimes par jour. C'est un joli carnage pour un seul homme.

Une fois, la chaîne glissa sur la patte humide du cochon qui tomba en hurlant dans la grande mare de sang frais et fit gicler autour de lui un feu d'artifice de corail. Puis il se remit sur ses pattes, cessa de crier, promena son groin à droite et à gauche, cherchant une pâture, puis leva la tête et regarda distraitement son frère déjà égorgé.

Je passe dans la salle suivante.

D'abord plongés dans l'eau bouillante d'une étuve, leurs corps arrivent tout blancs à travers une racleuse mécanique qui les a grattés, épilés comme des joues. Ils sont là, pendus sur les étaux; les ouvriers les

tournent, les retournent, et leur tête dodeline sous leur gorge ouverte. Un employé du gouvernement les attend au passage, glisse ses doigts sous leurs glandes du cou pour s'assurer qu'ils ne sont pas malades, ou du moins qu'ils ne l'étaient pas. Ils continuent à glisser ainsi sur des tringles, de salle en salle, devant plus de cent cinquante ouvriers, et leur toilette s'achève progressivement, de l'un à l'autre : l'un les éventre, l'autre enlève d'un seul geste la panne qui entoure les jambons, un nègre arrache la graisse des boyaux qu'il retire comme une épaisse mousseline de cire; un autre leur coupe la tête, un autre les pattes, un autre encore les divise en deux à coups de hachette, puis on les pèse. C'est le travail de la division en deux qui est, paraît-il, le plus dur. Deux hommes, deux géants, en sont chargés. Comme il s'agit d'aller vite, il faut que chaque coup de fendoir porte à fond et tranche la bête du haut en bas. Cette gymnastique nécessite une force colossale et une adresse merveilleuse. Les géants se relayent tous les quarts d'heure et changent de couperet tous les douze coups. Je traverse les salles basses de ces écorchoirs, de ces boyauderies, dans une atmosphère d'étuve, les pieds dans l'eau et dans le sang. Je croise des wagons de têtes, de pattes et de boyaux qu'on mène ailleurs pour être apprêtés, car ici rien ne se perd, ni les poils qu'on recueille avec soin pour la confection des brosses, ni la peau, ni la tête, ni aucune partie du corps.

— A Chicago, me dit mon guide, il n'y a que les cris des cochons qui soient vraiment perdus. Et encore, annonce-t-on que l'inventeur d'un nouveau phonographe a fait enregistrer par son appareil les hurle-

ments d'une heure de tuerie pour les répandre à travers le monde...

J'ai besoin de prendre l'air. Mais on veut me montrer auparavant comment on fait les saucisses et les autres conserves. Dans une salle voisine, des wagons de chair hachée sont déchargés à la pelle devant des étaux où une centaine de marmitons s'agitent. Ils jettent la chair rouge dans de vastes entonnoirs terminés par un tube au bout duquel on adapte un boyau mince. La viande sort par le tube, remplit très vite le boyau, et en quelques minutes voilà des centaines de mètres de saucisses luisantes, turgescentes, aussitôt coupées, ficelées et empaquetées!

Il me faut arpenter à présent d'immenses chambres remplies de viande de porc salé. Ce sont des morceaux de lard découpés géométriquement et couverts de sel qui s'empilent jusqu'au plafond. Les chambres ont 30 mètres de long sur 40 mètres de large, et il y en a quatre-vingt-quatre semblables toutes pleines! Chaque chambre renferme des centaines de mille de kilogrammes de lard. Tout cela va être dirigé sur l'Allemagne et l'Angleterre. Avant d'être expédiée, cette charcuterie reste là de vingt à soixante jours dans le sel. D'autres étages sont pleins de barils clos prêts à partir.

Puis je me laisse conduire aux saurisseries. C'est là qu'on met boucaner les jambons et les saucisses. On m'en fait compter cinq étages On ouvre pour moi une porte de fer. Des milliers et des milliers de jambons et de saucisses sont pendus au milieu d'une fumée dense qui nous aveugle et nous étouffe. L'opération du fumage demande trente-six heures pour les jambons qui doivent être vendus en Amérique et deux jours

pleins pour ceux qu'on doit expédier en Europe, à York ou à Mayence.

On me montre les jambons destinés à la France : ils sont plus longs que les autres. Pourquoi? Notre goût national les veut ainsi, paraît-il.

Nous descendons dans les bureaux, où travaillent sept ou huit cents personnes : des hommes, les uns coiffés de leur chapeau de feutre, les autres tête nue; des femmes, le porte-plume piqué dans le chignon, écrivent, pianotent sur d'innombrables machines à écrire, ou sont penchées sur le téléphone; quelques-unes écrivent très vite, des mains feuillettent rapidement des paquets de notes. Personne d'inoccupé, pas un flâneur, pas une tête en l'air, pas un regard sur les visiteurs... Je n'avais jamais vu, en Europe, un bureau pareil.

Je lis sur le tableau des arrivages « du jour » dans les Stock Yards :

19,000 bœufs;
25,000 cochons;
18,000 moutons.

— Bonne journée, cela, me dit mon guide.

Et, de toute évidence, ces 60,000 êtres arrivés vivants à l'abattoir ne représentent pas pour lui autre chose qu'un grand arrivage de fer ou de bois.

Ce qui m'avait le plus intéressé, au cours de cette promenade de meurtre, c'était la psychologie des tueurs. A force de tuer ainsi et de se baigner dans le sang des bêtes, ne devient-on pas complètement insensible à la souffrance des autres? Et ces tueurs feraient-ils une grande différence entre saigner un bœuf et égorger un homme?

On m'assura, au contraire, que le plaisir que ces tueurs purent goûter à l'égorgement des quelques premières centaines de porcs et à l'assassinat du premier millier de bœufs, s'est bien vite émoussé, et qu'à l'heure présente ils n'éprouvent pas plus de volupté à ce massacre que n'en éprouvent les machines à hacher la viande dans le bâtiment voisin.

Armour et Swift passent, d'ailleurs, pour les hommes les plus doux et les plus sensibles de la terre. Swift n'a-t-il pas même obligé par testament ses héritiers à verser trois millions par an aux pauvres de Chicago, à la condition que son nom ne soit pas prononcé?

La tuerie des bœufs est plus tragique encore. Je suis allé la voir chez Armour.

J'arrive au seuil d'une haute salle éclairée par une verrière. On se croirait sur le parvis du sanctuaire d'un dieu vorace servi par des paladins armés de couteaux et sans armure. Ils circulent en bottines de pourpre et en tabliers ruisselants. On dirait qu'ils ont trempé leurs bras nus et vermeils dans des cuves de confitures de groseilles ou de betteraves confites.

Les bœufs ont été amenés par les labyrinthes de bois jusqu'à de grandes boîtes sans couvercle où on les fait entrer à six. Quand la porte est refermée, l'assommeur, placé derrière eux et au-dessus, lève un long merlin d'acier et l'abat d'un geste de cyclope sur le crâne de l'un d'eux. Ce seul coup généralement suffit. Quand il n'en est pas sûr, il l'arrête à temps et recommence. Six fois son marteau s'abaisse ainsi avec un petit bruit sec qu'on entend à peine. Pas une plainte n'est sortie de la boîte. L'assommeur passe au compartiment suivant, tandis que, par un jeu de bas-

cule, la première boîte s'ouvre par devant, le plancher s'incline, et je vois glisser à mes pieds, en tas, les six bœufs morts, râlant à peine, remuant encore quelquefois un membre par saccades.

Une horreur et une pitié vous saisissent à la vue de ces grandes carcasses écroulées.

Par quelle association la mort des bêtes nous affecte-t-elle ainsi? N'est-ce pas que tout spectacle de mort est une menace à notre vie? Avec un peu plus d'imagination, ne souffririons-nous pas de la mort des fleurs même? Ne suffirait-il pas de penser à la joie de leur première éclosion et à l'émotion de leur chair sous les premières caresses du soleil? Pour moi, devant ces animaux couchés là, les yeux vitreux, agrandis par la mort, leur mufle frangé de rubis, je ne pouvais m'empêcher de me les figurer jeunes et libres, et bondissants dans les vastes prairies de l'Arkansas ou du Kentucky, débordants d'allégresse vitale, pas plus aveugle, en somme, que nos premiers enivrements puérils et que les premières fanfares de notre instinct.

La mort des porcs, pourtant, m'avait laissé plus froid. Étaient-ce leurs cris? Était-ce plutôt l'espèce de haine que je leur avais vouée depuis l'enfance pour leur ignominie? Je ne sais. Mais, s'il l'eût fallu, j'eusse plus volontiers plongé « mon glaive » dans leur fressure que je n'eusse abattu sur la tête des bœufs la massue de l'assommeur.

Il me faut pourtant voir cela jusqu'au bout.

Un homme attache à leurs pattes de derrière une chaîne qui pend d'une tringle, et l'animal s'enlève en vomissant un flot de sang noir. Quelques secondes après, il est devant l'éventreur qui lui plonge son

coutelas entre les fanons. Par la blessure entr'ouverte une cataracte de bouillons rouges comme des grenades déferle de la plaie béante avec un bruit de jet d'eau. Le calme de l'homme ensanglanté qui se livre à ce meurtre sans péril est fantastique. On dirait un soudard ivre éventrant une barrique de vin d'Espagne. Il se gare un peu, mais pas assez pour n'être pas inondé de sang. D'un grand coup de couteau il fend du haut en bas la peau du ventre de l'animal, il tranche d'un seul coup les artères et les cartilages qui attachent la tête au corps, et il le déshabille instantanément de sa robe qu'il n'a qu'à tirer et qui glisse avec la tête et les cornes comme un peignoir de fourrure à la doublure soyeuse, laissant à découvert les chairs nacrées toutes chaudes encore et qui fument.

Débarrassé de sa tête et de ses sabots, ce n'est plus un animal : c'est de la viande. Et lorsque l'écorcheur a vidé le corps des entrailles, toute pitié s'est éteinte devant l'habituel spectacle des boucheries, et les yeux ne sont plus frappés que du miracle de couleurs qui s'offre à la vue. Les chairs encore saigneuses sécrètent toutes les nuances du rouge, du vert et du bleu, une diaprure vermeille de zinzolin, de nacarat, de coquelicot, d'hyacinthe aux reflets de lilas, d'olive et de vitriol bleu. Les fressures qui ruissellent sont des pivoines brûlantes, d'éclatantes fleurs des Florides ; les poumons, déjà pâlis, ont des roses d'églantine, des roses de nacre irisée de mauve.

Je vous raconte très longuement ce qui se voit en quelques minutes à peine. Ce bœuf, que nous avons vu tomber tout à l'heure devant nous, a été suivi en un clin d'œil d'une dizaine de ses pareils. Ce que je voudrais vous rendre, c'est l'activité sans égale de ce

spectacle, ce sont les cent ou deux cents hommes aux bras rouges, armés de couteaux, qui blessent, tuent, éventrent, décapitent, étripent, raclent, dépiautent, lavent et brossent ces chairs frissonnantes encore; c'est surtout l'aspect du sol couvert de flaques somptueuses comme des traînes de sacre, ces mares cramoisies aux chatoiements d'ardoise qu'on dirait formées de débris de vitraux, cette plage gluante jonchée de boyaux vitreux et persillés, couleur d'œil de poisson, repliés comme des tas de serpents, ces montagnes de cartilages, de vessies, de sacs, de sabots, de peaux, de cornes, de cœurs, de tubes rouges, ces guirlandes sanglantes de fraises, de cervelles, de glandes, de rognons tombés comme des grappes trop mûres, ces étangs de caillots refroidis, madrépores de grenats, ces rougeurs plus sombres encore, dans les coins, rouille des vieux holocaustes. Champ de carnage aux lueurs de crépuscule, moissons de roses écarlates écrasées sous les sabots des sacrificateurs.

Et, sans cesse, des bruits de fontaines jaillissantes, de jets de pourpre, s'écoulant à flots dans les rigoles murmurantes, comme des ruisseaux d'escarboucles et de rubacelles, et ces hommes placides faisant des gestes de mort dans cette atmosphère chaude et empestée, glissant parfois sur la bouillie sanglante, avec l'air de tituber, comme ivres de sang! Les assommeurs sont pour la plupart Irlandais; on choisit plus volontiers les égorgeurs et les dépeceurs parmi les Slaves, Polonais, Hongrois et les nègres.

Un agent de l'État, vétérinaire gradué, se promène un croc à la main, au milieu de ces débris de carnage. Il pique, à l'aide de son croc, les poumons et les foies, et les examine avec soin.

On me montre l'endroit où M. Henri de Régnier, le poète délicat des idylles mélancoliques, des princesses en robe d'hyacinthe, des porteurs de thyrses, des palmes et des licornes, s'est trouvé mal.

Hôte des paysages anciens et romanesques, il n'a pu supporter la vue et surtout l'odeur de cette usine fanatique d'un réalisme si moderne. En pensant à l'hémophobie du cygne exilé dans cette catastrophe, je me répétais — car j'ai la mémoire fidèle ! — ces beaux vers qu'il écrivit pourtant :

J'ai crispé mes doigts robustes à la toison,
Et, comme un vendangeur qui fait jaillir la sève
Des grappes, j'ai serré la gorge des lions
Dont la gueule saignait parmi les touffes d'herbes,
Et je fus dompteur viril de leurs rébellions,
Et j'ai fait de leurs peaux et des griffes acerbes
Un bestial trophée à mes épaules nues !

Quand, à coups de hache, le bœuf a été coupé en deux, il passe, toujours accroché sur des tringles, devant une vingtaine d'ouvriers, qui lui donnent successivement des soins particuliers. Les uns l'inondent d'eau chaude à l'aide de tuyaux, les autres le brossent, le grattent ou l'essuient partout où il reste la moindre trace de sang ou de débris. Quand il arrive au bout de la rangée des aides, il est propre et net et frais comme une chair d'enfant. Un inspecteur timbre les viandes, au passage, sur la rouelle ou la longe, d'un cachet violet, et les compte.

Je m'approche de cette viande, je la touche, elle est chaude encore. Des frissons brefs courent du haut en bas du corps, comme pour chasser d'invisibles mouches.

Mon guide ne comprend pas beaucoup l'intérêt que je peux trouver à demeurer si longtemps dans les salles de tuerie dont l'atmosphère est empestée et où nous sommes obligés de relever nos pantalons pour ne pas sortir avec des bottes de pourpre. Déjà nos bottines ont des guêtres vermeilles aux chatoiements couleur prune.

Près des tueries et des égorgeries, sont installés un bureau de médecin et une petite salle étroite avec un lit. Toutes sortes d'instruments de chirurgie et des flacons de pharmacie remplissent des vitrines. Je demande au jeune chirurgien s'il a beaucoup à faire?

— Oh oui ! me dit-il. Tous les jours j'ai vingt ou vingt-cinq accidents, principalement des doigts coupés et des coups sur la tête.

De la tuerie, trente-neuf minutes après le coup de massue de l'assommeur, leur toilette complètement terminée, les quartiers de bœuf ont été portés dans les réfrigérateurs, de hautes salles, éclairées à l'électricité, très propres, dont le sol est couvert d'un épais tapis de sciure de bois. A des tringles de fer, des demi-bœufs sont pendus par rangées de cent. Et je compte vingt rangées dans chaque chambre. Cinq glacières pareilles se suivent en enfilade. Je me promène dans ces avenues froides comme des cryptes, garde-manger qui suffiraient à tous les ogres de la terre !

La lumière électrique se joue parmi les couleurs de la chair, de la graisse et de la peau. L'horreur sanglante de la tuerie s'est complètement effacée; le froid des glacières a séché l'albumine, les rouges ne saignent plus. Le rouge, le rose, le bleu dominent,

un rose délicat, des bleus de bleuet, des bleus atténués de pastel, comme Chéret sait en mettre dans ses merveilleux décors, avec des reflets de perle et d'argent.

Le premier coup de midi a sonné, les bœufs restent à terre, les tueurs jettent leurs couteaux, se rincent les mains dans un seau d'eau rougie, se débarrassent de leurs tabliers de cuir et vont manger...

— De la viande! répond mon guide à ma question.

Ils ne sont pas dégoûtés.

Mes yeux sont fatigués d'avoir vu tant de rouge, et je demande à me reposer un peu.

— Vous en avez assez? me demande enfin, en riant, mon cicerone.

— Cela commence, fis-je pour être sincère. Mais qu'y a-t-il encore à voir?

— Les moutons.

En réalité, après des heures de promenade parmi les chairs pantelantes, un peu blasé sur l'horreur première, mes sens étaient saturés de couleurs violentes, d'odeurs fortes et de cris de bêtes. Je me fis conduire pourtant vers les moutons.

La tuerie est installée dans des salles basses, encombrées, grouillantes; les vapeurs d'eau et les vapeurs de sang y font une atmosphère d'étuve. L'affreuse odeur! L'obsession angoissante des cris incessants de ces bêtes qui pleurent au lieu de hurler devant la mort, de ces bêlements innocents et doux, soudain arrêtés par le coup de couteau planté dans la gorge des victimes, de ces autres moutons qui attendent dans l'antichambre, les uns bêlant à fendre

l'âme, les autres, indifférents, la tête penchée vers le sol, cherchant à brouter une herbe imaginaire ! En une minute, comme les porcs, les voilà pris par la patte, hissés vers une tringle, la tête en bas, égorgés, saignés, déshabillés de leur toison. Les petits corps sanglants glissent le long de la tringle, successivement devant une vingtaine d'ouvriers qui les vident, les sectionnent, les nettoient, les grattent.

Les égorgeurs, en pantalons de caoutchouc ruisselants de sang, ont à leur droite une boîte de couteaux luisants qu'ils changent de temps en temps. Au milieu de cette boucherie de cauchemar, un enfant de quinze ans affûte les lardoirs en sifflotant des airs de chansons populaires : *Ah ! mister Dooley !*

Je quitte bien vite cet étouffoir nauséabond où les pas glissent dans les mares de sang, s'embarrassent dans les boyaux, les peaux, les têtes, et je passe à l'embarquement des bêtes dans les wagons frigorifiques[1]. On a fait la toilette des moutons, on a piqué des bouts de bois aux deux extrémités des côtes pour tenir les corps bien ouverts, et on les a laissés quarante-huit heures dans les chambres réfrigérantes. A présent, voilà ceux qu'on a tués avant-hier qui sortent de la tuerie en glissant sur des tringles qui les amènent au dehors, juste en face d'une voie de chemin de fer encombrée de wagons ouverts. Ils sont enveloppés d'un calicot blanc, transparent, qui laisse apercevoir le rose de la chair fraîche et la nacre de la peau. Arrivant ainsi, dans leur suaire immaculé, le long des hautes tringles en pente, ces pauvres petits cadavres

1. La Société Swift possède 2,500 wagons à elle, pour le transport de ses produits.

innocents et doux ont l'air de cohortes angéliques, de premières communiantes mortes et qu'on embarque pour une éternité meilleure. On les suspend par quatre-vingts dans les grands wagons glacés, côte à côte, toujours enveloppés dans leurs chemises blanches. Puis on ferme les cloisons, on les cadenasse, et les voilà partis pour des centaines et des milliers de kilomètres, dans le froid.

CHICAGO

(SUITE)

Un grand magasin. — Marshall Field. — On y vend de tout. — Histoire de brigands. — *Hands up!* — Pose d'une pierre de 6,000 tonnes. — Symptômes de réaction contre un féminisme exagéré. — Les élévateurs de grains. — Le voyageur balayé. — Funérailles au galop. — Un club athlétique modèle. — Connaissez-vous cela en Europe? — Le vol à l'américaine. — Notre littérature au rabais. — Le français généralement enseigné par des Allemands. — Le *Board of Trades.* — Salade américaine. — Les femmes et le cocktail. — Où les New-Yorkais ont appris leurs manières. — Un *boss* original. — La bibliothèque de Chicago. — Luxe exagéré. — Le golf. — Wheaton Club. — Un hôte charmant. — La ville de Pullmann. — Visite aux ateliers. — Prospérité colossale. — Mœurs industrielles de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

Nous avons à Paris et nous aurons bientôt dans toute la France de ces magasins-bazars qui font le désespoir des spécialistes à la veille de se voir absorbés par ces monstres Et notre Dufayel, notre Bon Marché,

notre Louvre, notre Printemps ne le cèdent en rien à leurs concurrents européens. Je crois même qu'ils sont sans rivaux dans les capitales de l'Ancien-Monde.

Mais je voudrais assister à la stupéfaction de M. Chauchard, patron du Louvre, devant les magasins de Marshall Field, cinq cents fois millionnaire, à Chicago! Vous vous souvenez que nous l'avons rencontré à l'hôtel de Santa Barbara, un soir après dîner, causant avec Rockefeller père et fils, Lincoln, le fils du grand Lincoln, Frick, le rival de Carnegie, et quelques autres vice-rois de moindre importance. Je me répète : Marshall Field a l'aspect d'un Lockroy sérieux et plus robuste ou d'un Gallifet intelligent.

Ses magasins occupent tout un « bloc », et il y a douze ou quinze étages, je ne sais plus au juste. Ce que je sais, c'est qu'on y trouve *absolument* tout ce qu'il est possible à un être humain d'acheter. On conçoit que je n'en donne pas la liste! Mais j'ai fait l'expérience. J'ai imaginé d'abord des choses assez simples : un piano : on m'en montra cent. Un cercueil : je pus choisir parmi des piles. Du charbon : les échantillons pullulaient. Une soutane, une étole : tous les articles religieux ont leur rayon spécial. Que sais-je encore!

Je ne parle pas des articles ordinaires comme le mobilier, le vêtement, le linge, les jouets, la literie, la joaillerie, les articles de sport, et les mille articles dont nos magasins sont remplis. Mais l'établissement de Marshall Field résume à lui seul tous nos magasins de nouveautés, et tous nos Potins réunis. L'épicerie, le gibier, le poisson frais, la viande tuée du matin, la charcuterie, la boulangerie, le vin, les alcools, les eaux minérales, l'eau filtrée, tout, tout s'y étale

d'étage en étage. Vous y trouvez même deux banques et une caisse d'épargne, des machines agricoles, des fleurs fraîches, des coffres-forts à vendre ou à louer, des cigares, des ateliers de photographie, des statues, des tableaux, des incubateurs où s'ébattent des centaines de poussins. Enfin, vous tombez dans un restaurant où mangent, quand je le traverse, quatre ou cinq cents personnes. Un orchestre joue parmi des palmiers. Dans l'intervalle des morceaux du concert, vous assistez à un cours de cuisine — pratique ! Devant vous, on cuit les côtelettes, on désosse les canards, on assaisonne les potages, on souffle les entremets, avec explications à l'appui !

Huit mille employés s'acharnent à faire de M. Marshall Field un milliardaire. Ce ne sera pas long.

Une histoire saisissante m'est contée ici.

Il ne se passe pas de semaine que les bandits masqués ne fassent des leurs. Un jour c'est un train arrêté, ou un tramway assailli ; le lendemain, c'est un conseiller municipal dévalisé en rentrant chez lui.

Mais voici plus fort :

Un membre du Chicago Club, le principal club de la ville — où justement je déjeune, — entrait à 6 heures du soir sous le vestibule de l'immeuble. Il voit un de ses amis arrêté sous le porche et causant avec un inconnu. Il passe sans y faire attention, se contente de le saluer du bout des doigts. Quelques instants après son ami arrive au bar du Club, pâle comme un linge.

— Qu'avez-vous? lui demande-t-il.

— Oh! fit-il, pourquoi ne m'avez-vous pas abordé tout à l'heure, dans le vestibule...

Et il lui raconte qu'à ce moment précis l'individu avec lequel il semblait causer tenait braqué sur lui, dans l'ombre de son pardessus, un revolver. Il l'avait ainsi obligé à lui remettre tout l'argent de son portefeuille.

Voilà les mœurs qui subsistent encore dans ces régions bénies de l'Ouest. L'audace des malfaiteurs se ressent de l'énergie de la race.

Comme je m'étonnais que des hommes aussi braves que les Américains se laissent ainsi *bluffer* par des filous, en public:

— C'est qu'ils ne bluffent pas, me répond-on. Quand ils menacent, ils exécutent toujours si on ne leur obéit pas. On le sait. Des milliers d'exemples et la tradition l'enseignent.

— Pourtant, en plein jour, dans un endroit fréquenté, on n'a qu'un signe à faire pour appeler du secours, ou qu'un coup énergique à donner...

— Le bandit qui se risque à ce jeu est plus décidé encore que celui qu'il attaque. Au moindre geste, au moindre mouvement de fuite, il tire. Et il a bien soin d'en avertir sa victime; ce sont ses premiers mots dès qu'il l'aborde.

— Enfin, voyons, celui-là était pris à coup sûr si votre ami s'était rebiffé?

— Oui, mais mon ami avait sa balle dans le ventre, à coup sûr aussi. Son ventre valait-il le millier de dollars dont on l'a soulagé? Tout est là. Il a jugé que oui, et il a cédé sans dire un mot. Je crois qu'il a bien fait...

On me fit ensuite vingt autres effrayants récits de ce genre. En France, nous ne connaissons plus ces histoires de bandits que par les légendes de Cartouche et de Mandrin. Nos cambrioleurs ont étudié le Code, et nos voleurs à main armée s'adressent de préférence aux vieilles femmes. On dirait qu'ici, au contraire, les voleurs mettent de la coquetterie à compliquer leur mise en scène, à multiplier les dangers qu'ils courent. Ils se présentent, par exemple, au milieu d'un bal ou d'un dîner, dans une maison où ils savent que beaucoup de personnes sont réunies. Là, sous la lumière des lustres, ils apparaissent, masqués d'un loup de cuir, un revolver dans chaque main. Ils sont généralement plusieurs dans ces cas-là. Mais à trois ou quatre, avec leurs six ou leurs huit paires de revolvers, ils médusent une assistance de trente ou quarante personnes.

Leur premier cri, je crois vous l'avoir déjà dit, est : *Hands up!* (Les mains en l'air!) La règle du jeu veut qu'aussitôt ce cri poussé les assistants lèvent, en effet, leurs bras en l'air, puis qu'un à un ils viennent vers une paire de pistolets se laisser fouiller et dépouiller de tous leurs dollars et de leurs bijoux.

Je fis :

— Tout de même, voyons, est-il possible que vingt hommes réunis consentent ainsi à se laisser faire sans protester?...

— Ils protestent sûrement dans leur tête, mais en fait, ils consentent presque toujours. Je vous le répète : l'Américain fait la balance entre le prix qu'il attache à l'argent et aux bijoux qu'il a sur lui, et son existence; et il sait très bien

qu'il n'en a qu'une, mais que des dollars, on peut toujours en gagner en Amérique[1].

Réalisme de l'esprit américain[2].

On pose la première pierre du bâtiment de l'École de droit de Chicago. Le président Roosevelt y est invité (3 avril 1903).

Va-t-il, comme nos ministres et nos présidents, faire, avec une truelle d'argent enrubannée, un simulacre de maçonnerie? C'est une pierre de 6,000 tonnes, suspendue en l'air, que d'un geste, le président *pose réellement*.

La nuit complète se fait dans une salle de spectacle pour un changement de décor : plus rien de visible que le bâton électrique du chef d'orchestre traçant dans les ténèbres les zigzags d'une foudre rythmique.

1. Il n'y avait pas longtemps que j'avais quitté Chicago, quand je lus dans les journaux la dépêche suivante :

« On mande de New-York que cinq bandits armés et masqués ont arrêté hier un train, à moins de 40 kilomètres de Chicago. Après avoir volé plusieurs voyageurs et grièvement blessé d'un coup de hache un autre voyageur qui leur opposait de la résistance, les bandits se sont enfuis.

« La police s'est lancée à leur poursuite. »

2. Voir à ce sujet dans le volume précédent : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*, le chapitre sur l'Institut Technologique de Boston.

Une idée qui ne viendrait pas partout.

J'avais visité un des quarante élévateurs de grains de Chicago, ces immenses réservoirs qui encombrent les quais de la rivière où circulent annuellement 3 milliards de litres de blé; mon guide m'avait expliqué le mécanisme de ces « elevators » qui aspirent au moyen de pompes gigantesques le contenu des chalands bondés de grains et les déposent dans des puits de 20 mètres de profondeur (il y en a une centaine par établissement, comblés jusqu'à la gueule), et je m'en allais, ayant avalé assez de poussière, quand l'ouvrier, me trouvant trop sale à son gré, prit, à la porte de l'usine un balai de bruyère qui traînait sur le pavé de la cour et se mit à me balayer du haut en bas. Surpris d'abord, et croyant à une plaisanterie, je laissais faire. Mais l'homme ne bronchait pas; il ne riait pas du tout, avait l'air de s'acquitter d'une corvée habituelle. Quand il eut bien nettoyé son balai sur mon pardessus, il se mit en devoir de recommencer le même exercice sur mon chapeau. Je dus calmer son zèle et le remercier.

Si je note ce petit fait, c'est que j'y vois un trait de *naturel* américain, de sans-façon cordial et bon enfant qui peut beaucoup toucher certains esprits.

— Vous vouliez voir un enterrement? me dit Joseph Patet, mon aimable guide. Regardez, en voici un qui passe.

Au milieu d'une des rues les plus fréquentées de Chicago, heurtant les rails des tramways, sous le tablier d'acier des chemins de fer aériens, parmi la cohue retentissante, un corbillard passait *au galop*, suivi de quelques voitures de deuil.

Et tous les enterrements ont lieu ainsi : on meurt comme on a vécu, au galop.

Différence bien caractérique entre ce pays et le nôtre : ici les trains de marchandises sont toujours des trains de grande vitesse.

Le Club athlétique de Chicago.

Il est situé Michigan Avenue, front au lac Michigan. C'est un immeuble luxueux de dix ou douze étages, entièrement occupé par le club et ses services.

Au rez-de-chaussée, les bureaux, des salles de réception, le hall, l'hydrothérapie : bains turcs, salles de sudation à vapeur sèche et à vapeur humide, salles de massage, de douches, grand bassin de natation en faïence blanche, profond de 2 m. 50, rempli d'eau du lac Michigan filtrée ! Sur les côtés, une salle de café, et un petit restaurant où des repas légers sont servis aux baigneurs.

Au-dessus, salle de repos, salle de lecture où se

trouvent les journaux et tous les magazines. Un grill-room y est attenant. La salle de billard (neuf tables de pool) sont voisines. Au troisième étage, les chambres de toilette pour les gymnastes et le salon de coiffure, où six coiffeurs se tiennent en permanence, et des chambres de bain, des vestiaires. Le jeu de boules est installé à ce même étage. Le gymnase occupe les deux étages au-dessus. Inutile de vous le dépeindre. C'est ce qu'on peut rêver de plus complet, de plus luxueux, de plus pratique : il m'a paru ressembler à celui de Harvard College que j'ai décrit en détail[1].

Deux étages sont pris par les chambres des membres du Club qui n'habitent pas la ville. Des salles de bains avoisinent toutes les chambres.

Le grand restaurant est au huitième étage. On y peut manger à plusieurs centaines de personnes. Des cabinets séparés sont réservés aux membres et à leurs invités.

Des salles de tennis et de raquettes occupent un étage encore. Des employés se tiennent à la disposition des membres pour leur faire la partie ou pour marquer les coups. Une salle de repos est adjacente.

La domesticité y pullule, empressée, polie, silencieuse.

L'admission coûte 1,000 francs et la cotisation annuelle est de 300 francs.

Tous les mercredis soir on admet les dames au jeu de boules, à la bibliothèque, et à la salle du restaurant si elles sont invitées par un membre du Club.

Les fils des membres du Club, sur la présentation

1. *De New-York à la Nouvelle-Orléans.*

du père, sont reçus deux fois par semaine au gymnase et à la salle de natation, avec des professeurs à leur disposition.

Phrase courante :

— Connaissez-vous cela en Europe ?

Et cela à propos des choses les plus ordinaires. Ce qui finirait par devenir vexant si on n'avait le parti pris d'en sourire.

Le Vol à l'américaine.

Non seulement, comme on le sait, les livres des auteurs français, la musique de nos musiciens sont traduits ici librement, sans contrôle et sans redevance, mais on y débite des éditions en *français*, à des prix dérisoires. J'ai acheté un Maupassant en français à vingt-cinq sous le volume. Dumas, Augier, Marcel Prévost, s'y vendent au même prix.

Les « savants » américains n'ont pas plus de pudeur que les mercantis. On me montre un travail d'un « savant » d'ici sur la fermentation des fromages, qui n'est que la traduction cynique d'une communication d'un élève de l'Institut Pasteur.

Où ce pillage éhonté s'arrêtera-t-il? Et quand?

On me cite des professeurs de français — qui sont des Allemands — et qui enseignent dans les univer-

sités américaines que la littérature française s'arrête à la fin du XVIIIe siècle!

Voici, à propos des professeurs de français en Amérique, un petit tableau dont j'ai recueilli les éléments à Chicago, des mains de M. Maxime Ingres, l'intelligent et dévoué représentant de l'Alliance française dans l'Ouest :

Enseignement secondaire et supérieur en Amérique.

	Établissements.	Étudiants.	Professeurs.
Écoles supérieures publiques.....	6,005	630,048	30,489
— — privées.....	1,978		
— normales publiques.....	172	71,491	3,915
— — privées.....	134		
Universités et collèges pour hommes.	136	161,221	14,480
— — femmes.	13		
— — mixtes.....	344		
	8,782	862,760	48,884

Dans tous ces établissements environ 1,500 personnes enseignent le français sur lesquelles *moins de* 10 *p.* 100 *sont de nationalité française!!*

Dans les écoles supérieures la moyenne des appointements est de 670,81 dollars par an (3,350 francs) on y arrive jusqu'à 2,500 dollars (12,500 francs).

Dans les universités et collèges la moyenne est d'environ 1,500 dollars (7,500 francs) par an (9 mois). Les postes de 5,000 dollars (25,000 francs) sont rares.

En dehors de l'enseignement des langues, il y a, selon l'avis de M. Ingres, de 15 à 20 p. 100 de professeurs allemands dans ces divers établissements.

Parmi les universités et collèges, 52 établissements donnent ce que nous appelons l'enseignement supérieur et correspondent donc à nos Facultés.

J'ai visité le Board of Trades de Chicago, c'est-à-dire la Bourse du Commerce. C'est là que se brassent les affaires colossales de grains de l'Ouest. On n'a qu'à se figurer notre Bourse de Paris avec des cris, des hurlements, des barrissements décuples. Ce qui la distingue de la nôtre, c'est naturellement l'organisation : autour de la salle et de la corbeille où s'étalent les échantillons des céréales, une centaine de télégraphistes sont installés devant des appareils et pianotent éperdument pendant des heures, sans s'arrêter une seconde. A chaque appareil correspond un fil direct avec toutes les grandes villes d'Amérique.

Les femmes ont le cocktail facile.

En voyant ces jolies filles roses et pudiques sucer — avec quelle désinvolture ! — des Martini Cocktail, je pense aux jeunes filles et aux mères françaises que je connais, et à leur effarement si on leur proposait ces mœurs de promenoirs de music-hall.

Un gentleman de Chicago me dit :

— Les gens de New-York font beaucoup d'embarras. C'est pourtant Delmonico, le restaurateur, qui a appris à tous les millionnaires de New-York les façons de vivre, de manger, de se tenir à table, et les usages de la bonne société européenne. Il n'y a pas là de quoi être fier, ni de se moquer des mœurs simples de l'Ouest. Les vieilles familles anglaises et françaises de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie et de la Louisiane ont beaucoup moins de morgue que les parvenus yankees d'hier...

J'avais bien entendu parler des « boss », de ces agents électoraux qui ont monopolisé les suffrages des villes américaines, et qui sont, en réalité, les seuls maîtres de la politique citadine. Tous les postes municipaux leur appartiennent. Les postulants leur versent redevance s'ils veulent obtenir l'emploi qu'ils convoitent. Ces prévarications s'étalent au grand jour. Le « boss » tend à devenir une institution d'Etat. Et croyez qu'il n'y a là aucune exagération.

Celui que j'ai vu s'appelle M. Mac Kenna, conseiller municipal du premier district de Chicago; un tout petit homme maigre et blond, au teint terreux, au linge douteux, à la moustache tombante, et âgé d'une quarantaine d'années. Il tenait depuis quel-

ques années un bar. Ses affaires ayant prospéré, il s'est agrandi.

En vain j'ai voulu le mettre sur le terrain politique, lui tirer des théories. En chiquant et en crachant, il me répondit :

— La politique, c'est les affaires... C'est ici que se font les élections. On boit chez moi 4,000 litres de bière par jour.

Ses deux bras dessinaient un cercle.

Comme je voyais de l'eau couler dans une rigole creusée le long du comptoir, où des hommes s'accoudaient devant de grands verres de bière, et qui tenait toute la longueur de la salle, je m'informai de son utilité. M. Mac Kenna sourit d'un air satisfait et me dit :

— L'eau qui court enlève les crachats : c'est plus propre ainsi.

A part celle de Boston, qui recèle les fameuses fresques de Puvis de Chavannes, je ne connais pas de plus somptueuse bibliothèque que celle de Chicago. On est même un peu choqué du genre de luxe qui s'étale dans cet asile intellectuel. On comprend, à Boston, les fresques de Puvis de Chavannes — quoiqu'elles soient pour la plupart placées à contre-jour sur les murs du grand escalier, — on verrait avec plaisir, dans cette antichambre de la réflexion, de belles statues et de calmes bas-reliefs, mais ces murs revêtus de marbre, où courent des ornements éblouissants de pierres vertes et dorées incrustées, encadrées de bordures de nacre! les mosaïques des couloirs et

des parquets, tout cela est d'une richesse incontestable, mais déplacée : on s'attend plutôt à trouver, dans ce décor, des piscines, des étuves et des douches.

Il y a là pourtant 300,000 volumes, auxquels on atteint par huit ascenseurs, et une salle spéciale pour les jeunes aveugles qui ont à leur disposition toute une bibliothèque traduite à l'usage de leurs doigts.

Le Golf.

Le samedi, après midi, sitôt leur déjeuner pris au club, les riches Chicagolais, — comme tous les gens riches des grandes villes, — prennent le train et s'en vont vers leurs villas des environs. Une voiture les attend à la petite gare. Ils prennent les rênes eux-mêmes, car ils ont tous le goût des chevaux.

Ils ont emmené avec eux leur valet de chambre, et le reste du personnel a pris le train le matin pour tout préparer dans la villa. Ceux qui n'ont pas de villa acceptent l'hospitalité chez un ami, ou au club de l'endroit, où des chambres sont toujours réservées pour des visiteurs imprévus.

Ce qui domine, dans la campagne chicagolaise, ce sont les clubs de golf. On compte trente-cinq clubs de golf autour de Chicago ! Depuis neuf ans, on a dépensé en Amérique près de vingt millions de dollars (100 millions de francs) pour l'installation de clubs de golf à la campagne.

C'est à Wheaton, où je fus l'hôte de l'homme exquis, du gentleman accompli dont j'ai déjà parlé, M. James Deering, que je fis la connaissance du jeu de golf, et

que, même, je gagnai ma première partie, grâce, j'en suis bien sûr, à la courtoise complaisance de mon hôte et de ses amis.

La journée de dimanche que je passai là reste l'un des souvenirs les plus charmants que je rapporte de mon long voyage. On s'était levé à neuf heures pour le premier déjeuner, et, le cerveau encore un peu embarbouillé par le whisky de la veille au soir, on avait lu tant bien que mal les journaux qui venaient d'arriver. Puis, à 10 heures, par cette tiède journée de mai, nous étions dehors au bord d'une prairie vallonnée de quatre-vingt-un hectares de superficie et de près de six kilomètres de long.

La grande prairie s'étend devant le Club, verte et luisante, émaillée de fleurs, sous le soleil doux et le bleu du ciel. L'horizon lointain est borné par des rangées d'arbres. Nous avons chacun un boy qui nous suit avec les gaînes renfermant les *clubs* du jeu. Nous sommes divisés par couples : le joueur, les manches relevées, et la joueuse en jupe courte. Il se trouve que toutes les joueuses sont jolies. Bientôt, les couples s'égaillent à travers la prairie, à la recherche de leurs balles. On s'en va deux par deux, à pas lents, son club à la main, en fredonnant, en devisant gaiement, et même, grâce à la douceur du ciel, à la caresse parfumée de l'air, à l'état d'équilibre heureux et salubre où l'on se sent, presque affectueusement. Sur le vert de l'herbe, se détachent de loin en loin les chemises et les corsages blancs, bleus, rouges, les chapeaux de toile, de paille, les casquettes de l'équipe.

Je fis ainsi dans ma journée une dizaine de kilomètres, sans fatigue et, pour ainsi dire, sans m'en aper-

cevoir. Exquise sensation de plénitude, de liberté, de calme, de vie heureuse, que rien ne vient troubler : pas de passions politiques, le sentiment de la prospérité générale, la sécurité.

Si l'on ne rencontrait que de tels compagnons, si les paysages où s'encadre la vie quotidienne étaient aussi purs, aussi clairs, si toute la combativité pouvait ne s'épuiser qu'en ce sport délicieux, hygiénique inoffensif et commode, la vie en Amérique serait non seulement possible, mais désirable et exquise. Disons-nous qu'un jour viendra où, grâce à ces âpres Américains lutteurs, ambitieux et avides, les machines travaillant pour nous, tout le travail humain se bornant à quelques heures d'un labeur facile, chacun pourra mener une existence pareille à celle-ci !

Pullmann.

Le village de Pullmann se trouve à une demi-heure de chemin de fer de Chicago. J'y suis allé. J'ai tout visité, naturellement : les ateliers, les bureaux et les maisons.

Les ateliers sont immenses, comme on peut le supposer; tous reliés par des voies de chemin de fer très larges (10 mètres) qui servent à transporter sur des chariots les wagons en construction, qui passent de la menuiserie à la forgerie, à la serrurerie, au montage, au vernissage, au capitonnage.

Les machines-outils, comme partout, règnent en maîtresses absolues. Comme tous les wagons Pullman sont bâtis sur le même modèle, on a inventé des

machines spéciales qui scient, rabotent, découpent une quinzaine de planches d'un seul coup. En un clin d'œil d'énormes pièces de bois de douze mètres de long sont travaillées par un seul ouvrier sur les quatre faces. J'ai noté aussi, dans les ateliers de menuiserie, des machines à aspirer les copeaux, pour éviter le déblayage et l'encombrement du sol.

Je me suis amusé, à l'ébénisterie, aux procédés employés pour le marquetage des bois de luxe qui servent aux wagons Pullmann. Les dessins qui ornent les frises de ces wagons étant tous pareils, on découpe les ornements par milliers à la machine; les petits morceaux de rosaces, de fleurs, sont de différentes couleurs. Pour les teinter durablement, des enfants les déposent dans le sable brûlant plus ou moins longtemps, selon le ton clair ou foncé qu'on veut leur donner. Puis ils passent aux mosaïstes qui les insèrent dans les fines lames d'acajou où leur place est mathématiquement disposée. Tout cela se fait avec une rapidité extrême. Au vernissage, au capitonnage, je n'ai rien remarqué de bien pittoresque.

L'histoire de cette industrie est tout entière dans les chiffres de sa prospérité colossale qui méritent d'être retenus.

C'est en 1865 que M. Pullmann construisit son premier wagon-dormitorie, qu'il appela : « The Pioneer », et qui coûta 90,000 francs. On y payait 2 dollars la place. Bientôt toutes les compagnies de chemins de fer adoptèrent le type du nouveau *car*, et la fortune de Pullmann commença. En 1867, le capital de la société qu'il avait fondée n'était que de 5 millions de francs; il est aujourd'hui de 374 millions !

Jusque-là les ateliers de construction se trouvaient

disséminés à Saint-Louis, à Détroit, à Elmira, à Wilmington. En 1884, M. Pullmann se décida à créer un grand centre industriel où seraient réunies les différentes branches de l'industrie. Chicago, en raison de sa position au centre du système des voies ferrées, eut ses préférences. Il acheta donc à 14 milles de la ville 3,500 acres de terrain et une cité nouvelle fut bâtie sur une superficie de 2 milles de longueur du nord au sud et d'un demi-mille de largeur. Il y fit construire des maisons ouvrières salubres et attrayantes dont les loyers varient de 4 à 50 dollars par mois; elles furent bâties de brique rouge, munies d'eau, de gaz, de tout le confortable désirable. La ville bien éclairée, bien pavée, coupée de larges avenues, semée de places et de squares verdoyants, ombragée d'arbres et de jardins publics, fut pourvue d'une eau saine et abondante et d'un système d'égouts établi d'après les derniers perfectionnements scientifiques. Un marché s'éleva dans l'un des plus beaux squares de la ville, ainsi que des églises, une école, une bibliothèque contenant 8,000 livres, un théâtre, une banque.

Pullman fut bientôt peuplée de 12,000 habitants, tous excellents ouvriers grâce à une sélection sérieuse faite par les chefs d'industrie. Ces ouvriers possèdent actuellement plus de 500,000 dollars déposés dans les banques de la ville, et 600 d'entre eux ont consacré leurs épargnes à l'achat d'une maison dans le voisinage.

La compagnie, désireuse d'assurer le bien-être de ses ouvriers, n'a pas établi de ces magasins où les salariés sont obligés de s'approvisionner. Aucun contrôle n'est exercé sur eux, ils peuvent acheter où ils

veulent. Et l'élévation des salaires, qui permet à l'ouvrier de dépenser plus que l'ouvrier ordinaire, a fait naître parmi les commerçants une concurrence active dont la conséquence est une diminution du prix d'achat pour le travailleur.

Les usines Pullmann renfermaient ces dernières années 1,100 machines. On y construit des wagons de tout genre et les usines peuvent fournir chaque semaine 6 sleeping-cars, 12 wagons de voyageurs et 300 de marchandises.

50,000 tonnes de charbon sont employées annuellement, 100,000 tonnes de fer et 50,000,000 de pieds cubes de bois de charpente.

Le nombre de voyageurs transportés par les Pullmann pendant l'année 1902 a été de 10,753,643.

La valeur des produits manufacturés pour la construction des cars de la Compagnie s'éleva cette même année à 19 millions et demi de dollars, celui des revenus à 316 millions de dollars.

Le nombre moyen des salariés de la compagnie dans le village de Pullmann, fut en 1902 de 7,098 et les gages payés 26 millions de francs, ce qui fait une moyenne de 3,200 francs pour chaque personne employée.

Le nombre total des personnes employées par la compagnie dans les diverses sections industrielles était de 19,103 et les salaires payés, durant l'année, de 54 millions de francs.

En sortant de ces usines colossales où l'on m'expliquait que le machinisme est *sans cesse* en transfor-

mation et en progrès, où la production augmente constamment en rapidité et en qualité, je ne pouvais m'empêcher de penser à la mentalité de nos ouvriers français, de nos contremaîtres, de nos ingénieurs et de nos patrons.

Le patron français est hanté par l'idée de l'économie *immédiate*, la non-dépense, la diminution de ses frais généraux. L'ingénieur flatte sa manie et obéit. Le contremaître et l'ouvrier, eux, sont surtout rétrogrades. Un petit typographe de province, par exemple, n'admettra pas qu'il puisse y avoir ailleurs de meilleure machine que la sienne, ou plutôt il n'admet pas qu'on puisse faire marcher chez lui d'autre machine que celle dont il s'est toujours servi. On lui cite des preuves de concurrents plus avisés qui ont une machine perfectionnée. Il y consent, pour les autres, mais, lui, avec ses vieux engins, il fera toujours mieux que les autres avec les nouveaux.

Et voilà comment le Français, habitué depuis des siècles à s'entendre appeler le premier peuple de l'univers, finit au xxe siècle, à être dépassé par tous les autres peuples, dans un domaine où il fut, en effet, le maître.

UN HOMME EXTRAORDINAIRE

Un fumiste de haute marque. — Dowie, prophète millionnaire, guérisseur et chef d'Église. — Zion City. — Une ville de 10,000 dupes. — Biographie de l'apôtre. — Entretiens du fumiste et du Sauveur. — Sa force de travail. — Ses études. — Les trois incarnations d'Élie. — Le truc du guérisseur. — L'imposition des mains. — Le *Guérit-tout*. — Guerre aux médecins. — La dîme. — Articles de foi. — Comment on devient prophète. — Le guérisseur puni. — Mort de sa fille. — Fondation d'une ville. — Un homme d'affaires. — Création d'usines. — Mise en scène grandiose. — Impudent cabotinage. — Suis-je Élie ? — La foi qui sauve. — L'Évangile à l'américaine. — La pauvreté est une malédiction. — La machine à prier. — Téléphone et phonographe pour prières. — La faillite-réclame.

Je vais vous parler de Dowie.

Et j'avoue que j'arrive ici au maximum de la stupeur.

Savoir qu'un pareil homme puisse et ose exister au vingtième siècle, mais surtout qu'il soit possible de trouver en Amérique, dans la ville la plus mercantile, la plus positive des États-Unis, à Chicago,

une foule de 10,000 êtres humains asservis, domptés, subjugués par l'inscrutable audace de cet homme, voilà qui dépasse, je crois, les bornes de notre compréhension européenne.

On va voir si j'exagère.

En deux mots, voici ce qu'est Dowie.

C'est le chef et l'inventeur d'une secte dissidente des États-Unis, qu'il appelle l'Église de Sion.

Ayant commencé son sacerdoce sans le sou, il est aujourd'hui follement millionnaire.

D'abord simple prédicateur humain, il est devenu le prophète Elie, et il guérit et il tue les malades par la simple imposition des mains.

De simple citoyen, le voilà passé fondateur de ville ! Il y a trois ans il a acheté sur les bords du lac Michigan plus de 3,000 hectares de terrain, et y a établi *Zion City*, dont il est le propriétaire, et où l'ont suivi 10,000 fidèles hallucinés qu'il exploite, trompe et spolie !

Voilà, en deux traits, le phénomène.

Mais ce qu'il faut connaître c'est l'histoire de cet apôtre du banquisme, de ce génial tricheur, de cet impudent captateur de la crédulité humaine qui a choisi, comme centre de ses méfaits, le pays le plus pratique, le plus positif que la civilisation ait encore produit.

Je vais vous la dire, parce que je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde.

Son portrait physique, d'abord.

Ce nouveau messie a aujourd'hui cinquante-sept ans. C'est un petit homme assez corpulent; il est tout chauve, mais sa figure, aux pommettes saillantes, est encadrée d'une longue barbe blanche

d'apôtre qui monte jusqu'à ses yeux, petits, perçants, fascinateurs, où se lisent son instinct de domination et une roublardise de paysan madré. Sa voix est forte et claire, sa parole colorée, toute parsemée de métaphores et d'images bibliques, souvent aussi, à l'imitation des prophètes, d'injures et de grossièretés. Sa force physique et son activité mentale sont également extraordinaires. Il travaille vingt ou vingt-quatre heures de suite et se compare volontiers à un nouveau saint Paul.

Dowie n'est connu en Amérique que depuis 1888. Né à Edimbourg en 1847, il y vécut jusqu'à l'âge de treize ans. En 1860 ses parents quittèrent l'Écosse pour se fixer en Australie, à Adélaïde, où pendant sept ans le jeune homme fut employé dans une maison de commerce. Sa remarquable aptitude pour les affaires et le grand intérêt qu'il portait aux questions religieuses se révélèrent alors. « Dès l'âge de seize ans, dit textuellement Dowie à ses disciples, le Sauveur était déjà pour moi un ami intime et, depuis mon enfance, nous avons continué de nous entretenir et de discourir sur toutes choses. » A vingt ans, en 1867, Dowie revint à Edimbourg, où pendant cinq ans, il suivit les cours de l'Université de théologie.

Sorti de l'Université avec le grade de docteur en théologie, il retourna à Adélaïde en 1872. La même année, il recevait l'ordination et commençait à se mêler avec passion à toutes les polémiques religieuses. Déjà aussi il avait affaire avec la justice. Dowie n'aime pas à se souvenir de cette période de sa vie, et quand on lui en parle, il répond : « On raconte que je n'ai jamais rien fait de bien en Australie. Eh bien! sir Henry Parks, alors premier mi-

nistre de la Nouvelle-Galles du Sud, m'a offert le portefeuille de l'instruction publique ».

Dowie ne fut pas ministre..., et, en 1878, déjà connu dans toute l'Australie, il annonçait son intention de se consacrer pour son propre compte à l'œuvre d'évangélisation commencée par lui. Un jour que Dowie avait prêché avec enthousiasme sur la nécessité de réédifier le royaume de Dieu, l'un de ses fervents admirateurs lui dit : « Ne serait-ce pas vous, Élie le Réformateur? » Dowie, surpris, protesta d'abord énergiquement, mais l'idée fit son chemin dans sa cervelle, et peu à peu il se persuada que Dieu l'avait envoyé sur la terre pour préparer la seconde venue du Christ.

Lui-même prit soin d'expliquer plus tard l'origine de sa mission dans une déclaration fameuse faite, en 1901, à l'Auditorium de Chicago. Ce jour-là, Dowie se présenta à son peuple comme une troisième incarnation du prophète Élie. Le premier prophète, celui qui était monté au ciel dans un char de feu et qu'il appelle *Elijah the Destroyer* (Elie le destructeur) avait réapparu sur la terre une seconde fois en la personne de saint Jean-Baptiste, *Elijah the Precursor* (Elie le précurseur). Quant à lui, Dowie, il est la troisième incarnation d'Élie : Élie le restaurateur (*Elijah the Restorer*).

Une telle affirmation devait-elle suffire à frapper les imaginations naïves et crédules? Dowie eut des craintes et chercha dans les Évangiles un texte qui, bien interprété, favoriserait ses vues ambitieuses. Il le trouva dans un passage du chapitre 16 de l'Évangile de saint Marc :

« Enfin il (Jésus) se montra aux onze apôtres,

comme ils étaient à table, et il leur dit : Allez-vous-en par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature humaine.

« Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.

« Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui l'auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront de nouvelles langues; ils chasseseront les serpents; quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal; *ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris.* »

Dowie avait trouvé sa voie. Très renseigné sur les phénomènes de psycho-physiologie, doué d'une grande force de suggestion, soutenu d'autre part par l'autorité du Nouveau Testament, il entreprit de « guérir par la foi ». Il réunit dans sa bibliothèque tous les livres qui attaquaient la médecine et les médecins, se mit en rapport avec des croyants fervents à cette influence divine et créa « l'Association de la guérison par la Foi ». Dowie avait commencé par guérir sa femme de la migraine, mais bientôt les cures devinrent merveilleuses, et il prouvait l'efficacité de l'intervention divine par la guérison rapide des tumeurs et de l'hydropisie, des névralgies, de la goutte, des rhumatismes, etc.

L'affaire, admirablement lancée, donna le branle à un mouvement religieux qui se répandit sur toute l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Puis, Dowie décida de visiter l'Angleterre, et résolut de faire de Londres le centre d'une église qui rayonnerait sur toutes les colonies anglaises. Mais il découvrit, dans un voyage en Amérique, le peuple désigné pour comprendre la « nouvelle parole ».

Donc, en 1889, Dowie débarquait à San Francisco, en compagnie de sa femme et de ses deux enfants. C'est ici qu'il faut le suivre pour juger de ses audacieuses initiatives et de la folle crédulité de ses adeptes. Tout d'abord ses efforts furent infructueux. San Francisco resta impassible aux prédications enflammées du prophète, Diégo, Oakland, Los Angelès et Portland ne lui firent pas davantage l'honneur de l'écouter. La ville élue fut Chicago, où le prophète et sa famille arrivèrent en 1890.

C'est dans un faubourg, à Western Spring, que Dowie commença à « lutter contre le péché de Chicago » (*to fight sin*). Il n'était connu alors que d'une poignée de fidèles et de quelques reporters. Mais les récits de ses foudroyantes allocutions furent pour lui la meilleure des réclames, et Dowie sut l'exploiter d'une façon merveilleuse.

Le nombre des adeptes grandit bien vite, et le premier souci du prophète fut de les convaincre de l'obligation d'obéir aux ordres de Dieu en lui payant la dîme, c'est-à-dire, comme chez les Mormons, la dixième partie de leurs revenus et de leurs gains. L'année suivante, il s'installait à Evanston, dans la banlieue nord, et y restait jusqu'au printemps de l'Exposition. Alors le prophète loua une maison près de Midway (c'était la rue du Caire de l'Exposition de Chicago), et il construisit son premier temple, le Sion Tabernacle n° 1. Ce fut, bien entendu, une des attractions secondaires de l'Exposition. Mais le nom de Dowie commençait à se répandre, les journaux l'attaquaient, et lui répondait par des sermons semés d'injures et d'invectives pittoresques. Les conversions augmentèrent pourtant, et l'on bâtit deux autres

temples : les Sion Tabernacle n°s 2 et 3. « La réclame rapporte », disait Dowie (*It pays to advertise*). Les guérisons se faisaient aussi nombreuses que les conversions. Chaque semaine, des milliers de personnes envahissaient le Tabernacle et demandaient leur guérison au prophète. Des pèlerins qui arrivaient avec des béquilles s'en retournaient sur leurs pieds, des paralytiques que l'on amenait sur des matelas repartaient allègrement avec. Dowie créa alors l'Église catholique chrétienne de Sion, dont il se déclara l'administrateur général. Le Tabernacle devenant trop petit, il loua le Music-Hall, puis le grand Auditorium de Chicago, et on y fit le service du dimanche d'octobre 1895 à avril 1896. Alors Dowie acheta l'église Saint-Paul (1896), qui devint le lieu de réunion des fidèles.

Le moment était venu pour lui d'exposer sa doctrine d'une façon éclatante. Il le fit dans les deux conférences générales du 22 janvier et du 5 février 1896.

— Je n'ai jamais eu l'intention, déclarait le « prophète-financier », de créer une de ces organisations insignifiantes qui divisent la chrétienté. J'ai senti que je pouvais ramener l'Église à sa simplicité primitive, telle qu'elle était au temps du Christ et des apôtres. Voici notre *Credo :*

1° Nous reconnaissons comme règle de notre foi et de nos pratiques, l'infaillible et suffisante inspiration des Saintes Écritures ;

2° Aucune personne ne peut faire partie de notre Église, si elle ne s'est repentie et si elle ne croit pas à la rédemption par le Christ;

3° Chacun doit être capable de déclarer qu'au fond de son

cœur il s'est repenti en toute sincérité, qu'il croit vraiment en Dieu, et qu'il possède en quelque sorte le témoignage de l'Esprit-Saint;

4° Que toute autre question n'est qu'une affaire d'opinion qui n'attaque en rien l'unité de l'Église.

Quant à la discipline, elle interdit les théâtres, brasseries, pharmacies, le tabac, les médecins et les chirurgiens, les maisons mal famées, les concerts et la danse. L'élevage du porc et la vente de sa chair immonde que Dieu a formellement interdit de manger, sont absolument prohibés comme cause directe du cancer, des scrofules, du choléra, de la tuberculose, des rhumatismes, etc. L'Église, comme je l'ai dit plus haut, impose le paiement exact de la dîme, sans laquelle toute grâce divine est refusée. Elle est la « nourriture de Dieu », et le prophète le rappelle souvent à son peuple : « Écoutez, frères, leur dit-il dans ses fréquentes exhortations, travaillez et gagnez autant que vous le pouvez. Si vous pouvez gagner mille dollars ou cent mille dollars, faites-le. Épargnez, mais donnez à Dieu et à son Église, largement, à profusion. Développez votre commerce et votre industrie, mais, au nom de Dieu, donnez tout ce que vous pouvez. *Amen !* »

J'imagine une assemblée de paysans normands ou picards à qui le prêtre d'une nouvelle religion viendrait tenir un discours pareil. Voyez-vous leurs yeux malins briller d'ironie, et les entendez-vous ricaner?

Mais nous sommes à Chicago. Et voilà qui donne à réfléchir.

Ce n'est pas tout.

L'Église exige également que les fidèles coopèrent à toutes les affaires financières. Et Dowie le premier donne l'exemple à son peuple! « Je fais de mon ministère une affaire commerciale, car Dieu lui-même se retrouve dans tous les genres d'affaires. Il participe au commerce des grains puisqu'il fournit le blé; à l'horticulture, puisqu'il fournit des fleurs magnifiques. Il s'occupe du commerce des poissons et son marché merveilleux est le vaste Océan; de celui des volailles et de la viande puisqu'il crée les oiseaux et toutes sortes de bêtes. Il dirige même l'industrie électrique et, quand les éclairs traversent le ciel, quelle merveilleuse expérience de pyrotechnie pour les mortels! »

L'Église est gouvernée par l'administrateur général Dowie, assisté de 4 administrateurs; par 46 aînés ayant à leur tête 2 présidents, 18 évangélistes, 39 diacres, 12 diaconesses et un bataillon de septantes qui, deux par deux, vont de maison en maison prêcher et recruter des adeptes.

En 1895, le nombre de ces adeptes à Chicago se montait à 5,000 environ. L'Église était en pleine prospérité. Dowie créait coup sur coup des collèges et des institutions charitables, des journaux et des revues périodiques, telles que le *Soleil du matin*, l'*Étoile du soir* et surtout les *Feuilles de guérison*, son grand organe de propagande. Des maisons de publicité furent installées à Londres et en Australie. La Banque de Sion fut créée et Dowie en devint le directeur et le propriétaire.

Elle avait bien ses actionnaires, mais des actionnaires qui ne s'occupaient pas de l'administration, et quand Dowie voulait de l'argent, il pouvait vendre autant d'actions qu'il trouvait d'acheteurs. En 1896,

grâce aux capitaux amassés, il fondait la « Maison de Sion », sorte d'immense hôtel situé sur le plus beau des boulevards de Chicago, au coin de Michigan Avenue et de la 12e Rue, que je vois tous les jours en sortant de l'hôtel. Des prospectus furent lancés dans toute l'Amérique qui vantaient le confort de la « Maison chrétienne de Tempérance et de Guérison divine » : hôtel de premier ordre, à l'épreuve du feu, eau chaude et froide, bains de porcelaine dans presque toutes les chambres, ascenseurs, assemblées spéciales pour les guérisons trois fois par semaine ; défense de boire de l'alcool et de fumer, défense d'introduire dans l'hôtel les poisons des médecins, excellente table, cuisine de premier ordre, service parfait !

La maison de Sion renfermait également les locaux de l'administration générale. Les bureaux de correspondance, finances, dîmes, audience, etc., y étaient installés. Les Aînés, les Évangélistes et leur famille y habitaient, ainsi que le Prophète.

En même temps que Dowie fondait cette vaste institution, il travaillait à la propagation de sa doctrine. Oakland, Melbourne, Tokio, Shanghaï étaient ses principaux objectifs, mais les évangélistes se répandaient aussi dans les États de l'Amérique, dans la Chine, le Japon, la Corée, l'Hindoustan. Il envoyait des représentants en Afrique, au Caire, dans le Transvaal, le Natal et l'État d'Orange. L'Europe fut à son tour évangélisée.

Le succès de Dowie n'était pas exempt de troubles et d'incidents.

Il y a trois ans, sa fille mourut. Agée de vingt-deux ans, elle suivait les cours de l'Université de Chicago. Tous les matins, elle se frisait en se servant d'une

lampe à alcool. Un jour, un coup de vent lança son peignoir sur la lampe; ses habits prirent feu, elle eut plus de la moitié du corps brûlé. Dowie, pour la première fois, dit-on, laissa entrer des drogues chez lui. La jeune fille mourut deux jours après.

Les ennemis de Dowie et même ses disciples s'étonnèrent qu'il n'eût pas pu sauver sa fille. Il leur répondit qu'il lui avait toujours défendu de se servir d'alcool, et que sa désobéissance l'avait perdue. Il prouva, d'ailleurs, que son enfant, avant de mourir, avait témoigné de sa faute et s'en était repentie.

Comme on le verra, les dévots du fallacieux charlatan ne furent point découragés par cette billevesée.

Un jour qu'il devait faire, à Chicago, une conférence sur « les Docteurs, les Démons et les Drogues », trois cents étudiants en médecine envahirent la salle, munis de produits chimiques d'odeur nauséabonde, de pierres et de chats morts. Dowie dut se retirer, escorté par la police. Pour se défendre, il créa un corps de solides gaillards, « les gardes de Sion », qui l'escortaient partout où il allait. Mais les troubles continuèrent.

Chassé du faubourg Sud de Chicago, injurié, lapidé, arrêté, Dowie réussit toujours à se disculper et à confondre même ceux qui l'attaquaient. On le considérait alors non seulement comme une curiosité, mais comme un danger public. Les Églises, la police. le bureau d'hygiène, à la suite de ses campagnes contre la vaccine, les médecins syndiqués, tous essayèrent de le supprimer et ne réussirent qu'à le faire connaître davantage. C'était un mal qu'il fallait tolérer. En 1895, l'année de la grande persécution,

Dowie avait été arrêté plus de cent fois ! Pendant les années suivantes, il ne le fut que rarement.

Pourtant, il songeait à quitter Chicago et méditait le plan le plus hardi qu'un spéculateur puisse rêver.

Ici commença la deuxième partie de son audacieuse odyssée. De nouveau il fit appel à la générosité des fidèles et réunit assez d'argent pour acheter 7,628 acres, environ 3,086 hectares, d'excellentes terres, sur les bords du lac Michigan, à 67 kilomètres de Chicago. Le terrain lui coûta plus de 7 millions de francs. Il le divisa en lots qu'il afferma. Ces lots furent loués *pour mille ans*, Dowie se réservant le droit de résilier le bail à n'importe quel moment et de payer au locataire expulsé, sans que celui-ci ait aucun recours, la somme qu'il lui plairait. Le locataire s'engageait, en plus, à obéir à Dowie et à tous les règlements de Sion. Cinq mille de ses adeptes acceptèrent ce contrat paradoxal, le suivirent, et l'on se mit à l'œuvre pour créer la nouvelle ville. Le plan en fut tracé suivant des formes géométriques régulières. Les rues larges de 18 à 45 mètres, les boulevards, de 90 mètres, aboutissaient au centre de la ville où s'élevait le temple. Les rues, dirigées de l'Est à l'Ouest, furent désignées par des numéros d'ordre. Celles du Sud au Nord reçurent des appellations bibliques et, partant d'Aaron Street, on arrivait à Zabulon Avenue, en passant par Abraham, Jacob et Moïse Street.

En juillet 1901, les portes de Sion furent ouvertes. En mars 1902, la cité organisée était incorporée à l'État de l'Illinois.

On se demandait à Chicago comment les habitants de Sion City pourraient vivre, puisqu'il ne s'y trouvait

aucune autre industrie que celle de l'effronté bonneteur dont la force extractive tenait du prodige. L'ingéniosité de Dowie y pourvut. Sa femme était apparentée à la famille Stevenson, grands fabricants de dentelles de Nottingham (Angleterre). Dowie décida que la principale industrie de Sion serait celle de la dentelle à la machine. Il partit pour l'Angleterre, ramena son beau-frère Stevenson, acheta là-bas des métiers perfectionnés, engagea des ouvriers habiles pour enseigner aux Sionistes l'art de la dentelle; et l'on construisit une immense fabrique pour recevoir machines et ouvriers. Les dowistes apprirent donc l'industrie nouvelle. Mais les deux beaux-frères se brouillèrent. Dowie, comme toujours, voulait être le seul maître. Il y eut un procès, Stevenson gagna. Dowie lui donna près d'un million, mais garda son usine et resta le seul maître.

Un peu plus tard, il créa une fabrique de bonbons (*Candy factory*), plus prospère que celle des dentelles. Les Américains font en effet une grande consommation de bonbons, ceux qui ne mâchent pas de gomme croquent des sucreries. La fabrique de Dowie fournit tous les marchands en gros de Chicago.

Tandis que Dowie encourageait son peuple à fabriquer des dentelles et des bonbons et à cultiver du céleri, lui continuait son rôle d'apôtre.

En juin 1902 avait lieu l'inauguration du grand « Hospice d'Élie ». Cet hospice n'était qu'une sorte d'hôtel de cent dix mètres de façade, possédant tout le confortable moderne et assez grand pour recevoir 1,000 convives par repas. Tous les matins, Dowie y réunissait ses pensionnaires malades pour prier avec eux et les guérir ensuite. Chaque semaine,

il prélevait le prix de la pension et recevait son « denier de saint Pierre » sous forme d'argent comptant, de chèques — pourvu, disait-il, que ces dons fussent libres et considérés par les donateurs comme le tribut de reconnaissance d'un peuple à son Sauveur.

On se figure avec peine un tel entraînement et une telle crédulité, lorsqu'on songe aux procédés de charlatanisme vulgaire employés par Dowie. Il annonçait les services religieux dans les journaux ou par des prospectus ainsi rédigés : « Le Révérend John Alex. Dowie, administrateur général de l'Église catholique chrétienne de Sion, dirigera en personne des Réunions de guérison divine dans le Tabernacle de Siloh, Sion-City, tous les mardis dans l'après-midi. — Enseignement sur la guérison divine par la foi en Jésus. — Prière avec les malades et imposition des mains de deux à quatre heures. Train spécial. Aller et retour, 1 fr. 50. Délicieux voyage de 84 milles. Le service commencera par une procession du chœur habillé de blanc. Tous sont bienvenus. Sièges gratuits. Offrandes libres ».

Le service religieux se faisait au milieu d'une mise en scène grandiose que l'on essayait de rendre impressionnante. Une procession, composée d'un chœur de 500 à 700 enfants vêtus d'amples robes blanches, se formait dans le vestibule de l'Auditorium et s'avançait peu à peu en descendant les gradins pour arriver jusqu'à la scène. Là ils commençaient à chanter, accompagnés par les sons graves de l'orgue. Les diacres, également vêtus de longues robes, suivaient le chœur. Enfin, à pas lents, le crâne chauve, sa longue barbe vénérable couvrant sa poitrine, l'air inspiré, l'œil magnétique, ce pyramidal et anachro-

nique escamoteur de maladies apparaissait devant les gobe-mouches hallucinés. Alors on chantait le *Te Deum*, puis le prophète commençait son discours.

Il faisait de la Bible de longs et ennuyeux commentaires; mais quand il parlait d'affaires (*business*), tout changeait : il devenait éloquent, spirituel, sarcastique. Il parlait de ses persécuteurs, les invectivait en termes souvent grossiers, ne craignant pas d'employer le bas argot du peuple. Deux épithètes revenaient fréquemment dans ses discours, celles de *pork-eaters* (mangeurs de porc) et *stinky* (puant), qu'il considérait comme les pires injures. Quand il sentait l'attention faiblir, sa parole s'échauffait, accompagnée de grands gestes; il tonnait, interpellait et, s'adressant à son auditoire, s'écriait de temps en temps, en lançant sur la foule ingénue son regard fascinateur :

— Croyez-vous en moi? Suis-je Élie?

Et il insistait frénétiquement :

— Suis-je bien Élie?

Et l'auditoire extravagant, entraîné par les suppôts de l'apôtre illusoire, de crier : « Oui, oui, tu es Élie! tu es bien Élie! »

Pour bien juger de cela, il faut penser qu'il y avait là de quatre à cinq mille personnes.

Si l'on demande à Dowie comment il ose prétendre qu'il guérit par sa seule volonté, il répond qu'il ne guérit que par la foi du malade :

« Le Christ l'a dit :

— Ayez la foi, et vous serez sauvé! »

Et il explique l'origine de toute maladie :

— La maladie, dit-il, est un mal, et ne peut venir

de Dieu. — La maladie et la mort viennent dans ce monde par le péché.

« Dieu nous donne la vie, le pain et le vin.

« Dieu ne voudrait pas nous donner des maladies impures quand nous lui demandons sa bénédiction.

« Dieu n'est jamais cruel envers ses enfants. »

De même pour la misère :

— Ceux qui enseignent que la pauvreté est une bonne chose ont tort, car nous savons tous que ce n'est pas une bonne chose.

« La pauvreté est une malédiction.

« La preuve, c'est que Dieu a béni le travail du peuple de Sion ! »

Cette logique paraît suffire aux Américains.

Ils se montrent également très frappés de l'utilisation qu'il sait faire des dernières découvertes de la science.

Ainsi Dowie possède une machine à prier. Quand il reçoit une demande de prière pour un malade, il met cette demande dans la machine qui imprime ceci par exemple : « Prié pour monsieur X, le 5 janvier, à 10 heures du matin. John A. Dowie. » Si, par hasard, le malade va mieux, Dowie tient là une preuve que le miracle s'est accompli par lui. Quand on lui envoie d'une ville étrangère une demande de prière pour une femme malade, il appelle le mari ou la femme elle-même au téléphone. Alors il prie devant le récepteur de façon à ce que l'effet de ses paroles puisse être senti au bout du fil. Il guérit également par câbles, par télégrammes. Dans ses moments de loisir, il prêche et prie devant un phonographe perfectionné par lui, si bien que ses disciples d'Australie peuvent

l'entendre officier en achetant les rouleaux du phonographe qu'il leur vend très cher.

Il répand sa photographie partout, dans les revues, les journaux, les brochures. Il donne à tout ce qu'il fait un grand caractère d'ostentation ; sa demeure est un vrai palais. Il conduit lui-même de magnifiques chevaux et n'a de sympathie que pour « le noble coursier ». Les mules et les mulets sont bannis de Sion-City, et l'on conte qu'un plombier qui travaillait dernièrement dans la ville se vit impitoyablement chassé parce qu'il avait un mulet à sa voiture.

Ayant épuisé tous les moyens de réclame, Dowie, au printemps de 1903, voulut frapper de nouveau l'opinion par une entreprise éclatante. Il déclara tout haut son intention d'envahir New-York en automne. Une armée de 3,000 dowistes, dans dix trains spéciaux, fut en effet dirigée sur cette ville, et pendant quinze jours, de grands meetings eurent lieu au Madison Square Garden et au Carnegie Hall. Cette invasion coûta à Dowie plus d'un million et demi, le gêna, prétendit-il, dans ses affaires et ne lui rapporta que les sarcasmes des reporters de New-York.

Mais un homme d'affaires aussi avisé ne se laisse pas embarrasser pour si peu. Dowie désirait surtout que l'on continuât à parler de lui, et l'histoire récente de sa faillite fut sa dernière grande réclame.

En novembre 1903, les journaux de Chicago annonçaient la ruine prochaine de Sion. Selon les reporters, la population quittait la ville, les fabriques se fermaient, les dettes abondaient, bref les adeptes perdaient leur foi. Dans quelques mois, quelques semaines même, la cité nouvelle aurait vécu !

Dowie laissait dire. La réclame augmentait. Plu-

sieurs créanciers l'attaquèrent. Il fit mine de ne pouvoir les payer. Le bruit décupla... Le but du thaumaturge était atteint. Il laissa les tribunaux déclarer sa faillite, nommer des syndics. Il les regarda venir, sûr de lui, le sourire aux lèvres. L'un d'eux s'étant assis sans façon dans un fauteuil, il le fit se lever et s'asseoir sur une chaise qu'il lui désigna, et s'assit lui-même dans le fauteuil. Sion-City était pleine de reporters affamés de nouvelles qu'ils télégraphiaient à tous les journaux des Etats-Unis.

— Combien de millions de réclame m'avez-vous économisés ! leur disait-il ensuite avec un candide cynisme.

Que se passa-t-il entre les syndics et Dowie? On ne sait trop. Toujours est-il que, quelques jours après leur arrivée, les hommes d'affaires reprenaient la route de Chicago, tandis que Dowie, dans une foudroyante allocution, déclarait à son peuple que désormais il payerait tout comptant.

N'y a-t-il pas là de quoi mourir de rire ?

Telle fut la dernière réclame de Dowie.

Depuis longtemps, Dowie se proposait de partir pour l'Australie. Précédé par sa femme et son fils qui, disait-on, emportaient avec eux 7 millions de dollars en or (35 millions de francs), il décida de les suivre, et déclara que rien ne l'empêcherait de partir le 1er janvier 1904. Et, en effet, le 1er janvier dernier, il quitta Sion. Toute la ville se précipita vers la gare pour lui souhaiter bon voyage et recevoir sa bénédiction. Au moment de la panique, Dowie prétendait que Sion et toutes ses industries valaient 25 millions de dollars, qu'il avait de plus 2 millions de dollars de bonnes valeurs, mais qu'avec les baisses du marché

actuel, il ne pouvait s'en défaire sans perdre beaucoup. Il laisse à Sion des diacres à qui il a délégué tous ses pouvoirs. Il a promis de revenir le 1er juillet.

Je suis tranquille, il reviendra!

Ne vous demandez-vous pas, au récit de cette fabuleuse exploitation de la jobarderie humaine, si nous ne vivons pas au moyen âge, ou s'il ne s'agit pas de peuplades soudaniennes abusées par un bonneteur de champ de foire? Et les sociologues n'auront-ils pas le devoir de songer, avant de généraliser leurs théories émancipatrices, qu'on peut trouver, dans une même population, le sens pratique le plus aiguisé, le réalisme le plus âpre et le plus concret, le progrès matériel et mécanique arrivé à son maximum de développement, coexistant avec une crédulité enfantine, l'illogisme et une insoluble déraison?

NIAGARA

Le snobisme du voyageur. — Un site « *qu'il faut avoir vu* ». — Sur la route de Niagara. — Les chutes. — Premier étonnement : pas d'étonnement. — Au pied des chutes. — Premier baptême. — Que d'eau! — Ce blagueur de Chateaubriand! — Forme, couleur et bruit de l'eau. — La chute centrale. — On déshabille le voyageur. — Sous la cataracte. — Le déluge. — Pénible expérience. — Sauvé des eaux. — Les rapides. — Souvenir à Chactas. — Blondin l'équilibriste. — Le capitaine Webb. — Un autre snobisme du voyageur : il pose sur un roc immortel.

Je ne serai donc pas « le voyageur qui n'a pas vu le Niagara ».

J'étais même très pressé de le voir, et j'avais peur que le temps me manquât avant mon départ dont la date était déjà fixée.

Parti de Chicago à cinq heures et demie du soir, j'arrivai le lendemain matin à huit heures à Buffalo. Presque aussitôt je montai dans un tramway qui mène en une heure à la petite ville de Niagara. Dès mon

arrivée, je n'eus rien de plus pressé que de me faire indiquer les chutes « the Niagara Falls ». On eût dit que je craignais d'arriver trop tard, que quelque chose d'imprévu m'empêchât de les voir, qu'un cataclysme soudain les fît disparaître, état d'esprit irraisonné et puéril, qui fait courir les gens naïfs une heure d'avance au spectacle pour être sûrs que, s'ils le manquent, ce ne sera pas de leur faute.

J'arrivai donc, très empressé, devant les cascades, la tête remplie du souvenir, très atténué et très vague d'anciennes descriptions lues, me préparant à goûter du sublime et de l'écrasant.

Je m'étais arrêté devant le fleuve, encaissé entre des bords escarpés. Et non loin de moi, à un coude qu'il fait, je vis les trois cascades, bornées par des lignes d'arbres, couler comme des flots de fumée dense. Je fus étonné de ne rien sentir autre chose que mon émotion littéraire s'envoler devant la réalité du spectacle. C'étaient des cascades, certes, d'assez larges nappes d'eau s'épanchant sur des rocs avec un bruit sourd et continu. Mais elles paraissaient si basses, à côté de la « hauteur prodigieuse » que je me figurais! Et ce bruit qu'on devait entendre à quatorze kilomètres de là, je commençais à peine à le percevoir...

— Bon, me dis-je, c'est la faute aux descriptifs romantiques que j'ai lus, c'est peut-être aussi le combat de mon imagination qui grossit les choses que je n'ai pas vues et de mon œil qui les voit trop exactement.

N'importe, c'était une désillusion.

Je montai dans un bateau-mouche qui menait les touristes jusqu'au pied des chutes. On nous fit revêtir un long paletot imperméable et nous coiffer d'une

sorte de cagoule pour nous abriter contre la pluie qui voltige jusqu'au milieu du fleuve, et nous approchâmes.

Le bruit de l'eau s'enflait peu à peu, et quand nous fûmes tout près, il était devenu celui de plusieurs marées d'équinoxe grondant à l'unisson. Deux chutes se faisaient face, et une troisième qu'on appelle le « Fer à cheval », la plus large, les séparait. En même temps que le bruit croissait, la hauteur vraie des chutes apparaissait. Je dévorais mon Baedeker, pour essayer de rectifier mes erreurs d'optique de tout à l'heure. La chute du Fer à cheval a 915 mètres de large et 48 mètres de haut. Les autres, plus étroites, ont la même hauteur. L'eau qui tombe des cataractes mesure un volume de 425,000 mètres cubes à la minute !

Le bateau se promène au milieu du fleuve, laissant au touriste le loisir d'admirer. Une épaisse vapeur d'eau obscurcit la base des chutes. On ne voit donc pas l'eau tomber sur les rocs, on entend seulement son fracas continu et menaçant. Une pluie fine couvre notre bateau : ce sont les rejaillissements de la cataracte qui nous arrivent à trente mètres de distance.

D'en bas les gens qui se trouvent sur la hauteur de la cataracte ont l'air tout petits. On dirait que leurs pieds sont dans l'eau et qu'elle va les entraîner. A cette idée le vertige vous prend, on les voit glisser et s'effondrer dans l'abîme.

Je quitte le bateau et monte près d'eux. J'imagine que, de si près, le spectacle doit être plus saisissant encore. En effet, voici une sensation neuve et magnifique.

Je suis à un mètre à peine de la cataracte, grimpé

sur une pierre dont les bords baignent dans l'eau. Ce doit être ici que Chateaubriand a situé l'accident qui faillit lui coûter la vie... paraît-il. Mais le grand écrivain a tellement menti d'autre part, que je ne crois pas plus à ce récit qui, d'ailleurs, sent le mensonge, qu'à tant d'autres qu'il a faits.

Derrière moi, le fleuve, large de plus d'un kilomètre et qu'on ne voit pas d'en bas, charrie des eaux rapides et étincelantes sous le soleil. Sa vitesse en s'approchant du bord de la chute où je me trouve devient vertigineuse. L'eau se précipite, impatiente de son lit trop étroit, se bombe en une courbe puissante, comme débordant d'un larmier gigantesque, glisse sans bruit d'un élan prodigieux et continu. Elle est verte, d'un vert pâle d'olive, doux et chatoyant comme de l'huile. Alors la vitesse disparaît. L'écroulement de la nappe énorme a l'air de se faire lentement et on se figure qu'on la suit longtemps des yeux, tant la masse est épaisse et profonde.

D'en bas, monte un grondement de tempête et de tonnerre, un bruit à la longue angoissant, qui crépite comme une fusillade, craque, éclate, détonne, ronfle, roule, mugit et hurle, et cela infatigablement, sans accalmie, sans repos. Il s'en dégage une impression d'irrésistible, d'éternel et de fatal, comme d'ailleurs du spectacle lui-même de l'eau infinie qui tombe.

Je me penche pour voir au fond du gouffre; mais une éblouissante fumée d'eau s'en élève comme lancée par un siphon démesuré, et on n'aperçoit rien que la nappe épaisse et presque solide de l'eau, qui décrit sa courbe élégante avant de se briser en milliers d'éclats sur les rochers. Des arcs-en-ciel se jouent dans la poussière des éclaboussures.

Je suis resté là plus d'une heure, presque hypnotisé par la coulée intarissable. J'aurais éprouvé une volupté à plonger ma main dans le courant de cette onde à la fois si fluide et si compacte, consistante comme une gelée d'olivines ou un sirop d'émeraudes claires et luisantes comme un jet de source, si douce d'aspect et pourtant si menaçante, d'un poids colossal et accablant.

C'est vraiment beau. J'admire sans m'y efforcer, subjugué et ému d'une émotion vigoureuse et grave devant cette formidable puissance de la nature. Et me voici raccommodé avec les romantiques.

En bas, dans le milieu du fleuve, l'eau s'étale toute bleue avec des broderies d'écume bouillonnante encore. On la dirait immobile et comme lasse de ce saut énorme.

M. Baedecker m'apprit qu'on pouvait passer sous les chutes. On organise aux trois cataractes des excursions de ce genre, que les dames de passage s'accordent volontiers. L'excursion du *Table Rock* se fait couramment. On revêt, par-dessus ses habits, un mackintosh imperméable et on peut affronter le dessous de la chute. Le nom de Mme Sarah Bernhardt et de sa compagnie s'y trouve sur les registres. J'ai même vu dans un restaurant de Niagara, une photographie de toute la troupe, la « patronne » au milieu, en costume de scaphandriers.

Mais le guide assurant que la plus intéressante de ces excursions est celle de la chute centrale (Central Fall), j'y allai. Pour un dollar on me mit dans une cabine avec un pantalon de toile cirée, un bousingot, une vareuse goudronnée, des chaussettes trouées, des sabots; un employé m'aida à me dévêtir complètement

et à endosser cette défroque. Puis, on me fit descendre un long escalier étroit et raboteux en colimaçon, et, précédé d'un vieillard ankylosé par les rhumatismes, qui traînait péniblement la jambe, je me trouvai bientôt en plein soleil, au pied des rocs énormes délavés, sous une pluie d'éclaboussures.

Je riais de mon accoutrement et m'entretenais gaiement avec le vieux guide qui me précédait. Mais celui-ci avançait toujours, très lentement, se tenant d'une main à la balustrade de sapin brut qui servait de garde-fou au pont de bois que nous suivions. Nous approchions de plus en plus de la cataracte elle-même, sur des passerelles de bois. Soudain, une averse terrible m'inonda, le vent souffla sur mon bousingot, à travers mon suroit; je fus aveuglé et noyé, et je n'ai plus souvenir de rien de précis, sinon que je sacrais comme un damné, que je poussais mon pauvre guide avec des *Go ahead!* énergiques, et que je me traitais d'imbécile.

C'est qu'en effet rien ne peut rendre l'état où vous met l'averse brutale et pesante qui vous assaille, le déluge torrentiel qui tombe sur votre tête et vos épaules, s'insinue par tout le corps malgré la toile goudronnée. Vous essayez de lever les yeux en l'air pour voir au moins quelque chose, mais vous êtes aussitôt puni de votre curiosité par des gifles humides qui claquent sur la peau avec un bruit de battoir, vous aveuglent et vous étourdissent; c'est le baptême de cent gargouilles qui se vident, vous êtes sous une écluse qui vient de crever, et dont le bruit de mer en démence vous assourdit. Je criais à mon guide d'aller plus vite, ma voix se perdait dans le fracas des trombes, je le poussai par les épaules, mais un vent tourbillon-

nant m'obligea à m'accrocher au parapet, et je dus me résigner à marcher à pas comptés sous l'inondation, sans rien voir et sans pouvoir penser à autre chose qu'à ma colère.

Où étais-je? sous quelle cascade? dans quelle grotte des vents? Étais-je loin du mont Ararat? Allais-je retrouver Noé? Hélas! dix bonnes minutes encore, un long siècle, s'écoulèrent. Je courbais mon dos piteux et j'essuyais ma face ruisselante, mes doigts s'engourdissaient et, grelottant de froid, je me sentais trempé jusqu'aux os. Je vis bien que nous quittions les passerelles, que nous enjambions des rocs, des flaques, des mares, des vagues, mais je ne vis rien autre chose. Enfin, la pluie cessa, le vacarme s'affaiblit un peu, le vent tomba, j'étais dans l'arche. Sauvé! Je regrimpai quatre à quatre l'escalier tortueux par où j'étais descendu, recommençant à rire de ma stupide curiosité, ne la regrettant déjà presque plus, navré seulement de ne rapporter de l'équipée que la vague sensation d'un cataclysme de la nature auquel j'aurais échappé.

Quand je fus bien ressuyé et d'aplomb, incorrigible Deucalion de ce déluge, je voulus voir les « rapides », qui sont aussi célèbres que les chutes.

Une ligne de tramways électriques côtoie le fleuve sur une longueur de seize kilomètres, passe d'une rive à l'autre, vous mène à tous les points intéressants, c'est-à-dire aux ponts, d'où l'on a une vue d'ensemble des cataractes et des rapides.

On appelle « rapides » certaines parties du cours d'un fleuve où la pente est si forte, le volume d'eau si considérable pour la largeur du lit, que l'eau bondit, se soulève et tourbillonne avec une telle force

que la navigation y est impossible. Ici les rapides les plus célèbres sont les *Whirlpool Rapids*, c'est-à-dire « rapides tourbillonnants ». Ils n'ont pas volé leur nom. Le fleuve, qui a 1,500 mètres de large avant de tomber en cataractes à Niagara, arrive à une largeur de 76 mètres seulement à 3 kilomètres des chutes. C'est là que je suis allé passer l'après-midi. J'étais, ma foi, seul de touriste à cet endroit, et je pus, sans être gêné par personne, me repaître du spectacle magnifique et monotone pendant plusieurs heures. Je m'assis, comme Chactas, sur un roc, juste à l'endroit où le fleuve est le plus violent, le plus furieux, et, de même que le vieux Natchez, je me livrai à des songeries dont je saurai vous épargner le récit mélancolique.

L'eau bondissait avec un bruit méchant, comme si quelque invisible écluse voulait s'opposer à son passage; des tourbillons d'eau neigeuse s'enroulaient en colonnes blanches, s'élevaient, à plusieurs mètres, s'éparpillaient en écume, retombaient en vagues diffuses qui tournaient sur elles-mêmes, en rond. C'était exactement, dans ce lit de rivière, entre les bords escarpés hauts de quatre-vingts mètres, le spectacle d'une mer déchaînée dont les flots au lieu d'être successifs, se rueraient sans relâche, d'un élan forcené, comme un infini et compact troupeau de bêtes irritées se poursuivant dans un cirque. Avec cela le grondement brutal d'une marée de tempête, sans l'accalmie de la vague qui s'épand. Sans cesse, sans cesse, l'eau grogne, mugit, bouillonne. Et l'on voit fort bien, comme le dit le guide, le fleuve se bomber à son milieu qui devient convexe, et qui se trouve plus élevé de six ou sept mètres que sur les bords.

J'avais fini de me rassasier de ce spectacle quand un homme sortit d'une baraque en bois, à quelque distance de la pierre où j'étais assis, et s'approcha de moi. C'était un photographe qui venait m'offrir le souvenir de son industrie. Je déclinai poliment son offre. Alors il m'apprit que juste à l'endroit où je me trouvais, le fameux équilibriste Blondin traversa le Niagara, à 80 mètres en l'air, sur une corde tendue, et qu'un intrépide nageur anglais, le capitaine Webb, perdit la vie en essayant de franchir les rapides à la nage; on retrouva plus loin le corps du malheureux, tordu, déchiré par les convulsions de l'eau furieuse.

Après ces marques de sa complaisance, je n'avais plus rien à refuser à mon interlocuteur. Il me le dit, d'ailleurs, en termes très clairs, m'invitant à ne pas bouger. Il alla chercher son appareil, le dressa à quelques mètres de moi, et c'est ainsi que, dans la même journée, je n'ai pas su résister au double et innocent snobisme d'aller voir les chutes du Niagara et d'en rapporter mon portrait sur un roc solitaire.

LETTRE D'UNE PURITAINE

Le voyageur reçoit une lettre d'une inconnue qui le houspille ainsi que Paris et la France. — Les Américains n'aiment pas la critique. — La dame explique son affliction. — Vieille chanson : immoralité, dévergondage, adultère, Babylone, etc., etc. — Le voyageur lui répond. — L'Amérique colonisera la France. — Elle n'aime pas les nègres. — Elle dit leur fait aux Mormons et aux Français, ces autres Mormons. — La dame va trop loin. — L'homme et la bête. — Le Parisien défini : fonction sexuelle. — Crapaud couvert de joyaux. — L'art et la nature américaine. — La voix des forêts et la voix du désert. — Le Français paresseux, pornographe et misérable rentier. — L'Américain idéaliste. — Le passé et l'avenir. — Le Musée historique de Boston fait sourire le voyageur. — La dame puritaine ne le lui pardonne pas. — De quelques traits de mœurs que la dame a le tort de souligner. — Ironie finale. — Amen.

J'ai reçu, au cours de la publication d'une partie de ce livre et du précédent dans le *Figaro*, une lettre d'une dame américaine, qui m'a ravi : c'est que j'y ai trouvé la vérification indubitable d'une observation à laquelle je tenais : à savoir que, comme les enfants, les

Américains ont horreur de toute critique. Car, pendant les premiers temps de mon séjour en Amérique, surpris par le naturel, la simplicité de manières des gens, je m'étais posé cette question candide : « Est-ce que, par hasard, ce peuple ajouterait à ses autres vertus l'amour de la vérité? ».

Quand je quittai le sol du Nouveau Monde, j'étais fixé là-dessus; l'Américain, sous ce rapport, n'a rien à envier au Vieux Monde, au contraire ! Chez nous, la vanité nationale est tempérée par un goût également national et aussi puissant que l'autre, de la critique, de la fronde, et de la blague. Aux États-Unis, où les Anglo-Saxons et les Germains dominent, l'ironie dirigée sur soi-même est une chose inconnue, dont on a horreur si on la perçoit chez les autres.

La lettre qu'on va lire apporte une preuve vivante de la vérité de ces observations. Je la donne non seulement pour cela, mais aussi parce qu'elle constitue un chapitre animé, une leçon « sur la chair vive » de la susceptibilité maladive — et qui ne fera que croître, — du peuple américain.

« *A Monsieur Jules Huret.*

« Cher Monsieur,

« Après plusieurs semaines de pénible contrainte, durant lesquelles j'ai supporté les souffrances que me causaient vos impressions sur les États-Unis — publiées dans le *Figaro* ou ailleurs, — je suis finalement obligée de prendre ma plume — ou plutôt ma machine à

écrire — afin d'apaiser le supplice que vous m'avez imposé.

. . . . . .

Je passe quelques compliments injustes que ma modestie refuse.

« En ce qui concerne les nègres, les Américains qui sont à Paris doivent accepter l'hommage que les Français rendent au principe de la fusion des races, de même qu'ils acceptent les maisons sans salle de bain, l'étalage public et la libre circulation d'une littérature obscène qui n'est pas même interdite aux enfants; l'illégitimité; le culte de l'adultère que glorifie votre théâtre et l'étalage ennuyeux de femmes nues, qui est la suprême splendeur de votre art moderne. Nous ne comprenons pas comment vous pouvez supporter toutes ces choses que nous détestons naturellement[1]. Nous les laissons pourtant exister jusqu'au jour où notre nation trouvera le temps d'envahir la vôtre et de vous réformer[2]. Mais il est évident que, lorsque imbu de l'idée de la fusion des races, vous exposez à vos compatriotes la question nègre aux États-Unis, vous faites œuvre aussi raison-

1. Mrs. Flora Thompson est-elle si sûre que ses compatriotes ont une telle horreur des femmes nues? On m'a montré en Amérique — sous le manteau, c'est vrai — de fort belles reproductions de corps sans voiles, dans des postures qui n'avaient rien de puritain, à ce qu'il m'a semblé.

2. Mrs. Flora Thompson veut coloniser la France — et, sans doute, l'Europe. — Elle trahit là, sans prudence, l'arrière-pensée des plus notoires de ses compatriotes impérialistes qui, non seulement, rêvent de faire de l'Ancien-Monde le déversoir de leur surproduction industrielle, mais aussi un séjour de vacances! Il s'agit de savoir si l'Europe se laissera faire.

nable que si vous tentiez d'élever des tortues dans les bassins du jardin des Tuileries ou de faire pousser des pois cuits et des gâteaux de sarrazin dans les Champs-Élysées. Le problème nègre aux États-Unis n'est pas un problème nègre du Nouveau Cirque, ni un poétique « cake-walking », et ce n'est point par une sympathie morbide que l'on en trouvera la solution.

« Que sera cette solution ? Dieu seul le sait, mais le fait que l'Américaine de race blanche n'y participera en rien est compris et accepté par Booker T. Washington, Théodore Roosevelt et tous les autres amis intelligents des nègres qui vivent parmi nous.

« Que le Mormonisme vous apparaisse comme un trait spécialement digne d'être noté dans notre civilisation américaine, il ne faut pas s'en étonner, cela s'explique par ce fait que, malgré la place insignifiante et accidentelle qu'occupent les Mormons parmi les millions d'êtres normaux et d'intérêts humains normaux qui participent aux affaires en Amérique, nous avons néanmoins dans le Mormonisme le seul étalage visible de relations sexuelles que le pays entier puisse offrir. Il s'en suit nécessairement qu'un Parisien doive trouver le Mormonisme d'autant plus digne d'intérêt. S'il m'était permis de définir le Parisien, je dirais qu'il est une « fonction sexuelle[1] » dont les étalages indécents seraient : la vérité et l'art français, la littérature française, le drame français, sans parler de Montmartre et des grands boulevards. L'importance réelle du Mormonisme aux États-Unis

1. Quelle flatterie exagérée !

est démontrée par l'histoire récente d'un certain M. Roberts, de l'Utah. Ce Mormon, légalement élu au Congrès, fut par la force du sentiment public américain chassé de la Chambre des Représentants, avec interdiction de siéger au Congrès. On eût dit qu'un désagréable scarabée noir était monté péniblement à travers les égouts jusqu'à la lumière d'une maison américaine et qu'en voyant cette hideuse présomption — vlan ! pan ! — on se fût vite débarrassé de lui. Cet incident ne permet pas de douter du sentiment public en ce qui concerne le peu d'importance du Mormonisme et la réprobation générale que suscite chez le peuple américain la moindre preuve de glorification des désirs sensuels.

« Vous semblez être constitutionnellement incapable de comprendre notre point de vue moral en ce qui concerne les rapports des sexes[1]. Malgré votre connaissance de l'Amérique qui vous a permis de constater l'existence d'un réel sentiment de décence publique, vous nous avez, sur ce point, accusés d'hypocrisie. Que l'homme — l'homme naturel — soit une bête sur toute la surface du monde, je n'ai aucune raison de le contester ; mais même l'intelligence du sultan de Guam, celle de n'importe qui, venu de n'importe où, sauf peut-être l'intelligence d'un Français de Paris, doit concevoir qu'un peuple, obligé par sa morale à agir en homme alors qu'il n'est qu'une bête, est infiniment supérieur dans l'ordre des choses humaines et divines à un peuple qui a toute licence pour faire triompher en lui la bête. Nous ne déclarons pas devant la jeunesse, aux États-Unis, que

1. Ceci est plus juste.

l'adultère est une « question de santé » et que pour un homme plus âgé il est la « poésie de l'amour ». Le mal social existe nécessairement parmi nous, sous toutes ses formes, mais il se tient caché dans une sphère obscure, où le maintient un sentiment public d'ordre et de propreté. Il n'y a absolument aucune place dans notre manière de voir et de penser, pour la lèpre morale qui, sous prétexte de sincérité, découvrirait des ulcères qui coulent et ferait parade de cette pourriture nauséabonde aux yeux même des petits enfants. La malpropreté de l'esprit public à Paris, qui se manifeste particulièrement dans vos théâtres, vos journaux et la littérature courante vendue dans vos rues, ne cessera jamais d'être en horreur aux Américains. D'autant plus que, considérés individuellement, nous trouvons une foule d'âmes vertueuses parmi vous, qui luttent, et non tout à fait en vain contre l'influence pitoyable que votre atmosphère de fanfaronnade intellectuelle leur impose. Cette tendance de votre littérature, de votre art, de votre théâtre, n'est pas, je crois, celle de la majorité du peuple français ; elle est celle d'une minorité cultivée qui, dominée par Dieu sait quel malin esprit, dirige son éducation, ses facultés déjà exercées vers un but unique : perpétuer la bête dans l'homme[1].

« Du point de vue où vous vous placez, le raffine-

1. L'amour est pourtant ce que l'instinct a réalisé de plus efficace pour lutter contre la brutalité et la sauvagerie de la race humaine. N'est-ce pas l'amour qui rend les mâles plus doux et quelquefois les puritaines plus sensibles et moins hargneuses? Et puis, perpétuer la bête chez l'homme, n'est-ce pas assurer la perpétuité de l'espèce, sa sélection progressive? M. Roosevelt, dont Mrs. Thompson se réclame, gémit contre l'infécondité du mariage américain. Que Mrs. Thompson s'entende donc avec ui.

ment intellectuel dont vous vous faites gloire m'apparaît, avec ses conséquences, comme un crapaud couvert de joyaux. Son corps n'est qu'un désir. A travers les brillants ornements que votre art lui procure, il jette sur nous un regard de travers. Il nous vilipende parce que nous préférons paraître homme au lieu d'être crapaud. Et pourtant, ce choix n'implique-t-il pas des efforts et des idées qui dépassent de beaucoup l'intelligence d'un crapaud ?

« Quant à notre absence d'art aux États-Unis, dites-moi, je vous prie, ce que nous avons à faire de l'art quand la nature en nous et autour de nous est si libérale, si variée, si prodigue ? Plus je reste à Paris, plus j'étudie votre art, moins je me sens capable de comprendre votre conception de l'art. Une fois sur dix mille, l'art est un message du ciel qu'aucun homme, qu'il vive à Kansas City ou à Rome, ne peut refuser, parce que c'est le Dieu Tout-Puissant qui le lui envoie ; mais le plus souvent l'art est une réminiscence de la nature dont l'interprète est un homme paresseux[1]. Avec les merveilles d'une nature laissée intacte, qui couvre toute l'étendue de notre vaste contrée, nous n'avons pas besoin de telles réminiscences pour nos fêtes de la Beauté. Nous pouvons nous passer de la triste consolation de la belle musique quand nous jouissons de la voix merveilleuse[2] de nos forêts vierges, de nos prairies désertes, de nos rivières sans trafic, de nos montagnes inexplorées,

1. Nous y voilà. Nous sommes des paresseux. Et dire que ce ne sera que lorsque vous vous reposerez un peu du labeur maniaque auquel vous vous livrez, que vous commencerez à vous civiliser pour de bon !

2. Si, encore, vous alliez l'écouter...

qui s'étendent sur des milles et des milles. Quant au sentiment d'admiration pour l'art que les Français en général — y compris en particulier, à l'heure présente, votre collaborateur, M. G. Ohnet qui méprise les Américains, — quant à ce sentiment que vous nous refusez parce que nous n'en faisons pas étalage, il existe pourtant. Si vous saviez observer clairement, vous auriez pu comprendre, par une analyse simple et directe et après huit mois de séjour parmi nous, que notre succès dans l'industrie qui attire sur nous l'admiration et la crainte du monde, provient justement de ce même esprit de dévotion qui, depuis un temps immémorial, inspire et accroît la production artistique.

« Produisez, produisez, que ce soit la plus infime parcelle d'un produit, produisez au nom de Dieu ! — Cette devise de Teufelsdrockh est désormais une idée fondamentale des cerveaux américains. Elle les force à travailler, à réussir, et après le succès, à travailler encore sans idée de gain, dans le but de réaliser la seule destinée évidente de *l'homme :* l'action.

« De même que pour le Français, l'idéal, le but, c'est la vie, pour l'Américain, c'est le travail pour le travail.

« Vous dépensez la moitié de votre temps et les deux tiers de votre énergie à tenir vos comptes et à faire des économies de bouts de chandelles pour ne pas tarir la misérable rente qui vous permet de vivre oisifs, de patauger dans l'art et de flâner sur les boulevards. L'Américain, au contraire, voit dans la vie non seulement un but mais un instrument d'action. Il travaille en sachant qu'il est homme et en essayant

de répandre par le monde les fruits de son labeur actif et incessant.

« Vous n'eussiez pas éprouvé de *pitié* en constatant la pauvreté de nos musées historiques, si vous vous étiez arrêté pour compter le nombre d'années durant lesquelles le peuple américain a figuré dans l'histoire. De ce point de vue, il vous serait bien difficile de trouver un peuple qui ait fait quelque chose de mieux que nous dans cet ordre de choses[1]. D'ailleurs, le passé n'apparaît valable et intéressant qu'à la vieillesse branlante, aux vieilles gens et aux vieux peuples. Notre gloire, s'il vous plaît de la voir, est celle du travail qui prépare l'avenir. Elle n'est pas enfermée dans un passé momifié, dans des musées, ou cataloguée dans des livres, que le vieillard couve des yeux et manie de ses doigts tremblants : comme si, faute d'énergie intérieure pour embellir son existence, il voulait conjurer la mort par les rêveries et les reliques du passé[2].

« Évidemment, pauvres Français, vous n'êtes pas responsables d'être nés dans un pays dont la grandeur est renfermée dans les musées historiques. De même que nous, Américains, si nous jouissons d'un sort plus heureux, ce n'est pas grâce au mérite de notre propre intrigue ! Ne venez donc point parmi nous avec votre rôle héréditaire de vieillards myopes, sourds, infirmes et bougons. Nous sommes trop jeunes et trop

1. D'accord. Mais quand on n'a rien à mettre dans un musée, on n'en fait pas. C'est justement ce qui m'a fait rire — et bien innocemment — à Boston.

2. Pourquoi alors cette manie que vous avez de vous vieillir, et d'essayer de donner le change? Vous agissez comme ces faux nobles qui étalent des parchemins ridicules et sans valeur. Ayez donc l'orgueil de ce que vous êtes. C'est cela, en effet, qui fait votre mérite, sinon votre gloire.

occupés pour songer à ce qui n'est plus. Nous ne voulons pas vous manquer de respect[1], mais ce n'est pas nous donner un bon exemple que de nous gronder toujours et de nous dénigrer comme vous le faites[2].

« Les digressions sur l'habileté des Américains dans l'art de cracher manquent d'esprit et de délicatesse, surtout quand elles s'adressent à des lectrices. Vous dites même que nous avons établi des concours pour ce genre de sport. Je n'ai nullement l'intention de nier, sur certains points, la vulgarité des Américains. Si je voulais être malveillante, j'admettrais qu'en une foule de cas, ils sont presque aussi grossiers que les Français[3]. Mais depuis que Dickens fit pour la première fois une réflexion spirituelle sur cette habitude de cracher tout en essayant de l'expliquer par les conditions climatériques de notre pays et leurs conséquences, depuis ce temps cette habitude est une source de plaisanteries pour la vieille Europe.

« Je ne veux pas la défendre ici, pas plus que je ne voudrais me moquer de la toux des tuberculeux en France[4].

« En ce qui concerne la correction des habitudes individuelles, avouez qu'il nous manque encore celle de « manger bruyamment[5] » et malgré leur habileté, leur adresse reconnues, il faut que les Américains

1. Que serait-ce donc si vous le vouliez ?...

2. Je pourrais vous prouver par mille exemples qu'on vous gâte, au contraire, par des éloges et des flatteries absurdes et immérités.

3. Comme c'est vrai !

4. Vous faites bien, car les deux choses n'ont aucun rapport : tousser parce qu'on est malade, ou établir des concours pour cracher à distance dans la cible d'un crachoir, sont des fait biens différents.

5. C'est de la modestie, je vous assure.

viennent à Paris pour apprendre à cracher leur nourriture sur la table — arêtes, grains de raisins et autres choses semblables que certaines gens mangent, mais que vous n'avalez pas[1]. Vraiment, vous savez, vous êtes très habiles à viser vos assiettes en crachant votre nourriture, et vous n'avez pourtant pas de cours à Paris pour cultiver cet art ! Il vous est naturel, n'est-ce pas?

« La décence est en quelque sorte une vertu. Mais si la question de décence concernant le moment, l'endroit, la manière dont s'accomplissent certaines fonctions naturelles est une question pendante que chaque peuple résout à son gré, il n'en est pas moins vrai que les conditions dans lesquelles s'effectuent ces fonctions suffisent à distinguer l'homme des chiens. A ce propos, je dois dire que les habitudes qui ont cours le long des rues de Paris ont souvent agité en moi la question de savoir où — si ce n'est aux États-Unis, — il y a une différence entre les chiens et les hommes? Je trouve dans Paris des chiens, quelques saints et quelques grands enfants, — mais des hommes...?!

« Croyez-moi, Monsieur Huret, il est tout à fait affligeant qu'une femme raisonnable, qui n'aime pas à attirer sur elle l'attention, paraisse si agressive, même lorsqu'elle défend son pays. Je demande que vous teniez compte que j'ai été provoquée, et j'espère que ma façon d'agir ne vous paraîtra ni désagréable ni

1. Comment faites-vous donc pour avaler les pépins, les grains de raisins, les arêtes de poissons, les petits os et les grains de plomb du gibier qui se mêlent à votre nourriture? Oh! si vous saviez comme vous avez tort d'aborder ce genre de critique! Lisez donc mes petites remarques loyales et sincères sur les manières que j'ai constatées, pages 164 et suivantes.

indigne d'une femme. Je suis simplement une Américaine qui, malgré son dévouement à la vérité et à son pays, n'en reste pas moins pleine d'admiration pour le charme de votre peuple[1]. Je ne crois pas cependant, comme un de vos remarquables compatriotes essayai de m'en persuader dernièrement, que ce charme provient de vos défauts. — Vous êtes charmants, au contraire, en dépit de vos défauts. C'est dans l'espoir que votre charme grandira encore par cette vue plus large de l'Amérique et des Américains que je vous écris. Non : ne me remerciez pas, — « Je n'ai fait que mon devoir », comme dit Dewey quand il fit tout sauter dans le port de Manille.

« Avec la très vive assurance de ma plus haute estime, permettez-moi de rester, Monsieur,

« Sincèrement votre

« Flora Mac Donald Thompson. »

Ainsi soit-il, Madame et chère puritaine.

1. Ironie charmante, Madame, à laquelle mes lecteurs seront, j'en suis sûr, bien sensibles, comme au ton général de votre lettre.

LES DOMESTIQUES

Pénurie de domestiques. — Psychologie des émigrants. — L'égalitarisme. — Exigences. — Cirez vos chaussures vous-mêmes. — Cuisinières américaines. — Besognes pour nègres. — Le lavage des fenêtres. — Budget domestique d'un ménage moyen. — Heures de liberté. — Le salon et le piano des domestiques. — Confortable américain. — Sans-gêne des employés de toute sorte. — Syndicats. — Pays de cocagne. — La domesticité ennoblie. — Essai sur les raisons de l'égalitarisme en Amérique.

Ce pays, où presque tous les problèmes de la vie matérielle sont résolus par les machines avec ingéniosité, se heurte à une difficulté qu'il n'a pas su encore surmonter : le service des domestiques. Je suis sûr qu'il la résoudra un jour ou l'autre. Et déjà même on entrevoit des solutions pratiques de la question. Mais, en attendant, le voyageur européen peut s'assurer quelques heures divertissantes en se faisant raconter l'histoire des rapports de maîtres à serviteurs américains.

Il y a pénurie de domestiques aux États-Unis. C'est le revers de la médaille! L'Amérique écrème chaque année le résidu des énergies inemployées, inadaptées ou ratées du vieux continent. Et l'on conçoit fort bien qu'un homme volontaire, ou une femme avisée, quittant le sol natal pour tenter la fortune en exil ne consentiront pas longtemps à servir la destinée des autres dans la position subalterne de la domesticité.

Mais est-ce seulement parce qu'ils sont énergiques que les paysans ou les ouvriers déclassés d'Europe oublient, presque du jour au lendemain, en mettant le pied en Amérique, toute notion de hiérarchie? Dans leurs montagnes de Calabre ou du Piémont, dans les champs d'Irlande, n'étaient-ils pas les mêmes hommes? Certes. Mais au sein des vieilles civilisations dont ils faisaient partie, les classes riches se trouvaient en même temps les plus cultivées, les plus intelligentes, les plus instruites, et dominaient naturellement les autres. Le prestige de l'éducation, des façons, aidait à cette sujétion des pauvres, qui, séculairement, s'y étaient pliés.

Et les voici soudain transportés dans un pays neuf, sans aristocratie, sans passé, où les plus riches d'aujourd'hui sont des pauvres d'hier, comme eux; les voilà au milieu de leurs semblables! Exactement, à la lettre, ce sont des hommes comme eux, sans plus d'éducation, sans plus d'instruction, ni de façons. Tous portent le même costume. Ils ont même air, et, avec leurs têtes rasées, même visage. Ce milliardaire débuta, il y a trente ans, sans un sou; cette foule énorme de millionnaires débarqua d'Allemagne, d'Angleterre, d'Irlande, de Scandinavie, de Suisse ou du

Tyrol, dans l'état exact où ils se trouvent eux-mêmes. Instinctivement les hommes se redressent. Et c'est une mauvaise position pour un domestique. Ajoutez, à ce sentiment de son égalité avec tous ceux qui l'entourent et qui s'impose à lui, le spectacle pour ainsi dire instantané de fortunes qui s'élèvent, les occasions quotidiennes d'initiative et d'entreprise, l'entraînement irrésistible de cette poussée vers le lucre. Et, comme il n'est venu en Amérique que pour s'enrichir, il ne stationne dans les antichambres serviles que juste le temps indispensable. Dès qu'il a mis de côté la petite réserve suffisante, le voilà qui prend son vol, — à moins qu'il ne soit tombé dans une place favorisée, chez un maître généreux, voyageant et recevant beaucoup, entouré d'amis munificents. J'en ai vu, de cette sorte, qui, à l'insu de leurs maîtres, se faisaient de 12,000 à 15,000 francs par an.

Cette pénurie de domestiques augmente les exigences du personnel. On ne trouve pas de domestique à moins de 120 francs par mois. Les cochers de bonne maison gagnent de 400 à 500 francs par mois; le chef, 450 francs[1]. Mais ne demandez pas à ces gens de faire un seul geste en dehors de leurs attributions! La cuisinière ne mettra pas la nappe, et la femme de chambre ne cirerait pas une paire de bottines d'homme pour un empire; elle ne lavera pas non plus les fenêtres. Si vous voulez que vos chaussures soient cirées et vos fenêtres lavées, vous ferez venir un nègre pour cela. Je connais personnellement beaucoup de gens qui, pour éviter cette dépense superflue, sortent

1. Je ne parle pas des chefs des Mackay ou des Gould qui gagnent beaucoup plus, et qui, ceux-là, le méritent bien!

tous les matins de chez eux avec leurs bottines crottées, à la recherche d'un décrotteur. Il est vrai que les décrotteurs sont très nombreux et qu'on en trouve partout. Mais c'est égal !

Les serviteurs américains se recrutent surtout chez les Irlandais, les Italiens et les Suisses. Mais l'Irlandais est combatif et bavard. Bientôt, la politique le tente. Et l'on peut dire que les Irlandais dirigent les villes comme politiciens et les maisons comme domestiques.

Les petites paysannes irlandaises qui débarquent à New-York, à Boston ou à Baltimore, ne savent absolument rien du service intérieur d'une maison. A peine ont-elles appris dans leur pays de famine à faire bouillir des pommes de terre. Mais je vous ai dit qu'il y avait des écoles de ménage dans tous les grands centres. C'est là qu'elles vont directement. Elles emploient leurs économies à suivre pendant trois semaines, un mois — pas un jour de plus — les cours de cuisine et de déblayage (quel cours! quelle cuisine!) et, désormais, elles n'accepteront plus moins de 100 francs par mois comme femme de chambre et de 125 francs comme cuisinière[1].

1. J'ai rencontré à l'Hôtel de la Touraine, à Boston, un garçon de salle français originaire de Perpignan. Je l'interrogeai sur sa situation. Si j'ai bien compris, il avait dû fuir le service militaire. Depuis son arrivée, il se faisait 750 francs par mois y compris les 150 francs de salaire fixe que lui payait l'hôtel, le reste, en pourboires. Et la nourriture par-dessus le marché. Il habitait au douzième étage d'une maison voisine une petite chambre garnie, avec tapis et salle de bain, pour 8 dollars par semaine (40 francs).

— On mange mal, me disait-il, mais on gagne plus d'argent qu'un député français. Et le service n'est pas lourd : de 7 heures du matin à 10 heures, de midi à 2 heures, et de 5 heures à 9 heures. Le reste du temps on est libre. Pas de nettoyage à faire comme à Paris et ailleurs. Et, comme, en général, on manque de personnel, on est plein d'égards pour nous.

Vous devinez quelle cuisine elles peuvent apprendre en trois semaines! Et ces femmes de chambre ne savent ni coudre, ni coiffer, ni habiller leurs maîtresses. Elles se refusent absolument, non seulement à cirer les bottines, mais encore à brosser les robes! D'ailleurs, jamais un homme n'oserait en Amérique demander à une femme de lui cirer ses bottines ou même qu'une femme donne un coup de brosse à son vêtement.

Je ne voulais d'abord pas croire à de telles choses. J'y voyais une exagération paradoxale. Mais je les ai contrôlées dans toutes les villes par où j'ai passé, et je peux citer mes références.

Ainsi, un de nos compatriotes de Chicago, qui gagne largement sa vie mais qui n'est pas riche, m'a établi comme suit le budget mensuel minimum de sa domesticité, qui, on va le voir, n'est pas exagéré :

Une cuisinière (il faut bien manger).....	125 fr.
Une femme de chambre (il faut bien que les lits soient faits, que les meubles soient époussetés et que la table soit servie).....	100 fr.
Blanchissage (la femme de chambre se refusant à laver un mouchoir), trois jours par semaine.....	70 fr.
Nettoyage (il faut bien battre les tapis, laver les corridors, les fenêtres, et la femme de chambre n'est pas là pour cela), un homme spécial deux ou trois heures par jour.....	60 fr.
Un jardinier, qui consent en même temps à laver l'automobile.....	200 fr.

Et ces gens sont nourris, logés et blanchis!

Et ils exigent tous deux jours de liberté par semaine, de deux heures après-midi à six heures, et

deux autres jours, de huit heures du soir à minuit. Débrouillez-vous. C'est à prendre ou à laisser.

La cuisinière et la femme de chambre ne veulent pas servir le dîner le soir du dimanche. Ce jour-là elles exigent leur liberté complète à deux heures. Vous voilà donc forcés de dîner à une heure et demie de l'après-midi. Si vous avez faim le soir, vous irez au restaurant, ou vous vous servirez vous-même.

Ce n'est pas tout !

Il y a des domestiques qui veulent un salon pour recevoir leurs amis.

On m'en a cité qui exigeaient le droit à l'usage du piano un jour par semaine.

Si les chambres où on les loge ne leur conviennent pas, ils en demandent une autre. Je connais une maîtresse de maison qui, après avoir changé plusieurs fois de femme de chambre, était enfin tombée sur une jeune Norvégienne qui faisait assez bien son affaire. Elle était prête à tout supporter pour la retenir. Or, elle exigea par deux fois de changer de chambre, sous des prétextes divers, et finalement menaça de s'en aller si on ne lui donnait pas « la chambre d'amis » qui lui plaisait. Et il fallut que la dame en passât par là.

Il y a le lundi, dans toutes les villes importantes, des expositions à bon marché des grands magasins. Les Unions (car tous les domestiques sont syndiqués, naturellement) exigent que les patrons permettent à leurs serviteurs d'y aller, *for shopping*, pour acheter. De sorte que si le lundi vous avez besoin de vos domestiques, vous serez forcé de vous en passer ! Et cela, de par la loi des Unions.

Même dans les hôtels, ces mœurs se retrouvent. On

n'y cire pas les chaussures. Pendant tout mon séjour (excepté à New-York), je n'ai pas vu une seule paire de bottines devant les portes des chambres dans toutes les villes que j'ai traversées. Au début, étonné de retrouver au matin mes chaussures dans le même état que la veille, je sonnais et j'exigeais qu'on me les cirât. J'y renonçai bien vite. On me les faisait attendre une demi-heure et on me réclamait soixante-quinze centimes qu'il me fallait payer immédiatement au nègre qui me les rapportait.

J'ai fait comme tout le monde. Je sortais avec mes bottines crottées, allais à la recherche d'un nègre, ou je descendais dans le sous-sol de l'hôtel où il y a presque toujours des décrotteurs.

Les Américains, qui y sont habitués, ne souffrent pas de ces coutumes. Les premiers pionniers ont eu bien d'autres soucis que ceux-là! La dureté, l'âpreté de la lutte dans les deux premiers siècles de la colonisation ont dressé des générations à s'endurcir, à se servir soi-même. D'autre part, les ouvriers et les paysans qui émigrent chaque année et qui forment à présent la majorité de la nation n'ont pas été élevés dans l'ouate. Devenus riches, ils continuent, quand il le faut, à se suffire à eux-mêmes et à n'être embarrassés de rien. Ce qu'ils exigent, surtout, c'est qu'on ne leur fasse pas perdre leur temps. L'Américain est dans la vie comme le soldat en campagne : il peut se contenter du minimum de commodités et supplée au reste par sa propre initiative et sa philosophie. Cette comparaison est très juste, et j'y insiste : l'Américain a toujours l'air de camper. Ce pays en perpétuel changement, en progrès, a des airs de provisoire. Jamais je n'ai vu personne se plaindre, à l'hôtel, que la cui-

sine fût mauvaise ou le service mal fait. Pourvu que la table soit copieuse, ils approuvent. Cent fois j'ai entendu des gentlemen dire à table : « Délicieux! » devant des plats immangeables. Il est vrai qu'ils mélangent tant de sel, de poivre et de sauce à tout ce qu'ils mangent, que le goût initial des plats a disparu.

Je vous ai déjà raconté les façons des employés des services publics, leur familiarité, leur indépendance absolue et acceptée du public; le verre à eau commun à tous dans les trains, dans les prétoires, que jamais je n'ai vu rincer ni par celui qui a bu, ni par celui qui va boire; les domestiques des hôtels frappant à la porte de leurs poings, poussant la porte avec leurs pieds s'ils sont de mauvaise humeur, sifflant très haut dans votre chambre en attendant vos ordres, ne se pressant jamais, se refusant complètement à vous rendre un service qui ne soit pas dans leurs attributions rigoureuses.

Aussi, dans les premiers temps d'un séjour en Amérique, sommes-nous sceptiques à l'égard de la réputation de confortable du pays. Nous jouissons bien, en effet, des chambres chaudes, des lits moelleux, de la lingerie abondante, de la balnéation toujours prête, de la commodité des moyens de transport, etc. Mais nous oublions vite ces avantages quand, ayant un bouton à coudre ou un point à faire après six heures du soir, le groom nous répond que le tailleur de l'hôtel est parti et que la femme de chambre se refuse à le suppléer!

Vous devinez quelles doivent être les conséquences de cet état général d'indépendance des esprits!

Chez les natures vulgaires il se traduit par une insolence, un sans-gêne incroyables. S'apercevant

très vite que ceux qu'ils servent ne leur sont supérieurs en rien, sinon par leur fortune, ils sont amenés à abandonner tout respect et toute déférence envers leurs maîtres. Mais dans ce pays cela n'a rien de choquant. La première surprise passée, on est bien forcé de constater que cette émancipation est légitime et normale. Puisque les patrons ne sont, en fait, supérieurs à leurs domestiques, ni par l'éducation, ni par la moralité, ni par les manières, ni par rien de caché ni de visible, que quelquefois même les domestiques ayant servi des Européens pourraient apprendre à leurs maîtres des façons civilisées qu'ils ignorent, il arrive ceci : que peu à peu les employés prennent conscience de cette égalité avec leurs employeurs et qu'ils n'acceptent de servir que sous de fortes garanties d'indépendance et d'être commandés qu'avec toutes les formes et tous les égards dus à des *collaborateurs*.

De là cette insécurité permanente des maîtresses de maison devant leur domesticité. Une dame américaine n'est jamais sûre le matin de pouvoir dîner chez elle le soir. Car — tout se tient — un domestique n'est pas tenu à ses huit jours, comme chez nous, ni même à ses quarante-huit heures. S'il lui plaît — et il lui plaît souvent, — il retire son tablier, va faire sa malle, met son chapeau et exige son règlement immédiat, instantané. Les « Unions » le veulent ainsi et les tribunaux sanctionnent cette coutume.

Vous voyez par quelle série de compromissions et de petites lâchetés doivent passer les gens qui veulent conserver un personnel dont ils sont à moitié satisfaits.

Cette indépendance des serviteurs, et de l'employé

en général, a donc relevé la profession. En Amérique, il n'y a pas de déchéance à servir. Alors que chez nous, et dans toute l'Europe, l'état de domestique est considéré comme moins noble que celui d'artisan, là-bas on ne fait pas de différence entre les diverses manières de gagner sa vie. C'est ainsi que j'ai vu, à Boston, un garçon d'ascenseur, en service dans une maison bourgeoise, qui suivait à certaines heures les cours de l'Institut technologique. On m'a dit :

— Ce n'est pas un domestique qui est étudiant, c'est un étudiant qui est forcé d'être domestique.

Et il était là, avec son binocle d'or, assis dans le vestibule de l'immeuble, devant une petite table, à lire de gros livres de science. Lorsque quelqu'un arrivait, il se levait, montait dans l'ascenseur, conduisait le visiteur à l'étage demandé et redescendait devant sa table de travail.

Dans toutes les universités américaines on trouve des étudiants placés dans des situations analogues.

Cette indépendance du domestique, et en général, de tout employé, ne vient donc pas, comme des théoriciens systématiques l'ont dit jusqu'à présent, et comme l'Américain orgueilleux s'en prévaut, du sentiment moral de l'égalité des hommes. Ce serait trop beau ! Elle vient seulement de l'égalité *de fait* de toute cette population d'émigrants qui, à raison de près d'un million par année, constitue la nation. Arrivés tous avec quelques dollars en poche, s'étant trouvés aux prises avec les mêmes difficultés, le même inconnu, ayant éprouvé les mêmes déboires et les chances pa-

reilles, ils ont la notion positive et de fait qu'ils se valent.

Si ces mœurs durent, je n'y vois rien à reprendre, au contraire. Et si elles étaient le résultat de l'éducation, la conséquence d'idées démocratiques conscientes et raisonnées, l'Amérique serait la terre idéale de l'égalité, — sinon de la fraternité humaine. Mais je ne crois pas cela du tout. La notion de la hiérarchie et le goût des distances sont inconnus ici, parce que — je l'ai déjà dit, — presque tous les Américains ont la même origine et manquent d'éducation. La seule différence qui existe entre les hommes provient de la richesse; or la richesse seule, si elle donne de l'orgueil, ne leur donne pas de morgue. Et même la richesse toute neuve, si vite gagnée, toujours menacée, demeure bonne enfant. Mais laissez grandir quelques générations, laissez pénétrer dans la société bourgeoise les façons et les modes des aristocraties européennes, et vous verrez les descendants de ces gens simples s'affubler des manières distantes, de la réserve poseuse et de toutes les cérémonies fanées que les hautes civilisations de l'avenir auront alors d'elles-mêmes supprimées.

Et cela est si vrai que déjà le marchand de bestiaux et le mineur de l'Ouest, sitôt enrichis, s'empressent de singer, avec les moyens en leur pouvoir, le chic de la vieille Europe : ils endossent l'habit tous les soirs et se pochardent dans les clubs comme d'authentiques lords anglais.

LA RÉCLAME

La réclame ubiquiste. — Budgets de publicité. — Étalages. — Serpents. — Squelettes. — Cercueils et pianos. — Agences. — Artistes réclamiers. — La réclame mondaine. — Une profession lucrative. — La réclame carnavalesque. — Les cerfs-volants du milliardiaire. — Pavage en argent. — Ce qu'on entend par pharmacien en Amérique : bazar universel. — Banquismes divers. — Le suicide à la portée de tous. — Pour rendre le travail agricole attrayant : un orchestre en plein champ. — Tout le monde marchand. — Dévotion intéressée : vingt sous par jour pour prier Dieu ! — Un morphinomane pratique. — Il invoque « sa sainte mère » pour attirer des clients.

Je n'ai pas eu la prétention d'étudier la réclame américaine. Il m'eût fallu pour cela consacrer plusieurs mois à ne regarder que les murs, les étalages et les journaux. Car la réclame américaine est infinie; elle est vivante et multiforme; elle est graphique, imprimée, verbale, chantante, mécanique, lumineuse, théâtrale; elle stagne sur les murs, marche dans les rues, galope sur les routes, roule sur les lignes de

chemins de fer et de tramways, navigue sur les fleuves et vole dans les airs. Comment fixer dans un étroit chapitre l'ubiquité obsédante de cette déesse nationale[1]?

Impossible. Je me suis contenté de noter au hasard des rencontres les manifestations de réclames naïves, pratiques ou pittoresques qui m'ont frappé.

Et ce sont, d'abord, les étalages. Il n'y a aucune trace de goût ni d'art en Amérique, pas plus à New-York qu'à Kansas-City, pas plus à Washington qu'à Pueblo, dans l'arrangement des vitrines. Je vous ai raconté qu'à New-York, pendant le temps du Concours hippique, le plus chic magasin de la 5e Avenue, pour bien marquer l'actualité sportive, avait mis de la paille dans sa vitrine, à côté des fouets, des étriers, des mors, au-dessous de cravates et de gants pendus n'importe comment!

1. Voilà à titre d'échantillon, le budget de publicité de seize des principaux magasins de New-York :

	dollars.
John Wanamaker	500,000
Siegel-Cooper	400,000
Simpson-Crawford	400,000
R. H. Macy et C°	350,000
Adams Dry Goods C°	300,000
Bloomingdales	300,000
Hearn	250,000
Enrich Brothers	200,000
Frederick Loeser et C°	200,000
Abraham et Strauss	100,000
Rothemberg et C°	175,000
H. O'Neill et C°	150,000
Sacks et C°	100,000
B. Altman et C°	100,000
A. D. Mathew's Sons	100,000
Chapman et C°	100,000

A San Francisco, à la vitrine d'un marchand de drogues, il y a un amas de serpents — peut-être une centaine — de toutes dimensions, dont un gros serpent boa, et deux serpents à lait (*milk snake*) qu'on nourrit de lait et de mouches. Ils sont sous une cloche de verre où des mouches voltigent. Et les passants s'amusent à regarder les animaux qui s'enroulent et se déroulent comme des cordes vivantes. Les serpents suivent, patients et attentifs, le vol des mouches qu'ils réussissent de temps à autre à saisir d'un mouvement rapide comme une balle.

A l'époque de Pâques, un pharmacien avait mis dans sa vitrine des poussins éclos de la veille et teints de différentes couleurs. Cela signifiait que l'apothicaire vendait des œufs de Pâques et de la teinture pour les cheveux.

A l'étalage d'un marchand d'*ice cream*, à Chicago, un oiseau empaillé perché sur une branche tient dans son bec un squelette d'enfant! Expliquez cela si vous pouvez.

Un marchand étale, d'un côté de sa devanture, des pianos, de l'autre des cercueils. Vous y voyez des bières de toutes qualités : en plomb, en aluminium, en chêne ciré, avec des applications rutilantes de métal argenté ou doré, aux coins et sur le couvercle. Ce marchand a fait le trust des cercueils de la ville. Un jour, tous les ouvriers du trust s'étant mis en grève, on faillit manquer de bières pour les pauvres. Car il n'y avait en réserve que des bières pour gens riches. Cette industrie est une des plus prospères; elle rapporte du 500 p. 100.

Le seul joli étalage que j'aie vu, c'est à Chicago. Une modiste avait installé une sorte de grand arbre

de cuivre aux branches desquelles pendaient des chapeaux de femmes. Des lampes électriques aux couleurs changeantes s'allumaient, s'éteignaient, alternaient, mélangeaient leurs teintes et mettaient en valeur les couleurs des rubans et des fleurs. C'était ingénieux et joli.

La réclame est systématisée en Amérique comme dans aucun autre pays du monde.

Il existe des agences autrement importantes et compliquées que les nôtres. C'est là que vous trouvez, outre les facilités pour placer vos annonces dans n'importe quelle feuille de l'univers, des rédacteurs qui se chargent de les libeller à votre goût, spirituellement, gravement, pittoresquement, des dessinateurs qui vous offrent des affiches de toutes sortes et de toutes dimensions.

Certains de ces artistes, dont le talent n'est fait que d'imagination excentrique, gagnent 60,000 francs par an. Les gens à idées sont bienvenus dans ces agences. On les accueille toutes, sauf à les mettre au point et à les adapter au goût des clients. J'ai vu sur le pignon d'une maison une peinture faite à même le mur, et qui avait quarante mètres de haut sur vingt ou trente de large. C'était une réclame pour un whisky; elle représentait simplement un bonhomme brandissant joyeusement une bouteille à la marque de la fabrique.

Il existe une Compagnie de publicité dans les airs. J'ai vu, en effet, à New-York, voltiger au-dessus de l'Hudson, d'immenses banderoles-réclames traînées par des cerfs-volants : c'était le *Standard Oil* de M. Rockefeller qui se rappelait à l'attention du monde.

Mais les plus amusants encore et les plus typiques, ce sont les moyens que les Américains emploient

pour tirer l'œil du chaland. Comme ils n'ont pas le goût ni l'ingéniosité qu'il faut pour séduire le passant par l'arrangement et la mise en valeur des objets, ils recourent à des procédés plus grossiers, mais dont la puérilité fait ma joie.

Ainsi, un hôtelier de Chicago n'avait-il pas, il y a quelques années, pavé le bar de son hôtel de dollars authentiques en argent ! Et j'ai vu à la devanture d'un chapelier dont les chapeaux valaient cinq francs, un dollar en papier jeté sur chacun des couvre-chefs.

Un marchand de drogues qui lançait un nouveau poison avait posé, à un coin de rue très fréquentée, une grosse horloge très voyante, avec, au-dessus, une main indicatrice et cette inscription : « C'est l'heure d'essayer le tonique un tel ! »

Un entrepreneur se charge, à forfait, de débarrasser les maisons des rats, souris, cafards, punaises, fourmis, mouches, etc. Il fait promener à travers la ville une belle voiture peinte de couleurs éclatantes, et dont les panneaux sont en verre. Derrière les vitres, vous voyez tous les échantillons des bêtes nuisibles, de gros rats d'égout enfermés dans des boîtes, des souris, etc.

Les inventeurs d'eaux pour les cheveux ne se contentent pas, comme chez nous, de belles affiches étalant de longues chevelures de femmes. A Boston, vous admirez toute la journée assise derrière la vitre d'un magasin et tournant le dos, une jolie jeune fille blonde, ses cheveux défaits traînant à terre. Pour ne pas s'ennuyer, elle lit. Une pancarte indique que ces cheveux ont une longueur de 1 m. 50 et que c'est l'eau X qui les a fait pousser ainsi. La foule s'arrête, admire et achète les bouteilles merveilleuses.

Un campagnard, affublé ridiculement, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, se promène d'un air ahuri dans les rues de Boston, une valise à la main. Il manque à chaque instant de se faire écraser par les voitures et les tramways. Il a l'air si bête que tout le monde le regarde; de temps en temps, il retourne sa valise, la plaque sur son ventre, et on y voit écrit : *Buvez et mangez chez Smith.*

Un autre truc du même genre enfantin : une femme habillée d'un costume criard, avec des plumes jaunes et vertes à son chapeau, circule lentement sur la Commonwealth, un petit miroir fiché dans le dos. Quand un nombre suffisant de curieux s'est arrêté pour la regarder, un bonhomme qui la suit avec une affiche, — et qu'on ne regardait même pas, — s'interpose entre elle et le public, bien obligé de lire sa réclame!

Et ces réclames, ces boniments forains, ces pages d'annonces, les Américains les transportent dans la vie mondaine avec une candeur incomparable. Vous lisez dans le *New-York Herald*, un article dont le titre est en gros caractères, précédé d'un portrait de femme et d'une photographie de main. Le titre dit :

Un artiste dit qu'une fille de Denver a les mains les plus parfaites du monde entier.

Et, en sous-titre :

Le sculpteur Bradelle, de Paris, rend hommage à une fille de l'Ouest.

Puis vous lisez :

« Pendant son voyage en Amérique, à la recherche de trésors d'art et de beaux sujets pour l'ornement

de son atelier de Paris, M. Bradelle, un célèbre artiste français, trouva récemment à Denver la main la plus parfaite du monde entier. Celle qui la possède est miss Fanny Rosenthal, du numéro 922, 25e Rue; une charmante jeune fille bien connue dans la jeune société de Denver.

« Le peintre et sculpteur éminent fut si frappé de la beauté de cette main qu'il sollicita la grâce d'en prendre un moulage, etc., etc. »

Et dans le *Chicago Tribune*, vous pouvez lire ceci :

« La plus belle femme de l'Europe est une Américaine. C'est Mrs. Laurence Townsend, femme du ministre américain de Belgique. M. Francis, président de l'Exposition de Saint-Louis, qui revient d'un voyage dans les principales villes du continent, dit en effet :

« — J'ai vu beaucoup de femmes très belles et très gracieuses en Europe. Mais si l'on me demandait laquelle m'a produit la plus grande impression et celle qui mériterait la palme de la beauté, je dirais que c'est Mrs. Laurence Townsend, et c'est là l'opinion de la plupart des gens en Europe. »

C'est bien simple! Et il ajoute :

« — Par sa beauté et son esprit, Mrs. Townsend a aidé au succès de son mari dans les cercles diplomatiques, car c'est un monde où de telles qualités chez une femme servent à la réussite d'un diplomate. »

La réclame-phonographe a fait son apparition dans presque toutes les villes. L'entrepreneur de cette publicité traite avec un directeur de théâtre, un marchand de crème glacée, un restaurant populaire, c'est-à-dire qu'il cherche tous les endroits qui reçoivent le plus de monde, et achète le droit exclusif de faire parler ces phonographes-réclames. Et vous entendez tout à coup pendant un entr'acte, ou entre deux plats de votre dîner, une voix de stentor qui vous recommande dans le style le plus pittoresque du monde, un produit, un « tonique », un piano, des chaussures, des montres, ou un spectacle.

J'ai découpé l'annonce suivante dans un journal de Chicago :

POUR RENDRE LE SUICIDE FACILE

Salon où ceux qui sont fatigués de la vie n'ont qu'à toucher un bouton.

Le docteur Charles Jacobs est un spécialiste des maladies nerveuses. Pendant plusieurs années, il a fait une étude du suicide. Il le considère comme une maladie incurable.

Je suis venu à Chicago, dit-il, pour rendre le suicide facile sinon attrayant. Nous sommes constamment choqués par la découverte de noyés dans les lacs ou de corps mutilés dans les parcs. Il y a actuellement des centaines de personnes dans cette ville et ses environs qui sont décidées à se tuer. Elles sont amenées à

l'effrayante extrémité de la corde, du revolver, des poisons les plus violents. Leur refuser un moyen moins horrible ne serait pas humain. C'est pourquoi je m'occupe de fonder un établissement où la mort serait plus rapide et moins pénible. L'homme qui est décidé à mourir, qui ne voit aucun remède, peut venir à mon établissement, s'asseoir dans un fauteuil confortable, toucher un bouton et laisser partir son âme dans l'autre monde.

Un homme d'affaires, un commissaire-priseur, en Californie, a une propriété à vendre, ou un mobilier, ou quoi que ce soit dans une ville ou une campagne voisine, et il craint que les gens ne reculent devant le voyage à faire. Il fait afficher sur les murs et dans les journaux qu'un train spécial gratuit conduira les amateurs au lieu de la vente et qu'ils trouveront là-bas un lunch également gratuit, tout préparé !

Les ouvriers agricoles sont rares en Amérique, car ce sont les moins payés de tous les artisans. Mais on manque toujours de personnel. Alors les propriétaires tâchent, par tous les moyens possibles, de s'enlever les ouvriers les uns aux autres. L'un d'eux fit annoncer dans les journaux franciscains qu'il demandait des ouvriers pour sa récolte à San José, qu'une voiture attendrait les travailleurs à la gare, et qu'un orchestre jouerait toute la journée dans les champs !

A l'église baptiste du Calvaire, à New-York, on fait savoir qu'on payera les enfants présents aux services religieux. Ils reçoivent cinq sous pour un service, dix sous pour deux services, en sorte que les plus

patients ou les plus dévots peuvent, le dimanche, gagner leurs vingt sous.

J'aurais encore bien des choses de ce genre à vous raconter, mais la place me manque !

L'une des choses les plus surprenantes pour l'Européen qui voyage en Amérique, c'est le magasin des pharmaciens !

Ils s'intitulent droguistes, à part les Allemands qui conservent leur nom d'*Apothecary*, mais, en réalité, les pharmacies sont des bazars. Sur la porte, on voit bien écrit en toutes petites lettres : *Drogs*, mais sur une large enseigne qui s'avance au-dessus du trottoir s'étale en lettres immenses : *Ice cream soda*. C'est la gourmandise américaine par excellence, c'est elle qui fait briller de concupiscence les yeux des plus chastes jeunes filles, qui remplace pour elles la pomme du péché originel.

Le comptoir le plus en vue après celui des crèmes est le comptoir du tabac. A côté, la confiserie. Sans transition, l'on passe aux brosses, peignes, éponges, articles de toilette, parfumerie. La papeterie tient une place importante. Plus loin, on trouve des rasoirs, des blaireaux, des cartes à jouer et des attirails de sports.

Moyennant cinq ou dix sous, le téléphone est au service du public dans toutes les pharmacies. Chacune représente une ou plusieurs compagnies d'express, c'est-à-dire de commissionnaires. Vous laissez vos ordres à la caisse, et quelques minutes plus tard une voiture de commissionnaire vient prendre

vos malles et les porte à la gare ou ailleurs; il en est de même pour les déménagements.

Il est toujours facile de se procurer des timbres-poste et des cartes postales à la caisse, ainsi que des mandats-poste, car souvent le pharmacien tient une sous-succursale de la poste; sinon il distribue des *moneys-orders*, mandats émis et payés par les Express Compagnies aux mêmes conditions que la poste. Enfin, la Compagnie du gaz n'encaissant pas à domicile, c'est chez le pharmacien que l'on paye la note mensuelle de son éclairage, ce qui évite une course aux bureaux des Compagnies.

Ayant besoin d'une carte géographique des États-Unis, je vais chez un libraire qui n'en avait pas. Je lui demande où je pourrais bien m'en procurer une. Il m'envoie chez le pharmacien du coin. A ma demande, le pharmacien hoche la tête en disant : « Je ne sais si j'en ai, attendez une minute ». — Il ouvre un placard, espèce de capharnaüm où il y avait de tout. Il en retire en effet la carte dont j'avais besoin.

Il est vrai qu'ils vendent aussi des brosses et du cirage.

A Chicago, l'on peut, en laissant une carte *ad hoc*, chez certains pharmaciens, obtenir en prêt des livres de la Bibliothèque publique, et cela gratuitement.

Au centre de la pharmacie, sur une petite table, l'annuaire de la ville, plus gros à Chicago que le Bottin de Paris, est à la disposition de tout venant, généralement gratis. Cependant, il y a deux ou trois ans, l'on a inventé une *slot-machine*, laquelle, moyennant un sou, permet d'ouvrir l'annuaire et le referme automatiquement dès que l'on a fini de s'en servir.

Avant de quitter la pharmacie, il y a un petit coin

cependant que nous allions oublier et qui passe généralement inaperçu, c'est celui des drogues, car on y vend aussi des médicaments! Souvent, d'ailleurs, le *Département des prescriptions* est situé dans l'arrière-boutique. Mais ce qui s'y débite surtout, ce sont des *toniques :* bière, vin, whiskies. Dans les États où la vente des alcools n'est pas tolérée, il n'y a que chez les pharmaciens que l'on puisse en trouver sous ce nom hypocrite de *toniques*[1].

Les annonces des journaux et des magasins sont une mine où il suffit de jeter les yeux pour en tirer des trésors.

Un marchand d'horloges vous demande :

« Que peut être une maison sans un enfant et un coucou? »

M. Douglas, marchand de chaussures, vous assure ceci sans plus de façon :

« M. Douglas est le plus grand cordonnier du monde. »

Un fabricant de whisky, plus modeste, imprime :

« Wisky Wilson : Pas un mot de plus! »

1. Dernièrement les journaux de New-York racontaient le cas d'un richard de cette ville. Cet homme se vantait de n'avoir jamais mis les pieds dans un saloon; il ne fréquentait que les pharmacies, et cependant était toujours *intoxicated*, expression américaine correspondant à l'expression anglaise « *drunk as a lord* » et que tout Français traduirait par « *ivre comme un Polonais* ». Le bonhomme aimait trop les toniques, il est mort où il avait vécu, dans une pharmacie.

Les annonces les plus courantes et les plus constantes sont celles des femmes masseuses et manucures, sur lesquelles nous ne nous étendrons pas, et celles des *clairvoyants*. Comme je vous l'ai déjà montré par différents exemples, le peuple américain est un des plus crédules qui existent. Aussi, l'industrie des gypsies, des astrologues, des médiums bat-elle son plein dans toutes les grandes villes des États-Unis, dans l'Ouest surtout. Les journaux fourmillent d'annonces dans ce goût :

« Mme Graham, gypsie, célèbre dans le monde entier, apprenant qu'il y a beaucoup de gens sceptiques à Denver, a décidé de leur donner l'occasion de vérifier son pouvoir extraordinaire au prix spécial de un dollar.

« Positivement, elle n'a pas d'égale sur la terre dans sa profession comme prophète et interprète des choses cachées. Avis sur affaires, spéculations, troubles d'amour et domestiques, règlement de querelles amoureuses, réunion de gens séparés ; vous dit avec qui vous vous marierez, comment gagner l'homme ou la femme que vous aimez, comment vaincre vos ennemis, vous donner le moyen de diriger et d'influencer qui que ce soit que vous aimez ou que vous rencontrez. Vous ne la payerez pas si vous ne la trouvez pas supérieure à toutes les autres. »

Les commerçants ont inventé un système de collaboration du public assez original. Ils intéressent

tout le monde à leur trafic. Et dans ce pays où chacun a la bosse du commerce, les résultats ne se font pas attendre. Voici des échantillons de leurs réclames :

Envoyez votre nom et votre adresse. Vous recevrez dix-huit épingles à cravate de 10 cents pièce. — Lorsque vous nous enverrez l'argent, vous recevrez en échange une très jolie presse imprimant les cartes et autres fantaisies aussi parfaitement que le ferait une presse de 100 dollars.

Orient Supply Co

East Boston (Mass.)

Envoyez votre nom et votre adresse, vous recevrez vingt bijoux de 10 cents chacun. Vendez-les et envoyez-nous l'argent. Vous recevrez gratis une jolie montre en or, garantie 20 ans. Vous devenez aussi actionnaire de notre Compagnie et prenez part aux bénéfices.

Mille dollars seront envoyés à toute personne qui démontrera que nous ne tenons pas notre promesse.

Union Watch Company

29 Roy. St.
Attleboro (Mass.)

On obtient ainsi des bagues, des bicyclettes, machines à écrire, coffres-forts, fusils, revolvers, phonographes, appareils de photographie, etc., etc.

Les maîtresses de pensions ne veulent pas être en reste avec leurs élèves.

La fille d'un des financiers les plus connus et les

plus riches de New-York, Miss Béryl Whitney, dont la dot était de 5 millions de dollars (25 millions de francs), malgré une surveillance sévère, avait réussi à introduire au pensionnat son « flirt », le jeune « Blondy » Graydon, champion du foot-ball d'Harvard. Les parents ont la main forcée et consentent au mariage. Les journaux commentent ce petit scandale, publient les photographies des jeunes fiancés. Et Miss Ely profite de l'occasion pour faire faire l'apologie de son établissement où avait étudié Miss Béryl Whitney, le plus « fashionable » de New-York, clientèle riche et distinguée, confortable de l'installation, beauté du parc, promenades et surtout : excellence de l'éducation!

Un médecin de Chicago, le Dr George W. Fannecy, morphinomane invétéré, se fait enfermer dans une cellule et se soumet pendant cinq jours à un traitement de son invention grâce auquel il se déclare libéré de sa terrible habitude. Il se fait photographier dans les différentes phases de sa « lutte héroïque », fait le récit détaillé de ses accès d'hallucination et de lucidité, de ses souffrances passées alors qu'il errait dans les « sentiers affreux des drogues humaines », et parle avec enthousiasme de sa résurrection.

Et voici le langage qu'il tient dans les annonces :

« Maintenant, dit-il, j'ai décidé de consacrer ma vie à guérir mes anciens compagnons d'infortune. Je le ferai en pensant à ma sainte mère, qui mourut il y a

deux ans, après avoir longtemps prié pour la guérison de son fils. Je donnerai gratis mes remèdes. Je traiterai au People's Hospital, 2184, Archer Avenue. Je ne puis divulguer le secret de mon remède parce que les ignorants pourraient en mésuser. Je veux protéger les hommes et les femmes contre les dangers de la morphine qui s'insinue dans leur cerveau comme un serpent. Modeste, mais confiant dans ma découverte, je veux aider mes compagnons d'infortune et je sais que les Américains me soutiendront. »

Arrêtons-nous là. Nous ne trouverons plus rien de mieux que ce banquiste qui, pour attirer les badauds, invoque la mémoire de sa « sainte mère », morte en priant pour son fils!

LES FEMMES

Le mâle latin devant la femme américaine. — Les trois états successifs. — Action, indifférence, résignation. — Faillite de la tactique latine conquérante. — La femme avertie. — Pas de mystère. — Élévation de la femme. — La femme orientale et l'Anglo-Saxonne. — Les hommes des pays méridionaux et les emmes. — Différence des mœurs avec les pays du Nord. — Avantages de la froideur pour le progrès des mœurs. — Raisons du meilleur traitement de la femme dans le Nord. — Il y a aussi des sottes. — Portrait repoussant de la puritaine. — Le pays où l'on flirte le plus. — Avantages et défauts du flirt. — Comment les femmes américaine, anglaise, allemande et française se défendent. — La jeune fille américaine n'est pas chaste. — « *Attractive* », « *Fascinating* ». — Explication de la froideur des hommes. — On ne peut pas tout faire à la fois. — Les Américains aiment-ils l'amour ? — Vingt mille divorces par an. — Les femmes préfèrent les friandises. — Une femme dans des échafaudages. — *My old Kentucky*. — Renversement du vieux drame français. — Conquête du fiancé par la jeune fille héroïqne. — — Avenir de la femme américaine.

En se mettant dans l'état d'esprit du Français, de l'Espagnol ou de l'Italien habitués à considérer la femme — quelle qu'elle soit — comme une proie toujours offerte à la conquête du mâle, on conçoit

fort bien que les Latins s'exaspèrent devant l'Américaine, sa froideur, sa maîtrise si évidente, son réalisme étroit, le calcul réfléchi de tous ses actes.

C'est la première impression qu'elle suggère. On sent qu'il n'y a rien à tenter contre cette bastille indifférente, forte avant tout de n'être pas sensuelle. Et pas d'imagination à troubler, pas de curiosité à émouvoir! Vous n'êtes pour elle qu'un homme comme tous les autres — et elle en a connu mille — et vos grimaces elle les connaît, vos regards ne la trompent pas, ni vos sourires, ni même vos compliments qu'elle accepte avec plaisir, mais qu'elle discute et qu'elle pèse, et dont elle ne vous aura pas la reconnaissance que vous croyez.

Même, elle vous mettra fort en colère en les répétant tout haut devant ses amis, hommes et femmes; les hommes n'y attacheront aucune importance, et en marqueront même un peu de dédain pour vous; les femmes se souviendront que vous leur en avez peut-être dit autant hier, et vous serez bien ridicule. Ce petit mystère que vous voulez créer entre elle et vous, elle s'y refuse, et c'est sa meilleure tactique de défense. Elle ne se fâchera pas de vos déclarations ni de vos œillades, ni de vos manœuvres, elle se contentera de les percer à jour gaiement, de les rendre publiques, et, bientôt, découragé de ce que vous appellerez hypocritement son « impudeur sentimentale, » vous abandonnerez la partie avec la sourde rancune de l'imposteur démasqué.

Et vous arriverez à la seconde période : l'indifférence. Vous commencerez à devenir Américain. Vous ne regarderez presque plus les femmes, ni dans les rues ni dans les tramways, ni même dans les longs

voyages en chemin de fer, dont la monotonie et l'ennui devraient être si propices !

Quelquefois vous vous laisserez encore prendre aux regards hardis, aux excitations coquettes de certaines jeunes filles, aux conversations osées de femmes mariées que vous vous réjouirez de mener jusqu'au trouble des confidences. Mais la jeune fille, qu'elle consente à vous serrer les doigts, qu'elle vous demande si vous l'aimez, qu'elle vous raconte même qu'elle aussi vous aime ! que la femme mariée vous suive dans vos théories de fausse passion, qu'elle aille jusqu'à s'amuser de vos promesses à double sens, sitôt que, logique, vous voudrez vérifier — plus loin qu'un baiser volé ou consenti, — l'efficacité de votre stratégie, vous verrez la femme et la jeune fille se refermer comme les coquillages à la marée montante !

Nous arrivons ainsi au troisième état des Latins devant les femmes, plus durable celui-là. On a renoncé aux mœurs animales de certaines contrées d'Europe, pris conscience de la force de résistance des femmes (froideur, raison, sérieux, il n'importe !) et on est pour toujours débarrassé de ce souci, absorbant et maniaque, de la conquête.

Et l'on se prend parfois à regretter, — devant certains spécimens bien équilibrés de la race américaine, — qu'il n'y ait pas en France un plus grand nombre de femmes semblables à celles-ci, émancipées par l'esprit, douées d'une ambition égalitaire qui ne craint aucun ridicule, libres dans leurs mœurs, mais restées pourtant douces et gracieuses, et donnant à la méfiance héréditaire du mâle la sensation indéracinable de sécurité que rien ne pourra plus détruire.

Il sort de cet état une élévation générale de la femme — non pas intellectuelle, mais morale — qui n'est égalée, je crois, nulle part au monde. Et ce sera, à n'en pas douter, pour le plus grand bien de la race. Car l'être humain ne peut que gagner à la culture simultanée du mâle et de la femelle. Avoir un père intelligent et robuste, c'est bien. Mais avoir en même temps pour mère une femme d'intelligence forte et cultivée, c'est mieux. En Orient, un homme a beau être le fils d'un chef arabe, il n'en est pas moins le fils d'une esclave.

Dans le Nord il y a *collaboration* effective dans l'élaboration de l'être humain; on y est le fils ou la fille d'un véritable homme et d'une véritable femme. Sans aucun doute, la libération de la femme dans les pays du Nord y est une des raisons de la force du progrès.

Une autre conséquence peut sortir de cette constatation :

Les Égyptiennes, les Turques, nubiles à douze ans, ne peuvent prétendre à l'égalité avec les hommes, et tout ce qu'elles peuvent faire, en se mariant, c'est d'accepter l'esclavage. Jusqu'à vingt ou vingt-cinq ans, elles restent puériles et de mentalité à peu près nulle. Quand elles deviennent intelligentes, leur beauté fanée n'a plus de prestige. Au contraire, dans les contrées du Nord, où les femmes commencent à se former à vingt ans, leur intelligence et leur charme physique se sont développés parallèlement; leurs forces sentimentales et intellectuelles étant plus grandes, elles ne craignent pas de prendre des initiatives complètement inconnues des femmes orientales. Aussi, voyez comme les théories de l'égalité

des sexes font de rapides progrès dans les pays scandinaves, en Angleterre et en Amérique. N'est-ce pas pour cette raison que plus on monte vers le Nord, plus la qualité des femmes s'élève? Déjà, entre Paris et Toulouse, on voit une différence, dans les rapports entre les sexes. Un homme méridional n'aide pas sa femme à mettre son manteau; il est quelque chose comme le grand Turc, égoïste et despote, et sa liberté est indiscutée. Son prestige près des femmes est énorme, comparé à celui de l'homme anglais, par exemple, au regard des femmes anglaises. Célibataire, tout lui est permis. Un coquebin est ridicule, même auprès des créatures les plus vertueuses de l'autre sexe. Le méridional n'a, pour les jeunes filles, qu'un respect purement théorique. Marié, sa trahison est attendue, presque sûre, et sans très grande importance.

Les Anglo-Saxons doués, au contraire, d'une imagination froide, et n'ayant pas à lutter contre un sang trop chaud, respectent leurs fiancées. Si, par hasard, ils manquent — par ailleurs — à la chasteté, c'est en un jour d'ivresse, après des libations exagérées de whisky ou de champagne. Et encore s'en cachent-ils avec soin, ayant honte. Ils ne parlent pas entre eux de ces choses, cherchant à les oublier, comme une tare. M. Roosevelt peut donc, sans ridicule, comme son ami le président de l'Université de Harvard, prêcher la chasteté aux jeunes gens jusqu'au mariage.

Les raisons qui ont fait jusqu'ici de la femme en Amérique un être si particulièrement favorisé sont

diverses. J'ai réussi à en démêler plusieurs. D'abord, au cours du XVIIIe siècle et jusqu'au milieu du XIXe, les femmes furent l'objet rare aux États-Unis, les hommes qui s'exilaient d'Europe, dans cette contrée lointaine, étaient en grande majorité célibataires. La femme fut donc traitée en enfant gâtée; on la ménageait, on la mettait dans l'ouate comme un objet d'un prix inestimable. Des usages se créèrent sous ce régime privilégié, des mœurs prirent racine. On épousait les femmes pour elles-mêmes, c'est-à-dire pour leur sexe et leur utilité propre de compagne et de ménagère, et on les épousait sans dot. Aujourd'hui, les Américains se prévalent de cette coutume désintéressée comme d'une vertu, sans songer qu'elle eut comme cause, à son origine, l'utilité pratique, comme d'ailleurs tout ce qui se voit dans ce pays. Elle continue d'avoir lieu, et c'est fort bien, en effet, puisqu'elle répond à la conception que l'homme du Nord, en général, et l'Anglo-Saxon, en particulier, se sont faite de la femme.

Au Nord de notre planète l'homme est chargé de faire vivre la femme. Aux pays du Sud, l'idéal de l'homme consiste à faire un riche mariage. Dans le peuple, c'est la femme qui porte les fardeaux; l'Arabe sera plus ménager de son âne ou de sa mule que de sa compagne. Il n'y a que dans le Nord que vous verrez un homme porter un enfant, pousser sa voiturette dans la rue, le dimanche. A Paris, latitude intermédiaire, un homme qui gagne 20,000 francs par an en laissera dépenser le tiers par son épouse en toilettes; dans le Midi vous ne verriez pas cela, l'homme entend jouir de son gain le plus égoïstement possible.

C'est ce qui explique qu'il n'y a pas de femmes d'affaires en Amérique comme en France. Chez nous, la femme énergique qui, par hasard, se libère, prend un commerce, une industrie, et presque toujours prospère. Et, dans ce cas, c'est l'homme qui est infériorisé dans le ménage. Voyez les maris des blanchisseuses, des fruitières, des marchandes de nos petits commerces : là, le mari est le domestique de sa femme; et, en fait, il mérite son état.

Pourtant, quand on juge les mœurs américaines, il ne faut pas tomber dans l'exagération optimiste. Ce que je viens de dire est plus général que particulier. Les femmes équilibrées, intelligentes et qui savent rester en même temps vraiment femmes, c'est-à-dire qui ont pris conscience de leur vraie nature, de leurs vraies forces et de leurs infériorités, sont très rares. Ce qu'il faut approuver sans réserve, c'est donc, plutôt que les femmes américaines, l'ensemble des mœurs qui leur permettra de continuer à s'élever en s'affranchissant de la tyrannie abrutissante du mâle. Mais, comme partout, il y a des femmes sotte , poseuses, snobs, manquant de mesure et de tact.

C'est ainsi que la soif d'apprendre des femmes me paraît en général plus artificielle que réelle. J'en ai vu affecter de dresser l'oreille dès qu'on parlait devant elles d'idées graves, d'affaires ou de science. Elles se montraient flattées de voir les hommes s'entretenir avec elles de choses sérieuses. Mais je devinai leur curiosité plus apparente que foncière. Leur attention faiblissait vite, et par l'incohérence de leurs réflexions, elles prouvaient bien qu'elles ne comprenaient pas. Et si je les faisais me raconter ensuite l'emploi de

leurs journées, je me rendais bien compte qu'elles donnaient bien plus d'importance aux visites, aux « tea-parties », aux dîners en ville, aux sports, à la toilette, et aux mille calembredaines de la vie mondaine qu'à l'enrichissement de leur petite cervelle.

J'ai rencontré aussi des types antipathiques par un autre côté du caractère : l'entêtement étroit à des idées préconçues, le refus sectaire qu'elles opposaient à la discussion sincère des aphorismes de leur morale. Il est un type d'Américaine de l'Est, entre deux âges, avec des lunettes d'or, dont je me souviens particulièrement pour l'avoir rencontré plusieurs fois. Elle a les lèvres minces, le regard glacé, la figure impassible. Il n'y a pas de vie dans un être de ce genre, et on peut jurer sans crainte qu'aucune sensibilité n'y est restée si jamais elle fut émue. Elle discute froidement, décide, affirme et tranche de tout sans passion, d'ailleurs, avec une assurance tranquille aussi désagréable qu'une gifle, aussi bornée que la foi du sauvage dans son gri-gri. Ce type de salutiste sans ampleur et sans enthousiasme est un des plus antipathiques que l'on puisse rencontrer aux Etats-Unis.

C'est le pays du monde où l'on « flirte » le plus. Et c'est sans doute pour cela que la passion y est plus rare. Le flirt commencé à seize ans, continué jusqu'au mariage, sans cesse, sans repos, à travers mille caprices, mille coquetteries, mille changements, blase la sensibilité féminine, lui retire son imprévu et sa fraîcheur. C'est ce qui donne à la femme améri-

caine et même à la jeune fille de vingt-cinq ans cette assurance virile si déconcertante pour les piètres séducteurs latins habitués à compter sur leurs troublantes œillades et leurs serrements de main ambigus. Je sais bien que cette désinvolture n'est pas la garantie de la vertu infaillible, et qu'il est d'autres moyens de la réduire. Mais, d'une façon générale, je la crois très efficace contre les égarements puérils des vierges et les entraînements qui suivent chez nous les premières déconvenues du mariage.

La femme américaine et la femme anglaise raisonnent beaucoup et raisonnent très bien. Leur cerveau froid et réaliste leur montre les hommes tels qu'ils sont; l'habitude de la liberté, le flirt, les aident dans ce travail critique, ce qui fait qu'en Amérique, comme en Angleterre, une femme ne tombe que lorsqu'elle l'a elle-même décidé.

En France, la femme se croit obligée de dire non, et de se défendre; pour séduire il faut parler.

En Angleterre, il faut savoir se taire. N'est-ce pas que la femme anglo-saxonne sait d'avance que les raisons qu'on lui donnerait ne vaudront rien, quand chez nous, au contraire, la femme a besoin qu'on lui trouve des raisons et des excuses?

Le flirt étant ce qu'il y a de moins chaste au monde, la jeune fille américaine n'est pas chaste au sens très délicat de ce mot, et les hommes ne s'en choquent pas. Ne peut-on reconnaître dans cette débauche — toute chaste qu'elle est, — un ressouvenir du « Tout mais pas cela » des privautés paysannes et populaires permises chez des gens restés grossiers et que ne choque *que le reste*. La délicatesse des races plus affinées se blesse pour beaucoup moins, et l'Américain

s'étonne de notre susceptibilité. Ainsi deux vocables bien troublants reviennent souvent dans leur langage courant : *attractive* et *fascinating*. Ils se disent fort bien d'une femme par un homme, et inversement d'un homme par une femme ou une jeune fille. Cela se dit même *à quelqu'un*, en face, en pleine figure, et devant le mari ou devant la femme. Imaginez qu'une Parisienne dise à un monsieur, dans un coin de salon : « Vous êtes fascinant ». C'est une proie qui se livre. Là-bas, le mari entend répéter ce mot tous les jours par sa femme au sujet d'un homme qui n'est pas lui. Il y reste indifférent. D'abord, il sait que cela n'ira pas plus loin. Mais le plus curieux, c'est qu'il n'en souffre pas du tout! Dans les pays méridionaux une femme dirait les mêmes mots, tout haut : son frère, son ami, son père même, s'en montreraient jaloux, — *en qualité d'hommes*. En Amérique, l'homme plus froid en amour, n'a pas le goût de domination exclusif de l'Espagnol ou du musulman, pour prendre des extrêmes, et comme il sait, en outre, qu'il a affaire à une égale, l'idée de la tyrannie, si elle se présente à son instinct, est naturellement réprimée.

Ce que les hommes américains me paraissent aimer surtout de l'amour, c'est son côté maternel, affectueux, prévoyant, attentif. Les hommes sont froids pour plusieurs raisons, dont la première et la meilleure est qu'ils sont en majeure partie d'origine anglaise, germanique, scandinave et flamande, et que l'on rencontre

très rarement chez les hommes de ces contrées des tempéraments physiquement passionnés. Une autre raison en est qu'ils vivent encore dans un pays très rude, sous un climat qui réclame, pour y résister, le maximum des forces vitales. Enfin, et ceci est spécial à l'Américain du Nord, son activité est telle, elle l'absorbe à un point si anormal, qu'elle s'oppose à l'existence ou du moins à la culture sérieuse de toute autre passion. Ils ne sont donc pas des amoureux, dans le sens que les Latins attachent à ce terme. Remarquez — car il faut que je prenne à chaque pas cette précaution si je ne veux pas me faire conspuer — et encore ! — remarquez que je ne dis pas que le mari américain ne fait pas un excellent *mari*, et que la femme américaine n'aime pas son mari au sens où on l'entend généralement chez les peuples du Nord. Un homme dit : j'aime la lecture, et il lit deux ou trois livres par an. Peut-on croire là à un véritable amour ? Non. Pourtant, lui le croit, et il est sincère. C'est dans ce sens-là que je dis que les Américains ne sont pas des amoureux. Ils ont beau protester, et avec une bonne foi parfaite, ils ne sont pas bons juges.

Comme tous les êtres à qui on accorde toutes leurs volontés, les femmes sont naturellement portées à abuser de la suprématie que les hommes leur ont consentie.

Et déjà se dessine dans la société une réaction contre des mœurs qui tendent à faire exclusivement de l'homme une « machine à produire de l'argent ». A voir les Américaines se promener en bandes élégantes, souveraines, coquettes et souriantes, on imagine fort bien une société future où les femmes tyranniques, cultivées et féroces, auront réduit le

mâle à la seule fonction de produire pour elles le luxe et la richesse.

Un parti de célibataires récalcitrants s'est levé pour réagir contre l'égoïsme étouffant du sexe autrefois faible. Il prétend que l'invasion en Amérique de l'élément germanique — qui créa au moyen âge le culte de la femme en Europe — a exagéré la fausse chevalerie, et qu'aujourd'hui les hommes humiliés sont devenus presque les domestiques de la femme. L'égalité, disent les révoltés, va bientôt cesser d'exister dans les ménages américains : l'homme *sue l'argent*, la femme le dépense et n'entend faire que cela. Que de telles mœurs durent encore cinquante ans, cent ans, et l'homme avili n'osera plus relever la tête : les femmes seront toutes des *reines d'abeilles*, aristocrates et paresseuses, et les hommes seuls travailleront à la ruche.

Un écrivain new-yorkais, M. Cleveland Moffett, s'est mis à la tête de la croisade. Il dit aux Américaines : « Avez-vous jamais fait le moindre effort pour soutenir vos époux dans la lutte pour la vie, que vos appétits et vos exigences rendent si âpre dans notre pays ? » Et il leur démontre qu'au contraire, en tendant de plus en plus à supprimer la vie de famille par l'usage de l'hôtel, du restaurant, du boarding-house, en confiant le soin des enfants à des mercenaires, elles désapprennent leurs devoirs les plus importants, elles abandonnent les seules responsabilités qu'on leur demande d'accepter.

— Vous n'êtes plus que des fainéantes ! leur crie-t-il rudement.

De fait, l'Américaine ne se soucie pas du tout des affaires de son mari. Je dis un jour à une dame

mon étonnement à cet égard. Elle me répondit :

— Mon mari s'occupe-t-il de ma cuisinière? Que m'importent ses affaires ?

Et le mari que je questionnai ensuite sur le même sujet, se mit à rire placidement et me dit :

— C'est vrai que je n'ai pas besoin qu'elle s'occupe de mes affaires... Mais il n'est pas juste de prétendre que je n'ai pas d'ennuis avec ses domestiques. Quand elle est embarrassée au sujet d'un valet ou d'un fournisseur, c'est à moi qu'elle s'adresse, et il faut bien — à contre-cœur — que j'intervienne...

N'y a-t-il pas une contradiction flagrante entre cette oisive royauté, tant redoutée par M. Moffett, et le mouvement d'émancipation féministe qui permet aux Américaines le libre accès aux fonctions libérales? Ou bien cette contradiction n'est-elle que superficielle ? Il s'agit de décider — et ceci n'est pas en mon pouvoir, — si cette libération vient d'un désir ardent d'indépendance, de l'amour du travail, d'un vif sentiment de dignité qui pousse la femme à l'orgueil de devenir maîtresse de sa destinée, ou bien si c'est un calcul de son esprit réaliste et positif, une sorte d'assurance qu'elle prend sur les événements à venir, mais une assurance provisoire, vite abandonnée dès qu'un mari se présente pour en tenir lieu? A l'appui de cette dernière hypothèse, on remarque que sitôt mariée, la femme-médecin, avocat, architecte, professeur ou employée, abandonne sa profession, si lucrative qu'elle soit. Son métier a été jusqu'ici un capital actif qui lui permettait de satisfaire ses goûts de luxe; mais l'Américaine ne se contente pas à peu de frais, comme nos jeunes Françaises, de plaisirs modestes. La médiocrité l'exaspère. Elle voyage, visite les capitales et les musées, aime les

villégiatures à la campagne ou au bord de la mer, fréquente théâtres et concerts et s'habille à grands frais. Sa coquetterie de citadine toute neuve — puisqu'hier encore, elle vivait dans les campagnes d'Irlande, d'Allemagne ou de Scandinavie, — l'entraîne à mille dépenses inutiles, et si, privée de fortune, elle veut la satisfaire quand même, le moyen le plus simple est de gagner de l'argent. Le goût du luxe l'emporte alors sur la paresse. Mais qu'elle se marie. Alors, tout change. Systématiquement, elle refuse de s'occuper. Est-ce dans la crainte d'être absorbée par les soucis de maîtresse de maison et de mère de famille? Non point. Elle habite souvent un boarding-house ou l'une de ces maisons nouvelles où la domesticité est collective, ou bien la tenue de son propre intérieur est si simplifiée qu'elle n'existe pas, car je crois qu'on peut dire qu'en général l'Américaine méprise les travaux du ménage, ignore ce qu'est un raccommodage, préfère un trou à une reprise, et laisse aux domestiques le soin de « gâcher » à souhait. Ses enfants? Elle les confie, quand elle en a, à des mercenaires. Son mari? Elle ignore tout de ses occupations. Ses affaires ne l'intéressent qu'en raison des dollars qu'elles rapportent [1]. Toute son existence n'est qu'une perpétuelle flânerie : courses dans les magasins, stations prolongées dans les « refreshment rooms » où elle absorbe force ice-cream-sodas et gâteaux, soirées au théâtre ou au con-

1. A-t-on jamais entendu dire, à New-York ou à Chicago, qu'une femme fût au courant de la situation de son mari, si ce n'est en ce qui concerne les dollars qu'il gagne? Tous les mois, celui ci doit lui présenter exactement ses comptes et lui en remettre le montant : la femme est sur ce point plus intransigeante que le plus intransigeant des patrons vis-à-vis de son comptable. Quant au reste, elle veut l'ignorer, cela ne la regarde pas. Pourtant son malheureux époux

cert où elle exhibe, selon sa fortune, des robes et des chapeaux presque toujours « exagérés ».

Faut-il donc penser que l'horreur du travail est pour l'Américaine l'unique raison du changement entre sa vie de jeune fille et celle de femme mariée? Ne calcule-t-elle pas aussi que travailler, ce serait peut-être réduire la puissance productrice de l'homme, arrêter ou atténuer son entraînement maniaque, lui permettre de se reposer, de compter au besoin sur l'aide de sa femme? Aussi s'y refuse-t-elle complètement, car où s'arrête-t-on dans cette voie?

On peut se demander aussi si chez d'autres le choix d'un métier n'est pas une sorte de défi jeté à l'homme, une démonstration effective et tapageuse de l'égalité qu'elles proclament?

Beaucoup de nos jeunes filles, déclare encore M. Moffet, sont des joueuses passionnées de poker; elles boxent et font de l'escrime comme des hommes, boivent du whisky et du cocktail à faire rougir, envahissent, dans les trains, les compartiments de fumeurs, jouent aux courses, spéculent à la Bourse et s'habillent comme des hommes. Pourquoi? Si ce n'est par un naïf besoin d'affirmer extérieurement leur indépendance et de montrer leur mépris pour les occupations ordinaires de leur sexe.

Il reste donc, parmi le très grand nombre de femmes qui en Amérique exercent un métier, un petit groupe

travaille comme un esclave pendant six jours de la semaine. Il ne se résigne à cette vie de forçat que pour satisfaire les besoins de sa femme, car lui-même n'en a pas. Pourtant il ne viendra jamais à l'esprit de cet homme qui se tue pour sa femme de lui dire ses espoirs et ses inquiétudes, de lui demander son appui, sa collaboration ou même ses conseils. (CLEVELAND MOFFETT.)

de féministes convaincues. Leur émancipation n'est pas un acte de vanité ou de calcul intéressé. C'est l'œuvre d'une dignité active, d'une volonté forte, soucieuse de se prouver à elle-même sa résistance. Mais celles-là sont si rares, qu'on pourrait presque les compter.

Les signes de réaction contre la tyrannie féminine commencent donc à se faire sentir.

J'ai recueilli les doléances d'une dame de la haute société américaine au sujet des rapports intellectuels entre les sexes. Elle m'assure que les femmes de son monde se plaignent que, dans le *smart set*, le chic soit de se montrer le plus détaché possible des femmes. Dans un bal, les jeunes hommes abandonnent les femmes, vont seuls au fumoir, parlent à peine à leurs danseuses, et ne dansent que par hygiène. Quand vient l'heure du souper, les groupes masculins se forment, s'emparent des tables pour être seuls entre eux; de sorte que les femmes sont forcées de souper entre elles, etc., etc.

L'indignation de Mrs. Rose C. T... était réelle et profonde. C'est pourtant une des plus jolies créatures qu'on puisse rêver. Si elle se plaint de tels procédés, que doivent souffrir de moins belles et de moins intelligentes qu'elle!

Cette confidence assied davantage ma conviction que l'extrême respect, presque soumis, des Américains pour la femme, doit cesser un jour d'être général aux États-Unis. A présent, dans les classes riches, la femme abonde, puisque c'est un fait reconnu que le nombre

des naissances féminines l'emporte sur celui des naissances masculines, et les jeunes gens trouvent plus commode de s'affranchir d'un servage un peu exagéré qui leur prend un temps et des forces, qu'un autre despotisme peut-être plus conforme à leurs goûts réels, — celui des sports, — réclame énergiquement.

D'ailleurs, en demandant l'égalité de sexe et en l'obtenant, en devenant plus exigeantes au fur et à mesure des faveurs qu'elles conquièrent sur les hommes, les femmes ne légitiment-elles pas cette réaction? Depuis qu'une jeune femme put boxer durement un employé de chemin de fer qui voulait l'empêcher de fumer, il n'y a plus de raison — au moins pour celui-là — de rendre à la faiblesse féminine des hommages qui finiraient par lui paraître ironiques. De même, tous les emplois étant accessibles aux femmes, les hommes qui s'en voient chassés par elles n'éprouvent pas un besoin irrésistible de galanterie. Puisque les femmes passent les premières à toutes les portes, l'habitude se perdra de s'effacer devant elles.

Les femmes ne s'habillent pas pour les hommes, qui ne regardent pas les toilettes. Elles s'habillent les unes pour les autres.

Je sais bien qu'il en est un peu ainsi chez nous où les vieilles femmes conservent le goût des atours. Et l'on ne peut pas dire que ce soit pour les hommes. Mais en Amérique, il ne viendrait pas à la pensée d'un homme de complimenter une femme, même la sienne, sur sa toilette : il ne la voit pas.

Le travail des femmes du peuple.

Dans les centres industriels, les filles vont dès l'âge de seize ans à l'usine, pas avant. Les garçons y sont admis à treize ans.

En général, les femmes mariées ne travaillent pas. Il y a les exceptions de celles qui s'ennuient chez elles, ou qui désirent augmenter, *pour elles seules*, et non pour leur ménage, ses revenus. L'argent qu'elles gagneront, elles l'emploieront à leur toilette, au théâtre, ou surtout chez le confiseur.

Toutes les filles ne vont pas travailler à l'usine. Elles se font de préférence *nurses* (infirmières) dans les hôpitaux et les cliniques privées, ou employées de magasins ou de bureaux. Elles ne gagnent jamais moins de 5 dollars par semaine, soit 100 francs par mois. Les types-writers-sténographes gagnent de 30 à 100 dollars par mois, suivant leur habileté.

Je n'ai jamais entendu un homme se plaindre d'être trop occupé.

Mais en revanche on entend à chaque instant les femmes répéter :

— On n'a pas le temps !

Dans ce pays, où la femme est mieux traitée que dans n'importe quelle autre partie du monde, il y a de 18,000 à 20,000 divorces par an.

Dans les rues, où cent fois je m'amusai à les observer, je remarquais qu'elles s'arrêtaient davantage aux étalages de candies (confiseries) qu'aux devantures des magasins de *modes*.

Je me rappelle le singulier effet que me fit un jour, à New-York, la silhouette d'une femme se promenant sur les échafaudages d'une maison en construction, au 13e étage, un crayon et un papier à la main, un binocle d'or sur le nez, et qu'on me dit :

— C'est l'architecte.

J'ai vu un jour à Boston une pièce qui fait le tour des États-Unis depuis des années : *My old Kentucky*, sorte de drame de l'Ambigu mêlé de danses nègres et de courses de chevaux qu'on voit arriver au poteau dans un galop effréné. Tout le monde s'y amuse comme des enfants, et non pas seulement le public populaire de nos théâtres de banlieue, mais le public ordinaire des salles de théâtre, le même qui assistait la veille à la *Mort de César* de Shakspeare.

Il y a dans la pièce un ou deux comiques, un traître, et une jeune déturée qui, pendant cinq actes, court à la conquête de son fiancé. Ce qu'elle fait pour cela est inimaginable. C'est elle qui se déclare, c'est elle qui

le sauve des embûches du traître, c'est elle qui se déguise en jockey pour courir la course qui doit faire gagner à son futur la forte somme, sur le cheval qu'elle a sauvé de l'écurie en flammes. Ce jeune homme qui se fait prier, cette enfant à qui il faut dix héroïsmes consécutifs pour se faire épouser, ne sont pas les types actuels de la société américaine. Ce sont peut-être les types idéaux de demain. Les rôles apparaissent renversés. Mais ils témoignent de l'élan qui pousse le sexe féminin vers l'indépendance absolue.

Les femmes américaines ont donc les qualités qui pourront faire d'elles dans l'avenir les créatures les plus civilisées de la terre, quand elles auront appris quelques-unes des formes les plus essentielles de la sociabilité, par exemple à se soucier des hommes. Car beaucoup ont la bienveillance, la simplicité, la douceur, — je ne parle pas du sentiment d'une dignité très élevée qui leur viendra quand elles seront définitivement libérées du contrôle économique de l'homme.

Car ici, comme partout, le problème de la libération économique de la femme se pose. S'il n'est pas si aigu que chez nous, pour les raisons que nous avons dites plus haut, il existe néanmoins. Mais déjà, les femmes, même domestiques, ont su conquérir cette espèce d'indépendance qui les dispense de besognes viles : il y a des nègres pour cela!

CHOSES OUVRIÈRES

Les accidents du travail. — Frappante injustice. — L'indignation des consuls étrangers. — Massacres industriels. — C'est la faute des ouvriers ! — Le trust de l'acier paie les funérailles. — Indemnité ridicule.

Théories syndicales. — M. Moffett, du Syndicat de la Maçonnerie, discute. — Les Syndicats locaux s'inclinent devant la Fédération du Travail. — Comment on mate les employeurs. — Les entrepreneurs menacés d'un exode des ouvriers. — La fortune d'un Syndicat. — 5 millions en caisse. — Tarifs de salaires. — La crise prochaine de l'industrie. — Acheminement vers le collectivisme. — *Quietly, Quietly !* — Tyrannie syndicale et liberté du travail. — Le bon despotisme. — Les patrons s'unissent. — C'est la guerre.

Il existe une décision de la Cour suprême de Pennsylvanie établissant que, en cas d'accident survenu à un ouvrier étranger dans les usines de l'État, la famille de cet ouvrier, si elle n'est installée en Amérique, ne pourra revendiquer des dommages-intérêts. De sorte qu'un ouvrier français, italien, ou slave, travaillant à Pittsburg en attendant l'instal-

lation de sa famille qui doit le rejoindre bientôt, est blessé ou meurt dans un accident, laisse ses enfants orphelins à sa femme veuve sans qu'ils puissent demander compte à l'usine de ses responsabilités.

J'ai causé de ces mœurs avec les consuls d'Autriche et d'Italie à Pittsburg. Ces fonctionnaires sont outrés des faits qui se passent presque chaque jour dans les usines de Pittsburg et de la région, faits auxquels ils se trouvent naturellement mêlés par leurs fonctions.

— Ce sont de continuels massacres, me disent-ils. Aucune précaution n'est prise pour sauvegarder la vie des ouvriers, et comme les compagnies sont toutes-puissantes, que les tribunaux leur sont acquis, et qu'en outre la loi elle-même est en leur faveur, elles ne se gênent pas... Elles répondent toujours : « C'est la faute des ouvriers, ils connaissaient le danger. »

— Mais enfin, si ces malheureux laissent une famille dans le besoin, que font les Compagnies, quel recours avez-vous contre elles ?

— Les compagnies donnent, en cas de mort d'un de leurs ouvriers, de 1,700 à 2,000 francs à la famille, quelquefois 5,000 francs si l'affaire est par trop grave, et cela à condition que cette famille habite la ville, car, autrement, rien ! Les pouvoirs que les héritiers naturels enverraient de l'étranger pour plaider contre la Compagnie seraient nuls. Telle est la loi.

— Est-ce possible ?

— C'est ainsi. Pensez donc que nous sommes payés pour la connaître, cette loi barbare ! Nos chancelleries ont chaque jour à s'occuper des successions, des accidents de leurs nationaux, et nous nous heurtons toujours à l'égoïsme féroce des compagnies et à une léga-

lité plus féroce encore peut-être. Que feraient-ils, sans nous, ces pauvres Italiens, ces Slaves, ces Croates, qui arrivent ici ignorant jusqu'à la langue du pays, et qui ont contre eux la loi et les juges !

Un accident, entre autres, est courant. Les Italiens sont employés aux mines. Il arrive que des charges de dynamite posées souterrainement n'éclatent pas. Si elles restent là, elles constituent un danger permanent pour les ouvriers. Il faut donc décharger ces mines. Les Américains, habitués à ce travail et prudents de leur nature, ne s'y risquent pas, et même s'y refusent. Mais il y a toujours là des Italiens nouveaux venus, habitués seulement à la poudre ordinaire, ignorants du danger qu'ils courent, et qui, sous l'œil des autres et des contremaîtres, se dévouent. Il n'est pas rare de voir cinq ou six hommes tués dans l'accident. Leurs misérables familles réclament. La Compagnie répond : « C'est leur faute ». Elle offre, comme je vous l'ai dit, 1,700 francs ou 2,000 francs, et les malheureux doivent s'en contenter. Nous n'essayons même pas de faire un procès. Nous le perdrions *à coup sûr*. Les juges, élus au suffrage universel, changent tous les cinq ans. Ils sont donc dans la main de la Compagnie qui peut assurer ou empêcher leur réélection. Pas moyen de lutter. Il faut s'incliner... C'est lamentable, je vous assure.

« Les pauvres gens qui arrivent d'Europe avec leurs femmes et leurs enfants, attirés par les gros salaires, ne savent pas à quoi ils s'exposent. Naïvement, ils croient trouver le Pactole. Et que vienne la maladie (la pneumonie les frappe par centaines) ou l'accident, et les voilà plongés dans la misère la plus noire. Car, à Pittsburg, où la vanité ignorante de

M. Carnegie a installé comme partout une bibliothèque publique, d'ailleurs toujours vide, il n'y a pas d'hôpital gratuit...

— Et vos compatriotes sont nombreux ici ?

— Je compte plus de 60,000 Italiens à Pittsburg et aux environs et 300,000 Slaves, Slovaques, Croates, Hongrois, etc. Chaque jour, on constate des disparitions. Où passent ces gens? Morts, tués, partis, on n'en sait rien. L'état civil est tenu n'importe comment. Il n'existe pas d'organisation administrative sérieuse pour les immigrants : c'est le fumier des États-Unis, c'est avec leur sang et leur chair que s'édifie la fortune de l'Amérique ! »

Ces paroles graves, émues, convaincues, me sont entrées dans la mémoire, et y demeurent avec le mot qui m'avait dit le superintendant de Homestead, actuellement Président du Trust de l'acier :

— On prétend que la Compagnie agit mal avec ses ouvriers victimes des accidents, eh bien ! je vais vous dire ceci : c'est nous qui payons toujours les frais des funérailles ! »

Théorie syndicale.

Je ne suis pas venu en Amérique pour étudier la question sociale : mon but était de parcourir les États-Unis d'un bout à l'autre et de prendre des croquis et des impressions les plus variées possible des hommes et des choses. J'avais donc écarté de parti pris les questions politique, économique, judiciaire, sociale,

qui eussent exigé, pour être étudiées consciencieusement, chacune au moins un an d'études sérieuses et patientes.

Mais, cela rentrant dans mon programme, j'ai voulu voir un de ces puissants syndiqués à qui toute une corporation obéit, et dont le pouvoir ne subit pas, comme chez nous, le contrepoids des hommes politiques et de l'opinion. Ici les syndicats savent bien ce qu'ils veulent, et le public est toujours avec eux. Quant aux politiciens, ce sont les valets du suffrage universel, avilis à un point ignoré chez nous, même aux plus mauvaises heures des luttes électorales.

Je suis donc allé voir à New-York M. Moffett, ancien poseur de briques, rédacteur en chef de l'organe du syndicat des maçons, grand diable joyeux, avec une longue barbe noire en désordre et une tête hirsute, à la voix profonde et bonne enfant.

Une menace de grève des ouvriers du bâtiment courait la ville, et ce n'était pas une mince affaire. Une fièvre de bâtisse emplit en ce moment l'Amérique entière; ce ne sont que chantiers de constructions, échafaudages, tranchées, sur toute la surface du pays. Un arrêt dans cette fièvre peut être cause de grands désordres et des catastrophes financières les plus graves; sans compter le trouble apporté dans la vie intime de la population. Car l'une des corporations du bâtiment se mettant en grève, toutes les autres peuvent la suivre, sur un signe.

— C'est vrai, me dit M. Moffett, et les patrons le savent. Aussi soyez tranquilles, ils hésiteront avant de nous pousser à bout. Il y a 85,000 maçons dans les Unions, qui sont au nombre de 700 pour tous les États. Rien que dans l'État de New-York, je compte

86 Unions de maçons et poseurs de briques. Et notre discipline est admirable. Jugez-en. Une de nos Unions de l'État de New-Jersey avait déclaré la grève. Les patrons refusaient l'arbitrage. Notre Union centrale approuva l'Union locale : les patrons s'inclinèrent aussitôt. Mais, à leur tour, les ouvriers refusèrent l'arbitrage, prétendant imposer toutes leurs revendications sans discussion. Alors le bureau de notre Fédération, à Washington, menaça l'Union du New-Jersey de lui retirer sa charte, c'est-à-dire de la mettre en dehors de la Fédération, et l'Union s'inclina comme un petit garçon.

— D'où vient le différend actuel entre les patrons et les maçons de New-York ?

— C'est un coup monté par les patrons qui essaient de se syndiquer aussi entre eux pour lutter contre nous. Voici l'histoire. Les charretiers de bois n'étaient pas encore syndiqués ; aussi leurs patrons faisaient d'eux ce qu'ils voulaient. Or, les charretiers sont en train de créer enfin une Union. Les patrons pour les en empêcher, leur refusent l'ouvrage. Ce qui fait que les entrepreneurs de bâtiment manquant de bois, invoquent le cas de force majeure pour ne pas donner d'ouvrage aux maçons. La vérité, nous le savons bien, c'est que les patrons essaient de se solidariser. Mais ils doivent prendre garde. Car, s'ils continuent à refuser de l'ouvrage aux maçons pour cette raison, nous télégraphierons immédiatement à toutes les Unions des autres États pour leur demander s'ils n'ont pas besoin de maçons chez eux. Et nous enverrons, en très peu de temps, les 12,000 maçons de New-York dans les États voisins. Et il n'y aura plus un maçon à New-York. Alors, aucun entre-

preneur ne pourra travailler. Ils seront bien avancés, hé?

— Pourtant, est-il juste de rendre responsables les entrepreneurs de maçonnerie des fautes — s'il y en a — des entrepreneurs de charrois?

— Qu'ils s'arrangent entre eux. Qu'ils fassent comme nous!

— Croyez-vous donc que les grèves soient bonnes en elles-mêmes, pour la classe ouvrière?

— Très bonnes. Il faut de l'excitation, du bruit, pour donner à l'ouvrier le goût de la lutte, l'habitude de défendre ses intérêts, de s'occuper à autre chose qu'à boire et à manger. C'est très bon, la grève.

— Mais, en attendant, ils pâtissent?

— Non. En cas de grève, l'Union donne à chaque syndiqué 25 francs par semaine, et 35 francs s'il est marié. Ceux qui distribuent l'argent aux camarades gagnent 12 dollars (60 francs) par semaine.

— Et quand vos fonds sont épuisés? Car ils doivent vite se tarir à ce taux-là?

M. Moffett sourit dans sa grande barbe broussailleuse :

— Nous avons 1 million de dollars en réserve (5 millions de francs).

— Où avez-vous pris cette fortune?

— Pour entrer dans l'Union, il faut verser de 5 à 10 dollars, plus une souscription annuelle de 6 dollars par an en moyenne. Et les amendes viennent s'ajouter à ces recettes.

Que pense le prolétariat organisé de la situation actuelle des Etats-Unis, de cette prospérité inouïe?

Ces salaires fantastiques[1] ne pourront pas croître toujours. Qu'arrivera-t-il quand les patrons ayant atteint leur maximum, refuseront d'aller plus loin?

— Je crois, me dit M. Moffett, que nous sommes, en effet, près d'une grande crise. Au dernier Congrès des quatorze cents fabriques qui s'est tenu à la Nouvelle-Orléans, on entendit à cet égard de terribles discours. Les patrons américains sentent bien qu'ils vont bientôt être débordés.

— Qu'arrivera-t-il, alors?

— Qu'on se battra de plus en plus, fait M. Moffett sans s'émouvoir, jusqu'au moment où les patrons fatigués (car vous pensez bien que les ouvriers ne seront jamais fatigués, eux) s'en iront. Et alors, le public innocent se refusant à souffrir de ces querelles, s'adressera directement aux Unions pour ses travaux.

— Et ce sera le collectivisme?

— Et ce sera le collectivisme, parfaitement. Mais cela se fera tout doucement, tout doucement (*quietly, quietly...*) par la force des choses. C'est si simple, si naturel!... Ne pensez-vous pas?

1. Les maçons poseurs de briques gagnent 5 dollars 30 par jour (26 fr. 50), c'est-à-dire 3 fr. 25 par heure, pour 8 heures de travail. Et ils demandent 3 fr. 50 de l'heure. Les manœuvres gagnent de 10 à 15 francs par jour. Ils veulent gagner 15 francs minimum. Les Italiens nouvellement immigrés ne gagnent que 1 dollar 1/2 à 2 dollars (7 fr. 75 à 10 fr. 25) par jour, parce qu'ils ne parlent pas l'anglais, et qu'ils sont moins prompts à comprendre les ordres et à les exécuter. Les typographes gagnent 27 dollars par semaine (535 francs par mois environ), pour 6 journées de travail de 7 heures par jour, ce qui revient à 25 francs par jour). Les forgerons gagnent 21 francs par jour. Les employés des tramways et de l'*Elevated* (chemin de fer aérien) gagnent 15 francs par jour. Ceux qui reçoivent les billets aux portes des gares, généralement des vieux retraités, gagnent de 7 fr. 50 à 10 francs par jour.

— Auparavant, ne prévoyez-vous pas d'autres étapes intermédiaires?

— Certainement, certainement. Comme en Nouvelle-Zélande, nous en arriverons bientôt à l'arbitrage obligatoire et perpétuel. Mais les ouvriers n'en veulent pas, ils disent que les juges sont corrompus. Ils ont raison, on le voit très bien pour les petites choses. Que serait-ce pour les grandes?

J'objecte que si les juges sont corrompus, c'est que les électeurs qui les nommèrent étaient achetés.

— Oui, mais il y a tant de façons de tromper les gens simples, me répond-il.

Je discute alors la théorie de la liberté de l'individu.

— Pourquoi les ouvriers des Unions se croient-ils le droit d'empêcher les autres de travailler s'ils ne font pas partie de leurs syndicats?

— Ils les empêchent dans leur intérêt! Ils leur expliquent d'abord qu'il vaut mieux qu'ils travaillent aux prix fixés par les Unions, toujours plus élevés que les autres. Les autres répondent qu'ils sont libres. A quoi les *unionists* ripostent que, s'ils ne sont pas unis, ils ne sont pas forts; que si les patrons diminuent un jour le salaire de 10 sous, ils peuvent le diminuer ainsi indéfiniment. Et alors que deviendront-ils? Ne regretteront-ils par leur erreur passée? Souvent, ils comprennent, et suivent leurs camarades. S'ils ne veulent pas comprendre, on les secoue quelquefois un peu, c'est vrai, dit en riant M. Moffett; mais cela ne peut pas leur faire grand mal, et, en tout cas, c'est dans leur intérêt. On donne bien quelquefois des petites tapes aux enfants qui veulent jouer avec le feu, n'est-ce pas, pour leur éviter une plus grande douleur? Pour nous, l'intérêt individuel passe après

l'intérêt collectif; s'il plaît à cent ouvriers, par bêtise, par ignorance, ou par intérêt, de compromettre la vie de cent mille de leurs camarades, va-t-on, au nom de la liberté individuelle, les laisser faire? Il ne faut donc pas parler de liberté à propos de ces choses, il faut parler de l'intérêt public, de la masse.

« Pour revenir à notre cas à nous, dans notre guerre contre le patronat, conclut M. Moffett, nous n'avons aucun ménagement de cet ordre à garder. Les patrons se moquent bien des théories de liberté, ils se gardent de les invoquer, et pour cause, car ils font exactement la même chose que nous; ils ont formé des Unions sur le modèle des Unions ouvrières, et ils refusent de vendre des briques, du bois, du ciment, aux patrons ne faisant pas partie de leur syndicat. De ville en ville, d'État en État, les réfractaires sont traqués, ils ne trouvent plus de matériaux pour réaliser les commandes qu'ils ont assumées. C'est une guerre absolue et sans ménagement.

« Ils ne peuvent donc pas trouver mauvais que nous employions contre eux les procédés dont ils se servent les uns contre les autres. Aussi ne vous étonnez pas trop quand vous entendez dire que telle ou telle ville des États-Unis se trouve sans ouvriers. Ce sont nos *Unions* qui sont en train de mater un entrepreneur. »

AU CANADA

MONTRÉAL ET LES IROQUOIS

De New-York à Montréal. — Le voyageur constate qu'il est patriote. — Brown et Lafleur. — Un déjeuner avec d'anciens compatriotes. — Le terroir normand à Montréal. — Promenade autour de la ville. — Le Saint-Laurent gelé. — Le tobogan en son pays d'origine. — Le cimetière. — La terre gelée empêche l'ensevelissement. — Le linceul de neige. — Le charnier. — Le Cercle du tobogan. — C'est le soir. — Tableau féerique. — Un village canadien. — Saint-Lambert. — Chinois blanchisseurs, Normands agriculteurs. — En traîneau. — Conversation avec un vrai Canadien. — Que reste-t-il de patriotisme français dans l'âme des descendants des pionniers? — Guère. — Ils ignorent jusqu'au nom de « *Normandie* ». — Une « réserve » de Peaux-Rouges. — Caughnauwaga, village d'Iroquois. — Le pont sur le Saint-Laurent. — Une tempête de neige. — Traversée dangereuse. — Les voyageurs font du tobogan sur leur derrière. — Bureau de poste hospitalier. — A Vêpres. — L'office en iroquois. — Un prêtre aimable. — Visite à un notable Iroquois. — Il revient du Klondyke. — Sa fille se met au piano qu'elle frappe comme un gong. — Générosité des sauvages.

Il faut quatorze heures d'express pour aller de New-York à Montréal. Je n'étais pas fâché, après quelques mois d'Amérique, de la comparer avec un pays colo-

nisé par des Français, et, au mois de janvier, j'y fus[1].

Montréal a presque l'aspect d'une ville française. Les rues sont peuplées de maisons de style normand, couvertes d'enseignes françaises pour la plupart, on y entend parler français par des gens qui ont l'air enchanté de vous répondre dans votre langue, et ceci est un plaisir.

Je ne sais plus qui a dit, — peut-être Balzac, — qu'un Français, athée à Paris, se ferait tuer pour la foi en Jésus-Christ à Constantinople. En effet, quand nous sommes chez nous, nous plaisantons volontiers nos qualités et nous blaguons ce que nous avons de mieux, tout en nous vantant, d'ailleurs, de qualités que nous n'avons pas. L'étranger, qui nous écoute surpris, prend à la lettre cette fronde superficielle, et, en nous quittant, croirait volontiers que nous ne valons pas grand'chose. Mais une fois la frontière passée, un besoin instinctif de sauvegarde et de défense nous ramène à croire que la terre que nous venons de quitter est la meilleure du globe entier, que le ciel y est le plus doux, que les hommes qui l'habitent sont les seuls supportables; et si l'étranger essaie alors de le discuter, nous n'avons pas assez de tout notre enthousiasme pour exalter la France, et pas assez de toute notre critique pour diminuer la valeur des pays étrangers.

Que de fois, au cours de mon voyage, n'ai-je pas vérifié cet état d'âme! L'ignorance candide des Américains qui les fait vous demander naïvement si, en Europe, on connaît les choses les plus élémentaires,

1. J'ai donc interverti, dans ce livre, l'ordre de mon voyage. Voir le volume : *De New-York à la Nouvelle-Orléans.*

comme si ce n'était pas l'Europe qui a fait l'Amérique avec ses enfants et avec la science des siècles accumulés; la suffisance ingénue de ces gens cultivés s'informant si la France a eu des inventeurs; la croyance aveugle qu'on leur insuffle du génie *sans égal* de leurs hommes d'État, de leurs savants (?), de leurs généraux même, sont à la longue un peu irritantes, malgré qu'on se surveille et qu'on se domine.

Aussi, l'idée de mettre le pied sur une terre presque française sourit-elle au voyageur. Les noms des rues résument l'histoire de France : Montmorency, Condé, Saint-Denis, Richelieu; puis la géographie normande : Yonville, Bon-Secours, Lagauchetière, — mais aussi, il est vrai : Wellington, Sherbroock, Grosvenor ; et des Brown, des Black, des Mac Dougall et des O'Connor, en quantité, et tous les noms populaires des enseignes : Lafleur, La Rivière, Laporte, Lapierre, Lapointe, Laramée, Larue, Larocque, Lavigne, Laviolette, Laverdure, Labonté, Labranche, Ladouceur, Laflamme, Lafranchise, Lajoie, Lafrance, Laliberté, Lalumière, Lamalice, Lamoureux, Lebon, Lebœuf, Ledoux, Letendre, Lesage.

J'avais été invité, en compagnie de M. Hyde, dont j'ai déjà parlé, et du bon conférencier Germain Martin, à déjeuner au Cercle Saint-James de Montréal. Une hospitalité charmante, un accueil gentil, empressé nous attendaient. Les notabilités de la ville se trouvaient là. Tout le monde parlait français, un excellent français avec le pur accent du terroir normand, conservé aussi savoureux qu'à Bayeux ou à Vire. Ce qu'il y avait de plus saisissant encore, c'est que la plupart de ceux qui étaient là n'avaient jamais mis le

pied en France, ni leurs pères. C'étaient les arrière-petits-fils des premiers colons normands !

Les toasts du déjeuner furent charmants. A part les ordinaires congratulations empreintes ici de sincérité, car il ne s'agissait que de sentiments parfaitement désintéressés, de la propagation de la langue-mère des fondateurs de la colonie, la tournure des toasts, leur langage et leur plan (si l'on peut s'exprimer ainsi pour des improvisations spontanées), me transportèrent en France, dans une bonne ville du Calvados ou de l'Eure, à la fin d'un banquet où les orateurs trempés de finesse et d'esprit croisent leurs sourires et leurs pointes en portant des santés !

Après le repas, on nous mena faire une promenade sur le mont Royal, dans de vastes traîneaux solides, à quatre places, traînés par de vigoureux petits chevaux canadiens. On traverse, sur la neige craquante, des terrains vallonnés, les bois de sapins ouatés, d'érables et d'ormes dépouillés, puis, tout à coup, au sommet du mont, c'est la découverte d'un paysage charmant, une vaste plaine de neige jusqu'au Saint-Laurent gelé, dont les glaçons semblaient de loin, de petits flots immobiles. Le reflet du ciel baignait le fleuve et la plaine d'une lumière bleu électrique, limpide. De jeunes garçons et de jeunes filles s'amusaient à glisser le long des pentes, allongés ou assis sur de longues planches de bois en forme de traîneau plat, à la pointe recourbée, longues de deux ou trois mètres, munies de cordes où les mains s'agrippent, et qu'on appelle des *tobogan*[1]. Je voulus faire comme eux, et je m'assis à la turque sur le traîneau, derrière un jeune Cana-

1. On prononce : tobogane.

dien. On nous poussa et nous partîmes comme le vent sur la pente couverte de neige. Sensation grisante de vitesse et d'air pur. La force acquise nous emmena loin de la base du haut talus, et il nous fallut revenir à pied au point de départ avec de la neige jusqu'aux genoux. Les gens du pays s'amusent à ce jeu, inlassablement. Ils l'ont même perfectionné, jusqu'à en faire un sport. On me promit de me montrer cela le soir même.

Nous revînmes à travers les avenues silencieuses de l'immense cimetière de Montréal enfoui sous la neige. Seuls les monuments les plus hauts étaient visibles, car les gazons, les parterres, les grilles basses disparaissaient sous un mètre de neige, double ensevelissement pour les pauvres morts. Il semblait qu'ils fussent plus loin encore et plus profond dans le néant.

On me montra un bâtiment proche l'entrée du cimetière : le charnier. On appelle ainsi l'endroit où l'on dépose les cercueils des défunts de l'hiver. Car, en cette saison, on ne les enterre pas, la terre est trop dure. Ils restent là, à côté les uns des autres, dans leurs boîtes, à attendre que le printemps soit venu.

Le soir, après dîner, Germain Martin et moi allâmes assister aux ébats du Cercle de tobogan qui ont lieu en plein air, naturellement. Toute la vallée est éclairée par des lampes à arc dont la lumière rosit la neige. En haut d'une colline, à l'endroit où la pente est la plus accentuée, on a bâti une sorte de châlet où l'on accède par un escalier de bois. De là partent quatre pistes parallèles tracées dans l'épaisseur de la neige, de la largeur des traîneaux, c'est-à-dire de 60 à 75 centimètres et qu'on entretient en y

versant chaque jour de l'eau qui gèle aussitôt, puisqu'il fait ici 28 degrés sous zéro. Ces pistes sont séparées par des rebords hauts de 20 ou 30 centimètres. Les gens s'accroupissent à la turque à cinq ou six sur les planches lisses du traîneau, garçons et filles, pêle-mêle; quelqu'un pousse et voilà les traîneaux lancés dans une vitesse éperdue le long des chemins glacés.

Les garçons vêtus de vareuses de laine rouges, vertes et bleues, de culottes courtes, chaussés de bas de laine et de mocassins, et les mains couvertes d'épais gants de fourrure, portent des bonnets de laine multicolores à pompons; des ceintures de laine éclatantes entourent les reins. Les jeunes filles sont habillées à peu près comme les garçons, mais avec une courte jupe de laine de couleur vive, et des boas autour du cou; quelques-unes ont des corsages de fourrures. Comme les hommes, elles sont coiffées du bonnet de laine tricotée à pompon. Le corset leur est naturellement interdit par les poses extraordinaires que ce sport les oblige à prendre. Les planches légères sursautent en bonds désordonnés au passage des rugosités de la piste, et ce sont de petits cris de femmes et des éclats de rire continuels. Quand les tobogans passent près de moi, c'est à peine si j'ai le temps de voir ceux qui les montent; pourtant, on aperçoit certaines figures crispées par l'émotion de la vitesse effrénée qui les emporte; d'autres, moins nerveuses, sourient de plaisir.

Spectacle bizarre et saisissant que ces groupes d'hommes et de femmes serrés les uns contre les autres, où quelquefois on voit un homme littéralement allongé sur le dos de la femme qui le précède,

bêtes à deux têtes qui vont au ras du sol éclatant de blancheur, comme des apparitions de délire vers des lointains, dans un vertige... Autour, la large plaine toute blanche; des arbres noirs se dressaient au fond du paysage, sur un ciel pommelé et clair; la lune s'épandait tendrement sur la neige, les lampes électriques éclairaient les premiers plans.

Arrivés à l'extrémité des pistes, — c'est-à-dire à 700 ou 800 mètres de leur point de départ, — les tobogans, par un mouvement du gouvernail, qui est le pied du *barreur*, placé à l'arrière, dévient de la ligne droite qu'ils avaient suivie jusque-là, et vont se perdre 20 ou 30 mètres plus loin encore, dans la neige. Puis les toboganistes reviennent à pied, le plus vite qu'ils peuvent, au châlet d'où ils sont partis et recommencent. Voyez-vous ces jeunes hommes et ces jeunes femmes, vêtus de couleurs éclatantes, en longues files, déambulant à travers la neige, en tirant derrière eux leurs traîneaux légers, la face rouge, les yeux brillants, dans la hâte de recommencer leur voluptueuse et affolante glissade?

Le lendemain, nous allâmes visiter un village canadien.

Sur un pont long d'un kilomètre, nous traversons le Saint-Laurent, complètement gelé, et nous arrivons dans la commune de Saint-Lambert, au hameau de la Prairie. Je lis cette enseigne : « Lee Sing, blanchisseur ». Ici tous les blanchisseurs sont chinois.

Par la vitre du petit rez-de-chaussée, j'aperçois, en effet, deux ou trois Chinois aux longues tresses, avec des figures de vieilles femmes placides et souriantes, qui promènent le fer à repasser sur des linges. Les maisons du village sont de petites constructions basses, tout en bois, auxquelles se mêlent quelques maisons de briques qui, dans cette pauvreté, prennent un air plus cossu. Sur la place de l'église, dont le haut clocher de bois est couvert de neige, des gamins patinent, sur les routes des gens patinent, personne ne marche.

Quand nous traversons le Saint-Laurent sur notre traîneau, des gamins, emmitouflés dans des fourrures, nous suivent en patinant ; on se perdrait sur l'immensité du fleuve gelé et couvert de neige, si le chemin n'était indiqué par de petits sapins plantés dans la glace. Notre cocher, un robuste charretier normand dont la grosse moustache est toute blanche de gel, la trogne réjouie couverte d'un épais bonnet de fourrure, plaisante sans cesse en se retournant vers nous. Son cheval ne fait jamais un faux pas. Nous croisons sur la route du fleuve d'autres traîneaux dont les gens, enveloppés de peaux rustiques, nous font des signes de politesse.

J'avais manifesté le désir de causer avec un vrai paysan canadien de souche française, et l'aimable courtoisie d'un jeune avocat de Montréal s'était prêtée de bonne grâce à ma curiosité. Il nous avait accompagnés, Germain Martin et moi, au village de Saint-Lambert, de l'autre côté du Saint-Laurent. Mais il n'y connaissait personne, et nous dûmes nous arrêter au hasard à une modeste ferme bâtie sur le bord du fleuve. Dans une vaste cour s'élevaient

quelques hangars. La maison d'habitation tout en bois était d'aspect assez pauvre. Nous entrâmes dans la principale pièce du rez-de-chaussée pauvrement meublée d'une vieille armoire, d'une table, de quelques chaises et d'un poêle. Dans des cadres dorés, au-dessus de la cheminée, les portraits du roi et de la reine d'Angleterre, à côté d'un christ, une sainte vierge et un chapelet. Un homme d'une cinquantaine d'années, sa femme, un gars de vingt ans et une jeune fille, nous regardaient d'un air curieux, qui demandait ce que leur voulaient ces inconnus. Mon compagnon satisfit leur curiosité en me présentant comme « un monsieur de Paris » qui voyageait au Canada et qui désirait connaître des fermiers canadiens. On nous fit asseoir, l'air un peu gêné.

Les Normands ne passent pas pour bavards, et nous tombions justement dans une famille d'origine normande. Ce qui m'importait surtout, c'était de savoir ce qui pouvait subsister de patriotisme français dans l'âme du véritable peuple canadien. Nous croyons volontiers en France à l'amour des autres peuples pour nous; nous oublions que nous avons été les trouble-fête de l'Europe pendant des siècles, que nous avons brouillonné à travers le monde entier, de la Chine au Mexique, de la Syrie à Moscou, et, dans notre naïve suffisance, nous nous ingénions à trouver dans les moindres manifestations accidentelles ou calculées, des preuves de la sympathie profonde que nous inspirons à tous les habitants de l'Univers. Plus raisonnablement, nous nous figurons que parce que quelques milliers de familles normandes et angevines sont allées au XVIIe siècle coloniser le Canada, nous n'aurions qu'un signe à faire pour dé-

cher les Canadiens de la Grande-Bretagne. Il me semblait qu'en interrogeant au hasard l'âme simple d'un paysan, je recueillerais des indices plus certains sur l'état général des esprits qu'en interrogeant des gens réfléchis, des politiciens ou des écrivains locaux. Je ne me trompais pas. Mon hôte était un fermier rustique qui avait conservé le langage et l'accent du terroir normand. Je lui demandai ce qu'il connaissait de la France, ou ce que son père lui en avait dit. Il était né dans un village voisin qu'il n'avait jamais quitté. Son père également. Quant à son grand-père, c'était un Canadien, et voilà tout ce qu'il en savait.

Je lui dis :

— Mais, vous devez être originaire de Normandie? Ici, tout le monde ou à peu près, est Normand, et vous avez l'accent normand.

Il me regarda, hocha la tête et ne répondit rien. J'ajoutais :

— Vous connaissez bien la Normandie? Vous savez ce que c'est?

Il répondit simplement :

— Non.

J'insistai alors :

— Mais la France? Paris? Vous en avez entendu parler?

Tranquillement il laissa tomber ces paroles, en traînant :

— Oh! oui, la France... C'est des gentilshommes bien braves, à ce qu'on dit.

Nous n'en pûmes tirer davantage, notre guide et nous, malgré nos efforts. J'essayai de souffler sur les cendres de cette âme endormie, me figurant qu'au moins, dans les veillées d'hiver de ces con-

trées quasi polaires s'étaient perpétuées des légendes d'autrefois, les souvenirs historiques sur les premiers colonisateurs et les conquérants français; mais en vain. Rien ne subsistait plus, au bout de quelques générations, de ce qui avait été le Français d'autrefois. L'homme était un Canadien parlant à la fois le français et l'anglais.

Il s'agissait maintenant de voir les Iroquois.

Les Iroquois furent les ennemis acharnés des Hurons. Ils les exterminèrent presque complètement, et ceux de Lorette — dont je vous parlerai plus loin, — sont à peu près tout ce qui reste de la tribu. Sur les 400,000 Indiens qui subsistent encore aux États-Unis et au Canada, les Iroquois figurent pour 17,000.

C'est à Caughnauwaga que se trouve la plus forte agglomération iroquoise de la province.

Le village est situé à quelques kilomètres de Montréal. Nous y allâmes, Germain Martin et moi, à pied, par un dimanche glacé de janvier. On nous avait indiqué notre chemin avant de partir; en nous disant : « Si vous manquez le train, il ne vous restera qu'une ressource : traverser à pied le viaduc du Saint-Laurent; mais il faut vous méfier : la voie est simple et, si vous croisez un train, il faudra vous coucher le long des rails. Les gens du pays ne s'y risquent pas, car c'est très dangereux. Les Indiens seuls s'y aventurent; ces diables-là ne connaissent pas le danger et ignorent le vertige ». Or, nous avions

manqué le train et, coûte que coûte, nous voulions aller à Caughnauwaga.

Nous arrivâmes donc au viaduc. Il s'élevait au-dessus du Saint-Laurent à une hauteur qui nous paraissait prodigieuse. Les rails étaient posés sur des madriers à claire-voie, séparés les uns des autres par un vide de dix centimètres. Pas de garde-fou, une seule voie, de chaque côté de laquelle, en effet, se trouvait un espace libre d'environ quatre-vingts centimètres. Si un train arrivait devant ou derrière nous, il fallait se coucher le long des rails, de façon à ne pas être agrippé par les parties débordantes des wagons, en ayant de l'autre côté pour tout refuge l'abîme gelé du Saint-Laurent.

Nous nous consultâmes, Germain Martin et moi.

— Nous risquons-nous ?

Aux alentours, ni gare, ni habitation, ni personne pour nous renseigner sur la possibilité du passage d'un train. Nous regardions avec inquiétude l'étroit espace où nous devrons peut-être nous allonger, c'était juste, bien juste...

— Eh bien ? dis-je à Germain Martin.

— Eh bien? me répondait-il.

Et de rire ! pendant qu'il en était temps encore.

Un Indien et sa femme venaient au-devant de nous, sur le pont qu'ils avaient traversé. Ceci nous décida.

— Allons-y !

Et nous nous mîmes en route. Le vent soufflait, un vent âpre et mauvais qui s'engouffrait dans les pans de nos pelisses et gênait notre marche.

Les larges vides laissés entre les madriers du plancher nous forçaient à regarder à nos pieds pour ne pas trébucher.

Nos yeux, irrités par le vent, pleuraient, et la succession des vides par où nous apparaissait la glace du Saint-Laurent à trente ou quarante mètres au-dessous, nous éblouit, au bout de quelque temps, d'une sorte de vertige.

Nous marchions quand même, essoufflés, luttant contre l'obstacle du vent. Le pont avait bien un kilomètre de long et nous étions loin du but. L'hallucination d'un train en marche nous angoissa. Engoncés dans nos pelisses, aurions-nous le temps, la possibilité et le sang-froid de nous garer sur l'étroit rebord ?

— Allons, allons, dépêchons-nous.

Mais bientôt, comme j'avais pris les devants, je n'entendis plus le pas de mon compagnon. Je me retournai. Germain Martin, immobile sur ses jambes, me faisait des signes. Je revins sur mes pas, vers lui. Il était tout pâle.

— Le vertige, me dit-il, le vertige, je ne peux plus avancer...

En effet, il paraissait cloué sur la voie. Et dès que je fus à sa portée, il m'agrippa nerveusement en poussant un soupir de soulagement.

— Vous m'avez sauvé la vie, ajouta le bon conférencier.

Et, bras dessus, bras dessous, d'un nouvel élan nous repartîmes.

Le vent nous parut souffler plus fort. De la neige se mit à tomber. Nous en étions aveuglés. Palpitants, en sueur, nous allions à pas aussi rapides que le permettait le chemin incommode.

Mais nous n'entendions plus le bruit du train. Nous nous mîmes à rire de notre effroi.

Quelques minutes après, nous arrivions avec la

joie réconfortante d'avoir échappé à un grand danger.

La voie du chemin de fer continuait toute droite vers des stations inconnues; mais le village s'offrait à nos yeux, à la droite du viaduc et, comme il n'y avait pas de chemin qui y conduisît, nous déboulâmes le long du haut talus dans la neige immaculée, sur notre derrière.

Nous nous trouvions au milieu d'un immense paysage blanc, sans un être humain visible : la neige tombait drue; la seule trace de vie était, à notre droite, une double rangée de maisons de bois largement espacées et couvertes de neige : le village de Caughnauwaga. Nous avançons. Des étoffes de couleurs voyantes sèchent, étendues sur des cordes, le long des maisons. Les rideaux rouges des fenêtres s'écartent à notre passage et, derrière les vitres, se montrent des têtes curieuses d'hommes, de femmes et d'enfants dont les yeux noirs nous fixent un instant, puis, s'ils rencontrent nos regards, disparaissent, pour réapparaître encore une seconde après à une autre vitre ou à la porte. On dirait des animaux dans des cages. Singulière impression de bêtes domptées, un peu sauvages encore.

Pas de huttes ! Pas de wigwams ! Où sont donc *Taureau assis*, *Antilope* et *Collier de plumes !*

Nous avons faim et ne savons où aller. Un Indien se trouve sur le pas de sa porte habillé à l'européenne, comme un ouvrier bien tenu, les yeux bridés, et son nez court s'écrase sur sa face de citron fané. Il nous indique, en mauvais anglais, le bureau de poste et de télégraphe, où l'on trouve aussi à manger. C'est, tout au bout du village, une petite maison de bois à laquelle on accède par un escalier d'une dizaine

de marches. Magasin d'épicerie de hameau, avec une boîte aux lettres. Nous entrons. La maisonnette est propre et même coquette. Il y a une salle à manger et un salon avec une carpette. Des cadres parmi lesquels le portrait du roi Edouard et de la reine d'Angleterre, dans leurs costumes de sacre, et couronnés, tels que je les ai vus à Westminster, à côté de vues de Venise et de l'armée autrichienne; des morceaux d'étoffes, de faveurs, d'écharpes ou de rubans drapés partout où il est possible d'en mettre, autour des cadres, du piano, des cheminées; nous nous en étonnons, car l'homme et la femme qui nous reçoivent, de bons gros Normands, n'ont pas l'air de gens qui se soucient de ces bagatelles.

— C'est notre fille! nous dit le père avec un fier sourire, c'est elle qui arrange tout ça! Elle n'est justement pas là aujourd'hui : elle passe son dimanche chez des amis, dans un village voisin. Tenez, voici son portrait.

La photographie était celle d'une belle jeune fille de vingt ans, aux yeux noirs et vivants.

Dans un cadre, sous un verre, je vois deux poignées de cercueil et une croix : c'est la coutume ici de conserver ces souvenirs des obsèques d'un mort aimé.

Nous mangeons avec appétit un peu de viande de porc, des pommes de terre et du fromage; la boisson est une sorte de vin fait avec des fruits du pays, mais sans alcool, car la vente de l'alcool est complètement prohibée dans les villages indiens. « L'eau de feu » les rend comme fous, leurs instincts sauvages encore à fleur de peau réapparaissent à l'excitation de l'alcool, et ce sont alors des tueries parmi eux.

Notre repas fini, où aller?

L'église est là, tout près, bâtie en bois, avec son haut clocher. Des femmes iroquoises s'y rendent, car l'heure des vêpres sonne. Elles sont enveloppées de châles noirs, on aperçoit juste le bout de leur nez et leurs yeux brillants. Une effroyable tempête de neige tourbillonne en poussière blanche; le froid est terrible. Que faire dehors ? Rien à voir que des maisons de bois percées de petites fenêtres aux rideaux rouges. Pas de train avant 8 heures et demie le soir pour retourner à Montréal. Et nous ne voulons pas renouveler notre promenade sur le pont à claire-voie. D'ailleurs, il faut bien visiter un ou deux intérieurs iroquois. Or, le curé seul pourrait nous y aider. Et il dit les vêpres. Nous entrons donc dans l'église. C'est une assez grande église de village, avec deux galeries de bois sur les côtés. Deux calorifères sont allumés dont les tuyaux de tôle traversent la nef. De pauvres autels se dressent de chaque côté de l'autel principal. Sur des bancs de bois, les Indiens, les Indiennes et les enfants sont assis. Ils ont tous le nez épaté, les yeux bridés et les cheveux noirs collés, des Japonais plus sauvages. Ils prient. A notre entrée, les hommes et les femmes jettent à peine un regard sur nous; l'expression de leur visage est sérieuse et presque tragique, comme celle des animaux. Mais les enfants, plus curieux, se retournent souvent vers nous et nous fixent comme des choses étranges. L'orgue accompagne les prières — qui sont dites en iroquois — et les fidèles joignent leurs voix. Celles des hommes sont graves, fortes et rocailleuses, celles des enfants et des femmes sont des voix de soprano aiguës et nasales à fendre le tympan, des binious exaspérés.

Pour orner les autels on a mis des boules dorées, comme celles qu'on voit dans les jardins de banlieue, et des guirlandes de papier colorié. Sur les murs de bois peints en imitation de marbre, des cadres de gravures pendent.

Le prêtre est assisté d'enfants de chœur iroquois habillés de soutanes noires et de surplis blancs, ni plus ni moins recueillis que les petits paysans français.

Quand l'office fut terminé, nous allâmes frapper à la porte du presbytère. Le curé de Caughnauwaga, l'abbé Forbes, nous reçut aussitôt avec une bonne grâce réservée du meilleur ton. C'était un jeune prêtre très brun, doux et énergique. Après s'être informé du but de notre voyage, il nous offrit à manger d'un excellent gâteau que sa mère venait de boulanger elle-même, car sa mère et ses deux sœurs (si je ne me trompe) l'avaient suivi dans ce pays perdu. Il appartenait au clergé canadien, mais avait fait ses études au grand séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

Je lui demandai s'il ne s'ennuyait pas dans ce triste coin glacé, au milieu des sauvages ?

— Oh ! non. Il y a tant à faire avec ces pauvres gens. Voici huit ans que je vis parmi eux, et je ne les quitterai qu'avec regret, bientôt, quand on aura envoyé ici un Père jésuite pour me remplacer.

Le prêtre se coiffa d'une casquette de fourrure, s'enveloppa d'un manteau noir, et, relevant haut sa soutane, sortit avec nous dans la tempête. Nous avions de la neige jusqu'aux genoux. Le soir tombait.

Il nous conduisit d'abord chez le principal habitant du village. La maison qu'il habite est, comme toutes les autres, tout en bois ; mais la façade s'orne

de découpures de bois. Le maître de la maison, vêtu à l'européenne, est un homme de haute taille, à la vaste poitrine. Sa bouche large, aux lèvres épaisses, a les commissures tombantes; un long espace sépare sa lèvre supérieure de la base du nez un peu aplati. Figure tout en os, presque aussi large au menton qu'aux pommettes très saillantes. Une raie sépare à gauche ses cheveux noirs lissés. Il nous reçoit gravement, souriant de temps en temps au prêtre avec qui il s'entretient d'abord en iroquois, puis en anglais pour nous permettre de nous mêler à la conversation.

Il nous fait visiter, non sans fierté, sa maison; au rez-de-chaussée, c'est son magasin où il vend de tout, de quoi manger, des sparteries, des verroteries, des objets de luxe en perles de jais multicolores, colliers, pelotes, miroirs, porte-allumettes, boîtes, et des objets de cuir orné et découpé.

Il nous raconte sa fortune. Il est allé plusieurs fois jusqu'au Klondyke avec quelques ballots de ces marchandises qu'il vendait très cher aux chercheurs d'or. Revenu de chaque voyage avec un bénéfice d'une vingtaine de mille francs, aujourd'hui, il est à son aise. Il a mis sa fille dans un couvent de Montréal où elle apprit à jouer du piano. Au premier étage, il nous montre avec complaisance deux salons avec des tapis, des lustres, des fauteuils et un canapé de velours rouge couverts de guipure. Des rideaux de tulle blanc pendent aux fenêtres et traînent d'au moins un mètre sur le plancher. Les glaces sont entourées de mousseline blanche dont les bouts pendent de chaque côté. Sur les murs, des images religieuses. Devant le poêle, un grand écran de papier doré. De-ci,

de-là, sur le tapis, des peaux de mouton épaisses qu'il a rapportées des Montagnes-Rocheuses. Un piano.

A côté du salon, deux chambres, avec de grands lits de bois sculpté. Toute l'habitation respire un air de propreté exemplaire : c'est la demeure d'un paysan devenu riche soudainement et qui vient de s'installer selon ses goûts.

Il appelle sa fille et lui dit de se mettre au piano. C'est une solide gaillarde aux rudes épaules, aux mouvements brusques, au regard noir, inquiet, sauvage. Elle ouvre l'instrument et se met à y taper une polka avec une énergie redoutable. Le son qu'elle en tire est celui de plusieurs pianos mécaniques. On dirait que la mesure qu'elle est obligée de suivre la gêne, et qu'elle aimerait bien mieux aller beaucoup plus vite. Mais son énergie se dépense à frapper, tellement, tellement, l'expression de son visage est si menaçante et si furieuse, que je finis par croire qu'elle y met de la colère, qu'elle n'a obéi à son père que malgré elle et qu'elle se venge ainsi à tour de bras de la contrainte que les étrangers lui imposent.

Je demande à notre hôte s'il ne s'habille jamais en sauvage. Il répond non en riant. Il n'y a plus qu'aux jours de fête que certains habitants organisent des spectacles de danses anciennes et de combats, avec des bonnets de plumes, le carquois, les flèches et la lance des aïeux.

Ils ont conservé, pour distinguer les tribus, les noms d'autrefois : la bande du Loup, la bande du Castor, la bande de la Tortue. Je m'informe des noms propres de ses compatriotes : il m'en donne quelques-uns : Œil-ouvert, Cueilleur-de-Branches, Foudre-du-Ciel;

une femme s'appelle Chaudière-renversée. Ils avaient appelé Washington : Destructeur-de-Villages. Et c'est le nom par lequel ils continuent à désigner tous les Présidents de République américains.

Le chef iroquois nous montre sa chaîne de montre, tout en pépites d'or brut, reliées entre elles par des fils d'or, et qu'il a rapportées de l'Alaska.

Avant de nous séparer, il me donne, sur ma demande, sa photographie, qu'il signe d'une écriture cursive et énergique. Il y est superbe, avec son gilet blanc, son veston noir, son col à coins cassés très évasé, sa cravate à ramages, sa grosse chaîne d'or à médaillon, et une fleur blanche à sa boutonnière.

Résignons-nous, romantiques que nous sommes ! Il n'y a plus de sauvages. L'ouïe d'Oreille-de-Renard s'atrophie aux récepteurs du téléphone, et Œil-ouvert porte des verres isométropes !

C'était hier pourtant que les Iroquois dansaient la danse du scalp autour de leurs prisonniers hurons et algonquins, les pères de ceux-là. Peut-on oser dire qu'ils sont civilisés, parce qu'ils n'ont plus de plumes dans le nez et plus de scènes de guerre tatouées sur leur poitrine ? Faudrait-il gratter beaucoup la terre pour retrouver leurs arcs et leurs flèches, et bien loin dans leurs âmes pour remettre à nu leur férocité ?

— Ne croyez pas cela, répondit le prêtre à ma question. Ils sont doux et probes, et leur parole est sacrée. C'est vrai qu'ils préfèrent la chasse à l'agriculture, et que l'alcool les rend fous. Mais n'y a-t-il pas beaucoup d'Européens qui, sous ces deux rapports, leur ressemblent ?

Quand nous redescendons au magasin, nous trouvons

une pauvre femme qui porte son enfant couché sur le dos le long d'une planche et ficelé à la mode iroquoise; au-dessus de sa tête, s'arrondit une demi-lune de bois d'où tombe un voile. La femme a l'air si triste que je demande pourquoi. L'hôte nous répond qu'elle est très malheureuse. Elle a perdu son mari, elle est très pauvre. Nous allons chez elle, à deux pas, après avoir pris congé du chef du village.

L'Iroquoise nous introduit dans une pièce au sol de planches mal jointes, recouvertes de nattes, éclairée par une lampe à pétrole. Aspect de propreté. Dans un coin, un grand poêle de fonte, une table au milieu, une armoire, des chaises de paille. Sur le mur, une glace et des images religieuses coloriées. Deux lits aux couvertures faites de petits carrés multicolores disposés en damier. Le fils de la maison est à la chasse. La mère me montre son portrait qui lui est à coup sûr, précieux. Et, comme j'ai l'air très curieux d'autres photographies qu'elle étale, elle veut me les donner toutes. Je refuse poliment, car je suppose qu'elle doit y tenir. Alors elle insiste tant qu'elle peut, les ramasse en tas, et d'un geste de générosité touchante, me les tend. Je refuse, en me sentant chatouillé d'une vague émotion à ce geste spontané de ces sauvages misérables, qui n'ont rien, et qui se laissent aller si simplement à donner le peu qu'ils ont.

Après un repas léger que voulut nous offrir le jeune prêtre, nous quittâmes le village en compagnie de deux personnes qui retournaient à Montréal. C'était le soir. Un traîneau à deux chevaux nous emporta grelottants à travers l'affreuse tempête de neige qui n'avait pas cessé.

QUÉBEC ET LES HURONS

L'IMPÉRIALISME ANGLAIS ET LE PATRIOTISME CANADIEN

De Montréal à Québec. — Une ville française. — Enseignes bilingues. — Opposition des éléments français et anglais. — Supériorité des Anglais dans les affaires. — D'où vient-elle? — Race ou religion? — Chez les Hurons. — Le village de Lorette est éclairé à l'électricité. — Intérieur huron. — Aspect de carnage. — Dépouilles de bêtes. — Occupations des Huronnes. — Mocassins et raquettes. — L'impérialisme anglais. — Un Canadien remarquable. — M. Henri Bourassa, député de Québec. — Théorie de l'impérialisme anglais. — Son histoire. — Ses causes. — Impérialisme doctrinaire. — Impérialisme militaire. — Impérialisme commercial. — La méthode de M. Chamberlain. — La guerre du Transvaal. — Envoi de troupes canadiennes. — L'Empire réalisé. — Avenir de l'impérialisme. — Trois solutions : Canada indépendant, Canada annexé aux États-Unis, ou Canada réuni à la France. — Le Canada sera américain dans vingt-cinq ans. — Ce qui reste de français dans l'âme canadienne. — Platonisme pur. — Les Canadiens chantèrent le *Te Deum* après Waterloo. — Vieille rancune contre l'abandon de 1783. — Avantages de la

réunion à l'Amérique. — Mots historiques de Voltaire et du duc de Choiseul qu'on n'oublie pas au Canada. — Que ferait le Canada en cas de guerre entre la France et l'Angleterre? — Que ferait le Canada si la France voulait le reconquérir?

QUÉBEC

Nous voilà en route pour Québec, qui se trouve à cinq heures d'express de Montréal. La route est d'une monotonie lamentable. Depuis la voie du chemin de fer jusqu'à l'horizon le plus lointain, tout est couvert de neige; de temps en temps, on traverse une forêt dont les branches plient sous le poids de la neige. Quelques fermes espacées se dressent avec leurs toits tout blancs; des haies de clôture blanches et c'est tout; le pays est tout plat. Mais aux abords de Québec, l'aspect change. La ville s'étage sur une montagne au pied de laquelle le Saint-Laurent gelé dort. Ici, l'on parle surtout le français. Mais j'y remarque un curieux mélange d'anglais. Les mêmes gens qui ne veulent pas employer le mot anglais *car* et continuent à dire *char*, écrivent sur leurs enseignes : *Groceries en détail;* et sur une plaque indicative placée au coin d'une rue, je lis : *To* rue Grey. Pour *merceries*, ils écrivent : marchandises sèches, et pour interdire l'entrée de terrains avoisinant une gare, ils disent : *Prohibé d'outrepasser les prémises* C'est que si Québec reste la province française par excellence, si les Anglais n'y forment qu'une minorité, ce sont eux pourtant qui détiennent les commerces les plus riches, les industries les plus prospères. Et les gens le savent et s'en rendent compte, et, si vous leur demandez comment ils expliquent un fait d'ap-

parence si anormale, ils répondent tranquillement :

— Que voulez-vous, que voulez-vous? C'est la race! Les Anglais sont actifs, entreprenants, très travailleurs; comme leurs voisins des États-Unis, ils ne craignent pas de risquer beaucoup pour gagner davantage. Nous autres, qui sommes d'un autre sang, qui pourrions, qui devrions être à la tête du mouvement économique, nous laissons par incurie, par timidité, par habitude, par avarice peut-être, une minorité d'Anglais conquérir la richesse du commerce, des industries et des banques. Il n'y a rien à faire à cela.

— Vous croyez donc ici aussi à la supériorité de la race anglo-saxonne?

— Non, c'est autre chose : nous nous contentons de risquer moins pour gagner moins; nous n'aimons pas changer nos habitudes, et fuyons volontiers les risques.

Depuis mon arrivée au Canada, je rêvais des Hurons et des Iroquois. J'avais cru jusqu'alors que les Hurons et les Iroquois étaient des êtres depuis longtemps disparus dans la légende, et voilà qu'après avoir passé une journée à Caughnauwaga, j'apprenais qu'il existait, à quelques lieues de Québec, un village de Hurons qu'il m'était facile de visiter.

Nous partîmes en traîneau à deux chevaux pour le village de Lorette situé à douze kilomètres de Québec. Nous traversâmes des paysages de neige avec des montagnes boisées à l'horizon. Il faisait un froid de loup, 28° centigrades au-dessous de zéro. En approchant du village, la route devenant trop étroite, il nous fallut dételer un cheval et le laisser dans une ferme, au bord de la route.

Nous arrivâmes quand le soir commençait à tom-

ber. C'était, au milieu de la neige, un amas de petites maisons de bois. On apercevait, par les vitres, des lampes allumées éclairant des gens qui travaillaient : un menuisier à son établi, un tanneur. Ces gens avaient la peau jaune, les yeux bridés, les cheveux très noirs et très lisses, comme ceux de Caughnauwaga. Une petite église de bois dressait son clocher au centre du village. Je voulus entrer. L'église était obscure; nous allumâmes des allumettes-bougies et nous fîmes le tour de l'édifice. Des bancs de bois brut, un autel où brûlait une petite lampe, une crèche de Noël avec une Vierge entourée de fleurs artificielles, un tuyau de poêle à hauteur d'homme qui courait tout autour de l'église, de petites marmites de fer-blanc posées sur le poêle pour l'évaporation de l'eau, un grand coquillage rempli d'eau bénite : c'est tout ce que je vis dans l'église.

Dehors, je regardai indiscrètement à toutes les fenêtres où brillait une lumière. Presque partout, je voyais des femmes qui cousaient des peaux, ou tressaient des raquettes, des éventails et des paniers d'écorce de frêne. Nous frappâmes à une porte. On nous ouvrit et nous nous trouvâmes devant quatre Huronnes, la mère et trois filles qui travaillaient avec une ardeur extraordinaire à broder des empeignes de mocassins. Devant elles se trouvaient des liasses de poils d'élan, teints de différentes couleurs vives qu'elles employaient pour leurs broderies. Dans un coin, un lourd poêle de fonte, un tuyau bas faisait le tour de la pièce. Les figures de ces femmes à peine formées et qu'on aurait dites sculptées en cinq minutes par un artiste naïf, étaient pourtant pleines d'expression. Leurs yeux noirs brillaient d'un vif éclat et leurs traits

si simples dénotaient de la bonté. Elles nous expliquèrent que la plupart des hommes du village étaient partis dans les forêts du Nord pour chasser le castor, la martre, la loutre, le caribou, l'antilope, l'orignal; les autres travaillaient à la construction des ponts.

La maison voisine, où nous entrâmes, était habitée par un tanneur. Le sol de la pièce qui ouvrait sur la rue était encombré de cadavres de bêtes à peine vidées, avec leurs sabots et dont la gorge ouverte portait encore des traces de sang : un caribou, des antilopes, un élan et des renards dont les peaux traînaient pêle-mêle[1].

Soudain, le village tout entier s'illumina. Des lampes à arc étincelèrent dans la nuit qui tombait et nous aperçûmes, à la lumière des lampes, les bureaux du télégraphe et du téléphone.

Où êtes-vous, grand chef des Cœurs-de-Tigres, avec vos plumes dans le nez et vos images d'Épinal gravées au-dessus de vos nombrils?

Je serais bien resté quelques jours avec les Hurons, mais mes compagnons ne goûtant pas à ces explorations le même plaisir que moi, nous repartîmes dans le froid qui redoublait. Un traîneau de bois sombré sur l'étroite route, et qu'il fallut renflouer pour pouvoir passer, nous retint une demi-heure avec de la neige jusqu'aux genoux. Le soir était tombé très vite. Le ciel, rouge tout à l'heure, s'emplissait d'étoiles. La neige recouvrait jusqu'aux barrières des enclos; on

1. Dans ce petit village de quelques centaines d'habitants, on prépare annuellement 15,000 peaux; on confectionne 140,000 paires de mocassins et 7,000 paires des nowshoes (raquettes pour la course sur la neige).

ne voyait plus rien dans la solitude des champs qu'une blancheur bleutée épandue à l'infini...

Quand nous approchâmes de Québec, la ville en amphithéâtre s'éclairait et j'avais les oreilles gelées.

L'IMPÉRIALISME ANGLAIS ET LE PATRIOTISME CANADIEN

M. Henri Bourassa, député au Parlement canadien, le plus éloquent et le plus écouté des orateurs d'Ottawa, a écrit de maîtresses études sur l'impérialisme britannique, dont il est l'adversaire résolu. Ses idées sont devenues ou étaient celles de la majorité des Canadiens français. A ce titre seul elles mériteraient d'être analysées, si par le remarquable sens historique qu'elles révèlent et par la clairvoyance et la netteté des idées, elles ne s'imposaient à l'attention de l'observateur.

Je suis allé le voir à Québec; j'ai longuement causé avec lui. Il est impossible de rencontrer un homme plus intelligent ni plus charmant, d'esprit aussi lucide, s'exprimant avec autant de netteté et de simplicité. Après quelques mois d'Amérique, cela fait du bien, en vérité, et vous fait sentir d'une façon saisissante les qualités supérieures de clarté et de précision de notre esprit national.

M. Bourassa voulut bien me remettre les études et des discours qu'il a consacrés à la question de l'impérialisme. Je les lus et les résumai avec soin; mais surtout je causai avec lui de la question qui me préoccupait. Et c'est le résumé de ces lectures[1] et ces causeries que je donne ici.

1. Les *Canadiens-Français et l'Empire Britannique* par Henri Bourassa, *Grande-Bretagne et Canada*, idem.

L'impérialisme anglais, selon M. Henri Bourassa, est un régime d'accaparement et de domination militaire, né de l'expansion exagérée de la puissance anglaise et nourri de cet orgueil stupide, brutal et vantard qu'on nomme « jingoïsme. » Il s'exprime volontiers par des formules ronflantes : « Britannia rules the waves »... « Britons shall never be slaves »... « What we have, we hold », etc. ; à ce dernier axiome le premier ministre d'Ontario a ajouté : « and what we don't have, we take ».

L'Angleterre de M. Chamberlain a besoin de soldats et de marins pour maintenir les œuvres de son délire. N'en trouvant pas chez elle, elle s'adresse aux colonies. En fait, le véritable impérialisme anglais, c'est la contribution des colonies aux guerres de l'Angleterre, en hommes et en deniers, en hommes surtout. Elle nous arrache, dit M. Bourassa, sous des noms et des uniformes variés, — Carabiniers royaux, Infanterie à cheval, Strathcona horse, Yeomanry — tout ce qu'elle peut de chair à canon ; quitte à nous laisser entrevoir quelques bribes de faveurs pour le moment où nous serons fatigués de jouer ce rôle de dupes.

L'impérialisme n'est pas une tendance nouvelle ni un produit de l'époque moderne. Il a son origine dans l'instinct communiste qui nous porte naturellement à nous appuyer les uns sur les autres pour atteindre une puissance plus grande. Il est en lutte avec l'instinct individualiste qui tend à sacri-

fier les sociétés à l'homme, mais coexiste avec lui.

Le développement de cet instinct impérialiste fut assez tardif chez les Anglais. L'instinct contraire fut le premier et longtemps le plus fort. Les tendances impérialistes se développèrent beaucoup plus lentement qu'ailleurs : peut-être seront-elles plus irrésistibles et plus désastreuses. Jusqu'au temps d'Élisabeth et de Cromwell (exception faite de la conquête de l'Irlande), l'Angleterre trouva son développement normal dans la formation de son unité géographique par l'assimilation de la race écossaise, dans le développement de son activité intérieure bientôt accrue par la découverte du charbon et l'utilisation de la vapeur; à l'extérieur dans la politique de neutralité, rompue seulement par les interventions nécessaires pour assurer sa sécurité et son commerce.

Mais l'acquisition des frontières naturelles, l'accroissement de la population, le développement de l'industrie déterminèrent un mouvement d'expansion forcée et firent renaître l'impérialisme.

Ce mouvement prodigieux d'expansion qui couvrit bientôt la moitié du Nouveau Monde et une large partie de l'ancien n'était nullement dirigé par une idée générale politique ou militaire, ou par la volonté du gouvernement. Les fondateurs des colonies étaient pour la plupart des marchands anglais, des réfugiés politiques, des sectaires, ou des repris de justice. Aucun de ces pionniers ne songeait à doter sa patrie d'un empire. De là ce caractère de colonisation avant la conquête qui, selon M. Bourassa, est le signe distinctif de l'expansion anglaise si différente des conquêtes de César et de Charlemagne, de Charles-Quint et de Frédéric, de Napoléon et de Bismarck, des en-

treprises d'Isabelle de Castille, de Richelieu et de Colbert auxquelles présidait l'effort du génie. Les entreprises anglaises furent toujours des entreprises industrielles plus tard reconnues et acceptées par la métropole, et l'exemple de Warren Hastings au XVIIIe siècle, celui de Cecil Rhodes au XIXe siècle prouvent à quelles conséquences énormes peuvent aboutir ces audacieuses initiatives individuelles.

Les germes d'impérialisme commencèrent à se développer quand l'Angleterre eut un empire colonial à défendre. Le développement de la puissance anglaise dans l'Inde nécessita la création d'une armée permanente, d'un personnel administratif d'où naquirent deux plaies sociales : le militarisme et le fonctionnarisme. La première tentative d'impérialisme politique eut lieu pendant la guerre de Sept ans, lorsque l'Angleterre voulut faire supporter aux colonies américaines une partie des frais qu'elle nécessitait. Cette première tentative fut suivie d'une réaction formidable et la révolution américaine, qui en fut la conséquence, enraya pour un moment la folie impérialiste anglaise. Après une lettre demi-séculaire, les Canadiens obtinrent enfin le gouvernement responsable et l'autonomie provinciale. D'autre part, l'influence de Cobden, qui abhorrait l'impérialisme militaire et redoutait les conséquences de l'expansion coloniale, pénétra suffisamment dans l'esprit du peuple anglais pour faire accepter la politique de décentralisation coloniale absolue. On fit comprendre aux colonies qu'elles devaient se suffire et que le jour où il leur plairait de se détacher de la métropole, on n'y mettrait pas d'obstacle.

Mais l'impérialisme politique et militaire enrayé

par la révolution américaine et par l'influence de Cobden ne tarda pas à se réveiller. La révolte des Cipayes fut suivie d'une nouvelle expansion anglaise dans l'Inde par l'Afghanistan, la Nouvelle-Zélande et l'Australie furent définitivement annexées, l'Égypte occupée et l'Afrique australe conquise sur les Boërs. Le couronnement de cette politique, le triomphe de l'impérialisme et de l'impérialisme seul, la victoire de Chamberlain sur la politique de Gladstone et des libéraux, ce fut la récente guerre sud-africaine. L'impérialisme effréné de Chamberlain put faire miroiter aux yeux éblouis des « Jingos » la perspective d'un empire britannique du Cap au Caire, et ses écarts de langage lors de l'incident de Fachoda furent l'apogée du mouvement impérialiste agressif et tyrannique.

M. Henri Bourassa ramène à trois les formes de cet impérialisme. Il est doctrinaire, commercial ou militaire.

Les impérialistes doctrinaires considèrent comme désastreuse la rupture entre la métropole et ses colonies. Leur union doit donc être maintenue dans l'intérêt général de l'Empire. Les impérialistes — ceux d'Angleterre du moins — savent que ce rapprochement n'est pas facile. L'opinion réfléchie de la majorité des Anglais n'appuie d'ailleurs pas leurs projets. L'instinct vrai des masses est pour la décentralisation et l'autonomie coloniale. Le groupe des impérialistes systématiques qui voudraient réorganiser l'empire au triple point de vue politique, commercial et militaire forme d'ailleurs une faction infime du cabinet britannique et de la nation.

L'impérialisme commercial est plus actif par suite de la situation actuelle de la Grande-Bretagne.

L'industriel anglais se trouve aujourd'hui en présence de la situation suivante :

1° Les marchés civilisés lui sont fermés par la protection;

2° Il est expulsé des marchés ouverts, par la concurrence étrangère (Amérique, Allemagne);

3° Son propre marché est incapable d'une plus grande consommation. En conséquence, l'industriel et le commerçant anglais, effrayés de la déchéance de l'industrie anglaise et de la concurrence américaine et allemande, voudraient s'assurer quelques marchés qui fussent bien à eux. Pour cela, il leur faut des pays où ils puissent exercer une certaine autorité, c'est-à-dire des colonies. Mais ces colonies ne sont nullement disposées à appliquer les théories de Cobden. En dépit des tentatives faites par quelques colonies, le Canada par exemple, pour entr'ouvrir leurs portes au commerce anglais, on peut affirmer que d'ici longtemps, les colonies continueront à prélever les impôts douaniers sur leurs importations, y compris celles de provenance anglaise.

Quant à l'impérialisme militaire, il est plus chimérique encore. La situation militaire de l'Angleterre est actuellement désastreuse. Pour peu qu'elle se montre belliqueuse, elle a des causes de conflits partout : en Égypte, dans l'Afghanistan, dans les mers du Sud, l'insolence d'un commis, l'erreur d'un agent consulaire peut la mettre aux prises avec la France, la Russie ou l'Allemagne. Les chances de guerre de la Grande-Bretagne sont considérablement accrues. Les possibilités d'alliances étrangères, par contre, ont diminué avec la politique provocante de l'élément jingo, et l'Angleterre devra se résigner, pour long-

temps sans doute, à rester dans son splendide isolement.

D'autre part, la leçon qui se dégage de sa mésaventure africaine, c'est que ses officiers sont braves mais incapables. Leurs soldats, suivant le mot de Kitchner, sont des « hordes de parasites encombrants ».

La flotte de l'Angleterre reste supérieure à toute autre. Mais est-elle supérieure aux flottes de deux puissances réunies? Les solutions pessimistes ne manquent pas, non seulement à l'étranger, mais même en Angleterre.

En 1897 lord Charles Beresford publiait dans le *Nineteenth Century* un article intitulé : « Questions urgentes pour le Conseil de défense ». Cet article causa une énorme sensation. Il démontrait que les réserves étaient composées presque entièrement d'hommes incapables de servir en guerre, il révélait le manque de sérieux de l'administration maritime, les conditions révoltantes où se trouvait la marine marchande, etc., etc. Le 27 juin 1901 le *Times* publiait un document établissant que la marine anglaise avait perdu sa réputation de supériorité.

Si donc l'Angleterre persiste dans sa politique militariste, elle n'a que deux ressources à sa disposition. La conscription qui amènerait sans doute de graves dangers à l'intérieur : colère et peut-être révolte de 5 millions d'ouvriers anglais, renversement de la monarchie, révolution sociale; ou bien un appel aux colonies, ce qui n'est plus guère rassurant.

Comment la doctrine impérialiste est-elle parvenue à faire accepter ses vastes et chimériques projets? Il suffit, pour s'en rendre compte, d'examiner

par quelles méthodes M. Chamberlain s'efforça d'en imprégner l'esprit des coloniaux.

Il commença par faire miroiter à leurs yeux l'appât d'un Zollverein impérial, projet qu'il dut bientôt abandonner devant l'hostilité des contribuables anglais. Mais sa ténacité obtint des gouvernements coloniaux une promesse de contribution à l'armée et à la marine anglaise. C'est là la base du système. Sous des dehors différents et avec d'autres moyens, le mouvement impérialiste part du même fond et tend au même résultat que la lutte entreprise au XVIIIe siècle par le gouvernement autocratique de Georges III : « Taxer les colonies pour la défense de l'Empire ».

Puis, il exploita habilement la badauderie des masses populaires. Le jubilé, tableau d'ouverture à la comédie impérialiste dont le couronnement devait être le clou, montra tout le talent de metteur en scène de M. Chamberlain. Il sut aussi distribuer savamment les faveurs royales : réceptions, plaisirs, titres et décorations. Mais le point d'appui de l'impérialisme, c'est cet esprit tapageur qui a reçu le nom de jingoïsme. L'expansion coloniale, même pacifique et dégagée de toute idée impérialiste, a fait la part de plus en plus large au militarisme dans les institutions anglaises. La fièvre de conquête a pénétré jusque chez les commerçants qui ont inventé l'axiome : « Trade follows the flag ».

Le choix habile des gouverneurs généraux et des commandants de milice, dont lord Minto et le colonel Hutton sont les types définitifs, facilita le développement de l'esprit de combat et de l'orgueil impérialiste. Ce mouvement apparut bien mieux encore, admirablement organisé, lors de la guerre du Trans-

vaal. Jamais le sentiment impérialiste ne fut plus habilement excité. Tous les spéculateurs du Rand sous la direction de Cecil Rhodes fondèrent un syndicat énorme : la Ligue Sud-Africaine. Pour exciter le sentiment britannique, une campagne de calomnies fut dirigée contre les habitants du Transvaal. Tous les journaux de langue anglaise du Transvaal, de l'Orange, du Cap, du Natal, furent achetés et une correspondance régulière s'établit entre eux et les journaux tories et jingos de Londres, le *Daily Mail* en tête. Puis la bonne parole fut répandue aux colonies. Ce fut le *Star* de Montréal qui, au Canada, se chargea de porter l'étendard des agioteurs du Transvaal. Quelque temps après, la *South African Chartered Company* envoyait à Ottava son représentant, M. Allen, qui décrivit, en termes poignants, les souffrances et les humiliations subies par les Uitlanders de Johannesburg et arrachait au parlement, à la hâte, une résolution de sympathie aux mineurs et d'adhésion à la politique de Chamberlain. De leur côté, le gouverneur général Hutton et le commandant de la milice Minto ne restaient pas inactifs.

M. Bourassa affirme que la campagne frénétique du *Star* en septembre 1899 fut inspirée et conduite par eux, et leur triomphe fut l'envoi de troupes. M. Chamberlain glorifia cette conduite et fit ressortir au parlement britannique la portée de ce triomphe.

« Cet avantage, déclarait-il dans un discours prononcé à Oldham le 25 septembre 1900, cet avantage vaut plus que la guerre, les pertes de vie, les milliards dépensés. Nous avons réalisé l'Empire ! »

Quel est l'avenir de cet impérialisme? M. Bourassa

prévoit pour les colonies deux garanties. Du côté anglais, la première, c'est l'indifférence du peuple anglais en ce qui concerne l'empire colonial. La deuxième, c'est la résistance des classes moyennes et intellectuelles. Mais la réaction peut être lente en raison des hésitations du parti libéral. Les députés de gauche sont bien opposés aux idées impérialistes, mais ils craignent, par une intervention directe, d'accentuer la scission dans leurs rangs et préfèrent garder le silence.

A côté de ces garanties qui tiennent à l'état de l'opinion en Angleterre, il y a la résistance des colonies elles-mêmes. En Australie et en Nouvelle-Zélande, cette résistance est plus forte qu'au Canada. Un homme politique qui a occupé une situation importante à la Nouvelle-Zélande, affirmait à M. Bourassa que le loyalisme de cette colonie était beaucoup moins prononcé que son attitude pouvait le faire croire. Le jour où sa situation économique sera affermie, où la crise financière ne nécessitera plus de chaleureux appels aux capitaux britanniques, vous verrez, disait-il, que le loyalisme de la Nouvelle-Zélande se refroidira singulièrement.

Au Canada, le danger de l'impérialisme est plus menaçant. « La Ligue de l'Empire », jadis simple club politique dirigé par quelques enthousiastes comme le Dr Parkin et le colonel Denison, a vu se grouper des députés, des sénateurs et des ministres de la Couronne qui tous déclarent que le temps est venu pour la colonie de contribuer au soutien de la marine et de l'armée impériales. Mais le grand danger se trouve surtout dans l'indifférence du public, dans l'absence d'une classe instruite qui s'occupe de poli-

tique sans être liée à une faction. L'esprit de parti poussé au Canada à un degré d'intensité inconnu en Angleterre et la question de races sont deux autres faiblesses qui préparent mal les Canadiens à lutter contre les entreprises impérialistes.

En présence d'aussi sérieuses menaces, il est pourtant du devoir des Canadiens de chercher une solution. Dans une série de conférences et d'études destinées aux Canadiens français et au grand public de la Grande-Bretagne, M. Henri Bourassa a essayé d'éclairer Anglais et Canadiens sur leurs destinées réciproques.

Dans l'état actuel du Canada, plusieurs solutions peuvent être proposées :

L'annexion aux États-Unis, l'impérialisme anglais, la réunion à la France et l'indépendance du Canada.

La thèse que soutient M. Bourassa est celle de l'autonomie du Canada au point de vue gouvernemental. Son opinion est celle des classes dirigeantes du Canada français et de presque toute la foule. Mais il discute la valeur des différentes solutions proposées au moyen d'arguments historiques, politiques, militaires, économiques.

L'idée d'une annexion aux États-Unis inspira longtemps une répugnance profonde aux Canadiens français. Mais cette aversion s'est adoucie. L'influence des capitaux américains n'a pas peu contribué à cette transformation et il semble désormais que l'alliance avec la nation la plus puissamment industrielle du monde offrirait aux Canadiens des perspectives brillantes. Les Canadiens, il est vrai, trouvent leur constitution supérieure à celle des Etats-Unis; mais, si la moindre atteinte était portée à cette constitution par

des obligations nouvelles de la part de l'Angleterre, ils préféreraient unir leur sort à celui de leurs voisins du Sud. « Malgré cet affaiblissement général du sentiment de répulsion que nous inspirait autrefois l'idée de l'annexion aux États-Unis, je suis et je reste plus opposé que jamais, dit M. Bourassa, à l'annexion du Canada. Plus j'apprends à connaître le peuple américain, ses institutions et ses tendances, plus je redoute le résultat de notre alliance avec cette formidable nation, — en dépit des apparences éblouissantes de prospérité matérielle qu'elle nous offre. Mais je ne puis fermer les yeux à l'évidence et nier que le nombre s'accroît sans cesse de mes compatriotes qui subissent les effets de la fascination. S'il me fallait forcément choisir entre l'impérialisme anglais et la fusion panaméricaine — et que le premier mal pût nous préserver du second, j'accepterais l'impérialisme sans hésitation. »

M. Bourassa n'en réfute pas moins la thèse impérialiste pour les raisons suivantes :

« Les Canadiens n'éprouvent pour la Grande-Bretagne qu'une affection raisonnée, un mélange d'estime et de méfiance dont les proportions varient selon l'époque et les circonstances, et se modifient d'après l'éducation et le tempérament de chacun d'entre nous et le milieu social où nous vivons. A l'endroit de l'Empire, nous ne ressentons *rien*. Que nous sont la Nouvelle-Zélande, l'Australie, l'Inde ou le Sud-Africain? Le lien du sang n'existe pas et nous n'avons pas l'orgueil de la puissance et de la gloire impériale. Nous pensons être quittes envers la métropole et ne rien devoir à son empire.

« D'autre part, le projet qui veut faire de l'Empire

britannique une monstrueuse société d'affaires ne nous offre aucun attrait. Livrés aux professions libérales, à l'agriculture, au commerce et à l'industrie locale, nous nous contentons plus facilement que l'Anglo-Canadien d'une rémunération proportionnée à nos efforts. Nous préférons que le Canada conserve la direction absolue de sa politique commerciale et qu'il fasse les meilleurs arrangements possibles avec toutes les nations, britanniques ou étrangères. Nous sommes heureux de pouvoir recueillir les bénéfices que nous offre le marché anglais. Mais nous savons que l'Angleterre accorde le même avantage à toutes les nations du monde, à celles même qui lui sont le plus hostiles. Nous prévoyons d'instinct qu'à toute faveur reçue, il faudra répondre par une compensation au moins équivalente.

« On prétend que le Canada jouit gratuitement des services de la diplomatie anglaise et qu'un tel avantage vaut bien quelques sacrifices de notre part. Mais l'histoire réfute cet argument. Toujours nous avons payé cher les bienfaits de l'intervention anglaise et bien souvent les intérêts du Canada ont été sacrifiés pour racheter les erreurs ou les méfaits du Gouvernement britannique. Les traités anglo-américains pour la délimitation des territoires ont toujours été dommageables au Canada (délimitation de la frontière de l'État du Maine, des frontières de l'Orégon, question des frontières de l'Alaska). Et nous ne trouvons pas dans la gloire de l'Empire, comme l'Anglo-Canadien, une atténuation suffisante des pertes que le Canada éprouve.

« Envisagé au point de vue des guerres d'attaque ou de défense, l'impérialisme anglais n'offre aucun

avantage. Dans le passé, depuis cent quarante ans, nous n'avons été pour l'Angleterre la cause d'aucun conflit. Par contre, elle a fait du Canada le théâtre de deux guerres anglo-américaines.

« Si nous examinons le présent et l'avenir, aucun motif ne nous presse de consentir à l'exécution d'un projet de défense impériale. On prétend que si le Canada soutient l'Empire, l'Empire soutiendra le Canada. Cet argument n'a guère d'influence sur nous. Nos refus s'inspirent des leçons de l'histoire. On nous fait payer notre part pour soutenir des conflits dont l'intérêt est nul pour nous (guerre d'Afrique). Si la doctrine impérialiste militaire prévaut, le jour peut venir où nous serons entraînés par des guerres contre l'Australie, le Japon, la Nouvelle-Zélande, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, etc.

« Laissé à lui-même, le Canada n'a, au contraire, aucun motif de querelle, sauf avec les États-Unis. Or, nous ne voulons pas attaquer nos voisins et nous sommes persuadés que l'Empire refuserait ou serait incapable de nous défendre contre eux.

« Indifférents à l'impérialisme commercial, indifférents à l'impérialisme militaire, nous ne désirons aucun changement organique de notre constitution.

« Quant à la thèse de la réunion à la France, elle est impossible pour maintes raisons. Il existe entre les Canadiens et leur ancienne métropole des rapports cordiaux. Les jeunes Canadiens vont à Paris pour terminer leurs études. Il se fait entre la France et le Canada de nombreux échanges de journaux, de revues et de livres. Nous lisons autant de livres français que la population de plusieurs provinces de

France. Nous sommes devenus, par l'esprit, plus français qu'il y a vingt-cinq ans.

« Mais la réunion est impossible, d'abord pour des raisons de divergences de tempérament. La race canadienne française née il y a plus de deux siècles se sépara de la mère patrie cinquante ans avant que la nationalité contemporaine fût complétée. L'élément du Midi fait complètement défaut à la Nouvelle-France. Les provinces de l'Ouest et du Nord de la France, l'Anjou, le Poitou, le Perche, la Normandie et la Picardie fournirent la plupart de ses colons. Or, ces régions avaient été pendant des siècles en communication constante avec l'Angleterre. On retrouve partout dans Québec les mœurs et le parler des Normands. De plus, le Canada et la France restèrent étrangers l'un à l'autre pendant près d'un siècle qui suivit sa séparation, tandis qu'un courant continu d'émigration s'établissait entre les Iles-Britanniques et les colonies anglo-américaines. Le peuple Canadien-français ne recevait plus de sang nouveau, aussi le Français du Canada est-il devenu un type humain différent à plusieurs égards de son congénère européen.

« Il existe d'autre part entre le Français d'Europe et celui du Canada des divergences politiques plus profondes que celles qui séparent la Grande-Bretagne des États-Unis. Par atavisme, les Français du Canada ont accueilli avec enthousiasme le principe des institutions britanniques auxquelles leurs ancêtres normands, conquérants de l'Angleterre, avaient ajouté plusieurs traits distinctifs. Mais, à l'encontre des Français d'Europe, nous avons accentué l'esprit décentralisateur de ce régime et rendu les pouvoirs

publics plus directement responsables au peuple.

« L'amour que nous portons à notre patrie d'origine s'adresse plutôt à l'âme nationale de la France et aux productions de son génie qu'à la personne des Français eux-mêmes. Cette nuance se manifeste dans l'accueil un peu méfiant que nous faisons aux nouveaux venus de France, à ceux du Midi surtout. Le premier mouvement n'est pas celui d'une chaude sympathie, tel qu'on pourrait l'attendre de deux frères se retrouvant après une longue séparation. Le Canadien éprouve pour la France un sentiment de fidélité intellectuelle et morale, pour l'Angleterre un sentiment de fidélité politique, tous deux entièrement subordonnés à son patriotisme exclusivement canadien. »

Enfin la thèse de l'indépendance du Canada paraît prématurée aux esprits clairvoyants. « Nous ne sommes pas mûrs pour l'indépendance, déclare M. Bourassa. Le fussions-nous à l'intérieur, que le voisinage des États-Unis devrait suffire à nous faire ajourner le moment de notre émancipation. L'indépendance est assurément la solution que l'élément canadien accepterait le plus volontiers. Mais grande est la différence entre l'indépendance d'un peuple fort et l'affranchissement hâtif, sans transition.

« Ce que je voudrais, c'est qu'entre la vieille frégate anglaise qui menace de sombrer et le corsaire américain qui se prépare à recueillir ses épaves, nous manœuvrions notre barque avec prudence et fermeté afin qu'elle ne se laisse pas engloutir dans le gouffre de l'une, ni entraîner dans le sillage de l'autre.

« Les Canadiens français n'ont d'autre patrie que le Canada. Pénétrés d'un vif sentiment de liberté, ils ne

peuvent concevoir que le Canada soit forcé de subir un autre régime que celui dont il jouit maintenant. Ils laissent discuter toutes sortes de projets impérialistes ou d'annexion; mais, si l'on cherchait à leur imposer un régime nouveau, on peut être certain qu'ils offriraient une résistance pacifique mais opiniâtre.

« Je résume ma pensée en disant que le patriotisme des Canadiens français est exclusivement canadien, et leur tempérament ethnique, américain.

« Quel que soit le cours prochain des événements, il n'est qu'un moyen d'y faire face, c'est d'éviter à la fois les enthousiasmes échevelés et l'aplatissement moral; c'est de fortifier et d'élargir notre patriotisme en le dirigeant moins vers les hommes et plus vers les principes et les idées. »

Il m'a paru évident que quand ils parlent de leur attachement à leur mère patrie, les Canadiens entendent surtout leur culte pour leur langue, leurs coutumes, leur origine, leur sang, en un mot. De là l'opposition qu'ils font aux menées de l'impérialisme anglais.

— Nous avons accepté le régime britannique, me disait M. Henri Bourassa à une seconde entrevue, mais nous ne sommes pas devenus Anglais.

— Mais, politiquement, vous n'êtes pourtant pas restés Français ?

— Non. En 1812, le pays canadien était très antinapoléonien. Et, après Waterloo, on a chanté des *Te Deum* dans les églises. Aujourd'hui, cette opposition à la France a cessé, et on n'oserait plus faire de ces choses-là. Mais, quoi qu'il en soit, l'idée de refaire

du Canada un État français ne rencontrerait aucune sympathie dans le pays. L'histoire de notre abandon par la France est trop cruelle, pensez-y. Le traité de Paris de 1763, abandonnait 30,000 Français aux mains des Anglais, sans armée, sans gouverneur, sans rien ! Et avec 30 millions de dettes à payer, qui étaient la dette de la France ! Ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas. Le clergé, lui, était resté parmi nous. C'est lui qui nous a aidés, soutenus, et c'est ce qui explique l'influence considérable qu'il a conservée jusqu'ici au Canada.

— Et quant à l'avenir du Canada, comment le voyez-vous ? J'ai rencontré à Montréal et à Québec des Canadiens français partisans de l'annexion aux États-Unis...

— Oui, chaque année on peut dire que cette idée progresse. Je vous ai dit que ce n'était pas la mienne ; mais il faut tenir compte de l'importance croissante des capitaux américains qui pénètrent au Canada. Les capitalistes yankees achètent d'immenses terrains dans les provinces de l'Ouest, les colonisent, et, dans vingt-cinq ans, je crois que l'américanisation sera difficilement évitable. Surtout, si l'Angleterre continue sa politique impérialiste, si elle exige de nous des soldats et des contributions.

— Mais l'Angleterre ne se laisserait pas faire ?

— L'Angleterre fera toutes les bassesses possibles pour ne pas avoir de guerre avec l'Amérique. D'ailleurs, au point de vue militaire, elle ne pourrait pas nous défendre.

— Le Canada n'aurait-il pas avantage à se laisser annexer par les États-Unis ?

— Oui, il aurait des avantages au point de vue de

sa prospérité. P r l'unification des droits de douane, les richesses immenses de notre pays pourraient se déverser sans obstacle dans ce pays de 80 millions d'habitants, et l'esprit d'entreprise des Américains aurait vite mis en valeur les richesses agricoles et minérales d'une contrée plus grande que l'Europe!

Donc, après avoir, il y a cent quarante ans, fait notre deuil politique du Canada, nous pouvons en faire aujourd'hui notre deuil sentimental, le Canada a bien cessé d'être français! Il ne faut pas se leurrer de vains mots. La France a abandonné le Canada, en lui laissant des dettes, et les Canadiens d'alors en furent profondément meurtris. Ils se répétaient et se sont transmis le mot ignorant de Voltaire : « Qu'importe à la France la perte de quelques arpents de neige! » et le mot cruel du ministre Choiseul : « Quand le feu est à la maison, on ne pense pas aux écuries! » Nous n'avons pas changé. Nous sommes prêts à dire aujourd'hui la même chose de l'Indo-Chine et du Tonkin et de Madagascar. Mais les pionniers d'alors, ces héros d'énergie et de vaillance qui avaient conquis pied à pied sur les sauvages et la nature hostile un immense empire, pleurèrent, m'a-t-on dit, sur l'ingratitude et l'aveuglement de la mère patrie.

Aujourd'hui, ils sont sans rancune. Le temps a adouci l'amertume première. Mais la rupture est définitive. Les fils abandonnés et méconnus se sont fait un foyer à eux, une indépendance à eux, ils ont pris le goût de la liberté, et leur belle-mère l'Angleterre s'est fait supportable marâtre : ils l'acceptent provisoirement parce qu'elle sait se faire supporter.

— Par contre, reprit M. Bourassa, le régime bri-

tannique ne nous sert de rien au point de vue de nos intérêts. Il y a cinq ans nous avions établi un tarif préférentiel en faveur des produits anglais. Or, cet été, nous avons demandé par réciprocité, à la métropole, la suppression des droits sur les blés canadiens. On nous a ri au nez. Ce fut un grand désappointement dans tout le pays.

— A l'heure qu'il est pourtant, les rapports canadiens entre Français et Anglais paraissent bons?

— Oui, nous vivons en bons termes, mais il faudrait très peu de chose pour nous mettre aux prises. Ainsi, pendant la guerre du Transvaal, il y eut à Montréal de violentes manifestations pro-boers. Des bandes d'ouvriers descendaient dans les rues pour se cogner avec les Anglais. Sur 5,000 soldats que le Canada a envoyés au Transvaal, on comptait à peine cinquante français. J'ajoute que si une guerre éclatait entre la France et l'Angleterre par exemple, et que l'Angleterre nous demandât des contributions et des hommes, ce pourrait être la guerre civile chez nous...

— Mais ne disiez-vous pas que les Canadiens s'étaient détachés de la France?

— Ce n'est pas contradictoire. Ce serait contre l'impérialisme que nous nous révolterions. Aussi dois-je ajouter que si la France venait attaquer nos côtes pour nous reconquérir, nous nous défendrions contre elle.

— Les Canadiens anglais accepteraient-ils aussi l'annexion par les États-Unis?

— Les Canadiens anglais seront annexionnistes aussitôt que leurs intérêts leur montreront l'utilité de l'annexion.

RICHESSE DU CANADA

Ce que valent les quelques « arpents de neige » de M. de Voltaire. — Étendue des exploitations actuelles. — Avenir des régions nouvellement exploitées. — La chasse et la pêche dans le Nord canadien. — Grande faune, gibier, bêtes à fourrure. — Quatre millions de peaux exportées en une année. — Brochets tués à l'aviron. — Industrie du poisson salé et fumé. — Richesse forestière et minière. — L'agriculture et ses progrès.

L'Ouest canadien centre d'immigration et de colonisation. — L'abondance des céréales en fait le « grenier du monde ». — Facilité de l'élevage des bestiaux. — Divers modes d'acquisition des terres. — Achat aux compagnies et aux particuliers. — Acquisition par fermage. — « Homesteads gratuits. » — Conditions d'acquisition. — Les bureaux d'immigration donnent aux émigrés tous les renseignements demandés. — Exemption des droits de douane. — Abris temporaires et gratuits pour émigrés. — Enthousiasme pour cette terre nouvelle.

La région du lac Saint-Jean est un autre centre d'immigration Deux mille cent-huit capitalistes s'y sont installés en 1901. — Prospérité de l'agriculture et de l'industrie laitière. — Emploi ingénieux de la force hydraulique. — Sucreries, scieries, fabriques de pulpe. — L'exploitation forestière régularisée par l'État.

La province de Québec a aussi ses colons. — Elle ne peut lutter avec l'Ouest canadien pour la production des céréales. — Développement scientifique de l'élevage et de l'industrie laitière. — Écoles pratiques. — Laiteries et fromageries modèles. — Subventions d'État, concours, récompenses. — Appareils frigorifiques pour l'exportation du beurre et du fromage. — La Grande-Bretagne reçoit du Canada du beurre,

du « bacon », du fromage et des œufs. — L'industrie de la pulpe. — Papier de pulpe de bois. — Le *New-York World* consomme 200,000 pieds d'épinettes pour son numéro de Noël. — Roues de wagon, corniches, conduites d'eau, etc., en papier.

Je ne peux pas quitter ce pays sans m'informer de ses ressources et de son avenir économique. On apprend bien mieux la géographie sur les lieux mêmes auxquels on s'intéresse. J'ai fait l'expérience d'arriver à me passionner ici pour des chiffres et des statistiques qui m'eussent rebuté avant d'y venir. Aussi, vais-je essayer de vous transmettre, en même temps que ma curiosité, les éléments saisissants que j'ai recueillis sur la richesse infinie de cette contrée que Voltaire, — ce jour-là presque aussi bête que Rochefort, — appelait : « Quelques arpents de neige ».

Or, sachons-le tout de suite pour commencer à nous intéresser au colossal avenir de ce pays qui fut une possession de la couronne royale de France, qu'il est plus grand que les États-Unis, presque aussi étendu que l'Europe entière et près de dix-huit fois grand comme la France![1]

1. Le Canada et ses îles représentent une superficie totale de 9 millions 404,200 kilomètres carrés.

Rappelons, pour aider à la comparaison, la superficie de quelques pays d'Europe :

France	536,408	kilomètres carrés.
Russie	5,428,000	—
Iles Britanniques	315,000	—
Italie	288,000	—
Allemagne	540,000	—
Autriche-Hongrie	676,000	—
Espagne	492,000	—
Portugal	89,000	—
Suède et Norvège	776,000	—

Quant aux États-Unis d'Amérique, ils ont une superficie totale de 9,382,899 kilomètres carrés

Cependant à peine un huitième du territoire canadien est complètement peuplé et exploité : c'est toute la rive droite du Saint-Laurent, jusqu'à la limite du Nord des États-Unis, et une bande assez étroite le long de la rive gauche du Saint-Laurent.

Il reste, dans la partie nord-ouest des provinces canadiennes, un vaste territoire, grand comme la moitié de l'Europe, à peine connu des trappeurs et qui paraît pourtant posséder toutes les ressources dignes de tenter l'effort des colons.

La colonisation vers ces pays au climat d'hiver sec et froid, n'est, à tout prendre, pas moins recommandable que la colonisation vers les pays chauds, souvent malsains, fiévreux et anémiants. Là, le climat un peu rigoureux durant cinq mois de l'année, développe une race saine, résistante et énergique, capable de lutter pour la vie.

Le froid de 20 à 25 degrés, qui nous apparaît excessif lorsque nous vivons frileusement dans nos maisons, n'est pas aussi désagréable à supporter, avec une organisation appropriée, que les brouillards et les pluies des contrées du Nord de l'Europe.

Jusqu'en ces dernières années, l'on s'était trop habitué à imaginer le Nord du Canada comme une immense contrée inculte, stérile, habitable par les seuls Esquimaux ou par les trappeurs de Fenimore Cooper et composée surtout d'un vaste champ de glaces éternelles.

Quelques hommes dévoués à ce pays, après l'avoir exploré, ont réussi à démontrer la fausseté de cette opinion. Le gouvernement, sur leurs inspirations, a organisé des explorations officielles, des relevés topographiques, et l'on a fait état des ressources du pays.

Il y a là, depuis la rive gauche du Saint-Laurent et les grands lacs du Nord jusqu'aux Montagnes-Rocheuses et jusqu'à la baie d'Hudson, rien qu'entre le 45e et le 60e degré de latitude nord, un territoire immense, propice à la vie, au labeur de millions d'êtres humains et des richesses naturelles inexplorées pour tout un grand peuple dont il est permis de rêver qu'il serait capable, dans l'avenir, de concurrencer même les États-Unis.

Le gouvernement canadien a entrevu cet avenir. Il a confiance en lui. Il organise avec méthode le partage des terres qui sont concédées pour rien ou presque, à la condition d'être exploitées. Il appelle, il attend les énergies et les bonnes volontés des Européens trop entassés dans leurs villes. Il leur expose la vie large, heureuse, indépendante qu'ils peuvent trouver sous ce ciel libre, s'ils sont laborieux et courageux.

Une chose qui frappe dès l'abord, en ce pays, c'est la force latente incommensurable que lui assure, sur tous les points du territoire, l'importance considérable des bassins hydrographiques : tout le pays est coupé de rivières et de fleuves, qui sont des chemins naturels, et parsemé de lacs qui régularisent le climat. Des cascades, des rapides formant des chutes d'eau, — ce qu'on appelle dans le pays des pouvoirs d'eau, — d'importance diverse, se rencontrent presque à chaque heure sur ces cours d'eau ; il en est d'évalués à plusieurs centaines de mille chevaux de force.

Mais, comme dans tous les pays neufs, c'est l'exploitation des richesses naturelles que se proposent pour le présent les premiers occupants, et, ici, ces richesses sont énormes, incalculables.

La chasse, la pêche, l'industrie forestière, l'exploitation des mines, puis l'agriculture, l'élevage des bes-

tiaux, le commerce de leurs produits, tels sont les nombreux et principaux éléments des ressources actuelles.

La chasse et la pêche sont des plus fructueuses dans ce pays où n'habite pas un être humain par kilomètre carré. Les animaux s'y sont multipliés en toute liberté. Dans les parties de territoire incultes ou non loties et non encore occupées par les colons-fermiers, le gouvernement concède le droit de chasse ou de pêche pour dix ans sur des lots de terrains d'une superficie de un mille carré (environ 270 hectares) à quatre cents milles carrés (plus de 1,000 kilomètres carrés), au prix minimum de 5 francs par mille carré. On y peut réaliser à sa guise soit l'élevage des bêtes à fourrure, soit la chasse du gibier à poil ou à plume, et la pêche sur les lacs et rivières.

Qu'on juge de la diversité de la chasse : on y rencontre, parmi les grands fauves : l'orignal, sorte de cerf grand comme un cheval, le caribou, le chevreuil et le bœuf musqué ; parmi les petits fauves, le lièvre et le porc-épic. Le gibier se compose de poules de prairie, perdrix, bécasses, bécassines, oies, outardes, canards de toutes espèces, dont l'eider, etc. Mais la chasse la plus suivie et et la plus productive est celle des bêtes à fourrure pour le commerce de la pelleterie, de l'ours noir au carcajou, du renard à la loutre, du castor à la martre, au vison, au rat musqué, à l'hermine.

Les fourrures du Nord sont les plus belles, les plus riches du monde ; elles forment déjà une branche importante, mais qui peut s'accroître encore, de tout le commerce du Canada.

En une seule année il est exporté plus de 4 millions de peaux, parmi lesquelles celles de plus de

15,000 ours, 14,000 loutres, 85,000 renards rouges 10,000 renards blancs, 2,000 renards argentés 1,400 renards bleus, 100,000 martres, 100,000 castors, 2 millions et demi de rats musqués, 4,000 hermines, 13,000 zibelines, 115,000 lièvres, etc., valant ensemble de 18 à 20 millions de francs.

Ces peaux d'animaux proviennent presque exclusivement de la chasse. Mais l'élevage, — c'est-à-dire l'exploitation intelligente par les soins donnés, — sur de grands territoires, des bêtes à fourrure, d'une façon quasi-pareille à celle pratiquée pour les animaux domestiques, mais en liberté, peut être organisé avec succès, comme il a été prouvé sur plusieurs points. Et si cet élevage méthodique était développé et la mise à mort opérée, non au hasard des rencontres, mais sur des élèves en âge de rapport et choisis, les produits de ce commerce s'en trouveraient être bien plus considérables encore.

La pêche sur les lacs et les rivières est merveilleuse. Le poisson en est exquis. On trouve dans leurs eaux du saumon, du poisson blanc, du brochet, du doré, de la truite, de l'esturgeon. Les lacs grouillent de gros poissons de 3 jusqu'à 50 livres. On tue de gros brochets à coups d'aviron en y naviguant en canot, et un bon pêcheur peut prendre parfois, en une seule nuit, de 50 à 80 truites pesant chacune de 3 à 10 livres.

Actuellement les Canadiens qui exploitent le commerce de la pêche salent ou fument le poisson et l'envoient sur les marchés américains et anglais.

L'industrie forestière est au premier rang des industries du Canada; elle en constitue le principal article d'exportation, car le montant annuel s'en élève à 120 ou 130 millions de francs.

Les grands plateaux sont couverts de forêts. Les principales essences qui s'y rencontrent sont : le pin, l'épinette, le cèdre, le bouleau, le peuplier.

Le bois abattu est envoyé souvent, par trains, sur les rivières et les lacs jusqu'aux scieries hydrauliques qui le débitent, ou jusqu'aux pulperies qui en font de la pâte de bois à papier pour l'Amérique ou l'Europe.

De récentes lois fédérales sont venues réglementer l'exploitation du bois effectuée par les premiers trafiquants d'une façon trop dévastatrice. On a pensé, avec raison, que les forêts ne devaient pas être considérées seulement comme « une collection d'arbres à abattre et à mettre en madriers », mais qu'elles devaient être en partie conservées, parce qu'elles emmagasinent les eaux de pluie, alimentent les sources, régularisent les cours d'eau et empêchent ainsi des inondations calamiteuses, comme on en a vu encore en février et mars derniers dans la Pennsylvanie et la Virginie où les déboisements ont été effectués sans prudence.

L'exploitation des mines a été très restreinte au Canada, jusqu'à présent. On y a découvert cependant sur plusieurs points des mines de cuivre, de fer, de nickel, de plombagine, de mica, d'argent et même des traces d'or. De belles veines d'ardoise fine ont été signalées. Mais la seule exploitation minière un peu importante est celle des phosphates dans la région de l'Ottawa qui compte pour 2 à 3 millions dans l'exportation ; mais, au dire de gens compétents, il reste à exploiter la plus grande partie d'immenses gisements de phosphates contenant jusqu'à 90 p. 100 de matière fertilisante pour l'agriculture et réputé excellent pour la fabrication des superphosphates.

L'agriculture est déjà fort développée au Canada. Il

y existe un grand nombre d'immenses fermes et de vastes domaines où l'on récolte surtout le blé et le foin. Cette branche de l'industrie prendra une extension de plus en plus grande au fur et à mesure que la colonisation sera poussée vers le Nord et l'Ouest. Car, après que les bûcherons ont passé dans la forêt, les défricheurs viennent. Ce sont les habitants stables, les véritables colons qui arrivent. Ils nivellent, préparent, retournent le sol concédé, pour le cultiver.

Ceux-ci composent l'élément le plus sûr de l'avenir, car l'agriculteur aime le champ qu'il a arrosé de sa sueur et la ferme qu'il a édifiée pièce par pièce. Bientôt l'agglomération des colons devient une paroisse et les terres cultivées s'étendent de plus en plus vastes.

Bien que dans les bonnes terres, on récolte aussi les légumes : betteraves, choux, navets, pommes de terre, carottes, oignons, melons d'eau, etc., c'est principalement la grande culture des terres à blé qui se développera dans l'avenir, car ces terres y sont d'un rendement exceptionnel.

IMMIGRATION — COLONISATION

C'est vers l'Ouest canadien et la région du lac Saint-Jean, que se porte actuellement l'immigration canadienne. Ces immenses étendues qui, il y a dix années seulement, se trouvaient encore à peu près inhabitées ont été divisées en provinces et en districts. Pourvues d'organisations municipales et de gouvernements provinciaux, elles procurent aux milliers de nouveaux colons tous les avantages jusque-là réservés aux habitants des parties les plus anciennes de la Puissance

du Canada : les bords du Saint-Laurent et les rives des grands lacs.

Le Canada Ouest comprend les provinces du Manitoba et les districts d'Assiniboïa, d'Alberta, de la Saskatchewan, du Keewatin et de l'Athabasca, qui ont ensemble une superficie de 760,000 milles carrés, outre les territoires du Nord-Ouest et les îles de l'océan Arctique et de la baie d'Hudson, qui forment une étendue additionnelle de 1,760,000 milles carrés. Les districts d'Assiniboïa, de la Saskatchewan, d'Alberta et d'Athabasca seuls ont une superficie plus grande que la Russie d'Europe entière. Longtemps cette région fut considérée comme le refuge du castor, du buffle et de l'ours et du bison. Mais depuis que l'attention des agriculteurs et des agronomes s'est dirigée de ce côté, elle apparaît comme l'un des plus riches greniers à blé qui soient au monde.

L'accroissement rapide de l'immigration dans ce pays s'explique par la fertilité de ses terres à blé, la richesse de ses gras pâturages, l'abondance de ses ressources minières, de l'or spécialement, et enfin les facilités d'acquisition de territoire qui permettent aux colons de fonder un « home » pour eux et leur famille. C'est peut-être dans ces régions neuves encore que se trouve la solution du problème créé par l'encombrement de la population dans l'ancien continent et dans certaines provinces des États-Unis. Dans la seule province de Manitoba dont l'étendue équivaut à celle de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande réunies, la population en 1870 n'était que de 11,963 habitants. En 1881 elle atteignait le chiffre de 65,000. Elle est maintenant de 275,000 environ, composée en grande partie d'émigrés des États-Unis, mais aussi de Français,

de Belges, d'Islandais, de Scandinaves et d'Allemands. La capitale Winnipeg, qui en 1870, lors de sa fondation, comptait 215 habitants, en avait 22,315 en 1885, 45,000 en 1898, et elle pourra être bientôt classée au troisième rang parmi les villes commerciales du Canada.

L'une des causes de l'accroissement rapide de la population, c'est, nous l'avons dit, la richesse agricole. La terre dans ce pays semble être d'une fertilité inépuisable. Dans la région du Manitoba, l'épaisseur de la couche d'humus varie de 2 à 4 pieds, de 6 à 8 sur le bord des rivières. Dans un de ses rapports datés de Winnipeg, M. Taylor, ex-consul des États-Unis, écrivait : « Lorsqu'arriva la moisson, la main-d'œuvre de toute la région se trouva de beaucoup insuffisante pour la tâche qui se présentait. Les tiges de blé étaient si fortes et si hautes qu'elles rendaient la récolte difficile. La résistance et le poids du blé étaient tels que fréquemment, les moissonneuses se brisaient. »

Le rendement moyen du blé varie avec les années; certaines années il a dépassé 30 hectolitres à l'hectare, tandis que d'autres récoltes ne produisaient que 25 et même 16 ou 18 hectolitres.

Le rendement moyen des blés de variétés de printemps cultivés dans les fermes expérimentales du Manitoba pendant ces trois dernières années s'élève à 35 hectolitres par hectare. Dans les fermes expérimentales des territoires du Nord-Ouest, il atteint 41 hectolitres à l'hectare.

Les récoltes d'avoine, d'orge et de pois atteignent des rendements prodigieux. L'avoine produit de 60 à 90 hectolitres à l'hectare et dans certains cas dépasse 100 hectolitres.

Une autre source de richesse pour le colon, c'est

l'élevage des bestiaux exceptionnellement prospère dans les prairies de l'Ouest canadien. Presque toutes les races de bestiaux « pur sang » sont représentées par des types magnifiques. Les bestiaux et les chevaux préfèrent aux variétés cultivées le foin qu'ils trouvent en abondance dans les prairies. Ils y séjournent en liberté. En certaines parties de l'Alberta et de l'Assiniboine les animaux ne voient jamais l'étable. — L'élevage des moutons, des porcs, des volailles augmente d'année en année et approvisionne les districts miniers voisins. L'élevage ne coûte presque rien, à cause de l'étendue du paccage et de l'énorme quantité de foin. Aussi, avec une bonne administration, le colon peut faire de gros bénéfices. Le prix de vente varie de 175 à 225 francs par tête de gros bétail. Or le coût consiste dans un faible prix d'achat et dans la quote-part que chaque éleveur doit payer pour les gages des « cow-boys ».

L'industrie laitière peut se développer parallèlement à l'élevage. Dans le Manitoba les progrès ont été extrêmement rapides, et chaque paroisse compte au moins une beurrerie et une fromagerie. Rien que les établissements de la Rivière-Rouge ont fourni l'an dernier 430,000 livres de fromage et 233,000 livres de beurre fort estimé sur les marchés étrangers. Dans l'Alberta, contrée particulièrement favorable à l'élevage, la production de chaque vache laitière pendant la saison d'été est de 20 litres par jour et 6 livres 1/2 de beurre par semaine.

L'acquisition des terres par les colons se fait facilement de trois façons :

L'achat des terres appartenant à des compagnies ou à des particuliers.

L'acquisition par fermages à des conditions avantageuses. Il est reconnu par tous qu'un colon qui arrive au Manitoba avec 5,000 francs peut s'établir avec avantage et chance du succès. En 1884, 180 familles de Mennonites[1] s'établirent dans le district Morden, en empruntant un peu plus d'un million de francs. En 1891 ces colons avaient remboursé la totalité de ces emprunts avec leurs intérêts. Ils sont maintenant libres de toute dette et des plus prospères. Ils sont propriétaires de 100,000 hectares en cultures, habitations et dépendances, 12,000 chevaux, 8,500 vaches, 11,000 jeunes bestiaux. La colonie originale de 180 familles en compte maintenant 2,900 comprenant 20,000 âmes. Chaque famille possède donc en moyenne près de 32 hectares en culture, plus de 4 bœufs, près de 3 vaches, environ 4 chevaux et génisses, sans compter les bâtiments, instruments et outils.

Mais beaucoup de colons peuvent se procurer du territoire par un troisième moyen, celui des « homesteads » gratuits. Les règlements concernant les concessions de terres gratuites (homesteads) du Nord-Ouest canadien déclarent que « toutes les sections non affectées ou non réservées des terres de la Puissance dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, peuvent être obtenues comme concessions gratuites par toute personne étant chef de famille ou par tout homme âgé de plus de 18 ans, par étendue d'un quart de section, contenant 64 hectares, plus ou moins ».

1. Secte russe.

Une foule de facilités sont offertes aux immigrants par le gouvernement du Canada et par les différents Etats du Dominion Dans tous les pays d'Europe, des bureaux d'émigration existent, qui donnent à tout venant et gratuitement des renseignements, des conseils, une aide. Le Canada ouvre tout grands ses bras dont l'envergure va de l'Atlantique au Pacifique, et il appelle à lui les jeunes enfants de la vieille Europe.

L'émigrant et le colon de pays étrangers obtiennent du gouvernement des tarifs réduits pour se transporter par le Canadien Pacifique jusqu'à l'Ouest canadien. Si, après avoir obtenu des terres, le colon désire un billet de retour pour aller chercher sa famille, il peut se le procurer au même tarif en s'adressant aux agents du gouvernement canadien ou aux agents du chemin de fer Canadien Pacifique. D'autre part, l'article 455 du tarif des douanes du Canada exempte de tous frais de douane les effets mobiliers appartenant aux colons, vêtements, meubles, livres, outils, fusils, instruments de musique, bicycles, bétail vivant, instruments aratoires, etc., dont le colon s'est servi pendant au moins six mois avant son arrivée au Canada, ne comprenant pas toutefois les machines ou autres articles importés pour des fins de manufacture ou pour être vendus.

Autrefois, les bestiaux étaient soumis à la frontière à une détention de quarantaine de 90 jours; — cette mesure a été abolie, et les frais, retards, etc.,

qu'elle causait au colon sont maintenant supprimés.

Le gouvernement met de plus à la disposition des colons ayant l'intention de s'établir au Canada-Ouest des abris temporaires et gratuits dans un certain nombre de villes désignées par lui.

Les brochures rédigées en vue de favoriser le mouvement d'émigration dans ces régions neuves ne tarissent pas d'éloges sur leurs richesses économiques. Les émigrés qui veulent tenter la chance trouveront encore des millions d'acres de terre et des meilleures offerts en vente à des prix variant de 10 francs à 25 francs l'hectare avec des conditions de paiement très facile. Dans la vallée de la Rivière-Rouge de Manitoba il y a environ 1 million 120,000 hectares, dont 240,000 seulement ont été défrichés. A l'ouest de cette même vallée, au Sud de la ligne principale du chemin de fer Canadien, 1 million 840,000 hectares de terre, dont 320,000 seulement sont cultivés, peuvent recevoir de nouveaux émigrés.

L'enthousiasme et l'unanimité des éloges pour cette terre nouvelle, d'une incomparable fertilité, animent tous les témoignages des colons et les rapports des délégués des divers États publiés dans les journaux qui s'occupent de colonisation. C'est, disent-ils, « le plus beau pays que nous ayions jamais vu » — (*the finest we ever saw*), le jardin d'Eden (*the garden of Eden.*)

« *No country can compare with it.* »

(Aucun pays ne peut lui être comparé.)

« *The most fertile district ever seen.* »

(Le district le plus fertile que nous ayons jamais vu.)

« *The longer they stay, the better they like it.* »

(Plus on y reste et plus on l'aime, etc., etc.)

Un autre centre d'attraction pour les colons est la région du lac Saint-Jean dans la province de Québec.

Elle offre au capitaliste spéculateur de magnifiques chutes d'eau, des forêts abondantes, des mines, des terres fertiles et de riches pâturages.

Dans le courant de 1901, 2,108 capitalistes sont venus s'établir dans ce district. Parmi eux, 195 venus d'Europe, 900 du Canada, 1,013 des États-Unis. Une société de colonisation ainsi que la compagnie du chemin de fer de Québec et du lac Saint-Jean sont à la disposition des nouveaux arrivés. La région est desservie par un chemin de fer de 306 kilomètres qui la traverse en entier, par des bateaux à vapeur. Elle a 31,000 milles carrés d'étendue, c'est-à-dire qu'elle est près de trois fois aussi grande que la Belgique dont la superficie est d'un peu moins de 11,000 milles carrés. Mais elle ne possède que 50,000 habitants, alors que la Belgique en a plus de 6 millions.

Le sol de cette contrée est composé d'une terre riche en marne et en argile, très favorable aux pâturages et à la culture du blé. Des témoignages désintéressés abondent en faveur de ces mouvements de colonisation. Ils racontent comment au sud du lac des champs de blé rapportent pendant quinze années, sans le secours d'aucun engrais. Un cultivateur de Saint-Prince achète la terre de son voisin pour 6,000 francs et la paie complètement en trois ans avec les revenus de la terre. Un autre récolte 50 hectolitres d'orge de 160 litres de semence et 22 hectolitres de blé de 80 litres de semence. Et les témoignages des colons eux-mêmes ne sont pas moins favorables.

L'un d'eux, parti de Sainte-Agnès avec une somme de 2,000 francs, achète 140 hectares de terre dont 103 sont maintenant en culture. Dans une seule année, il récolte 340 hectolitres de grains, 2,000 à 2,500 bottes de foin; 140 à 200 hectolitres de patates.

Un autre se fixe, il y a treize ans, sans aucun capital, à Saint-Félicien. Il acquiert 120 hectares de terres qu'il met en culture. Sa propriété est évaluée aujourd'hui à 26,000 francs. Il récolte annuellement 320 hectolitres de grain, 2,400 bottes de foin et 160 hectolitres de patates. Et les exemples de cet ordre ne manquent pas !

L'industrie laitière est une autre ressource du colon. Les fromages de cette région sont les mieux cotés sur le marché canadien et sont exportés en grande partie en Angleterre. La production du beurre et du fromage dans la région du lac Saint-Jean atteint annuellement 3 millions ou 3 millions et demi de francs.

Enfin le succès des entreprises industrielles dans cette région s'explique par la puissance de la force hydraulique. « A quatorze milles environ du lac Saint-Jean, dit un rapport officiel du gouvernement de Québec, et sur un parcours de cinq ou six milles en remontant, cette rivière se précipite à travers une série de cascades et de chutes qui en font un véritable Niagara comme pouvoir d'eau. Il y a dans cet espace sept cascades ou chutes superposées en quelque sorte les unes au-dessus des autres et qui pourraient développer une énergie de 300,000 chevaux-vapeur. Une ligne tirée autour du lac Saint-Jean, à une dizaine de milles au nord du lac, une trentaine au nord-ouest, une cinquantaine à l'ouest, deux au sud et une dizaine

de mille à l'est, circonscrirait dans ses limites des chutes et des cascades d'une force motrice de 653,000 chevaux-vapeur.

Presque toute la région est encore couverte de forêts. Sur 8 millions d'hectares, 2 millions seulement sont en culture. 75 p. 100 des essences de ces forêts sont de l'épinette noire, blanche et rouge, très propres à l'industrie de la pulpe. Tout le parcours du chemin de fer de Québec et du lac Saint-Jean est parsemé d'établissements industriels : scieries à Saint-Gabriel qui débitent 8 millions de pieds de bois par an; au lac Saint-Joseph, 6 millions de pieds; fabriques de pulpe à Bourg-Louis, à 30 milles de Québec, qui fournit 1,500 tonnes de pulpe annuellement; à Saint-André, où se trouve la Compagnie de pulpe de Métabetchouan, qui fournit 15,000 tonnes de pulpe par an; plus loin celles des chutes Ouiatchouan qui fournissent également 15,000 tonnes, celle de la Compagnie de Peribouca, sur la rivière du même nom, qui fournit 9,000 tonnes de pâte de bois. Sur la voie du chemin de fer et plus loin se trouve la fabrique de pulpe de Chicoutimi qui produit 40,000 tonnes de pâte de bois annuellement, sans parler des autres fabriques, des scieries, des fabriques de beurre et de fromages.

La colonisation dans la province de Québec se dirige aussi vers l'arrière-pays de Montréal. Ces régions sont couvertes de forêts touffues et la terre y est d'une admirable fertilité, surtout le long des rivières et des lacs poissonneux. Le gouvernement, qui jusqu'ici semblait ignorer ces richesses, fait de sérieux efforts pour l'établissement des colons dans les régions de Labelle, de la Rivière-Rouge, des rivières Kiamika et du Lièvre. Le gouvernement a dépensé en 1902

environ 75,000 francs en travaux divers dans les régions du Lièvre et de la Kiamika, mais c'est un crédit d'au moins 250,000 francs qui serait nécessaire pour l'ouverture de nouvelles voies de communication. Aussi le colon qui entreprend le défrichement de ces terres doit s'attendre à rencontrer bien des difficultés. « Il lui faut tout d'abord « éfardocher », nous dit M. Charles Guérin qui a séjourné parmi les colons de cette région, c'est-à-dire faire la clairière, puis abattre les arbres qu'il coupe en longueur et auxquels il met le feu. Après que l'incendie a détruit les feuilles et les branches, le colon « log », c'est-à-dire qu'il met en tas toutes les pièces de bois noircies qu'il fait brûler de nouveau.

« Il faut, continue-t-il, pour se faire une idée de l'énergie de ces hommes, les voir travailler sans relâche, n'ayant qu'un but : se créer un domaine, visiter ces très modestes cases où s'entasse le soir toute la famille. Une table rustique, un ou deux bancs et quelques bûches comme siège, un lit et un poêle forment l'ameublement. »

La seconde année de son établissement le colon peut récolter du sarrazin, de l'avoine, des pommes de terre. Certains, après cinq ou six ans de travail et de sacrifices, sont dans une situation de fortune relativement considérable. Mais il faut conseiller à tout nouveau colon de ne pas partir sans provisions pour quelques mois et une somme d'argent de 5,000 ou 6,000 francs.

A l'heure actuelle, le gouvernement de Québec peut livrer immédiatement à la colonisation environ 2 millions 808,000 hectares arpentés, à peu près tous accessibles par de bonnes routes.

AGRICULTURE

En présence de l'énorme production de blé qui fait la richesse et l'avenir du Nord-Ouest canadien, les régions de l'Est, la province de Québec surtout, ont dû sacrifier en grande partie cette culture. Ne pouvant plus soutenir la concurrence des provinces voisines, toute leur activité s'est tournée du côté de l'industrie laitière. L'esprit d'organisation des Canadiens s'est révélé dans le développement scientifique de cette industrie qui, à l'heure présente, dépasse en perfectionnement celui de tous les autres pays producteurs.

Cette organisation agricole est due en premier lieu à l'initiative du ministère de l'agriculture, mais aussi à des initiatives personnelles, qui en s'unissant ont créé des sociétés et des cercles agricoles. On comptait en 1900 soixante-huit de ces sociétés, et cinq cent dix-neuf cercles composés de 41,000 membres. Ces sociétés sont subventionnées par la province ; elles ont leurs conférences, leurs journaux, leurs revues d'économie rurale, leurs champs de démonstration, leurs stations expérimentales fruitières, et ne reculent pas devant les sacrifices d'argent et de temps pour mener à bonne fin l'œuvre de perfectionnement agricole qu'elles ont entreprise.

Grâce à leur intervention et avec l'aide du ministère de l'agriculture, trois écoles existent actuellement dans la province : celles d'Oka, de Sainte-Anne-la-Pocatière et de Compton, qui admettent annuellement quinze à vingt élèves. Ils y reçoivent un enseignement théorique et un enseignement pratique dans les laiteries et fromageries modèles annexées à l'école.

Il n'existe en outre à Montréal une école de médecine comparée et de science vétérinaire, et, à Saint-Hyacinthe, une école de laiterie subventionnée par le gouvernement a été établie en 1892.

Le gouvernement exerce sa surveillance sur ces divers établissements de même que sur les fabriques groupées en syndicats. Quatre inspecteurs généraux, payés par le gouvernement, les visitent plusieurs fois par an.

Pour exciter l'émulation des fabricants, le gouvernement a imaginé un système de subventions, de récompenses et de concours. C'est ainsi qu'il subventionne chaque fabrique qui améliore sa chambre de maturation, qu'il accorde des médailles et des diplômes aux inventeurs de chambres frigorifiques perfectionnées pour les steamers ou de systèmes complets d'installation frigorifique commençant à la beurrerie et finissant au port de débarquement.

Enfin on a institué trois concours de beurre et trois concours de fromages par an, tous organisés par le ministère, sans parler des concours de vaches laitières.

Grâce à cette intervention du gouvernement et à l'excitation des initiatives et des amours-propres individuels, la production laitière de la province de Québec a considérablement augmenté en ces dernières années.

Il existe aujourd'hui 1903 fabriques de beurre et de fromages dans la province : 404 fabriques de beurre, 1192 fabriques de fromages, 307 fabriques de beurre et fromages combinées.

L'industrie du beurre tend à devenir une industrie de premier ordre. Elle possède des crèmeries perfec-

tionnées, munies d'appareils frigorifiques qui fournissent d'excellents produits, comparables aux beurres les plus fins. L'exportation a lieu surtout en Grande-Bretagne et les statistiques attestent son développement, malgré la concurrence qu'elle doit supporter sur les marchés anglais avec les beurres venant de Danemark, de France et de Hollande. Les statistiques du port de Montréal accusent la progression suivante :

32,055	boîtes en	1894
157,321	—	1896
278,222	—	1898
444,376	—	1900

Le beurre canadien est exporté dans des chambres frigorifiques qui ont une capacité totale de 100,000 boîtes. Les transports se font hiver et été des ports de Montréal, Halifax, Saint-Jean à ceux de Grande-Bretagne, Londres, Bristol, Liverpool, Manchester, Glasgow.

Quant au fromage, le Canada en exporte annuellement pour 90 millions. Le seul port de Montréal en 1900 expédiait en Angleterre 1,896,000 boîtes de fromage, d'une valeur de 74 millions.

Les œufs mêmes s'exportent en Angleterre par millions de douzaines, le lard fumé (bacon) atteignait ces dernières années une exportation de 30 millions de kilogrammes.

EXPLOITATION FORESTIÈRE

L'exploitation forestière au Canada commença à l'époque du Blocus continental, par suite de la néces-

sité où se trouvait l'Angleterre de chercher dans ses colonies des sources d'approvisionnement.

La valeur totale des forêts canadiennes, d'après le recensement de 1891, est de 400 millions de francs, dont 335 millions pour les quatre provinces d'Ontario, Québec, Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Écosse. La superficie des forêts exploitées dans la province de Québec est approximativement de 60 millions d'hectares. Or, la Russie en possède 200 millions, l'Allemagne 20 millions, la Suède 18 millions, l'Autriche 10 millions, la France 9 millions 600,000, la Norvège 8 millions, la Hongrie 7 millions et les États-Unis 200 millions. Tous ces pays réunis ne possèdent pas en forêts une moyenne de plus de 35 p. 100. A elle seule, la province de Québec en possède 8 dixièmes.

Deux bois sont surtout exploités dans ces forêts : le sapin et l'épinette grise, rouge ou noire. Mais ils possèdent une grande variété d'essences : le pin blanc, jaune et rouge, qui fournit une pulpe très fine et très forte; la pruche, qui fournit quantité de dormants de chemins de fer à la Grande-Bretagne et aux États-Unis; l'érable, dont la feuille est l'emblème national du Canada et dont une variété fournit un sucre excellent; le frêne, le noyer, l'orme blanc employés pour les charpentes, les moyeux, les jantes de roues et les carènes de navires; le bouleau blanc, le tremble, le cyprès, le hêtre employés surtout pour la fabrication de la pulpe et du papier.

L'exploitation des forêts canadiennes se fait par lots appelés « limites » et affermés au plus haut enchérisseur. Longtemps, cette exploitation se fit sans règles et sans méthode. Les incendies allumés par l'imprévoyance des passants, les étincelles des locomotives,

l'imprudence des bûcherons, étaient fréquents et ravageaient d'immenses espaces désignés par les Canadiens sous le non de « brûlés ». L'exploitation actuelle est réglementée par la législature.

L'exploitation des bois s'opère facilement grâce aux rivières gelées. Les bois équarris sont réunis sur les rives du Saint-Laurent pour former au printemps, lors de la débâcle, des radeaux de bois qui arrivent aux immenses chantiers de Québec pour être de là exportés en Europe.

Plusieurs centaines de navires, montés par 15,000 à 20,000 matelots, sont employés chaque année pour le transport en Europe. Les 3/4 des bois exportés vont en Angleterre. Presque tout le reste aux États-Unis.

Mais depuis un demi-siècle une industrie nouvelle s'est développée au Canada qui utilise une grande partie du produit de l'exploitation forestière. C'est l'industrie de la pulpe qui fut introduite au Canada et aux États-Unis après la découverte faite en Allemagne en 1848. Cette pulpe est employée pour la fabrication du papier, à la place des chiffons et des fibres de certaines plantes herbacées.

L'industrie de la pulpe a fait des progrès énormes au Canada. On évalue approximativement à 150,000 tonnes la production annuelle. Trente fabriques, dont trois travaillent pour l'exportation, sont occupées à cette fabrication.

Elles trouvent dans les ressources naturelles du pays des conditions tout à fait favorables à leur développement.

A l'exception de la Sibérie, le Canada possède les forêts d'épinette les plus vastes du monde. Dans la seule région du lac Saint-Jean, d'immenses terri-

toires peuvent fournir une matière première à peu près inépuisable à l'industrie de la pulpe et du papier. L'étendue des forêts est évaluée à 7 millions 808,000 hectares qui fournissent 390 millions 400,000 mètres cubes de bois à pulpe, ce qui permet de fabriquer 65,666,666 tonnes de pulpe ou 1 million de tonnes pendant soixante-cinq ans, c'est-à-dire que le territoire du lac Saint-Jean suffirait à la production annuelle du papier aux États-Unis pendant soixante-cinq ans.

Outre la richesse des forêts, le Canada possède d'admirables forces hydrauliques naturelles. Pour mettre en marche une usine capable de produire de 25 à 30 tonnes de pulpe moulue par vingt-quatre heures, il faut une force motrice de 2,500 à 3,000 chevaux-vapeur. Si l'on additionne tous les pouvoirs moteurs de la région du lac Saint-Jean (fleuves Mitassi, Chamouchouane, Ouitchouane, Métabetchouane, etc.), on arrive au chiffre formidable de 650,000 chevaux-vapeur, chiffre qui dépasse de beaucoup celui des rivières de Suède et de Norvège réunies.

Quant à la main-d'œuvre, elle est d'un bas prix relatif, condition essentielle au succès de cette industrie. On estime que chaque tonne de pulpe, depuis l'abatage de l'arbre jusqu'à la livraison en gare, représente en main-d'œuvre la journée de 6 hommes au prix de 1 dollar 25 ou 2 dollars par jour.

L'emploi de plus en plus étendu de la pulpe à une foule d'usages laisse prévoir le grand avenir de cette industrie. 75 p. 100 des papiers fabriqués en Amérique et en Europe sont faits avec des pâtes de bois. 25,000 journaux, tant aux États-Unis qu'au Canada,

s'impriment sur papier de pulpe de bois. Le *New-York World* consomme pour son tirage 75 à 100 tonnes de papier, 270 environ pour le numéro de Noël. Or, 270 tonnes de papier nécessitent 230 tonnes de pulpe moulue, ce qui représente 200,000 pieds d'épinette. Le *Globe* de Boston, 60,000 cordes d'épinette par an, c'est-à-dire 200 arbres par jour. Le *Petit Parisien* de Paris, 120,000 arbres par an, c'est-à-dire la production de 25,000 acres de forêts.

La pulpe est de plus employée pour une foule d'autres usages : seaux, récipients, charpies pour pansements, imitation de coton et de soie, boîtes de cigares, cadres, corniches et panneaux d'architecture, roues de wagons, pignons, poulies, conduites de vapeur et d'eau, poteaux pour fils électriques, cercueils, canots, tapis, matelas, crayons de plomb, paille artificielle, fers à cheval, conserves de fruits, chapeaux, tuiles, etc., etc.

Une roue de wagon faite en papier peut parcourir 3,300,000 kilomètres sans éprouver aucune détérioration; elle est plus forte que celles faites en acier et en fer et coûte beaucoup moins cher. On a même essayé de construire des machines à vapeur en papier et l'on prétend que la pulpe sera aussi utile dans l'avenir que le fer et le bois.

Les principales usines appartiennent à des compagnies américaines. Celles de Sault-Sainte-Marie, Grand'mère, Shawenegan, etc., comptent parmi les plus importantes; mais la Compagnie canadienne-française de Chicoutimi lutte avec succès contre la concurrence américaine.

L'exportation se fait surtout en Angleterre, en Belgique, en Espagne et en Italie. La France a cessé

tout à coup d'importer et se fournit en Suède et en Norvège. Les traités de commerce entre elle et le Dominion admettent pourtant un minimum de tarif pour l'entrée de la pulpe. Quant au marché des États-Unis, il est actuellement frappé pratiquement par un droit de 27 fr. 50 à 32 fr. 50 par tonne. Néanmoins l'industrie de la pulpe ne redoute aucune concurrence sérieuse (si ce n'est celle de la Russie), à cause des conditions exceptionnelles qu'elle rencontre au Canada. C'est pourquoi cette industrie mérite l'attention sérieuse de la papeterie française.

ELLIS-ISLAND

Le tamis de l'émigration. — L'Ile d'Ellis. — Débarquement de l'Europe au Nouveau-Monde. — Tableau. — 3,000 hommes, femmes et enfants arrivent chaque jour. — Formalités. — Visites corporelles. — Enquêtes. — Ceux qu'on renvoie. — Désespoirs. — Attentes. — Le tribunal d'enquête. — Avez-vous 30 dollars? — Canalisation des immigrants vers leur destination. — Organisation pratique. — Origine des immigrants. — L'Italie et l'Autriche se dépeuplent. — Les reconnaissances. — La cage isolatrice. — Ivresse des effusions. — Une jeune mulâtresse qui ne parle que français. — Le voyageur patriote s'entremet. — Les abandonnés. — Les œuvres de secours. — Bureaux de placement. — La vieille femme en larmes. — Dortoirs. — Coup d'œil d'ensemble. — Où sont les futurs milliardaires? — *Go ahead!* — Le premier pas sur la terre du Nouveau-Monde. — Statistiques.

J'ai voulu, avant de quitter l'Amérique, me rendre compte de la façon dont elle accueille ses futurs millionnaires; j'ai voulu surtout recevoir l'impression de ces milliers de misères, d'énergies et d'espoirs à leur arrivée dans l'inconnu.

Et, de retour à New-York, je suis allé visiter Ellis-Island.

L'île d'Ellis est l'endroit où le gouvernement amé-

ricain reçoit la première visite des émigrants : c'est l'antichambre de la Terre Promise. Nul colon ne peut débarquer s'il n'a passé par là.

On a bâti, sur une île minuscule, située au milieu de la baie de New-York, une construction en briques et fer qui, de loin, a l'air d'un grand casino. Je me tenais, par un clair matin de juin, devant la passerelle du débarcadère par où allaient défiler les émigrants. Le navire accosta, et le défilé commença. Italiens du Nord et du Sud, Slovaques, Russes, Hollandais, Arméniens, Juifs, Allemands, Roumains, Hongrois, Grecs, Monténégrins, des jeunes gens, des vieillards, des enfants, des femmes; des allures fortes, décidées, des silhouettes fatiguées, énergies déjà aux trois quarts abattues, des airs ouverts, souriants, braves, des regards timides, fuyants, des dos qui saluent sans raison et des tailles qui se redressent, et des moustaches provocantes. Tous ces gens sont encombrés de paquets mal ficelés, de caissetins sans couvercles, de valises bondées, à demi ouvertes, de ballots éventrés, de nippes et de couvertures, de cartons défoncés, de faisceaux d'ustensiles, de parapluies, de paniers, de boîtes, de cabas, d'étuis à violon, à mandoline, à guitare, des mouchoirs à carreaux enveloppant du linge ou des vêtements, des sacs en serpillière qu'ils portent à la main, sur leur dos ou sur leur tête; les femmes, plus chargées encore que les hommes, traînent en même temps des enfants à leurs jupes, en portent dans leurs bras, sur leur dos. Toutes les coiffures de l'univers : des chapeaux à fleurs, des fanchons, des madras multicolores, des foulards en pointe, des cornettes, des bonnets, des capuchons, jusqu'à des aumusses napolitaines et des chapeaux

d'hommes en feutre mou, en feutre dur, des bonnets de fourrure, des casquettes, des calottes, des tarbouches, des chapeaux de paille, un turban et même un chapeau haut de forme; et des chaussures de même style : gros souliers ferrés de montagnards du Piémont, bottes de Tcherkesses, éculées, décorées de broderies rouges ou bleues, bottes russes, socques, espadrilles, chaussons, butant sur le bois de la passerelle, s'écrasant maladroitement les uns les autres.

Tout ce monde est canalisé vers un hall immense où un premier triage se fera. Ils sont là 3,000, chacun un papier vert à la main et un numéro épinglé à la poitrine : bêtes marquées pour le sacrifice, troupeau ahuri, effaré et docile, qui obéit au moindre geste des *officiers* en dolman orné de ganse noire. On les bouscule, on les presse, ils n'opposent aucune résistance, ne disent pas un mot de protestation, comme endormis, hébétés par les quinze jours de mer, l'imprévu de cette organisation, de ces formalités, et surtout, sans doute, par l'inconnu qu'ils sentent gronder là, tout près d'eux, derrière ces barrières qui se dressent encore entre eux et leur définitive liberté. Mon regard s'attache de préférence sur les femmes que je devine seules avec leurs petits dans les bras ou suspendus à leurs robes. Beaucoup sont grosses; leur ventre ballonné relève leurs jupes déjà courtes, montrent leurs chaussures pauvres ou leurs bottes et leurs bas de laine grossière.

Ignorantes de tout cela, elles voudraient parler à quelqu'un, se renseigner; elles s'adressent à moi qu'elles voient circuler librement parmi les groupes, me prenant pour une autorité. Je ne comprends pas leur langage, et j'essaie de le leur faire entendre;

mais, comme les enfants, elles n'admettent pas que je ne comprenne pas une chose si simple, elles insistent, s'accrochent à moi, et me voilà au milieu de dix, vingt personnes, hommes et femmes mêlés, qui me montrent des papiers fripés et gras, en parlant tous à la fois des langues inconnues.

La première formalité à remplir est celle de la visite des médecins. On place les arrivants à la queue-leu-leu, et on les dirige vers un grand hall divisé dans toute sa longueur par des barrières et des grillages. Quand ils se présentent à l'entrée de la salle, deux médecins-inspecteurs, en uniforme, dolman noir et boutons de cuivre, les reçoivent, et très vite les dévisagent. Un leur dit : « Regardez-moi bien en face ! » Les gens obéissent comme des hypnotisés, demeurent immobiles tandis que le médecin leur retourne prestement la paupière pour s'assurer qu'ils n'ont pas le *trachoma*, maladie contagieuse des yeux, écarte leurs cheveux pour vérifier l'état du cuir chevelu, leur fait ouvrir la bouche dont il vérifie la santé des muqueuses, se plonge les mains dans un bassin d'eau mélangée de sublimé et passe au suivant. Tout cela demande moins de temps que je n'en ai mis à vous le dire. Souvent le fonctionnaire se dispense de ces examens, jugeant au simple aspect de l'individu qu'il est en bonne santé. Si, au contraire, il a découvert une tare, — maladie incurable ou contagieuse, — il met le malade de côté pour l'examiner plus en détail ensuite. Ceux que l'on retient le plus souvent pour raison de santé, ce sont des Juifs. Beaucoup de ces malheureux sont des dégénérés. La vie d'épouvantable misère qu'ils mènent en Russie, en Pologne, en Autriche, en Arménie, le défaut de croisement de la race depuis des siècles les ont fait tomber au dernier rang de

l'animalité humaine. Il ne leur reste que l'indomptable énergie du sang, l'instinct vital si tenace dans ces complexions débiles. A voir côte à côte un de ces pauvres Juifs épuisés, mais à l'œil pénétrant et lucide, et ce jeune et rustique moujick rose, souriant d'un sourire béat et presque stupide, on est naturellement porté à songer aux siècles de culture qui séparent les deux races, à la force de brutalité qui sommeille chez l'un, aux trésors d'ingéniosité, aux ressources multiples, à la souplesse que les persécutions séculaires ont créés chez l'autre. Justement le médecin vient d'arrêter toute une famille : le père, la mère et quatre enfants; le dernier né, âgé de cinq ans, est à moitié paralysé et ne peut parler. On ne le laissera pénétrer en Amérique que lorsque ses parents auront établi qu'ils ont les moyens de l'élever sans avoir recours à la charité publique. Il n'est pas admis de non-valeurs sur le sol américain![1].

Je demande :

— Qu'arrivera-t-il si vous ne l'acceptez pas?

— Les parents s'arrangeront pour le faire recon-

1. Les étrangers qui habitent le pays depuis moins d'un an sont eux aussi soumis aux lois des émigrants. Si un émigrant devient une charge publique pendant une période de douze mois ou s'il a recours à la charité publique, il est rembarqué, aux frais de la Compagnie de navigation. Le « Outdoor poor Bureau » entretenu par la Cité de New-York règle 2,000 cas de ce genre chaque année.

Le cas du prince Ranyi T. Smilie est intéressant. Le prince, venu à New-York comme un potentat oriental avec un cortège de suivants au teint jaunâtre, n'était qu'un vulgaire cuisinier dont l'arrivée habilement exploitée, servait de réclame à un restaurant oriental dont il était le cuisinier, et où ses suivants lavaient la vaisselle. Quand le restaurant fit faillite, les garçons demandèrent un secours. Ils furent envoyés à l'île d'Ellis et bientôt après rembarqués.

duire d'où il vient par l'un d'eux, puisqu'ils ont trois autres enfants.

— Qui décidera cela?

— La commission d'enquête permanente qui fonctionne ici et dont le rôle est de décider des cas douteux.

— Et qui paiera le voyage?

— La Compagnie de navigation qui les a amenés et qui en est responsable.

Lorsque les émigrants ont subi l'examen médical, ils arrivent, groupés par nationalité, devant des inspecteurs chargés de les interroger dans la langue de leur pays, sur leur état civil, leur passé, leurs moyens d'existence, leurs relations aux États-Unis et leurs projets.

L'inspecteur a devant lui le dossier de chaque émigrant établi au départ du paquebot par les agents de la Compagnie de navigation. Ce dossier comprend les renseignements suivants :

Nom et prénoms de l'émigrant. — Son âge. — Son sexe. — S'il est marié ou célibataire. — Sa profession. — S'il sait lire ou écrire. — Sa nationalité. — Sa dernière résidence. — Ses ports d'embarquement et de débarquement. — La résidence où il doit se rendre. — S'il a un billet pour cette résidence. — S'il a payé lui-même le prix de la traversée, ou si elle a été payée par d'autres personnes, par une corporation, une société, une municipalité ou un gouvernement. — S'il porte sur lui une somme d'argent, et si cette somme est supérieure à 30 dollars (150 francs) et de combien? — Si cette somme est inférieure à 30 dollars, l'émi-

grant va-t-il rejoindre un parent? — Le nom et l'adresse de celui-ci? — S'il est déjà venu aux États-Unis? — Quand et où? — S'il a été en prison, à l'hospice ou dans une maison de secours? — S'il est polygame. — Son état de santé physique et mentale. — S'il est estropié ou difforme. — Et si oui, les causes de cette difformité.

L'inspecteur interroge chaque émigrant sur tous ces points pour vérifier si ses déclarations concordent. Dans le cas affirmatif, et s'il montre les 150 francs fixés comme minimum, et s'il verse les deux dollars exigés par le gouvernement américain comme prix d'entrée dans le Grand Cirque national, l'homme est admis. Sinon, il attendra que son tour vienne d'être interrogé par la Commission d'enquête.

Mais, même s'il satisfait à toutes les exigences de la loi, il n'est pas encore libre. A moins que le but de son voyage ne soit New-York, il ne mettra pas le pied dans la ville. Parqués dans une immense rotonde, les émigrants sont groupés par destinations. Des couloirs de barrières, disposés en éventail, les conduiront jusqu'au quai d'embarquement où des ferry-boats les recevront pour les mener directement à leurs gares respectives où on les surveillera jusqu'au départ des trains. Car la plupart de ces gens sont de grands enfants qui ne peuvent se conduire eux-mêmes et que le gouvernement américain, de concert avec les sociétés d'émigration, prend sous sa tutelle. Avant cette organisation, il arrivait que des malheureux venus pour rejoindre leurs parents ou leurs amis et se mettre sous leur sauvegarde, ou des femmes à la recherche de leurs maris, allaient

vers eux pendant que ceux-ci venaient au-devant d'eux; des adresses mal données, de simples erreurs d'orthographe faisaient que ces gens se cherchaient quelquefois pendant des mois sans se trouver, ou même ne se retrouvaient jamais. Aussi, les précautions prises par l'administration, pour excessives qu'elles paraissent, ne sont que strictement utiles en réalité.

En passant je recueille quelques chiffres : En quatre-vingts ans, de 1821 à 1900, plus de 19 millions d'émigrants ont débarqué aux Etats-Unis. L'Allemagne en a envoyé 5 millions, l'Irlande près de 4 millions, la Grande-Bretagne 3 millions, les États scandinaves 1,246,000, l'Autriche 1 million, l'Italie 1 million. Autrefois le courant d'émigration venait du Nord de l'Europe, à présent il vient du Sud. Il y a maintenant une entrée annuelle de 180,000 Autrichiens, 190,000 Italiens, 130,000 Russes. A eux trois, ces pays font les 75 p. 100 de l'émigration totale aux États-Unis. Et la proportion augmente tous les jours[1].

Je suis le flot des émigrants qui déambule à travers les halls, les grillages et les barrières. Je les regarde passer devant le bureau de change. Leurs caractères se montrent là dans toute leur naïveté. Il y en a qui ne veulent pas changer leur argent, par méfiance; d'autres, seulement prudents, qui n'en changent qu'une partie. D'autres, enfin, qui étalent tout leur

1. Le plus curieux, c'est que, pendant ce temps, l'Italie qui se dépeuple, paraît devenir plus prospère. Le phénomène s'explique par les 100 millions d'or que les émigrés italiens en Amérique, renvoient annuellement dans leur pays, produit de leurs économies. Il n'y a, en effet, qu'à peine une moitié d'Italiens qui se fixent définitivement aux États-Unis.

petit pécule avec une confiance souriante. C'est un déballage attendrissant de vieux porte-monnaie, de sacs de cuir, de drap ou de toile; les doigts gourds tirent avec des gestes précautionneux les roubles, les lires et les florins de papier, les marcks d'argent et les sous de nickel ou de bronze. Et, longuement, l'argent rendu est compté, recompté, et replacé dans les sacs et les porte-monnaie aussitôt enfouis dans les jupons de dessous ou sous le plastron de la chemise. Les caissiers, pommadés, froids et corrects, s'impatientent parfois de ces lenteurs.

Quand ils ont subi les inspections médicale et verbale et changé leur argent, les émigrants à destination de l'intérieur du pays sont conduits, par un escalier spécial, au bureau des billets de chemin de fer où des employés parlant toutes les langues leur indiquent avec précision leur itinéraire. Dans une pièce contiguë, ils trouvent un étalage de victuailles à la manière allemande, où domine la charcuterie, et où ils font à bon compte leurs provisions : c'est la Société de secours aux émigrants qui tient ce magasin. Le bureau de poste et de télégraphe est rempli de la foule d'émigrants qui, sachant écrire, sont pressés de donner de leurs nouvelles à ceux qu'ils ont laissés.

Les émigrants à destination de New-York sont divisés en deux sections : ceux qui sont réclamés par quelqu'un de la ville (maîtres, parents, amis), ceux qui n'y connaissent personne et n'ont pas d'emploi assuré. Des escaliers différents les mènent à des salles différentes.

Suivons d'abord ceux qu'on attend. Ils savent que leur délivrance est proche, et leur hâte est fiévreuse. Ils courent, ils sautent, ils rient pour la plu-

part; ils se donnent des tapes dans le dos. Les voilà dans une première salle. Ils regardent de tous côtés, anxieusement; mais ils ne voient rien encore : un grand rideau est tendu sur le grillage de fil de fer derrière lequel se trouve la salle d'attente du public. On évite ainsi les cris, les scènes bruyantes qui avaient lieu autrefois, quand, des deux côtés de la clôture, les gens se reconnaissaient. On ne comptait plus les crises de nerfs, les attaques... Aussi, à présent, on les appelle par tout petits groupes. Les personnes qui attendent s'approchent d'un compartiment grillé et, le rideau écarté, peuvent voir celui ou celle qu'elles sont venues chercher. Deux ou trois minutes se passent encore, et l'homme est libre! Il y a bien des manifestations, mais peu à la fois, moins fortes grâce à la précaution prise pour en épuiser à rebours l'intensité. Du côté du public toutes les figures sont heureuses, illuminées d'une joie touchante. Du côté des émigrants, le tableau est plus saisissant encore. Ces gens abattus, tristes, fatigués, qui languissent depuis des heures dans l'espoir de leur délivrance définitive, se transforment soudain à l'appel de leur nom. Les voilà riant, gesticulant, oubliant déjà les ennuis et les souffrances passés, tout à la joie sentimentale de retrouver de la sympathie après l'affreux désarroi du départ, du voyage et de l'arrivée!

Ce que je ne vous dis pas, c'est l'indescriptible brouhaha d'allées et venues, d'interpellations, de prières, de demandes de renseignements dans toutes les langues, qui se croisent dans cette fourmilière. Car, une fois l'inspection passée, Russes, Italiens, Allemands, Tchèques, n'ont plus devant eux que des agents américains ne parlant que l'anglais. Et si

ces pauvres gens n'ont pas bien compris ce qu'on leur expliqua un peu hâtivement, les voilà comme des âmes en peine, tenant à la main leurs papiers qu'ils présentent à tous ceux qu'ils rencontrent, avec des airs désolés. Je croise une petite mulâtresse coiffée d'un chapeau de coquelicots, et qui s'adresse en vain aux agents galonnés qui se trouvent sur son passage. Elle ne parle que le français! Et personne ici ne la comprend. J'ai pitié d'elle et je m'arrête. Elle m'explique qu'elle vient de la Guadeloupe, et qu'elle est envoyée comme domestique chez une dame de New-York dont elle a l'adresse. Mais cette dame n'est pas venue au-devant d'elle, et elle veut savoir ce qu'elle doit faire. J'explique cela à un fonctionnaire qui la rassure et lui promet d'écrire aussitôt à ladite dame. Mais combien d'heures lui faudra-t-il attendre?

Il y a en effet, de pauvres gens qui piétinent là depuis deux ou trois jours : leurs lettres ne sont pas parvenues, ou l'ami ou le parent sur lesquels ils comptaient sont malades, ou quelquefois morts, et ils se morfondent, dans une incertitude déprimante; tas d'épaves de malchanceux que la guigne poursuit jusque dans leur effort désespéré de la fuir en un autre hémisphère!

Si, finalement, quelqu'un ne vient pas les réclamer, on les met entre les mains des sociétés de bienfaisance qui les aident provisoirement et leur procurent rapidement de l'ouvrage. Ces sociétés sont fort bien organisées, la société allemande, la société italienne et la société anglaise surtout. Elles ont créé des caisses de secours et des bureaux de placement dont le fonctionnement est, me dit-on, parfait.

Ceux et celles qui ont été « réservés » soit par les médecins, soit par le contrôleur administratif, sont conduits, comme nous l'avons dit, devant une commission d'enquête composée de quatre membres. Ils doivent répondre à un véritable interrogatoire. S'ils se trouvent sans argent ni relation en Amérique et si, avec cela, ils sont vieux ou malades, on les renvoie d'où ils viennent. Mais un homme jeune, bien portant, décidé, avec une profession, n'est jamais refusé, même dénué de ressources et de références. C'est une question d'espèces : les États-Unis ne veulent pas hospitaliser des non-valeurs. A la porte de ce tribunal, je rencontre un jeune Polonais de quinze ou seize ans qui pleure parce qu'on l'a séparé de son ami dont le cas est douteux. Il a peur de rester seul dans ce pays inconnu, et, en nous racontant son angoisse, il gémit et sanglote à fendre l'âme; d'une main il tient un sac de papier ouvert rempli de reines-claude, de l'autre quelques loques nouées par une corde, et il essuie ses pleurs avec sa manche. Une vieille femme en cheveux blancs est là aussi, qui attend. Son fils est mineur dans le Colorado; il lui a bien envoyé son billet de voyage pour le rejoindre, mais non les 30 dollars supplémentaires exigés par les règlements pour entrer en Amérique. Alors, on la retient jusqu'à ce qu'une attestation en règle établisse que son fils est réellement en état de subvenir à tous ses besoins. Il faudra pour cela des jours, peut-être des semaines. Et la pauvre vieille se lamente. Voici encore des épaves, des

vieillards, un jeune idiot, des scrofuleux, des juifs, arrêtés par le service de santé, à qui on va signifier le refus d'entrer, et qui s'en doutent et qui sont tristes à mourir, des criminels évadés des prisons d'Europe, ou en rupture de ban, signalés par la police, des ouvriers qui ont signé d'avance un contrat de travail, ou plutôt qui se sont *loués* à des entrepreneurs à des conditions défendues. Ils racontent leurs histoires à tout venant, me prennent à témoin, suppliant mon guide de les écouter et de les aider. Pauvres gens !

En haut, se trouve la salle où attendent ceux dont les cas n'ont pu être réglés tout de suite. Des lettres à écrire dans leur pays d'origine, des références lointaines à vérifier, les retiennent quelquefois pendant des semaines, les hommes dans une salle, les femmes et les enfants dans une autre. Un vieux dit son chapelet dans un coin, d'autres sont assis tristement sur un banc ou s'appuient mélancoliquement sur le rebord de la fenêtre d'où ils voient l'Hudson et ses escadres ensoleillées; il y en a qui marchent sans s'arrêter à travers la pièce; en voici un qui lit à voix basse, en voilà qui sommeillent, la tête appuyée au mur.

Dans le quartier des femmes, des enfants hurlent, courent, ou sont assis, les jambes nues sur le carreau, s'amusent avec des bouts d'étoffes, jargonnent tout seuls; d'autres dorment comme des bienheureux, la tête sur un oreiller appuyé au banc; les femmes, figures de douleur, de résignation, et aussi d'énergie, cousent ou tricotent. L'une d'elles, une paysanne piémontaise, vient à nous pour nous expliquer qu'elle est veuve, et qu'on l'a séparée de ses deux petits enfants tombés malades en route et qu'on a mis à l'hôpital en arrivant.

Elle demande à aller les voir, tout en pleurs. Et s'il n'y a pas là d'interprètes, il lui faudra des heures pour se faire comprendre.

Pendant tout leur séjour dans l'île, les émigrants ne paient rien pour leur entretien : les compagnies de navigation qui les amenèrent en ont la charge. Logés et nourris aux frais de ces compagnies, ils couchent dans de vastes dortoirs clairs et propres, garnis de lits de fer à sommier, les hommes et les femmes séparés. Il y a à peu près cinq cents places pour chaque sexe. Des lavabos très propres, des bassins pour le lavage du linge et des séchoirs à la vapeur sont à leur disposition. On leur donne trois repas par jour dans des réfectoires confortables, qui portent leur enseigne écrite en cinq langues : anglais, allemand, italien, français, russe.

De l'endroit où je suis, je plonge dans le grand hall où tout à l'heure je vis défiler devant les médecins le troupeau des émigrants. Je ne puis me détacher de ce spectacle.

Cette foule grouillante de misérables ouvriers, ouvrières, paysans, domestiques, commis, qui portent avec eux toute leur fortune dans ces paquets enveloppés de loques fanées, ces maudits bannis par la malchance de leurs ingrates patries, c'est l'Amérique ! Ce sont eux, ce sont leurs frères de misère, émigrés comme eux des mêmes pays depuis soixante ans, qui ont fait l'Amérique d'aujourd'hui et qui vont faire l'Amérique de demain. Le grand-père Van der Bilt, le grand-père Gould, le père Rockefeller, Carnegie, Frick, tous ces archimillionnaires qui gouvernent aujourd'hui le Nouveau-Monde, sont arrivés ici plus misérables encore peut-être, il n'y a pas bien long-

temps; ils avaient cette allure, cette tenue, ces appétits, mais cette énergie aussi. Car voilà de quoi saisir l'observateur qui prend son temps pour regarder : chez la plupart de ces miséreux une énergie se lit, une idée fixe plisse leurs fronts et remplit leur regard. Est-ce une suggestion? N'est-ce qu'une illusion? Pourtant n'ont-ils pas quitté tout : leurs montagnes, ou leur puszta sans route où volent les cigognes, ou les vallées désolées des sierras, ou les fiords solitaires, tous leur clocher, leurs habitudes, leurs amis, une mère, une maîtresse, souvent une femme et des enfants; il leur a fallu s'arracher violemment à tout cela, même à leur habituelle misère, le délibérer, le vouloir, partir enfin, faire quinze jours de voyage de l'autre côté du monde, avec l'idée de débarquer dans cet inconnu bouillonnant sans autre ressource que leur volonté, que leur énergie. Ils sont donc volontaires, leur présence le prouve, et aussi, décidément, leurs mâchoires, leurs mentons pareils à tous les mentons de ce pays, leur donneront dans un an des profils de compagnons de Romulus.

« Avancez! avancez! » (*Go ahead! Go ahead!*) leur crient constamment les agents de service.

Et ils avancent, se bousculent, se piétinent, déjà!

— Avancez! Avancez!

C'est leur seul but, leur unique idéal. Et cette tourbe avance, progresse; la voilà sur le seuil de l'escalier, la voilà sur le quai, sur le ferry-boat, la voilà en route pour tous les coins de l'Amérique!

Je sors, à la suite de ceux qui sont admis définitivement et dont la destination est New-York. Je l'ai vu. Ils sont presque sans argent, sans relations, et leur profession, ils n'y tiennent guère. Ils feront ce

que la chance leur conseillera de faire. Mais que doivent-ils se dire, en mettant le pied sur les quais de Battery Place, devant ce décor mouveau de la grande ville où s'agite un cauchemar d'activité et de bruit? En voici un qui sort, son maigre baluchon à la main. Son pas hésite, il regarde devant lui les hautes maisons, les tramways, il a l'air d'écouter la clameur immense éparse... Il s'arrête, que se passe-t-il dans sa cervelle remplie d'espoir? Je voudrais le lui demander. Le sait-il lui-même? Travailler d'abord, évidemment, puisqu'il est venu pour cela, puis s'acclimater, puis s'orienter à travers les possibilités, les mieux, les occasions supérieures imprévues, chercher sa chance... Mais comme tout cela doit être fumeux dans sa pauvre tête[1] !

1. Le nombre des immigrants qui sont arrivés pendant l'année 1904 en Amérique a été de 812,870 personnes, contre 857,046 pendant l'année précédente, ce dernier chiffre étant d'ailleurs le plus élevé qui ait jamais été enregistré dans l'espace d'un an.

Des 812,870 personnes arrivées pendant l'année 1904, 549,100 étaient du sexe masculin; 168,000 des immigrants ne savaient ni lire, ni écrire. La grande majorité, soit 606,019 personnes, sont passées par le port de New-York.

Pour l'année 1904, c'est l'Italie qui vient en tête avec 193,296 personnes; ensuite viennent l'Autriche-Hongrie, avec 177,156; puis la Russie et la Finlande, qui envoient aux États-Unis 145,141 personnes; pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, le chiffre est de 87,590, dont 36,142 pour le compte de l'Irlande. Il est intéressant de noter que l'immigration des Allemands dans les États-Unis, pendant l'année en question, ne donne que le chiffre relativement restreint de 46,380 personnes.

DERNIÈRES NOTES AVANT LE RETOUR

Retour en arrière. — Le voyageur analyse ses impressions. — Grimaces d'Europe vite oubliées. — Sommes-nous plus désintéressés que les Américains? — Le gagne petit européen. — Médiocrité de la vie en France. — Orgueil américain. — Exagération dans le *self-approbation*. — Recherche générale du gain. — Portrait d'un Américain prospère. — M. Roosevelt fanfaron et bluffeur national. — Pauvre Europe! — L'Amérique est-elle faite des meilleurs enfants du Vieux-Monde? — Le self-control. — Infériorité des Latins impulsifs. — Critique du stoïcisme. — Théorie de la libre expansion. — Quel sera l'avenir de la race américaine? — Civilisation supérieure ou déchéance brutale? — Un policman qui a de la mémoire. — Les *quick-lunches*. — Restaurateurs confiants. — Paysages de l'Est. — Sortie des villes. — Désordre. — Sensation du provisoire. — Un Paul de Kock de 20,000 francs! — Chez Mr. et Mrs. Emery. — Un joli intérieur américain. — Wall Street. — La banque Pierpont Morgan. — L'immeuble du *Standard Oil*. — Le voyageur se foule le pied à trop regarder ces maisons fameuses. Une milliardaire qui a faim. — Pays sans flâneurs. — Comment utiliser les fumées perdues? — Visite de la prison de New-York. — Quelques jeunes assassins. — M. Jérôme, l'attorney général m'admet à son « petit cirage ». — Coney Island. — Foire de Neuilly gigantesque. — Les mille inventions amé-

ricaines pour se rompre le cou. — M. Rockefeller a toujours quelques millions au service de ses amis. — L'Europe inhospitalière aux pauvres gens. — Mot de Booker T. Washington.

En arrivant au Nouveau-Monde, l'Européen, choqué du mépris, ou plutôt de l'ignorance des règles les plus élémentaires de la sociabilité à laquelle il est habitué, regarde d'un œil sans sympathie ces hommes et ces femmes qui revêtent tous les dehors des classes aisées et polies, et qui n'ont même pas les délicatesses des paysans et des ouvriers de l'Ancien-Monde. Car le peu de manières et d'égards que l'Européen pauvre apporte de son pays en Amérique, il les oublie vite, n'en ayant pas l'emploi ni, comme disent les Américains, « le paiement ». On a beau se dire que ces façons, ces prévenances, ces grâces, ces sourires, ces coups de chapeau, ces formes enveloppées de chez nous ne sont que des grimaces et des hypocrisies, on y est tellement habitué qu'elles vous manquent bientôt. Et elles vous manquent à un point tel que vous avez la sensation, d'ailleurs réelle, d'un monde tout à fait différent du nôtre, un peu barbare, que vous ne comprenez pas, où vous n'êtes pas compris.

Je conservai très forte cette impression pendant les quatre premiers mois de mon séjour. Peu après, et jusqu'à mon départ, mon état d'esprit changea.

Pour ne pas me singulariser, et par la force des choses, je m'étais plié aux manières du pays. Je ne me découvrais plus inopportunément. Je ne remerciais plus sans utilité, je ne souriais plus du tout, en un mot je ne me croyais plus forcé d'être aimable, ni poli à la façon de France. Je n'attendais plus des gens ce

que je savais qu'ils ne me donneraient pas, je leur rendais strictement leurs bourrades et j'avais le sentiment d'être quitte envers mes semblables.

Après quelques mois de cet exercice, il me parut que quelque chose de l'âme américaine m'avait pénétré. Je me sentais comme purgé des traces d'un état antérieur, et à l'aurore d'une vie nouvelle. Dès lors le côté attrayant de ce pays m'apparut. J'appréciai les grimaces de notre éducation pour ce qu'elles valaient réellement; non seulement je compris qu'elles ne cachaient pas moins d'égoïsme et de brutalité foncière que le sans-façon yankee, — le simple raisonnement m'en avait déjà convaincu, — mais *je l'éprouvai*. En même temps, je fus frappé d'une autre vérité. Je reconnus que, sous tant d'apparences désintéressées, nous ne songions qu'à gagner de l'argent. Nos goûts d'art sont-ils si réels et si profonds? N'inclinons-nous pas, — en général — vers ce qui est riche et ce qui est cher? N'admirons-nous pas de toute notre bassesse et de toute notre envie les gros millionnaires et les fortes caisses? Notre dédain — purement verbal — pour les parvenus de la richesse est-il autre chose qu'une impuissance à les égaler? Et notre hypocrite mépris pour les choses du négoce ne vient-il pas de notre incapacité actuelle d'agir et de lutter contre plus forts que nous?

S'il en est ainsi, si nous sommes hantés comme les autres du souci de la richesse et du bien-être, l'Amérique est le pays idéal pour y atteindre. Ici on ne cache pas son goût de l'argent. Chacun sait que son voisin n'y est venu que pour en gagner. Et comme il y aura de la place pour tout le monde pendant longtemps encore, la lutte y est non pas moins ardente,

mais moins mesquine que partout ailleurs dans le monde. La lutte qui s'y fait est une lutte de vitesse et d'ingéniosité. Je ne parle pas ici, naturellement, des magnats, qui étranglent les plus faibles et s'étranglent entre eux avec tant de féroce facilité; je parle de l'ensemble de la vie, de la moyenne visible des 80 millions d'Américains qui peuplent le continent.

On sent partout une telle abondance de vie, chez les plus riches comme chez les ouvriers les plus modestes, qu'on prend en pitié l'existence étriquée de gagne-petit de nos maigres millionnaires européens! Cette pose, cette ostentation détestables que nos bourgeois mettent à dépenser un louis, sont inconnues ici. L'ouvrier, l'employé qui gagnent quinze ou vingt francs par jour, les dépensent, et cela tout simplement. Il va au théâtre avec sa femme, à des places à cinq francs et à dix francs sans faire pour cela le paon! Pensez-vous à la silhouette de « l'épouse » du fonctionnaire de province qui paie dix francs sa place un soir de gala au théâtre municipal? Ici le petit boutiquier, l'employé, le domestique et leurs femmes, comme ils n'étonnent personne en donnant deux dollars pour leurs fauteuils, ne s'étonnent pas eux-mêmes.

Pourtant l'Américain s'admire en tant que peuple, et il en a bien le droit. Mais il s'admire un peu à l'instar des parvenus, c'est-à-dire naïvement et sans nuance. Il se fait gloire à la fois de l'immensité de son territoire, de ses 80 millions d'habitants, de sa prospérité, de ses 360,000 kilomètres de chemins de fer, de ses richesses naturelles, de ses deux océans, de tous ses climats, de tous ses voisinages, il s'émerveille de ce qu'il possède et de ce qu'il possédera. Il s'enivre et

se gonfle tant et tant, qu'il en deviendrait insupportable si l'on ne savait que la vie se chargera bien de le rappeler à plus de modestie.

Qu'il pense à nous, et sache que nous souffrons de ce mal si difficile à guérir : la vanité nationale ! Jusqu'à ces dernières années, comme il se voyait forcé de tout prendre à l'Europe, il refrénait son orgueil d'être riche et prospère. Déjà, il oublie qu'il doit tout à sa vieille mère l'Europe. Il a tendance à croire que c'est lui qui a tout inventé, et il trouve des flatteurs pour le lui dire. Le nombrilisme le guette !

J'ai souvent entendu reprocher aux Français en particulier, aux Latins en général, par les Américains du Nord, les Yankees de l'Est, leur manque de sérieux, leur exubérance enfantine, leur frivolité, l'absence de tout contrôle et de toute discipline morale. Pour ces durs hommes, la supériorité d'un peuple, — et en l'occurrence, il s'agit visiblement du leur, — réside dans la parfaite domination de soi, dans la maîtrise absolue de la volonté sur le reste des virtualités physiques et morales. Pour eux encore, et par conséquent, l'Europe latine est destinée à se laisser absorber et dominer par les races volontaires et énergiques.

L'Américain considère le self-control comme la vertu la plus importante ; il en est fier plus que de n'importe quoi. La femme, le mari, la mère, l'enfant meurent, on ne doit pas pleurer. Il est interdit de montrer sa douleur. C'est le contraire chez les races méridionales : en France même, la larme facile passe pour un excès de sensibilité, jamais blâmé. En

Italie, en Espagne, en Corse, dans le midi de la France, l'usage veut que des gémissements convulsifs accompagnent la douleur en public. C'est pour ainsi dire une règle. Plus on pleure et plus on crie, et mieux on a l'air de remplir le devoir du deuil. Si l'on descend encore vers des latitudes plus chaudes, chez les nègres, les démonstrations touchent à la démence. Je ne crois pas ces mœurs bonnes, elles sont l'exagération d'une qualité, et touchent au cabotinage, puisqu'il s'agit de manifester, *pour les autres*. Mais n'y a-t-il pas, en sens inverse, une exagération pareille, et n'est-ce pas, pour un vain idéal de volonté et de lutte, s'exposer à tarir à la longue les plus riches spontanéités de l'être, remplacer, en somme, par une discipline négative, l'abondante et féconde liberté de l'instinct? N'est-ce pas aussi *pour les autres* qu'on se contracte et qu'on maîtrise sa peine jusqu'à supprimer les larmes, et ce cabotinage vaut-il mieux que l'autre? Il est naturel de pleurer quand on souffre. Pour ne pas pleurer à la sensation d'une douleur, il n'est pas mille moyens, il n'en est qu'un : c'est de s'abstraire de la douleur, ou de s'en distraire. Or, est-il si bon, si sain, si admirable de supprimer la compassion qui naturellement fait souffrir? Par la pitié nous nous rapprochons de nos semblables, nous nous améliorons, et par conséquent nous enrichissons notre nature. En n'aimant que soi, c'est-à-dire en supprimant peu à peu — et ce n'est pas long — toute raison de souffrir par les autres et pour les autres, on arrive, en effet, à une maîtrise qu'on peut alors appeler d'un nom plus vulgaire. L'égoïsme doit-il donc devenir l'idéal des hommes de l'avenir? Au contraire, ne marchons-nous pas avec les grands humanitaires

modernes vers un idéal plus élevé, de solidarité? Par leurs tendances naturelles, leur éducation, leur religion et leurs mœurs, par toute leur philosophie individualiste, les Anglo-Saxons paraîtraient destinés à résister à ce mouvement d'expansion bienveillante de la race humaine, si l'on ne songeait à l'inépuisable richesse de la vie.

En dernière analyse, et en toute impartialité, l'impression qu'on remporte de ce pays extraordinaire, c'est qu'il est composé de faims et de soifs non satisfaites de la vieille Europe. Et c'est ce qui fait la violence inouïe de cette vie extérieure, des affaires et du reste.

De là aussi ce chaos et ce désordre des esprits si frappants pour l'étranger et que l'Américain lui-même est incapable d'expliquer. Comment, à l'heure qu'il est, l'unité se serait-elle faite parmi ces millions de compagnons répandus sur des milliers de kilomètres carrés, auxquels viennent chaque année, s'ajouter un million d'êtres nouveaux?

Personne donc ne sait ce que deviendra l'Amérique, ni le fanfaron-brouillon Roosevelt[1], ni personne, et bien hardis ou bien ignorants ceux qui voudraient le prédire. Comme les parvenus de chez nous, peut-être se blaseront-ils, et, assouvis leurs appétits, du calme viendra-t-il, en attendant la dou-

1. M. Roosevelt répète souvent que l'Amérique n'est peuplée que de l'élite de l'Europe. A l'entendre, il ne reste donc plus chez nous que des non-valeurs et des incapacités, et les Etats-Unis ont fait le trust des intelligences, comme ils avaient fait le trust de l'acier et de la gomme à claquer. M. Roosevelt va peut-être un peu loin.

ceur des mœurs et le goût de la beauté. Alors ils toucheront à une haute civilisation, à des complications supérieures aux nôtres. Ou bien ils s'abrutiront par des excès de sport et de combativité, ou se dégraderont par des soucis trop étroits.

On saura cela dans cinq cents ans.

A mon premier passage à New-York, on avait cru devoir me présenter à un policeman toujours en service au même endroit de Broadway. J'avais demandé la raison de cette présentation. La réponse qu'on me fit fut évasive : « Ça n'est pas mauvais. Il faut être bien avec les policemen ». Et c'est vrai que tout Américain se montre plein de déférence pour eux, paraît fier d'être reconnu par eux. Cherchez pourquoi.

Quand, après six mois, je revins à New-York, — je n'exagère pas, — le même policeman me reconnut, me sourit d'un petit air de connaissance, ôta son gant, et me serra la main avec bienveillance.

Un Quick lunch.

A la porte basse d'un petit restaurant de Broadway, il est écrit : *Quick lunch* (déjeuner rapide). On fait la queue; ce sont des employés des bureaux de la ville basse. C'est aussi l'heure de mon déjeuner et je me mêle à la foule des affamés, en me promettant de faire comme tout le monde, car il n'y a pas de meilleur moyen d'observer. J'entre donc. Sur ma demande, un des nombreux garçons de l'établissement me sert un plat chaud et me donne un papier (check) où est écrit le montant de ma consommation. Je passe devant une

fontaine, j'y prends un verre d'eau et, mon assiette à la main, je vais m'asseoir sur un banc. Et je mange sur mes genoux. Je paie en sortant les trente sous de mon repas.

Non loin de là se trouve un autre *quick lunch* plus original encore. J'y suis allé pour finir de déjeuner. On entre, en prenant à l'entrée, sur une haute pile, une assiette, on se promène à travers une étroite et longue salle où, sur des rayons, sont exposés vingt sortes de victuailles froides. Les prix sont écrits sur chaque plat. Si vous voulez un plat chaud et à boire, vous vous adressez à des comptoirs spéciaux où l'on vous sert à la minute. On mange debout; en sortant vous dites votre total à un garçon qui vous donne un check du montant indiqué par vous et vous payez à la caisse qui est à côté. Personne ne vous a contrôlé. On s'en rapporte exclusivement à votre honnêteté.

Je demande au patron s'il n'est pas très volé? Il me répond que c'est rare et insignifiant et que le contrôle lui coûterait plus cher que ses pertes.

Paysages.

Quand vous avez dépassé les villes au milieu desquelles courent cinq ou six lignes de rails sans barrières, et où des trains continuels frôlent presque les trottoirs, vous tombez dans ce qu'on est forcé d'appeler la campagne, le spectacle est lamentable : le long des voies, des débris, de vieilles loques, des amas de papiers et de décombres, dégringolent des talus jusqu'au bord des propriétés. Même là, à quelques minutes de New-York, la sensation du provisoire, du hâtif, est opprimante. Les cimetières

eux-mêmes sont en désordre. Les tombes s'étalent pêle-mêle, n'importe comment, sans entourage, couvertes d'une pierre grossière où s'inscrit un numéro, enfoncée dans le tertre à peine visible. Les morts sont là comme ils ont vécu, dans le provisoire.

Au delà, s'étendent des plaines nues et désertes, ou, par endroits, plantées d'arbustes jeunes, de taillis; de temps en temps quelques pauvres maisons de bois entourées de terres incultes ou de marécages; puis, de grandes étendues désolées qui furent des forêts dont il ne reste que des moignons d'arbres coupés.

Devant les maisons de campagne de l'Est, du Nord, et du Centre, vous cherchez en vain des jardins. Il n'y a que des pelouses et des arbres. On vous dit que les jardiniers coûtent trop cher. Ce n'est pas la vraie raison de l'absence des fleurs. En vérité, on n'a pas le temps de s'occuper de ce luxe inutile. Cela viendra. On ne peut tout faire à la fois. Jusqu'à présent les Américains sont surtout portés à la recherche du confortable utile. Mais on ne résiste pas longtemps aux fleurs. Les Anglo-Saxons en mettent à leurs boutonnières plus que n'importe quel autre peuple. Le goût des jardins viendra aux Yankees quand ils seront un peu plus fatigués et blasés des jouissances plus grossières.

Chez Brentano :

Le grand éditeur américain me montre une édition des œuvres complètes de Paul de Kock qui vient de paraître en langue anglaise, illustrée, et superbement reliée avec une pimpante préface de Jules Claretie.

Je lui fais répéter trois fois de suite le prix qu'elle

se vend couramment en librairie : 20,000 francs! (Vingt mille francs).

Les mots me manquent...

Visité, dans la 68e Rue, un petit hôtel d'un goût parfait appartenant à M. Emery. M. Emery ne passe pas à New-York pour un homme riche. Son nom ne figure pas sur la liste des millionnaires. Il est marié à une jeune et jolie femme, Virginienne, élégante comme une vraie Parisienne. (Chose curieuse, plus on descend dans le Sud, plus les êtres s'aristocratisent.) M. Emery doit pourtant jouir d'une certaine aisance, si j'en juge par les tableaux que j'ai vus chez lui, et dont je retouve un fragment de liste sur un carnet.

Une aquarelle et un grand sous-bois de Dupré, des Ziem, des Vibert, des Diaz, un reître de Zamacoïs, un beau paysage de Constable, un splendide Troyon, coucher de soleil sur un lac entouré de montagnes, des Corot, des Rosa Bonheur, des Gérôme, des Lefebvre, un Rousseau, un paysage de Gainsborough, un Reynolds, un Henner. Je ne parle pas des ivoires, des porcelaines de Chine, des étoffes, des marbres et des bronzes du XVIIe siècle, des faïences, des éventails, des dentelles, des miniatures et des vieilles tapisseries.

M. Emery ne doute pas un instant qu'ils ne soient authentiques.

Qu'est-ce que cette Wall Street, dont il est question dans toutes les biographies de millionnaires? C'est la rue du Stock Exchange, des trusts et des

grandes banques. Le Stock Exchange est un bâtiment énorme qu'on vient de reconstruire avec des colonnades doriques, corinthiennes, gigantesques, et qui se dresse au milieu de cette petite rue très étroite, perpendiculaire à Broadway, dans la ville basse (Down Town). J'y suis allé plusieurs fois. Wall Street n'a l'air de rien malgré ses maisons démesurées. Je me suis foulé la cheville sur son pavé inégal en regardant la banque de M. Pierpont-Morgan. (Il fallut me conduire chez un masseur, qui me demanda 20 francs, puis chez un médecin, qui m'en prit 50, en moins de cinq minutes. J'ai des témoins.) C'était juste au coin de Wall Street et de Nassau Street où se trouve le Trésor : une statue de Washington en bronze sale et poussiéreux s'élève sur le palier, entre des colonnes de marbre. Rien d'autre à décrire que le mouvement incessant de la circulation de piétons agiles. Il n'y passe pas de voiture.

La banque de M. Pierpont-Morgan se trouve au coin de Wall Street, n° 23, et de Broad Street, n° 3. Elle n'a que cinq étages uniformes. La façade est en pierre de taille. Au-dessus de l'entrée des bureaux, où se dressent deux colonnes de marbre rougeâtre soutenant un petit portique triangulaire, je lis : « J. P. Morgan et Cie », découpé en relief dans la pierre du triangle. Sur toutes les fenêtres des étages supérieurs, loués à des bureaux privés, on voit, en lettres dorées, des noms de courtiers, de sociétés financières, etc. Rien d'imposant, en vérité, n'était l'idée qu'on se fait de la puissance de l'homme qui monte tous les jours les six degrés de pierre du perron d'où il peut voir la statue de Washington.

La seule notation que je trouve sur mon carnet, c'est

la rencontre devant la banque du milliardaire d'une pauvre vieille femme, en guenilles sordides, la poitrine presque nue, les bras nus, abîmés, rôtis par le froid, tête nue, qui porte des pommes dans un panier et qui mendie. Ses traits conservent pourtant une certaine régularité, et elle dut être belle. Dans ce pays où les pauvres se cachent, où j'ai si peu vu de mendiants, on dirait que cette vieille est venue là pour m'offrir un effet de contraste facile, et je n'en abuserai pas.

Le building du *Standard Oil* (trust du pétrole) est situé 86, Broadway, près de Bowling Green (Boulingrin, où l'on jouait aux boules au XVIIIe siècle). On voit encore trois arbres en face. C'est une haute maison grise de quinze étages et de quatorze fenêtres de façade.

J'y suis entré, voulant faire le même chemin que M. Rockefeller fait chaque jour, sous le poids de ses quatre milliards de fortune. Il entre par New Street, étroite petite rue qui donne sur Broadway. Je me suis fait monter par son ascenseur jusqu'à son bureau, sis au quatorzième étage. On a de là une vue splendide sur l'Hudson et l'activité de la baie peuplée de vaisseaux en mouvement ou accostés. M. Rockefeller n'était pas là. Je me suis contenté de regarder la froide antichambre du bureau sans meuble, tapissée d'une mince carpette.

Je n'avais qu'une pensée : l'homme qui passe ici chaque jour a quatre milliards de fortune, et il pourrait, s'il le voulait, aider une bonne partie de l'humanité à moins souffrir.

⁂

J'ai eu une joie l'autre jour en entendant Mme Alfred Vanderbilt, l'héritière de quelques centaines de millions et dont le cou était entouré d'un collier de perles de 500,000 francs, dire : « J'ai faim ! »

⁂

Pays sans flâneurs.

Je me suis promené à toute heure sur la 5e Avenue à New-York, et dans toutes les grandes villes, sans rencontrer une seule fois le type connu du promeneur et du badaud. Un homme d'ici aurait honte de se voir surpris bayant aux corneilles, et il éprouverait le besoin de s'en excuser. Mais ce n'est pas possible...

Le baron Alphonse de Rothschild, qui fait chaque jour sa promenade à pied sur les boulevards, en s'arrêtant aux magasins, serait ici très déconsidéré parmi les *business-men*.

⁂

Réflexion entendue à Chicago, au dix-huitième étage d'une maison, en regardant les fumées qui s'élevaient dans le ciel : — « Que pourrait-on bien faire de toutes ces fumées ? Que de gaz perdus, que

de forces chimiques abandonnées ainsi par notre ignorance ! J'ai la foi que la science récupérera cela un jour, avant cinquante ans. »

Visité la prison de ville de New-York.

Les bureaux sont au rez-de-chaussée. On monte e prison dans des ascenseurs confortables et rapides qui n'ouvrent sur les couloirs de la prison que grâce à des serrures très compliquées manœuvrées par l'agent qui gouverne le *lift*. Toutes les cellules ferment par un système automatique qui les rend solidaires ; il faut, en plus, deux clefs pour ouvrir une porte. Elles sont éclairées à la lumière électrique. Pour ameublement : un lit de fer à ressort. A chaque extrémité de l'étage, quatre appareils à douche avec eau chaude et eau froide, thermomètre pour régler la température de l'eau. Des W.-C. et des lavabos, comme on en rêve pour les hôtels de la province française.

Le régime des prisonniers consiste en deux promenades de deux heures dans les couloirs circulaires, de 7 à 9 heures du matin et de 2 à 4 heures après-midi. Un philanthrope vient chaque jour faire des conférences et des exhortations aux détenus, dans une salle garnie de bancs. S'il distingue une bonne nature repentie parmi les détenus, il s'emploie à obtenir sa grâce.

Comme c'est l'heure de la promenade, nous croisons dans les couloirs plusieurs voleurs et quatre assassins qui n'ont pas vingt ans.

A la maison de ville.

On me présente à M. Jérôme, le nouvel attorney général, très populaire à New-York, et qui passe pour un réformateur à tous crins, en réaction contre les mœurs déplorables de la justice et de la police américaines, vendues de tout temps, et cyniquement, aux influences politiques.

C'est un homme jeune, rusé, actif comme un business-man. Et comme je lui suis présenté par le rédacteur d'un influent journal, il me reçoit avec cordialité. Nous commençons à parler. Il sonne. Un nègre arrive, lui met un banc sous les pieds et lui cire énergiquement les bottines pendant tout le temps de notre conversation. Je suis tellement distrait par le nègre, que je n'en retiens que ceci :

— Les réformes doivent se faire lentement. Il ne faut pas les aborder de front et en bloc : *they must grow from the country itself.* Elles doivent pousser du pays lui-même.

C'est toujours cela.

Plaisirs populaires (Coney Island).

L'île de Coney est une foire de Neuilly frénétique, perpétuelle, et multipliée par dix. C'est là que cent mille petits bourgeois, employés, domestiques de New-York vont s'amuser tous les jours de la semaine,

leur travail fini, mais surtout le dimanche. On y va en bateau ou en tramway. Il faut une heure pour s'y rendre. L'île de Coney est en même temps une plage fréquentée l'été par une trentaine de mille baigneurs.

N'y cherchez pas le flegme américain, les Yankees l'ont laissé à New-York. Ils s'amusent comme ils vivent : à toute vapeur. Un tumulte de kermesse assourdit le voyageur qui débarque. Cent cinquante mille êtres humains crient, mangent, boivent, rient, tourbillonnent sur les montagnes russes, les balançoires, flirtent dans les allées des divertissements. Ici vous pourrez apprécier l'imagination pratique du commerçant et du barnum américain : c'est leur exposition naïve et fructueuse.

Les amusements préférés de la foule américaine sont les plus violents et les plus bruyants, ceux qui secouent, cahotent, menacent, effrayent, essoufflent, fatiguent ces natures riches et brutales : le chameau, l'éléphant, les chevaux sur lesquels hommes et femmes se tiennent péniblement, chapeaux envolés, chevelures au vent, gorges déployées ! les dégringolades, sur des rails en pente, de bateaux ivres qui plongent dans l'eau d'un étang ; hurlements de peur et de plaisir ! Ici tout le monde boucle la boucle ! Je fais comme tout le monde. On a perfectionné les montagnes russes ; les voitures où vous vous asseyez volent avec une rapidité vertigineuse, sursautent à des angles trop brusques, prémédités pour votre plaisir, traversent de longs tunnels obscurs dans une vitesse de délire, dévalent vers des abîmes, sautent dans le vide, repartent de plus belle. Quand on sort de là, meurtri, étourdi, courbatu, haletant, on jure bien de ne plus recommencer. Au contraire, vos voisines

jeunes filles roses, vos voisins, jeunes gens rasés ou graves têtes germaniques à lunettes d'or, recommencent dix fois ce sport exténuant et sauvage, et vous font honte.

Mais bien d'autres plaisirs encore s'offrent à vous! La seule difficulté est de choisir.

Une petite locomotive vous monte par escouades au sommet d'une haute cheminée perchée à la hauteur d'un troisième ou quatrième étage. Là, on vous enfourne sur une pente de bois couverte, glissante et tortueuse, tous, hommes et femmes, et en avant pour le *Fire Escape!* Car c'est un appareil de sauvetage en cas d'incendie. Vous tournoyez là-dedans comme une feuille dans un tourbillon. On a mis de ces appareils dans les hôpitaux et dans les écoles. Une maison se vide ainsi en très peu de temps. Quand vous sortez de cet escargot gigantesque, vous vous frottez les yeux et vous vous tenez mal sur vos jambes. Mais vous avez eu la joie d'être deux ou trois minutes dans l'obscurité, en tas avec des filles qui criaient, riaient, et dont les pieds s'essuyaient joyeusement sur vos habits.

Il y a plusieurs joies que je me suis refusées : par exemple, de descendre des escaliers avec des patins à roulettes, de me laisser empaqueter dans un baril qu'on livrerait en liberté à un plan incliné, d'enfourcher une selle fixée par une tige sur un rail et sautant ici et là des obstacles, de faire du trapèze au-dessus de l'eau, que sais-je encore! Mais j'ai suivi la foule dans la Cave des Vents, labyrinthe étroit et obscur où les couples aiment à se perdre; au Cabaret de la Mort, à l'Enfer, et au Ciel, qui sont, hélas! imités de ceux de chez nous; dans les petits bateaux entraînés par l'action d'un moulin sur une eau

rapide et tortueuse, sous des tunnels sombres, pour le bonheur des fiancés. Ici les jeux de massacre ordinaires ne suffisent pas : il y a bien des marionnettes qu'on abat avec des balles, mais on délaisse cet amusement qui demande pourtant un certain amour du combat, pour des buts plus excitants ! Oui, les têtes de massacre, ici, sont des têtes de vrais nègres encadrées dans un grand drap blanc. Et les projectiles sont des œufs crus qui vont s'écraser sur la blancheur du drap ou, de temps en temps, sur la face noire, pour la joie du public. A la porte, on entend le crieur clamer : « Par ici, Mesdames et Messieurs, vous avez besoin de rire, et nous avons besoin d'argent ! »

Comme partout, quantité de diseuses de bonne aventure, chiromanciennes, cartomanciennes, phrénologues ; des cafés-concerts gratuits moyennant que vous payiez une consommation ; des bals où deux mille personnes dansent ou plutôt marchent en glissant ; des cafés populaires où des nègres chantent et jouent du piano en manche de chemise, pendant que des consommateurs dansent une gigue effrénée ; des restaurants à orchestre, bondés de consommateurs, des étalages de saucisses chaudes cuites sous vos yeux et qu'on mange en se promenant, des étalages de blé vert en épis, dont les gens se montrent si friands, d'huîtres qu'on mange debout, de carapaces de crabes fumantes ; des vaches qu'on trait devant vous et dont on mélange le lait avec du soda, et tout cela par centaines, comme les tirs, les balançoires, les tourniquets, les confiseries, les marchands de sirops, les jeux d'adresse, de hasard, les carrousels avec de vrais chevaux, une ménagerie célèbre avec des centaines de bêtes, etc., etc., etc.

Un spectacle plus compliqué : le voyage dans la Lune. On est assis sur des bancs, ayant devant soi des toiles peintes et mouvantes, éclairées par des jeux de lumière électrique très ingénieux. Par instant, la sensation vous prend que vous planez. New-York passe avec ses millions de feux, disparaît; nous voici dans les nuages, une tempête éclate, tout s'obscurcit, on entend le bruit du vent, la neige tombe, on dépasse les étoiles, on arrive dans la capitale de la Lune. Ici les spectateurs changent de place. On les engouffre dans des couloirs vaguement éclairés de lueurs fantastiques, et d'où surgissent de temps à autre, d'angles ténébreux, et pour vous effrayer, de vrais gnomes habillés d'oripeaux de féerie, qui poussent de petits cris. Sur leur trône, le Roi et la Reine des Sélénites, entourés de nains authentiques et inquiétants, agréent vos hommages. C'est idiot et parfois assez saisissant; une peur un peu grossière vous prend, au début, de ces petits monstres évoluant au milieu de ce décor bizarre à peine éclairé.

J'ai fait aussi le tour d'une mine de charbon en wagon; je me suis penché à des fenêtres, et je me suis vu, en face, ma tête encadrée sur des corps ridicules; j'ai essayé de gravir un escalier dont les vingt marches se meuvent entièrement et sans discontinuer de haut en bas avec la régularité d'un battant d'horloge. Il s'agit d'arriver en haut, et ce n'est pas commode, car, outre que lorsque vous montez une marche, l'escalier descend d'une autre marche, vous manquez souvent votre pas et de vous casser la figure. On y arrive pourtant.

En sortant de je ne sais quelle exhibition de ce genre, il faut passer par une porte où est installé un

ventilateur puissant qu'on ne voit pas et qui enlève les chapeaux avec une prestesse qui fait rire. Hommes et femmes déchevelés sont forcés de courir après leur coiffure à travers la foule...

Il faut bien que jeunesse se passe !

J'ai rencontré, dans le train qui me ramena de Buffalo à New-York, M. Harper, le fameux président de l'Université de Chicago, dont j'ai déjà parlé. L'ancien prêtre baptiste me dit la générosité de M. Rockefeller pour cette Université de Chicago dont il est le bienfaiteur magnifique. Quand M. Harper a besoin d'un million — et cela est fréquent, — il le dit à M. Rockefeller qui ne se fait jamais prier. Il lui en explique brièvement l'emploi, examine le devis, et dit : *Well.* C'est tout.

L'an dernier, M. Harper éprouvait le besoin de 7 millions. Il s'en confia à M. Rockefeller qui les promit, à la condition que M. Harper eût ramassé un million avant le 1er juillet, car le quatro-milliardaire n'entend pas que les autres richards de Chicago se désintéressent de la philanthropie. Le 1er juillet au matin le million était trouvé.

— *And quite easily* me dit M. Harper.

Un mot qui me revient de Booker Washington :

— L'Europe n'est pas bonne aux pauvres gens. Pour y vivre il faut être riche. Les pauvres y restent toujours pauvres.

Et j'y retourne !

LE RETOUR

Revenu au point de départ. — Examen rétrospectif. — Le soleil et la neige. — Gratitude pour les États du Sud et du Far-West. — Vision nouvelle de New-York. — La *Savoie*. — Les adieux. — Le départ. — En route. — Sur le pont. — Les passagers. — La mort à bord. — L'immersion. — Vision macabre. — Les côtes de France. — La jetée du Havre. — Ceux qui attendent. — Accostage. — Joie.

J'ai fini mon tour d'Amérique. Me voici revenu à mon point de départ.

C'était il y a huit mois, en plein hiver, par un temps glacé, un froid cruel. Je me souviens de mon premier effarement de colis vivant ballotté dans New-York, de mes premières réflexions d'étranger : « Pourquoi ces gens vont-ils si vite? Quand prennent-ils le temps de réfléchir, de se regarder, de regarder autour d'eux, de savourer les quelques rares plaisirs de la vie? » Je plaignais les Américains et je me plaignais du long et dur hiver.

Aujourd'hui, quoique j'aie la sensation bien nette de l'extrême petit nombre de gens qui s'apercevraient

de mon absence définitive, de la place infime que chacun de nous, du plus glorieux au plus humble, occupe dans l'immensité de la vie, et peut-être justement à cause de cela, je suis rempli de joie à l'idée de revoir les côtes normandes, puis Paris ! J'y pense depuis des mois avec une émotion souriante et douce; mais voici qu'à la dernière heure, au moment de boucler définitivement ma malle, je m'attarde, et je rêve. Phénomène frappant : des impressions que je n'avais senties qu'en détail s'élèvent en moi et se totalisent. J'ai presque oublié les heurts du début, le mauvais accueil de la nature, des villes et des foules; mes rancunes, déjà fondues au suave soleil de la Louisiane, ont fini de s'évanouir à la bienvenue des fleurs et des fruits de la Californie du Sud, et depuis ce temps les choses ont changé pour moi d'aspect et de sens.

Non, je n'oublierai jamais la joie douce qui m'inonda dès que j'eus mis le pied à la Nouvelle-Orléans. Ce jour-là ma conscience s'agrandit de la perception nette du produit européen que je suis : j'étais l'animal d'une latitude et, sans m'en rendre compte, je venais, durant les quatre mois passés dans le Nord et l'Est américains, de souffrir profondément dans mon cerveau et dans ma chair de la petite mort d'une transplantation brutale. Je compris tout à coup l'agitation des Américains du Nord, leur besoin d'activité, la monotonie de leur vie que seul le mouvement physique peut distraire, leur rudesse et leur résistance.

A présent, je me sens devenu plus équitable envers cette jeune terre colossale. Des figures sympathiques et cordiales se groupent dans ma mémoire reconnaissante. Et je voudrais demeurer encore un peu dans

ce pays que je ne reverrai sans doute plus jamais, je voudrais serrer une dernière fois les mains bienveillantes ou exquises qui se tendirent vers les miennes, et revoir, ne fût-ce qu'une heure, les panoramas des paysages fiers, grandioses ou charmants que traversa pendant huit mois ma nostalgie décroissante.

Et voici que New-York m'apparaît à présent luisante et gaie, dans la tiédeur printanière. Le cauchemar qui pesait sur la ville glacée semble s'être évaporé aux rayons du soleil, et l'idée de la *Savoie* qui va m'emporter me garantit la sûre délivrance.

Il me semble que les gens ont l'œil moins dur, les traits moins contractés, la démarche plus molle, les femmes elles-mêmes ont l'air plus femmes. New-York deviendrait-elle habitable? Mon carnet s'emplit de remarques nouvelles. Je m'aperçois que je suis fait à cette fièvre qui m'apparaît normale, et qui peut-être va me manquer.

Mais je ne reverrai plus tout cela. D'autres émotions m'attendent.

Et c'est ainsi que nous vivons, à nous enrichir sans cesse de la vie abondante, sans pouvoir contenter l'instinct glouton qui est en nous. Chacun dirige cet instinct vers les puissances dominantes de sa nature. Pour moi, j'aurai rassasié mes yeux huit mois durant de gens et de choses nouvelles et de cieux lointains, et satisfait pour un temps l'inassouvissable curiosité qui fait ma torture et ma joie.

Le bateau est là. J'y suis monté dans le brouhaha fantastique de la dernière heure. Je me suis accoudé sur le bastingage.

Du quai, des compatriotes crient, rient, s'interpel-

lent, se font mille recommandations : « N'oublie pas d'embrasser maman ! » — « Dis à Édouard de m'écrire ! » — « J'irai voir votre mère ! » Et tout cela très fort, très haut, dix fois répété parmi les : « Bon voyage ! » et les mouchoirs qui s'agitent. D'autres pleurent. Le bateau finit par s'ébranler. Mon regard embrasse une dernière fois le quai et la foule... Que les yeux des femmes tristes sont beaux !

La vie de bord commence. Les groupes se forment peu à peu. On se regarde, on se mesure, on se tâte de l'œil. Comme je me lie assez difficilement, je reste étranger à ce manège, ce qui me permet de le mieux observer. Mon compagnon préféré à bord est Léopold Mabilleau, que je connais depuis fort peu de temps, mais dont la nature chaude et droite, abondante, sensible et forte, m'a plu. Il revient, porte-parole dévoué de l'Alliance française, de faire une tournée éreintante de cent trente-cinq conférences en cent vingt jours dans tous les États-Unis. Partout où j'ai passé après lui, j'ai trouvé des traces de l'admiration sympathique qu'il y a laissée. Il y a là aussi M. J.-H. Hyde, président de l'Alliance française des États-Unis, dont j'ai déjà parlé, qui a guidé mes premiers pas en Amérique, et dont la jeunesse et la gaîté retentissante animent la promenade du pont.

Il y a aussi des dames, de très jolies dames américaines, dont j'écoute avec une grande curiosité les opinions et les jugements sur les hommes et les mœurs américains que j'ajoute à ma bibliothèque d'observations.

Pour moi, « je dévore l'étendue », je lis plusieurs heures par jour, je me promène sur le pont, je pense au pays que je vais revoir et à celui que je viens de

quitter. Mon optimisme convalescent met de la bienveillance sur tous les êtres, je suis sûr qu'on m'attend là-bas avec impatience; un reste de regret, juste assez pour n'en pas souffrir, me ramène aux endroits où je viens de vivre huit mois de ma vie, et cela crée en moi un état délicieux d'équilibre émotionnel, qu'augmente le souffle vierge et salubre de la mer. Mais plus nous avançons vers la France, plus s'effacent les souvenirs, plus s'avive l'imagination des émotions futures.

Le temps est merveilleux, l'air n'est pas trop froid. Très tard, le soir, je reste sur le pont à regarder toujours la même chose, l'eau qui scintille sous les rayons de la lune, l'écume d'argent de la proue, le sillage phosphorescent du navire.

Un soir, un peu avant l'heure du dîner, le bruit courut sur le pont qu'une femme était morte à bord...

Je me rappelai avoir vu, la nuit d'avant, un homme venir chercher le médecin dans sa cabine où je fumais une cigarette. Je lui avais demandé avec intérêt s'il avait quelqu'un de malade, car à bord une sorte de solidarité s'établit vite, et son air de robuste santé n'indiquait pas que c'était pour lui qu'il réclamait les secours du docteur. L'homme m'avait répondu simplement que sa femme était souffrante, qu'elle avait sans doute pris froid sur le pont, mais que ce n'était pas grave...

Or c'était elle qui était morte. On allait l'immerger. La plupart des passagers, ignorant l'événement, étaient descendus à table. Quelques-uns, restés sur le pont, attendaient, penchés sur le bord du bastingage, car c'était de l'étage au-dessous, à l'avant du bateau, qu'on allait jeter le cercueil.

Des renseignements se colportaient. Elle avait

40 ans. C'était un couple français qui retournait en France. Il paraît qu'on a vu sur son corps des taches noirâtres. Ce n'est pas naturel... Serait-ce la petite vérole noire, ou quelque autre épidémie ? Pourquoi se dépêche-t-on de la noyer ainsi ? Nous arrivons demain au Havre... Et les imaginations de se monter jusqu'aux plus terribles suppositions...

Bientôt on voit apparaître, sur le bastingage de seconde classe, un cercueil recouvert d'un drap rouge.

Le soleil est bas sur l'horizon. La mer soyeuse se moire de reflets de perle où de l'or et du cuivre rouge se jouent.

D'ordinaire, pour les immersions, le bateau stoppe. Mais, au départ, nous avons été retenus plusieurs heures dans l'Hudson par le brouillard ; de plus, un petit accident à l'un des pistons des machines nous retire plusieurs nœuds de vitesse par jour, et le commandant veut arriver quand même demain au Havre pour la marée. C'est une question de minutes. Le bateau ne stoppera donc pas.

Trente secondes se passent, pendant lesquelles sans doute un prêtre, présent à bord, termine les prières des morts. Puis, soudain, un coup de sifflet strident retentit, le drap rouge est enlevé par des mains que je ne vois pas, le cercueil apparaît. Quelques roses naturelles ont été clouées sur le couvercle. Un autre coup de sifflet, plus long, plus douloureux, fend l'air, et j'aperçois la bière projetée au delà du bastingage, puis plonger verticalement dans la mer qu'elle éclabousse avec un « flac ! » sourd. On met généralement de la fonte dans les cercueils qu'on immerge pour qu'ils coulent plus vite. Celui-ci ne s'enfonça pas, il

se coucha sur l'eau, flotta... Comme j'étais assez loin de l'avant, je le voyais s'approcher du point où j'étais accoudé. Alors une chose horrible se passa. Le couvercle de la boîte, mal cloué sans doute, sauta. Mes doigts se crispèrent et mes nerfs se contractèrent devant l'horreur du tableau... L'intérieur du cercueil apparut : on n'y vit rien d'humain ; un paquet informe enveloppé de châles écossais, verts, bleus et rouges, de couvertures de voyages... La boîte flottait sur l'eau d'azur marbrée de veines d'écume argentée, le bateau fuyait de toute sa vitesse. Quelques secondes encore je suivis des yeux l'épave qui parut se débattre dans le sillage écumeux du navire, et ce fut tout... Les roses avaient disparu dans le remous. J'essayai d'imaginer les grands traits de la vie de la malheureuse femme, petite enfant, fille chérie, adolescente, peut-être adulée, aimée ensuite d'autres êtres encore vivants, — larmes, ardeurs, souffrances. Et la voilà qui s'en va toute seule, dans l'abîme inconnu et sans fond... Jamais l'horreur de la mort ne m'était apparue dans une plus affreuse brutalité. J'adressai mentalement l'hommage de ma compassion à la pauvre morte solitaire, et je descendis à la salle à manger. Le commandant, en signe de deuil, ne parut pas à table ce soir-là. Mais le mari, après cinq minutes écoulées, était devant son assiette, à sa place ordinaire, lisant le menu du dîner. Le repas terminé, on le vit fumant son cigare au fumoir, comme d'habitude.

Le soir même, à l'heure du coucher, on apprend qu'un émigrant grec, passager de troisième classe qui retournait dans son pays, est mort aussi, et qu'on va le noyer cette nuit. A une heure et demie du matin, je ne dors pas encore. Pendant que, dans

ma cabine, j'écris ces notes, j'entends au-dessous de moi les mêmes coups de sifflet que tantôt et du bruit sur le pont. J'imagine une cérémonie pareille à celle du crépuscule. Par le hublot, je regarde la mer. Elle est toute noire, excepté le champ scintillant illuminé par la lune. Tout à coup, le même bruit d'éclaboussement m'arrive, celui d'un corps lourd qui tombe dans l'eau. C'est le corps de l'émigrant qu'on immerge. Le cauchemar de la nuit s'ajoute à l'épouvante de ces funérailles. Ma pensée va aux deux malheureux abandonnés qui roulent en ce moment dans le mystère des flots profonds, et, la tête remplie de visions et de songes, je ne réussis à m'endormir qu'au matin.

Au réveil, nous avions franchi le cap Lizard. Des hirondelles de mer voletaient autour du bateau. Leur vol gracieux nous était comme une bienvenue.

Arriverons-nous pour l'heure de la marée qui est à midi? Si oui, nous aurons battu le bateau allemand parti en même temps que nous de New-York. L'aimable commandant de la *Savoie* a de l'espoir. Nous aussi.

Nous arrivons. Cinq minutes encore, il était trop tard. Voici la côte normande, les falaises, les petits villages qui s'étagent sur les collines crayeuses, voici le Havre!...

Sur la jetée, des mouchoirs s'agitent. Oh! comme on sent son cœur battre... Où sont ceux qui m'attendent? Les voici, sous le soleil, rouges, épanouis, joyeux, brandissant leurs chapeaux, des mouchoirs, m'appelant par mon nom, s'essuyant le front. Je me contracte, car ma joie va déborder. Un tel

retour, pour ceux qui ne sont pas habitués aux longs voyages, a presque l'air d'une résurrection ou du salut après un grand danger !

Le bateau accoste, les passerelles s'ajustent, on prend son rang dans la procession du débarquement. Chaque pas fait en avant amène plus de sourire et plus de joie, le cœur gonflé d'amour va crever, des bras se tendent, un magnétisme puissant et doux vous traverse en grandes ondes caressantes, et c'est longtemps et profondément que l'être demeure troublé de cette joie sans égale dans le combat de la vie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

A travers le Texas et l'Arizona 1

Le voyageur quitte la Louisiane. — Tristesse du départ. — Le train vogue sur l'eau. — Les bayous et les serpents. — La savane. — Un pays sans routes. — Le Texas. — Le prêtre boxeur. — Différence entre l'esprit du clergé américain et l'esprit du clergé français. — Le prêtre vit de l'autel. — Liberté. — Saumons tués à coup de fusil. — 220 kilomètres de papier imprimé à l'heure. — El Paso. — La frontière du Mexique. — En plein désert. — Paysages maudits. — Les Mexicains ont horreur de la photographie. — L'Arizona. — Coucher de soleil. — Mirage.

Los Angelès 11

Changement à vue. — La Californie du Sud. — Après le désert. — Vergers en fleurs. — L'angélus de bienvenue. — Une jolie ville. — Los Angelès. — Le *boom*. — Voies de tramways ambulantes. — Le paradis terrestre. — Végétation semi-tropicale. — Les villas. — Architecture charmante. — Jour de pluie. — Les bateaux-tramways. — Sauvetage des voyageurs. — Les conducteurs galants. — Poitrinaires au repos. — Pasadena, station d'hiver. — Richesse. — Dans l'océan Pacifique. — Catalina Island. — Les bateaux de verre. — Végétation sous-marine. — Hollywood. — Les champs d'orangers, de fraisiers, de pêchers. — *Hands up!* — Tramway assailli. — Voyageur tué.

PLAGES DE MILLIARDAIRES..... 20

La côte du Pacifique. — Plages à la mode. — Monterey, San Diégo, Santa Barbara. — Les cloîtres des vieilles missions espagnoles. — L'Américain n'aime pas le repos. — Vision de rêve : MM. Rockefeller père et fils. — Un pétrole qui éclaire. — 4 milliards de fortune. — Courte biographie. — Un homme que même ses amis craignent. — Légende à rectifier. — Rockefeller mange de tout. — Sa santé. — Médecin de parade. — Quelques multi-millionnaires. — Marshall Field. — Frick. — Lincoln. — Portraits. — Mrs. Rockefeller. — Une milliardaire mal habillée. — Son fils. — Philosophie d'une servante. — Rockefeller ne donne pas de pourboires, mais il fait des cadeaux de 30 millions. — Ses habitudes. — Dix heures sonnent. — Paysages. — Pays sans routes. — Dressage de chevaux mexicains.

SAN FRANCISCO..... 32

7,000 kilomètres en chemin de fer. — San Francisco. — La montre du voyageur retarde de huit heures sur Paris. — La rade. — Le Presidio. — Le Cliff House. — Les phoques en liberté. — La *Marseillaise* dans le Far-West. — Pas d'ombrelles ni d'éventails. — La cuisine française. — On se retrouve ! — Mœurs plus libres. — Beauté des femmes. — Un boulevardier : le prince André Poniatowski. — Les clubs. — La colonie française. — Courte histoire de San Francisco. — Un chapeau de 350 francs. — Un oignon de 5 francs. — Le trust des bouteilles vides. — Cinquante navires pourrissent dans la baie. — La folie de l'or. — On gagne plus qu'à voler. — Et l'on n'a pas si peur. — Accaparement des chats. — Les salons de jeu. — Les pépites et la poudre d'or sur les tables de jeu. — Blanchissage hors de prix. — Le notaire cireur de bottes. — Une poupée de 1,600 francs. — Une pépite de 20,000 francs trouvée par un Français. — On manque de femmes !

SAN FRANCISCO (SUITE)..... 44

Visite des établissements. — Le phonographe au tribunal. — Crachoirs partout. — Époux en divorce. — La femme tyrannisée qui mâche de la gomme. — Flegme des plaideurs. — Cas de divorce. — Le Trésor municipal. — Le biceps du voyageur ne peut porter 20,000 dollars en or. — La Bibliothèque. — Catalogue ingénieux. — Les Écoles mixtes. — Chinois et Japonais. — Fausse alarme. — La

discipline du sang-froid. — Le traitement des institutrices primaires en Californie. — Trente-trois Clubs de femmes. — — Le boycottage. — Un restaurateur qui sourit. — Le restaurateur ne sourit plus. — Un héros de la guerre de Chine. — M. Chamot. — Souvenirs splendides du pillage. — Mgr Favier a donc pillé ? — Le sceau impérial. — Mille six cent cinquante perles sur un bonnet. — Un tarif à lire. — Pauvres malades ! — Un consul général dans la misère !

San Francisco (un club d'enfants)..... 56

Le Boy's Club. — Enfants de douze à seize ans. — Une famille de braves gens. — Les Peixotto. — Élection du Club. — Discours d'un président et d'un secrétaire de quatorze ans. — Une charmante soirée. — Ce qu'on fait au Club. — Plus de petits vagabonds. — Excursions d'été. — La vallée du Yosémite. — On couche à la belle étoile. — Six semaines d'exploration. — Les sports des petits pauvres. — Le journal du Club. — Réclames pratiques. — Jeux d'enfants. — Le plus jeune fabricant des États-Unis. — Raymond Davis, à onze ans, gagne 250 francs par mois.

San Francisco (quelques institutions)..... 66

Universités californiennes. — Berkeley. — Chapeaux historiques. — Déchirures glorieuses. — Stanford. — Une université riche de 150 millions. — Ostentation des donateurs. — Un musée ridicule. — La première bavette et la dernière pipe. — Les *settlements*. — Le Club des Mères. — Œuvres intelligentes et utiles. — Écoles d'orateurs populaires. — Charité pratique. — Le trust de la bienfaisance. — L'élément français à San Francisco. — Sociétés charitables. — Hôpital modèle. — Un budget idéal.

San Francisco (la ville chinoise)..... 76

La China-Town. — 25,000 Fils du Ciel émigrés en Californie. — Concurrence redoutable. — Lois d'interdiction. — Aspect de la ville en plein jour. — Étalages peu appétissants. — Le soir. — Marchand de cancrelats. — Une soirée au théâtre. — Les hommes-femmes. — Mise en scène shakspearienne. — Les suceurs de canne à sucre. — Loges d'artistes. — Taudis nauséabonds. — Les fumeurs d'opium. — Un musicien. — Un diseur de bonne aventure. — Le squelette qui fume. — Un chat fumeur d'opium. — Pour chasser les démons. — Humanité dégradée.

La Californie 85

Un pays de grand avenir. — L'œil américain ouvert sur le Pacifique. — La bataille de demain. — Une proie facile. — Conflits à prévoir avec l'Europe. — La contrée des fruits. — Un verger colossal. — Statistiques des exportations. — Les prunes d'Agen. — Fruits falsifiés. — Vins californiens et vins français. — Guerre à mort. — Infériorité des vins du crû. — Incompétence des palais américains. — Le trust du raisin. — Un comble. — Navires français alimentés de vins étrangers. — Le pétrole. — Sources inépuisables. — L'huile en pleine mer. — La mer en feu. — Le charbon anglais et les voiliers français. — Multiples emplois du pétrole. — Usines. — Chemins de fer, bateaux, fourneaux de cuisine. — La fin de l'or. — Deux villes nouvelles : Seattle et Tacoma. — Pas de navires français. — A quoi pensent nos armateurs ?

Notes et croquis 94

Un pays où les sous sont inconnus. — Les allumettes gratuites. — Prospérité. — Abondance. — Ce que pensent les Français d'Amérique. — Ignorance et orgueil. — Le parvenu yankee et les fermiers généraux. — Louis XIV n'était il qu'un Yankee plus majestueux ? — Fragonard et Jean Veber. — Architecture expéditive. — Les constructions américaines sont-elles solides ? — Une enseigne modeste. — Étiquettes révélatrices. — Simplification de la vie. — Plus de *home*. — Comment les Américains battent le commerce allemand. — Au pays des maxillaires. — Le mécanicien lit son journal entre deux stations. — Dédain d'un joueur de golf pour le Vieux-Monde. — Besoin de considération. — Le sport est un calmant. — Vieux et jeunes Américains.

Le Lac Salé (les Mormons) 106

Le voyageur revient vers l'Est. — Après les fleurs, le désert. — La Névada. — La vachère en blouse de soie. — Les hauts plateaux. — La neige. — Cinquième changement de climat. — Le Désert Salé. — Le voyageur s'arrête chez les Mormons polygames. — Salt-Lake-City. — Promenade en ville. — Il cause avec un Mormon. — Tous les Mormons ne sont pas polygames. — Déception. — Une secte prospère. — Les Saints des Derniers Jours et les Gentils. — Le Temple. — Le baptême des morts. — Le tabernacle. — Une salle de 12,000 places. — Une acoustique extraordinaire. — L'épingle qui tombe.

HISTOIRE ET DOCTRINES DU MORMONISME..... 116

Qu'est-ce que le mormonisme? — Son histoire rétrospective. — Le fils du fermier se fait prophète. — Le fondateur Joseph Smith. — Conversation avec Dieu lui-même. — Propos familiers. — Présentation du Fils par le Père. — Où le Christ avait caché son Évangile. — Les plaques d'or. — Les pierres de Moïse. — Urim et Thummim. — D'où viennent les Peaux-Rouges. — Articles de foi. — Plagiat de la Bible. — La dîme. — Persécution des Mormons. — Leur exode. — Brigham Young, successeur. — Fuite du prophète. — Pillage. — Les Mormons et la politique. — Programme électoral. — Polygamie. — Exil ou massacre. — Vers le lac Salé. — Le record de l'exode. — 2,400 kilomètres à pied. — Brigham Young et Moïse.

LES MORMONS (LA POLYGAMIE)..... 131

La polygamie défendue par la loi, pratiquée en fait. — La logique des polygames. — L'Européen polygame hypocrite. — Vertu, chasteté des femmes mormonnes. — Enfants sains. — Obéissance à la loi du Christ. — Exemple des patriarches. — Saint Augustin et la polygamie. — Opinion de Luther et des réformateurs protestants. — Autre dogme : éternité du mariage. — Jalousie des voisins. — Nouvelles persécutions contre les Mormons. — Amende et prison. — Les registres cachés. — Comment faire la preuve? — Les Mormons transigent. — Ils abandonnent la cohabitation collective. — Chaque femme chez elle. — Nouvelle loi. — Certificats de mariage exigés. — Treize cents polygames emprisonnés. — Les Mormons capitulent. — Que cache encore cette capitulation?

LE CHEF DES APOTRES MORMONS..... 141

L'évêque mormon Cutler et ses dix-neuf enfants. — D'où venait Adam? — Les premiers Mormons. — Le Pape mormon est chef de banque. — Le sens pratique des Mormons. — Une école commerciale modèle. — Entrevue avec le chef des Mormons. — Nous sommes riches! — Prospérité agricole. — Le plus beau blé du monde dans le désert Salé. — L'avenir de l'Utah. — Richesses minérales. — Le sucre, le blé, les usines de fer. — Tous propriétaires. — 1,500 missionnaires mormons répandus dans le monde. — Les écoles. — La culture générale. — L'assistance. — Égalité de droits civils et politiques des hommes et des femmes. — Cause

des persécutions : l'envie. — Moralité de la religion mormonne. — La polygamie devient discrète. — Elle va disparaître. — Un sénateur mormon chassé du Sénat. — Marié six fois. — Les quarante-deux enfants du Pape mormon.

CONVERSATION AVEC SEPT FEMMES MORMONNES..... 154

Le voyageur affronte sept femmes mormonnes en séance privée. — Un five o'clock original. — Mrs. Wells. — Brigham Young avait vingt et une femmes. — Je cause avec une de ses quarante-six filles. — L'Européen-Papou. — Franche explication. — Le partage du mâle. — Les semblables s'attirent. — Discussion sur l'amour concentré et sur l'amour éparpillé. — Théorie mormonne des haras sélectionnés. — Vérité discutable : Il y a plus de femmes supérieures que d'hommes supérieurs. — Jalousie inconnue. — Sachons cacher nos souffrances. — Têtes de feu, corps de glace. — Raison mystique du mariage plural : la gloire céleste. — Dieu a ordonné la polygamie. — Les patriarches. Les enfants. — Les parents de Brigham Young. — Les douze mères de la petite fille. — Le bonheur des femmes de poylgames. — Leur supériorité sur les femmes d'Europe. — Un raisonnement assez juste. — Une poétesse mormonne. — Sourions donc !

NOTES ET CROQUIS..... 164

Spectacle des hôtels le samedi. — Des gens qui se cachent pour boire. — Politesse discutable. — La dame qui fait la révérence au garçon du restaurant. — Le rôle du chapeau dans la politesse américaine. — Les Américains se moquent de la nôtre. — Alphonse, Gaston et Léon. — En voyage. — Voisins sans gêne. — Au théâtre. — Américains qui ont voyagé. — Distinguons. — Une manie nationale. — Le cirage des chaussures. — Un sénateur qui s'évente les pieds. — How do you do ? — Individualisme. — Respect du sommeil du voyageur. — La légende de la liberté américaine. — Le voleur en liberté et la victime sous les verrous. — Les doigts dans le nez. — Comment on bâille. — Comment on se mouche. — Manières sans élégance. — Le camelot-gentleman. — Distinguons toujours. — Défense de boire de la bière, du vin, des alcools. — Chinoiseries hypocrites. — Défense de fumer. — Les Américains ne savent pas manger. Douze assiettes à la fois. — Les coiffeurs américains. — Un tarif compliqué. — Du cireur à la manucure.

UNE ÉCOLE DE PEAUX-ROUGES..... 178

Les Peaux-Rouges sont réfractaires à la civilisation. — On les repousse vers l'Ouest. — Les « réserves ». — Peuple chasseur. — Œil-de-Faucon se plaint. — Mélancolie des autochtones. — L'école de Grand Junction. — Le programme. — Les classes. — Parenté des Indiens et des Mongols. — L'auteur a du mal à distinguer les garçons des filles. — L'épine dorsale des Apaches. — Un râble de 20 kilos. — Apaches disciplinés. — Nègres et Peaux-Rouges. — De la peinture mal employée. — On parle de Paris aux Papagoës. — Leur ignorance. — Qu'est-ce que la France ? — Un directeur gêné. — Don d'imitation. — L'amour des jeux physiques. — La peur du ridicule. — Pédagogie pour Peaux-Rouges. — La bonne sauvagerie.

LES CHERCHEURS D'OR..... 188

Dans le Colorado. — Les prospecteurs. — Comment on devient chercheur d'or. — Ouray. — La brique incrustée d'or. — L'obsession de l'or. — Les cailloux et les chimistes. — Le *claim*. — La veine. — Celui qui découvre. — Celui qui travaille. — Celui qui s'enrichit. — Une mine d'argent. — Un mineur français. — L'inventaire d'un chercheur d'or.

UNE MINE D'OR DANS LE COLORADO..... 196

En route pour la mine. — A 4,000 mètres d'altitude. — Le Camp Bird. — Le moulin. — Les concasseurs. — La purée d'or. — Le voyageur dans une benne suspendue à 100 mètres en l'air. — Vers les cimes. — La neige. — L'ingénieur et le Moulin-Rouge. — Courte histoire d'une grande fortune. — Les mineurs cardiaques. — L'or en wagons. — Le minerai plus riche qu'au Transvaal. — Imagination déçue. — Le pudding d'or. — 25,000 francs par jour. — L'escorte armée.

LES CAÑONS. — DENVER..... 206

Le grand cañon de l'Arkansas. — Ce que sont les cañons. — Le Black Cañon. — Le Marshall Pass. — Denver. — Le nationalisme européen. — Le Français et l'homme de Manchester fraternisent. — Histoires de fortunes rapides. — Le garçon de café, la blanchisseuse, le garçon de cuisine. — Le Beef Trust et son adversaire. — Une association de deux milliards et demi.

PUEBLO. — KANSAS-CITY. — SAINT-LOUIS..... 214

La poussière d'or et d'argent. — Familiarité des employés des chemins de fer dans l'Ouest. — Le conducteur et le mécanicien. — Mœurs démocratiques. — Pueblo. — Prospérité grandissante et rapide. — L'homme qui guette la fortune. — San Francisco est un paradis. — Ce que c'est que le *good time*. — Un type américain. — Le désert d'alcali. — Kansas-City. — La visite de M. Roosevelt. — Pénurie de chevaux. — Les morts qui attendent. — Arrivée à Saint-Louis. — Le voyageur rencontre des Parisiens et des Parisiennes. — Soulagement.

SAINT-LOUIS..... 223

Le voyageur observe des Parisiens déracinés. — Singulier effet. — Compatriotes matés par le flegme américain. — Visite aux travaux de l'Exposition. — Superficie colossale. — Cinq fois plus grande que celle de Paris. — Le bluff. — Comment les Américains attirent les exposants. — La participation de l'Allemagne. — Un commissaire modèle. — Clou de l'Exposition. — Particularités du travail de construction. — A quoi nous perdons notre temps. — Comment les Américains économisent le leur. — Le service d'incendie. — Comment on arrête un voleur. — Une fantasia de Peaux-Rouges. — Cordonnerie modèle : 7,000 paires de chaussures par jour. — La plus grande brasserie du monde.

NOTES ET CROQUIS..... 237

Raisons de l'abondance des écoles. — Petites serviettes et grands crachoirs. — Pays sans vieillards. — Dédain de l'Américain pour la vieille Europe. — J'aime tant Paris ! — Respect pour le bas de laine français. — Ici on ne parle pas français. — Gens pressés. — Une pensée de Franklin. — Le lit invisible. — Trafics de cimetières. — Une défense expressive. — Pas de salons où l'on cause. — Nettoyage à la machine. — Les chemins de fer américains. — Le pochard endommagé. — Supériorité effective de la philanthropie américaine. — Américanisation des enfants. — Un pont de fer fabriqué en huit jours. — La machine qui ne « paye pas ». — Prêtres chasseurs et boxeurs. — Brutalité évangélique. — Adoration de la richesse et de la force. — Écrasé par l'argent. — Location de bureaux au pied carré. — Consuls français. — L'Américain a peu de haine. — Pas de priseurs. — Abondance de « chiqueurs ». — L'Américain

s'ennuie. — Le snobisme. — Simplicité des manières. — Comparaison avec nos poseurs nationaux. — Les compliments obligatoires.

CHICAGO..... 254

Deux villes rivales : Chicago et New-York. — Préjugés injustes contre Chicago. — Allez voir la 12e Rue. — Le lac Michigan. — Une rue de 35 kilomètres. — Plus de vraie politesse à Chicago qu'à New-York. — Un gentleman : M. James Deering, de la maison Deering, Mac Cormick and Cº. — L'Université de Chicago. — Un président habile. — Ce que vaut l'amitié de M. Rockefeller. — Conversation avec M. Harper. — La coéducation. — La chasteté. — 70 p. 100 de coqnebins. — L'esprit militariste aux États-Unis. — L'influence allemande dans les études est en baisse. — L'influence française en hausse. — Usines de machines agricoles. — Catalogues en vingt-cinq langues. — Les *Trade Unions*. — La tentative de M. Crane. — Le testament d'un patron. — L'Armée du Salut. — Ce qu'on fait des matériaux de démolition. — Nausicaa et Démos. — Souvenir au pacha de Fez.

LES ABATTOIRS DE CHICAGO..... 271

Swift et Armour. — Course à l'étranger. — Les Stock Yards. — Coup d'œil général. — Le chemin de la mort. — La tuerie des porcs. — La besogne des égorgeurs. — La toilette des victimes. — Les deux colosses. — Saucisses à la mécanique. — Les magasins de réserves. — Les saurisseries. — Où se font les jambons de Mayence et d'York. — Les bureaux. — Arrivages journaliers. — Psychologie de l'égorgeur. — La philanthropie du marchand de porcs. — Le testament de Swift. — La tuerie des bœufs. — Les boxes d'assommage. — Un coup suffit. — La haine du voyageur pour les porcs. — Sa pitié pour les bœufs. — Que de sang ! Symphonie en rouge. — Les métaphores d'un poète qui se trouve mal. — Chirurgiens et tueurs. — Les glacières. — Les moutons. — Toilette mystérieuse. — Les wagons frigorifiques. — En route.

CHICAGO (*suite*)..... 289

Un grand magasin. — Marshall Field. — On y vend de tout. — Histoire de brigands. — *Hands up!* — Pose d'une pierre de 6,000 tonnes. — Symptômes de réaction contre

un féminisme exagéré. — Les élévateurs de grains. — Le voyageur balayé. — Funérailles au galop. — Un Club athlétique modèle. — Connaissez-vous cela en Europe? — Le vol à l'américaine. — Notre littérature au rabais. — Le français généralement enseigné par des Allemands. — Le *Board of Trades*. — Salade américaine. — Les femmes et le cocktail. — Où les New-Yorkais ont appris leurs manières. — Un *boss* original. — La bibliothèque de Chicago. — Luxe exagéré. — Le golf. — Wheaton Club. — Un hôte charmant. — La ville de Pullmann. — Visite aux ateliers. — Prospérité colossale. — Mœurs industrielles de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

UN HOMME EXTRAORDINAIRE..... 310

Un fumiste de haute marque. — Dowie, prophète millionnaire, guérisseur et chef d'Église. — Zion-City. — Une ville de 10,000 dupes. — Biographie de l'apôtre. — Entretiens du fumiste et du Sauveur. — Sa force de travail. — Ses études. — Les trois incarnations d'Élie. — Le truc du guérisseur. — L'imposition des mains. — Le *Guérit-tout*. — Guerre aux médecins. — La dîme. — Articles de foi. — Comment on devient prophète. — Le guérisseur puni. — Mort de sa fille. — Fondation d'une ville. — Un homme d'affaires. — Création d'usines. — Mise en scène grandiose. — Impudent cabotinage. — Suis-je Élie? — La foi qui sauve. — L'Évangile à l'américaine. — La pauvreté est une malédiction. — La machine à prier. — Téléphone et phonographe pour prières. — La faillite-réclame.

NIAGARA..... 329

Le snobisme du voyageur. — Un site « *qu'il faut avoir vu* ». — Sur la route du Niagara. — Les chutes. — Premier étonnement : pas d'étonnement. — Au pied des chutes. — Premier baptême. — Que d'eau! — Ce blagueur de Chateaubriand! — Forme, couleur et bruit de l'eau. — La chute centrale. — On déshabille le voyageur. — Sous la cataracte. — Le déluge. — Pénible expérience. — Sauvé des eaux. — Les rapides. — Souvenir à Chactas. — Blondin l'équilibriste. — Le capitaine Webb. — Un autre snobisme du voyageur : il pose sur un roc immortel.

LETTRE D'UNE PURITAINE..... 338

Le voyageur reçoit une lettre d'une inconnue qui le houspille ainsi que Paris et la France. — Les Américains

n'aiment pas la critique. — La dame explique son affliction. — Vieille chanson : immoralité, dévergondage, adultère, Babylone, etc., etc. — Le voyageur lui répond. — L'Amérique colonisera la France. — Elle n'aime pas les nègres. — Elle dit leur fait aux Mormons et aux Français, ces autres Mormons. — La dame va trop loin. — L'homme et la bête. — Le Parisien défini : fonction sexuelle. — Crapaud couvert de joyaux. — L'art et la nature américaine. — La voix des forêts et la voix du désert. — Le Français paresseux, pornographe et misérable rentier. — L'Américain idéaliste. — Le passé et l'avenir. — Le Musée historique de Boston fait sourire le voyageur. — La dame puritaine ne le lui pardonne pas. — De quelques traits de mœurs que la dame a le tort de souligner. — Ironie finale. — Amen.

LES DOMESTIQUES 350

Pénurie de domestiques. — Psychologie des émigrants. — L'égalitarisme. — Exigences. — Cirez vos chaussures vous-mêmes. — Cuisinières américaines. — Besognes pour nègres. — Le lavage des fenêtres. — Budget domestique d'un ménage moyen. — Heures de liberté. — Le salon et le piano des domestiques. — Confortable américain. — Sans-gêne des employés de toute sorte. — Syndicats. — Pays de cocagne. — La domesticité ennoblie. — Essai sur les raisons de l'égalitarisme en Amérique.

LA RÉCLAME 361

La réclame ubiquiste. — Budgets de publicité. — Étalages. — Serpents. — Squelettes. — Cercueils et pianos. Agences. — Artistes réclamiers. — La réclame mondaine. — Une profession lucrative. — La réclame carnavalesque. — Les cerfs-volants du milliardiaire. — Pavage en argent. — Ce qu'on entend par pharmacien en Amérique : bazar universel. — Banquismes divers. — Le suicide à la portée de tous. — Pour rendre le travail agricole attrayant : un orchestre en plein champ. — Tout le monde marchand. — Dévotion intéressée : vingt sous par jour pour prier Dieu ! — Un morphinomane pratique. — Il invoque « sa sainte mère » pour attirer des clients.

LES FEMMES 377

Le mâle latin devant la femme américaine. — Les trois états successifs. — Action, indifférence, résignation. — Fail-

lite de la tactique latine conquérante. — La femme avertie. — Pas de mystère. — Élévation de la femme. — La femme orientale et l'Anglo-Saxonne. — Les hommes des pays méridionaux et les femmes. — Différence des mœurs avec les pays du Nord. — Avantages de la froideur pour le progrès des mœurs. — Raisons du meilleur traitement de la femme dans le Nord. — Il y a aussi des sottes. — Portrait repoussant de la puritaine. — Le pays où l'on flirte le plus. — Avantages et défauts du flirt. — Comment les femmes américaine, anglaise, allemande et française se défendent. — La jeune fille américaine n'est pas chaste. — « *Attractive* », « *Fascinating* ». — Explication de la froideur des hommes. — On ne peut pas tout faire à la fois. — Les Américains aiment-ils l'amour? — Vingt mille divorces par an. — Les femmes préfèrent les friandises. — Une femme dans des échafaudages. — *My old Kentucky*. — Renversement du vieux drame français. — Conquête du fiancé par la jeune fille héroïque. — Avenir de la femme américaine.

CHOSES OUVRIÈRES 397

Les accidents du travail. — Frappante injustice. — L'indignation des consuls étrangers. — Massacres industriels. — C'est la faute des ouvriers! — Le trust de l'acier paie les funérailles. — Indemnité ridicule.

Théories syndicales. — M. Moffett, du Syndicat de la Maçonnerie, discute. — Les Syndicats locaux s'inclinent devant la Fédération du Travail. — Comment on mate les employeurs. — Les entrepreneurs menacés d'un exode des ouvriers. — La fortune d'un Syndicat. — 5 millions en caisse. — Tarifs de salaires. — La crise prochaine de l'industrie. — Acheminement vers le collectivisme. — *Quietly, Quietly!* — Tyrannie syndicale et liberté du travail. — Le bon despotisme. — Les patrons s'unissent. — C'est la guerre.

AU CANADA

MONTRÉAL ET LES IROQUOIS 409

De New-York à Montréal. — Le voyageur constate qu'il est patriote. — Brown et Lafleur. — Un déjeuner avec d'anciens compatriotes. — Le terroir normand à Montréal. — Promenade autour de la ville. — Le Saint-Laurent gelé. —

Le tobogan en son pays d'origine. — Le cimetière. — La terre gelée empêche l'ensevelissement. — Le linceul de neige. — Le charnier. — Le Cercle du tobogan. — C'est le soir. — Tableau féerique. — Un village canadien. — Saint-Lambert. — Chinois blanchisseurs, Normands agriculteurs. — En traîneau. — Conversation avec un vrai Canadien. — Que reste-t-il de patriotisme français dans l'âme des descendants des pionniers ? — Guère. — Ils ignorent jusqu'au nom de « *Normandie* ». — Une « réserve » de Peaux-Rouges. — Caughnauwaga, village d'Iroquois. — Le pont sur le Saint-Laurent. — Une tempête de neige. — Traversée dangereuse. — Les voyageurs font du tobogan sur leur derrière. — Bureau de poste hospitalier. — A Vêpres. — L'office en iroquois. — Un prêtre aimable. — Visite à un notable Iroquois. — Il revient du Klondyke. — Sa fille se met au piano qu'elle frappe comme un gong. — Générosité des sauvages.

QUÉBEC ET LES HURONS (L'IMPÉRIALISME ANGLAIS ET LE PATRIOTISME CANADIEN)..... 430

De Montréal à Québec. — Une ville française. — Enseignes bilingues. — Opposition des éléments français et anglais. — Supériorité des Anglais dans les affaires. — D'où vient-elle ? — Race ou religion ? — Chez les Hurons. — Le village de Lorette est éclairé à l'électricité. — Intérieur huron. — Aspect de carnage. — Dépouilles de bêtes. — Occupations des Huronnes. — Mocassins et raquettes. — L'impérialisme anglais. — Un Canadien remarquable. — M. Henri Bourassa, député de Québec. — Théorie de l'impérialisme anglais. — Son histoire. — Ses causes. — Impérialisme doctrinaire. — Impérialisme militaire. — Impérialisme commercial. — La méthode de M. Chamberlain. — La guerre du Transvaal. — Envoi de troupes canadiennes. — L'Empire réalisé. — Avenir de l'impérialisme. — Trois solutions : Canada indépendant, Canada annexé aux États-Unis, ou Canada réuni à la France. — Le Canada sera Américain dans vingt-cinq ans. — Ce qui reste de français dans l'âme canadienne. — Platonisme pur. — Les Canadiens chantèrent le *Te Deum* après Waterloo. — Vieille rancune contre l'abandon de 1783 — Avantages de la réunion à l'Amérique. — Mots historiques de Voltaire et du duc de Choiseul qu'on n'oublie pas au Canada. — Que ferait le Canada en cas de guerre entre la France et l'Angleterre ? — Que ferait le Canada si la France voulait le reconquérir ?

RICHESSE DU CANADA..... 455

Ce que valent les quelques « arpents de neige » de M. de Voltaire. — Étendue des exploitations actuelles. — Avenir des régions nouvellement exploitées. — La chasse et la pêche dans le Nord canadien. — Grande faune, gibier, bêtes à fourrure. — Quatre millions de peaux exportées en une année. — Brochets tués à l'aviron. — Industrie du poisson salé et fumé. — Richesse forestière et minière. — L'agriculture et ses progrès.

L'Ouest canadien centre d'immigration et de colonisation. — L'abondance des céréales en fait le « grenier du monde ». — Facilité de l'élevage des bestiaux. — Divers modes d'acquisition des terres. — Achat aux compagnies et aux particuliers. — Acquisition par fermage. — « Homesteads » gratuits. — Conditions d'acquisition. — Les bureaux d'immigration donnent aux émigrés tous les renseignements demandés. — Exemption des droits de douane. — Abris temporaires et gratuits pour émigrés. — Enthousiasme pour cette terre nouvelle.

La région du lac Saint-Jean est un autre centre d'immigration. — Deux mille cent-huit capitalistes s'y sont installés en 1901. — Prospérité de l'agriculture et de l'industrie laitière. — Emploi ingénieux de la force hydraulique. — Sucreries, scieries, fabriques de pulpe. — L'exploitation forestière régularisée par l'Etat.

La province de Québec a aussi ses colons. Elle ne peut lutter avec l'Ouest canadien pour la production des céréales. — Développement scientifique de l'élevage et de l'industrie laitière. — Écoles pratiques. — Laiteries et fromageries modèles. — Subventions d'État, concours, récompenses. — Appareils frigorifiques pour l'exportation du beurre et du fromage. — La Grande-Bretagne reçoit du Canada du beurre, du « bacon », du fromage et des œufs. — L'industrie de la pulpe. — Papier de pulpe de bois. — Le *New-York World* consomme 200,000 pieds d'épinette pour son numéro de Noël. — Roues de wagon, corniches, conduites d'eau, etc., en papier.

ELLIS-ISLAND..... 481

Le tamis de l'émigration. — L'Ile d'Ellis. — Débarquement de l'Europe au Nouveau-Monde. — Tableau. — 3,000 hommes, femmes et enfants arrivent chaque jour. — Formalités. — Visites corporelles. — Enquêtes. — Ceux qu'on renvoie. — Désespoirs. — Attentes. — Le tribunal

d'enquête. — Avez-vous 30 dollars? — Canalisation des immigrants vers leur destination. — Organisation pratique. — Origine des immigrants. — L'Italie et l'Autriche se dépeuplent. — Les reconnaissances. — La cage isolatrice. — Ivresse des effusions. — Une jeune mulâtresse qui ne parle que français. — Le voyageur patriote s'entremet. — Les abandonnés. — Les œuvres de secours. — Bureaux de placement. — La vieille femme en larmes. — Dortoirs. — Coup d'œil d'ensemble. — Où sont les futurs milliardaires? — *Go ahead !* — Le premier pas sur la terre du Nouveau-Monde. — Statistiques.

DERNIÈRES NOTES AVANT LE RETOUR..... 497

Retour en arrière. — Le voyageur analyse ses impressions. — Grimaces d'Europe vite oubliées. — Sommes-nous plus désintéressés que les Américains? — Le gagne-petit européen. — Médiocrité de la vie en France. — Orgueil américain. — Exagération dans le *self-approbation*. — Recherche générale du gain. — Portrait d'un Américain prospère. — M. Roosevelt fanfaron et bluffeur national. — Pauvre Europe! — L'Amérique est-elle faite des meilleurs enfants du Vieux-Monde? — Le self-control. — Infériorité des Latins impulsifs. — Critique du stoïcisme. — Théorie de la libre expansion. — Quel sera l'avenir de la race américaine? — Civilisation supérieure ou déchéance brutale? — Un policeman qui a de la mémoire. — Les *quick-lunches*. — Restaurateurs confiants. — Paysages de l'Est. — Sortie des villes. — Désordre. — Sensation du provisoire. — Un Paul de Kock de 20,000 francs! — Chez Mr. et Mrs. Emery. — Un joli intérieur américain. — Wall Street. — La banque Pierpont Morgan. — L'immeuble du *Standard Oil*. — Le voyageur se foule le pied à trop regarder ces maisons fameuses. — Une milliardaire qui a faim. — Pays sans flâneurs. — Comment utiliser les fumées perdues? — Visite de la prison de New-York. — Quelques jeunes assassins. — M. Jérôme, l'attorney général, m'admet à son « petit cirage ». — Coney Island. — Foire de Neuilly gigantesque. — Les mille inventions américaines pour se rompre le cou. — M. Rockefeller a toujours quelques millions au service de ses amis. — L'Europe inhospitalière aux pauvres gens. — Mot de Booker T. Washington.

LE RETOUR..... 518

Revenu au point de départ. — Examen rétrospectif. — Le soleil et la neige. — Gratitude pour les États du Sud et du Far-West. — Vision nouvelle de New-York. — La *Savoie*. — Les adieux. — Le départ. — En route. — Sur le pont. — Les passagers. — La mort à bord. — L'immersion. — Vision macabre. — Les côtes de France. — La jetée du Havre. — Ceux qui attendent. — Accostage. — Joie.

INDEX ANALYTIQUE

Nota. — Cet Index résume non seulement la matière de cet ouvrage, mais aussi celle du volume qui l'a précédé : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*, qui contient la première moitié du voyage de l'auteur.

Le chiffre romain I renvoie, par conséquent, le lecteur à l'ouvrage intitulé : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*, le chiffre II désigne : *De San Francisco au Canada.*

A

Abattoirs de Chicago. II, 271.

Afrique. II, 448; — australe, II, 439.

Agriculture. II, 464, 469, 473, 474, 475.

Alabama. I, 383, 385, 390.

Alaska. II, 90, 92, 426, 447.

Albany. I, 243.

Alberta. II, 463, 465.

Alcoolisme. I, 306; II, 165, 173, 245, 423; — Maisons de correction pour alcooliques, I, 80, 263.

Alleghany. I, 274, 278, 300.

Allemagne. En concurrence avec l'Angleterre, II, 440; — Hostilité des Américains, I, 53; — Sa richesse forestière comparée à celle du Canada, II, 476; — et Amérique, concurrence commerciale, I, 47, 278; II, 102.

Allemands à Chicago. II, 270, 370; — de Cincinnati, I, 302, 316; — (Émigrés), I, 47, 159, 351; II, 39, 464, 482, 488, 490, 496; — Fabricants de vins allemands, I, 107; — Influence allemande en Amérique, II, 263; — Place des

Allemands dans les universités, I, 249; — Professeurs de français, I, 72, 153; II, 298; — à Saint-Louis, II, 228.

Alexander. I, 33.

Allen (M.). II, 443.

Alvarez. I, 33.

Américains. Activité frénétique, I, 110, 132, 155, 211 253, 304; II, 101, 104, 239, 270, 296, 345; — Affectation de flegme, II, 252; — L'Américain est une machine à produire de l'argent, II, 387; — L'Américain n'est pas coureur de dot, I, 323; — L'Américain s'étonne difficilement, I, 35; — Amour de la lutte, I, 134; — Attitude vis-à-vis des femmes, I, 304; II, 378; — Le Bluff, I, 98, 158, 238; II, 70, 97, 226, 292, 298, 411, 500; — Bonne volonté pour apprendre, I, 59; II, 238; — Brutalité, I, 43; II, 244; — Chaos des esprits, II, 503; — Crédulité, II, 317, 324, 328; — Développement du sentiment impérialiste, I, 46; II, 105, 239, 240, 262, 340; — Divertissements (Voir : *Mœurs*); — L'élite, II, 243, — Énergie, I, 38, 280; II, 503; — Esprit de justice, II, 104; — Esprit pratique, I, 101, 169, 170, 174, 268, 287, 310; II, 47, 72, 231, 272, 510; — Esprit d'organisation, I, 292; II, 73, 227, 232, 246; — Gâchage, I, 327, II, 95, 102, 270; — Gaîté américaine, I, 196, 197; II, 512 à 517; — Génie mécanique, I, 116; (Voir : *Industrie*); — Le « Good time », II, 217; — Goût de l'argent, I, 30, 203; II, 105, 499; — Goût de la campagne, I, 189; — Goût des clubs, I, 146 (Voir : *Université de Harward, Clubs*); — Goût du confortable, I. 253; II, 506 (Voir : *Confort*); — Le goût du « grand », I, 327; II, 220, 225 246 · — Goût du luxe, I, 111; — Goût de la satire, II, 167; — Goût des sports, I, 134 (Voir : *Universités, Golf, Boston, Clubs, Campagne, Sports*); — L'homme d'affaires, II, 144, 241; — Horreur de toute critique, II, 339; — Hospitalité américaine, I, 190, 293; II, 261, 303; — Hypocrisie, II, 172; — Individualisme, II, 172, 357, 503; — Ignorance, II, 97, 209, 410; — Ils aiment à camper, II, 101; — Ils ont toujours l'air de camper, II, 356; — Ils ne sont pas méchants, II, 104, 250; — Ils n'ont pas le sens du ridicule, II, 70; — Impulsivité, I, 49; — Indifférents aux affaires des autres, II, 107; — Initiative, II, 64, 65, 73; — Instinct de la tradition, I, 163, 166; II, 22; — Les « intellectuels », I, 57; — Manie de la propreté, II, 169; — Manque de goût, I, 159; II, 68, 98, 256, 362; — Manque d'ordre, I, 56; — Mercantilisme, I, 272; — Monotonie de leur vie intime, II, 519; — Naïf orgueil, II, 238; — Nature de leur sensibilité, II, 387; — Politesse, I, 319; II, 166, 168, 169, 171, 203, 243, 253, 258, 301, 498; — Prodigalité, I, 111; — Réalisme de l'esprit américain, I, 194; II, 294; — Sang-froid, I, 157; — Le « self-control », II, 266; — Sens des affaires, I, 290, 291; II, 5, 144, 217, 318; — Sens du progrès, I, 104 (Voir : *Machinisme, Industrie, Philanthropie, Salaires*); — Sentiment égalitaire, I, 146, 147; II, 170, 216, 358, 359, 360 (Voir : *Démocratisme*); — Sérieux des enfants, II, 59; — Simplicité et sans

« façon », I, 168, 228; II, 215, 251, 295, 357, 358, 499; — Types américains, I, 44, 319; II, 105, 219; — Vulgarité, II, 175, 347. (Voir : *Emigration, Femmes, Education, Ecoles, Jeunes filles, Milliardaires.*)

Angleterre au Canada. II, 435 (Voir : *Irlande, Canada, Emigration*); — Les mécaniciens anglais battus par les Américains, I, 119.

Annapolis (École navale d'). I, 52.

Annunzio (d'). I, 212.

Ansonia. I, 172.

Antilles. I, 47, 54.

Apaches. II, 180, 183.

Aquarium de New-York. I, 177.

Architecture. Les adobés, II, 6, 14, 129; — Ansonia, I, 174, 175; — Châteaux de milliardaires, I, 199, 205, 210; — Cloître de Franciscains, II, 21; — Un concours d'architecture, II, 68; — Constructions canadiennes, II, 416; — La démolition des maisons, II, 270; — de l'exposition de Saint-Louis, II, 225, 226, 229; — française de la Nouvelle-Orléans, I, 335, 350; — Hôtels privés à Chicago, II, 256; — Maisons de New-York, I, 9, 169; — Maisons de résidence de San Francisco, II, 33; — Les ponts de fer de Chicago, II, 255; — Procédés de construction, II, 99, 230; — de résidence, II, 110; — scolaire, I, 244, 254; II, 67, 68; — Professeurs français à Boston, I, 67. — Le « Style-mission », II, 14; — Villas californiennes, II, 17; — des villes, I, 303; — Le Waldorf-Astoria, I, 18.

Arizona. II, 8, 9, 11, 108, 112, 149.

Arkansas. II, 202, 206, 216, 281.

Arméniens (Émigrés). II 482, 484.

Armée. Développement de l'armée, I, 49, 262. (Voir : *Impérialisme.*)

Armour. II, 212, 256, 272.

Arrivée (Impressions d'). I, 1 à 16.

Arts. I, 108, 179; II, 14, 364; — Artistes et Mécènes, II, 98; — Collections artistiques des milliardaires, I, 199, 205, 207.

Assiniboïa. II, 463, 465.

Astor. I, 33.

Athabasca. II, 463.

Auditorium de Chicago. II, 313, 316.

Augier (Émile). II, 298.

Australie. II, 102, 313, 318, 325, 327, 439, 444, 446, 448.

Automobilisme français et la concurrence américaine. I, 115, 124.

Autriche à l'Exposition de Saint-Louis. II, 230.

Autrichiens (Émigrés). II, 484, 488, 496.

B

Baldwin (Usines). I, 99.

Bangs (M.). I, 236.

Banques. I, 19, 180, 237, 310; II, 144, 218, 318, 508.

Barye. I, 205.

Beaton (P.). II, 189, 193, 195, 199.

Belges (Émigrés). II, 463.

Belgique. II, 479.
Belmont. I, 33.
Beresford (Lord Charles). II, 441.
Berkeley (Université de). II, 66.
Bernhardt (Mme Sarah). I. 89; II, 333.
Berr (Émile). II, 226.
Bessemer (convertisseur). I, 300.
Bibliothèques. II, 150, 371; — de Boston, I, 57; — de Chicago, II, 302; — ouvrières, I, 281.
Bicyclettes. (Voir : *Industries*).
Bimboni (Signor Oreste). I, 70, 71.
Bismarck. II, 438
Black Canon. II, 207.
Blondel (George). II, 227.
Blondin. II, 337.
Boals (Docteur). I, 265.
Boggs (gouverneur), II, 125.
Boisdeffre (Général de). I, 194.
Boldt. I, 28.
Bonnat. II, 69.
Booker Washington. I. 358, 372, 376 à 397; II, 184, 517; — (Mme), I, 390.
Bourassa (Henri). II, 435 à 451.
Bouvard (M. et Mme Roger). II, 221.
Boycottage. II, 50.
Borromées (Iles). I, 298.
Boston. I, 55 à 96, 164, 165; II, 164, 359, 365, 366; — (Théâtres de), I, 129.
Boucher. II, 98.
Bourse. I, 19; II, 507, 508, 509. (Voir : *Clearing House, Banques, Wall Street.*)
Bourg-Louis (Compagnie de pulpe), 471.
Brentano. II, 506.
Brésil. II, 102; — (Les Allemands au), I, 49.
Bridge (John H.). I, 297, 299; — II, 174.
Brigham Young. II, 111, 127, 128, 129, 130, 144, 145, 146, 148, 152, 155, 160.
Brunetière. I, 151.
Broadway. I, 6, 154, 158, 160, 161, 173, 236; II, 504, 507, 508.
Brooklyn (Pont de). I, 3, 11, 247; II, 176.
Buffalo. II, 330, 517.
Buildings. I, 3, 9, 18, 56, 169, 173, 174, 303; II, 210, 249; — le Crocker Building, II, 36; — le Frick Building, I, 274.
Bush (Anheuser). II, 228, 233.

C

Cafés. I, 158; — Martin, I, 31, 116; — Fermés à onze heures du soir, I, 59. (Voir : *Restaurants.*)
Cake-walk. I, 132, 197.
Campagne. I, 31; II, 505; — (Vie de), I, 31, 188 à 214; II, 303.
Camp-Bird, centre d'exploitation de l'or. II, 196.
Californie. II, 5, 11 à 93, 107; II, 218, 369.
Cambon. I, 89.
Canada. II, 407 à 480; — Agriculture, II, 456, 458, 460, 461, 462, 463, 464, 466, 468, 469, 473; — Le Canada et la Grande-Bretagne, II, 446; — Ce qui persiste du patriotisme français au Canada, II, 417, 448, 449, 450, 451; — Colonisation, II,

457; — Commerce, 475, 477, 480; — Hurons, Apaches et Iroquois, II, 180, 410 à 434; — Immigration chinoise au Canada, II, 78; — L'impérialisme anglais au Canada, II, 435; — Industrie, II, 460, 461, 465, 470, 471, 474, 477, 478, 479; — L'opinion américaine et le Canada, II, 262; — Patriotisme canadien, II, 435; — Persistance de la langue française, II, 411, 431; — Prépondérance des Anglais, II, 431; — Ses richesses, II, 406, 480; — Sport canadien, II, 412, 413, 414, 415; — Un village canadien, II, 416.

Cantacuzène - Speranski (Princesse), II, 256.

Capitaux. Comment on défend ses capitaux, I, 180 à 187. (Voir : *Fortunes rapides, Milliardaires.*)

Carolus-Duran. I, 205.

Carnegie. I, 193, 281, 292, 298, 390, 394; II, 25, 174, 290, 400, 494.

Caroline du Sud. I, 401.

Capus (Alfred). I, 168.

Carter (Mme). I, 129.

Catalina-Island. II, 17.

Caughnauwaga. II, 420, 422, 425, 432.

Cecil Rhodes. II, 438, 443.

Cercles d'étudiants. I, 150; — français, I, 151; — des gens de loi, I, 29. (Voir : *Clubs.*)

Chamberlain. II, 436, 439, 442, 443.

Chamot (M. et Mme). II, 77, 80, 82.

Chauchard. II, 25, 245, 290.

Chartran. I, 205.

Chemins de fer. I, 12, 13, 98, 105, 168, 312 à 320, 321; II, 2, 3, 9, 35, 129, 173, 215, 244, 257, 296, 305, 467, 468, 471; — (aérien), I, 6, 7.

Chercheurs d'or. II, 188. (Voir : *Or, Mines.*)

Chicago. I, 117, 155; II, 29, 212, 254 à 328, 354, 365, 368, 375.

Chine. II, 319.

Chinois. Américains et Chinois, II, 51; — émigrés en Californie, II, 39; — émigrés chinois au Canada, II, 416; — Ostracisme des Chinois, II, 48; — Ressemblance entre Indiens et Chinois, II, 182; — La ville chinoise à San Francisco, II, 76 à 84.

Chorus-Girl. I, 129, 328.

Cimetières. I, 60, 366; II, 242, 413, 505.

Cincinnati. I, 302, 330.

Clarke. I, 33.

Claretie (Jules). II, 506.

Clay. II, 125.

Clearing-House. I, 240.

Clément et l'automobilisme français. I, 116.

Clerh (M.). II, 77.

Cleveland. I, 117; II, 23, 28; — (M.), II, 137.

Climat. I, 2, 160, 172, 244, 280, 281, 305, 329, 331, 385; II, 3, 208, 220, 413; — de la Californie, II, 15, 21, 85; — canadien, II, 457; — de la Nevada, II, 108; — de la Nouvelle-Angleterre, II, 76; — Hostilité du climat, I, 59.

Clubs. II, 360; — athlétique de Chicago, II, 296; — « Bohemian Club » de San Francisco, II, 36; — Chicago-Club, II, 291; — d'étudiants, I, 147; — d'enfants, II, 56 à 66; — 33 clubs de femmes à San Francisco, II, 50; — de Golf, II, 303; — de jeux chinois, II, 79; — des mères de San Francisco,

II, 71; — du Pacific Union, II, 36; — vie de club, I, 146, 147, 148, 149, 155.

Cochrane (M.). I, 196.

Cobden. II, 438, 439, 440.

Coffre-fort public. I, 183.

Collège de jeunes filles. I, 243.

Colombie. I, 86.

Colorado. II, 178, 188, 196.

Colorna. II, 37.

Commerce canadien. II, 459; — Chambre de commerce de Pittsburg, I, 275; — Concurrence allemande américaine, II, 102; — Concurrence américaine et européenne, I, 278; — Concurrence française et américaine, I, 113; — Concurrence des marines marchandes anglaise et française, II, 93; — Concurrents allemands, américains et français, II, 102; — Conditions d'exportation, I, 265; — Les docks de Chicago, II, 295; — Droits d'entrée des marchandises en Amérique, I, 120; — Exportations canadiennes, II, 475; — Exportation des fruits de Californie, II, 87; — Exportation de machines, I, 105; — Exportation de Pittsburg, I, 276, 280; — Exportation de machines agricoles, II, 265; — Exportation de la pulpe, II, 479; — Exportation des viandes, II, 278; — Importation des automobiles français, I, 119; — Importation du charbon de Newcastle par des voiliers français, II, 91; — La lutte économique entre l'ancien et le nouveau continent, II, 86; — Les magasins Marshall Field, II, 290; — du port de Boston, I, 56; — Progression des exportations, II, 93; — Réclames de commerçants, II, 374; — La Sion Coopérative Mercantile Institution, II, 148; — Suprématie commerciale de l'Amérique, I, 108; — des vins californiens, II, 89.

Compton (Ecole d'agriculture de). II, 473.

Concours hippique. I, 30, 31, 159; II, 362.

Coney Island. II, 512.

Confort. Le confort. II, 176. — des clubs, II, 296; — des habitations, I, 175, 176; — des hôpitaux, II, 74; — des hôtels, I, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 242; II, 34, 357; — des maisons de campagne, I, 193, 194, 201 à 209, 211, 214; — des prisons, II, 511; — des trains, I, 160, 168, 312 à 320, 321 (Voir : *Pullmann*); — (Goût du), II, 506; — Installations ouvrières, II, 263. (Voir : *Hôtels, Américains, Campagne, Clubs.*)

Congrès. I, 49; — Zèle militaire du Congrès, I, 51; — II, 96. (Voir : *Washington.*)

Constable. II, 507.

Cornelsville (Fours à coke de). II, 27.

Coronado Beach. II, 20.

Corot. I, 205; II, 507.

Cowdery (Olivier). II, 119, 122.

Cowlett, apôtre mormon. II, 153.

Crane II, 267.

Creusot. I, 273.

Croates (Émigrés). I, 281; II, 399, 400.

Crocker. II, 35.

Cromwell. I, 244, 245; II, 437.

Cuba. II, 262.

Cutler, évêque mormon. II, 141, 145.

Cuyper. I, 205.

D

Danse. I, 129. (Voir : *Cakewalk*).
Davis (Raymond). II, 65.
Daviess (Comté de). II, 125.
Dallemagne. II, 37.
Dangon (Victor). I, 175.
Delaunay-Belleville. II, 227, 232.
Delmonico (Restaurant). I, 18; II, 301.
Del Rio. II, 6.
Demény. I 79.
Démocratisme en baisse dans les universités. I, 147, 149; — Nature du démocratisme américain, II, 359, 360 (Voir : *Américains*); — universitaire, I, 247.
Deering (James). II, 258, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 303.
Denison (Colonel). II, 444.
Denver. II, 203, 208 à 213, 220, 366, 367.
Deschamps (Gaston), I, 151.
Despradelles. I, 67; II, 68.
Détroit (Atelier Pullmann de), II, 307.
Dewey. II, 349.
Diaz. II, 507.
Dickens. II, 347.
Diégo (San). II, 315.
Dinckey. I, 282.
Divertissements. (Voir : *Coney Island, Jeux, Sports, Campagne*.)
Divorce. Espionnage au service des projets de divorce, I, 237; — Les lois sur le divorce en Californie, II, 46; — Statistique des divorces, II, 394.
Domestiques. I, 27, 112, 155, 156, 175, 176, 190, 327; — II, 26, 38, 99, 350 à 360, 396, 494.
Donais. II, 37.
Donavan (Professeur). I, 232.
Dormitories. I, 145, 244, 253, 260.
Doumic (René), I, 151.
Dow (Gérard). I, 205.
Dowie (John-Alexander). II, 310 à 328.
Downing (Walter). II, 64.
Dreyfus (M.). II, 30.
Duboy (Paul-E.). I, 174.
Dufayel. II, 289.
Dumas (Alexandre). II, 298.
Duplan, fabricant de soieries, I, 113, 114.
Dupré. II, 507.
Duse (Mme). I, 89.
Dusseldorf. I, 273.

E

Eames (Mme). I. 33.
Ecoles d'agriculture au Canada. II, 473; — du dimanche, II, 150; — de droit de Chicago, II, 294; — françaises de la Nouvelle-Orléans, I, 349; — de grammaire en Californie, II, 47; — de jeunes Indiens, II, 179; — de laiterie, II, 474; — normale de gymnastique pour jeunes filles, I, 75; — normale de Tuskegee, I, 376 à 397; — secondaires et supérieures, II, 299; — vétérinaire de Montréal, II, 474; — Besoin de créer des écoles, II, 237; — Le Business College de Salt-Lake-City, II, 144; — Conservatoire de musique de Boston, I, 70, 250; — Institut de cuisine, I, 62; — Institut

techaologique de Boston, I, 68. 250; — Simmons Collège, I, 64; — Les six cents écoles de Boston, I, 60; — Women's Educational and Industrial Union, I, 61. (Voir : *Collèges, Universités.*)

Ecosse. II, 463.

Edmond Tucker (Loi), II, 138.

Edouard VII. II, 27, 423.

Education des enfants d'ouvriers, II, 57; — esthétique des enfants du peuple, II, 61; — des jeunes filles, I, 247; — littéraire des jeunes filles, I, 248; — morale des jeunes nègres, I, 381; — de l'ouvrier, II, 71; — pratique des enfants du peuple, II, 60, 62; — Ce que vaut l'éducation classique, II, 103; — La coéducation des sexes, II, 47, 48, 67, 261; — Côté pratique des études, I, 68; II, 49; — Discipline et liberté, I, 246; — Esprit pratique de l'éducation, II, 144. (Voir : *Ecoles, Universités.*)

Elie II, restaurateur de l'Eglise de Sion. II, 313, 324.

Elmira. II, 307.

Elliott, président de l'Université d'Harward. I, 145; II, 261.

Ellis-Island. II, 481 à 496.

El Paso. II, 6, 7.

Emerson. I, 394.

Emery (M. et Mrs.). II, 507.

Emigration. L'arrivée des émigrés. II, 481 à 496; — au Canada, II, 462, 467; — des Mormons, II, 129; — Emigrés : Allemands. II, 496; — Croates, I, 281; II, 283; — Finlandais, II, 496; — Hongrois, I, 281; II, 283; — Irlandais, I, 281; II, 283, 496; — Italiens II, 212, 496; — Polonais, II, 283; — Russes, II, 496; — Slaves, I, 281; II, 283; — Slovaques, I, 281; — Les émigrés du « May-Flower », I, 95; — Force d'absorption du pays, II, 95, 216, 246, 249; — Impressions d'émigrés, II, 208; — Leur misère, I, 281; — Psychologie des émigrés, I, 162; II, 351, 359, 481; — Solidarité des étrangers, II, 209; — Statistique de l'émigration en 1904, II, 496. (Voir : *Ellis-Island.*)

Enormités. Les abattoirs de Chicago, II, 271; — Ansonia, I, 172, 173, 174, 175; — Le Clearing-House, I, 180; — Une édition de Paul de Kock de 20,000 francs, II, 506; — La foire de Coney-Island, II, 512; — La fortune de J.-D. Rockefeller, II, 23; — Homestead, I, 282; — Un homme extraordinaire, II, 310; — Institut technologique de Boston, I, 67; — Le plus grand arbre du monde, II, 61; — La plus vaste brasserie du monde, II, 233; — La plus grande cordonnerie du monde, II, 232; — La plus forte machine du monde, I, 287; — Une machine extraordinaire, II, 5; — Les magasins Marshall Field, II, 290; — New-York, I, 5; — Panorama de Pittsburg vu d'un vingtième étage, I, 274; — Pont de Brooklyn, I, 11; — Prodigieuse rapidité des fortunes en Californie, II, 37; — Une rue de 35 kilomètres, II, 257; — L'usine Baldwin, I, 99; — L'usine de montres de Waterbury, I, 121; — Les usines Pullmann, II, 307; — Une ville de feu, I, 297; — Le Waldorf Astoria, I, 17 à 28. (Voir : *Safe Deposit Company, Les cañons, Le séquoia, Ellis-Island.*)

Espagne (Guerre des Etats-Unis contre l'). I, 53; II, 479.
Espagnols. I, 170; II, 34, 377.
Esquimaux. II, 457.
Etalage. (Voir : *Réclame.*)
Etat d'Orange. II, 319.
Etudiants. Types d'étudiants de Berkeley, II, 67; — Etudiant-domestique, II, 359. (Voir : *Ecoles, Universités, Education.*)
Exportation (Voir : *Commerce.*

F

Fannecy (Dr George). II, 375.
Farmer (Miss). I, 62.
Far West. II, 7, 33, 66, 87, 107, 220.
Favier (Mgr). II, 52.
Fayette. II, 124.
Femmes. L'Amérique, paradis des femmes, II, 46; — architectes, II, 395; — Attitude des hommes vis-à-vis des femmes, II, 168, 170, 354; — Beautés, I, 35, 170, 204; II, 231; — Clubs de femmes, II, 50; — Coquetterie, I, 169; — Conversations féminines, I, 167; — Égalité de droits civils avec les hommes, II, 150; — Élégance, I, 11, 31, 34, 108, 209; II, 165; — Elles se désintéressent des affaires des hommes, II, 388; — Gaîté, I, 196. — Goût, I, 327; — Leur goût pour le « cocktail », II, 165, 300; — Grâce féminine, I, 252, 336; — Une grande dame écrivain, I, 209, 214; — huronnes, II, 433; — Individualisme des femmes américaines, I, 216, 224; — Ingéniosité des esprits de femmes, I, 60; — iroquoises, II, 424; — Joueuses de trombone et de piston, I, 74; — Les Louisianaises I, 335; — masseuses et manucures, II, 373; — Œuvres féminines, II, 57; — d'ouvriers, II, 71; — Opinions des femmes mormonnes sur la polygamie, II, 154 à 163; — Pénurie de femmes en Californie, II, 43; — Le pied des femmes, I, 169; — pilotes, II, 21; — Psychologie, II, 377 à 396; — Les réunions de femmes, II, 100; — Richesse de leurs parures, I, 170, 204; — Sensibilité, I, 204, 325; — Simplicité, I, 192; — Sociabilité, I, 190; — Types de femmes, I, 303, 324; — Types de femmes de l'Ouest, II, 35. Voir : *Education, Universités, Jeunes filles, Mœurs.*
Fer (Exploitation du). (Voir : *Mines, Industries.*)
Ferrari (Le Père). II, 189.
Finlandais (Émigrés). II, 496.
Fisker (Mme). I, 129.
Flaubert. I, 212.
Flint (M. Ch.). I, 305.
Flirt. (Voir : *Femmes, Américains, Jeunes filles, Mœurs.*)
Floride. II, 101.
Forbes (Abbé). II, 425.
Fortunes rapides. I, 28, 279, 282; II, 23, 26, 37 à 48, 52, 92, 210, 216, 234, 351, 494.
Fortuny. I, 205.
Foxboro. I, 80.
Fragonard. II, 98.
Français. Arrivée des Français en Californie, II, 41; — L'art français aux États-Unis, I, 67, 174, 175; — Assimilation de l'élément français par les Américains, II, 246; — Attitude des Français vis-à-vis les femmes, II, 377; — Canadiens français, II, 417, 445; — Cercle français de Cincinnati,

I, 306; — Cercle français d'Harward, I, 151; — Colonie française de San Francisco, II, 35; — Comment les consuls français entendent leur rôle à l'étranger, II, 249; — Concurrence des vins français et californiens, II, 89; L'élément français en Louisiane, I, 336, 348; — (Émigrés), II, 221, 397, 463; — L'enseignement du français à Harward, I, 151; — dans un collège de filles, I, 247; — Leur influence sur les mœurs, II, 34; — Jugement d'une puritaine sur les Français, II, 339; — La langue française à peine parlée aux États-Unis, II, 241; — ne regrettant pas la France, II, 96; — Les Français ne voyagent pas assez, I, 167; — Maîtres d'hôtel français, I, 18; — Œuvres françaises de San Francisco, II, 37; — Pillage éhonté des œuvres françaises, II, 298; — La place de la France à l'Exposition de Saint-Louis, II, 228; — Plaintes d'un consul français, II, 54; — Politesse française, II, 499; — Satire de la politesse française, I, 167; — Société française de bienfaisance, II, 73; — La soie française concurrencée aux États-Unis, statistiques, I, 107; Conversation avec M. Duplan, fabricant lyonnais, I, 113 — Vanité nationale, II, 522, 410; — Les vieilles familles françaises, II, 301; — (Voir : *Philanthropie*.)

France. Alliance française aux États-Unis, II, 260; — Alliance française de l'Ouest, II, 299; — au Canada, II, 448; — Concurrence française et canadienne, II, 475; — Conditions de l'industrie en France, I, 123; — La construction des machines en France et aux États-Unis, I, 105; — Influence française en Amérique, II, 263; — Les magasins-bazars de France, II, 289; — Mentalité du patron français et du patron américain, II, 309; — Philanthropie française et philanthropie américaine, II, 269; — Suprématie de l'élégance et de l'art français aux États-Unis, I, 108.

Francis (M.). II, 367.

Franz Hals. I, 205.

Frey (général). II, 52.

Frick (M.). II, 25, 290, 494.

Fromentin. I, 205.

Fugère. I, 127.

G

Gainsborough. I, 205, 235; II, 507.

Gallifet. II, 27, 290.

Gamble (Usines). I, 308.

Gambo. I, 360.

Georgie. I, 401.

Gérôme. II, 510.

Ghirlandajo. I, 205.

Gladstone. II, 439.

Golf. (Voir : *Campagne* [*Vie de*].)

Gould. I, 33; II, 494; — (Georges), I, 191, 193, 197 à 208, 224.

Grant, apôtre mormon. II, 153.

Grand Junction. II, 178.

Grecs (Émigrés). II, 482; — Fleuristes grecs, I, 159; — Marchands grecs à Chicago, II, 270.

Greuze. I, 205.

Grèves. I, 102, 241, 311; II, 265, 266, 267, 363, 401, 402, 403.

Guérin (Charles). II, 472.

Guillaume II, I, 49.
Guillot (François). I, 194.
Gymnastique. École normale de gymnastique pour jeunes filles, I, 74; — Les exercices de gymnastique dans les écoles, I, 256; — La gymnastique à l'Université d'Harward, I, 134; — suédoise, I, 83. (Voir : *Sports, Universités, Campagne, Collèges de filles.*)

H

Hading (Jane). II, 266.
Hale (sénateur). I, 51.
Hampton. I, 386; — (Ecole d'), I, 389.
Harper, président de l'Université de Chicago. II, 23, 259, 260, 261, 263, 517.
Harrimann. I, 33.
Harrison (William Henry). II, 126.
Harward (Université d'). I, 37, 57, 133 à 153, 386, 405; II, 253, 261, 297, 375, 381.
Hawaï. I, 171, 247.
Hearst (Mme). II, 68.
Helleu. I, 35.
Henner. II, 510.
Hermann (Ernest). I, 83.
Higinlotham (M.). II, 256.
Hispano-Américains en Californie. II, 59.
Hobbema. I, 205.
Hollandais (Émigrés). I, 162; II, 482.
Hollande. Concurrence commerciale avec le Canada, II, 475.
Hollywood. II, 18.
Homestead (Usines). I, 282 à 292.
Hongrie. II, 7, 476.
Hongrois (Émigrés). I, 103, 231; II, 482.
Hôtels. L'Auditorium de Chicago, II, 256; — Confortable, I, 328; — Confortable des hôtels, II, 176, 242; — Garçons d'hôtel, II, 353; — Green, II, 26; — La « Maison de Sion », II, 319; — Les Mills'Hôtels, I, 226; II, 36; — des Milliardaires, II, 22; — Personne n'y parle français, II, 241; — puritain, I, 244; II, 172; — Réclame d'hôtelier américain, II, 365; — Saint-Charles, I, 333; — Service des hôtels, I, 156; II, 99, 173, 175, 231, 356, 357; — Spectacle des hôtels le samedi, II, 164; — Waldorf, I, 4, 17 à 28. (Voir : *Ansonia.*)
Houdon. I, 205.
Houille (Mines de). I, 276, 278; II, 27.
Hudson. I, 3.
Hurons. II, 419, 432.
Hutton (Colonel). II, 442, 443.
Hyde (J.-H.). I, 32, 151, 191, 193, 194, 195; II, 411, 521.

I

Idaho. II, 149.
Illinois. I, 247, 267; II, 126.
Impérialisme anglais au Canada. II, 435; — Mouvement impérialiste au États-Unis, I, 46, 51; II, 262. (Voir : *Américains.*)
Indes anglaises. II, 438, 439, 446.
Indiana. I, 246, 278.
Indiens. Une école de jeunes Indiens, II, 179; — Une église indienne, II, 424; — Un intérieur

indien, II, 426; — émigrés en Californie, II, 39; — (Une fantasia d'), II, 234; — et nègres, II, 184, 186; — Ennemis des Mormons, II, 146; — (Types d'), II, 422.

Industrie. L'Amérique, pays idéal de l'industrie, I, 124; — de l'automobilisme et la concurrence française, I, 108, 114, 115; — de la bicyclette, I, 116; — des bonbons, II, 322; — des bouchons, I, 278; — des cercueils, II, 363; — Concurrence française, allemande et anglaise, I, 119; — des conserves, I, 278; — des dentelles, II, 322; — du fer et de l'acier, I, 99 à 106, 277, 278, 282, 293; II, 147, 247; — L'Allemagne et l'Angleterre battues par l'Amérique, I, 106; — forestière au Canada, II, 460, 471, 475, 480; — Génie industriel de l'Américain, I, 116; — Hardiesse des entreprises industrielles, I, 122; — de l'horlogerie, I, 121; — laitière, II, 465, 470, 471, 474; — La lutte industrielle entre l'Europe et l'Amérique, I, 107, 108, 121; — La maison Westinghouse, I, 278; — Méthodes pratiques, I, 118; — de la pulpe, II, 461, 471, 477; — Raisons du triomphe de l'industrie américaine, I, 291; — de la soie et la concurrence française, I, 108; — Spécialisation des industries, I, 117; II, 265; — du verre, I, 278.

Ingres (Maxime). II, 260, 299.

Iowa. II, 126.

Irlandais (Émigrés). I, 62; II, 351, 353, 488, 496.

Irlande. II, 437, 463.

Iroquois. II, 180, 419, 432.

Islandais (Émigrés), II, 463.

Italie. II, 479, 502.

Italiens. Domestiques italiens, II, 353; — (Émigrés), II, 210, 377, 482, 488, 490, 496; — Pâtriers italiens, I, 159; — Ouvriers italiens de Pennsylvanie, I, 397, 399, 400.

J

Jackson (Comté de). II, 124.

Jacquet. I, 205.

Japon. II, 86, 319, 448.

Japonais. Leur ressemblance avec les Indiens, II, 424.

Jefferson. II, 135.

Jérôme (M.), attorney général, II, 512.

Jeunes filles. Absence de timidité, I, 66; — Leur amour pour Paris, II, 239; — de la bourgeoisie, I, 62; — canadiennes, II, 412, 414; — Leur éducation, I, 62, 65, 326; — Éducation littéraire, I, 248; — Éducation scientifique, I, 248; — Éducation sportive, I, 252; — et chaperons, I, 189; — Goût des sports, I, 192, 252, 256; II, 105; — indiennes, II, 427; — indiennes lançant le lasso, II, 236; — et jeunes gens, I, 31, 192, 204; II, 172; — Leurs distractions, I, 257, 259; — Fiancés et fiancées, I, 259, 326; — Le flirt, I, 325; — Leur gaieté, I, 255, 257; — Leurs manières, I, 244; — pauvres, I, 261; — Sincérité, I, 249; — Types de jeunes filles, I, 30, 246, 256, 304; II, 17, 259; — Types de Louisianaises, I, 332, 354. (Voir : *Écoles, Éducation, Mœurs, Femmes, Collèges, Universités.*)

Jeux. (Voir : *Sports, Campagne, Californie.*)

Juifs (Emigrés). II, 482, 484, 485, 493.
Justice. Un jugement en divorce, II, 46; — Vénalité de la justice, II, 175, 399, 512. (VOIR : *Tribunaux.*)

K

Kansas-City. II, 219.
Keeley Institute. I, 263.
Keeley (Dr), I, 264.
Keeley League. I, 263, 271.
Kentucky. II, 218, 231.
Keewatin. II, 463.
Kimball Rich (Alice). II, 152.
Kitchener (Lord). II, 441.
Klondyke. II, 426.
Kock (Paul de). II, 506.
Koppe (Mme Louise). I, 61.

L

La Fayette. I, 166.
Lagrave (Michel). II, 222.
Lakewood. II, 28.
Lamanites. II, 121.
Lamson (Julia et Edna), II, 152.
Lavallière. I, 130.
Law (William). II, 126, 127.
Lawrence. I, 205.
Le Cœur (M. et Mme). II, 221, 230, 231.
Lefebvre. I, 99; II, 507.
Le Gallet. II, 36.
Lemmon (Captain Theod.-G.). II, 182, 184.
Lender (Marcelle). II, 266.
Le Roux (Hugues), I, 151.
Lévy (Daniel). II, 37, 41.
Lewal. II, 228.
Lincoln (M.). II, 25, 27, 290; — (Abraham), II, 136.
Lockroy. II, 27, 290.
Londres. I, 4, 26; II, 314, 475.
Long Island. I, 197, 209.
Lorette (Village iroquois), II, 419, 432.
Los Angelès. II, 12, 87.
Louisiane. I, 329 à 375; II, 1, 218, 220, 221, 301, 519.
Lusenchi. II, 37, 77.

M

Mabilleau (Léopold). I, 151; II, 521.
Mac Cormick (M.). II, 256; — et Deering (Usines), II, 263, 264, 265.
Mac Donald Thompson (Mrs Flora). II, 349.
Machinisme. Perfectionnement de l'outillage, I, 99, 117, 121; — à Pittsbourg, I, 273 à 300, 307; II, 230, 232, 244, 247, 264, 265, 305, 306, 308. (VOIR : *Chicago, Cincinnati,* etc.)
Mackay (John). I, 213, 216; — (Mme Clarence), I, 191, 209.
Mac Kenna (M.). II, 301.
Madison. II, 135.
Maeterlinck (Maurice). I, 212.
Maine. I, 90, 91; II, 172.
Maisons. (VOIR : *Architecture, Buildings.*)
Manchester. I, 274; II, 475.
Manille. II, 349.
Manitoba. II, 463, 464, 466.
Mansfield. I, 129.

Marconi. I, 249.
Mariquita. I, 132.
Marine. Développement de la marine, I, 50; II, 262. (Voir : *Impérialisme.*)
Marlowe (Miss Julia). I, 129; II, 266.
Marshall Field. II, 25, 27, 290; — Pass, II, 207.
Martin (Germain). I, 151; II, 411, 413, 416, 419, 420.
Maryland. I, 247.
Mascagni. I, 249.
Masqueray. II, 225, 230.
Massachusetts. I, 90, 93, 117, 152, 164, 243, 246, 247, 267; II, 172, 238.
Maupassant. II, 298.
May-Flower. I, 92, 95, 164, 165, 245.
Meissonier. I, 205.
Merrill, apôtre mormon. II, 53.
Metabetchouan (Cie de pulpe). II, 471.
Metropolitan Opera. I, 31, 32.
Mets nationaux. — Lebuck wheat-cake, I, 315; — Les « crakers », II, 26; — Le grape-fruit, I, 158, 315; II, 179; — Ice-cream, II, 363; — « Sweet potatoes », I, 158; — La thérapine, I, 158.
Mexicains. II, 8, 30, 183.
Mexique. II, 6, 41, 78, 102, 128, 262.
Michigan (Lac). II, 256, 259, 266, 296, 311, 321.
Mill (M.). II, 36.
Mill's Hôtels. I, 226.
Millet. I, 205.
Milliardaires. II, 351, 508, 509; — Comment ils défendent leurs capitaux, I, 180; — Fondateurs d'universités, II, 68; — (Générosité de), II, 517; — (Plages de), II, 20, 22; — Quelques noms de milliardaires, I, 33; — Une réunion de capitalistes, II, 27; — La vie des milliardaires à la campagne, 189 à 250.
Millionnaires. Un brasseur de millions, II, 258; — (Collections d'art de), II, 510; — (Filles de), I, 247; — (Habitations de), I, 169; II, 256; — Mœurs de millionnaires, II, 171, 301; — Une réunion de millionnaires, I, 98, 149. (Voir : *Fortunes rapides.*)
Mines de charbon. II, 216; — de fer, II, 216; — d'or et d'argent du Colorado, II, 178; — d'or (exploitation des), II, 188 à 205; — de l'Utah, II, 147.
Minto (Lord). II, 442, 443.
Mirbeau (Octave). I, 212.
Misère. (Voir : *Paupérisme, Philanthropie, Mill's Hôtel, Ouvriers.*)
Mississipi. I, 274, 276, 330, 352, 358, 405; II, 125 129, 153, 229.
Missouri. II, 125, 227.
Mitchell. Directeur du journal « The Life », I, 150.
Mittchell (M. Julian), chef de danse, 130.
Mœurs. Absence de vie d'intérieur, II, 100, 101; — Le boycottage, II, 50; — Brutalité des mœurs, I, 8, 15; — Une cérémonie funèbre chez les nègres, I, 360; — Comment on voyage, I, 314; — Défense des mœurs américaines par une dame puritaine, II, 338; — Le « Dress Show » de New-York, I, 31; — égalitaires, II, 359; — électorales, II, 301; — Le « good time », II, 217; — et habitudes générales, I, 157, 321; II, 164, 237, 498, 499; —

industrielles de l'Ancien et du Nouveau Monde, II, 309; — louisianaises : le carnaval à la Nouvelle-Orléans, I, 337; — Le « lynchage », II, 7; — Maîtres et serviteurs, II, 355; — Plaisirs populaires, II, 512; — polygames, II, 131, 150; — Le premier janvier à New-York, I, 162; — Le « quick-lunch », II, 504; — Le repos hebdomadaire, I, 189; — Respect du policeman, II, 504; — simples de l'Ouest, II, 301; — Service des hôtels, II, 99. (Voir : *Thanksgiving-Day*.)

Moffett (M. Cleveland). II, 388, 391, 401, 403, 404, 405, 406.

Moki, tribu indienne. II, 183.

Monongahela. I, 274.

Monroë (Doctrine de). I, 51.

Montagnes Rocheuses. II, 146, 155, 181, 206, 427, 458.

Montarnal (M. de). II, 222.

Monte-Cito. II, 29.

Monténégrins (Émigrés). II, 482.

Monterey. II, 20, 30.

Montréal. I, 237; II, 407, 409 à 415, 419, 424, 429, 452, 471, 474, 475.

Montrose. II, 126.

Morgan (Pierpont). I, 33, 186, 187, 298, 390; II, 212, 508.

Morhard (Mlle Emma). I, 306.

Mormons. II, 37, 106 à 163, 219; — Histoire et doctrines du mormonisme, II, 116 à 130; — La polygamie, II, 131 à 140; — Organisation de l'Église mormonne, II, 149.

Musées historiques. II, 346; — de Boston, I, 164, 165, 166, 167; — II, 70; — Le musée de souvenirs de Stanford, II, 69.

N

Napoléon Ier. II, 438; — Cession de la Louisiane par Napoléon, II, 221.

Nashville. II, 126.

Natal. II, 319, 443.

Nauvoo. II, 126, 127, 129.

Navajo (Tribu des). II, 183.

Nebraska. II, 128.

Nègres. Assommeurs aux abattoirs de Chicago, II, 283; — Domestiques nègres, I, 112, 149, 157, 158, 319; II, 240, 243, 396; — Ecole normale des nègres de Tuskegee, I, 376, 398; — Mœurs nègres, I, 357, 361, 366; II, 502; — Opinions des Louisianaises sur les nègres, I, 355; — Ostracisme des nègres, I, 103, 331, 332; — ouvriers, I, 102; — Position de la question nègre, I, 367, 375, 399, 407; — des Pullmann, I, 314; — rares dans le Far-West, II, 220; — Sens de la musique, I, 128, 130, 132, 171, 197; II, 241.

Nephites. II, 121.

Nevada. II, 107, 108.

New-Jersey. I, 198; II, 402.

New-Haven. I, 135.

New-York. I, 1 à 36, 91, 110, 129, 167, 169, 170, 173 à 187, 225 à 242; II, 34, 76, 208, 254, 258, 301, 362, 364, 369, 372, 375, 481, 497 à 517, 518, 520; — (Etat de), II, 401; — Herald, I, 6; II, 169, 366; — Journal, II, 167.

Niagara. Les chutes du Niagara, II, 329, 337.

Northampton. I, 90, 243 à 262.

Nouveau-Brunswick. II, 476.

Nouveau-Mexique. II, 108, 112.

Nouvelle-Angleterre. I, 55, 334, 374, 400; II, 124, 208, 261, 301. (VOIR : *Boston, Massachusetts, New-York, Maine, Northampton, Puritanisme*, etc.)

Nouvelle-Ecosse. II, 476.

Nouvelle-Orléans. II, 2, 3, 329 à 375, 519.

Nouvelle-Zélande. II, 314; 405, 444, 446, 448.

Norvège. II, 476, 478, 480.

Norvégiens (Émigrés). II, 355.

Nottingham. II, 322.

O

Oakland, II, 315, 319.

Ohio, I, 274, 276; II, 23, 124, 125.

Oka (École d'agriculture d'), II, 473.

Omaha. I, 302; II, 213, 274.

Ontario. II, 476.

Opinion. Force de l'opinion publique, I, 49. (VOIR : *Américains, Impérialisme.*)

Or. Les chercheurs d'or, II, 188, 195; — Découverte de l'or en Californie, II, 37; — Une mine d'or dans le Colorado, II, 196, 205; — Le « rush » de l'or en Californie, II, 37, 43.

Orange (République d'). II, 443.

Orégon. II, 447.

Ottawa. II, 443, 461.

Ouest Canadien. II, 462, 465, 473.

Ouray (Mines d'or d'). II, 178, 189, 197, 205.

Ouvriers. Aisance de l'ouvrier américain, II, 500; — des abattoirs de Chicago, II, 276, 279; — agricoles, II, 88, 369; — brasseurs, II, 234; — Caisses de retraites ouvrières, I, 309; — Caisses de secours, I, 309; — en Californie, II, 39, 40, 53, 88, 404; — Le choix des têtes, I, 104; — Choses ouvrières, théorie syndicale, II, 397 à 406; — Conditions d'hygiène des installations ouvrières, I, 118, 123; — Confort des installations ouvrières, II, 263; — cordonniers, II, 233; — Discipline, I, 118; — Division du travail, II, 264; — Economie de la main-d'œuvre par le machinisme, I, 100, 103; — — Loisirs de l'ouvrier américain, II, 218; — Maisons ouvrières, I, 280, II, 307; — Rapide fortune d'anciens ouvriers, II, 210; — Rapports entre patrons et ouvriers, I, 118, 280, 281; II, 267, 398, 399, 400, 401, 406; — Salaires ouvriers, I, 279, 310; — Sens du progrès, I, 117; — Sobriété, I, 119. (VOIR pourtant *Alcoolisme.*) — Spécialisation du travail, I, 117, 121; II, 233; — Travail des femmes et des enfants, II, 394. (VOIR : *Industrie, Usines, Grèves, Unions ouvrières, Machinisme, Pullmann, Salaires, Emigration, Mœurs.*)

P

Pacifique. Chemin de fer Canadien Pacifique, II, 467; — (Côte du), II, 31; — (Océan), II, 17, 66, 78, 91, 467; — Plages de la Côte du Pacifique, II, 20.

Pallanza. I, 298.
Papagoes (Tribu des). II, 183, 186.
Paris. I, 2, 14, 30, 33, 34, 106, 112, 158, 209, 385, 393; II, 5, 7, 13, 185, 200, 218, 226, 410.
Parkin (Dr). II, 444.
Parks (Sir Henry). II, 312.
Pasadena. II, 16, 26.
Patti (Mme). II, 114.
Pasteur (Institut). II, 298.
Patet (Joseph). II, 295.
Paupérisme. I, 159, 225, 280; II, 149, 269, 270, 400, 509.
Potin. II, 290.
Peaux-Rouges. II, 6, 121, 178 à 187, 211, 234 à 236, 419 à 429, 432 à 435.
Peixotto (M. Edgar). II, 36; — Président du Boy's Club de San Francisco, II, 56; — (Miss Jessie), II, 57.
Pékin. II, 51; — Souvenirs du pillage, II, 52; — (Siège de), II, 77, 86.
Pennsylvanie. I, 91, 152, 171, 297; II, 91, 172, 173, 215, 397, 461.
Péribonca (Compagnie de pulpe). II, 471.
Pérou. II, 41.
Pétrole. Abondance du pétrole à Pittsburg, I, 276; — Abondance du pétrole en Californie, II, 90; — employé comme force motrice, I, 121; II, 8, 90, 91, 92; — Exploitation du pétrole dans l'Utah, II, 148; — trust du pétrole, I, 204; II, 23. (Voir: *Rockefeller, Trusts.*)
Philadelphie. I, 31, 97 à 106, 129, 237, 280; II, 100, 101.
Philanthropie. II, 268; — Les Bibliothèques, I, 281; — Le « Comité des dotations charitables » de San Francisco, II, 72; — Comment se fondent les œuvres philanthropiques aux Etats-Unis, II, 65; — des émancipateurs des nègres, I, 400; — Fondations philanthropiques, I, 243; — Les hôpitaux, I, 281; — Industrialisme, II, 269; — Ingéniosité de la charité, I, 60; — Les Mill's Hôtels, I, 225; — mormonne, II, 150; — Munificence de philanthropes, II, 246; — L'œuvre des clubs féminins de San Francisco, II, 50, 57; — L'œuvre de M. Peixotto à San Francisco, II, 57; — les « settlements », II, 44, 70; — Spéculation et philanthropie, I, 226, 310; II, 36; — Société de bienfaisance française, I, 348.
Philippines (Guerre des). I, 49; II, 262.
Picard (Alfred). II, 226.
Pinkerton (Agence). I, 234, 242.
Pittsburg. I, 171, 241, 242, 273 à 301; II, 247, 397, 399.
Police privée. I, 234 à 242; — publique, I, 15; II, 232, 504; — Rareté des policemen, I, 304; — Vénalité de la police, II, 512.
Polygamie. II, 111. (Voir : *Mormons.*)
Poniatowski. II, 35
Population (Augmentation de la). I, 112.
Portland. I, 237; II, 315.
Potter Palmer (Mme). II, 256.
Presse. Cours de journalisme. I, 72; — La Presse critique de New-York, I, 89; — Procédés rapides d'informations, I, 40, 45.
Prévost (Marcel). II, 298.
Princeton (Collège de). I, 150, 151.

Prisons. Détention préventive. II, 175; — La prison de ville de New-York. II, 511.

Procter (Usines). I, 308.

Professeurs de français. (Voir : *Français, Allemands, Universités.*)

Prospérité générale. I, 110, 279; II, 216, 256, 307, 403. (Voir : *Industrie, Commerce, Campagne, Sports, Fortunes rapides, Restaurants, Hôtels, Milliardaires, Machinisme, Salaires, Trusts, Mœurs, Chemins de fer*).

Psychologie américaine. (Voir : *Américains, Enormités, Religions, Jeunes filles, Femmes.*)

Pueblo. I, 318; II, 174, 215, 216, 219, 362.

Pullmann (M.). II, 306, 307; — (les ateliers), II, 305; — (trains), I, 174, 241, 313, 322, 330, 357; II, 10.

Puritanisme. I, 89 à 96, 162, 224, 245, 246, 306, 325; II, 34, 67, 132, 172, 261, 338 à 349.

Puvis de Chavannes. II, 302. (Voir : *Boston, Bibliothèque.*)

Q

Quakers. I, 164, 244, 297, 373, 374.

Québec (Province de). II, 431, 469.

R

Réclame. I, 307; II, 22, 100, 220, 272, 315, 316, 318, 323, 325, 326, 361 à 376.

Reed Smoot, apôtre mormon. II, 151.

Régnier (Henri de). I, 151, II, 284.

Religions. L'Armée du Salut, II, 268; — Baptistes, I, 361; — L'Église de Sion, II, 311; — Un évêque homme d'affaires, II, 142; — Méthodistes, II, 124, 136; — Mission espagnole en Californie, II, 12, 21; — Le Mormonisme, II, 106; — Organisation de l'Église mormonne, II, 112; — Prêtres hongrois et irlandais, II, 248; — Quakers, I, 164, 244, 297, 373, 374; — Service religieux dans un collège de filles, I, 245, 246; — Tendance libérale du clergé américain, II, 4.

Rembrandt. I, 205.

Renan. I, 212.

Restaurants. I, 18; — L'Ansonia, 175; — Cherry, II, 167; — Delmonico, II, 301; — des grandes villes, II, 241; — Marchand, II, 34; — Martin, I, 154; — de la Nouvelle-Orléans, I, 350; — puritain, II, 50; — Le Poodle Dog, II, 314; — Le restaurant remplace la vie d'intérieur, II, 100; — Savarin, I, 154; — Service des restaurants, I, 155, 157, 158, 328; — Spectacle des restaurants le samedi, II, 164.

Retour (Impressions de). II, 518.

Reynolds. I, 205; — II, 507.

Rhode-Island. I, 117.

Richard (William), II, 127.

Richesses naturelles, I. 276, 278; II, 147, 456, 480.

Richmond. I, 388.

Rive-de-Gier. I, 273.

Riverside. II, 20.

Rivière Rouge (Vallée de la). II, 468, 471.

Robert Hoe (Machine). II, 5.
Rochefort. II, 456.
Rockefeller. I, 193, 390, 394; II, 22 à 29, 246, 256, 260, 290, 364; 494, 507, 519.
Rod (Edouard), I, 151.
Roosevelt (Mlle Alice). I, 29.
Roosevelt (Président). I, 30, 145, 369, 370, 371, 377, 386, 390; II, 67, 220, 231, 236, 261, 294, 381, 503.
Rosa Bonheur. II, 507.
Rothschild. II, 245; — (baron Alphonse de), II, 510.
Roumains (Émigrés), II, 482.
Rousseau. I, 205, II, 507.
Russes (Emigrés). II, 466, 482, 488, 490.
Russie. II, 230, 440, 463, 476, 480, 484, 496.

S

Safe Deposit Company. I, 183, 186.
Saglio. II, 222, 232.
Saint-André. II, 471.
Saint-Chamond. I, 273.
Saint-Félicien. II, 470.
Saint-Hyacinthe (École laitière de). II, 474.
Saint-Jean. II, 475; — (Lac), II, 469, 477, 478; — (Région du lac), II, 462.
Saint-Joseph. II, 213, 274.
Saint-Lambert. II, 415, 416.
Saint-Laurent. II, 412, 415. 416, 419, 421, 457, 477.
Saint-Louis. I, 237; II, 214, 216, 221 à 236, 274, 307.
Saint-Paul. I, 237, 330; II, 274.
Saint-Prince. II, 469.
Sainte-Agnès. II, 470.
Sainte-Anne-la-Pocatière (École d'agriculture de). II, 473.
Salaires de domestiques. I, 27; II, 38, 54, 352; — d'employés, I, 27, 177, 307; II, 148; — fantastiques, II, 404; — des instituteurs et institutrices, II, 49, 96, 299; — des instituteurs mormons, II, 150; — des Japonais et des Chinois dans les ranchos californiens, II, 88; — de médecins, II, 53; — des officiers de marine, I, 52, 53; — d'ouvriers, I, 103, 124, 281, 296, 308, 309, 310; II, 53, 195, 202, 218, 232; — d'ouvriers il y a cinquante ans, II, 40; — de professeurs, II, 299.
Salé (Lac). II, 106 à 163.
San Francisco. II, 2, 32 à 83, 208, 241.
San Antonio. II, 6.
San Diégo. II, 20, 21.
San Gabriel. II, 12.
San José. II, 87, 369.
Santa Barbara. II, 20, 22, 91.
Santa Clara. II, 87.
Santa Monica. II, 19.
Sandwich (Iles). II, 41.
Sargent. I, 206.
Saskatchewan. II, 463.
Scandinavie. II, 351.
Scandinaves (Émigrés). II, 464.
Schwab. I, 282.
Schwartz (Mary). II, 152.
Schwartzenbach (Robert). I, 113.
Seattle. I, 237.
Sécession (Guerre de). I, 234.
Shoal Creek. II, 125.
Sibérie. II, 477.
Sierra Nevada. II, 35, 61.

Sion-City. II, 321, 327.
Slaves (Émigrés). I, 103, 281; II, 397, 399, 400.
Sloane. I, 33.
Slovaques (Émigrés). I, 281; II, 400, 482.
Smith (Joseph), fondateur de la religion mormonne. II, 116, 122, 124, 126, 127, 143, 145, 151, 155, 160; — (F.), président actuel des Mormons, II, 143; — (Hyrum), frère du prophète, II, 127; — (A. Lévira), II, 153; — (E. Richards), II, 152; — Collège, I, 243 à 262; II, 105.
Spencer. II, 174.
Sports. Aviron, I, 134, 256; — Base-ball, I, 134, 189; II, 62, 63, 186; — Basket-ball, I, 250, 252, 256; II, 186; — Boxe, I, 232; — Un club athlétique, II, 296; — Coaching, I, 32; — Course au lasso, II, 235; — La cross, I, 189; — Éducation sportive, I, 78, 133 à 145, 252, 256, 257; — des enfants du peuple, II, 62; — Football, I, 15, 37 à 45, 134, 189, 252; II, 62, 375; — Golf, I, 256; II, 28, 103, 266, 303; — Goût des sports, I, 29, 189, 191, 192, 193, 200, 201 à 208; — Hand-ball, I, 139; — Hockey, I, 134, 189, 250, 256; — Mentalité de sportman, II, 103; — Influence des sports, II, 105; — Patinage, I, 189, 256; — Polo, I, 193; — Les sports à Harward, I, 133 à 142; — Sporting court, I, 201, 202, 205; — Squach, I, 145, 191, 192, 200, 201, 202; — Tennis, I, 134; — Tobogan, II, 412, 414, 415. (Voir : *Boston, Université de Harward, Golf, Gymnastique, Vie de campagne, Clubs, Concours hippique.*)
Springer (M.). II, 212.
Springfield. I, 243.
Standard Oil. II, 364.
Stanford. II, 66, 68.
Stevenson. II, 322.
Stock Exchange. I, 19; II, 508.
Suède. II, 476, 478, 480.
Suffrage universel. II, 301, 399, 401.
Suisse. II, 351, 353.
Swift (M.). II, 212, 272, 432.
Syndicats ouvriers (Voir : *Unions*); — patronaux, II, 406 (Voir : *Patrons et ouvriers*); — Pinkerton, I, 238.

T

Tailors (John). II, 127.
Taine. I, 242.
Tahiti. II, 41; 89.
Taylor, apôtre mormon. II, 153.
Texas. I, 246, 247; II, 2, 3, 6, 11, 108, 173, 221.
Thackeray. I, 2.
Thanksgiving (Day). I, 196
Thaulow. I, 205.
Théâtres. I, 31, 33, 59, 12[illegible] à 132, 151, 156; II, 79, 249, 294, 395.
Thomson (Usines Edgard). I, 293.
Tompson (Miss Flora Mac Donald). II, 338.
« **Touraine** » (la). I, 3, 64.
Train (M. Francis). I, 231; —
Tramways. I, 6, 7, 8, 12, 13, 38, 123, 303.
Transports. Economie apportée dans les transports, II, 92.
Transvaal. II, 204, 319, 443, 454.

Tribunaux. Corruption des juges, II, 399, 405; — Tribunal civil de San Fransisco, II, 45.
Troyon. II, 507.
Trusts. II, 27; — de l'acier, I, 242, 277, 281, 296, 299; II, 216, 231, 247, 400; — de la bienfaisance, II, 72; — Bons et mauvais trusts, I, 204; — Le Beef Trust, II, 212; — des cercueils, II, 363; — de la « chewing gum », I, 305; II, 503; — de l'intellectualité, II, 243; — du pétrole, II, 23, 509; — Puissance des trusts, I, 114; — La rue des trusts, II, 510; — Leur utilité, I, 394; — des vins, II, 89.
Tuskegee (Ecole normale nègre de). I, 376 à 397, 399, 405, 407; II, 184.

U

Unions de domestiques. II, 5, 358; — ouvrières, I, 102; 50, 71, 77, 265, 267, 401; — rières, théories syndicales, II, ; — patronales, II, 406.
niversités. II, 359; — de rkeley, II, 66; — de Californie, II, 66, 103, 104; — de Chicago, II, 259, 517; — d'Harward, I, 133; II, 253; — de Stanford, II, 66; — de Yale, I, 37, 38, 39, 40, 134, 141, 142, 150, 151; — Les étudiants veulent la guerre à l'Allemagne, , 49.
Usines Baldwin. I, 99; — ones et Laughlin, I, 299; — de nachines agricoles, II, 263; — de nachines outils, I, 307; — Organisation des usines américaines, , 292; — de pulpe, II, 479; — de avon et de bougies, I, 308; — Thompson, Homestead, Duquesne, Jones et Laughlin, Keystone Bridge, I, 282.
Utah. (Voir : *Lac Salé*.)
Utes (Tribu des). II, 183.

V

Van Buren. II, 126.
Vancouver. II, 92.
Vanderbilt. I, 33, 164, 194, II, 242, 494; — (Mme Alfred), II, 510.
Van der Neer. I, 205.
Véber (Jean). II, 98.
Venezuela. I, 51, 54; II, 102.
Verne (Jules). I, 234.
Vincens (Mlle Berthe). I, 247.
Virginie. I, 277, 386; II, 301, 461.
Voleurs américains. I, 237, 291; II, 19, 232, 298; — les tramps, I, 239; — les yeggs et les hobos, I, 238.
Voltaire. II, 453, 456.
Voyages (Voir : *Chemins de fer, Mœurs, Pullmann*.)

W

Waldorf (Hôtel). I, 4, 5, 17 à 28.
Wall-Street. I, 181, 186; II, 507.
Wanamacker (Mme). II, 100.
Warren Hastings. II, 438.
Washington. Ville intellectuelle, I, 57; II, 362, 402; — (Congrès de), I, 375, 376; II, 59, 96, 97; — (Président), I, 165, 166.
Watson (Gérard). I, 33.
Watteau. I, 205.
Webb (Capitaine). II, 337.

Weill (Raphaël et Sylvain). II, 36.
Wells (Mrs.). II, 155.
Wheaton. II, 303.
White-Plains. I, 264.
Whitney. I, 33; — (Miss Beryl), II. 375.
White-House. II, 69.
Wilmington. II 307.
Winnipeg. II, 464.
Winthrop. I, 33.
Woodruff, président des apôtres mormons. II, 139.
Wyoming. II, 149.

Y

Yale. I, 37, 38, 39, 40, 134, 141, 142, 150, 151.
Yosémite (Vallée du). II, 61.
Yuma (Désert du), II, 8.

Z

Zamacoïs. II, 507.
Ziem. II, 507.

7716. — Imp. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

BINDING SECT. MAR 29 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

E
168
H962

Huret, Jules
De San Francisco au Canada